





B. Prov.



VOYAGES

DES

PÈLERINS BOUDDHISTES.

ш.

A PARIS,

CHEZ BENJAMIN DUPRAT,

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, ETC.
RUE DU CLOÎTRE SAINT-BENOÎT, N° 7,

ET CHEZ AUGUSTE DURAND,

RUE DES GRÉS, Nº 7

On trouve chez les mêmes libraires :

- Le premier volume des Voyages des Pélerins bouddhistes, qui a paru sous le titre de : Histoirie de La Vie de Hidden-thsang et de ses Voyages dans L'Inde, entre les années 629 et 645; i vol. in-8° de laxay et 472 pages.
- Les MÉMOIRES DE HIOUEN-THEAMS SUB LES CONTREES OCCIDENTALES formeront les volumes II et III de cette Collection de Voyages. Les volumes suivants contiendront les relations des autres Pélerins bouddhistes, annoncées à la fin de la préface du premier volume.

615/92

MÉMOIRES

C 11 D

LES CONTRÉES OCCIDENTALES,

TRADUITS DU SANSCRIT EN CHINOIS, EN L'AN 648,

PAR HIOUEN-THSANG,

ET DU CHINOIS EN PRANCAIS.

PAR M. STANISLAS JULIEN.

HENERE DE L'INSTITUT DE PARICE, PROPERIEUR DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE CHIPOIRE, «DN.NISTRATRUE DE COLLÈGE HEPÉRIAL DE PRINCE, OFFICIER DE LA LÉGORE D'MORSERE, ETC.

TOME SECOND.

CONTENANT LES LIVRES IX À XII.

UN MÉMOIRE ANALYTIQUE SUR LA CARTE DU PREMIER VOLUME, CINQ INDEX. ET UNE CARTE JAPONAISE DE L'ANIE CENTRALE ET DE L'INDE ANCIENNE.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LVIII.



TABLE DES MATIÈRES.

	LIVRE NEUVIÈME.	
LXXVI. Roys	ume de Mo-kie-t'o (Magadha). Seconde partie	1
	LIVRE DIXIÈME. (Dix-sept royaumes.)	
- 47	in the bittement (bittement)	
LXXVII. Re	yaume de I-lan-na-po-fa-to (Hiranyaparvata)	65
LXXVIII	de Tchen-po (Tchampa)	71
LXXIX	de Kie-tchou-ou-khi-lo (Kadjoùghira)	73
LXXX	de Poun-na-fa-t'an-na (Poundravarddhana).	74
LXXXI	de Kia-ma-loou-po (Kâmaroûpa)	76
LXXXII	de San-mo-ta-tch'a (Sarnatata)	80
LXXXIII	de Tan-mo-li-ti (Tâmralipti)	83
LXXXIV	de Kie-lo-na-sou-fa-la-na (Karnasouvarna).	84
LXXXV	de Ou-toh'a (Ouda)	88
LXXXVI	de Kong-yu-t'o (Kônyôdha?)	91
LXXXVII	- de Kie-ling-kiu (Kalinga)	92
LXXXVIII	de Kiao-sa-lo (Kôsala)	9/
LXXXIX		105
XC		110
XCI		116
XCII		118
XCIII		127
II.	de mo-io-ara-ten a (manaconta)	- 21

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE ONZIÈME. (Vingt-trois royaumes.)

XCIV.	Royaume de Seng-kia-lo (Siñhala)	125
XCV.	de Kong-kien-na-poa-lo (Könkanapoura)	146
XCVI.	de Mo-ho-la-tch'a (Maharachtra)	149
XCVII.	- de Po-lou-kie-tch'e-p'o (Barougatch'eva)	154
XCVIII.		155
XCIX.	de 'O-tch'a-li (Aṭali)	160
C	- de K'ie-tek'a (Khatcha)	161
CI.	de Fa-la-pi (Vallabhi)	162
CII. ·	de 'O-nan-t'o-pou-lo (Anandapoura)	164
CIII.	de Son-la-tch'a (Sourâchtra)	165
CIV.	de Kia-tche-lo (Gourdjdjara)	166
CV.	de Oa-che-yen-na (Oudjdjayana)	167
CVI.	de Tchi-ki-i'o (Tchikdha?)	168
CVII.	de Mo-hi-chi-fa-lo-pou-lo (Mahêçvarapoura)	169
CVIII.		Ibid.
CIX.	de Meoa-lo-san-p'oa-lo (Moûlasambhourou?	
	Moûltan)	173
CX.	de Po-fa-to (Parvata)	174
CXI.	de 'O-tien-p'o-tchi-lo (Atyanvakila?)	175
CXII.	de Lang-kie-lo (Langala)	177
CXIII.	de Po-la-sse (Parsa)	178
CXIV.	de Pi-to-chi-lo (Pitâçilà)	180
CXV.	de 'O-fan-tch'a (Avaṇḍa)	182
ÇXVI.	de Fa-la-na (Varana)	184
	•	
	LIVRE DOUZIEME. (Vingt-deux royaumes.)	
CXVII.	Royaume de Tsao-kiu-tch'a (Tsaukouṭa)	187
CXVIII.	de Fo-li-chi-sa-l'ang-na (Vridjisthâna)	190
CXIX.	de 'An-ta-la-fo (Antarava)	191
CXX.	de Kono-si-to (Khousta)	192
CXXI.	de Hono (Ghoûr)	193
CXXII.	de Moung-kien (Mounkan)	194
CXXIII	de 'O-li-ni (Alni ou Arni)	195
		_

TABLE DES MATIÈRES.	
CXXIV. Royaume de Ho-lo-hou (Rohou - Roh?)195	
CXXV. de Ki-li-sse-mo	
CXXVI. — de Po-li-ko	
CXXVII. ——— de Hi-mo-ta-lo (Himatala)	,
CXXVIII. de Po-to-tchoang-na (Padasthâna?) 198	
CXXIX de In-po-kien (Invakan)199	
CXXX. — de Kiu-lang-na (Kourana) 200	
CXXXI. de Ta-mo-si-t'io-ti (Tamasthiti?) 201	
CXXXII de Chi-khi-ni (Chaghnan)	
CXXXIII de Chang-mi (Cambhi)	
CXXXIV de K'ie-p'an-t'o (Khavandha?) 200	
CXXXV. ———— de Ou-cha (Och)	
CXXXVI de Kie-cha (Kachgar)	
CXXXVII. — de Tcho-keou-kia (Tchakouka) 221	
CXXXVIII. — de Kiu-sa-tan-na (Koustana) 223	
MÉMOIRE ANALYTIQUE sur la carte de l'Asie centrale et de l'Inde. 25c	
Index des mots chinois-sanscrits. 483	
INDEX des mots sanscrits figurés phonétiquement	
INDEX des mots chinois	
Errata alphabétique	
Note de M. Vivien de Seint-Martin sur la carte japonaise 575	2
CARTE JAPONAISE de l'Asie centrale et de l'Inde.	

PRÉFACE.

Après de longs retards qu'ont entraînés la rédaction et l'impression de cinq index, dont trois sont chargés de caractères chinois, je puis enfin livrer au public la dernière partie des Mémoires de Hiouen-thsang. L'intérêt et l'utilité scientifiques de ces documents, puisés à la fois dans les sources indiennes et dans les observations personnelles du télèbre voyageur, se trouvent grandement rehaussés par l'addition d'un Mémoire géographique fort étendu, que M. Vivien de Saint-Martin avait composé d'avance pour l'intelligence de sa belle carte de l'Asie centrale et de l'Inde, qui termine le premier volume.

J'avais promis, dans mon Avertissement, de donner deux petites cartes de l'Inde ancienne, empruntées l'une à l'encyclopédie bouddhique Fotsou-tong-ki, imprimée en 1269, et l'autre à un recueil intitulé Thou-chou-pien, qui date du dernier siècle. Mais, lorsque je les avais calquées et

transcrites, j'obtins la communication d'une composition géographique mieux étudiée, plus riche en détails de tout genre, et rédigée à l'aide d'environ cent ouvrages dont les titres se lisent en marge, et principalement d'après les relations de Fa-hien et de Hiouen-thsang. C'était une grande carte de l'Asie centrale et de l'Inde, haute de 1m,16 et large de 1m,42, publiée au Japon en 1710, que M. Guillaume de Sturler, fils du dernier ambassadeur hollandais près la cour de Yédo, venait d'offrir, avec une collection de livres japonais, à la Bibliothèque impériale de Paris. Quoiqu'elle fût loin d'avoir l'exactitude scientifique des cartes européennes, elle parut d'un haut intérêt à M. Vivien de Saint-Martin, que ses savants travaux sur la géographie de l'Inde, couronnés parl'Institut, ont constitué parmi nous le meilleur juge en pareille matière. D'après l'avis d'un guide aussi sûr, j'ai fait réduire, par un artiste habile, ce curieux monument de géographie japonaise, dans des dimensions compatibles avec le format de l'ouvrage.

J'aurais pu me borner à un seul index, comme on l'a fait pour le Lotus d'Eugène Burnouf, mais les orientalistes-sinologues quí feront usage des Mémoires de Hiouen-thsang pour leurs études et leurs travaux auraient regretté de n'y point trou-

ver, non-seulement les caractères chinois répondant, comme traduction, à des mots indiens, mais encore les signes phonétiques qui servent à figurer la plupart des noms sanscrits du premier index. Pénétré de ce double besoin, dont la satisfaction m'avait coûté, dans mes études personnelles, de longues et pénibles recherches, je ne me suis pas contenté de donner, en lettres romaines, un index où les mots sanscrits-chinois fussent suivis de tous les renseignements nécessaires, j'ai voulu encore, outre les index des mots chinois et français. offrir aux lecteurs un index chinois-sanscrit et un index des mots chinois-phonétiques, accompagnés tous deux des signes correspondants. Le premier permettra de trouver immédiatement la correspondance indienne des mots que Hoeï-li et Hiouenthsang se sont souvent contentés de donner en chinois. Il y avait là une difficulté que je n'aurais pu vaincre si je n'avais recueilli d'avance, dans d'autres ouvrages, les formes sanscrites de tous ces noms 1. L'étude de l'index suivant donnera, en grande partie, aux sinologues la clef du système de lecture que j'ai composé et mis en usage le premier, afin de transcrire, d'une manière régulière et méthodique, des mots indiens figurés par des caractères chinois qui cessent d'être significatifs

¹ Voyez Histoire de la vie et des voyages, etc. p. xiv, note 1.

pour n'exprimer que des sons 1. Les orientalistes pourront y recueillir les signes divers qui répondent à chaque syllabe indienne, les disposer euxmêmes en forme de paradigme, et s'en servir, avec une certaine confiance, en attendant que je publie, soit dans le IVe volume de notre Recueil de voyages, soit dans le Journal asiatique, qui serait la place la plus convenable, le catalogue des douze cents signes phonétiques que j'ai rassemblés, et une suite de tableaux où les caractères homophones seront présentés dans l'ordre de l'alphabet sanscrit. Pour donner à mon travail un caractère de précision propre à inspirer une entière confiance, je justifierai constamment la valeur attribuée à chaque signe, par la citation de l'ouvrage ou du mot sanscrit qui me l'ont fournie. Je regrette vivement que l'étendue considérable du présent volume ne me permette pas d'assurer dès aujourd'hui aux sinologues la possession et l'usage de ce nouvel instrument philologique.

La transcription des mots sanscrits corrects est donc fondée, dans toutes les syllabes, sur des exemples authentiques. Il faut excepter seulement les noms que j'ai fait suivre d'un signe de doute (?), soit parce qu'ils étaient étrangers à la langue in-

Voyez la Préface de l'Histoire de la vie de Hionen thsang et de ses voyages dans l'Inde, p. xx-xxx111.

dienne, comme ceux des pays de la Transoxiane, soit parce que un ou plusieurs des signes dont ils se composent étaient susceptibles de recevoir, en sanscrit, plusieurs prononciations dont je n'ai pu préciser la plus certaine.

Quoique mon recueil de signes phonétiques, composé de plus de mille caractères chinois, soit loin d'être aussi complet qu'on pourrait le désirer, on reconnaîtra peut-être que cette méthode de transcription (où je n'avais d'autre guide que la connaissance du sanscrit, qui avait manqué à mes devanciers) a déjà réalisé un progrès sensible dans une branche importante de la philologie orientale. J'ose dire, en effet, sans être taxé de présomption, que, pour la première fois, ce système de lecture a rendu possible aux sinologues, et acceptable aux indianistes, la traduction des ouvrages chinois relatifs à l'Inde bouddhique, où l'on rencontre, à chaque pas, des mots indiens figurés par des sons chinois, et qui, sans l'espèce de transformation régulière que fournit mon alphabet harmonique, eussent gardé leur forme bizarre, ou bien eussent paru, sous une fausse couleur de sanscrit, avec une orthographe corrompue et méconnaissable 1.

¹ C'est faute de ce secours que, dans le Fo-houe-ki, des centaines de mots phonétiques tels que Chi-lo-p'o-tho-lo (Cilabhadra), sont restés sans transcription, et que d'autres, comme 'O-la-chou-na (Ardjouna),

On rencontre souvent, dans les ouvrages dont je viens de parler, des mots tellement abrégés ou altérés, qu'il est fort difficile, même avec notre alphabet, de les compléter ou de les ramener à leur orthographe régulière; par exemple : Che-wang, le roi Djâ, pour Adjâtaçatrou; le religieux Lo-chi (Radiî) ou simplement Chi (Djî), pour Koumâradjîva; la ville de Kia-weï-weï, pour Kapilavastou; le vénérable Mo-lien, pour Maudgalyayana, etc. Le Fo-koue-ki de Fa-hien en offre de nombreux exemples. J'ai cru, en conséquence, devoir recueillir, dans les notes de Hoeï-li et de Hiouenthsang, tous ces mots tronqués ou corrompus, en les faisant suivre de leur orthographe complète ou correcte, et j'en ai donné la liste à la suite du cinquième index.

L'Errata alphabétique, qui vient immédiatement après, a pour but de corriger, une fois pour toutes, une accentuation ou une orthographe inexactes qui (comme Toukhará pour Toukhára, Kia-ye-po pour Kia-che-po, Kácyapa) s'offrent souvent dans l'Histoire de la vie et des voyages de Hiouen-thsang. Cette petite innovation m'a épargné une multitude de répétitions inutiles.

Ta-ma-thicou-ta (Dharmagoupia), qu'on a voulu transcrire en sanscrit, ont reçu, p. 159, l'orthographe impossible de Krôchouna, et, p. 325, celle de Tamoghno.

Pendant longtemps j'avais espéré obtenir de Chine plusieurs relations de voyages dont j'ai donné autrefois les titres et la notice dans le Journal asiatique, pour les joindre à celles qu'on possède en Europe et dont j'ai promis la traduction. Mais les recherches assidues, exécutées à ma demande par les missionnaires catholiques de. Chine, tant à Péking que dans les provinces, sont restées jusqu'ici sans résultat. Il n'y a pas lieu d'en être surpris, si l'on songe aux persécutions violentes que le Bouddhisme a éprouvées sous divers empereurs, et dans lesquelles la destruction d'un grand nombre de couvents a dû entraîner la perte des livres qui y étaient conservés. Il en a été bien autrement au Japon, où, depuis son introduction, en 552, le culte du Bouddha n'a jamais cessé d'être florissant, et où l'on a constamment importé, du royaume du Milieu, tous les livres chinois relatifs à la doctrine de Câkyamouni ou à la géographie de l'Inde ancienne. C'est donc là seulement qu'il faut chercher les relations de voyages qui existaient encore en Chine il y a quelques siècles, et qu'on y demanderait en vain aujourd'hui.

En décembre 1857, par l'intermédiaire d'un habile sinologue russe, M. Constantin Skatschkoff, qui a résidé sept ans à Péking, j'ai eu l'honneur d'entrer en relations avec M. Gochkewitch, le savant auteur d'un dictionnaire japonais-russe, qui est aujourd'hui consul au Japon. Je lui ai communiqué la liste des anciennes relations de voyages dans l'Inde dont la publication me paraît le plus désirable. M. Gochkewitch, qui a fait partie, comme son honorable ami, M. Skatschkoff, de la mission russe de Péking, est lui-même un habile sinologue; il comprendra aisément l'honneur qui rejaillirait sur lui et le service éminent qu'il rendrait à la science, s'il parvenait à découvrir, dans les librairies ou les bibliothèques du Japon, et à procurer aux sinologues d'Europe, les principaux voyages de l'Inde, qui parurent du temps des Souï, entre les années 581 et 617, et, par-dessus tout, la grande description des contrées occidentales intitulée Si-yu-thou-tchi1, renfermant soixante livres de texte et quarante livres de planches, qui fut publiée aux frais de l'État, en l'an 666, avec une introduction de l'empereur Kao-tsong.

Je ne terminerai pas cette préface sans dire quelques mots (quoique ce soit sortir un peu de mon sujet) de la découverte que j'ai faite, dans deux encyclopédies chinoises², d'un nombre con-

[·] 西域圖志。六十卷。 Si-yu-thou-tchi-lou-chi-kiouen. 畫圖四十卷。 Hoa-thou-tse-chi-kiouen. Voyez l'encyclopédie Fa-youen-tchou-lun, livre CXIX, fol. 23.

La première, en vingt-quatre volumes, est intitulée Yu-lin « la

sidérable de fables traduites du sanscrit par des interprètes indiens. Cet événement littéraire, auquel on était loin de s'attendre, a rempli de joie plusieurs orientalistes de France et d'Allemagne, et surtout l'illustre indianiste M. Théodore Benfey, de Göttingue, qui prépare précisément sur le même sujet un grand travail, dont un savant mémoire, publié par lui cette année, a déjà fait concevoir les plus hautes espérances. J'ai eu l'honneur de lui offrir une dizaine de ces fables, qu'il a lues avec un vif intérêt, et qu'en raison de la simplicité naïve qui les distingue, il regarde comme fort anciennes et place bien au-dessus des compositions trop raffinées et relativement modernes du Pantchatantra 1, M. Benfey m'a plus d'une Forêt des Comparaisons », et la seconde, également en vingt-quatre

volumes, Fayouen-tchou-lin « la Forêt des perles du jardin de la Loi ».

¹ Pour montrer avec fidélité le jugement que M. Benfey a porté sur ces fables, je crois devoir citer textuellement quelques extraits de ses lettres.

7 juillet 858...... Durch Ihre Endeckung derselben (Fabeln) im chinesischen, ergiebt sich nun auch für sie der indische Ursprung. Sie können sich leicht vorstellen, welches Interesse bei diesen Untersuchungen gerade eine Mittheilung erhält, welche, zu den bisher gefundenem Beweisen, wieder einen neuen fügt. Ich hoffe die hieher gehörigen Stellen, gelegentlich noch aufzufinden, und will sie Illunen dann noch notiren.

22 juillet...... Die erste derselben (Fabeln) gewährte mir eine « ausserordentliche Befriedigung, da ich daraus erkannte, dass Sie Ihren früheren Entschluss, Ihre schöne Entdeckung zu veröffentlichen, wieder aufgenommen haben. Wenn alle in den beiden chinesischen En fois invité d'une manière pressante à publier, comme délassement de travaux plus sérieux et plus difficiles, un choix de ces fables indiennes, aussi naturelles qu'ingénieuses, en y ajoutant dix-huit légendes inédites que j'ai remarquées le premier dans la traduction chinoise i d'un ouvrage sanscrit appelé Damamoâka, dont on possède une version

«yedopådien enthaltenen indischen Fabeln u. s. w. so behandelt sind, wie diejenigen, welche Sie so freundlich waren mir mituutuellen, dann laben Sie entschieden Recht, die Form in welcher die chinesischen Uebersetrungen die indischen Fabeln bewahrt haben, für viel vollkommner zu halten, als die Gestalt derrebten im Paichatantra. Die dogmatische Benutung und der das Ziel gewähnlich überschiesende Scharfsinn der Inder, hat die alten einfachen Formen, wie sie in den buddhistischen Schriften bewahrt sind, durch Refinenent und Abervitz, in der That oft bis zur lächerlichen Travestie umgewandelt. Dech ist dies, in den andern Recensionen des Paichatantra, nicht ganz so weit getrieben, als gerade in den modernen Bearbeitungen wehre der haben sich sich sie die in den modernen Bearbeitungen wehre der haben sich sich sich sich sich sich die nich en modernen Bearbeitungen weiten bluosis übersetzt hat.

* Erlauben Sie mir nur noch meinen tießten Dank, gewissermassen im Namen der Wissenschaft, Ihnen dafür aususprechen, dass Gie ut Ihrem Entschluss jene Conceptionen zu veröffentlichen, zurückge-kehrt sind. Ich hoffe, dass diese Arbeit Ihnen zugleich eine Erholung von Ihren übrigen so ernsten gewähren wird. Ferner aber nehmen Sie noch meinen herzlichsten Dank für die Ansicht, welche Sie mir «röffinen, durch Mittheilungen Ihrer Uebersetungen begückt zu werden. Ich werde sie, mit Ihrer Erlaubniss, meinen Untersuchungen natürlich, mit Dank für Ihre ausserordentliche Güte, einverleiben, und bin überzeugt, dass sie am meisten dazu beitzagen werden, enienen Forschungen über die Quellen und die Verbreitung der indischen Fabeln, Mährchen und Erzählungen, eine festere Begründung zu gewähren.

¹ Cette version est intitulée : Hien-yu-in-yonen.

tibétaine incomplète (le Dsang-loun, actsu ga), que Jacob Schmidt a donnée en allemand sous le titre de Der Weise und der Thor.

Les opérations militaires qui viennent d'ouvrir enfin la Chine aux entreprises des Européens semblent jeter un nouvel intérêt sur tout ce qui vient de ce mystérieux pays, qui a connu et employé, bien des siècles avant les peuples de l'Occident, la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, etc. et à qui nos arts et notre industrie peuvent encore faire des emprunts aussi inattendus qu'utiles. Me sera-t-il permis d'ajouter en terminant que, malgré mon désir ardent de poursuivre sans retard la collection commencée, je voudrais, pour obéir aux conseils de plusieurs membres éminents de l'Académie des Sciences. consacrer quelques mois à la publication d'un travail achevé depuis 1854, et où se trouvent résumés les procédés industriels des Chinois qui se rapportent à la chimie? Je n'aurais pas à regretter ce léger sacrifice de temps, si je pouvais espérer de voir accueillir cet ouvrage entièrement neuf avec la même faveur que ma traduction de l'Histoire de la Fabrication de la porcelaine chinoise.

Paris, 1" septembre 1858.



MÉMOIRES

HIQUEN-THSANG.

LIVRE NEUVIÈME.

ROYAUME DE MO-KIE-T'O.

(MAGADHA.)

SECONDE PARTIE.

A l'est de l'arbre P'ou-ti (Bôdhidrouma— l'arbre de l'Intelligence), on passe la rivière Ni-lien-chen-na (Nài-raūdjanà), Au milieu d'une grande forêt, il y a un Stoipa, au nord duquel on voit un étang. Ce fut la qu'un étéphant à parfum (Gandhahasti) i servait sa mère. Jadis, Jou-lai (le Tathàgata), menant la vie d'un P'ou-sa (Bòdhisattva), tàuit le fits d'un étéphant à parfum (Gandhahasti). Il habitait au milieu de la montagne du nord, et

^b En chinois, Hiany-irany. Cette même expression est le nom du oxicante et douiseme des mille Bondidas du Bladradapa. Dans le Catslogue têtraglotte des noms de ces Bouddhar, où nous avons pris le mot Gandhahait; elle est traduite, en mongol et en thibétain, par l'éliphant da parfam. Un tel éléphant est inconnu des naturalisées.

VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

se promenait sur les bords de cet étang. Comme sa mère était aveugle, il recueillait pour elle des racines de lotus, puisait une eau pure, et la nourrissait avec un dévouement fliial. Dans la suite des temps, il arriva qu'un homme, qui se promenait dans la forêt, vint à s'égarer. Il allait et venait dans une pénible incertitude, et poussait des cris douloureux. Le fils de l'éléphant l'entendit et en eut pitié. Il dirigea ses pas, et lui montra le chemin du retour. Quand cet homme fut revenu chez lui, il alla sur-le-champ trouver le roi, et lui dit: • Je connais un bois où se promène et habite un éléphant à par-fum (Gandhahasti). C'est un animal extraordinaire; il - faut aller le prendre. •

Le roi suivit son conseil, mit des troupes en campagne, et alla prendre l'éléphant. Cet homme marchait en tête, et leur servait de guide; mais, au moment où il montra l'éléphant au roi, sés deux bras tombèrent, comme si on les eût coupés. Quoique le roi eût été témoin de ce prodige, il lia le jeune éléphant et l'emmena avec lui. Le jeune éléphant, après avoir été lié pendant longtemps, cessa de boire et de manger. L'intendant de l'écurie en ayant informé le roi, celui-ci s'y rendit aussitôt, et l'interrogea lui-même.

• Ma mère est aveugle, dit le jeune éléphant, et depuis bien des jours elle est dévorée par la faim. Maintenant que je suis tenu à l'étroit dans un lieu obscur, comment pourrais-je manger de bon cœur?

Le roi, ému de ce pieux sentiment et de sa ferme résolution, le mit sur-le-champ en liberté. A côté de cet endroit, il y a un Stoùpa, devant lequel on a élevé une colonne en pierre. Là, jadis, le Bouddha Kia-che-po (Kaçyapa) resta tranquillement assis.

A côté, on voit les siéges des quatre Bouddhas passés, et un lieu où ils se sont promenés pour faire de l'exercice et out laissé les traces de leurs pas.

A l'est des sièges des quatre Bouddhas, on passe la rivière Mo-ho (Mahi), et l'on arrive au milieu d'une grande foret. On y voit une colonne en pierre. Ce fut en cet endroit qu'un hérétique entra en méditation et proféra un vœu criminel. Jadis, il y avait un hérétique, nommé Yeou-theou; fils de Lan (Oudraka, Ramapouttra)1, Il promenait avec bonheur ses pensées dans les cieux, et laissait son corps au milieu des herbes et des marais. Il reposait son esprit et cachait ses traces dans cette vénérable forêt 2. Comme il était doué des cinq facultés divines (Pañtchábhidjñás)3, et était parvenu au premier degré de l'extase mystique (Dhyana), le roi de Magadha lui montrait le plus profond respect. Chaque jour, à l'heure de midi, il l'invitait à venir manger dans son palais. Yeoutheou, fils de Lan (Oudraka, Râmapouttra), s'élançait dans les airs et y marchait librement. Il allait et venait ainsi sans interruption. Le roi de Magadha épiait le moment de son arrivée, et portait au loin ses regards. Dès qu'il était venu, il le recevait lui-même et le faisait asseoir. Un jour, le roi étant sur le point de sortir pour se

١.

¹ Le Lalita vistâra, p. 233, 376, donne Roudraka.

² Il y a, en chinois, Fa-lin : forêt de la loi, où l'on pratique la loi ».

¹ Voyez Eug. Burnouf, Lotus, p. 820 et suiv.

4 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

promener au loin, eut le désir de confier ce soin à quelqu'un. Il voulut faire un choix dans le palais intérieur i, et ne trouva personne qui fût capable d'exécuter ses ordres. Il y avait une jeune fille vertueuse, réservée, et d'un extérieur distingué. Parmi les femmes sages du palais qui avaieut son affection, il n'en voyait aucune qui l'emportatsur elle. Le roi de Magadha la fit appeler, et lui donna ainsi ses ordres: * Comme je vais me promener au * loin, je veux vous clarger d'un soin important. Il faut * quie vous vous en acquittiez, jusqu'au bout, avec toute l'attention requise. Ce Richi Ou-theou, fils de Lan (Ou-* draka, Râmapouttra), a reçu de moi, anciennement, * les plus grandes marques de respect. Quand il vien-* dra, à l'heure convenue, pour prendre son repas, ser-* vez-le comme ie le servais moi-même. *

Après avoir donné ces instructions, le roi alla voyager pour son plaisir. La jeune fille, ayant reçu ses ordres,
se mit, à son exemple, en observation. Quand le grand
fichi fut arrivé, elle le reçut et le fit asseoir. A sa
vue, Yeou-Heou, fils de Lan (Oudraka, Rămapouttra),
éprouva une vive émotion. Il sentit naître en son cœur
les feux impurs du monde des désirs (Kâmadhātoa), et
perdit sur-le-champ ses facultés divines. Son repas fini,
il parla de s'en retourner, mais il ne put voyager dans
les airs. Il en éprouva au fond du cœur une profonde
honte. Alors, usant de tromperie, il dit à la jeune fille:
Depuis que je pratique les devoirs de la vie religieuse,
je mets mon bouheur à me plonger dans la niéditation.

¹ Ce palais répondait au harem des Orientaux.

Je voyage dans les airs, sans prendre un instant de repos. J'ai entendu dire, il y a longtemps, que les habitants du royaume ont un ardent désir de nue voir. Suivant les instructions des anciens sages, on doit s'occuper avant tout du bien des créatures. Comment spourrait-on ne songer qu'à sa propre perfection, et oublier l'assistance qu'on doit à tout le monde? Au-jourd'hui, je veux sortir par la porte, et marcher en foulant la terre, afin que ceux qui m'auront vu et contemplé obtiennent tous ensemble le bonheur et la fortune.

La fille du roi, ayant entendu ces paroles, fit répandre de tous côtés la nouvelle de cet événement. Alors, tous les hommes, rivalisant de zèle, arrosèrent et balayèrent la route, et une multitude innombrable attendit son arrivée. Yeou-theou, fils de Lan (Oudraka, Râmapouttra), partit à pied du palais du roi, et se rendit dans cette vénérable forêt. Là, il s'assit tranquillement, se plongea dans l'extase, et son esprit s'élança dans les régions extérieures. S'il s'arrêtait dans la forêt, les oiseaux gazouillaient avec harmonie; s'il s'approchait d'un lac, les hôtes des eaux bondissaient joyeusement. Son âme se dissipa et son cœur fut troublé; il perdit ses facultés divines, et abandonna sa méditation. Il concut alors des sentiments de colère et de haine, et forma un vœu coupable. . Je désire, s'écria-t-il, être, dans l'avenir, un « animal méchant et féroce, avoir le corps d'un renard « et des ailes d'oiseau, saisir les êtres vivants et les dé-- vorer. Que mon corps ait trois mille li (trois cents

VOYAGES DES PELERINS BOUDDHISTES.

 lieues de large), et que mes deux ailes aient chacune quinze cents li d'envergure. Je me jetterai dans les forêts, et je dévorerai les hôtes emplumés; j'entrerai dans les rivières, et je me repaitrai des poissons.

Quand il eut fini de proférer ce vœu, peu à peu sa rage s'apaisa. Il pria avec ardeur, et, au bout de quelques instants, il reprit le cours de sa méditation première. Mais peu après il mourut, et renaquit dans la première classe des dieux dont la vie dure quatre-vingt mille kalpas. Jou-laï (le Tathàgata) fit sur lui cette prédiction: «Quand sa vie céleste sera achevée, il obtiendra réellement son ancien vœu, et possédera l'ignoble corps qu'il a désiré. «Depuis ce moment, il parcourt le cercle des voies mauvaises; il n'est pas encore arrivé au jour marqué pour sa délivrance finale.

A l'est de la rivière Mo-ho (Mahi), il entra dans une grande forêt, fit environ cent li à travers des plaines sauvages, et arriva au mont Kiu-kiu-tch'a-po-tho (Kouk-koutapada)², qu'on appelle aussi Kiu-liu-po-tho (Gouroupada)². Là, on voit des sommets hauts et escarpés, des vallées et des grottes sans bornes. Des torrents rapides baignent le pied de la montagne, et des forêts gigantesques enveloppent les vallées. Des plantes toufues ombragent les cavernes. Trois pies hardis s'élancent dans les airs; leurs vapeurs touchent presque

C'est à dire à l'époque où il doit, par le Nirvana, échapper pour toujours à la loi de la transmigration.

³ En chinois, Khi-tso-chan « la montagne du Pied de coq ».

³ En chinois, Tsan-tso-chan « la montagne du Pied du vénérable ».

au ciel, et leur masse imposante est au niveau des nuages. Dans la suite des temps, un homme vénérable, nommé le grand Kia-che-po (Maha Kaçyapa), habita au milieu de cette montagne et y entra dans le Nirvana. On n'ose l'indiquer par son nom; c'est pourquoi l'on dit : Le Pied du vénérable (Gouroupada). Le grand Kiache-po (Maha Kacyapa) était un Cravaka, disciple du Bouddha. Il possédait les six facultés divines (Chadabhidjñás) et était doué des huit moyens de délivrance (Achtau vimôkchas). Lorsque Jou-lai (le Tathagata) eut achevé sa mission 1, à la veille d'entrer dans le Nirvana, il parla ainsi à Kia-che-po (Kâçyapa): « Pendant un nombre « infini de kalpas, je me suis livré avec ardeur aux plus · dures austérités, afin d'obtenir, en faveur des créa-« tures, la loi sans supérieure (Anouttara dharma). Le « vœu que j'avais formé dans les temps anciens est « maintenant rempli. Comme je vais aujourd'hui entrer a dans le grand Nirvana, je remets entre vos mains le « dépôt de la loi. Vous devez l'observer sidèlement et la · répandre; gardez-vous de la laisser tomber et dépérir. « Le vêtement de religieux tissu de fils d'or, qui m'a « été offert par ma tante (Maha Pradjapati), T'se-chi « (Måitrêya), après qu'il fut devenu Bouddha, l'avait « laissé pour qu'il vous fût transmis. Tous ceux qui praa tiquent la religion au sein de la loi que je vous lègue, « savoir les Pi-ts'ou (les Bhikchous), les Pi-ts'ou-ni (les Bhikchounis), les Ou-po-so-kia (les Oupasakas), les · Ou-po-sse-kia (les Oupàsikas), faites-les passer, avant Littéralement : eut fini de mendier.

8 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

« tous, à l'autre rive, afin qu'ils échappent à la loi de « la transmigration. »

Kia-che-po (Kâçyapa), ayant reçu ces ordres, se chargea de soutenir la droite loi. Vingt ans après en avoir achevé la collection, dégoûté de l'instabilité des choses du monde, il se disposa à entrer dans le Nirvana. Il se rendit alors à la montagne du Pied de coq (Koukkoutapada parvata), et monta du côté du nord, en suivant des chemins tortueux. Quand il fut arrivé à la chaîne du sud-ouest, il se trouva arrêté par le pic de la montagne, dont les flancs n'offraient que des sentiers tournants et étroits. Il la frappa alors avec son bâton, et la fendit en deux. Quand il eut ouvert un chemin à travers la montagne, il continua sa route et s'avança hardiment. Après avoir fait de longs détours et suivi des lignes obliques qui revenaient sur elles-mêmes, il arriva au sommet de la montagne, et sortit par le côté nord-est. Dès qu'il fut entré dans le centre des trois pics, il prit dans ses mains le vêtement (Tchivara) du Bouddha, et resta debout. Par la puissance de son désir, les trois pics se rapprochèrent et le recouvrirent. Voilà pourquoi maintenant les trois cimes de la montagne s'élèvent en dôme. Dans la suite des temps, Ts'echi (Mâitrêya), l'Honorable du siècle, apparut dans le monde. Après qu'il eut expliqué la loi dans trois assemblées, il se trouva encore une multitude d'hommes d'un orgueil sans bornes, qui, voulant gravir cette montagne, arrivèrent à l'endroit où reposait Kia-che-po (Kâçyapa). Alors T'se-chi (Mâitrêya) fit claquer ses doigts, et les

pics de la montagne s'ouvrirent d'eux-mêmes. Cette multitude d'hommes, ayant vu Kia-che-po (Kaçyapa), sentirent redoubler leur orgueil. En ce moment, le grand Kia-che-po (Kâçyapa) remit le vêtement (à Mâitréya), lui adressa la parole, et lui offrit ses hommages. Cela fait, il s'éleva dans les airs, et opéra des prodiges divins. Il fit paraître un feu ardent qui consuma son corps, et il entra aussitôt dans le Nirvana. Alors la multitude. l'ayant contemplé avec admiration, fut délivrée de son fol orgueil. Tous furent vivement émus; ils ouvrirent leur cœur et virent le fruit du Saint (obtinrent la dignité d'Arhat). C'est pourquoi, sur le haut de cette montagne, on a élevé un Stoupa. Maintenant, au milieu d'une nuit tranquille, lorsqu'on regarde dans le lointain, on aperçoit quelquefois des torches enflammées; mais ceux qui montent sur cette montagne ne voient absolument rien.

Au nord-est de la montagne du Pied de coq (Kouk-kouṭapada parvata), il fit environ cent li, et arriva à la montagne appelée Fe-lho-Ja-na (Bouddhavana), remarquable par la hauteur de ses pics et ses flancs escarpès. Dans ses cavernes, on voit une chambre taillée dans le roc, où jadis le Bouddha descendit et s'arrèta. A côté, il 49 a une large pierre. Chi, le roi des dieux (Çakra Dèvèndra), et le roi Fan (Brahmá), ayant broyé du santal de l'espèce dite téte de bauf (Gôçirchatchandana'), en frottèrent Jou-lai (le Tathágata). Maintenant la surface de cette pierre exhale encore un reste d'odeur. Là, cinq cents Lo-han (Arhats) sont entrés dans le Nir-

¹ Voyez Burnouf, Lotus, p. 421.

váṇa. Parmi les hommes qui cherchent à les toucher (par des prières) pour les rencontrer, il y en a quelquesuns qui obtiennent de les voir. Ils prennent constamment la forme de Cha-mi (Crámanièras), et entrent dans les villages pour y mendier. Tantôt ils se cachent, tantôt ils se montrent au grand jour. On voit éclater, en cet endroit, des prodiges divins qu'il serait difficile de raconter en détail.

Dans les vallées désertes du mont Fo-tho-fa-na (Bouddhavana), il fit environ trente li à l'est, et arriva à la forêt appelée Ye-se-tchi (Yachtivana) 1. Les bambous de cette forèt sont longs et vigoureux; ils couvrent la montagne et s'étendent sur toute la vallée. Jadis un P'o-lo-men (un Brâhmane), ayant appris que le corps de Chi-kia-fo (Câkya Bouddha) était haut de seize pieds, conservait constamment des doutes, et se refusait à le croire. Alors, avec un bâton de bambou haut de seize pieds, il voulut mesurer le corps du Bouddha, qui s'éleva constamment au-dessus de l'extrémité du bâton. et dépassa seize pieds. Il continua à grandir encore. de sorte que le Brâhmane ne put connaître à fond la vraie taille de la statue. Celui-ci jeta aussitôt son bâton et s'en alla. Par suite de cette circonstance, le bambou resta planté en terre et y prit racine.

Au milieu de cette forêt, il y a un grand Stoupa qui a été bâti par le roi Açóka. Jadis, en cet endroit, Jonlaï (le Tathâgata) fit éclater pendant sept jours, en faveur des dieux, ses grandes facultés divines, et ex-

¹ En chinois, Tchang-lin « la forêt du Bâton ».

pliqua la sublime loi. Dans la forêt du Bâton (Yachtivana), il y avait, dans ces derniers temps, un Ou-po-sokia (Oupâsaka) nommé Che-ye-si-na (Djayasêna) 1, qui était originaire de l'Inde occidentale, et issu de la caste des T'sa-ti-li (Kchattriyas). Il avait des goûts simples et modérés, et se plaisait au sein des bois et des montagnes. Il portait ses pas dans les régions imaginaires, et promenait son esprit jusqu'aux limites de la vérité. Il avait sondé les subtilités profondes des livres sacrés et profanes; son élocution était pure, ses raisonnements étaient élevés, et son extérieur respirait le calme et la dignité. Les Cha-men (Cramanas), les P'o-lo-men (les Brahmanes), les hérétiques, les hommes d'études différentes, le roi, les ministres, les maîtres de maison et les personnages puissants, accouraient à l'envi pour lui rendre visite. Ils l'écoutaient avec respect et lui demandaient des lecons. Les disciples qui recevaient de lui leurs devoirs occupaient seize maisons. A cette époque, il approchait de soixante et dix ans. Il lisait avec une ardeur infatigable, ne s'occupait que des livres du Bouddha, et négligeait toute autre étude. Il s'évertuait de corps et d'esprit, et ne se reposait ni jour ni nuit. Suivant une pratique usitée dans l'Inde, il formait une pâte avec des poudres odorantes, et en fabriquait de petits Stoupas hauts de cinq à six pouces; il écrivait des textes sacrés et les y renfermait; il les appelait les reliques de la loi2. Lorsqu'il en avait façonné un amas considé-

¹ En chinois, Ching-kiun « armée de la victoire ».

³ En chinois, Fa-che-li « Dharmaçarîras ».

12 VOYAGES DES PÉLERINS BOUDDHISTES

rable, il construisait un grand Stoupa, dans l'intérieur duquel il les réunissait tous, et lui offrait constamment ses hommages. En conséquence, voici quelle était l'occupation de Ching-kiun (Djayasêna) : il se servait de sa bouche pour expliquer la sublime loi et attirer les hommes d'étude, et de ses mains pour fabriquer de petits Stoupas. Il accumulait avec respect des mérites transcendants. Pendant la nuit, il se promenait en récitant des prières, ou bien il restait tranquillement assis pour méditer. Il ne trouvait pas le temps de dormir et de manger, et ne se relâchait ni jour ni nuit. Quand il fut arrivé à l'âge de cent ans, on ne vit faiblir ni la force de sa volonté, ni l'activité de son corps. Dans l'espace de trente ans, il fabriquait sept kôțis de Stoupas pour y déposer les reliques de la loi (Dharmaçariras). Lorsqu'il en avait complété un kôți (cent mille), il bâtissait un grand Stoupa, et les y renfermait tous ensemble; puis il lui offrait pompeusement ses hommages. Il convoquait la multitude des religieux, et l'assemblée de la loi retentissait de félicitations. Dans ces circonstances. une lueur divine s'échappait des Stoupas, et l'on voyait éclater de grands prodiges. Depuis cette époque, ces monuments répandent constamment une lumière brillante.

A environ dix li au sud-ouest de la forêt du Bâton (Yachiwana), au nidi d'une grande montagne, il y a deux sources thermales dont l'eau est extrémente chaude. Jadis Jou-laï fit jaillir ces eaux et s'y baigna. Elles existent encore aujourd'hui, et versent des flots

limpides qui n'éprouvent aucune diminution. On vient de tous côtés pour s'y baigner, et beaucoup de personnes gravement malades, ou atteintes d'affections chroniques, s'en retournent guéries.

A côté de ces sources, il y a un Stoupa. Jou-lai (le Tathagata) se promena en cet endroit pour faire de l'exercice.

Au sud-est de la forêt du Bâton (Yachiwana), il fit six à sept li, et arriva à une grande montagne. Devant un passage de montagne transversal, s'élève un Stoûpa en pierre. Jadis, en cet endroit, Jon-laï (le Tathâgata) expliqua la loi pendant trois mois en faveur des hommes et des dieux. A cette époque, le roi P'in-pi-so-lo (Bimbisàra) voulut venir pour entendre l'enseignement de la loi. Il ouvrit alors la montagne, amoncela des pierres, et éleva des degrés pour monter. Le passage a environ vingt pieds de large et trois à quatre li de longueur.

A trois ou quatre li au nord de la grande montagne, i y a une montagne isolée. Jadis le Richi Vydian y y écut dans la retraite. Il creusa le flanc de la montagne et s'y construisit une maison, dont on voit aujourd'hui même un reste de fondements. Il a transmis sa doctrine à ses disciples, et les leçons qu'il a léguées au nonde sont encore vivantes.

A quatre ou cinq li au nord-est de la montagne iso-

Il y a, en chinois, Kouang-po-sien-jin « l'immortel large et étendu ».

Na savons heureusement, par le Catalogue chinois-sanscrit, que j'ai publié autrefois dans le Journal aintique, que l'expression Kouang-po large et étendu » répond ici à Vydsu.

14 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

lée, il y a une petite montagne qui s'élève à l'écart. Dans les parois de la montagne, on a creusé une maison en pierre, assez large et longue pour contenir environ mille personnes assises. Jadis, en cet endroit, Jou-lai (le Tathàgata) expliqua, pendant trois mois, la sublime loi. Au-dessus de la maison taillée dans le roc, il y a une large pierre. Ce fut là que Chi, le roi des dieux (Çakra Dèvendra), et le roi Fan (Brahmá) broyèrent du santal de l'espèce appelée téte de bœuf (Gòçirchatchandana) et en frottèrent le corps du Boaddha. Aujourd'hui la surface de la pierre exhale encore un reste d'odeur.

A l'angle sud-ouest de la maison en pierre, il y a une vaste caverne que les Indiens appellent le palais des 'O-sou-lo (Asouras). Anciennement il y eut un homme, ami du merveilleux, qui était profondément versé dans les formules magiques. Il enrôla, à prix d'argent, quatorze compagnons, les engagea, par une sorte de pacte, à partager ses desseins, et entra avec eux dans cette caverne. Quand ils y eurent parcouru trente ou quarante li, elle s'élargit devant eux et parut brillamment éclairée. Ils aperçurent alors une ville, des tours et des belvédères, tout construits avec de l'or, de l'argent et du licou-li (lapis-lazuli). Quand ces hommes furent arrivés là, ils trouvèrent des jeunes filles, debout à côté des portes, qui vinrent au-devant d'eux avec un visage riant, et les reçurent avec toute sorte de respects. Làdessus, ils s'avancèrent à pas lents jusque dans l'intérieur de la ville, aux portes de laquelle se tenaient deux servantes qui vinrent à leur rencontre, en portant chacune un bassin d'or rempli de parfums de fleurs. Elles dirent alors aux voyageurs : Il faut que vous alliez vous baigner dans un étang, vous oindre de parfums, et vous couronner de fleurs, Vous pourrez ensuite entrer; ne vous pressez pas. Il n'y a que ce magicien qui doive entrer promptement. Les treize autres hommes allèrent aussitot se baigner. Quand ils furent entrés dans l'étang, leur esprit se troubla comme s'ils avaient perdu la mémoire (de ce qu'ils avaient vu). Ils se trouvèrent alors assis au milieu d'un champ de riz, situé au centre d'une vallée unie qui était éloignée de trente à quarante li au nord de cet endroit.

A côté de la maison en pierre, il y a un pont de bois, large d'environ dix pas et long de quatre à cinq li 1. Jadis le roi P'in-pi-so-lo (Bimbistra), voulant aller trouver le Bouddha, fit couper des rochers pour s'ouvrir un passage à travers une vallée. Tantôt il accumula des pierres, tantôt il fit creuser au ciseau les flancs escarpés de la montagne, et pratiqua des escaliers, afin d'arriver au lieu où était le Bouddha.

En partant de cet endroit, il fit environ soixante li à l'est, au milieu de grandes montagnes, et arriva à une ville appelée Kiu-che-kie-lo-pou-lo² (Kouçâgârapoura),

En chinois, Tchan-tao. On lit dans le Dictionnaire de Khang-hi:
 Sur le bord des précipices on creuse les flancs des montagnes, et on y pose, pour passer, des ponts en planches qu'on appelle Tchan-tao.

^{*} En chinois, Chang-mao-koung-tching | la ville où croit l'herbe sacrée (Konça) |

c'est-à-dire • la ville de l'herbe sacrée •. Elle s'élevait juste au centre du royaume de Mo-kie-t'o (Magadha). C'était là que les anciens rois du royaume avaient établi leur cour. On y voyait croître en quantité une herbe odorante, de qualité supérieure et d'un heureux présage. Voilà pourquoi on l'avait appelée la Ville de l'herbe sacrée (Koucâgârapoura). De hautes montagnes l'entourent de quatre côtés et forment ses murs extérieurs. A l'ouest, on y pénètre par un sentier qui existe entre deux montagnes; au nord, on a ouvert une entrée à travers la montagne. Cette ville est allongée de l'est à l'ouest, et resserrée du sud au nord. Sa circonférence est de cent cinquante li. Les restes des fondements de la ville intérieure ont environ trente li de tour. Des arbres appelés Kie-ni-kia (Kanakas) bordent tous les chemins; leurs fleurs exhalent un délicieux parfum, et leur couleur jaune a l'éclat de l'or. Dans le dernier mois du printemps, toute la forêt est de couleur d'or.

En dehors de la porte septentrionale de la ville, il y a un Stoápa. Ce fut là que Ti-p'o-ta-to (Dèvadatta) et le roi, appelé Wei-seng-youen (Adjàtaçatrou), qui s'étaient liés d'amitié, làchèrent l'éléphant, gardien du trésor, qu'ils avaient enivré, dans le dessein de faire périr Joulaï (le Tathàgata). Mais celui-ci, du bout de ses cinq doigts, fit sortir cinq lions. Alors l'éléphant ivre devint doux et docile, et s'avança tranquillement au-devant de lui.

Au nord-est de l'endroit où fut dompté l'éléphant ivre, il y a un Stoùpa. Ce fut en ce lieu que Che-li-tseu (Câripouttra) entendit le Bhikchou 'O-chi-p'o-chi (Acvadjit1) expliquer la loi, et obtint la dignité d'Arhat. Dans le commencement, lorsque Che-li-tseu (Câripouttra) était dans sa famille2, il se distinguait par l'élévation de ses talents et la noblesse de son esprit; il jouissait d'une haute estime parmi ses contemporains. Ses disciples recevaient ses leçons et propageaient la loi. A cette époque, comme il était sur le point d'entrer dans la grande ville de la maison du roi (Rádjagriha), le Bhikchou Açvadjit demandait l'aumône. Che-li-tseu (Câripouttra), l'ayant aperçu de loin, dit à ses disciples : « Cet homme qui « s'avance est plein de noblesse et de dignité. S'il n'avait « pas obtenu le fruit du Saint (la dignité d'Arhat), pour-· rait-il avoir cet air doux et tranquille? Il convient d'at-« tendre un peu pour juger de son mérite. » Or le Bhikchou Açvadjit avait déjà obtenu la dignité d'Arhat. Il était maître de ses sens, et son extérieur était doux et distingué. Comme il s'avançait avec son bâton de religieux, Che-li-tseu (Caripouttra) lui dit : « Vénérable vieillard, aimez-vous le calme et la joie? Quel a été votre maitre, et quelles lois avez-vous étudiées pour avoir ainsi un a air de contentement et de bonheur?

- Vous ne savez donc pas, lui dit Ma-ching (Açvadjit),
- que j'ai eu pour maître le fils aîné du roi au riz pur
- (Coudhhódana rádja), qui, renonçant à la dignité de roi
- Tchakravartti, et prenant en pitié les six conditions
- des hommes, se soumit pendant six ans aux plus dures

¹ En chinois, Ma-ching « le vainqueur des chevaux ».

² C'est-à-dire : n'avait pas encore embrassé la vie religieuse.

- austérités, puis obtint l'intelligence complète (Samyak - sambôdhi) et la connaissance universelle (Sarvadjini) Or la loi n'est ni existante ni vide; il est difficile de - l'expliquer. Il n'y a que les Bouddhas qui soient capa-bles de l'approfondir et de l'exposer devant les Bouddhas. Comment des hommes stupides et aveugles pour-raient-ils l'expliquer et la discuter?

Là-dessus, il exalta en termes magnifiques la loi du Bouddha. Quand Che-li-fo (Çâripouttra) l'eut entendu, il obtint sur-le-champ la dignité d'Arhat.

Au nord de l'endroit où Che-li-tseu (Câripouttra) avait obtenu le fruit du Saint (la dignité d'Arhat), il y a, tout près, une fosse large et profonde à côté de laquelle on a élevé un Stoupa. Ce fut en ce lieu que Che-li-kio-to (Crîgoupta) 1 voulut faire périr le Bouddha, au moyen d'une fosse remplie de feu, et de riz empoisonné. Chinq-mi (Crigoupta) honorait les hérétiques et croyait à leur doctrine; son cœur était profondément attaché à l'erreur. Les Fan-tchi (Brahmanes) disaient : « Kiao-ta-mo (Gâutama) est vénéré de tout le « royaume, et il est cause que tous nos disciples se « trouvent sans appui. Il faut qu'aujourd'hui vous l'in-« vitiez à venir dans votre maison pour prendre le riz « (diner). A l'entrée de la porte, vous creuserez une grande fosse que vous remplirez de feu. Établissez · par-dessus un pont de planches pourries, recouvertes de terre sèche. De plus, dans tous les plats de riz vous mêlerez des plantes vénéneuses, de sorte que, s'il

^{&#}x27; En chinois, Ching-mi « caché (protégé) par la victoire (sic) ».

· échappe à la fosse ardente, il ne peut manquer de périr par le poison. · Ching-mi (Grigoupta), docile à ces ordres, fit pré-

Ching-mi (Grigoupta), docile à ces ordres, fit préparer le repas empoisonné.

Tous les hommes de la ville, connaissant les mauvais desseins que Ching-mi (Crigoupta) avait formés contre l'Honorable du siècle, prièrent instamment le Bouddha de ne point aller chez lui. « N'ayez point d'inquiétude, « leur dit l'Honorable du siècle; personne au monde ne « saurait détruire le corps de Jou-lai (du Tathágata). «

Là-dessus, il accepta l'invitation et partit. Au moment où ses pieds touchaient le seuil de la porte, la fosse de feu se changea en un étang clair comme un miroir, et tout couvert de lotus. Ce qu'ayant vu Chingmi (Çrigoupta), il fut saisi de douleur et de crainte, et ne savait que résoudre. Il dit alors à ses disciples: Par - sa science magique il a échappé au feu, mais il y a - encore le riz empoisonné.

Quand l'Honorable du siècle eut fini de manger le riz, il expliqua aux assistants la sublime loi. Ching-mi (Crigoupta), l'ayant entendu parler, confessa son crime et embrassa sa doctrine.

Au nord-est de la fosse ardente de Ching-mi (Çrî-goupta), à l'angle de la ville entourée de montagues (Kougágárapoura), il y a un Stoúpa. En cet endroit, le grand médecin Chi-po-kia (Djivaka) bâtit, en faveur du Bouddha, une salle pour l'explication de la loi. Tout autour des murs il sema des fleurs et planta des arbres fruitiers. On y voit encore des restes de fondements, et

de vieux troncs d'où partent des rejetons. Lorsque Joulaï (le Tathâgata) vivait dans le monde, il s'arrèta souvent dans cette salle. On remarque en outre, à côté, l'antique maison de Chi-po-kia (Djivaka), dont quelques restes de fondements et l'ancien puits subsistent encore. Au nord-est de la ville, il fit de quatorze à quinze li, et arriva au mont Ki-li-tho-kiu-tch'a (Gridhrakoùta parvata 1), qui touche au midi de la montagne du nord, et s'élève isolèment à une hauteur prodigieuse. Les vautours y font leur demeure; de plus, il ressemble à une haute tour. L'azur du ciel s'y reflète, et il offre distinctement des teintes pâles et foncées. Lorsque Jou-lai (le Tathagata) eut gouverné le siècle pendant près de cinquante ans, il demeura souvent sur cette montagne, et y expliqua abondamment la sublime loi. Le roi P'in-piso-le (Bimbisara), voulant entendre la loi, leva un grand nombre d'hommes; puis, pour traverser la vallée et franchir les ravins, depuis le pied de la montagne jusqu'au sommet, il fit assembler des pierres, et pratiqua des escaliers larges d'environ dix pas, et ayant une longueur de cinq à six li 2. Au milieu du chemin, il y a deux petits Stoupas : l'un s'appelle la Montée d'en bas 3; parce que le roi, étant arrivé à ce point, marcha à pied pour monter; l'autre s'appelle le Renvoi des hommes vul-

¹ En chinois, Thieou-fong e le pic des Vautours e; on l'appelle aussi Thieou-thai e la tour des Vautours e.

² Plus haut, page 15, ligne 15, on ne donne à ce passage que quatre ou cinq li de long.

³ En chinois, Hia-ching.

gaires 1, parce que le roi ayant choisi des hommes du commun, ne leur permit pas de marcher plus loin avec lui. Le sommet de cette montagne est allongé de l'est à l'ouest, et resserré du sud au nord. Près des bords et sur la limite occidentale de la montagne, il y a un Vihâra en briques, qui est large et élevé, et d'une admirable construction; sa porte regarde l'orient. Jadis Jou-laï l'habita souvent et y expliqua la loi. Aujourd'hui on l'a représenté dans l'attitude de la prédication; la statue est de la même taille que le corps de Jou-laï (du Tathàgata).

A l'est du Vihâra, il y a une longue pierre sur laquelle a marché Jou-laī (le Tathàgata) en faisant de l'exercice.

A côté, il y a une grande pierre, haute de quatorze à quinze pieds, et dont la circonférence est d'une trentaine de pas. C'est celle que Ti-p'o-ta-to (Dévadatta) lança de loin pour frapper le Boudulta.

Au midi de cet endroit, au bas du bord méridional de la montagne, il y a un Stoupa. Jadis le Tathágata expliqua, en ce lieu, le Livre de la fleur de la loi (Saddharma poandartha).

Au midi du Vihára, à côté du bord de la montagne, il y a une grande maison en pierre. Jadis, en cet endroit, Jou-laï (le Tathâgata) se plongea dans la méditation (Dhyàna).

Au nord-ouest de la maison en pierre du Bouddha, et en avant de cette mênie maison, il y a une large pierre. C'est en cet endroit que 'O-nan (Ànanda) fut

¹ En chinois, Toui-fan.

A côté du Vihára, il y a plusieurs maisons taillées dans le roc, où Che-li-tseu (Çâripouttra) et beaucoup d'autres grands Lo-han (Arhats) se sont livrés jadis à la méditation. En face de la maison en pierre de Che-li-tseu (Çâripouttra), on voit encore un grand puits desséché et sans eau.

Au nord-est du Vihára, au milieu d'un torrent, il y a une vaste pierre sur laquelle le Tathágata fit sécher son vétement de religieux (Tehivara). Les raies de l'étoffe se détachent encore aussi nettement que si elles avaient été ciselées. A côté de cet endroit, on voit sur une pierre les traces des pieds du Bouddha. Quoique les linéaments des roues aient quelque chose d'obscur, on peut cependant en distinguer la forme.

Sur le sommet de la montagne du nord, il y a un Stoùpa. Ce fut là que le Tathágata, contemplant de loin la ville de Mo-kie-t'o (Magadha), expliqua la loi pendant sept jours.

A l'ouest de la porte septentrionale de la ville entourée de montagnes (Kouçáqārapoura), s'élève le mont Pi-pou-lo (Vipoula). Voici ce que racontent, à ce sujet, les habitants du pays : « Au nord des bords sud-ouest de cette montagne, il y avait jadis cinq cents sources thermales, et maintenant il n'en reste plus que quelques dizaines; mais les unes sont fraîches et les autres tièdes: aucune n'est tout à fait chaude. Ces sources sortent, au sud des grandes montagnes neigeuses, du lac Anavatapta 2, qui coule sous terre jusqu'à cet endroit. L'eau des sources est belle et pure, et sa saveur est celle du lac d'où elle sort. Dans son cours, elle baigne cinq cents petits enfers brûlants (sic). La violence des feux souterrains fait monter des flammes qui échauffent ainsi les eaux. A toutes les ouvertures par où s'échappe l'eau des sources, on a posé des pierres sculptées. Tantôt on a figuré des têtes de lions ou d'éléphants blancs, tantôt on a construit en pierre des tuyaux suspendus qui servent à conduire les eaux. Au bas, on a établi

¹ Voyez liv. VI, fol. 20 v. l. 10.

³ En chinois, Wou-je-nao « qui n'est pas chauffé ».

des bassins en pierre. On vient de tous les pays pour s'y baigner. Après quoi, beaucoup de personnes, affectées de maladies chroniques, s'en retournent guéries. A droite et à gauche des sources thermales, on voit une suite de Stoûpas et de Vihdras qui semblent se toucher. Dans tous ces lieux, les quatre Bouddhas passés es sont assis et promenés, et ont laissé les traces de leurs pas. Ces lieux étant entourés d'eau et de montagnes, des personnages doués d'humanité et de prudence viennent y habiter, et un grand nombre de sages s'y ensevelissent dans la retraite.

A l'ouest des sources thermales, on voit la maison en pierre du Pi-po-lo (Pippala) 1. Jadis, l'Honorable du siècle y faisait son séjour habituel. La caverne profonde qui s'ouvre derrière ses murs était le palais des ¿O-soulo (Asouras). De nombreux Bhikchous, qui se livraient à la méditation, habitèrent jadis cette maison. Souvent on en voyait sortir des apparitions étranges et extraordinaires, telles que des dragons, des serpents ou des lions. Ceux qui en étaient témoins étaient saisis d'un trouble qui ressemblait à la folie. Cependant ce pays remarquable a été la demeure de saints Richis, qui, pleins de respect pour les exemples du Bouddha, dont ils foulaient les traces, oubliaient les calamités et les malheurs qui les menaçaient. Dans ces derniers temps, il y eut un Bhikchou d'une conduite droite et pure, qui, aimant l'obscurité et le silence, voulut cacher ses traces

¹ C'est-à-dire. la maison bâtie à côté du Pippala, Ficus religiosu. (Cf. Amarakôcha, p. 84.)

dans cette demeure et s'y livrer à la méditation. Quelqu'un lui fit à ce sujet des représentations. «N'y allez » pas, lui dit-il; on y voit éclater des calamités et des » phénomènes étranges; les maux qu'ils causent ne sont » pas rares ì. Non-seulement vous ne pourrez vous livrer à la méditation, mais je crains encore que vous » ne perdiez la vie. Il convient d'avoir devant les yeux les faits passés, pour ne pas éprouver ensuite un amer » repentir. »

—- Tel n'est point mon avis, répondit le Bhikchou.
Je veux aujourd'hui acquérir le fruit du Bquddha (la dignité d'Arhat) et dompter le démon du ciel. De pareils dangers ne valent pas la peine d'en parler.

En disant ces mots, il prit son bâton et se rendit dans cette maison. Là-dessus, il éleva un autel, et récita des prières magiques. Au bout de dix jours, une jeune fille sortit d'une grotte, et dit au Bhikchou:

- Homme vénérable, vous avez adopté des vètements de couleur, et vous observez les règles de la discipline, pour protéger tous les hommes, cultiver votre intelligence, vous livrer à la méditation, et devenir le guide excellent de tous les mortels. Maintenant, depuis que vous demeurez ici, vous nous remplissez tous de craînte et d'effroi. Est-ce la suivre les instructions du Tathágata?

Littéralement : ne sont pas peu nombreux.

² Suivant le Dictionnaire Fan-i-ming-i-tsi, liv. IV, fol. 23, on entend par là Pápíyan, le roi du monde des désirs (Kámadhátou). Ibid. Dompter le démon du ciel, c'est vaincre la concupiscence.

26 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

— · Pour moi, dit le Bhikchou, j'observe le précepte · de la chasteté, pour obéir aux instructions du Saint (du · Bouddha); je cache mes pas sur les montagnes et dans · les vallées, pour fuir le tumulte et le bruit. En me · voyant blâmer tout à coup de la sorte, je me demande · où est ma faute. ·

--- Homme vénérable, lui répondit-elle, au bruit des paroles magiques que vous récitez, un feu violent est venu du debors; il dévore ma maison et tourmente cruellement tous les membres de ma famille. Mon unique vœu est que vous ayez pitié de nous, et que vous ne récitiez plus de prières magiques.

— « Si j'en récite, répondit le Bhikchou, c'est pour me protéger moi-mème, et non pour faire du mal aux autres. Jadis un novice occupait cette demeure et s'y livrait à la méditation, dans le but d'obtenir le saint fruit du Bouddha (la dignité d'Arhat), afin de soulager les habitants des sombres régions . Si j'ai vu des apparitions étranges qui m'ont glacé de terreur et menaçaient ma vie, c'est uniquement par votre faute. Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier?

— Je suis accablée, dit-elle, sous le poids de mes • crimes, et mon intelligence en a été affaible. A partir • de ce jour, je vivrai à l'écart et me tiendrai dans ma • condition; mais je désire, ô homme vénérable, que • vous ne récitiez plus de prières magiques. •

Là-dessus, le Bhikchou se livra, comme au commen-

¹ Littéralement : pour soulager les voies ténébreuses. Il s'agit ici de ceux qui souffrent dans les enfers.

cement, à la méditation; il resta en paix et n'éprouva aucun mal.

Sur le mont Pi-pou-le (Vipoula), il y a un Stoâpa. Jadis Jou-laï (le Tathâgata) expliqua en ce lieu la sublime loi. Aujourd'hui il y a beaucoup d'hérétiques nus (Nirgranthas) qui y habitent et se livrent aux plus dures austérités, sans se relâcher, ni le jour, ni la nuit. Depuis le matin jusqu'au soir, ils tournent autour du Stoâpa et se plaisent à le contempler.

A gauche de la porte septentrionale de la ville appelée Kongágárupoura¹, au nord d'un précipice situé au sud, il fit deux ou trois li dans la direction de l'est, et arriva à une grande maison en pierre. Jadis Ti-p'o-la-lo (Dèvadatta) s'y livra à la méditation.

A une petite distance, à l'est de la maison taillée dans le roc, on voit, sur une large pierre, des marques colorées qui ressemblent à des taches de sang. A côté, on a bâti un Stoûpa. Ce fut en cet endroit qu'un Bhikehoa, qui se livrait à la méditation, se donna la mort, et vit face à face le saint fruit du Bouddha (obtint la diguité d'Arhat).

Jadis il y avait un Bhikohou qui s'évertuait énergiquement de corps et d'âme; il vivait à l'écart, et se livrait à la méditation. Bien des mois et des années s'étant écoulés sans qu'il eût obtenu le saint fruit (la dignité d'Arkat), il se retira et s'accusa lui-mêtue; puis il se dit en soupirant: « Je crains bien de n'obtenir jamais » le fruit de l'affranchissement de l'étude (la dignité

¹ En chinois, Chan-tch'ing « la ville (entourée) de montagnes ».

" d'Arhat) 1. A quoi bon conserver ce corps, qui est pour moi une source d'embarras?

En achevant ces mots, il monta sur cette large pierre et se perça le cou. Au meme moment, il obtint le fruit d'O-lo-han (la 'dignité d'Arhat). Il s'éleva dans les airs, et opéra des prodiges divins. Il créa un feu qui consuma son corps, et entra dans le Niruána. (Les religieux), émerveillés de cette noble résoluțion, ont élevé ce Stoùpa pour en conserver le souvenir.

Sur le bord d'une montagne située à l'est de l'endroit où le Bhikchou vit le fruit du Bouddha (obtint la dignité d'Arhat), il y a un Stoùpa en pierre. Ce fut là qu'un Bhikchou, qui se livrait à la méditation, se précipita du haut des rochers, et vit face à face le fruit (obtint la dignité d'Arhat).

Jadis, lorsque le Bouddha vivait dans le monde, il y avait un Pi-ts'ou (Bhikchou) qui, tranquillement assis dans la forèt d'une montagne, se livrait à la méditation pour obtenir le fruit (la dignité d'Arhat). Depuis longtemps, il déployait le zèle le plus ardent, sans avoir obtenu la vue du fruit. Il y songeait jour et nuit, et n'interrompait jamais sa paisible méditation. Jou-lai (le Tathágata), sachant que sa vocation allait bientôt éclater, se rendit en ce lieu pour le conduire à la perfection. Il partit du jardin du Bois des Bambous (Vé-souvana), et se rendit au bas des bords de la montagne. Il fit claquer ses doigts pour l'appeler, et resta debout en l'attendant.

¹ Voyez la première partie des Mémoires, liv. III, p. 173, note 1.

29

En ce moment, le Bhikchon, apercevant de loin la multitude qui entourait le Saint, fut ravi de corps et d'âme, et se précipita du haut de la montagne. Mais, par l'effet de la pureté de son cœur et de sa foi respectueuse dans les paroles du Bouddha, avant d'avoir touché la terre, il obtint la vue du fruit (la dignité d'Arhat). L'Honorable du siècle lui dit alors : « Il « convient de savoir que voici le moment. » Aussitót, il s'éleva dans les airs et fit apparaître des prodiges divins, pour montrer avec éclat la pureté de sa foi. C'est en mémoire de cet événement qu'on a élevé ce Stoûpa.

En sortant par la porte septentrionale de la ville entourée de montagnes (Kouędądrapoura), il fit un li, et arriva au Bois des Bambous, donné par Kia-lan-to '(Karanḍavēṇouvana)¹. Il y a maintenant un Vihdra dont

1 Eug. Burnouf, Introduct. au Bouddh. p. 456, lit : Karandaka, et M. Foucaux, Lalita vistâra, p. 415 : Kalantaka, du nom d'un oiseau, Suivant le Dictionnaire Fan-i-ming-i-tsi, liv. VI, fol. 14, Kia-lan-fo (Karanda) est le nom d'un oiseau qui ressemble à la pie, et se plait à percher dans les bois de bambous. D'après un autre endroit du Fani-ming-i-tsi (liv. XX, fol. 4), Kia-lan-t'o est, en outre, le nom d'un rat de montagne. On rapporte, à cette occasion, la légende suivante. Un jour, le roi de Pi-che-li (Vâiçâlî), étant entré dans un bois, s'endormit sous un arbre. Un gros serpent venimeux voulut sortir pour tuer le roi, mais il y eut un rat qui descendit au bas de cet arbre, poussa un cri et éveilla le roi. Celui-ci, plein de reconnaissance d'un tel bienfait, donna à ce rat de montagne les vivres d'un village, et appliqua à ce village le surnom de Kia-lan-t'o (Karanda). Or, dans ce village, il y avait un maître de maison qui possédait quatre millions de pièces d'or (Souvarnas). Le roi donna aussitôt à ce maître de maison le surnom de Karanda; de sorte que, d'après le nom de ce village, on l'appela

les fondements sont en pierre et le bâtiment en briques; la porte regarde l'orient. Lorsque Jou-lai (le Tathagata) vivait dans le monde, il habita souvent ce Vihâra, et y expliqua la loi pour convertir le siècle, diriger le vulgaire et sauver le commun des hommes. On y voit aujourd'hui une statue de Jou-lai (du Tathagata) dont la taille est la même que la sienne. Anciennement il y avait dans cette ville un maître de maison nommé Kialan-t'o (Karanda grihapati), qui était noble et puissant. Il avait donné aux hérétiques un grand bois de bambous (Vênouvana). Lorsqu'il eut vu Jou-lai (le Tathagata) et qu'il eut entendu l'enseignement de la loi, il se sentit animé d'une foi pure. Il se repentit alors d'avoir donné asile à cette multitude de mécréants dans le Bois des Bambous. Maintenant, se dit-il, je ne saurai où loger « le maître des dieux et des hommes. » En ce moment. les esprits et les démons, touchés de la sincérité de son cœur, chassèrent les hérétiques et leur dirent : « Le « maître de maison Kia-lan-t'o (Karanda) doit élever un · Vihára dans le Bois des Bambous (Vénouvana); il faut · que vous partiez promptement pour échapper au mal-« heur. »

Les hérétiques se retirèrent avec la haine et la colère dans le cœur. Le maître de maison bâtit dans ce bois un Vihára, et, lorsqu'il en eut achevé la construction, il alla lui-même inviter le Bouddha. En ce mo-

[•] le maître de maison Kia-lan-t'o (Karanda grîhapati). • L'ouvrage mentionné plus haut ajoute une autre citation, qui donne, sur le maître de maison Karanda, les mêmes détails que va nous offrir le Si-ya-ki.

ment Jou-laī (le Tathâgata) accepta immédiatement le don (de Karaṇḍa).

A l'est du Bois des Bambous de Kia-lan-l'o (Karandavènouvana), il y a un Stoùpa qui a été bâti par le roi O-che-to-che-to-lou (Adjàtaçatrou)³. Après le Nirváṇa de Joa-lai (du Tathāgata), les rois se partagèrent ses reliques (Che-li — Çarîras). Le roi Wei-seng-youen (Adjàtaçatrou) s'en retourna avec la portion qu'il avait obtenue, bâtit par respect un Stoûpa, et lui offrit ses hommages. Le roi Wou-yeou (Açôka), ayant conçu une foi sincère, ouvrit le monument, prit les reliques, et bâtit à son tour un autre Stoûpa. On en voit encore les restes, qui répandent constamment une lueur brillante.

A côté du Stoupa du roi Weī-seng-youen (Adjâtaça-trou), il y en a un autre qui renferme les reliques de la moitié du corps du vénérable 'O-nan (Ânanda). Jadis cet homme vénérable, étant sur le point d'entrer dans le Nir-vána, quitta le royaume de Mo-kie-l'o (Magadha), et se rendit dans la ville de Feï-che-li (Vâiçali). Comme ces deux royaumes se le disputaient mutuellement et vou-laient lever des troupes, le vénérable Ânanda, ému de pitié, divisa aussitôt son corps en deux. Le roi de Mo-kie-l'o (Magadha) s'en retourna avec sa part de reliques, et leur offirit ses hommages. Aussitôt, dans ce pays re-nommé, il éleva avec respect un superbe Stoúpa.

¹ Dans l'Introduction au Bouddhisme, d'Eug. Burnouf, t. I, p. 456, ce Vihára est appelé Karandaka nivåpa. (Nivåpa signific « don ».)

² En chinois, Wei-seng-youen « ennemi avant d'être né ».

32 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

A côté de ce monument, on voit un endroit où Joulai s'est promené pour faire de l'exercice.

Non loin de là, il y a un autre Stoùpa. C'est un endroit où Che-li-tsea (Çâripouttra) et Mo-te-kia-lo-tsea (Moudgalapouttra), etc. se fixèrent (pendant la saison des pluies).

Au sud-ouest du Bois des Bambous (Vénouvana), il fit cinq à six li. Au nord d'une montagne située au mildi, au milieu d'un vaste bois de bambous, il y a une grande maison en pierre. Ce fut là qu'après le Nirvána de Joulai (du Tathàgata), le vénérable Mo-ho-kia-che-po (Mahā Kācyapa) et neuf cent quatre-vingt-dix-neuf grands 'O-lo-han (Arhats) formèrent la collection des trois Recueils sacrés (Tripitaka). En face de cette maison, on voit encore d'anciens fondements. Le roi Wei-seng-youen (Adjàtaçatrou) avait fait construire cet édifice en faveur des grands Lo-han (Arhats) qui rassemblèrent la collection de la loi.

Dans l'origine, comme le grand Kia-che-po (Mahà Kaçyapa) était assis en silence, à l'ombre des bois, tout à coup éclata une brillante lumière; puis il vit la terre trembler, et se dit : « Voilà un phénomène extraordinaire! Quel événement peut-il annoncer? » Alors, avec ses yeux divins, il aperçut le Boaddha, l'Honorable du siècle, qui se plongeait dans le Nirvāṇa, entre deux arbres silas. Sur-le-champ il ordonna à ses disciples de venir avec lui dans la ville de Keou-chi (Kouçinagara). Sur la route, il rencontra un Fan-tchi (un Brāhmane), qui tenait dans sa main des fleurs célestes. Kia-che-po

(Kâçyapa) l'interrogea, et lui dit : « D'où venez-vous? « Savez-vous où est maintenant mon grand maître? »

Le Fan-tchi (Brâhmane) répondit: · Je sors justement · de cette ville de Keon-chi (Koucinagara); j'ai vu votre · grand maître qui était déjà entré dans le Nirváṇa. La · multitude immense des dieux lui a offert ses hommages. C'est d'eux que j'ai obtenu les fleurs que je · tiens. •

En entendant ces paroles, Kia-che-po (Kâçyapa) dit à ses disciples : « Le soleil de l'Intelligence vient d'éteindre « son flambeau, et le monde entier reste plongé dans les « ténèbres. Notre excellent guide n'est plus; la multitude « des hommes est tombée dans le malheur. »

Alors, des Bhikchous, dépourvus de zèle, se félicitèrent ensemble et dirent: « Maintenant que Jou-laï est « entré dans le Nirvâṇa, nous aurons le repos et la joic. « Si nous commettons des fautes, qui pourra désormais « nous réprimander et nous imposer des règles? »

A ces mots, Kia-che (Kāçyapa) fut saisi d'une nouvelle douleur. Il songea à rassembler la collection de la loi, et à punir les délinquants suivant ses préceptes. Il se rendit aussitôt auprès des deux arbres (Sálas), contempla le Bouddha et lui rendit ses hommages. Quand le roi de la loi (Dharmarádja) eut quitté le monde, les hommes et les dieux se trouvèrent sans guide. De grands Lo-han (Arhats) entrèrent aussi dans le Nirváṇa. En ce moment, le grand Kia-che (Mahà Kāçyapa) forma cette pensée: « Pour obéir aux instructions du Bouddha, il « faut que je rassemble la collection de la loi.»

VOYAGES DES PELEBINS BOUDDHISTES.

Là-dessus, il monta sur le Sou-mi-liu (Soumêrou), frappa le grand Kien-ti (Ghanta), et prononça ces paroles : « Maintenant, dans la ville de la maison du roi « (Rádjagriha), il doit y avoir une assemblée de la loi. · Tous les hommes qui ont vu le fruit (obtenu la dignité · d'Arhat) doivent s'y rassembler à l'instant même. »

Les instructions de Káçyapa, transmises aux sons du Kien-ti (Ghanta), parvinrent jusqu'aux trois mille grands Chiliocosmes. Ceux qui possédaient des facultés divines,

les ayant entendues, se rendirent tous à l'assemblée. En ce moment, Kia-che (Kâçyapa) dit à la grande multitude : « Jou-lai (le Tathàgata) est entré dans le Nirvana; · le monde reste vide. Il faut rassembler la collection de · la loi, pour remercier le Bouddha de ses bienfaits. Au-· jourd'hui que nous allons réunir les monuments de a la loi, il faut travailler avec mesure et avec calme. Nous « ne pourrions, au milieu d'une multitude immense, ac-« complir cette grande entreprise. Ceux qui possèdent les - trois sciences (Trividya), qui sont doués des six facultés divines (Chadabhidjñás), ceux qui ont entendu la « loi et l'observent sans faillir, ceux qui discutent avec « talent sans rencontrer d'obstacles, de tels hommes, d'un mérite supérieur, doivent travailler à la collec-· tion. Quant aux autres, qui étudient encore pour ob-« tenir le fruit (la dignité d'Arhat), qu'ils s'en retournent « chacun chez eux. »

Là-dessus, il trouva neuf cent quatre-vingt-dix-neuf hommes; il exclut 'O-nan (Ananda), qui était encore sur

¹ Je lis ti, au lieu de tch'out, suivant le Fan-i-ming-i-tsi, l. xvii, fo 14.

le terrain de l'étude ¹. Le grand Kia-che (Kâçyapa) l'appela, et lui dit : « Yous n'êtes pas encore parvenu à la - destruction de vos fautes (Âçravakchaya)²; il faut que - vous sortiez de l'assemblée des saints. -

- · J'ai accompagné le Tathdgata, répondit-il, pendant un grand nombre d'années; toutes les fois qu'il y 'avait une conférence sur la loi, je ne l'ai jamais quitté; · et maintenant que l'on va faire la collection de la loi, · je me vols honteusement chassé! Par le Nirvága du · grand maître, j'ai perdu mon soutien et mon appui. ·

— « Ne vous désolez point, lui dit Kia-che (Kâçyapa).

Comme vous avez vous-même suivi le Bouddha, il est
« vrai de dire que vous avez beaucoup appris; mais, chez
» vous, les désirs des sens et les erreurs de la pensée ne
« sont pas encore éteints, les habitudes et les liens du
» monde ne sont pas encore rompus.

'O-nan (Ananda) se trouva à bout de réponse, et sortit; il se rendit dans un lieu calme et désert, afin d'arriver à l'affranchissement de l'étude (à la dignité d'Arhat); mais il le chercha avec énergie, sans pouvoir l'obtenir. Un jour qu'il était accablé de fatigue, il voulut se livrer au sommeil. Il n'avait pas encore appuyé sa tête sur l'oreiller, qu'il vit aussitôt le Lo-han (obtint

¹ Voyez la première partie des Mémoires, liv. III, p. 173, note 1.

^{*}Dans le Fe-koue-ki, page 130. Rémusat traduit Tin-lous (Açra-vakchaya), par la fin da dégoutement. Suivant le San-thsang-fan-ous, liv. LXI, fol. 12, le mot teou (vulgo stillare) signifie ici 答 tomber *. de sorte que l'expression 董 清 下清-lou a avoir épuisé la chate *. veut dire * ne plus être exposé à parcourir, dans les trois mondes. le cercle de la vie et de la mort *. (Voyes Burnouf, Lotat, page 822.)

la dignité d'Arhat). Il se rendit dans la salle où l'on formait la collection (de la loi), frappa à la porte, et arriva en s'annonçant lui-même. « Avez-vous brisé tous vos · liens? lui demanda Kia-che (Kâçyapa). En ce cas, il · faut montrer vos facultés surnaturelles, et ne point · entrer par la porte. ·

'O-nan (Ananda), docile à cet ordre, entra par le trou de la serrure. Quand il eut fini de saluer les religieux, il se retira et serassit. On était alors au quinzième jour du Varchavasana1. Là-dessus, Kia-che (Kâçyapa) dit d'une voix éclatante : « Réfléchissez! écoutez! Que "O-nan (Ananda), qui a entendu, de la bouche du Boud-« dha, l'éloge pompeux de la loi, forme la collection des " Sou-ta-lan (Soûtras); que Yeou-po-li (Oupâli), qui ob-« serve la discipline et l'a clairement approfondie, comme · le sait la multitude des religieux, rassemble les textes · du Pi-nai-ye (Vinaya). Pour moi, Kia-che-po (Kaçyapa), « je formerai le recueil de l''O-pi-ta-mo (l'Abhidharma). » Au bout de deux ou trois mois, la collection des trois recueils se trouva achevée. Comme le grand Kia-che (Mahâ Kâçyapa) avait eu, au milieu des religieux, le titre de président 2, on appela son école Chang-tso-pou (Sthaviranikāya)3.

Au nord-ouest de l'endroit où le grand Kia-che-po (Mahà Kâçyapa) avait formé la collection (de la loi), il y

^{&#}x27; Retraite dans des demeures fixes, pendant la saison des pluies.

¹ En chinois, Chang-tso « (celui qui occupe) le siége supérieur ».

On dit quelquefois Ching-chang-tso-pou, en sanscrit: Ârya Sthuviranikáya. (Cf. Nan-haï-khi-kouei-nei-fa-tch'ouen, liv. I, fol. 3.)

a un Stoùpa. Ce fut en cet endroit que 'O-nan (Ànauda) reçut les réprimandes des religieux; de sorte qu'il ne put (d'abord) prendre part à la collection de la loi. Arrivé à cet endroit, il s'assit en silence et vit le fruit de Lo-han (obtint la dignité d'Arhat). Après qu'il eut vu le fruit, il prit part à la collection.

A l'ouest du lieu où 'O-nan (Ananda) vit le fruit (obtint la dignité d'Arhat), il fit environ vingt li, et rencontra un Stoupa qui avait été bâti par le roi Wou-yeou (Açôka). Ce fut là que l'école de la Grande assemblée (Mahdsanqhanikdya) 1 forma la collection de la loi. Les hommes d'étude ou affranchis de l'étude, au nombre de plusieurs centaines de mille, qui n'avaient point pris part à la collection (des trois recueils), sous la direction du grand Kia-che-po (Kâcyapa), arrivèrent tous en cet endroit. Ils se dirent alors entre eux : « Lorsque le « Tathágata vivait dans le monde, tous étudiaient sous · un seul et même maître; mais, depuis que le roi de la · loi est entré dans le Nirvana, on nous a triés et sépa-« rés des autres. Si nous voulons remercier le Bouddha « de ses bienfaits, il faut que nous formions (aussi) la « collection de la loi. »

Là-dessus, les hommes vulgaires et les saints se réunirent, les simples et les sages se rassemblèrent en foule. Ils formèrent à leur tour le recueil des Sou-ta-lan (Soùtrapitaka), du Pi-nai-ye (Vinayapitaka), de l'O-pi-lamo (Abhidharmapitaka), des Mélanges (Samyouktapi-

¹ En chinois, Ta-tchong-pou. (Cf. Nan-haī-khi-khouei-nei-fa-tch'ouen, liv. 1, fol. 3.)

taka?) et des Formules magiques (Dhāraṇṇṭaka). De cette manière, ils rédigèrent, à part, cinq recueils, et les réunirent tous dans cet endroit. Comme les hommes vulgaires et les saints s'étaient associés ensemble, cette école fut appelée Ta-tchong-pou, ou l'école de la Grande assemblée (Mahāsaṇḍhanikāya).

Au nord du Vihára du Bois des Bambous (Vénouvana), il fit environ deux cents pas, et arriva à l'étang de Kia-lun-l'o (Karandahrada). Lorsque le Tathágata vivait dans le monde, il expliqua souvent la loi en cet endroit. L'eau était pure et possédait huit qualités; après le Nirvána du Bouddha, elle se tarit complétement.

Au nord-ouest de l'étang de Kia-lan-to (Karandahrada), il fit deux à trois li, et vit un Stoùpa haut d'une soixantaine de pieds, qui avait été bâti par le roi Açika. A côté, il y avait une colonne en pierre sur laquelle était gravée l'histoire de la fondation du Stoùpa. Elle était haute d'environ cinquante pieds, et offrait à son sommet l'image d'un éléphant.

A une petite distance au nord-est de la colonne en pierre, il arriva à la ville de Ko-lo-che-ki-li-hi' (Ràdja-griha). L'enceinte extérieure était déjà détruite, et l'on n'apercevait pas même les restes des murs. Quoique les murs intérieurs fussent en ruines, leur base avait encore une certaine élévation, et embrassait dans ses contours une vingtaine de li. En face, il y avait une porte. Dans l'origine, le roi P'in-pi-so-lo (Bimbisâra)

¹ En chinois, Wang-chi « la maison du roi ».

MÉMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. IX. 39

avait établi sa résidence dans la ville de Kouçágára¹. Les maisons du peuple étaient souvent la proie des flammes. Dès qu'une maison était consumée, tout le temps d'arrêter les progrès du feu, et toutes les propriétés périssaient. Le peuple faisait entendre des plaintes et des laumentations, et ne pouvait plus vivre tranquillement dans sa demeure. Le roi dit alors :

• Parce que je suis dénué de vertus, le petit peuple tombe dans le malheur; quelle action méritoire dois-je « accomplir pour conjurer de tels désastres? »

Grand roi, dirent les ministres, l'influence de vos vertus fait régner la paix et l'harmonie; les lois de votre gouvernement sont pleines de clarté et de lumières. Maintenant, c'est par défaut d'attention que ce petit peuple s'attire les désastres du feu. Il faut rendre une loi sévère pour prévenir les fautes à venir. S'il e feu vient à éclater, on en rechercher la première origine, et pour punir le principal coupable, on l'exilera dans la forêt froide (Stauana). On appelle ainsi le lieu où l'on jette les cadavres. Le peuple le regarde comme un endroit sinistre, et personne n'ose aller s'y promener. Faites-le transporter dans ce lieu, comme si c'était un cadavre immonde. Il faudra bien que le peuple, honteux de cette ignoble demeure, devienne soigneux et veille à sa propre conservation. »

- « A merveille! s'écria le roi; il faut annoncer ce

En chinois, Chang-mao-koung-tch'ing, c'est-à-dire « la ville royale où croissait une herbe d'une vertu supérieure (kouça) ».

décret à tous les habitants de la ville. Mais, peu de temps après, le feu prit d'abord dans le palais même du roi. Ce prince dit à ses ministres : C'est à moi d'être déporté. Il dit ensuite au prince royal : Gérez à ma place les affaires de l'État. Je veux exécuter franchement les lois du royaume; c'est pourquoi je vais m'exiler moi-même.

A cette époque, le roi de Fei-che-li (Vâiçâli), ayant appris que P'in-pi-so-lo (Bimbisâra) habitait dans un lieu désert, au milieu de la forêt froide (Sitavana), rassembla un corps d'armée, pour s'emparer inopinément de son trône. Les gardiens des frontières en ayant informé le roi, on bâtit une ville; et, comme le roi l'avait habitée le premier, on l'appela « la ville de la maison du roi (Rádjagriha) ». Les magistrats et le peuple y transportèrent tous leur demeure. Quelques auteurs disent que cette ville ne fut sondée que sous le règne d'Adiátaçatrou. Le fils ainé de ce prince, ayant succédé au trône, v établit aussitôt sa résidence. Plus tard, le roi Acôka, après avoir transporté sa cour dans la ville de Po-tch'a-li (Pățalipouttra), donna aux Brâhmanes la ville de la maison du roi (Râdjagriha). C'est pourquoi aujourd'hui on ne voit dans cette ville aucun homme du peuple; elle n'a pour habitants que des Brâhmanes, qui forment un millier de familles.

A l'angle sud-ouest de la ville royale, il y a deux petits Kia-lan (Saïghārāmas), où s'arrêtent les religieux etrangers qui voyagent. C'est un endroit où jadis le Bouddha expliqua la loi. A la suite, et dans la direction du nord-ouest, on voit un Stoûpa. Là était anciennement le village où est né le maître de maison Tch'ou-ti-se-kia (Djyotichka).

En dehors de la porte méridionale de la ville, à gauche de la route, il y a un Stoupa. La Jou-lai (le Tathàgata) expliqua la loi et convertit Lo-heou-lo (Râ-houla).

En partant de là, dans la direction du nord, il fit environ trente li, et arriva au couvent de Na-lan-t'o (Nalanda sanghârâma). Voici ce que racontent les vieillards à ce sujet : « Au sud de ce couvent, au milieu d'une forêt d"An-mo-lo (Âmras), il y a un étang. Le dragon qui l'habitait s'appelait Na-lan-t'o (Nâlanda). A côté, on bâtit un couvent qui, pour ce motif, lui emprunta son nom, dont le sens véritable se trouva justifié. » En effet, Jou-lai (le Tathagata), menant jadis la vie d'un P'ou-sa (Bôdhisattva), devint le roi d'un grand royaume, et établit sa cour dans ce pays. Touché des misères des hommes, il aimait à les secourir; et, pour exalter le nom 2 qui rappelait les vertus (du dragon), il donna sans se lasser. Telle fut l'origine du nom de ce couvent. Cet endroit était anciennement un jardin d'An-mo-lo (Amras). Cinq cents marchands l'achetèrent au prix d'un million de pièces d'or, et le donnèrent au Bouddha, qui y prêcha la loi pendant trois mois. Tous les marchands, etc. y virent le fruit du Saint (obtinrent la dignité d'Arhat). Peu de temps après le Nirvana du Boud-

¹ En chinois, Sing-li « planète, corps céleste ».

² Le nom de Nalanda signifie « celui qui donne sans se lasser ».

dha, Cho-kia-lo-'o-t'ie-to (Cakraditya)1, premier roi de ce royaume, estimait et respectait l'unique Véhicule2, et révérait les Trois Précieux. Après avoir choisi avec respect un terrain heureux, il bâtit ce Kia-lan (Sanghâràma). Lorsqu'il commenca les travaux, on blessa, en creusant, le corps du dragon. A cette époque, il y avait un hérétique de la secte des Ni-kien (Nirgranthas)3, qui excellait dans l'art de deviner. Quand il eut vu cet endroit, il fit cette prédiction : « C'est un terrain d'un · ordre supérieur. Si vous y bâtissez un Kia-lan (Sañ-« ghârâma), il ne peut manquer de devenir florissant, et servira de modèle aux cinq Indes. Dans mille ans, « sa réputation sera encore plus éclatante. Les étudiants « y compléteront aisément leur instruction; mais un « grand nombre seront affectés de vomissements de sang, « par suite de la blessure du dragon. »

Son fils, le roi Fo-t'o-kio-to (Bouddhagoupta) lui succéda et gouverna à sa place. Il continua fidèlement les œuvres méritoires de son père. Au sud de cet endroit, il bâtit, à la suite, un autre Kia-lan (Sañgháráma).

¹ En chinois, $Ti \cdot ji$ « le soleil de l'empereur », c'est-à-dire du roi des dieux (Indru).

On lit dans le Dictionnaire San-thung-fü-sou, liv. IV, fol. 4: « C'est le véhicule du Bouddha, que l'on compare à un char formé de sept matières précieuses, et traine par un bruf blanc. Ce véhicule désigne la doctrine du Bouddha, qui était destinée à tirer les honimes d'une mer de souffrances, et à les soustraire à la loi de la transmigration, en les conduisant à l'autre rive, c'est-à-dire au Mirudga.

³ C'est-à-dire non vêtus, nus.

^{*} En chinois, Khio-hou « protégé par l'intelligent, le Bouddha ».

Le roi Ta-tha-kie-te-kio-to (Tathàgatagoupta) i gouverna avec zèle le royaume dont il avait hérité. A l'est de ce monument, il bâtit, à la suite, un autre Kia-lan (Sanghàrāma).

P'o-lo-'o-t'ie-to (Bâlâditya)2 succéda au roi précédent. Au nord-est de ce monument, il bâtit, à la suite, un autre Kia-lan (Sangharama). Quand il eut acheve son entreprise, l'assemblée des religieux le combla de louanges et de félicitations. Il montrait une égale estime aux gens obscurs et aux hommes illustres; il appelait auprès de lui le vulgaire aussi bien que les saints. Pour assister à cette assemblée, les religieux des cinq Indes arrivèrent en foule de dix mille li. Lorsque toute la multitude fut assise, deux religieux arrivèrent après les autres. On les conduisit au haut d'un pavillon à trois étages. Quelques personnes interrogèrent ces étrangers et leur dirent : « Lorsque le roi était sur le point de convoquer l'assemblée, il a commencé par inviter les « hommes vulgaires et les saints. Vénérables religieux, « de quel pays ètes-vous pour arriver ainsi après les « autres? »

— » Nous venons du royaume de Tchi-na (la Chine),
• répondirent-ils. (Au moment où l'appel de S. M. arriva dans notre pays), nous étions gravement malades.
• Lorsque nous avons pu prendre de la nourriture,
• nous nous sommes mis en route pour aller recevoir

En chinois, Jou-lai-hou « protégé par le Tathaquta ».

³ En chinois, Yeou-ji « le soleil des enfants ». Il y a, en note, une faute que nous avons déjà corrigée dans le livre IV, page 191, note 1.

44 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

« l'invitation lointaine du roi. Voilà pourquoi nous arri-« vons (un peu tard) à l'assemblée. »

En entendant ce récit, les personnes présentes furent remplies d'étonnement, et allèrent sur-le-champ en informer le roi. Celui-ci comprit, au fond de son cœur, que c'étaient de saints hommes, et alla lui-même les interroger. Il monta au haut du pavillon, mais il ne put savoir où ils étaient allés. Le roi se sentit animé d'une foi plus profonde; il laissa son royaume et embrassa la vie religieuse. Quand il eut quitté la famille, il se trouva placé au dernier rang des religieux. Il en était sans cesse mécontent et inquiet. « Autrefois, disait-« il, j'étais roi et j'occupais le rang le plus honorable et e le plus élevé; mais maintenant que j'ai quitté la fa-· mille, je suis relégué avec mépris à la queue de la · multitude. · Il alla aussitôt parler aux religieux et leur exposa ce qu'il avait sur le cœur. Là-dessus, l'assemblée décida, d'un accord unanime, que ceux qui n'avaient pas encore reçu les préceptes (Anoupasampannas) seraient classés par rang d'age. C'est pourquoi ce couvent est le seul où existe ce règlement.

Fa-che-lo (Vadjra)¹, fils de ce roi, ayant hérité de la couronne, se montra animé d'une foi inébranlable. A l'ouest de ce monument, il bâtit encore un autre Kia-lan (Sañghārāma). Dans la suite, un roi de l'Inde centrale bâtit encore un grand couvent au nord de ce dernier. Alors il entoura ces divers couvents de hautes murailles, et fit élever une porte qui donnait accès à

En chinois, Kin-kang diamant.

45

tous. Une longue suite de rois, ayant continué ces pieuses constructions, y déployèrent toutes les merveilles de la sculpture; c'était vraiment un spectacle imposant. Le roi dit : « Dans le couvent fondé par le » premier roi (le couvent de Nálanda), · je vais placer » aujourd'hui la statue du Bouddha. Dans la multitude » des religieux, on en choisira chaque jour quarante, et on les enverra prendre leur repas dans ce couvent pour » remercier le donateur (dánapati) de ses bienfaits. »

Les religieux, au nombre de plusieurs mille, avajent tous des talents distingués et une grande instruction. Il y en avait plusieurs centaines qui, par leur vertu, se faisaient estimer des contemporains, et dont la réputation volait jusque dans les autres pays. Leur conduite était pure, et ils suivaient fidèlement les préceptes de la discipline. La règle de ce couvent était très-sévère ; aussi la multitude des religieux se conduisait-elle avec une sagesse irréprochable. Les royaumes des cinq Indes les admiraient, et les prenaient pour modèles. Ceux qui leur demandaient des lecons et discutaient sur des matières profondes, ne trouvaient jamais les jours assez longs. Du matin au soir ils s'avertissaient mutuellement; les jeunes et les vieux se perfectionnaient les uns les autres. S'il y avait des hommes incapables de traiter les matières abstraites des trois recueils, ils étaient comptés pour rien et se voyaient couverts de honte. C'est pourquoi les étudiants étrangers qui désiraient acquérir de la réputation venaient tous dans ce couvent pour éclaircir leurs doutes, et bientôt l'éloge de leurs talents se répan-

46 VOYAGES DES PELERINS BOUDDHISTES.

dait au loin. C'est pourquoi ceux qui voyageaient en usurpant leur nom 1 obtenaient tous des honneurs distingués. Si un homme d'un autre pays voulait entrer et prendre part aux conférences, le gardien de la porte lui adressait des questions difficiles. Le plus grand nombre était réduit au silence et s'en retournait. Il fallait avoir approfondi les livres anciens et modernes pour obtenir d'y entrer. En conséquence, les étudiants qui voyageaient pour leur instruction avaient à disserter longuement pour montrer leur capacité; il y en avait toujours sept ou huit sur dix qui se voyaient éliminés. Si les deux ou trois autres avaient paru instruits, on les interrogeait tour à tour au milieu de l'assemblée, et l'on ne manquait pas de briser la pointe de leur esprit et de faire tomber leur réputation; mais ceux qui avaient un talent élevé et une vaste érudition, une forte mémoire et une grande capacité, une vertu brillante et une intelligence éminente, associaient leur gloire à celle deleurs devanciers, et suivaient leurs exemples. Quant à Hou-fa 2 (Dharmapâla) et Hou-youei 3 (Tchandrapâla), ils jetaient de l'éclat sur la doctrine; Te-hoei (Gounamati) et Kien-hoei (Sthiramati) 5 répandaient dans le

¹ En se faisant passer pour des élèves du couvent de Nâlanda.

² Le défenseur de la loi.

Le défenseur de la lune.

⁴ Celui qui a un esprit vertueux.

^b Celui qui a une intelligence solide. J'aurais proposé Vinigitehitamati, qui répond à Kien-hoei, dans le nom du 33^o Bouddha du Bhadrahatpa, si le Dictionnaire Mahávyoutpatti ne m'avait fourni Sthiramati, dans une liste de religieux célèbres.

monde la gloire de leur nom; Kouang-yeou¹ (Prabhamitra) discourait avec élégance, et Ching-yeou² (Djiananitra) parlait avec élévation; Tchi-youe¹ (Djiānanitra) montrait une pénétration rare; Ming-min⁴ (Çighrabouddha²) et Kiai-hien² (Çilabhadra) cachaient dans l'ombre leur vertu sublime. Ces hommes, d'un mérite supérieur, étaient connus de tous; par leur vertu, ils effaçaient leurs prédécesseurs, et leur science embrassait toutes les règles des anciens⁴. Chacun d'eux avait composé une dizaine de traités et de commentaires qui circulaient partout avec éclat, et jouissaient, de leur temps, d'une haute estime. Tout autour des couvents, on comptait une centaine de monuments sacrés. Pour abrèger, nous en citerons seulement deux ou trois.

A une petite distance à l'ouest du couvent, il y a un Viàdra. Jadis Joa-laï (le Tathàgata) y demeura pendant trois mois et développa la sublime loi en faveur des dieux.

A la suite, à environ cent pas au midi, il y a un petit Stoipa. Ce fut là qu'un Bhikchoa d'un pays lointain put voir le Bouddha. Anciennement il y eut un Bhikchoa qui venait d'une contrée lointaine. En arrivant dans cet endroit, il aperçut la sainte multitude qui accompagnait le Bouddha, et éprouva intérieurement un senti-

- ¹ L'ami illustre.
- L'ami vainqueur ou supérieur.
- 3 La lune de la connaissance.
- ' Celui qui a une vive intelligence.
- ⁹ Celui qui a une conduite vertueuse.
- ° En mandchou, fe kooli,

48

ment de respect. Il jeta à terre ses cinq membres 1, et exprima le vœu d'obtenir le trône d'un roi Tchakravartti 2. Ce que voyant Jou-laï (le Tathagata), il dit à la multitude:

« Ce Bhikchou est bien digne de pitié. Il a une vertu « profonde et une foi solide. S'il demandait le fruit du « Bouddha (la dignité d'Arhat), il serait sûr de l'obtenir « sous peu; mais maintenant il vient d'exprimer le vœu « de devenir un roi Tchakravartti: c'est une récompense « qu'il recevra certainement dans une existence future. · Lorsqu'il a jeté à terre ses cinq membres, il a péné-« tré jusqu'à la roue d'or (Souvarnatchakra). Chacun des atomes subtils qui existent dans le sein de la terre, se-« ront, l'un après l'autre, la récompense d'un roi Tcha-« kravartti; mais, comme il s'est livré aux joies du monde, · le fruit du Saint (la dignité d'Arhat) s'est éloigné de lui. »

Au sud du petit Stoûpa, s'élève la statue de Kouantseu-tsaï (Avalôkitèçvara), qu'on a représenté debout. Ouelquefois on la voit aller, avec une cassolette à parfums, vers le Vihára du Bouddha, et tourner autour, de droite à gauche.

Au midi de la statue de Kouan-tseu-tsai-p'ou-sa (Avalokitêçvara Bôdhisattva), il y a un Stoapa qui renferme les cheveux et les ongles que le Tathágata se coupa pendant l'espace de trois mois. Les personnes affectées de

¹ C'est ce qu'on appelle, en sanscrit, читу, Pantchanga. Wilson, Dictionnaire sanscrit, page 494: « Reverence by extending the bands, bending the knees and the head. .

^{*} En chinois, Lun-wang « roi de la roue ».

maladies graves viennent tourner autour, et beaucoup d'entre elles recouvrent la santé.

A côté d'un étang, qui se trouve en dehors du mur occidental de ce monument, il y a un Stoâpa. Ce fut en cet endroit qu'un hérétique, tenant dans sa main un passereau, interrogea le Bouddha au sujet de la mort et de la vie. Plus loin, dans l'intérieur de l'enceinte située au sud-est, à environ cinquante pas des murs, il y a un arbre extraordinaire, haut de huit à neuf pieds, dont le tronc est double! Jadis Jou-lai (le Tathâgata) mâcha une petite branche de l'arbre Yang?, et la jeta à terre, où elle prit racine. Quoiqu'il se soit écoulé, depuis cette époque, hien des mois et des années, l'arbre n'augmente ni ne diminue.

Tout près, à l'est, il y a un grand Vihára, haut d'environ deux cents pieds. Jadis, en cet endroit, Jou-laï (le Tathàgata) expliqua pendant quatre mois les lois les plus excellentés.

Plus loin, au nord, à une distance d'environ cent pas, on voit, au milieu d'un Vihâra, la statue de Kouantseu-tsai-p'ou-sa (Avalôkitèçvara Bôdhisattva). Les hommes animés d'une foi pure, qui viennent lui offrir leurs hommages, ne le voient pas tous de la même manière, et nul ne saurait déterminer la place qu'il occupe. Tantôt il se tient debout, à côté de la porte; tantôt il sort, et se place

¹ Cela venait sans doute de ce que la branche dont il est parlé plus bas avait été fendue en deux. (Voyez liv. I, p. 55, note 1, ligne 15.)

³ C'est-à-dire, se servit d'une petite branche de Yang, comme d'un cure-dent (dantakâchtha). (Voyez encore liv. I, p. 55, note 1.)

en avant de la saillie du toit. Les religieux et les laïques des divers royaumes de l'Inde viennent tous lui offrir leurs hommages.

Au nord du Vihâra de Kouan-tseu-tsai-p'ou-sa (Avalôkitêçvara Bôdhisattva), il y a un grand Vihára, haut d'environ trois cents pieds, qui a été bâti par P'o-lo-'o-l'ie-to (Bâlâditya). Si l'on considère sa magnificence, ses dimensions et la statue du Bouddha placée au milieu, il ressemble au grand Vihâra qui s'élève au bas de l'arbre P'ou-ti (Bôdhidrouma).

Au nord-est de ce monument, s'élève un Stoupa. Jadis, en cet endroit, Jou-lai (le Tathágata) expliqua pendant sept jours la sublime loi.

Au nord-ouest, on voit un endroit où se sont assis les quatre Bouddhas passés.

Au midi de cet endroit, il y a un Vihâra en Theouchi (laiton), qui a été fondé par le roi Kiai-ji (Çîlâditya). Quoique sa construction ne soit pas encore achevée, on sait qu'il ne doit pas avoir moins de cent pieds de hauteur.

Plus loin, à l'est, à une distance d'environ deux cents pas, on voit, en dehors des murs, une statue en cuivre du Bouddha, qu'on a représenté debout. Elle est haute d'environ quatre-vingts pieds; il a fallu construire un pavillon à six étages pour la mettre à couvert. Elle a été fabriquée jadis par les soins du roi Mouan-tcheou (Poûrnavarma).

A deux ou trois li au nord de la statue en cuivre du Bouddha, exécutée par le roi Mouan-tcheou (Poûrnavarna), on voit, au milieu d'un Vihára en briques, la statue de To-lo-p'ou-sa (Târa Bôdhisattva?). Elle est d'une grande hauteur, et douée d'une pénétration divine (sic). Le premier jour de chaque année, on lui fait de riches offrandes. Les rois, les ministres et les hommes puissants des royaumes voisins, présentent des fleurs d'un parfum exquis, en tenant des étendards et des parasols ornés de pierres précieuses. Les instruments de métal et de pierre résonnent tour à tour, les guitares et les flûtes unissent leurs sons harmonieux. Ces assemblées religieuses durent pendant sept jours.

En dedans de la porte qui est située au midi des murs du Vihâra, il y a un grand puits. Jadis, lorsque le Bouddha vivait dans le monde, il y eut une compagnie de riches marchands qui, dévorés par une soif ardente, vinrent le trouver dans sa retraite. L'Honorable du siècle montra du doigt cet endroit, et leur dit: «Là vous pourrez trouver de l'eau. » Le chef des marchands prit l'essieu d'un char et en battit la terre. Quand la terre se fut ensoncée, on vit jaillir aussitôt une source d'eau pure. Les marchands, en ayant bu, entendirent l'enseignement de la loi, et virent tous le fruit du Saint (obtinrent la dignité d'Arhat).

Au sud-ouest du Kia-lan (Sañghârâma), il fit huit à neuf li, et arriva à la ville de Keou-li-kia (Koulika). Au centre, s'élevait un Stoûpa, qui avait été bâti par le roi Açôka. C'était le pays natal du vénérable Mo-te-kia-lotseu (Moudgalapouttra).

A côté de cette ville, il y a un Stoupa. Ce fut en cet

endroit que le vénérable Moudgalapouttra entra dans le Nirvâna définitif (Parinirvâna). Ce Stoupa renferme les reliques de son corps. Cet homme vénérable, issu d'une grande famille de P'o-lo-men (Bråhmanes), était, dans son enfance, un ami intime de Che-li-tseu (Câripouttra). Celui-ci était estimé pour ses talents et ses lumières, et le vénérable Moudgalapouttra s'attirait les louanges de tous par sa rare pénétration. Ils se ressemblaient par les dons de l'esprit, et réglaient leur conduite l'un sur l'autre 1. S'étant étroitement liés pour toute leur vie, ils avaient les mêmes désirs et les mêmes répugnances. Dégoûtés tous deux du monde, ils cherchèrent ensemble à sortir de la famille, et prirent aussitôt pour maître Chan-che-ye (Sandjaya). Che-li-tseu (Câripouttra). avant rencontré l'Arhat Ma-ching (Acvaghôcha), entendit la loi et vit le fruit du Saint (obtint la dignité d'Arhat). A son retour, il répéta, en faveur de son vénérable ami, ce qu'il avait entendu. Ce dernier ne l'eut pas plutôt écouté, qu'il comprit la loi et vit le premier fruit (obtint le rang de Crôtápanna); puis, avec ses deux cent cinquante disciples, il se rendit auprès du Bouddha. L'Honorable du siècle, l'apercevant de loin, le montra à la multitude et dit : « Celui-là qui vient occupera, par ses facultés divines, le premier rang au milieu de · mes disciples. » Quand il fut arrivé auprès du Bouddha, il demanda à être admis dans le sein de la loi?.

Littéralement : se mouvoir — s'arrêter — nécessairement — ensemble.

⁵ C'est-à-dire, au nombre des religieux.

L'Honorable du siècle lui adressa la parole et lui dit:

Soyez le bienvenu, ò Bhikchou! Par l'ellet de votre

conduite chaste et vertueuse, vous avez obtenu d'échapper aux amertumes de la vie. « Au moment où il entendait ces paroles, sa barbe et ses cheveux tombèrent,
et ses vêtements séculiers changèrent de couleur. Il observa la discipline avec une pureté parfaite, et se montra, dans son maintien, plein de douceur et de soumission. Au bout de sept jours, ses attachements et ses
fautes se trouvèrent détruits; il vit le fruit d'O-lo-han
(d'Arhat) et obtint des facultés divines.

Après avoir fait trois ou quatre li à l'est du pays natal de Mo-te-kia-lo-tsea (Moudgalapouttra), il rencontra
un Stoùpa. Ce fut en cet endroit que le roi P'in-pi-so-lo
(Bimbisdra) alla au-devant du Bouddha et eut le bonheur
de le voir. Quand Jou-lai (le Tathàgata) vit pour la première fois le fruit de l'intelligence ', il reconnut que les
habitants du royaume de Mo-kie-lo (Magadha) brùlaient
du désir de le contempler, et accepta l'invitation du roi
P'in-pi-so-lo (Bimbisdra). Il s'habilla de grand matin, prit
son bâton, et partit, entouré, à droite et à gauche, de
mille Bhikchous. C'étaient tous de vieux Brâhmanes aux
cheveux nattés (Djálinas), qui, épris de la loi et ayant
fait teindre leurs habits 2, lui formaient, en avant et en
arrière, un immense cortége. Ce fut ainsi qu'il entra

Littéralement : au commencement, vit le fruit de Fo, de Bouddha, c'est-à-dire, commença à arriver à l'état de Bouddha.

^a Littéralement : ayant adopté le vêtement rouge-brun des religieux (*Tchivara*).

dans la ville de la maison du roi (Rádjagriha). En ce moment, Ti-chi (Indra), le roi des dieux, prit la forme d'un Mo-na-p'o (Mânava, jeune homme)¹ aux cheveux nattés (Djdlin), portant de la main gauche un vase d'or, et de la droite, un bâton précieux. Il marchait suspendu en l'air, à quatre doigts de la terre, et, se tenant au Boaddha. En ce moment, Pin-pi-o-lo (Bimbisfra), roi de Mo-kie-t'o (Magadha), avec les Brâhmanes, les maitres de maison (Grithapatayas) et les chefs des marchands (Crechthinas) de tout son royaume, qui le précédaient et le suivaient par centaines, par milliers, par dizaines de mille, sortit de la ville de la maison du roi (Rádja-griha), et alla au-devant de la multitude qui accompagnait le Saint.

Au sud-est de l'endroit où le roi P'in-pi-so-lo (Bimbisára) alla au-devant du Bouddha, il fit environ vingt li, et arriva à la ville de Kia-lo-pi-na-kia² (Kalapināka). On y voit, au centre, un Stoūpa bāti par le roi Açōka; c'était le pays natal du vénérable Che-li-tsen(Çâripouttra). Le puits (de sa maison) subsiste encore aujourd'hui. A côté de ce puits, il y a un Stoūpa. Ce fut là que le vénérable Çâripouttra entra dans le Nirudṇa. Ce monument renferme les reliques de son corps. Il était issu

^{&#}x27; Fan-i-ming-i-tsi, liv. 1, fol. 23. Un jeune homme, un jeune Brâhmane.

³ Ce mot, dont on ne donne pas la traduction chinoise, parait signifier: celui qui a un trident noir, ou un arc noir (Çira). (Voyez Wilson, au mot Pindka.)

d'une grande famille de Brâhmanes. Son père possédait des talents élevés et un vaste savoir; il pénétrait les choses les plus subtiles et le plus cachées; il n'y avait pas un livre qu'il n'eût étudié à fond. Sa femme eut un songe et le lui raconta. « La nuit dernière, dit-elle, pendant mon sommeil, j'ai rêvé que j'avais commerce avec un homme extraordinaire. Il était couvert d'une cuirasse, et, tenant dans sa main (une massue de) diamant, il brisait les montagnes. Il se retira, et alla se placer debout au pied d'une montagne. »

--- Ce songe est extrêmement heureux, lui dit son mari. Vous ne pouvez manquer de mettre au monde un fils distingué; il pénétrera toute science, et son nom traversera les âges. Il écrasera les maîtres de « Çdstrax et brisera leurs principes. Pour un homme, « il n'y aura pas de plus grand honneur que de devenir » son disciple. »

Quelque temps après, elle devint enceinte. Tout à coup la mère se trouva douée d'une rare intelligence; elle discutait dans un langage élevé, et parlait avec abondance; son éloquence était inépuisable. Lorsque l'honorable Che-li-tseu (Çâripouttra) fut entré dans sa huitième année, il étendit en tous lieux sa réputation. Son aturel était pur et simple, et son œur tendre et compatissant. Bientôt il brisa les liens des passions, et acquit une intelligence accomplie. Il se lia, dès son enfance, avec Mo-te-kia-lo-tseu (Moudgalapouttra). Profondément dégoûté du monde, il ne savait encore quel parti embrasser. Dans cette entrefaite, il alla étudier avec

Mo-te-kia-lo-tseu (Moudgalapouttra), sous la direction d'un hérétique nommé Chan-che-ye (Sañdjaya). Ils se dirent alors l'un à l'autre : « Ce n'est pas là la doctrine définiive; nous ne pourrons avec elle trouver la fin des amertumes de la vie. Cherchons chacun un guide éclairé.
« Après avoir d'abord goûté l'ambroisie (Amrita), nous
devons nécessairement en savourer ensemble toute la
douceur. »

En ce moment, le grand 'O-lo-han (Arhat) Ma-ching (Açvadjit), tenant en main son vase de religieux, entra dans la ville pour demander l'aumône. Che-li-tsea (Çá-ripouttra), ayant vu son extérieur plein de calme et de noblesse, s'approcha de lui et l'interrogea. • Quel a été • votre maitre) • lui dit-il.

Açuadjit répondit: « Le prince royal de la race des Çâkyas, dégoûté du monde, sortit de la famille et obtint l'intelligence accomplie (Samyak sambôdhi). C'est lui que j'ai eu pour maitre. »

- « Quelles lois exposait-il? demanda Che-li-tseu (Çâ-« ripouttra); puis-je obtenir de les entendre? »
- Lorsque je commençais à recevoir ses instructions, repartit Açvadjit, je n'en comprenais pas encore toute la profondeur.
- · Veuillez, lui dit Che-li-tseu (Çâripouttra), m'apprendre ce que vous avez entendu. · Alors Açvadjit le lui expliqua comme il convenait. Dès que Che-li-tseu eut fini de l'écouter, il vit sur-le-champ le premier fruit (il obtint le titre de Crôtápana); puis, avec ses deux cent cinquante disciples, il se rendit auprès du Bouddha.

L'Honorable du siècle, l'apercevant de loin, le montra à la multitude et dit : » Parmi mes disciples, il sera le » premier pour l'intelligence. » Quand il fut arrivé, il se prosterna devant le Bouddha, et exprima le vœu de suivre sa loi. L'Honorable du siècle lui dit : » Soyez le bien-

« venu, o Bhikchou! »

Au moment où il entendit ces paroles, il se trouva complétement instruit des règles de la discipline. Quinze jours après, il écouta le Bouddha qui expliquait la loi à un Brahmane, remarquable par la longueur de ses ongles (Dîrghanakha)1. Après qu'il eut entendu le reste (la fin) de ses discours, son cœur s'ouvrit avec émotion, et il vit aussitôt le fruit d'O-lo-han (il obtint la dignité d'Arhat). Après cet événement, 'O-nan (Ananda) apprit que le Bouddha avait annoncé l'époque de son Nirvana. Bientôt ce bruit circula de bouche en bouche, et chacun en fut pénétré de douleur. Che-li-tseu (Caripouttra) éprouva un redoublement d'affection, et ne put souffrir de voir le Bouddha entrer dans le Nirvana. Aussitôt il demanda à l'Honorable du siècle d'entrer avant lui dans le silence et l'extinction (le Nirvana), L'Honorable du siècle lui dit : « Il faut que vous sachiez que voilà le « moment. »

Caripouttra fit ses adieux à ses disciples, et se rendit dans son pays natal. Les Cha-mi (Crâmanêras), qui l'accompagnaient, annoncèrent cette nouvelle dans les villes

En chinois, Tch'ang-tchao-fan-tchi. Ce Bràhmane est bien connu. Il existe un ouvrage intitule: Tch'ang-tchao-fan-tchi-ts ing-omen-king (Dirghanakha parivràdjaka paripritchich'a).

et les villages. Le roi Weï-seng-youen (Adjataçatrou) et tous les habitants de son royaume accourrurent avec la vittesse du vent et se rassemblèrent comme les nuages (c'est-à-dire, en foule). Che-li-tsea (Caripouttra) leur développa l'enseignement de la loi. Après qu'ils l'eurent entendu, ils se retirèrent. Au milieu de la nuit suivante, il dirigea son esprit, fixa son cœur et se livra à la méditation (Samādhi) de l'extinction finale; puis, après qu'il en fut sorti, il se plongea dans le Nivaina.

A quatre ou cinq li au sud-est de la ville de Kia-lopi-na-kie (Kâlapināka), il y a un Stoūpa. Ce fut en cet endroit qu'un disciple du vénérable Che-li-tseu (Çâripouttra) entra dans le Nirodna. Quelques auteurs disent: « A l'époque où Kia-che-po-fo (Kâcyapa Bouddha) vivait dans le monde, il y eut trois cent mille Arhats ¹ qui, dans cet endroit, entrèrent ensemble dans le Nirodna définitif².

A l'est du Stoàpa du disciple de Che-li-tseu (Çăripouttra), il fit environ trente li, et arriva à une montagne appelée În-l'o-lo-ch-lo-lu-ho-chan (Indraçilagouhă)³. Les cavernes et les vallées de cette montagne sont ténébreuses; des bois fleuris la couvrent d'une riche végétation. Sur le passage supérieur de cette montagne s'élèvent deux pics isolés. Dans une caverne du pic méridional, il y a une grande maison taillée dans le roc. Elle est

San-keou-tchi, trois Kôţis. En chinois, le Keou-tchi (Kôţi) répond à i « cent mille ».

¹ En chinois, Wou-yu-tsi-mie « le Nirvâna sans reste ».

En chinois, Ti-chi-kho e la caverne d'Indra ».

large et basse. Jadis Jou-lai (le Tathágata) s'y arrêta. A cette époque, Chi, le roi des dieux (Çakra Dêvêndra) écrivit sur une pierre quarante-deux questions difficiles, et en demanda la solution. Le Boudha les expliqua en sa faveur. On aperçoit encore, sur la pierre, des traces d'écriture. Maintenant on y voit une statue qui ressemble à l'antique image du Saint (du Boudha). Les personnes qui entrent dans cette maison, pour lui offiri leurs hommages, se sentent toutes saisies d'une crainte respectueuse. Sur le passage supérieur de la montagne, on voit un endroit où se sont assis les quatre Bouddhas passés, et où ils se sont promenés et ont laissé les traces de leurs pás.

Sur le pic oriental, il y a un couvent. Voici ce que jai appris de la bouche des hommes du monde. Lorsque, au milieu de la nuit, les religieux qui l'habitent regardent dans le lointain la maison en pierre du pic occidental, ils aperçoivent quelquefois des lampes et des flambeaux qui brillent constamment devant la statue du Bouddha.

Devant le couvent qui s'élève sur le pic oriental de la montagne In-t'o-lo-chi-lo-kiu-ho (Indraçilagouhă parvata), il y a un Stoupa qu'on appelle Heng-cha-kia-lan

³ Il existe un livra initiale; Su-chieucheang-ing « Livre surch en quarants-deux articles». Suivant les écrivain boudhistes, cet ouvrage, dont le texte indien est perdu depuis des siècles, fut un des premiers qu'on traduisit en chinois. On la traduit ensuite, sur le chimois, en thieldenin, en mandeloue et en mogol. Il renferme peut-être les quarante-deux points de doctrine que le Bouddha est censé avoir expliqués à ¿dave [Indra).

60 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

(Hañsasaīghārāma)¹. Anciennement les religieux de ce couvent étudiaient le petit Véhicule (Hinayāna); or le petit Véhicule est la doctrine graduelle². C'est pourquoi on y établit l'usage des trois aliments purs³. Dans ce couvent, on suivait fidèlement cette règle sans jamais la violer. Dans la suite, il vint un moment où on les chercha (les trois aliments purs) sans pouvoir se les procurer. Un Bhikchoa, en se promenant pour faire de l'exercice, aperçut tout à coup une troupe d'oies qui volaient au haut des airs. Aujourd'hui, dit-il en badinant, la pitance des religieux est insuffisante. Mo-ho-sa-to (Mahāsattvas — nobles êtres), il faut que vous sachiez que voilà le moment.

Le religieux n'avait pas encore achevé ces mots, qu'une oie, cessant de voler \(^4\), vint tomber devant lui et se tua. Ce qu'ayant vu le \(^Bhikchou\), il alla raconter cet événement à la multitude des religieux, que ce récit pénétra de douleur : «\(^Jou-lai\) (le Tathágata), se dirent«ils entre eux, a établi sa loi pour guider et attirer les \(^h\) hommes suivant les circonstances. Nous autres, par un \(^h\) entètement stupide, nous suivons la doctrine graduelle. Le \(^g\) erand \(^v\)éhicule (Mahàyàna) est la source de \(^h\) la vérité. Il faut renoncer à nos premières opinions, et \(^s\) suivre avec zèle les préceptes du Saint (du \(^h\) Bouddha).

¹ Heng-cha, en chinois, Yen « une oie ».

² Voyez liv. I, page 3, note 1.

^{&#}x27; Voyez liv. 1, page 2, note 2.

⁴ C'est-à-dire, se laissant aller vers la terre, au lieu de continuer à s'élever dans les airs.

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. IX.

Cette oie nous a légué une salutaire leçon; elle doit
 vraiment nous tenir lieu d'un guide éclairé. Il convient
 d'honorer sa vertu éminente et de la transmettre aux
 siècles les plus reculés.

Là-dessus, ils bâtirent un Stoupa pour honorer avec respect la belle action dont ils venaient d'être témoins. Ils enterrèrent l'oie morte dans la base du monument.

Au nord-est de la montagne In-t'o-lo-chi-lo-chan (Indracilagouhà parvata), il fit de cent cinquante à cent soixante li, et arriva à un couvent appelé Kia-pou-te-kia (Kapôtika sañgharama) '. Il renfermait environ deux cents religieux, qui étudiaient les principes de l'école Choue-itsie-yeou-pou (l'école des Sarvàstivàdas).

A l'est du couvent, il y a un Stoùpa qui a été bâti par le roi Açóka, Jadis le Bouddha y expliqua la loi pendant une nuit, en faveur de la grande assemblée. Au moment où le Bouddha expliquait la loi, il y eut un oiseleur qui chassait au filet dans cette forèt³. Ayant passé un jour entier sans rien prendre, il fit aussitôt cette réflexion : «Si j'ai peu de bonheur, c'est sans doute » parce que je fais cet indigne métier. »

Il alla trouver le Bouddha, et dit à haute voix: « Aujourd'hui, 6 Jou-lai (Tathàgata), vous expliquez ici la - loi, et vous êtes cause que je n'ai pu rien prendre dans mes filets. Ma femme et mes enfants meurent de faim. • Quel moyen employer pour les soulager? »

- « Il faut que vous allumiez du feu, lui dit Jou-

^{&#}x27; Kia-pou-ti-kia, en chinois, Ho « colombe ».

² Littéralement : qui, avec des filets, prenait la famille emplumée.

« laî (le Tathâgata); je m'engage à vous donner de quoi « manger. »

En ce moment Jou-laï (le Tathágata) se changea en une grande colombe, qui se jeta dans le feu et mourut. L'oiseleur la prit et l'emporta chez lui, de sorte que sa femme et ses enfants trouvèrent de quoi manger ensemble. Après cet événement, il se rendit une seconde fois auprès du Boaddha, qui, par des moyens habiles, opéra sa conversion. Après avoir entendu la loi, l'oiseleur se repentit de ses fautes, et devint un nouvel homme. Il sortit de la famille, se livra à l'étude et vit bientôt le fruit du Saint (obtint la dignité d'Arhat). Voilà pourquoi le couvent que bâtit Açôka fut appelé le Kialan de la Colombe (Kapôtika sañqháráma).

A deux ou trois li au midi du couvent de la Colombe (Kapdikia sañghárdma), on arrive à une montagne isolée, qui est extrèmement haute, et qu'ombrage une épaisse forèt. Des fleurs renommées couvrent ses bords, et des sources d'eau pure se précipitent dans la vallée. Sur cette montagne, il y a une multitude de Viháras et de temples divins, où la sculpture a déployé ses merveilles. Dans un Vihára placé juste au centre, on voit la statue de Koaan-tseu-tsaî-p'ou-sa(Avalôkitèçvara Bódhisattva). Quoi-qu'elle soit d'une petite dimension, elle respire une majesté divine qui imprime le respect. Elle tient dans sa main un lotus, et porte sur sa tête une image du Bouddha. Il y a ordinairement un certain nombre d'hommes qui s'abstiennent de nourriture, dans le désir ardent de voir le Bôdhisattva. Leur jeune dure de sept à vingt-

sept jours, et va quelquefois jusqu'à un mois. Parmi eux, il y en a qui, ayant su le toucher, voient la figure admirable de Kouan-tsen-tsai-p'ou-sa (Avalòkitècvara Bòdhisattva), couverte de riches ornements et dans tout l'éclat de, sa majesté. Il sort du milieu de la statue et leur adresse des paroles bienveillantes.

Jadis, de grand matin, le roi de Seng-kia-lo (Sinhala - Ceylan), que baigne la mer du midi, dirigea sur sa figure les reflets d'un miroir, et ne put voir son corps; mais il apercut, dans le royaume de Mo-kie-t'o (Magadha) du Tchen-pou-tcheou (Djamboudvipa), sur une petite montagne qui s'élevait au milieu d'un bois de To-lo (Talas), une statue de ce même P'ou-sa (Bôdhisattva). Le roi en fut profondément ému et ravi ; il en fit le dessin pour aller la chercher. Quand il fut arrivé sur cette montagne, il trouva, en effet, une statue semblable. Par suite de cette circonstance, il bâtit un Vihâra et lui offrit de pompeux hommages. Dans la suite, d'autres rois, pensant encore au bel exemple qu'il leur avait légué, construisirent, à côté, un autre Vihâra et un temple divin, où, avec des fleurs odorantes et une musique harmonieuse, on lui offre continuellement des hommages.

Au sud-est de la statue de Kouan-tseu-tsai-p'ou-sa (Avalókitèçvara Bòdhisattva), qui s'élève sur la montagne isolée, il fit environ quarante li, et arriva à un couvent où l'on comptait une cinquantaine de religieux, qui tous étudiaient la doctrine du petit Véhicule (Hinayána).

Devant le couvent, il y avait un grand Stoupa, où écla-

VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

taient beaucoup de prodiges. Jadis, en cet endroit, le Bouddha expliqua la loi pendant sept jours, en faveur du roi des dieux Fan, etc. (Brahmakāvikas).

A côté de ce Stoúpa, on voit des endroits où trois des Bouddhas passés se sont assis et ont laissé la trace de leurs pas en s'y promenant pour faire de l'exercice.

Au nord-est du couvent, il fit environ soixante et dix li; puis, au midi du fleuve King-kia (Gange), il arriva à un grand village, dont la population était fort nombreuse. Il y avait plusieurs temples des dieux, tous ornés d'admirables sculptures.

A une petite distance au sud-est de cet endroit, il y avait un grand Stoupa. Jadis le Bouddha y precha la loi pendant une nuit.

En partant de ce pays, il entra, à l'est, dans des forêts et des gorges de montagnes, fit environ cent li, et arriva à un couvent du village de Lo-ia-ni-lo (Rôhinila?).

Devant ce couvent, il y avait un grand Stoúpa, bâti par le roi Wou-yeou (Açôka). Jadis, en cet endroit, le Bouddha expliqua la loi pendant trois mois.

A deux ou trois li au nord de ce monument, on rencontre un grand lac qui a environ trente li de tour. Dans les quatre saisons de l'année, on y voit fleurir des lotus de quatre couleurs.

A l'est de ce lac, il entra dans des forêts et des gorges de grandes montagnes, fit environ deux cents li, et arriva au royaume de I-lan-na-po-fa-to (Hiranyaparvata — Inde centrale).

LIVRE DIXIÈME.

BOYALIME DE I-LAN-NA-PO-FA-TO.

(HIRANYAPARVATA.)

Ce royaume a environ trois mille li de tour. La circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. Au
nord, coule le fleuve King-kia (Gañgà — Gange). Ce
pays produit en abondance des grains, des fleurs et des
fruits. Le climat est tempéré, les mœurs sont simples
et pures. Il y a une dizaine de couvents où l'on compte
environ quatre mille religieux, qui suivent la plupart
les principes de l'école Tching-liang-pou (l'école des
Sammatiyas), qui se rattache au petit Véhicule. Il y a, en
outre, une vingtaine de temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mèle.

Dans ces derniers temps, il y eut un roi voisin qui détrôna le prince de ce royaume, donna sa capitale à la multitude des religieux, et y construisit deux couvents, qui contiennent chacun un peu moins de mille religieux, lesquels suivent tous l'école Choae-i-tsie-yeoapoa (l'école des Sarvàstivàdas) qui se rattache au petit Véhicale.

A côté de la capitale, et tout près du Gange, s'élève

le mont I-lan-na (Hiranyaparvata)¹, d'où sortent des masses de fumée et de vapeurs qui obscurcissent le so-leil et la lune. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, des lichis et des sages sont venus, les uns après les autres, y reposer leur esprit (y goûter le repos). Maintenant il y a un temple des dieux, où l'on suit encore les règles qu'ils ont laissées. Jadis Jou-lai (le Tathàgata) demeura aussi sur cette montagne, et y exposa la sublime loi en faveur des dieux.

Au sud de la capitale, il y a un Stoâpa. Dans cet endroit, Jou-laï (le Tathâgata) expliqua la loi pendant trois mois.

A côté de ce monument, on voit les sièges de trois des Bouddhas passés, et un endroit où ils ont laissé leurs traces, en se promenant pour faire de l'exercice. A l'ouest, et à une petite distance du lieu où se sont promenés les trois Bouddhas en faisant de l'exercice, il y a un Stoùpa. Ce fut en cet endroit que naquit un Pi-t'sou (Bhikchou), nommé Chi-leou-to-p'in-che-ti-keou-tchi (Croutaviințatii) 3. Jadis, dans cette ville, il y avait un Maître de maison (Grihapati) qui était puissant, honoré, et immensément riche. Ayant eu un héritier dans un âge très-avancé, il donna vingt millions de pièces d'or à la presonne qui vint lui annoncer cette heureuse nouvelle; et, par suite de cette circonstance, il nomma son fils Ouen-eul-pe-i

^{&#}x27; Ce nom, qu'aucune note n'explique, signifie la montagne de l'or, c'est-à-dire, d'où l'on tire de l'or.

³ En chinois, onen-eul-pe-i, littéralement : (pour avoir) entendu vingt millions (de pièces d'or).

¹ Littéralement : que ses bonnes racines allaient paraître.

le roi P'in-pi-so-lo (Bimbisara), étonné de ce parfum extraordinaire, ordonna à des messagers d'aller s'informer de tous côtés, et il apprit qu'il avait été apporté par Mote-kia-lo-tseu (Moudgalapouttra), du Vihára de la forêt des Bambous (Vênouvana), qui revenait de visiter le Maître de maison (Grihapati). Il reconnut alors que ce présage extraordinaire s'adressait au fils du Maître de maison; et, en conséquence, il ordonna qu'on le sît venir. Le Maître de maison (Grihapati), ayant reçu les ordres du roi, se demanda quelle était la voie la plus sûre. « S'il s'embarque, dit-il, il sera exposé aux dan-· gers des vents et des flots; s'il monte sur un char traîné « par un éléphant, je crains qu'il ne fasse une chute mortelle. Là-dessus, depuis sa maison jusqu'à la ville de la maison du roi (Rádjagriha), il ordonna de creuser un long canal, et fit remplir cet aqueduc de graine de sénevé. Un bateau royal y ayant été mollement placé, on le tira avec de longues cordes, et le prince royal arriva ainsi à la ville de la maison du roi (Rådjagriha). Il alla d'abord saluer le Bouddha, qui lui dit :

Si le roi P'in-pi-so-lo (Bimbisăra) a envoyé des messagers pour vous appeler auprès de lui, c'était uniquement pour voir les longs poils que vous avez sous la plante des pieds. Lorsque le roi voudra les voir, il faudra vous asseoir les jambes croisées; car si vous étendiez les pieds vers le roi, d'après les lois du royaume, on devrait vous faire mourir.

Le fils du Maître de maison reçut les instructions du Bouddha et partit. On le conduisit dans le palais, et on le présenta au roi; puis, quand ce prince voulut voir les poils de ses pieds, il s'assit les jambes croisées. Le roi loua ses manières respectueuses, et lui donna de grandes marques d'estime et d'amitié.

Après avoir pris congé du roi, il s'en revint dans la demeure du Boaddha. Dans ce moment, Jou-laï (le Tathàgata) expliquait la loi et instruisait les hommes. En l'entendant parler, il éprouva une vive émotion, ouvrit son œur à la vérité, et sortit aussitôt de la famille. Alors il se livra aveczèle aux pratiques religieuses, dans l'intention d'obtenir la vue du fruit (la dignité d'Arhat). Comme il marchait sans interruption, ses pieds devinrent bientôt tout sanglants. L'Honorable du siècle lui dit.

Homme vertueux! lorsque vous étiez dans la maison paternelle, saviez-vous jouer de la guitare (de la Vind)?

paternelle, saviez-vous jouer de la guitare (de la Vind)?
— Je le savais, • répondit-il.

— Eh bien, reprit le Bouddha, j'en tirerai une comparaison. Quand les cordes sont trop tendues, les sons
ne tombent pas en cadence; quand elles sont trop làches, les accords n'ont ni harmonie ni charme; mais si
elles ne sont ni trop tendues ni trop làches, on obtient
une véritable harmonie. Il en est de même de la pratique du bien. Par un zèle exagéré, le corps se fatigue
et l'esprit tombe dans la paresse; par le relâchement,
le caractère s'amollit et la volonté s'endort.

Après avoir reçu les instructions du Bouddha, il tourna autour de lui en signe de respect, et de cette manière, au bout de peu de temps il obtint la vue du fruit (la dignité d'Arhat).

70 VOYAGES DES PELERINS BOUDDHISTES.

Sur les frontières occidentales du royaume, au sud du Gange, on arrive à une petite montagne qui offre un double pic d'une hauteur extraordinaire. Jadis, en cet endroit, le Bouddha resta en retraite pendant trois mois, et dompta le démon Po-keou-lo (Vakoula).

Au bas d'une caverne, située au sud-est de la montagne on voit sur une large pierre les traces qu'y a laissées le Bouddha après qu'il s'y fut assis ¹. Elles ont environ un pouce de profondeur, cinq pieds deux pouces de long et deux pieds un pouce de large. On a construit par-dessus un Stoùpa.

Plus loin, au sud, on voit sur une pierre les traces d'un Kinn-tchi-hia (Koundikà — pot à eau) qu'y avait placé le Bouddha. Elles ont environ un pouce de profondeur et offrent les linéaments d'une fleur à huit pétales.

Au sud-est, et à peu de distance de la pierre qui porte l'empreinte du corps du Bouddha, on voit les traces des pieds du démon Po-keou-lo (Vakoula). Elles sont longues d'un pied cinq ou six pouces, larges de sept à huit pouces, et profondes d'un peu moins de deux pouces.

A la suite des traces de ce Yo-tch'a (Yakcha), on voit une statue en pierre du Bouddha assis; elle est haute de six à sept pieds.

Non loin de là, à l'ouest, il y a un endroit où le Bouddha s'est promené pour faire de l'exercice.

Sur le sommet de cette montagne, on voit l'antique demeure du Yo-tch'a (Yakcha).

¹ Il semblerait plus juste de dire : après qu'il s'y fut couché.

Plus loin, au nord, on voit les traces des pieds du Bouddha. Elles sont longues d'un pied et huit pouces; elles peuvent avoir six pouces de large et un demi-pouce de profondeur. Au-dessus de ces traces sacrées, on a élevé un Stoápa. Jadis Jon-laī, après avoir dompté le Yo-tch'a (Yakcha), lui défendit de tuer les hommes et de se repaitre de leur chair. Celui-ci reçut avec respect les défenses du Bouddha, et, dans la suite, il obtint de renaître parmi les Dévas.

A l'ouest de cet endroit, il y a six à sept sources thermales dont l'eau est extrêmement chaude.

Au sud, le royaume est borné par de grandes montagnes. Dans les forêts qui les couvrent, il y a beaucoup d'éléphants sauvages dont la taille est énorme.

En sortant de ce royaume, il suivit la rive méridionale du Gange, et, après avoir fait environ trois cents li à l'est, il arriva au royaume de Tchen-po (Tchampà)¹.

ROYAUME DE TCHEN-PO.

(TCHAMPA.)

Ge royaume a environ quatre mille li de tour. Au nord, la capitale, dont la circonférence est d'une quarantaine de li, a derrière elle le fleuve King-kia (Gange). Le sol est bas et humide; il donne une grande abondance de grains. La température générale est une douce chaleur; les mœurs sont pures et honnètes. Il y a plusieurs dizaines de couvents, la plupart en ruines, où

72 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

l'on compte environ deux cents religieux, qui étudient la doctrine du petit Véhicule (Hinayana). On voit, en outre, une vingtaine de temples des dieux (Déválayas); les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle. Les murs de la capitale, construits en briques, sont hauts de plusieurs tchang1. On en a assis les fondements sur une élévation, de sorte que, par leur hauteur et leurs flancs escarpés, ils défient les attaques des ennemis. Jadis, à l'origine des Kalpas (des siècles), lorsque les hommes commençaient à naître, ils vivaient dans des plaines désertes ou habitaient des cavernes; ils ne connaissaient pas encore les maisons. Dans la suite des temps, il y eut une fille des dieux (une déesse) qui descendit du ciel et se fixa au milieu des hommes. Comme elle nageait dans le Gange et prenait plaisir à s'y baigner, elle eut commerce avec un esprit et devint enceinte. Elle mit au monde quatre fils, qui se partagèrent le gouvernement du Tchen-pou-tcheou (Djamboudvipa). Chacun d'eux prit possession d'un territoire, fonda une capitale, bâtit des villes, et traça les limites de ses États. Ce pays-ci devint le royaume d'un des fils. Telle fut l'origine de toutes les villes du Tchen-po-tcheou (Djamboudvîpa).

A cent quarante ou cent cinquante li à l'est de la capitale, et au sud du Gange, on voit une montagne isolée que l'eau environne de toutes parts, et dont les pics escarpés ont une hauteur extraordinaire. Sur le sommet de cette montagne, il y a un temple des dieux; les esle tehang vaut dis pieds chinois. prits y font éclater souvent les effets de leur puissance. On a creusé des demeures dans les flancs de la montagne, on a amené des cours d'eau et l'on a formé des étangs; on y voit des bocages fleuris et des arbres rares. Ses larges rochers et ses crètes effrayantes servent d'asile à des hommes renommés par leur humanité et leur sagesse. Quiconque visite ces lieux oublie de s'en retourner.

Dans les forêts des montagnes qui bornent le royaume au sud, on rencontre des troupes d'éléphants sauvages et de bêtes féroces.

En partant de ce royaume, il fit environ quatre cents li à l'est, et arriva au royaume de Kie-tchou-ou-khi-lo (Kadjoùghira)!

ROYAUME DE KIE-TCHOU-OU-KHI-LO.

(KADJOČGHIRA.)

Ce. royaume a environ deux mille li de tour. Le sol est bas et hunide; les grains viennent en abondance. Le climat est chaud, les mœurs sont pures et honnétes. Les habitants estiment les hommes d'un talent distingué, et honorent hautement la culture des lettres. Il y a six ou sept couvents, où l'on compte environ trois cents religieux. Il y a dix temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle. Depuis plusieurs centaines d'années, la famille royale est étcinte, et le pays se trouve sous la dépendance d'un royaume

¹ On l'appelle vulgairement Kie-ching-kie-lo-[Kadjiñgara — Indecentrale].

74 VOYAGES DES PELERINS BOUDDHISTES.

voisin. De là vient que les villes sont désertes; la plupart des habitants se sont retirés dans les bourgs et les villages. C'est pourquoi, lorsque le roi Kiāi-ji (Çildaitya) voyageait dans l'Inde occidentale, il fit bâtir dans ce pays un palais où il administrait les affaires de ses États. Quand il arrivait, il se faissait construire une maison avec des roseaux; à son départ, on la brûlait. Sur les frontières méridionales du royaume, il y a beaucoup d'éléphants sauvages.

Sur les frontières du nord, à une petite distance du Gange, il y a une haute tour, construite en briques et en pierres. Sa base large et élevée est ornée de sculptures remarquables. Sur les quatre faces de la tour, on a exécuté en bas-relief, dans des compartiments séparés, les images des saints, des Bouddhas et des Dévas.

En partant de ce pays, il passa, à l'est, le fleuve King-hia (Gange), et, après avoir fait environ six cents li, il arriva au royaume de Poun-na-fa-t'an-na (Poundravarddhana)!

ROYAUME DE POUN-NA-FA-T'AN-NA.

(POUNDRAVARDDHANA.)

Ce royaume a environ quatre mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une trentaine de li. Sa population est fort nombreuse. On y voit de tous côtés des maisons situées au bord des eaux, et séparées par des bocages fleuris. Le sol, qui est bas et humide, donne

Inde centrale,

une grande abondance de grains. Quoique les fruits du Pan-na-so (Panasa - arbre à pain) se récoltent en grande quantité, ils sont extrèmement estimés. Ces fruits sont gros comme une courge; quand ils sont mûrs, leur couleur est d'un rouge jaunâtre. Lorsqu'on les coupe en deux, on trouve au milieu plusieurs dizaines de petits fruits, gros comme des œufs de grue (ce sont les amandes); si l'on brise ceux-ci, il en sort un jus d'un rouge jaunâtre et d'une saveur délicieuse. Tantôt les fruits tiennent aux branches, comme ceux des autres arbres; tantôt ils tiennent aux racines de l'arbre (sic), comme le Fo-ling (Radix China) que l'on trouve en terre. Le climat est tempéré, et les habitants ont de l'estime pour les lettres. Il y a une vingtaine de couvents où l'on compte environ trois mille religieux, qui étudient à la fois le grand et le petit Véhicule. Il y a cent temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle; les plus nombreux sont les Ni-kien (Nirgranthas), qui vont nus.

A une vingtaine de li à l'ouest de la capitale, on voit un couvent appelé Po-chi-p'o-seng-kia-lan (Vaçibhāsair, ghārāma?)¹. Ses salles sont claires et spacieuses, ses tours et ses pavillons ont une hauteur imposante, on y compte environ sept cents religieux, qui étudient tous les principes du grand Véhicule. C'est là que viennent habiter une multitude de religieux des frontières de l'Inde orientale, renommés par leur profond savoir.

¹ Po-chi-p'o n'est pas expliqué en note. Peut-être faut-il lire Vagabhásangháráma « le couvent qui a l'éclat du feu ».

76 VOYAGES DES PÉLERINS BOUDDHISTES.

A côté, et à une petite distance de ce couvent, il y a un Stoipa qui a été bâti par le roi Wou-yeou (Açôka). Jadis, en cet endroit, Jou-laï (le Tathàgata) expliqua la loi en faveur des Dêvas. Quelquefois, aux jours de jeune, il répand une lueur éclatante.

A côté de ce monument, on voit un endroit où les quatre Bouddhas passés se sont assis et ont laissé, en faisant de l'exercice, les traces de leurs pas.

Non loin de cet endroit, il y a encore un Vihára, au centre duquel s'élève la statue de Tseu-tsaip ou sa (Avalokitèçvara Bödhisattva). Rien n'est caché à sa vue divine, et sa puissance se manifeste par des prodiges. Les habitants des contrées lointaines, comme ceux des lieux voisins, ne l'invoquent qu'après un long jeûne.

En partant de ce royaume, il fit environ neuf cents li à l'est, passa un grand fleuve, et arriva au royaume de Kia-mo-leou-po (Kâmaroûpa).

ROYAUME DE KIA-MO-LEOU-PO.

(KÂMAROÛPA.)

Ce royaume a environ dix mille li de tour, et la capitale trente li. Le terrain est bas et humide; les grains es sèment et se récoltent à des époques régulières. On cultive les arbres Pan-na-so (Panasa — l'arbre à pain) et Na-lo-ki-lo (Narikèla — le cocotier). Quoique ces arbres soient fort nombreux, leurs fruits n'en sont que plus estimés. Les villes sont entourées de rivières, l'Inde orientale. de lacs et d'étangs. Le climat est tempéré, les mœurs sont pures et honnêtes. Les hommes sont petits de taille et noirs de figure. Leur langage diffère un peu de celui de l'Inde centrale. Ils sont d'un naturel farouche et violent, et montrent une grande ardeur pour l'étude. Ils adorent les esprits du ciel (les Dévas) et ne croient point à la loi du Bouddha. C'est pourquoi, depuis qu'il a paru dans le monde jusqu'à ce jour, on n'a pas encore élevé, dans ce royaume, un seul couvent pour y appeler les religieux. S'il se rencontre des hommes d'une foi pure, ils se bornent à penser secrètement au Bouddha. Les temples des dieux se comptent par centaines, et les hérétiques par dizaines de mille. Le roi actuel descend du dieu Na-lo-yen (Narayana Dêva); il est de la caste des P'o-lo-men (Brahmanes). Son nom est P'o-saī-kie-lofa-mo (Bhâskaravarma)1; il porte le titre de Keou-mo-lo2 (Koumara). Depuis que sa famille possède ce royaume, jusqu'au roi actuel, la succession des princes embrasse un espace de mille générations. Le roi est passionné pour l'étude, et le peuple imite son exemple. Les hommes de talent des pays lointains chérissent sa justice et aiment à voyager (dans ses États). Quoiqu'il n'ait pas une foi sincère dans la loi du Bouddha, il témoigne un grand respect aux Cramanas qui sont doués d'un pro-

¹ En chinois, Ji-tcheou « casque du soleil ». Nous ferons observer ici que le mot sanscrit surma est expliqué, dans Wilson (Diet. sanscrit), par « armure, cotte de mailles ».

² En chinois, Thong-tseu « jeune homme ». En sanscrit, le mot Koumâra désigne, en outre, le prince royal, l'héritier du trône.

78 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

fond savoir. Dès qu'on eut appris qu'il en était arrivé un 1, les religieux de ce royaume (Kâmaroûpa), qui étaient venus, d'un pays éloigné, pour étudier la loi profonde du Bouddha dans le couvent de Na-lan-t'o (Nâlanda), du royaume de Mo-kie-t'o (Magadha), vinrent deux ou trois fois le trouver (de la part du roi) avec les témoignages les plus affectueux; mais il n'avait pas encore obéi à ses ordres. Dans ce moment, le maître des Cástras, Chi-lo-po-t'o-lo (Cilabhadra)2 lui dit: « Si vous vou-· lez reconnaître les bienfaits du Bouddha, vous devez propager la droite loi. Je vous engage à partir, sans craindre les fatigues d'un long voyage. Le roi Keou-· mo-lo (Koumara) avait une sorte de respect héréditaire · pour les docteurs hérétiques, mais aujourd'hui voilà · qu'il invite un Cha-men (Cramana); c'est une belle ac-· tion. On voit par là qu'il change de conduite, et veut · contribuer puissamment au bonheur des hommes. Au-« trefois vous aviez formé de grands desseins; vous aviez « fait serment de voyager seul dans les contrées étran-« gères, de sacrifier votre vie pour aller chercher la loi « et sauver toutes les créatures. Pourriez-vous n'avoir en vue que votre pays natal? Vous devez oublier les « succès et les revers, et rester indifférent à la gloire · comme au déshonneur, propager la doctrine du Saint, · éclairer et conduire la multitude des hommes égarés,

^{&#}x27; Ce religieux était Hionen-theang.

³ Cilabhadra se trouvait alors dans le couvent de Nâlanda, ou venait d'arriver Hionen-thana.

³ C'est-à-dire, voilà qu'il vous appelle auprès de lui.

« mettre les créatures avant vous-même, renoncer à la « réputation, et agrandir le domaine de la loi. »

Là-dessus, il allégua des excuses; mais il ne put se faire dispenser. Il se mit donc en route avec les messagers, et alla se présenter au roi.

· Quoique je sois dépourvu de talents, lui dit Keoumo-lo (Koumára), j'ai toujours chéri les hommes d'un savoir éminent. Aussi, dès que j'ai connu votre nom et la haute estime qui vous entoure, j'ai osé vous adresser une invitation.

- « Je n'ai, répondit-il, qu'une capacité médiocre et « une intelligence bornée; je suis confus de voir que « mon nom soit arrivé jusqu'à vous. »
- « Qu'il est beau, s'écria le roi Keou-mo-lo (Kou-màra), de rechercher la loi et d'aimer l'étude avec passion, de regarder son corps avec dédain, et de voyager, en bravant les plus grands périls, dans les pays étrangers! Voilà l'heureuse influence des instructions du roi; voilà pourquoi les mœurs du royaume respirent l'estime de l'étude. Maintenant, dans les royaumes de l'Inde, il y a beaucoup de personnes qui chantent des morceaux de musique, destinés à célébrer les victoires du prince de Thin, du royaume de Mo-ho-lchina (Mahā Tchina la grande Chine). C'est ce que j'ai appris depuis longtemps. Serait-ce le pays natal de l'homme d'une grande vertu '? »
- Oui, sire, répondit-il; ces chants célèbrent, en

^{&#}x27; C'est-à-dire, ce royaume serait-il votre pays natal?

- Je ne pensais pas, reprit Keou-mo-lo (Koumāra),
- que l'homme d'une grande vertu (c'est-à-dire, vous)
- fût originaire de ce royaume. J'ai constamment désiré de connaître les heureux effets de ses lois; il y a - bien longtemps que mes regards se sont tournés vers - l'Orient (vers la Chine). Mais les montagnes et les rivières m'ont empêché d'y aller moi-même. »

- Notre auguste souverain, répondit-il, a porté
au loin ses vertus saintes, et l'influence de son humanité s'est répandue à de grandes distances. Il y a un grand nombre de peuples étrangers qui ont salué la porte du palais et se sont déclarés ses sujets'.

- porte du pasas et se sont decares ses sujets'.

- Puisqu'il couvre ainsi les hommes de sa protection, reprit le roi Koumdra, mon vœu le plus ardent
est d'aller à sa cour lui offiri mon tribut. Maintenant,
le roi Kia-ji (Çilâditya) se trouve dans le royaume de
Kie-tcha-ou-khi-lo (Kadjoūghira); il se dispose à instituer une grande distribution d'aumônes, pour obtenir
le bonheur et l'intelligence. Les religieux (Cramana)
et les Brahmanes des cinq Indes, qui sont doués d'un
profond savoir, ont tous été convoqués, sans exception. Aujourd'hui il a envoyé des messagers pour
vous inviter; il désire que vous partiez avec eux. » Làdessus, il se mit aussitôt en route.

A l'est de ce royaume, règne une chaîne de montagnes et de collines; on ne rencontre aucune capitale de grand royaume. Ses frontières sont voisines des barbares du sud-ouest; c'est pourquoi les habitants leur

¹ Voyez l'Introduction, page LXXVII, ligne 26.

ressemblent sous le rapport des mœurs. J'ai interrogé les gens du pays et j'ai appris qu'après un voyage de deux mois on peut entrer dans les frontières sud-ouest du pays de Chou. Mais les montagnes et les rivières présentent à la fois des obstacles et des dangers : un air contagieux, des vapeurs malfaisantes, des plantes vénéneuses et des serpents gorgés de poisons, causent des maux infinis.

Au sud-est de ce royaume, des éléphants sauvages marchent en troupe et exercent leur fureur; c'est pourquoi; dans ce royaume, l'armée des éléphants l'est extrémement nombreuse.

En sortant de ce pays, il fit douze à treize cents li au sud, et arriva au royaume de San-mo-ta-tch'a (Samatata)?

ROYAUME DE SAN-MO-TA-TCH'A.

(SAMATAȚA.)

Ce royaume a environ trois mille li de tour, et sa capitale, une vingtaine de li. Il est voisin d'une grande mer, et de là vient que le sol est bas et humide. Les moissons de grains sont très-abondantes, et l'on recueille une quantité de fleurs et de fruits. Le climat est doux; les mœurs sont pures, mais les hommes sont d'un naturel dur et cruel. Ils sont petits de taille et noirs de couleur. Ils étudient avec ardeur, et suivent à la fois le sentier

^{&#}x27; En sanscrit, Hastikâya « le corps des éléphants ».

^{*} Inde orientale.

89

de l'erreur ét de la vérité! Il y a une trentaine de couvents, où l'on compte environ deux mille religieux, quiétudient tous la doctrine de l'école Chang-tso-pou (l'école des 'Sthaviras). Il y a cent temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle; les plus nombreux sont les Ni-kien (Nirgranthas), quivont nus.

A une petite distance de la ville, il y a un Stoāpa, qui a été bâti par le roi Wos-peou (Açoka). Jadis, en cet endroit, Jou-lai (le Tathágata) expliqua, pendant sept mois, la loi sublime, en faveur des Dévas.

A côté, on voit un endroit où se sont assis les quatre Bouddhas passés, et où ils ont laissé, en faisant de l'exercice, les traces de leurs pas.

A une petite distance de ce lieu, on voit, dans un couvent, une statue du Bouddha, en jade bleu. Elle est haute de huit pieds; et offre au complet tous les signes de beauté ². Les effets de sa puissance divine éclatent en tout temps.

En sortant de ce royaume, au nord-est, sur le bord d'une grande mer, on rencontre, au milieu d'une vallée, le royaume de *Chi-li-tch'a-ta-lo* (Çrikchatra).

Plus loin, au sud-est, près d'une grande baie, se trouve le royaume de Kia-mo-lang-kia (Kâmalangka);

² Ce passage me paraît signifier que, dans ce royaume, on trouve à la fois des partisans de l'hérésie et des hommes dévoués au culte de la vérité.

On peut voir dans Burnouf (Lotus, p. 553), la liste et la description des trente-deux signes caractéristiques d'un grand homme (Mahd pouroucha lakchandni).

plus loin, à l'est, le royaume de To-lo-po-ti (Dârapati?); plus loin, à l'est, le royaume de l-chang-no-pou-lo (lçânapoura)¹; plus loin, à l'est, le royaume de Mo-hotchen-po (Mahâtchampā)²; plus loin, au sud-ouest, le royaume de Yen-mo-na-cheou (Yamanadvipa?)². L'accès de ces six royaumes étant défendu par des montagnes et des rivières, le voyageur n'y est pas entré; cependant, par des informations orales, on peut en connaître les mœurs et les limites.

En partant du royaume de San-mo-ta-tch'a (Samatata), il fit environ neuf cents li à l'ouest, et arriva au royaume de Tan-mo-li-ti (Tâmralipti) 4.

ROYAUME DE TAN-MO-LI-TI.

(TÂMRALIPTÎ.),

Ce royaume a de quatorze à quinze cents li de tour; la circonférence de la capitale est d'une dizaine de li. Il avoisine les bords de la mer. Le sol est bas et humide; les grains se sèment et se récoltent à des époques régulières. Ce pays produit une grande abondance de fleurs et de fruits. Le climat est chaud; les mœurs sont vives et ardentes; les hommes ont un caractère ferme et courageux; ils suivent à la fois le sentier de l'erreur

¹ Içana est un des noms de Çiva.

Le grand Tchampa; en chinois, Lin-i, aujourd'hui Tsiampa.

³ Peut-être Yavanadupa. Je remarque que, dans l'Encyclopédie Fayouen-tchon lin, liv. XV, fol: 18, les Yavanas sont appelés Ye-mei-ni. I'ajouterni que la première syllabe yen se prononce ya dans Yama.

¹ Inde orientale.

84 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES

et de la vérité ¹. Il y a une dizaine de couvents qui renferment un millier de religieux. On compte, en outre, une cinquantaine de temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle. Ce royaume est situé sur une baie, et l'on y aborde par eau et par terre. On y trouve une immense quantité de marchandises rares et précieuses; c'est pourquoi les habitants de ce royaume sont, en général; riches et opulents.

A côté de la ville, il y a un Stoupa, qui a été bâti par le roi Wou-yeou (Açôka). Tout près de ce monument, on voit un endroit où se sont assis les quatre Bouddhas passés, et où ils ont laissé, en faisant de l'exercice, les traces de leurs pas.

En sortant de ce pays, il fit environ sept cents li au nord-ouest, et arriva au royaume de Kie-lo-na-soufa-la-na (Karnasouvarna)².

ROYAUME DE KIE-LO-NA-SOU-FA-LA-NA.

(KARNASOUVARNA.)

Ce royaume a de quatre mille quatre cents à quatre mille cinq cents li de tour. La circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. La population est fort nombreuse, et toutes les familles vivent dans l'aisance. Le sol est bas et humide; les grains se sement et se récoltent à des époques régulières; les fleurs y viennent

Voyez plus haut, page 82, note 1.

² Inde orientale.

MEMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. X. 85

en abondance, ainsi que les fruits les plus rares et les plus estimés. Le climat est tempéré: les mœuïs sont douces et pures. Les habitants aiment la culture des lettres; ils suivent en même temps l'erreur et la vérité. Il y a une dizaine de couvents, où l'on compte environ deux mille religieux de l'école Tching-liang-pou (l'école des Sanmatiyas), qui se rattache au petit Véhicule. Il y a une cinquantaine de temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes sont extrêmement nombreux. On voit, à part, trois coivents dont les religieux, pour obéir aux instructions léguées par Ti-p'o-ta-to (Dèvadatta), ne mangent ni lait ni beurre.

A côté de la capitale, s'élève lè couvent appelé Lolo-wei-tchi-seng-kiu-lan (Raktavițisanghărânua). Ses salles
sont claires et spacieuses; ses tours et ses pavillons s'elancent au haut des airs. Les hommes de ce royaume
qui se distinguent par des talents élevés, un profond
savoir et une vive intelligence, viennent tous se réunir
dans ce couvent, lls se perfectionnent l'un l'autre par
des exhortations, polissent leur conduite et font reluire
leur vertu. Dans l'origine, les habitants de ce royaume
ne eroyaient pas à la loi du Boùddha. A cette époque,
il y avait un docteur hérétiqué de l'Inde du midi, dont
le ventre était couvert de feuilles de cuivre, et qui portait sur sa tête un flambeau ardent. Armé d'un bâton et

¹ Lo-to-wei-tchi , en chinois , Tchi-ni . limon rouge ...

^{&#}x27; Îl y a, en chinois, Tcho-mo staillent et frottent »; expressions empruntées à l'art du lapidaire.

^{&#}x27; C'est-à-dire, à l'époque où le voyageur s'y trouvait.

86

marchant d'un pas altier, il arriva dans cette ville. Faisant sonner bien haut sa dialectique ¹, il provoquait chacun à discuter avec lui. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il portait sur la tête et sur le ventre cet étrange appareil, il répondit : · Jai beaucoup étudié les lettres, · et j'ai une vaste capacité; je crains que mon ventre ne · crève (sic). Je suis ému de pitité en voyant la stupidité · et l'aveuglement des hommes : voilà pourquoi je porte · un flambeau ardent. ·

Dix jours s'étaient écoulés sans que personne l'interrogeât. On eut beau chercher parmi les savants les plus renommés, on n'en trouva aucun qui pût lui tenir tête 2. Le roi s'écria : Dans toute l'étendue de mes États, est-ce qu'il n'existe pas d'hommes éclairés? Si personne ne répond aux questions difficiles de cet étranger, ce sera pour mon royaume un profond déshonneur. Il faut chercher encore, et scruter les plus obscures retraites. »

Quelqu'un dit alors : « Au milieu d'une grande forèt, il y a un homme extraordinaire qui se donne le nom de Cha-men (Cramana) et se livre à l'étude avec ardeur. Maintenant il vit à l'écart, dans l'obscurité et le silence; il y a bien longtemps qu'il mène ce genre de vie. Pourrait-il agir ainsi, s'il n'était pas attaché à la loi et dévoué à la vertu?

A cette nouvelle, le roi alla lui-même l'inviter à venir. - Je suis originaire de l'Inde du midi, lui dit le

¹ Littéralement : agitant et battant le tambour de la discussion.

¹ Littéralement : il n'y eut pas son homme.

Cha-men (le Çramana); au milieu de mes voyages, je me suis fixé ici. Mes connaissances sont communes et superficielles; je crains que vous ne l'ignoriez. Je tâ-cherai cependant d'obéir à vos ordres; je ne veux point vous opposer un refus opiniatre. Si je ne suc-combe point dans cette discussion, je vous prierai de construire un couvent, et d'y appeler les religieux, pour honorer et célèbrer la loi du Bouddha.

--- Je reçois avec respect votre demande, repartit • le roi; je n'oserais pas oublier votre vertu. »

Le Cha-men (le Cramana) accepta l'invitation du roi, et se rendit dans la salle des conférences. Alors, le docteur hérétique lut un écrit composé d'environ trente mille mots, où il exposait ses principes et son but. Ses idées étaient profondes et son style, était nourri de science. Il embrassait à la fois les noms et les figures, et captivait les oreilles et les yeux ¹.

Le Cha-men (le Cramana) l'eut à peine entendu, qu'il comprit sa thèse à fond, et que nulle expression, nulle idée ne lui échappa. Il lui suffit de quelques centaines de mots pour discuter la question et résoudre les difficultés. Il interrogea alors le docteur hérétique sur ses principes et son but; mais celui-ci, à court de paroles et de raisons, ferma la bouche et ne sut que répondre. Il perdit ainsi sa réputation, et se retira couvert de honte.

¹ Littéralement : Retibus includebat ro videre et ro audire. L'expression Mang-lo « envelopper dans un filet » s'applique bien à un orateur qui s'empare de tout son auditoire.

Le roi conçut un profond respect pour la vertu du religieux. Il fit bâtir ce couvent, et, depuis cette époque, il propage avec zèle les enseignements de la loi.

A côté, et à une petite distance du couvent, il y a un Stoipa, qui a été bâti par le roi Wou-yeou (Acôka). Jadis, dans cet endroit, Jou-lai (le Tathâgata) expliqua la loi pendant sept jours, pour éclairer et guider les hommes.

A côté de ce monument, on voit un Vihâra. Les quatre Boudâhas passés s'étaient assis en cet endroit et.y avaient laissé, en faisant de l'exercice, les traces de leurs pas. Il y a, en outre, plusieurs Stoûpas, qui s'élèvent tous dans des lieux où Jou-laï (le Tathágata) a expliqué la loi; ils ont été bâtis par le roi Wou-yeau (Açôka).

En sortant de ce pays, il fit environ sept' cents li au sud-ouest, et arriva au royaume de Ou-tch'a (Ouda)?.

ROYAUME DE OU-TCH'A

(OUDA.)

Le royaume de Ou-tch'a a environ sept mille li de teur; la circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. Le sol est gras et fettle, et donne de riches moissons. En général, toutes les espèces de fruits y sont plus abondantes que dans les autres royaumes. Il serait dificile de faire connaître en détail les plantes rares et les fleurs renommées qui y croissent. Le climat est chaud; les habitants ont des mœurs farouches, une

¹ Inde orientale.

MEMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. X.

stature élevée et le teint noir. Leur langue et leur prononciation différent de celles de l'Inde centrale. Ils aiment l'étude, et s'y livrent sans relâche. La plupart croient à la loi du Bouddha. Il y a une centaine de couvents où l'on compte environ dix mille religieux, qui étudient tous la doctrine du grand Véhicule. On compte cinquante temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent péle-mêle. Les Stoúpas, au nombre d'une dizaine, ont tous été hâtis par le roi Woa-yeou (Açòka), dans des endroits où Jou-lai (le Tathâgata) a prêché la loi.

Au milieu d'une grande montagne, qui est située sur les frontières sud-ouest du royaume, s'élève un couvent appelé Pou-se-po-ki-li-seng-kia-lan (Pouchpa-giri sanghàràtma). Il renferme un Stoipa en pierre où éclatent beaucoup de prodiges. Quelquefois, aux jours de jedine à il répand une lucur éclatante. C'est pourquoi les hommes qu'anime une foi pure y accourent de tous cotés. Ils tiennent des parasols ornés des plus belles fleurs, et présentent à l'envi leurs offrandes. Si, au bas du bassin qui reçoit la rosée, et sur la coupole, qui a la forme d'un vase renversé, ils placent la hampe d'un parasol orné de fleurs, elle y reste fixée comme une aiguille attirée par l'ainnant.

Dans un couvent situé sur une montagne, au nordouest de cet endroit, il y a un Stoûpa qui offre les mêmes merveilles que le précédent. Ces deux Stoûpas ont été

¹ Le couvent de la Montagne des fleurs.

¹ On distingue neuf jours de jeune. (Voyez liv. I, page 6, note 2.)

bâtis par les démons, et de la viennent ces miracles extraordinaires.

Sur les frontières sud-est du royaume, et près du rivage d'une grande mer, on rencontre la ville de Tche-li-ta-lo (Tcharitra)¹, dont la circonférence est d'une vingtaine de li. C'est là que passent et s'arrètent, en allant et venant, les marchands qui s'embarquent, et les voyageurs des contrées lointaines. Cette ville a des murs solides et élevés; elle renferme une multitude de produits rares et précieux.

En dehors de la ville, il y a cinq Stoüpas contigus 2, dont les tours et les pavillons s'élèvent à une grande hauteur. On y voit des statues de personnages vénérables, exécutées avec autant d'art que de magnificence.

Du côté du sud, à une distance d'environ vingt mille li de Seng-ñia-lo (Siñhala — Ceylan), si, dans le sielence de la nuit, on regarde dans le lointain le sommet du Stoapa de ce royaume, qui renferme une dent du Bouddha, on aperçoit une pierre précieuse d'un éclat resplendissant, qu'on prendrait pour un flambeau lumineux, suspendu au haut des airs.

En sortant de ce pays, il fit environ douze cents li au sud-ouest, au milieu de vastes forêts, et arriva auroyaume de Kong-yu-to (Kônyôdha?).

En chinois, Fa-hing-tch'ing . la ville du départ .

¹ Littéralement : disposés par ordre, comme des écailles.

ROYAUME DE KONG-YU-T'O.

(KÖNYÖDHA?)

Ce royaume a environ mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li; il est voisin d'une baie. Les montagnes et les collines sont fort élevées; le terrain est bas et humide; les grains se sèment et se récoltent à des époques régulières. Le climat est chaud; les mœurs respirent la bravoure; les hommes ont une haute stature et la figure noire. Ils ont quelques, notions de la justice et des rites, et sont peu enclins à tromper. Les caractères de leur écriture ressemblent à ceux de l'Inde centrale, mais leur langue et leur prononciation sont fort différentes. Ils montrent un grand respect pour les hérétiques, et ne croient point à la loi du Bouddha. Il y a une centaine de temples des dieux, et l'on compte environ dix mille hérétiques des différentes sectes. Les frontières de ce royaume embrassent plusieurs dizaines de petites villes qui touchent à des montagnes, et sont situées au confluent de deux mers. Les murs étant solides et élevés, et les soldats pleins de bravoure et d'audace, le roi domine, par sa puissance, sur les États voisins, et ne connaît personne qui ait la force de lui résister. Comme ce royaume est voisin de la mer, il abonde en objets rares et précieux. Dans les transactions commerciales, on fait usage de cauris et de perles. Ce pays produit des éléphants noirs qu'on attelle à des chars pour faire de longs voyages.

En sortant de ce royaume, au sud-ouest, il entra dans de grandes plaines sauvages, et pénétra dans des forêts profondes dont les arbres gigantesques s'élevaient jusqu'aux nues et dérobaient le soleil.

Après avoir fait de quatorze à quinze cents li, il arriva au royaume de Kie-ling-kia (Kalinga).

ROYÂUME DE KIE-LING-KIA.

(KALINGA.)

Ce royaume a environ cinq mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. Les grains se sèment et se récoltent à des époques régulières; les fleurs et les fruits viennent en abondance. Des bois et des jongles continus occupent plusieurs centaines de li. Ce royaume produit des éléphants sauvages de couleur noire; qui sont très-appréciés des royaumes voisins. Le climat est brûlant; les mœurs sont violentes et emportées. La plupart des hommes sont d'un naturel brusque et sauvage, mais ils sont fermement attachés à la bonne foi et à la justice. Leur parole est vive et légère, et leur accent pur et correct; sous le rapport de la langue et de la prononciation, ils diffèrent des peuples de l'Inde centrale. Il en est peu qui croient à la droite loi ; la plupart sont adonnés à l'hérésie. Il y a une dizaine de couvents, où l'on compte cinq cents religieux de l'école Chang-tso-pou (l'école des Sthaviras), qui se rattache au grand Véhicule. On voit environ deux

¹ Inde méridionale.

cents temples des dieux, que fréquente une multitude d'hérétiques de différentes sectes; les plus nombreux sont les Ni-kien (Nirgranthas)¹.

Dans les temps anciens, le royaume de Kie-ling-kia (Kalinga) possédait une population agglomérée. (Dans les rues,) on se touchait des épaules et les moyeux des chars se heurtaient; en élevant les manches des vêtements, on aurait formé un voile d'une longueur immense. Il y avait un Richi; doué des cinq facultés surnaturelles (Pañtchábhidjñás) 2, qui vivait dans une caverne pour nourrir sa pureté. Quelques personnes l'ayant un jour insulté, il perdit ses facultés divines. Il proféra d'affreuses imprécations, et sit mourir les hommes du royaume. Il ne resta ni un enfant, ni un vieillard; les sages et les simples périrent ensemble, et la population disparut. Après un grand nombre d'années, ce royaume reçut peu à peu des émigrés; mais il n'est pas encore complétement peuplé. C'est pourquoi, maintenant, il ne renferme encore qu'un petit nombre de familles.

A peu de distance, au midi de la ville, il y a un Stoúpa, haut d'une centaine de pieds, qui a été bâti par le roi Wou-yeou (Λςόλα). A côté, on voit un endroit où les quatre Bouddhas passés se sont assis, et ont laissé, en faisant de l'exercice, les traces de-leurs pas.

A la frontière septentrionale du royaume, sur le passage supérieur d'une grande montagne, il y a un

¹ Ordinairement l'auteur ajoute Lou-hing, c'est à dire, qui sont nus.

Voyez Burnouf, Lotus, pag. 820 et suiv.

Stoupa en pierre, haut d'une centaine de pieds. Au commencement des Kalpas, à l'époque où les hommes avaient une longévité sans bornes, il y eut un Pratyéka Bouddha' qui entra, en cet endroit, dans le Niradpa.

En sortant de ce pays, au nord-ouest, il fit environ dix-neuf cents li à travers des montagnes et des forets, et arriva au royaume de *Kiao-sa-lo* (Kôsala)².

ROYAUME DE KIAO-SA-LO.

(KÔSALA.)

Ce royaume a une étendue d'environ six mille li; ses frontières sont entourées d'une ceinture de montagnes. Les forêts et les jongles se touchent. La circonférence de la capitale est d'une quarantaine de li. Le sol est gras et fertile, et donne de riches produits. Les villes et les villages se regardent?; la population est agglomérée; les hommes sont d'une taille élevée et noirs de couleur; leurs mœurs sont dures et violentes; ils sont naturellement braves, et l'on trouve parmi eux des partisans de l'hérésie et de la vérité. Ils se distinguent par l'élévation et l'éclat de leur savoir. Le roi est de la caste des Tsa-ti-li (des Kchattriyas); il révère la loi du Bouddha, et étend au loin son humanité et ses bienfaits. Il y a une centaine de couvents où l'on compte un peu moins de mille religieux, qui tous suivent la

¹ En chinois, To-khio « un homme doué d'une intelligence distincte ».

¹ Inde centrale.

C'est-à-dire, sont très-rapprochés.

doctrine du grand Véhicule. Il y a environ soixante et dix temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle.

A peu de distance au midi de la ville, il y a un antique couvent, à côté duquel s'élève un Stoupa, qui a été bâti par le roi Wou-yeou (Açôka). Jadis, en cet endroit, Jou-lai (le Tathagata) fit éclater ses grandes facultés divines, et dompta des hérétiques. Dans la suite des temps, Long-meng-p'ou-sa (Nagardjouna Bodhisattva) s'arrêta dans ce couvent. A cette époque, le roi de ce royaume s'appelait So-to-p'o-ho 1 (Sadvaha). Il était plein d'estime et de respect pour Long-meng (Nagardjouna), et faisait placer des gardes autour de sa chaumière. Dans ce même temps, Ti-p'o-p'ou-sa (Dêva Bôdhisattva), qui arrivait du royaume de Tchi-sse-tsea (Sinhala - Ceylan), demanda à discuter avec lui. Il s'adressa au gardien de la porte, et lui dit : « Veuillez m'annoncer. » Celui-ci entra sur-le-champ, et avertit son maître. Long-meng (Năgårdjouna), qui connaissait depuis longtemps sa réputation, remplit d'eau son pot de religieux, et donna ainsi ses ordres à son disciple : « Prenez cette eau, et mon-· trez-la à ce Ti-p'o (Dêva). · Dêva, ayant vu l'eau, garda le silence et y jeta une aiguille. Le disciple prit le vase, et s'en revint le cœur plein de doutes. « Qu'a-t-il dit? » demanda Long-meng (Nagardjouna).

- « Il a gardé le silence, répondit-il, et n'a pas proféré un seul mot. Il s'est borné à jeter une aiguille « dans l'eau. »

¹ En chinois, In-tching « celui qui conduit les bons ».

— Quelle admirable prudence! s'écria Long-meng
(Nagàrdjouna). Connaître d'avance les premiers germes
des événements, c'est le fait d'un esprit; apercevoir les
choses cachées, c'est le privilége d'un second saint¹.
Il faut que vous fassiez entrer immédiatement un
homne d'une vertu aussi éminente.

- • Qu'entendez-vous par là? Ini repartit le disciple. • Est-ce en cela que consiste la sublime éloquence du • silence? •

Cette eau, répondit Nagardjouna, se prête à la forme ronde ou carrée des vases; elle est claire ou trouble, suivant les choses qu'elle touche. Elle s'étend et remplit les lieux sans laisser d'interstice; elle est d'une pureté inconcevable. Si vous considérez l'eau qui remplit ce vase, elle peut être comparée à la science universelle que j'ai acquise par l'étude. Lorsqu'il y a jeté une aiguille, elle a tout à coup pénétré jusqu'au fond. Ce n'est pas un homme ordinaire : il faut promptement l'appeler et me le présenter.

Or, Long-meng (Någårdjouna) avait un air imposant, qui inspirait une crainte respectieueus; ceux avec qui il discutait étaient tous vaincus et courbaient la tête devant lui. Depuis longtemps Ti-p'o (Dèva) admirait son noble caractère, et aspirait à devenir son disciple. Il eut alors le désir de lui demander des leçons; mais d'avance il sentait ses esprits alarmés; d'avance il redoutait l'aspect

¹ Il y a, en chinois, Ya-ching « second saint », expression que les lettres appliquent à Meng-treu, qu'ils placent, dans leur estime, après Confucius. Pour les Bouddhistes, le premier saint est le Bouddha:

grave et sévère du maitre. Étant monté dans la salle, il s'assit à l'écart; puis, jusqu'à la fin du jour, il traita des questions profondes, et se distingua par l'élévation de ses idées et la pureté de son langage.

Long-meng (Nagardjouna) s'écria : « Le disciple elfacera tout son siècle, et son éloquence merveilleuse
illustrera ses ancêtres. Je ne suis qu'un vieillard débile
et décrépit. Puisque j'ai rencontré cet homme distingué, je sais véritablement à qui confier le soin de répandre la vérité à grands flots! Pour transmettre sans
interruption le flambeau de la doctrine, et propager
avec état l'enseignement de la loi, voilà l'homme sur
qui je me repose. Heureusement il peut s'asseoir en
avant des autres ², et traiter avec talent les questions
les plus subtiles et les plus profondes. »

En entendant ces paroles, Ti-p'o (Dèva) éprouva au fond de son cœur un sentiment d'orgueil. Avant 3 de commencer l'exposition de son sujet, il fit une excursion dans le domaine de la logique, et présenta les principes de son discours. Mais, comme il levait les yeux en haut, en cherchant à établir sa thèse, il rencontra tout à coup le visage imposant du maître. Il oublia ses paroles et resta interdit; puis, quittant sa place, il s'accusa luimène, et demanda aussitôt à recevoir ses leçons's.

¹ En chinois, Sie-p'ing « effundere aquam ex situlo ».

^{*} C'est-à-dire, occuper la place du maître qui enseigne.

³ Littéralement : étant sur le point d'ouvrir le magasin du sens, il se promena d'abord dans le jardin de la logique.

⁴ En chinois, Nie « devoir, tâche d'un écolier (pensum) »

Rasseyez-vous, lui dit Long-meng (Năgărdjouna); je
 vais maintenant vous comnuniquer les principes sublimes de la vérité et la pure doctrine du roi de la loi
 (du Bouddha).

Ti-p'o (Dèva) jeta à terre ses cinq membres ¹, et, se soumettant de tout son cœur, il lui dit : « A partir d'au-« jourd'hui, j'ose obéir à vos ordres. »

Long-meng (Någårdjouna) était fort versé dans la science des simples, et il prenait des bols pour entretenir sa vie. Il était arrivé à l'âge de plusieurs centaines d'années, sans que son esprit ni sa figure se ressentissent de la vieillesse. Le roi In-tching (Sadvaha), ayant obtenu des simples d'une vertu merveilleuse, avait atteint pareillement plusieurs centaines d'années. Le roi avait un fils en bas âge, qui s'adressa un jour à sa mère, et lui parla ainsi:

« Quand pourrai-je succéder au trône du roi? »

— D'après ce que je vois, lui répondit sa mère, l'époque de cet événement n'est pas encore arrivée. Le roi, votre père, a déjà atteint plusieurs centaines d'années, et heaucoup de ses fijs et petits-fils sont morts de vieillesse. Cette longévité est due à l'in-fluence des vertus de Long-meng (Năgărdjouna) et à sa profonde connaissance des simples. Dès que le P'ou-sa (Bôdhisattva) s'eteindra, le roi doit infailliblement mou-rir. Ce Long-meng-p'ou-sa (Năgărdjouna Bôdhisattva)

[&]quot;I Sorte de prosternement, que les Indiens appellent uns, Pañtcháñga. Par les cinq membres, on entend : les deux mains, les deux genoux et la tête.

est doué à la fois d'une rare intelligence et d'une bienveillance profonde; il fait du bien à toutes les créatures, et n'a nul souci de son corps et de sa vie. Allez ele trouver, et essayez de lui demander l'aumône de sa tète. S'il accède à ce désir, vous êtes sûr d'obtenir l'accomplissement de vos vœux.»

Le prince royal obéit avec respect aux instructions de sa mère, et se rendit au couvent. Le gardien de la porte, tout étonné, cournt (annoncer sa visite), et il put entrer sur-le-champ.

Dans ce moment, Long-meng-p'ou-sa (Năgârdjouna Bödhisattva) se promenait en récitant des hymnes. Dès qu'il eut aperçu le fils du roi, il s'arrêta et lui dit:

« Pourquoi venir ce soir à une heure indue? En daignant entrer dans mon humble couvent, vous accourez
« avec précipitation, comme un homme en péril et agité

» par la crainte! »

Le jeune prince lui dit: «Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de ma tendre mère. En parlant avec elle des «sages qui pratiquent l'aumône, j'exprimai l'opinion « que les hommes attachent un grand prix à la vie; j'a- joutai que, dans les documents sacrés et les ouvrages « de morale, je n'avais vu personne qui eût sacrifié son corps à la légère pour le donner en aumône à ceux qui « le demandaient. » — « Vous vous trompez, répliqua ma tendre mère; les Sougatas (Chen-chi) des dix régions, les Tathàgatas [Jou-lai] des trois mondes, après avoir ouvert leur œur au bien, sont arrivés à voir face « à face le fruit (obtenir la dignité d'Arhat). Ils ont cher-

« ché avec zèle la sainte voie du Bouddha, ils ont dompté « leurs sens et enduré des affronts. L'un a abandonné « son corps pour nourrir une bête féroce, l'autre a coupé « sa chair pour sauver une colombe. Le roi Youei-kouang « (Tchandraprabha) a fait aux Brâhmanes l'aumône de « sa tête; le roi Ts'e-li (Mâitrîbala) a abreuvé de son sang « un Yo-tch'a (Yakcha) affamé. Il me serait difficile de « citer tous ceux qui ont agi comme eux. Si l'on cherche « parmi les anciens sages, quel est le siècle qui n'offre « pas de pareils exemples? Aujourd'hui Long-meng-p'ou-« sa (Nagardjouna) est animé de ces nobles sentiments. « Pour moi, ayant déjà eu besoin de la tête d'un homme, · j'ai eu beau la demander pendant longues années, je « n'ai encore trouvé personne qui daignât me faire l'au-« mône de la sienne. Si j'avais voulu me livrer à la vio-« lence et au meurtre, ce crime aurait eu de terribles « conséquences; si j'avais ôté la vie à un innocent, mon « infamie aurait éclaté au grand jour. Mais Long-meng-« p'ou-sa (Nagardjouna Bôdhisattva) s'applique avec ar-« deur aux principes du Saint, il aspire de loin au fruit « du Bouddha, sa bonté se répand sur les êtres intelli-« gents, et ses bienfaits ont une étendue sans bornes. Il · méprise la vie comme (l'algue) qui flotte, il fait aussi · peu de cas de son corps que du bois pourri. Il ne vou-« dra pas contrarier vos vœux, et daignera vous accor-« der votre demande. »

— « Oui, s'écria Long-meng (Nâgărdjouna), ces paroles « sont l'expression de la vérité. Je cherche le saint fruit « du Bouddha; c'est le Bouddha qui m'apprend à pratiquer l'aumône. Ce corps est comme un vain son et conne une bulle d'eau; il doit tourner dans le cercle des quatre naissances !, et parcourir tour à tour les six voies ¹. Depuis longtemps j'ai juré hautement de ne ⁴ jamais résister aux désirs des créatures. Mais le fils du roi rencontrera un empèchement absolu ². Que faut-il entendre par là? Dès que je serai mort, votre père mourra aussi. Songez bien à ceci; qui pourra le sauver? ³

Long-meng (Năgârdjouna) regarda de tous côtés, d'un air embarrassé, et chercha un moyen de s'ôter la vie. Avec une feuille de roseau desséché, il se coupa fuimême le cou, comme avec le tranchant d'un glaive, et sa tête se détacha de son corps.

A ce spectacle, le prince royal s'enfuit épouvanté. Le gardien de la porte informa le roi de cet événement, et le liui raconta de point en point. En entendant ce récit, le roi fut saisi d'une émotion douloureuse et mourut en effet.

A environ trois cents li au sud-ouest du royaume, on arrive à la montagne appelée *Po-lo-mo-lo-ki-li* (Paramalagiri). Cette montagne s'élève au-dessus des autres et

¹ Il peut naître: 1° d'un œuf; 2° d'une matrice humaine; 3° de l'humidité (sie); 4° par métamorphose. (Dictionnaire San-theang-fa-sou, liv. XVI, fol. 15.)

² 1° La voie des Dévas; 2° la voie des hommes; 3° la voie des Asouras; 4° la voie des démons faméliques; 5° la voie des brutes; 6° la voie des damnés. (Dict. San-thsang-fa-sou, liv. XXVII, fol. 13.)

³ Littéralement : une impossibilité.

^{&#}x27; En chinois, He-fong e le pic noir ».

^{&#}x27; Aujourd'hui Baramoulaghiri.

présente de hauts sommets et des cavernes dangereuses. Comme elle n'a ni bords saillants ni vallées, elle semble ne former qu'un immense bloc de pierre. Le roi In- tching (Sadvaha) fit creuser le centre de cette montagne en faveur de Long-meng-p'ou-sa (Någårdjouna Bödhisattva), et y construisit un couvent. A plusieurs dizaines de li de la montagne, il fit pratiquer un chemin creux. Lorsque, du pied de la montagne, on regardait en haut, au milieu des rochers ouverts par la main des hommes, on apercevait de longues galeries, des auvents pour se promener à l'abri, de hautes tours et un pavillon à plusieurs étages. Ce pavillon avait cinq étages, et chaque étage avait quatre salles disposées en forme de chapelles. Chaque chapelle renfermait une statue en or fondu, de la taille du Bouddha, travaillée avec un art merveilleux, et uniquement ornée d'or et de pierres précieuses. Du haut du pic élevé de la montagne, une source abondante s'échappait en cascade, entourait de ses eaux le pavillon à plusieurs étages, et enveloppait les galeries d'une ceinture humide. Des fenètres régnaient au dehors et éclairaient l'intérieur des bâtiments.

Dans le commencement, lorsque le roi In-tching (Sadvaha) fit bâtir ce couvent, les hommes sentirent leurs forces épuisées et son trésor se trouva à sec, avant qu'il en eût achevé la moité. Le roi en éprouva une profonde douleur. • Grand roi, lui dit Long-meng (Nâ-gărdjouna), d'où vient cette tristesse qui se peint sur • votre visage? •

- "Javais formé de grands desseins, répondit le

MEMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. X. 103

roi, pour exécuter une entreprise méritoire i qui devait subsister à perpétuité, et je m'attendais à arriver auprès de Ts'e-chi (Maitréya)? Mais, hélas l ces travaux ne sont pas encore finis, et déjà mes richesses sont epuisées. Tous les jours j'y songe avec un profond regret, et je reste assis jusqu'au matin.

Ne vous affligez point ainsi, repartit Long-meng
(Nagardjouna); les entreprises inspirées par la vertu
procurent des avantages sans bornes. Puisque vous
avez formé ce vœu honorable, ne craignez point de le
voir déçu. Retournez aujourd'hui dans votre palais;
bientôt, je vous l'assure, votre joie sera au comble.
Demain matin, sortez pour vous promèner et parcourez
les montagnes et les plaines. Venez ensuite ici, afin de
délibèrer avec moi sur vos constructions.

Après avoir reçu ces instructions, le roi tourna autour de lui en signe de respect. Long-meng-pou-sa (Nàgàrdjouna Bòdhisattva) fit tomber sur de grandes pierres quelques gouttes d'une préparation divine, et, à l'instant, elles se changèrent en or. Le roi, ayant vu, en se promenant, une quantité d'or, s'en félicita de la bouche et du cœur. Il s'en retourna et alla trouver Long-meng (Nagàrdjouna).

Aujourd'hui, dit-il, comme je me promenais en
 chassant, j'ai été trompé par les démons; au milieu des
 montagnes et des forêts, j'ai vu des monceaux d'or.

^{&#}x27; Il s'agit de la construction du couvent mentionné plus haut.

^{*} C'est-à-dire, à arriver dans le ciel des Touchitas, où réside Máitréya Bódhisattea.

- « Vous n'avez pas été trompé par les démons, reprit Long-meng (Nagardjouna); c'est l'effet de votre « sincérité parfaite. Comme cet or existe réellement, il faut le prendre sans tarder, et vous en servir pour « achever votre vertueuse entreprise. »

Le roi employa aussitôt cet or en constructions. Quand ses travaux furent terminés, il eut encore de l'or de reste. Là-dessus, il fit placer, dans chacun des cinq étages, quatre grandes statues d'or du Bouddha. Le surplus suffit encore pour remplir les coffres du trésor public. Il appela alors mille religieux pour habiter ce couvent, et réciter des prières. Long-meng (Nagardjouna) recueillit les préceptes de la loi qu'avait enseignée Chi-kia-fo (Cakya Bouddha), ainsi que les traités qu'avaient publiés les P'ou-sa (les Bôdhisattvas). Il les réunit ensemble, les divisa par sections, et les déposa dans ce pavillon. Dans le premier étage du haut, il ne plaça que les statues du Bouddha, les Soutras (King) et les Çástras (Lun); dans le cinquième étage du bas, on logea des Brâhmanes que l'on pourvut de toutes les choses nécessaires. Les trois étages intermédiaires furent donnés pour demeure aux religieux. On lit dans les anciennes descriptions du pays : « Lorsque le roi In-tching (Sadvaha) eut fini de construire ce couvent, il calcula que le prix du sel consommé par les ouvriers s'élevait à neuf cent mille pièces d'or. » Dans la suite, les religieux se livrèrent à des querelles envenimées. Ils allèrent trouver le roi et le prirent pour juge.

Dans ce moment, les Brahmanes se dirent entre

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. X. 105

eux: « Une violente querelle vient de s'élever parmi les « religieux; leurs paroles et leurs opinions se croisent et « se combattent. « Ces hommes pervers épièrent une ocasion favorable et détruisirent le couvent. Là-dessus, ils doublèrent les barreaux de leurs portes pour repousser les attaques, et finirent par expulser les religieux. Depuis cette époque, on ne voit plus de religieux. S'on regarde de loin les cavernes de la montagne, on n'aperçoit nul sentier qui y conduise. Dans ce temps-là, lorsque (les Brâhmanes) avaient besoin d'y introduire un habile médecin pour traiter les malades, ils le faisaient entrer et sortir avec un voile sur la figure, de sorte qu'il n'en pouvait reconnaitre le chemin.

En partant de ce pays, il fit environ neuf cents li au sud, à travers de grandes forêts, et arriva au royaume de 'An-ta-lo-1 (Andhra).

ROYAUME DE 'AN-TA-LO.

(ANDHRA.)

Ce royaume a environ trois mille li de tour; la circonférence de la capitale, appelée P'ing-k'i-lo (Viñkhila?), est d'une vingtaine de li. Le sol est gras et fertile, et donne d'abondantes moissons. Le climat est chaud et les mœurs féroces. La langue et la prononciation diffèrent beaucoup de celles de l'Inde céntrale; mais la forme des caractères est en grande partie la même. Il y a une vingtaine de couvents, qui renferment environ trois mille

¹ Inde du midi.

religieux. On compte une trentaine de temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes sont aussi fort nombreux.

A côté et à peu de distance de la ville de P'ing-k'i-lo (Viñkhila?), il y a un grand couvent dont les pavillons et les tours à plusieurs étages sont ornés de riches sculptures. On y voit la statue du Bouddha, dont la figure sainte a reçu de l'artiste une beauté exquise. Devant ce couvent, s'élève un Stoùpa en pierre, haut de plusieurs centaines de pieds. L'un et l'autre ont été construits par l'Arhat 'O-tche-lo (Atchàra)'.

A une petite distance au sud-ouest du couvent de l'Arhat Åtchāra, il y a un Stoūpa qui a été construit par le roi Wou-yeou (Αςôka). Jadis, en cet endroit, Jou-laī (le Tathāgata) expliqua la loi, fit éclater ses grandes facultés divines et convertit une multitude immense,

Après avoir fait environ vingt li au sud-ouest du couvent de l'Arhat Âtchára, il arriva à une montagne isolée. Sur le passage supérieur de cette montagne, s'élexit un Stoûpa en pierre. Ce fut là que Tch'in-na-p'ou-sa (Djina Bôdhisattva) a composa le traité In-ming-lan (Hètouvidyaçâstra). Après que le Bouddha eut quitté le monde, Tch'in-na-p'ou-sa (Djina Bôdhisattva) reçut l'en-

¹ En chinois, So-hing a ce qu'on fait, — une coutume, — une pratique ».

On lit en note: Thong-cheou « donné par un enfant». Cette traduction, qui répondrait à Koumdradatta, ne saurait être admise comme l'équivalent de Tch'in-na (Djina), qui veut dire « victorieux ». C'est évidemment une faute, qu' on ne peut attribuer qu' aux éditeurs.

MEMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. X. 10

seignement et fit teindre ses vêtements 1. Sa prudence était vaste et ses vœux énergiques; il possédait une intelligence aussi solide que profonde. Prenant en pitié les hommes du siècle qu'il voyait sans appui, il songea à propager la sainte doctrine, et, dans ce but, il composa le traité In-ming-lan (Hètouvidyaçastra) 2. Son style était profond et sa logique pleine de force:et de grandeur. Mais les étudiants faisaient de vains efforts, et avaient de la peine à compléter leur instruction. Ils se retirèrent dans des grottes solitaires, et se livrèrent à la méditation pour examiner les difficultés redoutables de cet ouvrage, et juger de l'abondance du style et de la concision des idées. En ce moment, les flancs de la montagne tremblèrent et les vallées retentirent, les vapeurs et les nuages changèrent de couleur. L'esprit de la montagne emporta le P'ou-sa (Djina Bôdhisattva) à une hauteur de plusieurs centaines de pieds, et prononça ces paroles:

Jadis le Bouddha, l'Honorable du siècle, gouverna e les créatures par des moyens excellents. Animé d'une tendre compassion pour les hommes, il exposa le traité «In-ming-lan (llétouvid)àçàstra). Dans ce livre, il embrassa les raisonnements les plus subtils, et approfondit les expressions les plus obscures; mais lorsque foulai (le Tathàgata) fut entré dans le Nirvāna, le sens général de l'ouvrage s'éteignit complétement. Maintenant Tch'in-na-p'ou-sa (Djina Bödhisattva) est doué

¹ Il adopta le vétement rouge-brun des religieux.

¹ Le Traité de la connaissance des causes.

 d'une vertu et d'une prudence infinies. Il comprend à .fond les idées du Saint. Le Traité de la connaissance des causes (Hétoavidyáçástra) doit aujourd'hui briller d'un nouvel éclat.

Le P'ou-sa (le Bôdhisattva) répandit alors une vaste lumière qui éclaira les lieux les plus obscurs. En ce moment le roi de çe royaume fut saisi d'un profond respect, et, voyant cette brillante splendeur, il soupçonna qu'il allait entrer dans l'extase du diamant (Vadjradhyána). Alors il invita le P'ou-sa (le Bôdhisattva) à voir face à face le fruit qui exempte de renaître !.

Tch'in-na (Djina) lui dit: • Si j'entre dans la médita-• ion (Samddhi), c'est pour me livrer à un examen sérieux, et expliquer ce livre profond. l'aspire à l'intelligence parfaite (Samyak sambôdhi), mais je ne désire • point le fruit qui exempte de renaitre. •

Le roi lui dit: «Le fruit qui exempte de renaître est «ce qu'ambitionnent tous les saints. Renoncer aux désirs « des trois mondes et pénétrer à fond les Traités des « trois sciences, c'est une chose admirable. Je souhaite « que vous obteniez promptement ce fruit! »

En ce moment, Tch'in-na (Djina) fut charmé de la demande du roi, et voulut aussitôt recevoir le saint fruit qui exempte de l'étude ².

Alors Miao-ki-t'siang-p'ou-sa (Mañdjouçri Bôdhisattva), ayant appris cette résolution, éprouva un senti-

C'est-à-dire, à chercher la dignité d'Arhat. (Cf. Sio-kiao-i, liv. VI, fol. 23.)

^{*} C'est-à-dire, obtenir la dignité d'Arhai.

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. X. 10

ment de pitié et voulut l'en détourner. Faisant claquer ses doigts, il lui ouvrit les yeux et lui dit : « Quel dom-mage! Comment pouvez-vous renoncer à vos desseins nobles et magnanimes pour adopter des vues étroites et mesquines, rechercher uniquement votre perfection individuelle et répudier le vœu que vous avez fait de sauver tous les hommes? Si vous avez le désir de faire le bien et d'être utile aux autres, il faut leur transmettre et expliquer le traité Yu-kia-sse-ti-lun (Yogátcháryyabhoúmiçástra), qui a été composé par Tiècchip'ou-su (Mátrèya Bódhisattva). Par là vous dirigerez et vous attirerez les étudiants, et vous produirez un bien immense.

Tch'in-na-p'ou-sa (Djina Bôdhisattva) reçut avec respect ces instructions et tourna autour de lui. Puis, après avoir donné l'essor à son esprit et s'ètre livré à de profondes recherches, il développa le Traité de la connaissance des causes (Hétouvidyáçástra). Mais, craignant encore que les étudiants ne fussent effrayés de la subtilité des raisonnements et de la concision du style, il en prit le sens général et recueillit les expressions cahées. Il composa alors le traité În-ming-lan (Hétouvidyáçástra)¹, pour servir de guide aux étudiants. Depuis

Ce titre doit être inexact. En elfet, on a vu plus haut que Djina avait développé le Traité de la connaissance des causes, et que, craignant qu'il ne parût trop obscur aux étudiants, il en avait fait un résumé lucide pour qu'il fui davantage à leur portée. Il a dû, par conséquent, modifier le titre primitif, et en adopter un ayant le sens de : Explication da Traité de la connaissance des causes, par exemple, In-ming-chi-lau (Hélouvidyágástratjilá?). Le crois que ce titre chinois existe.

ce moment, il répandit avec éclat la pratique excellente du Yu-kia (du Yôga) 1.

En sortant de ce pays, il fit environ mille li au sud, à travers des forèts et des plaines désertes, et arriva au royaume de T'o-na-kie-tse-kia (Dhanakatchèka)².

ROYAUME DE T'O-NA-KIE-TSE-KIA.

(DHANAKATCHÉKA.)

Ce royaume a six mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une quarantaine de li. Le sol est gras et fertile, et donne d'abondantes moissons. Il y a beaucoup de plaines incultes; la population des villes est clair-semée. Le climat est chaud. Les hommes ont la peau noire; ils sont d'un naturel violent et aiment à cultiver les lettres. Les couvents sont nombreux et se touchent, mais ils sont en grande partie ruinés, et il n'en reste plus qu'une vingtaine, où l'on compte environ mille religieux, qui étudient tous la doctrine de l'école du grand Véhicule. Il y a une centaine de temples des diférentes sectes.

Sur une montagne située à l'est de la ville, on voit un couvent appelé Fo-p'o-chi-lo-seng-kia-lan (Poùrvaçilàsanghàràma)³. Sur une montagne située à l'ouest de la

¹ Méditation religieuse poussée jusqu'à la plus complète abstraction. (Voyez le Dictionnaire de Wilson au mot Yóga.)

^{*} On l'appelle aussi Ta-'an-tu-lo « le grand Andhra (Mahandhra) ».

³ En chinois, Tong-chan-sse • le couvent de la Montagne de l'est ».

ville, s'élève un couvent nommé 'O-fa-lo-chi-lo-sena-kia-lan (Avaraçilâsanghàrâma)1. Le premier roi de ce royaume le construisit en faveur du Bouddha. Il creusa la vallée et y pratiqua un chemin, fit ouvrir les flancs de la montagne et éleva des pavillons. De longues galeries, de grandes chambres latérales s'appuyaient sur les grottes et touchaient aux cavernes. Les puissances célestes protégeaient cet asile; les sages et les saints venaient s'y promener et y goûter le repos. Pendant les mille ans qui s'écoulèrent après le Nirvana du Bouddha, chaque année, mille laïques et autant de religieux s'y fixaient ensemble pendant la saison des pluies. Le jour où ils sortaient de cette retraite, ils obtenaient tous la dignité d'Arhat. Usant alors de leurs facultés surnaturelles, ils s'élançaient dans les airs et disparaissaient. Après cet espace de mille ans, les hommes vulgaires et les saints y demeurèrent ensemble; mais depuis une centaine d'années on n'y voit plus aucun religieux. L'esprit de la montagne se métamorphose; il prend tantôt la forme d'un loup, tantôt celle d'un singe, et épouvante tous les voyageurs. C'est pourquoi ce couvent est désert et ne renferme plus de religieux.

A une petite distance, au sud de la capitale, il y a une grande caverne de montagne. Ce fut là que le célèbre maître des Cástras, P'o-pi-fei-kia (Bhàvayivêka)², demeura

¹ En chinois, Si-chan-sse « le couvent de la Montagne de l'ouest ».

² En chinois, Thing-pien « celui qui discute avec clarté ». P'o-pi-feikia parait être l'abréviation du nom de Bhávarivéka, que cite Burnouf (Introd. au Bouddh. p. 156).

dans le palais des 'O-sou-lo (Asouras), en attendant l'arrivée de Ti'e-chi-p'ou-sa (Maitrèya Bòdhisattva), et parvint à l'état de Bouddha. Ce maitre des Çastros était doué d'une capacité extraordinaire et d'une vertu profonde. Au dehors, il laissait voir le costume d'un religieux 1; intérieurement, il possédait le vaste savoir de Long-meng (Nagardjouna). Ayant appris que Hou-fa-p'ou-sa (Dharmapala), du royaume de Mo-kie-lo (Magadha), propageait avec éclat l'enseignement de la loi, et comptait plusieurs milliers de disciples, il eut le désir de discuter avec lui. Il prit son bâton et se mit en route. Quand il fut arrivé dans la ville de Po-tch'a-li (Paţalipoura ou Pâţalipoutra poura), il sut que Hou-fa-p'ou-sa (Dharmapâla Bôdhisattva) se trouvait, en ce moment, près de l'arbre Pou-ti (Bôdhidrouma).

Le maître des Câstras dit à un de ses disciples: • Allez trouver Hou-Ja-p'ou-sa (Dharmapála Bödhisattva), qui réside auprès de l'arbre de l'Intelligence (Bödhidrou-ma), et dites-lui, en mon nom : le P'ou-sa (Bödhi-sattva, c'est-à-dire vous) propage la sainte doctrine qu'a léguée le Bouddha, et il sert de guide aux hommes égarés. Il y a bien longtemps que j'admire humblement votre vertu; mais comme mon ancien vœu ne s'est pas encore réalisé, j'ai manqué de vous rendre ma respectueuse visite. J'ai juré de ne pas voir en vain l'arbre P'ou-ti (Bödhidrouma). Quand je l'aurai vu, il -faut que j'obtienne (le fruit de l'intelligence) et que je sois proclamé le maître des dieux et des hommes.

¹ Littéralement : le costume de seng-khie (l'assemblée — sangha).

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. X. 113

Hou-fu-p'ou-sa (Dharmapála) dit au messager : « Les « générations passent comme un songe, et la vie humaine « est comme (l'algue) flottante. Tout le long du jour, je « travaille avec ardeur, et je n'ai pas encore le temps « de parler et de discuter. Nous avons entretenu, par « lettres, une correspondance mutuelle, mais nous ne « nous sommes pas encore vus. »

Le maître des *Çdstras* (Bhâvavivêka), étant retourné dans son pays natal, garda le silence et fit cette réflexion: · A l'exception de *Trse-chi* (Mâtrèya), devenu · Bouddha, qui est-ce qui dissipera mes doutes? ·

Là-dessus, il se rendit devant la statue de Koaan-tseutsai-pou-sa (Avalòkitèçvara Bòdhisattva), et récita les vers mystiques appelés Soui-sin-l'o-lo-ni'. Il s'abstint de nourriture et but de l'eau. Au bout de trois ans, Kouan-tseu-tsai-p'ou-sa (Avalòkitèçvara Bòdhisattva) lui apparut avec son corps d'une couleur merveilleuse. · Quelle est votre intention? · demanda-t-il au maître des Cdstras.

« Je désire, répondit-il, conserver ce corps, et at-« tendre jusqu'à ce que j'aie vu Ts'e-chi (Mâitrêya). »

La vie de l'homme, reprit Konan-tseu-tsai-p'ousa (Avalòkitéçvara Bòdhisattva), est exposée à mille dangers; les choses du monde sont comme (l'algue) flottante ou l'illusion d'un songe. Il vous faut faire des actes méritoires et former le vœu de naître dans le ciel des Touchitas. Dans ce séjour, vous pourrez offrir

¹ Littéralement : les Dhâraṇis qui sont d'accord avec le cœur, c'està-dire, qui font obtenir ce qu'on désire. J'ignore le titre sanscrit.

« vos hommages à Ts'e-chi (Mâitrèya). Il est encore trop • tôt pour le voir. •

- « Ma résolution est inébranlable, reprit le maître « des Cástras; mon cœur ne saurait changer. »

— • S'il en est ainsi, lui dit le Pou-sa (Bôdhisattva),
• il faut que vous alliez dans le royaume de To-na-kietse-kia (Dhanakatchèka), et que vous vous rendiez dans
une caverne de montagne, située au sud de la capitale, et qu'habite un esprit armé d'une massue de diamant (Vadjrapān). Si vous récitez, avec une sincérité
parfaite, les vers mystiques appelés Tchi-king-kang-kingto-lo-ni (Vadjrapānidhārani), vous étes assuré de voir
• ce vœu s'accomplir. •

Là-dessus, le maître des Cástras partit et récita les Dháranís. Au bout de trois ans, l'esprit lui dit : • Que • désirez-vous pour montrer un zèle aussi ardent? •

- Je désire, répondit le maître des Cástras, conserver ce corps jusqu'à ce que j'aie vu Ts'e-chi (Maitrèya). Kouan-tseu-tsū-p'ou-sa (Avalókitêçvara Bódhisattva) m'a envoyé vers vous et m'a recommandé de vous adresser des prières. Dépend-il de vous, esprit céleste, d'accomplir mon vœu?

Alors l'esprit lui confia une formule secrète, et lui dit : « Dans l'intérieur des pierres de cette caverne, se trouve le palais des 'O-sou-lo (Asouras); si vous priez suivant la méthode prescrite, les murs de pierre s'ou-vriront. Dès qu'ils seront ouverts, entrez dans l'intérieur et attendez jusqu'à ce que vous le voyiez.

Le maître des Cástras dit alors : « Je vis dans la re-

«traite, et ne puis rien voir. Comment saurais-je qu'il

Quand Ts'e-chi (Maitrèya) se sera montré au
 monde, lui dit l'esprit armé d'une massue de diamant
 (Vadjrapáni), je ne manquerai pas de vous en avertir.

Le maître des Castras, ayant recu ces instructions, s'appliqua à lire les Dhâranis avec une ardeur infatigable. Après que trois autres années se furent écoulées. il n'eut d'abord aucune pensée différente. Il récita des prières magiques sur une graine de sénevé, et s'en servit pour frapper la pierre. Les murs de la caverne s'ouvrirent aussitôt, et de vastes grottes se déployèrent à ses yeux. En ce moment, une multitude, qui se comptait par centaines, par milliers et par dizaines de mille, lui apparut, plongée dans la contemplation et oublieuse du retour. Le maître des Cástras franchit le seuil de la porte, et, s'adressant à la multitude, il s'écria : « Il y avait « longtemps que je priais avec ferveur, en attendant que ie pusse voir Ts'e-chi (Maitreva), Grace au secours d'un esprit divin, mon grand vœu est aujourd'hui accom-« pli; il faut que j'entre ici, et que je voie avec vous l'apa parition de ce Bouddha, a

Ceux qui l'entendirent furent saisis de stupeur, et nul d'entre eux n'osa fouler le seuil; ils lui dirent que c'était une caverne de serpents venimeux, et qu'ils craignaient d'y perdre la vie. Après qu'il eut répété deux ou trois fois cet appel, il n'y eut que six hommes qui osèrent entrer à sa suite.

Le maître des Çastras dit un dernier adieu à la mul-

titude, et entra d'un air calme et tranquille. A peine fut-il entré, que les murs de pierre se refermèrent sur lui. La multitude présente poussa de profonds soupirs, et regretta amèrement les paroles coupables qui lui étaient échappées.

En partant de ce pays, il fit environ mille li au sudouest, et arriva au royaume de Tchou-li-ye (Tchoulya)¹.

ROYAUME DE TCHOU-LI-YE.

(TCHOULYA.)

Le royaume de Tchou-li-ye² a de deux mille quatre cents à deux mille cinq cents li de tour; la circonférence de la capitale est d'une dizaine de li. Il n'offre que des champs incultes et des landes désertes, des jongles et des marécages d'un aspect sauvage. La population est peu nombreuse; des bandes de brigands circulent en plein jour. Le climat est chaud; les mœurs sont dissolues et cruelles; les hommes sont d'un naturel farouche, ils ont foi dans les doctrines hérétiques. Les couvents sont en ruines et ne renferment que quelques religieux. Il y a plusieurs dizaines de temples des dieux; les hérétiques nus (les Nirgranthas) sont extrêmement nombreux.

A peu de distance, au sud-est de la ville, il y a un Stoupa qui a été bâti par le roi Wou-yeou (Açôka). Jadis, en cet endroit, Jou-lai (le Tathagata) fit éclater ses

¹ Inde du sud.

¹ Aujourd'hui Tchóla.

grandes facultés surnaturelles, expliqua la sublime loi, dompta des hérétiques, et convertit des hommes et des dieux.

A peu de distance, à l'ouest de la ville, il y a un ancien couvent. Ce fut là que Ti-p'o-p'ou-sa (Dèva Bòdhisattva) discuta avec un Lo-han (un Arhat). Dans le commencement, Ti-p'o-p'ou-sa (Dêva Bôdhisattva), ayant appris que ce couvent possédait un 'O-lo-han (Arhat) nommé Ou-ta-lo (Outtara)1, qui était doué des six facultés surnaturelles (Chadabhidjñás) et des huit moyens de délivrance (Achtau vimókchas), vint aussitôt le cliercher au loin pour admirer son noble caractère 2. Quand il fut arrivé dans ce couvent, il pria le Lo-han (l'Arhat) de lui donner asile pendant une nuit; mais, dans la demeure du Lo-han (de l'Arhat), il n'y avait qu'un seul lit. Dès que Ti-p'o (Dèva) fut entré, comme il n'avait point de natte à lui offrir, il ramassa des seuilles sèches, et, les lui montrant du doigt, l'invita à se coucher. Ensurte le Lo-han (l'Arhat) se plongea dans la méditation, et en sortit au milieu de la nuit. Alors Ti-p'o (Dèva) lui exposa ses doutes et le pria de les dissiper. Le Lohan (l'Arhat) lui expliqua sur-le-champ chaque difficulté. Ti-p'o (Dêva) ayant continué à le presser de questions, au septième tour, l'Arhat ferma la bouche et ne put répondre. Alors, usant en secret de ses facultés surnatu-

^{&#}x27; En chinois, Chang « supérieur ».

Il y a, en chinois, Fong-fan, mot à mot, « vent-moule, vent-modèle », expression difficile, qui signifie un caractère imposant, une noble conduite qui peut servir de modèle.

relles, il se rendit au ciel des Touchitas, et interrogea Ts'e-chi (Mâitrèya). Ts'e-chi (Mâitrèya) lui donna l'explication demandée, puis il ajouta: « Ce Ti-p'o (Dèva) a pratiqué la vertu pendant une longue suite de Kalpa; dans le Kalpa des sages (Bhadrakalpa), il doit succéder au Bouddha; c'est un fait que vous ignoriez. Il faut que vous lui montriez le plus profond respect.

L'Arhat s'en revint en un clin d'œil, et se rassit à sa première place. Alors il traita éloquemment les questions les plus élevées, et expliqua avec clarté les expressions les plus obscures. Ti-p'o (Dèva) lui dit: • Ce sont là des explications dues à la science divine de Tt'e-chi-p'ou-sa (Mâitrèya Bôdhisattva); vous n'auriez pu, tout seul, examiner ces questions et les approfondir. •

— « Oui, répondit le Lo-han (l'Arhat); ce que vous « dites est parfaitement vrai. »

Là-dessus, il se leva de son siège, le remercia humblement, et lui donna les plus grandes marques de respect et d'admiration.

En partant de ce pays, il entra, au midi, dans des forêts et des plaines désertes, et, après avoir fait de quinze à seize cents li, il arriva au royaume de Ta-lopi-teli'a (Dràvida)!.

ROYAUME DE TA-LO-PI-TCH'A.

(DRÁVIDA.)

Ce royaume a environ six mille li de tour; la capi
1 Inde méridionale.

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. X. 119

tale, qui s'appelle Kien-tchi-pou-lo (Kântchipoura), a une trentaine de li de circonférence. Le sol est fertile et les grains viennent en abondance; on recueille une grande quantité de fleurs et de fruits. Ce pays fournit des produits précieux. Le climat est chaud et les habitants sont braves; ils sont fermement attachés à la fidélité et à la justice, et montrent une grande estime pour les savants. La langue parlée et les caractères de l'écriture diffèrent un peu de ceux de l'Inde centrale. Il y a une centaine de couvents où l'on compte environ dix mille religieux, qui suivent tous les principes de l'école Chang-tso-pou (l'école des Sthaviras). Il y a environ quatre-vingts temples des dieux; les hérétiques nus (les Nirgranthas) sont fort nombreux. Jadis Jou-lai (le Tathâgata), lorsqu'il vivait dans le monde, voyagea plusieurs fois dans ce royaume, y expliqua la loi, et convertit les hommes. C'est pourquoi, dans tous les endroits où il avait laissé ses saints vestiges, le roi Wou-yeou (Açôka) éleva des Stoupas. La ville de Kien-tchi-pou-lo (Kantchipoura) était la ville natale de Ta-mo-po-lo-p'ou-sa1 (Dharmapâla Bôdhisattva). Ce Pou-sa (Bôdhisattva) était le fils ainé d'un grand ministre de ce royaume. Dès son enfance, il se montra doué de facultés rares, qui ne firent que grandir avec l'âge. Lorsqu'il eut vingt ans, le roi daigna lui donner une épouse; mais le soir du festin nuptial il se sentit accablé de chagrin, et alla prier avec ferveur devant la statue du Bouddha. Les esprits, touchés de sa sincérité parfaite, le transportèrent à une grande dis-

En chinois, Hou-fa • le défenseur de la loi ».

tance. Après un voyage de plusieurs centaines de li, il arriva à un couvent situé sur une montagne, et s'assit dans la salle du Bouddha. En ce moment, un religieux ouvrit la porte et, apercevant ce jeune homme, il le prit pour un voleur. Quand il l'eut interrogé à plusieurs reprises, le P'ou-sa (Bôdhisattva) lui ouvrit son cœur et lui fit connaître ses desseins; puis, il demanda à entrer en religion. Tous les religieux furent remplis d'étonnement et d'admiration, et accédèrent aussitôt à ses vœux. Le roi, ayant rendu un décret pour le faire chercher de tous côtés, apprit que le P'ou-sa (le Bôdhisattva) avait été transporté au loin par les esprits, et s'était éloigné du monde. Dès qu'il en eut acquis la certitude, il éprouva pour lui un redoublement de respect et d'admiration. Dès le moment que Dharmapála eut pris l'habit de religieux, il s'appliqua à l'étude avec une ardeur infatigable. Nous avons fait connaître, dans le récit qui précède, sa brillante réputation et son noble caractère.

A peu de distance, au midi de la ville, il y a un grand couvent ou viennent se réunir et se fixer les hommes du royaume qui se ressemblent par leur intelligence et leurs lumières. Il y a un Stoāpā, haut d'une centaine de pieds, qui a été bâti par le roi Açôka. Jadis, en cet endroit, Jou-laï expliqua la loi, dompta des hérétiques, et converit un grand nombre d'hommes et de Dêvas. Tout près de la, on voit un endroit où les quatre Bouddhas passés se sont assis, et ont laissé, en faisant de l'exercice, les traces de leurs pas.

MÉMOIRES DE HIQUEN-THSANG, L. X. 121

En partant de ce pays, il fit environ trois mille li au sud, et arriva au royaume de Mo-lo-kiu-tch'a (Malakoùṭa)¹.

ROYAUME DE MO-LO-KIU-TCH'A.

(MALAKOÚTA.)

Ce royaume a environ cinq mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une quarantaine de li. La terre et les champs sont imprégnés de sel, les fruits du sol ne sont pas abondants. Dans ce royaume, on trouve, en quantité, les produits les plus estimés des mers et des îles. Le climat est brûlant; la plupart des habitants ont la peau noire; ils sont d'un naturel dur et cruel. Les uns suivent la vrale doctrine, les autres sont adonnés à l'hérésie. Ils ne font aucun cas de la culture des lettres, et n'estiment que la poursuite du lucre. On voit les ruines d'un grand nombre d'anciens couvents; ceux qui subsistent encore sont en petit nombre et ne renferment que peu de religieux. On compte plusieurs centaines de temples des dieux; il y a une multitude d'hérétiques, dont le plus grand nombre sont nus (les Nirgranthas).

A une petite distance, à l'est de cette ville, il y a un antique couvent dont le vestibule et la cour sont couverts d'herbes incultes; il n'en reste que les fondements. Il a été bâti par Ta-ti (Mahèndra), frère cadet du roi Woa-yeou (Açôka).

¹ On l'appelle aussi le royaume de Tchi-mo-lo (Tchimor). — Inde méridionale.

A l'est de cet endroit, il y a un Stoápa qui s'est ensionce en terre, mais dont la coupole subsiste encore. Il avait été construit par le roi Wou-yeou (Açoka). Jadis, en cet endroit, Jou-laï (le Tathâgata) expliqua la loi, fit éclater ses grandes facultés surnaturelles, et convertit une multitude immense. Pour signaler avec éclat les traces sacrées de ses pas, on a construit ce vénérable monument. Sa puissance divine semble s'accroître avec le nombre des années; les vœux que l'on forme sont quelquefois exaucés.

Au sud, le royaume est voisin de la mer. Là, s'élèvent les monts Mo-la-ye (Malayas) avec leurs flancs escarpés et leurs sommets sourcilleux, leurs vallées sombros et leurs profonds ravins. Sur ces montagnes, croissent le santal blanc et l'arbre nommé Tchen-l'an-ni-p'o' (Tchandanèva). Ge dernier ressemble au santal blanc, et il est impossible de l'en distinguer; mais, dans le fort de l'été, lorsqu'on monte sur les hauteurs et que l'on regarde dans le lointain, on le voit entouré de grands serpents; c'est à ce signe qu'on le reconnait 2. Son bois est naturellement froid, et c'est pour cette raison que les serpents l'enveloppent de leurs replis. Après avoir reconnu de loin ces arbres, les habitants lancent, sur chacun d'eux, une flèche pour les marquer. En hiver, après que les ser-

C'est-à-dire, semblable au santal.

³ Le nom sanserit de ce santal est Sarpahridaya tehandana « santal qui a des serpents dans le cœur», parce que ces sortes d'arbres des monts Malayas sont souvent signales comme les repaires des serpents, qui se retirent dans les cavités de leur tronc. (Burnouf, Introduction na Bouddhime, page 620.)

pents se sont cachés, on abat ces arbres. L'arbre qui fournit la matière odorante appelée kie-pou-lo (karpoùra — camphre), ressemble, par le tronc, au song (pin), mais il en diffère par ses feuilles, ses fleurs et ses fruits. Lorsque l'arbre est fraichement coupé, il n'a pas encore de parfum. Après l'avoir laissé sécher, on le fend dans le sens des veines. On trouve alors, au centre, un parfum qui a l'apparence du mica et la couleur de la neige glacée; c'est là ce qu'on appelle (en chinois) longnao-hiang, ou parfum de cervelle de dragon (camphre).

A l'est des monts Mo-la-ye (Malayas), s'élève le mont Pou-la-lo-kia (Pôtalaka). Les sentiers de la montagne sont fort dangereux; les cavernes et les vallées sont pleines de précipices. Sur le sommet, il y a un lac dont l'eau est pure comme un miroir. Il en sort un grand fleuve qui, après avoir fait vingt fois le tour de la montagne, va se jeter dans la mer du midi.

A côté du lac, il y a un palais des Dévas, taillé dans le roc. Kouan-tseu-tsaï-p'ou-sa (Avalôkitéçvara Bôdhi-sattva), en allant et venant, le fréquente et y fixe souvent sa demeure. Ceux qui veulent voir ce Bôdhisattva ne prennent aucun soin de leur vie; ils traversent l'eau, gravissent la montagne et oublient les difficultés et les périls. Il y en a bien peu qui puissent pénétrer jusque-là. Si les hommes qui demeurent au pied de la montagne le prient avec ferveur et demandent à le voir, il se montre, tantôt sous la forme de Tseu-tuaï-tien (lçvara Dèva), tantôt sous celle d'un des hérétiques qui se frottent de cendres (Pdinçoupatas). Il leur adresse

des paroles bienveillantes, et alors ils obtiennent réellement l'objet de leurs vœux.

Lorsqu'on sort de Malakoúta, dans la direction du nord-est, sur le bord de la mer, on rencontre une ville (nommée Tche-li-to — Tcharitrapoura)²: c'est la route des voyageurs qui vont dans le royaume de Seng-kia-lo (Siñhala — Ceylan), que baigne la mer du midi. Les habitants de ce pays rapportent que, lorsqu'on s'embarque pour le quitter, après avoir fait environ trois mille li au sud-est, on arrive au royaume de Seng-kia-lo (Siñhala — Ceylan)².

Voyez livre X, page 90, note 1.

^{&#}x27; En chinois, Tchi-sse-tseu (le royaume de celui qui) a pris un lion». Il ne fait point partie de l'Inde.

LIVRE ONZIÈME.

ROYAUME DE SENG-KIA-LO.

(SIÑHALA.)

Le royaume de Seng-kia-lo (Siñhala) a environ sept mille il de tour; la circonférence de la capitale est d'une quarantaine de li. Le sol est gras et fertile; le climat est chaud; les grains se sèment et se récoltent à des époques régulières; les fleurs et les fruits viennent en abondance. La population est nombreuse; les propriétés donnent d'immenses revenus. Les hommes sont petits de taille, noirs, et d'un caractère farouche. Ils aiment l'étude et estiment la vertu; ils honorent les belles actions et s'appliquent à acquérir des mérites. Dans l'origine, ce royaume s'appelait P'ao-tchou¹, parce qu'on y trouvait beaucoup de choses précieuses; des démons et des esprits y avaient fixé leur séjour.

Dans la suite des temps, il y eut un roi de l'Inde méridionale dont la fille avait été fiancée à un prince d'un État voisin. Un jour heureux, comme elle se rendait, en cortége, auprès de son époux, elle rencontra

¹ Le mot P'ao-tchoa (Ratnadvipa) signifie e l'ile des choses précieuses. Les auteurs chinois mentionnent le cristal de roche, les perles, etc. qu'on tirait de Ceylan.

un lion au milieu de la route. Les gens qui formaient son escorte l'abandonnèrent pour échapper au danger. Restée seule sur son char, elle aurait été heureuse de quitter la vie. En ce moment, le roi-lion prit la jeune-fille sur son dos et disparut. Il s'enfonça dans les gorges des montagnes, et se fixa dans de sombres vallées. Il prenait des cerfs et cueillait des fruits, et la nourrissait suivant les saisons. Après un certain nombre de mois et d'années, elle mit au monde un garçon et une fille. Pour le corps et la figure, ils ressemblaient à des hommes; mais ils avaient le naturel des bêtes fauves. Le garçon grandit peu à peu; il était tellement fort, qu'il domptait les animaux féroces. A l'âge de vingt ans, il se sentit tout à coup éclairé par l'intelligence humaine. Il interrogea alors sa mère, et lui dit:

• Que suis-je? Mon père est une bête sauvage, et ma • mère est une femme! Puisque vous n'étiez point de • la même espèce, comment avez-vous pu vous unir en-• semble? •

La mère raconta alors à son fils son ancienne aventure. Les hommes et les animaux, dit le fils, ont des voies différentes; il faut nous enfuir au plus vite.

— «Je m'étais déjà ensuie, repartit la mère, mais « je n'ai pu subvenir seule à mes besoins. »

Depuis ce moment, le fils suivit le lion, son père; il gravissait des montagnes, franchissait de hauts sommets, et observait ses courses et ses gites habituels pour échapper au danger.

Ayant épié un jour le départ de son père, il prit sur

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XI. 12:

son dos sa mère et sa sœur, descendit avec elles et courut dans un village. « Mes enfants, dit la mère, il faut que chacun de vous garde un profond secret; ne divulguez point votre origine, car si quelqu'un venait à « l'apprendre, on nous repousserait avec mépris. »

Là-dessus, elle se rendit dans le royaume de son père; mais ce royaume n'appartenait plus à sa famille, et les sacrifices de ses ancêtres étaient éteints. Elle se réfugia alors dans un village. Les habitants lui dirent: De quel - royaume étes-vous?

Je suis, dit-elle, originaire de ce royaume. Après
 avoir longtemps erré dans des contrées étrangères,
 j'ai voulu revenir avec mes enfants dans mon pays
 natal.

Tous les hommes furent émus de pitié, et leur fournirent, tour à tour, de quoi subsister. Quand le roi-lion fut revenu, il ne trouva plus personne. Pensant avec affection à son fils et à sa fille, il se sentit transporté de colère et de rage. Il sortit aussitôt des montagnes et des vallées, et parcourut, en tous sens, les bourgs et les villages. Poussant d'affertur rugissements, il se déchainait avec fureur sur les hommes et immolait les créatures vivantes. Les habitants des villages sortirent tout à coup pour le prendre et le tuer. S'armant d'arcs et de javelots, ils se réunirent en troupe, au bruit du tambour et des conques marines, afin d'échapper au danger qui les menaçait. Le roi craignit que l'influence de son humanité ne fût pas assez répandue. Il organisa alors, une grande chasse, pour prendre le lion. Il se mit

lui-même à la tête des quatre corps d'armée ¹. Ses troupes, qui se comptaient par dizaines de mille, investirent les bois et les jongles, et franchirent les montagnes et les vallées.

Comme le lion poussait d'affreux rugissements, les hommes et les animaux ² s'enfuirent épouvantés.

Le monstre n'ayant pu être pris, le roi fit aussitôt un nouvel appel au peuple, promettant à celui qui capturerait le lion et délivrerait son royaume de ce fléau, de le combler de récompenses, et de signaler avec éclat cet exploit glorieux.

Dès que le fils du lion eut entendu proclamer ce décret du roi, il parla ainsi à sa mère : Nous souffrons trop de la faim et du froid; il faut que je réponde à l'appel du souverain; peut-être obtiendrai-je de quoi vous soulager et vous nourrir.

- Ne parlez pas ainsi, repartit sa mère; quoique celui-là soit un animal, cependant c'est votre père.
- « Pourriez-vous, à cause de la misère qui nous accable, « lever contre lui un bras dénaturé? »
- Les hommes et les animaux, répondit le fils,
- « sont d'une espèce dissérente : où est l'obligation d'ob-« server ici la justice et les rites? Puisque j'y vois un
- empêchement absolu, que pourrais-je espérer de ces beaux sentiments?

En sanscrit, Tchatourañgabalakáyu, savoir: 1º Hastikáya e le corps des éléphants e; 2º Açvakáya e le corps des chevaux e; 3º Rathakáya e le corps des chars e; 4º Pattikáya e le corps des fantassins e.

¹ C'est-à-dire, les chevaux et les éléphants.

MEMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XI. 129

A ces moís, il cacha dans sa manche un poignard, et sortit pour aller répondre à l'appel du roi. Dans ce moment, mille soldats et dix mille cavaliers étaient rassemblés en foule¹. Le fion était accroupi au milieu de la forêt, et personne n'osait l'approcher. Le fils s'étant avancé en face de son père, celui-ci s'adoucit aussitôt et se coucha, et, par un sentiment d'affection profonde, il oublia toute sa fureur. Le fils lui plongea alors son poignard dans le cœur; mais il conserva encore la même tendresse, et ne montra ni haine ni colère; et quand son ventre eut été ouvert, il expira au milieu des plus cruelles souffrances.

Le roi s'écria : « Quel est cet homme, qui fait des « choses si extraordinaires ? »

Séduit par des promesses de fortune et ébranlé par la crainte du malheur, il raconta son histoire de point en point, et exposa la vérité dans tous ses détails.

• Quelle conduite impie! s'écria le roi. S'il a osé tuer • sou père, à plus forte raison (tuerait-il) des étrangers ². Les animaux sauvages sont difficiles à apprivoiser, et • leurs instincts féroces se réveillent aisément. En arrachant mon peuple à la mort, il a certainement rendu • un grand service; mais, en tranchant les jours de son • père, il a commis une odieuse rébellion. Je lui accorderai une grande récompense pour payer ses exploits. • et je l'exilerai au loin pour punir son crime. Alors les

Littéralement : étaient rassemblés comme des nuages, réunis comme des vapeurs.

¹ En chinois, patrem ipsum occidit, multo magis non-consanguineos.

· lois du royaume ne seront point violées, et le roi · n'aura pas manqué à sa parole. »

Là-dessus, il fit équiper deux grands vaisseaux, où l'on embarqua une quantité de vivres. La mère resta dans le royaume et l'on pourvut à tous ses besoins, pour récompense du service rendu. Le fils et la fille montèrent chacun sur un des navires, et s'abandonnèrent au gré des flots. Le vaisseau du fils, après avoir vogué quelque temps, aborda dans cette île de P'ao-tchou. Voyant qu'elle abondait en pierres précieuses 1, il prit le parti de s'y établir. Dans la suite, des marchands revinrent dans cette île pour recueillir des pierres précieuses. Il tua le chef des marchands, et retint leurs fils et leurs filles. Ce fut de cette façon qu'il multiplia sa race. Sa postérité étant devenue fort nombreuse, le peuple nomma un prince et des ministres pour gouverner les hommes d'un ordre supérieur et des classes infimes. Le roi fonda une capitale, fit bâtir des villes, et se rendit maltre de tout le territoire. Comme le premier auteur de sa famille avait pris un lion, il donna à son royaume un nom dérivé de cet ancien exploit 2.

Le vaisseau qui portait la jeune fille aborda à l'ouest

Il y a, en chinois. Tchia-yu du jade précieux «, dans le genre du jade nuancé de blane et de noir qu'on tirait du pays de Lan-hieu (Pei-sen-yan-fo, tiv. XCI, fol. 33). Mais, comme les auteurs chinois citent particulièrement le cristal (Chouï-tchang) et les pierres précieuses (Pao-chi) de Ceylan, je crois qu'il vaut mieux employer ici le terme général de pierres précieuses.

^{&#}x27;Il l'appela Siñhala, nom formé de Siñha « lion» et de lá » prendre »; en chinois, Tchi-sse tseu-koue « le royaume de celui qui a pris un lion».

de Po-la-sse · la Perse ·. Ayant eu commerce avec des esprits et des démons, elle mit au monde un grand nombre de filles; de là vient le nom actuel de royaume des femmes d'Occident. C'est pourquoi les hommes du royaume du lion sont de petite taille et de couleur noire. Ils ont le menton carré et le front large; leur caractère est farouche, et ils se livrent de sang-froid aux actes les plus cruels. Ces hommes descendent pareillement d'une bête féroce; aussi sont-ils la plupart forts et courageux. Telle est du moins l'une des opinions reques.

Voic ce que rapportent les mémoires bouddhiques!. Jadis cette ile de Pao-tchou (Ratnadvipa) était habitée par cinq cents filles de Lo-thaa 2 (des Râkchasis), qui occupaient une grande ville construite en fer. Au sommet d'un pavillon qui dominait les murs, elles avaient dressé deux drapeaux d'une grande hauteur, pour signaler les événements heureux ou malheureux. Selon qu'ils étaient favorables ou funestes, on voyait s'agiter le drapeau d'heureux ou de sinistre augure. Elles épiaient constamment les marchands qui abordaient dans l'ile de Pao-tchou, et, se changeant en femmes d'une grande beauté, elles venaient au-devant d'eux avec des fleurs odorantes et au son des instruments de musque, leur adressaient des paroles bienveillantes et les attiraient dans la ville de fer. Alors elles leur offraient

Lothra et la loi du Boaddha rapporte, c'est à dire, voici ce que rapportent, à ce sujet, les mémoires qui traitent de la loi du Boaddha.
Lothra est la traiscription de Rakchas, sorte de démon. «Rákehus", est le féminin de Rakchas (Wilson).

un joyeux festin et se livraient au plaisir avec eux; puis elles les enfermaient dans une prison de fer et les mangeaient l'un après l'autre.

- A cette époque, il y eut un grand chef de marchands de l'Inde, nommé Seng-kia, dont le sils s'appelait Seng-kia-lo (Siñhala). Son père étant devenu vieux, il dirigea, à sa place, les affaires de sa maison. Un jour, il s'embarqua avec cinq cents marchands pour aller recueillir des pierres précieuses, et, poussé par les vents et les flots, il arriva, par hasard, dans l'île de P'ao-chou.
- En ce moment, les Râkchasis voyant s'agiter, dans le lointain, le drapeau d'heureux augure, allèrent au-devant d'eux avec des fleurs odorantes et des instruments de musique, et les attirèrent dans la ville de fer. Le chef des marchands y ayant rencontré la reine des Râkchasis, se livra avec elle à la joie et au plaisir. Les autres marchands prirent chacun une compagne, et, au bout d'un an, ils eurent tous un fils. Les Râkchasis s'étant dégoûtées de leurs maris, voulurent les enfermer dans la prison de fer, et épièrent encore d'autres marchands.
- En ce moment, Seng-kia-lo (Siñhala) eut, la nuit, un mauvais songe, et, reconnaissant qu'il n'était pas d'heureux augure, il chercha à s'en retourner. Étant arrivé, par lasard, à la prison de fer, il entendit des cris lamentables. Il monta aussitôt sur un arbre élevé.
 Qui est-ce qui vous tient enchaînés, demanda-t-il, et pourquoi poussez-vous ces plaintes douloureuses?
 - · Vous ne savez donc pas, répondirent les mar-

- chands, que les femmes qui habitent cette ville sont
 toutes des Rákchasis? Jadis, elles nous ont attirés dans
- · la ville pour y goûter le plaisir; mais, lorsque vous
- alliez arriver, elles nous ont jetés dans une obscure prison, et nous dévorent l'un après l'autre. Plus de la
- moitié a déjà péri; sous peu, vous et vos compagnons subirez aussi le même malheur.
- Par quel stratagème, reprit Seng-kia-lo (Sinhala),
 pourrons-nous échapper à cet affreux danger?
- Nous avons appris, répondirent-ils, que, sur le bord de la mer, il y a un cheval divin, et que, si un homme le prie avec une sincérité parfaite, il ne manque jamais de le passer à l'autre rive.
- A ces mots, Seng-kia-lo (Siñhala) dit secrètement aux marchands: Regardez tous ensemble vers le rivage de la mer, et implorez son secours avec ferveur.
- « Au même instant, le cheval divin arriva, et leur dit:

 Que chacun de vous saissse ma crinière, sans regarder derrière lui; je vous ferai traverser la mer. Après
 avoir échappé au danger, vous reverrez le Tchen-pouicheou (Djamboudvipa), et vous arriverez heureusement dans votre royaume natal.
- Les marchands obéirent à ses ordres, et, s'y appliquant uniquement, sans partager leur attention, ils saisirent sa crinière. Le cheval divin s'élança au milieu des nuages, traversa la mer et arriva au bord opposé.
- Les Rûkchasis s'aperçurent sur-le-champ de la fuite de leurs époux, et se demandèrent entre elles avec surprise comment ils avaient pu s'échapper. Chacune d'elles

prit son fils, et se mit à parcourir les airs. Sachant que les marchands allaient bientôt quitter le rivage de la mer, elles se concertèrent ensemble, et, d'un vol rapide, elles allèrent les chercher au loin. En moins d'une heure, elles rencontrèrent les marchands, et les abordèrent les yeux en larmes, avec un sentiment de douleur et de joie. Alors, cachant leurs pleurs, elles leur dirent : Nous vous retrouvons avec une douce émotion, et nous sommes heureuses de nous réunir à nos · époux. Depuis longtemps, chaque couple vivait heu-« reux et goûtait les douceurs d'un amour mutuel; mais « aujourd'hui vous vous éloignez et nous laissez dans « l'abandon. Vos épouses restent veuves et vos fils or-· phelins! Qui pourrait supporter la douleur qui nous « accable? Veuillez, de grâce, arrêter sur nous vos re-« gards, et retourner avec nous dans la ville. » Mais les marchands ne consentirent pas encore à revenir sur leur résolution.

- Les Rákchasis, voyant leurs paroles inutiles, eurent recours aux plus habiles flatteries, et déployèrent les plus perfides séductions.
- Les marchands, toujours pleins de tendresse et d'attachement, éprouvérent une émotion difficile à surmonter. Au fond du cœur, ils hésitaient à partir ou à rester; mais, à la fin, ils succombèrent tous. Les Râkchasti se félicitèrent mutuellement de leur succès. Elles donnèrent la main aux marchands, et s'en revinrent avec eux. Seng-kia-lo (Siñhala), qui était doué d'un esprit ferme et d'une intelligence profonde, ne laissa pas enchainer

MEMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XI. 133

son cœur. Il put ainsi traverser la vaste mer et échapper au danger. Dans ce moment, la reine des Rákchusis étant revenue seule dans la ville de fer, les autres fennmes lui dirent: « Vous étes dénuée de prudence et d'adresse, « et, en effet, vous voilà abandonnée de votre époux. « Puisque vous avez si peu de talent et de capacité, il « ne convient pas que vous demeuriez ici. »

* La reine des Rákchasis prit alors son fils, et se rendit entoute hâte auprès de Seng-kie-lo (Siñhala). Elle déploya toutes ses caresses et ses séductions, et le pria tendrement de revenir avec elle. Mais Seng-kia-lo (Siñhala) prononça des paroles magiques, et, brandissagt un glaive acéré, il lui dit d'un ton courroucé: « Vous êtes « une Rákchasí, et moi je suis un homme! I les hommes « et les démons ont des voies différentes; vous ne pouvez être mon épouse. Si vous me fatiguez encore par « vos instances, je vous trancherai la tête. »

La Râkchasi, reconnaissant l'inutilité de ses séductions, s'élança dans les airs et disparut. Elle se rendit dans la maison de Seng-kia-lo (Siihala), et dit à Sengkia (Siñha), son père: - Je suis la fille d'un roi de tel -royaume; Seng-kia-lo (Siihala) m'a épousée, et je lui - ai donné un fils. Nous retournions dans mon royaume - natal, chargés d'objets précieux; mais, en voguant sur les mers, nous avons été assaillis par la tempète, et, - après une navigation des plus périlleuses, c'est à grand' - peine que moi, mon fils et Seng-kie-lo (Siiĥala), nous - avons pu aborder au rivage. Arrètée sur ma route par - les montagnes et les rivières, mourant de froid et de

- faim, et accablée de souffrance, je laissai échapper un - mot qui déplut à mon mari, et je me vis aussitôt abandonnée. Prenant alors un ton injurieux, il me traita de - Râkchast³. Si je veux m'en retourner, un immense intervalle me sépare des États de mon père; si je reste, - je suis seule et délaissée sur une terre étrangère, Que - j'avance ou recule, je me trouve sans appui. l'ose exposer devant vous la vérité des faits.
- « Si ce que vous dites est vrai, répondit Seng-kia « (Siñha), il est juste que je vous reçoive immédiate-» ment. »
- Il_en'y avait pas longtemps qu'elle demeurait dans sa maison, lorsque Seng-kia-lo (Siñhala) arriva.
- · Pourquoi, lui dit son père, avez-vous préféré les · richesses et les choses précieuses à votre femme et à · votre fils?
- « Mon père, dit Seng-kia-lo (Siñhala), cette femme « est une Rákchasí. »
- Il raconta alors son ancienne aventure à son père et à sa mère. A ce récit, tous ses parents et ses alliés se mirent à la chasser. La Rákchast alla aussitöt porter plainte au roi, qui voulut châtier Seng-kia-lo (Sinhala).
 La plupart des filles des Rakchas, dit Seng-kia-lo (Sinhala), exercent sur les hommes une fascination diabolique.
 bolique.
- «Le roi n'en voulut rien croire, et, séduit par la beauté de la Râkchasi, il dit à Seng-kia-lo (Siñhala):
 - · Puisque vous voulez absolument abandonner cette
 - Le texte donne Lo-thsa (Rakchas). J'ai dû adopter le féminin.

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XI. 137

femme, je la garderai aujourd'hui dans mon palais intérieur !. >

--- Je crains fort, reprit Seng-kia-lo (Siñhala), qu'elle • ne vous cause de grands malheurs; car, comme elle • est de la race des Rakchas, elle ne se nourrit que de • chair et de sang. •

«Le roi, sourd à ces avis, l'admit aussitôt au nombre de ses femmes. Quelque temps après, au milieu de la nuit, elle retourna en toute hâte à l'ile de Prac-thon, et appela les cinq cents autres démons femelles de la race des Rakchas. Quand elles furent arrivées ensemble dans le palais du roi, à l'aide d'affreux maléfices, elles en firent périr tous les habitants. Elles dévorèrent la chair et burent le sang des hommes et des animaux, et s'en revinrent, avec les restes de leurs cadavres, dans l'île de Prac-thou.

Dès que le jour eut paru, les ministres se réunirent pour assister à l'audience du matin; mais la porte du roi était fermée et ne pouvait s'ouvrir. Après une longue attente, comme ils n'entendaient aucune voix humaine, ils enfoncérent les portes et entrèrent précipitamment l'un après l'autre. Dès qu'ils furent arrivés dans l'intérieur du palais, ils ne virent aucun homme vivant, et ne trouvèrent que des os rongés. Les magistrats se regardèrent face à face, sans savoir que résoudre, et poussèrent des cris douloureux.

· Comme personne ne pouvait deviner la cause d'un tel

¹ Ce palais, appelé tantôt Heou-kong « posterius palatium », tantôt Tchong-kong « medium palatium », répondait au harem des musulmans.

désastre, Seng-kia-lo (Siñhala) la leur raconta de point en point. Tous les sujets du roi reconnurent qu'il s'était attiré lui-même son propre malheur. Alors les ministres du royaume, les hommes d'État mûris par l'age, les magistrats et les vieux généraux interrogèrent successivement les hommes d'un mérite éclatant pour élever le plus digne au faite des honneurs (le placer sur le trône). Comme ils admiraient tous la vertu et la prudence de · Seng-kia-lo (Sinhala), ils délibérèrent ensemble et dirent : « Le choix d'un prince ne saurait se faire à la « légère. Il faut d'abord qu'un homme soit doué de vertu et de prudence, et qu'ensuite il possède une intelli-« gence remarquable. En effet, s'il manquait de vertu et « de prudence, il ne pourrait jouir longtemps du pou-« voir suprême ; s'il manquait d'intelligence et de lu-« mières, comment pourrait-il diriger les affaires de « l'État? Seng-kia-lo (Siñhala) réunit tous ces avantages. · Il a découvert en songe la cause du malheur; par l'effet de sa vertu, il a rencontré un cheval céleste, et a loyale-· ment averti le roi du danger. Par sa prudence, il a su « sauver ses jours; c'est lui que l'ordre des temps ap-« pelle au trône. »

A peine cette résolution eut-elle été proclamée, que la multitude du peuple l'éleva avec joie aux honneurs, et lui décerna le titre de roi. Seng-kia-lo (Siñhala) refusa; mais ce fut en vain. Alors, tenant fidèlement un juste milieu, il salua avec respect tous les magistrats, et monta aussitôt sur le trône. Dès ce moment il corrigea les anciens abus, et prit pour modèles les hommes

sages et vertueux. Il rendit alors un décret ainsi conçu:

Mes anciens compagnons de commerce se trouvent
encore dans le royaume des Rakchas (démons); j'ignore
s'ils sont morts ou vivants, et ne puis distinguer le bien
du mal.¹ Maintenant je veux les arracher au danger;
il faut que j'équipe une armée. Sauver les hommes
du péril et compatir à leurs misères, c'est le bonheur
du royaume; recueillir des choses précieuses et les
mettre en réserve, c'est la fortune de l'État. •

• Sur ces entrefaites, il passa ses troupes en revue, s'embarqua avec elles et partit. En ce moment, au-dessus de la ville de fer; s'agita tout à coup le drapeau de mauvais augure. A cette vue, toutes les Râkchasis furent saisses de terreur. Alors, déployant leurs flatteries les plus séduisantes, elles allèrent au-devant des troupes pour les attirer et les tromper. Mais le roi, qui connaissait depuis longtemps tous leurs artifices, ordonna à ses soldats de prononcer des paroles magiques, et de montrer, avec un élan impétueux, la puissance de leurs armes.

Toutes les Ridkchasú tombèrent à la renverse et furent honteusement vaincues. Les unes s'enfuirent et se cachèrent dans les iles, les autres se précipitèrent dans la mer et s'y noyèrent. Le roi détruisit alors la ville et la prison de fer. Après avoir délivré les marchands, il trouva une grande quantité de choses précieuses. Il appela le peuple et transporta sa résidence dans l'île de Pao-tchou. Il fonda une capitale, bâtit des villes, et

¹ C'est-à-dire, reconnaître clairement s'ils sont heureux ou malheureux.

se trouva bientôt en possession d'un royaume. Par suite de ces événements, le nom du roi devint celui du royaume. L'histoire de Seng-kia-lo (Siñhala) se rattache aux anciennes naissances de Chi-kia-fo (Çâkya Tathāgaia)¹. *

Dans les temps anciens, les habitants du royaume de Seng-kia-lo (Sinhala) n'offraient que des sacrifices impies; mais dans la première centaine d'années qui s'écoulèrent après que le Bouddha eut quitté le monde, Mo-hi-in-t'o-lo (Mahèndra), frère cadet du roi Wou-yeou (Açôka), renonçant aux plaisirs des sens, chercha avec ardeur le fruit du Saint (la dignité d'Arhat). Ayant obtenu les six facultés surnaturelles (Chadabhidinas) et les huit moyens de délivrance (Achtau vimôkchas), il marcha à travers les airs, et vint se promener dans ce royaume. Il propagea au loin la droite loi, et répandit la doctrine qu'avait léguée le Bouddha. Dès ce moment, les mœurs se pénétrèrent d'une foi pure; on construisit cent couvents, où l'on comptait environ vingt mille religieux. Tous suivaient la doctrine de l'école Chang-tso-pou (l'école des Sthaviras), qui se rattache au grand Véhicule.

¹ Une autre édition porte Tch'ou «locus», au lieu de Sus «affaire, evénement». Si l'on adopte cette leçon, il faudra traduire: «Siàhala est un des lieux où naguit anciennement (Jahya Tahlagata. «On trouve, en effet, livre XI, fol. 7. au commencement d'un morceau moderne, qui ne devait pas trouver place dans le Si-ya-ki (roy, page 1 da, note 1): - Jadis (Jahyamani Boudha, dams une de sea existences (not havis ayant métamorphosé son corp», hoa chia), prit le nom de Sang-kia-lo (Siāhlah): Comme il réunissait toutes les vertus, les habitants du royanne l'élevérent aux honneurs et le nommérent roi. »

Deux cents ans après, chacun voulut fonder une école à part. L'école Chang-tso-pou (l'école des Sthaviras) se divisa en deux branches. L'une prit le nom de Mo-hopi-ho-lo-tchou-pou « l'école de ceux qui habitent dans les grands couvents » (celle des Maháviháravásinas). Elle combattait le grand Véhicule, et étudiait la doctrine du petit Véhicule. L'autre s'appelait 'O-p'o-ye-k'-li-tchou-pou « l'école de ceux qui demeurent sur une montagne où la crainte est inconnue » (celle des Abhayagirivásinas). Ils étudiaient à la fois les deux Véhicules et expliquaient abondamment les troit Recueils (Tripitaka). Les religieux et les novices menaient une vie pure, et se distinguaient par leur intelligence et leurs lumières. Leur belle conduite pouvait servir de modèle. Leur maintien était grave et imposant.

A côté du palais du roi, s'élève le Vihâra de la dent du Bouddha, qui est haut de plusieurs centaines de pieds; on y voit briller des joyaux extraordinaires¹, et il est orné des matières les plus précieuses. Sur le sommet du Vihâra, on a élevé une flèche surmontée d'une pierre d'une grande valeur, appelée Po-l'an-mo-lo-hia (Padmarága — rubis). Cette pierre précieuse répand constamment un éclat resplendissant. Le jour et la nuit, en regardant dans le lointain, on croit voir une étoile lumineuse. Le roi baigne, trois fois par jour, la dent du Bouddha; tantôt il l'arrose d'eau parfumée, tantôt il brûle des poudres odorantes. Il s'applique à employer

.' Au lieu de A D Tchon-tchin, il faut lire Tch'ou-tchin A D, qui répond à Khip'ao. (Conf. Pei-wen-yan-fon, liv. XII, fol. 4.)

les choses les plus rares et les plus précieuses, et lui offre respectueusement ses hommages 1.

A côté du Vihára de la dent du Bouddha, il y a un petit Vihára, qui est également orné d'une multitude de choses précieuses. Au centre, il y a une statue en or du Bouddha, que le premier roi de ce royaume fit fondre en lui donnant exactement la taille qu'il avait. Le cône charnu2 du sommet de la tête était orné d'un diamant précieux. Dans la suite des temps, il y eut un voleur qui forma le projet de le dérober; mais il était protégé par une double porte et une balustrade circulaire, Le voleur creusa un chemin souterrain. Quand il fut entré dans le Vihára, il courut vers la pierre précieuse et voulut aussitôt s'en emparer. La statue s'éleva peu à peu à une grande hauteur, de sorte que le voleur ne put réussir à la prendre. Il se retira, et dit en soupirant : « Jadis, lorsque Jou-lai (le Tathâgata) menait a la vie d'un P'ou-sa (d'un Bôdhisattva), il conçut-des « sentiments nobles et généreux, et jura que depuis sa « propre vie jusqu'aux villes du royaume, il donnerait a tout pour montrer de la pitié aux créatures. Voilà

¹ Après es pasage, viennent deux morceaux modernes, formats ensemble quatre cent quatre-ringt-din-neuf caractères, qui on tété interpolés par les derniers éditeurs. Ils se rapportent tous deux à la troisième année de la période Yong-lo, de la dynastie des Ming (1,605). Nous nons dispensons de les traduire cie, comme étant étrangers à la rédiction du Si-ya-ki, mais nous les rapporterons dans les notes, pour ne rien ometre.

Cest-à-dire, le renssement conique que les artistes indiens se plaisent à mettre en saillie sur le sommet de la tête des saints personnages.

MÉMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XI. 143

- qu'aujourd'hui la statue qu'il nous a laissée se montre - avare d'une pierre précieuse. Si l'on examine ce fait - avec attention, on ne comprend pas sa conduite an-- cienne.

Alors la statue baissa la tête et lui donna le diamant.
Dès que le voleur l'eut en sa possession, il l'emporta
aussitôt pour le vendre. Quelques personnes ayant vu
cette pierre précieuse, lui dirent d'une voix unanime:
« C'est le diamant que notre premier roi avait placé sur
le sommet de la tête de la statue d'or du Bouddha.
« De qui le tenex-vous, pour venir le vendre ici? »

A ces mots, ils se saisirent de lui et allèrent en informer le roi. Le roi lui demanda de qui il le tenait. « C'est le Bouddha lui-mème qui me l'a donné, ré-

« pondit le voleur; je ne l'ai point dérobé. »

Le roi ne voulut point le croire, et ordonna qu'on envoyât vérifier le fait. La statue avait encore la tête baissée. Le roi, ayant vu ce prodige, se sentit pénétré d'une foi pure et ferme, et se garda de punir cet homme. Il lui racheta, à grand prix, le diamant pour en orner le sommet de la tête de la statue, et l'y plaça une seconde fois. Par suite de cet événement, la statue penche la tête vers la terre, et, jusqu'à ce jour, elle est restée dans la même position.

A côté du palais du roi, on a construit une vaste cuisine où l'on prépare, chaque jour, des aliments pour du-huit mille religieux. A l'heure du repas, les religieux viennent, un pot (pátra) à la main, pour recevoir leur nourriture. Après l'avoir obtenue, ils s'en retournent

chacun dans leur chambre. Depuis que la doctrine du Bouddha s'est répandue (dans, ce royaume), le roi a fondé ces charitables offrandes; ses descendants lui ont succédé, et ont conservé jusqu'à ce jour l'héritage de sa puissance. Mais, depuis dix ans, l'administration du royaume a été bouleversée, et il n'y a pas encore de chef stable, de sorte qu'on a abandonné cette bonne œuvre.

Le royaume est voisin d'une baie; la terré donne des produits, rares et précieux. Le roi va lui-même offiri des sacrifices, et les esprits lui présentent des objets d'une valeur extraordinaire. Les habitants de la capitale vont et viennent pour en recueillir. Ge qu'ils obtiennent est inégal, et est proportionné à la récompense que mérite leur vertu. Ils payent une taxe basée sur la quantité de perles qu'ils ont trouvée.

A l'angle sud-est du royaume, s'élève le mont Linghia (Lanká). Ses hauts sommets et ses profondes vallées sont habités par des esprits et des démons. Dans les temps anciens, Jou-lai (le Tathágata) expliqua sur cette montagne le Ling-hia-hing (Lankávatára soutra).

En naviguant à quelques milliers de li au sud du royaume, on arrive à l'ile de Na-lo-ki-lo (Narakira). Les habitants de cette île sont petits de taille et ont environ trois pieds de hauteur. Ils ont un corps d'homme et un bec d'oiseau. Ils ne récoltent point de grains, et se nourrissent uniquement de noix de coco.

Après avoir fait plusieurs milliers de li, en naviguant à l'ouest de l'île de Na-lo-ki-lo (Narakira), sur le bord

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XI. 145

oriental d'une ile isolée, on voit une statue en pierre du Bouddha, qui est haute d'une centaine de pieds. Il est assis du côté de l'est. On a formé la saillie supérieure de sa tête avec une perle de l'espèce appelée Youei-ai-tchou! (Tchandrakânta). Lorsque la lune est sur le point d'y réfléchir sa lumière, il en sort une source d'au qui inonde les bords de la montagne, et se déverse dans les vallées.

Anciennement il y eut une compagnie de marchands qui fut assaillie par une violente tempête. Après avoir vogué au gré des flots, ils arrivèrent à l'île isolée; mais l'eau de la mer étant salée, ils ne trouvèrent rien à boire, et éprouvèrent pendant longtemps les tourments de la soif. On était alors au quinzième jour de la lune. L'eau découla du sommet de la tête de la statue, et ils obtinrent tous un grand soulagement. Ils pensèrent que les esprits avaient été touchés de la sincérité de leur foi et les avaient sauvés. Ils se décidèrent alors à rester dans l'île. Après qu'ils y eurent passé quelques jours, ils remarquèrent que chaque fois que la lune . se cachait derrière les hautes montagnes, l'eau cessait de couler. Le chef des marchands dit alors : « Ce n'était donc pas absolument pour nous secourir que l'eau a · coulé? J'ai entendu parler de la perle aimée de la lune « (Tchandrakánta). Quand elle est éclairée par les rayons « de la lune, c'est alors seulement que l'eau coule avec · abondance. Cette perle précieuse ne se trouverait-elle

¹ Littéralement : perle aimée de la lune. Le synonyme Tchandrahânta m'a été fourni par l'illustre professeur Wilson.

· pas sur le sommet de la tête de la statue du Boud-« dha? » Il monta aussitôt sur le bord escarpé de la montagne, et, à la première vue, il reconnut qu'en effet on avait formé la saillie du sommet de la tête avec une perle de l'espèce appelée Youei-ai-tchou (Tchandrakânta). C'est après avoir vu cet homme que les habitants ont pu raconter les détails qu'on vient de lire.

Après avoir fait plusieurs milliers de li, en naviguant à l'ouest de ce royaume, on arrive à la grande île des pierres précieuses, qui n'est habitée que par des démons. Quand on la regarde de loin, pendant une nuit tranquille, la lumière qu'elle répand éclaire les montagnes et les vallées. Beaucoup de marchands sont allés dans cette île, et ont eu le chagrin de n'y rien trouver.

En quittant le royaume de Ta-lo-pi-tch'a (Dravida), il entra, au nord, dans des forêts et des plaines sauvages, traversa une ville isolée, et passa par de petites villes. Des brigands, réunis en troupes, faisaient beaucoup de mal aux voyageurs.

Après avoir fait environ deux mille li, il arriva au royaume de Kong-kien-na-pou-lo (Konkanapoura)1.

ROYAUME DE KONG-KIEN-NA-POU-LO.

(KONKANAPOURA.)

Le royaume de Kong-kien-na-pou-lo (Konkanapoura) a environ cinq mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une trentaine de li. Le sol est gras et fer-1 Inde méridionale.

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XI. 147

tile, et produit une grande abondance de grains. Le climat est chaud; les mœurs sont vives et ardentes. Les habitants ont le corps et la figure noirs; leur caractère est farouche et cruel. Ils aiment l'étude, et estiment la vertu et le talent. Il y a une centaine de couvents, dont les religieux, au nombre d'environ dix mille, étudient à la fois le grand et le petit Véhicule. On compte plusieurs centaines de temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pèle-mêle.

A côté de la ville royale, il y a un grand Kia-lan (Saïghàrdma), où habitent environ trois cents religieux, qui sont tous des hommes distingués. Dans ce couvent, il y a un grand Vihára, haut d'une centaine de pieds. Dans ce Vihára, se trouve le bonnet précieux du prince royal I-lsie-i-lch'ing (Sarvàrthasiddha)¹, qui est haut d'un peu moins de deux pieds, et couvert d'ornements rares et précieux. On le conserve dans une boite d'une grande valeur; on l'en retire chaque jour de jeûne, et on le place sur un piédestal élevé. On hii offire des fleurs odorantes; il répand en tout temps un brillant éclat.

A côté de la ville, au centre d'un grand Kia-lan (Sañ-ghàráma), il y a un Vihára, haut d'environ cinquante pieds, au milieu duquel s'élève la statue de Ts'e-chi-p'ou-sa (Mâitrèya Bôdhisattva), sculptée en bois de san-tal; elle est haute d'une dizaine de pieds. Quelquefois, aux jours de jeûne, elle brille d'un éclat divin. Elle a

¹ On dit aussi Siddhårtha (Lalita viståra, p. 215), et Sarvasiddha (Fan-i-ming-i-lsi, liv. 1, fol. 23). C'était le nom du jeune Çâkyamouni.

été exécutée par les soins de l'Arhat Wen-eul-pe-i (Croutavinçatikôti).

A une petite distance, au nord de la ville, il y a une forêt de To-lo (Tâlas), qui a environ trente li de tour. Les feuilles du Tâla (Borassus flàbelliformis) sont longues, larges et d'une couleur luisante. Dans tous les royaumes de l'Inde, il n'y a personne qui n'en recueille pour écrire. Dans cette forêt, il y a un Stoüpa. C'est un enfroit où les quatre Bonddhas passés s'étaient assis, et avaient laissé, en faisant de l'exercice, les traces de leurs pas. A côté de ce monument, s'élève un Stoüpa qui renferme les reliques de l'Arhat Wen-eul-pe-i (Croutaviñ-catikóji).

A une petite distance, à l'est de la ville, il y a un Stożpa qui s'est en grande partie enfoncé en terre, et dont les restes ont environ trente pieds de hauteur. On lit dans les anciennes descriptions de ce pays: « Ce Stożpa renferme des reliques de Joa-lai (du Tathâgata). Quelquefois, aux jours de jeûne, il répand une lueur céleste. Jadis, dans ce lieu, Joa-lai (le Tathâgata) expliqua la loi, fit éclater la puissance de ses facultés divines, et convertit une multitude d'hommes. »

A une petite distance, au sud-ouest de la ville, il y a un Stoupa, haut d'une centaine de pieds, qui a été bâti par le roi Wou-yeou (Açôka). En cet endroit, l'Arhat Wen-eul-pe-i (Çroutavinçatikôţi) fit éclater ses grandes facultés surnaturelles, et convertit une multitude d'hommes.

'A côté, il y avait un couvent dont il ne reste plus

que les fondements; c'était cet Arhat qui l'avait construit.

En partant de ce royaume, dans la direction du nord-ouest, il entra dans de grandes forêts et des plaines sauvages, qui étaient infestées par des bêtes féroces et des bandes de brigands. Après avoir fait deux mille quatre ou cinq cents li, il arriva au royaume de Moho-la-teh'a (Mahārāchtra) 1.

ROYAUME DE MO-HO-LA-TCH'A.

(MAHARACHTRA.)

Le royaume de Mo-ho-la-tch'a (Mahârâchtra) a environ six mille li de tour. Du côté de l'ouest, la capitale est voisine d'un grand fleuve; sa circonférence est d'une trentaine de li. Le sol est gras et fertile, et donne des grains en abondance. Le climat est chaud; les mœurs sont simples et honnètes. Les habitants ont une stature élevée et un caractère fier et hautain. Quiconque leur fait du bien peut compter sur leur gratitude; mais celui qui les a offensés n'échappe jamais à leur vengeance. Si quelqu'un les insulte, ils risquent leur vie pour laver cet affront. Si une personne les implore dans la détresse, ils oublient le soin de leur corps pour voler à son secours. Quand ils ont une injure à venger, ils ne manquent jamais d'avertir d'avance leur ennemi; après quoi, chacun endosse sa cuirasse, et lutte la lance à la main. Dans un combat, ils poursuivent les fuyards, mais ils

ne tuent point ceux qui se sont rendus. Lorsqu'un général a perdu la bataille, au lieu de lui infliger une peine corporelle, on l'oblige à porter des habits de femme, et, par là, on le pousse à se donner lui-même la mort. L'État entretient un corps d'intrépides champions, au nombre de plusieurs centaines. Chaque fois qu'ils se préparent au combat, ils boivent du vin jusqu'à s'enivrer, et alors un seul de ces hommes, la lance au poing, défierait dix mille ennemis. S'il tue un homme qui se trouve sur son chemin, la loi ne le punit point. Chaque fois que l'armée entre en campagne, ces braves marchent à l'avant-garde, au bruit du tambour. En outre, ils enivrent plusieurs centaines d'éléphants d'un naturel féroce. Au moment d'en venir aux mains, ils boivent aussi des liqueurs fortes. Ils courent en masse, foulant tout sous leurs pieds. Nul ennemi ne peut tenir devant eux. Le roi, sier de posséder ces hommes et ces éléphants, méprise et insulte les royaumes voisins. Il est de la race des Ts'a-ti-li (Kchattriyas); son nom est Poulo-ki-che1 (Poulakêça). Ses vues sont larges et profondes, et il étend au loin son humanité et ses bienfaits. Ses sujets le servent avec un dévouement absolu. Aujourd'hui le grand roi Çilâditya porte de l'est à l'ouest ses armes victorieuses; il subjugue les peuples éloignés et fait trembler les nations voisines; mais les hommes de ce royaume sont les seuls qui ne se soient point soumis. Quoiqu'il se soit mis plusieurs fois à la tête de toutes

¹ Ce mot n'est pas expliqué. La transcription Poulakéça s'appuie sur de bons exemples.

les troupes des cinq Indes, qu'il ait appelé les plus braves généraux de tous les royaumes, et qu'il ait marché lui-même pour les châtier, il n'a pas encore triomphé de leur résistance. On peut juger par là de leurs habitudes guerrières et de leurs mœurs. Les hommes aiment l'étude, et suivent en même temps les principes de l'hérésie et de la vérité. Il y a une centaine de couvents, qui renferment environ cinq mille religieux, et où l'on étudie à la fois le grand et le petit Véhicule. On compte cent temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes sont extrémement nombreux.

Dans l'intérieur et en dehors de la capitale, s'élèvent cinq Stoùpas. Dans tous ces lieux, les quatre Bouddhar passés se sont assis et ont laissé, en faisant de l'exercice, les traces de leurs pas, Ces monuments ont été construits par le roi Wou-yeou (Açoka). Il y a d'autres Stoùpas en pierre et en briques, mais ils sont tellement nombreux qu'il serait difficile de les mentionner tous.

A peu de distance, au midi de la ville, il y a un antien couvent, au centre diquel on voit une statue en pierre de Kouan-tsea-tseā-p'ou-ta (Avalôkitēcvara Bôdhisattva). Les effets de sa pnissance divine se répandent en secret; ceux qui le prient obtiennent la plupart l'objet de leurs vœux.

Sur les frontières orientales du royaume, il y a une grande montagne qui offre des sommets entassés les uns sur les autres, des chaines de rochers, des pics à double étage et des crètes escarpées. Anciennement il y avait un couvent, qui avait été construit dans une

sombre vallée. Ses bâtiments élevés et ses salles profondes occupaient les larges ouvertures des rochers et s'appuyaient sur les pics; ses pavillons et ses tours à double étage étaient adossés aux cavernes et regardaient la vallée.

Ce couvent avait été bâti par le Lo-han 'O-tche-lo (l'Arhat Âtchâra). Cet Arhat était originaire de l'Inde occidentale. Sa mère étant morte, il observa dans quelle classe d'êtres elle allait renaître. Il vit que, dans ce royaume, elle avait recu un corps de femme. L'Arhat y vint aussitôt, dans le but de la convertir et de l'assister suivant les circonstances. Étant entré dans un village pour demander l'aumône, il arriva à la maison où était née sa mère. Une jeune fille prit de la nourriture et vint la lui donner. A l'instant même, il s'échappa du lait de ses mamelles. Cette preuve de sa parenté ne lui parut pas d'un bon augure. L'Arhat raconta à la jeune fille l'histoire de sa vie antérieure, et elle vit aussitôt le saint fruit du Bouddha. Touché des bontés de celle qui l'avait mis au monde et nourri, et pensant avec émotion au résultat des actes de sa vie antérieure 1, il fit bâtir ce couvent pour la remercier de ses grands bienfaits.

Le Vihára du couvent a environ cent pieds de hauteur. Au centre, s'élève une statue en pierre du Boaddha, qui a environ soixante et dix pieds. Elle est surmontée de sept calottes en pierre qui sont suspendues dans l'air, sans aucune attache apparente. Elles sont séparées

 $^{^{1}}$ Je crois qu'il y a ici une allusion au lait qui avait jailli du sein de la jeune fille.

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XI. 153

chacune par un intervalle d'environ trois pieds. D'après les anciennes descriptions de ce pays, elles sont soutenues par la force des vœux du Lo-han (de l'Arhat).

Suivant quelques personnes, ce prodige est dû à la force de ses facultés surnaturelles, et, selon d'autres, à la puissance de sa science médicale. Mais on a beau interroger l'histoire, il est impossible de trouver l'explication de ce prodige. Tout autour du Vihára, on a sculpté les parois de la pierre, et l'on a représenté les événements de la vie de Joa-laï (du Tathàgata) dans tous les lieux où il a rempli le rôle de Bödhisattea, les présages heureux qui ont signalé son élévation à la dignité d'Arhat, et les prodiges divins qui ont suivi son entrée dans le Niradaa. Le ciseau de l'artiste a figuré tous ces faits dans les plus petits détails, sans en oublier un seul.

En dehors des portes du couvent, au midi et au nord, à gauche et à droite, on voit un éléphant en pierre. J'ai entendu dire à des gens du pays que, de temps en temps, ces (quatre) éléphants poussent des cris terribles qui font trembler la terre. Jadis Tch'in-na-p'ou-sa (Djina Bódhisattva) s'arrêta souvent dans ce couvent.

En partant de ce royaume, il fit environ mille li à l'ouest, passa la rivière Nai-mo-lho (Narmmadà), et arriva au royaume de Po-lou-kie-tch'e-p'o (Barougatch'èva).

¹ Barygaza (Baroche des cartes). - Inde méridionale.

ROYAUME DE PO-LOU-KIE-TCH'E-P'O.

(BAROUGATCH'ÉVA 1.)

Ce royaume a de deux mille quatre cents à deux mille cinq cents li de tour; la circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. Le sol est imprégné de sel, de sorte que les plantes et les arbres y sont rares et clair-semés. Les habitants font bouillir l'eau de la mer pour en extraire du sel; l'exploitation de la mer est leur unique métier. Le climat est chaud, et l'air est agité par des tourbillons de vent. La froideur et l'indifférence règnent dans les mœurs. Les hommes ont un naturel fourbe et trompeur; ils ne savent pas cultiver les lettres, et croient en même temps à l'hérésie et à la vérité. Il y a une dizaine de couvents, où l'on compte environ trois cents religieux de l'école Chang-tso-pou (l'école des Sthaviras), qui se rattache au grand Véhicule. Il y a aussi une dizaine de temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle.

En partant de ce royaume, il fit environ deux mille li au nord-ouest, et arriva au royaume de Mo-la-p'o (Malva)².

M. Vivien de Saint-Martin lit Varikatchevu.

¹ Royaume de Lo (Lar) méridional. — Inde du midi.

ROYAUME DE MO-LA-P'O.

(MALVA.)

Ce royaume a environ six mille li de tour; la capitale, dont la circonférence est d'une vingtaine de li, est située au sud-est de la rivière Mo-ho (Mahi). Le sol est gras et fertile, et donne d'abondantes moissons; les plantes et les arbres ont une végétation florissante, et on recueille une grande quantité de fleurs et de fruits. Le terrain est surtout favorable au blé tardif. Les gàteaux de farine de grains torréfiés sont la nourriture principale des habitants. Ceux-ci ont un naturel doux et soumis, et sont doués, en général, d'une intelligence remarquable. Leur langage est élégant et harmonieux, et leurs talents littéraires sont aussi étendus que profonds.

Dans les cinq Indes, il y a deux royaumes où l'on fait le plus grand cas de l'étude: au sud-ouest, Mo-la-p'o (Malva); au nord-est, Mo-la-t'o (Magadha). Là, on honore la vertu et l'on estime l'humanité. Les hommes ont une vive intelligence et étudient avec ardeur; mais, dans ce royaume, on rencontre péle-mèle des partisans de l'hérésie et de la vérité. Il y a plusieurs centaines de couvents, où l'on compte environ vingt mille religieux de l'école Tching-liang-pou (l'école des Sammatiyas), qui se rattache au petit Véhicule. Il y a aussi plusieurs centaines de temples des dieux. Les hérétiques sont très-nombreux; ce sont, la plupart, les sectaires

qui se frottent de cendres (les Pamçoupatas). On lit dans l'histoire de ce royaume : « Il y a soixante ans, le roi s'appelait Chi-lo-'o-t'ie-to (Cîlâditya); il était doué de hautes lumières, de talents distingués et d'un vaste savoir. Il était plein d'affection pour le peuple et de respect pour les trois Précieux. Depuis sa naissance jusqu'à sa dernière heure, sa sigure ne montra jamais de colère, ses mains ne firent jamais de mal à une créature vivante. Avant de donner à boire à ses éléphants et à ses chevaux, il avait soin de filtrer l'eau, de peur de faire périr les insectes aquatiques. Telles étaient son humanité et sa bonté affectueuse. Pendant les cinquante années qu'il resta sur le trône, les animaux féroces devinrent familiers avec les hommes; dans tout son royaume, le peuple, sans exception, renonça au meurtre. A côté du palais qu'il habitait, il avait fait construire un Vihâra où brillaient à la fois les merveilles de l'art et de magnifiques ornements. Au centre, il avait placé les statues des sept Bouddhas. Chaque année, il convoquait constamment la grande assemblée de la Délivrance (Môkcha mahâ parichad), et appelait en foule les religieux de tous les pays. Il leur faisait les quatre offrandes, ou bien leur donnait tantôt un assortiment complet de trois vètements, tantôt les sept choses précieuses. Ces œuvres méritoires se sont continuées jusqu'ici de siècle en siècle, et n'ont jamais éprouvé d'interruption. »

A environ vingt li, au nord-ouest de la capitale, on arrive à la ville des P'o-lo-men (des Bràhmanes). A côté, on voit une fosse produite par l'affaissement du sol.

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XI. 157

Quoiqu'elle reçoive, depuis bien des siècles, une multitude de ruisseaux, l'eau ne s'y amasse jamais.

A côté, on a bâti encore un petit Stoûpa. Voici ce qu'on lit dans les anciennes descriptions de ce pays : « Ce fut dans ce lieu que jadis un Brâhmane d'un orgueil effréné tomba vivant dans l'enfer. Anciennement il y avait dans cette ville un Brâhmane qui avait reçu de la nature une vaste intelligence, et qui effacait par son savoir les hommes les plus renommés de son temps, Il avait approfondi tout ce qu'il y avait de plus obscur et de plus subtil dans les livres sacrés et profanes, et il lisait, avec une facilité extrême, les textes les plus obscurs de l'astronomie. Sa conduite était noble et pure, et sa réputation brillante s'étendait en tous lieux. Le roi avait pour lui beaucoup d'estime et de respect, et tous les hommes du royaume le comblaient d'hommages. Ses disciples, dont le nombre allait jusqu'à mille, savouraient sa doctrine, et respectaient ses leçons. Il disait en toute occasion : « Je suis venu dans « le monde pour être le successeur du Saint (du Boud-« dha) et le guide du vulgaire. Parmi les sages de tous · les siècles, nul n'est comparable à moi. Ces dieux qu'on appelle le Grand maître (Mahêçvaradêva), P'o-· sou (Vasoudèva), Na-lo-yen (Narayanadèva), ainsi que (Bouddha) l'Honorable du siècle (Lôkadjyéchtha), · tous les hommes se prosternent devant eux, adoptent et publient leur doctrine, représentent leur image et a les comblent à l'envi de respects. Aujourd'hui je les « surpasse tous par ma vertu, et par ma réputation j'é-

clipse tous les hommes de mon siècle. Ils n'ont rien d'extraordinaire; en quoi peuvent-ils donc briller?

 Aussitôt il sculpta en santal rouge les statues de Mahéçvara, de Vasoudéva, de Nárdyanadéva et du Bouddha, l'Honorable du siècle, et en fit les quatre pieds de son fauteuil qu'il transportait avec lui. Voilà jusqu'où allaient son insolence et son orgueil!

« A cette époque, il y avait un Bhikchou de l'Inde occidentale, nommé P'o-l'o-lo-leu-tchi (Bhadraroutchi)!. Il possédait le Traité des causes (Hétouvidyácástra), et avait étudié à fond les systèmes des diverses écoles. Sa doctrine était pure, et le parfum de sa vertu se répandait en tous lieux. Il avait peu de désirs et savait se suffire; il ne demandait rien aux créatures. Quand il eut entendu parler du Bràhmane, il s'écria en soupirant:

Quelle pitié! Ce siècle ne possède pas un homme,
 et voilà ce qui encourage cet être stupide à se livrer
 insolemment à sa méchanceté! »

« Là-dessus, il prit son bâton, pour voyager au loin, et se rendit dans ce royaume. Il exposa au roi le projet qu'il méditait depuis longtemps. A la vue de ses vêtements vieux et usés, le roi n'éprouva encore pour lui aucun sentiment de respect; mais admirant ses nobles desseins, il s'efforça de le recevoir d'une manière honorable. Aussitôt après, il fit établir une chaire pour les conférences, et en donna avis au Brâhmane. A cette nouvelle, le Brâhmane se mit à sourire

¹ En chinois, Hien-'ai e l'amour des sages ».

MEMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XI. 159 et dit: « Quel est cet homme qui ose concevoir de tels

« projets? »

Le roi ayant ordonné à ses disciples et à ses partisans de se rendre au lieu des conférences, ils arrivèrent par centaines et par milliers, et se placèrent en avant et en arrière pour l'écouter. Hien-ca (Bhadraroutchi), qui était couvert de vêtements vieux et usés, étendit par terre des herbes sèches et s'y assit. Alors le Bràhmane, s'appuyant sur le fauteuil qu'il portait avec lui, critiqua amèrement la droite loi, et exposa en détail ses principes erronés.

· Le Bhikchou, avec une élocution pure et facile, parcourut, à plusieurs reprises, le cercle de ses arguments, et à la fin le Brâhmane s'avoua vaincu. Le roi dit à ce dernier : « Pendant longtemps vous vous ètes paré « d'une vaine réputation; vous avez trompé le souverain et égaré la multitude. Il est écrit dans nos anciennes · lois que quiconque a été vaincu dans une discussion · doit subir la mort. · Il voulut qu'on chauffat au rouge un fourneau en fer et qu'on le fit asseoir dessus. Le Brâhmane, réduit à l'extrémité, se soumit en tremblant et demanda grace. Hien-'aī (Bhadraroutchi) eut pitié de lui, et adressa cette prière au roi : « Grand roi, l'in-· fluence de votre humanité s'étend au loin; le bruit · de vos louanges retentit sur tous les chemins. Il faut · que vous montriez encore votre bonté affectueuse; ne · vous laissez point aller à la cruauté. Pardonnez-lui sa · défaite, et laissez-le aller où il voudra. .

· Le roi ordonna qu'on le fit monter sur un âne, et

qu'on proclamât son déshonneur par toutes les villes. Le Brâhmane, accablé de honte, entra en fureur et vomit des flots de sang. A cette nouvelle, le Bhikchou alla le trouver et lui dit pour le consoler: « Votre savoir em-brasse les doctrines sacrées et profanes, et votre ré-putation retentit en tous lieux. La gloire et le déshonneur, la victoire et la défaite doivent éclater au grand jour; mais qu'y a-t-il de réel et de solide dans la responsable? »

« Le Brahmane s'abandonna aux transports de la colère, accabla le *Bhikchou* d'injures, calomnia le *grand* Véhicule, et déversa le mépris sur les anciens sages.

« Il n'avait pas encore cessé de parler, que la terre s'entr'ouvrit, et il descendit tout vivant dans cette fosse, qui offre une preuve éclatante de son châtiment. »

En partant de ce royaume, au sud-ouest, il arriva au confluent de deux mers, fit ensuite deux mille quatre à cinq cents li au nord-ouest, et parvint au royaume de 'O-toha-li' (Atali)'!

ROYAUME DE 'O-TCH'A-LI.

(AȚALL.)

Ce royaume a environ six mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. La population est très-nombreuse, et possède une grande quantité de choses rares et précieuses. Quoique les habitants trouvent, dans la culture des grains, des ressources

Le Thal. - Inde du sud.

MEMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XI. 161

suffisantes, leur principale occupation est le commerce. La terre est sablonneuse et imprégnée de sel; les fleurs et les fruits sont fort rares. On y cultive l'arbre Houtsiao-chou (le poivrier indien), dont les feuilles ressemblent à celles du Chou-tsiao (poivrier du pays de Chou), et l'arbre Hiun-lou-hiang-chou 1, dont les feuilles ressemblent à celles du Thang-li (cormier). Le climat est chaud; il y a beaucoup de vent et de poussière. Les hommes sont d'un caractère froid et indifférent : ils estiment les richesses et méprisent la vertu. Pour ce qui regarde l'écriture, la langue, la figure des hommes et les lois, ce royaume ressemble, en grande partie, à celui de Mo-la-p'o (Malva). La plupart des habitants ne croient point au mérite des bonnes œuvres; bien que quelquesuns y croient, ils adorent les esprits du ciel, qui ont un millier de temples. Les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle.

En partant du royaume de Mo-la-p'o (Malva), il fit environ trois cents li au nord-ouest, et arriva au royaume de K'ie-tch'a (Khatch?) 2.

ROYAUME DE K'IE-TCH'A.

(KHATCH?)

Ce royaume a environ trois mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. Sa population est très-nombreuse, et toutes les familles

- L'arbre qui donne l'encens.
- ' Inde méridionale.

vivent dans l'opulence. Il n'y a point de prince (indigène). Ce pays est sous la dépendance du royaume de Mo-la-p'o (Malva), auquel il ressemble par la nature du climat, les produits du sol et les mœurs des habitants. Il y a une dizaine de couvents, qui renferment environ mille religieux, et où l'on étudie en même temps le grand et le petit Véhicale. On compte plusieurs dizaines de temples des dieux; il y a beaucoup d'hérétiques.

En partant de ce pays, il fit environ mille li au nord, et arriva au royaume de Fa-la-pi (Vallabhi).

ROYAUME DE FA-LA-PI.

(VALLABHI.)

Ce royaume a environ six mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une trentaine de li. Pour ce qui regarde les produits du sol, la nature du climat, les mœurs et le caractère des habitants, ce royaume ressemble à celui de Mo-la-p'o (Malva). La population est fort nombreuse, et toutes les familles vivent dans l'opulence. Il y en a une centaine dont la fortune s'élève à un million. Les marchandises les plus rares des contrées lointaines se trouvent en quantité dans ce pays. Il y a une centaine de couvents, où demeurent environ six mille religieux, lesquels étudient, la plupart, la doctrine de l'école Tching-liang-pou (l'école des Sammatiyas), qui se rattache au petit Véhicule. On compte plu-

^{&#}x27;C'est précisément le royaume de Lo-lo (Lara, Lar) du nord. — Inde méridionale.

MÉMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XI. 163 sieurs centaines de temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes sont extrêmement nombreux.

Lorsque Jou-laî (le Tathâgata) vivait dans le monde, il voyagea souvent dans ce royaume. C'est pourquoi, dans tous les endroits où s'arrêta le Bouddha. le roi Wou-yeou (Açôka) éleva des colonnes en son honneur, ou construisit des Stoúpas. On voit, de distance en distance, des monuments qui rappellent les lieux où les trois Bouddhas passés se sont assis, ont fait de l'exercice ou prêché la loi.

Les rois de l'époque présente sont de la race des Ts'a-ti-li (Kchattriyas); tous sont les neveux du roi Chilo-'o-l'ie-to (Cîlâditya), du royaume de Mo-la-p'o (Malva). Maintenant le fils du roi Chi-lo-'o-t'ie-to (Cîlâditya), du royaume de Kie-jo-ko-che (Kanyakoubdja), a un gendre appelé T'ou-lou-p'o-po-tou (Dhrouvapatou) 1. Il est d'un caractère vif et emporté, et d'une intelligence faible et bornée: cependant il croit sincèrement aux trois Précieux. Chaque année, il tient, pendant sept jours, une grande assemblée, dans laquelle il distribue à la multitude des religieux, des mets exquis, les trois vêtements, des médicaments, les sept choses précieuses, et des objets rares et d'une grande valeur. Après avoir donné toutes ces choses en aumône, il les rachète au double. Il apprécie la vertu et honore les sages, il révère la religion et estime la science. Les religieux les plus éminents des contrées lointaines sont surtout l'objet de ses hommages.

¹ En chinois, Tch'ung-joui « constamment intelligent ».

A une petite distance de la ville, il y a un grand couvent qui a été construit jadis par les soins de l'Arhat. O-tche-lo (Átchára). Ce fut là que les Pou-a (Bodhisattvas) Te-hoei (Gouņamati) et Kien-hoei (Sthiramati) fixèrent leur séjour et composèrent divers traités qui, tous, se sont répandus avec éclat.

En partant de ce pays, il fit environ sept cents li au nord-ouest, et arriva au royaume de 'O-nan-t'o-pou-lo (Ànandapoura)'.

ROYAUME DE 'O-NAN-T'O-POU-LO.

Le royaume de 'O-nan-t'o-pou-lo (Ânandapoura) a environ deux mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. La population est fort nombreuse, et toutes les familles vivent dans l'opulence. Il n'y a point de prince (indigéne). Ce pays dépend du royaume de Mo-la-p'o (Malva), auquel il resemble par les produits du sol, la nature du climat, les caractères de l'écriture et les lois. Il y a une dizaine de couvents, où l'on compte un peu moins de mille religieux, lesquels étudient la doctrine de l'école Tchingliang-pou (l'école des Sammatiyas), qui se rattache au petit Véhicale. Il y a plusieurs dizaines de temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pelle-mèle.

En quittant le royaume de Fa-la-pi (Vallabhi), il fit

environ cinq cents li à l'ouest, et arriva au royaume de Sou-la-tch a (Sourachtra) 1.

ROYAUME DE SOU-LA-TCH'A.

(SOURACHTRA.)

Ce royaume a environ quatre mille li de tour. La capitale, dont la circonférence est d'une trentaine de li, touche, du côté de l'ouest, à la rivière Mo-hi (Mahi). La population est nombreuse, et toutes les familles vivent dans l'opulence. Ce pays est sous la dépendance du royaume de Fa-la-pi (Vallabhi). Le sol est imprégné de sel; les fleurs et les fruits sont rares. Quoique le froid et le chaud se partagent également l'année, les tourbillons de vent ne cessent jamais. L'indifférence et la froideur domineut dans les nœurs. Les hommes sont d'un caractère léger et n'aiment pas à cultiver les lettres. Les uns suivent la vraie doctrine, les autres sont adonnés à l'hérésie. Il y a une cinquantaine de couvents, où l'on compte environ trois mille religieux, lesquels étudient la doctrine de l'école Chang-tso-pou (l'école des Sthaviras), qui se rattache au grand Véhicule. Il y a une centaine de temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pèle-mêle. Comme ce royaume se trouve sur le chemin de la mer occidentale, tous les habitants profitent des avantages qu'offre la mer : ils se livrent au négoce et à un commerce d'échange. A une petite distance de la ville (de la capitale), s'élève le mont 1 Inde occidentale.

Yeou-chen-ta (Oudjdjanta)¹, au haut duquel on a établi un couvent. Les chambres et les galeries ont été creusées la plupart dans les flancs d'un sommet escarpé. Cette montagne est couverte de forêts épaisses, et les eaux des sources l'entourent de tous côtés. C'est là que se promènent et s'arrêtent les sages et les saints; c'est là aussi que se rendent en foule les Richis doués de facultés divines.

En sortant du royaume de Fa-la-pi (Vallabhi), il fit environ dix-huit cents li au nord, et arriva au royaume de Kiu-tche-lo (Gourdjdjara)².

ROYAUME DE KIU-TCHE-LO.

(GOURDJDJARA.)

Ce royaume a environ cinq mille li de tour; la circonférence de la capitale, appelée Pi-ló-mo-lo², est d'une trentaine de li. Par les produits du sol et les mœurs, il ressemble au royaume de Sou-la-tch'a (Sourachtra). La population est très-nombreuse, et toutes les familles vivent dans l'opulence. La plupart des habitants sont adonnés à l'hérésie; il en est peu qui croient à la loi du Bouddha. Il n'y a qu'un seul couvent, où l'on compte une centaine de religieux, lesquels étudient la doctrine de l'école Choue-t-sie-yeu-pou [l'école des Sarvàstivàdas],

¹ Suivant M. Vivien de Saint-Martin, c'est l'Oudjdjayanta (un des noms du Ráivata).

Inde occidentale.

⁵ Suivant M. Vivien de Saint-Martin, c'est aujourd'hui Balmair.

MÉMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XI. 167

qui se rattache au petit Véhicule. Il y a plusieurs dizaines de temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle. Le roi est de la race des Ti'a-ti-li (Kchattriyas). Il a maintenant vingt ans, et se distingue par sa prudence et sa valeur. Il a une foi profonde dans la loi du Bouddha, et accorde une haute estime aux hommes d'un talent extraordinaire.

En partant de ce royaume, il fit environ deux mille huit cents li au sud-est, et arriva au royaume de Ouche-yen-na (Oudjdjayana).

ROYAUME DE OU-CHE-YEN-NA.

(OUDJDJAYANA *.)

Ce royaume a environ six mille li de tour; là circonférence de la capitale est d'une trentaine de li. Par les produits du soi et les mœurs des habitants, il ressemble au royaume de Sou-la-tch'a (Sourachtra). La population est très-nombreuse, et toutes les familles vivent dans l'opulence. Il y a plusieurs disaines de couvents, la plupart en ruines; trois ou quatre's seulement sont bien conservés. Ils renferment environ trois cents religieux, qui étudient à la fois le grand et le petit Véhicale. On compte plusieurs dizaines de temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mèle. Le roi est de la race des P'o-lo-men (Brâhmanes); il

[!] Înde du midi.

Dict. d'Hématchandra, p. 182 : Oudjdjayini; aujourd'hui Oudjein.

^{&#}x27;Il y a, en chinois, trois ou cinq.

est très-versé dans les livres des hérétiques, et ne croit pas à la droite loi.

A une petite distance de la ville (de la capitale), il y a un Stoápa. C'était là que le roi Wou-yeou (Açôka) avait construit un enfer (un lieu de supplices).

En partant de ce royaume, il fit environ mille li au nord-est, et arriva au royaume de *Tchi-ki-t'o* (Tchik-dha?)¹.

ROYAUME DE TCHI-KI-T'O.

(TCHIKDHA?)

Ce royaume a environ quatre mille li de tour; la circonférence de la capitale est de quinze à seize li. Le sol est renommé pour sa fertilité et donne d'abondantes moissons (de riz); il convient surtout aux légumes, au blé, aux fleurs et aux arbres fruitiers. Le climat est tempéré; les habitants sont d'un caractère doux et docile, mais la plupart croient aux doctrines hérétiques, et il en est peu qui révèrent la loi du Bouddha, Il y a plusieurs dizaines de couvents, qui ne contiennent qu'un petit nombre de religieux. Il y a une dizaine de temples des dieux, que fréquentent environ mille hérétiques. Le roi est de la race des P'o-lo-men (Brâhmanes); il croit fermement aux trois Précieux, et montre autant d'estime que de respect pour les hommes vertueux. Les savants des diverses contrées de l'Inde se réunissent en grand nombre dans ce royaume.

¹ Aujourd'hui Tchitore. - Inde du midi.

MÉMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XI. 169

En partant de ce pays, il fit environ neuf cents li au nord, et arriva au royaume de Mo-hi-chi-fa-lo-pou-lo (Maheçvarapoura)¹.

ROYAUME DE MO-HI-CHI-FA-LO-POU-LO.

(MAHÉÇVARAPOURA.)

Ce royaume a environ trois mille li de tour, et sa capitale une trentaine de li. Pour ce qui regarde les produits du sol et les mœurs, il ressemble au royaume de Ou-che-yen-na (Oudjdjayana). Les habitants révèrent les doctrines hérétiques, et ne croient point à la loi du Bouddha. Il y a plusieurs dizaines de temples des dieux, que fréquentent surtout les sectaires qui se frottent de cendres (les Páincoupatas). Le roi est de la race des Po-lo-men (des Brahmanes); il ne montre pas beaucoup de foi ni de respect pour la loi du Bouddha.

En sortant de ce pays, il revint dans le royaume de Kiu-tche-lo (Gourdjdjara); puis il reprit la route du nord. Après avoir fait dix neuf cents li à travers des plaines sauvages et des déserts dangereux, il passa le grand fleuve Sin-tou; et arriva au royaume du même nom ².

ROYAUME DE SIN-TOU.

(SINDH.)

Ce royaume a environ sept mille li de tour; la ca-

Inde centrale.

Inde occidentale.

pitale, qui s'appelle Pi-chen-p'o-pou-lo (Vitchavapoura?), a une trentaine de li de circonférence. Ce pays est favorable à la culture des grains; il abonde en millet et en blé, et produit de l'or, de l'argent et du laiton. Il convient à l'élève des bœufs, des moutons, des chameaux, des mulets, etc. Les chameaux sont petits de taille et n'ont qu'une bosse. On en tire, en grande quantité, du sel, qui est rouge comme le cinabre, du sel blanc, du sel noir et du sel gemme, etc. Les peuples lointains et les nations étrangères en font usage en médecine. Les hommes sont d'un naturel dur et cruel, mais leur cœur est simple et droit. Souvent ils se disputent et se battent. Ils sont fort enclins à la médisance et à la caloninie. Ils étudient, mais sans aspirer à un grand savoir; ils ont une foi profonde dans la loi du Bouddha. Il y a plusieurs centaines de couvents, dont les religieux, au nombre d'environ dix mille, étudient tous la doctrine de l'école Tching-liang-pou (ou des Sammatiyas), qui se rattache au petit Véhicule. En général, ils sont indolents et adonnés à la débauche. Ceux d'entre eux qui sont animés d'un zèle ardent et doués de sagesse vont vivre dans la retraite, et s'éloignent sur les montagnes ou dans les forêts. Là, jour et nuit, ils déploient un zèle infatigable; beaucoup d'entre eux obtiennent le saint fruit du Bouddha (la dignité d'Arhat). Il y a une trentaine de temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mèle. Le roi est de la race des Siu-to-lo (des Coûdras); il est d'un naturel sincère et révère la loi du Bouddha, Jadis Jou-

MÉMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XI. 171

laī (le. Tathāgata) voyagea beaucoup dans ce royaume. C'est pourquoi, dans les lieux où il avait laissé ses saints vestiges, le roi Wou-yeou (Açòka) construisit plusieurs dizaines de Stoūpas. Le grand 'O-lo-han (Arhat) Ou-po-kio-to (Oupagoupta) voyagea souvent dans ce royaume, et expliqua la loi pour éclairer et guider les hommes. Dans tous les lieux où il s'est arrêté, on a signalé les traces qu'il a laissées en construisant des couvents ou en élevant des Stoūpas. Ces monuments se rencontrent de tous côtés; aussi ne peut-on que les indiquer sommairement.

A côté du fleuve Sia-tou (Sindh - Indus), sur une étendue d'environ mille li, entrecoupés d'étangs et de marais, il s'est établi une multitude immense de familles 1. Ces hommes sont d'un naturel féroce, et n'ont d'autre occupation que le meurtre et le carnage. Ils vivent de l'élève des bœufs et ne connaissent point de maîtres. Les hommes rasent leur barbe et les femmes leur chevelure, et ils portent un vêtement de religieux, sans distinction de rang. Ils ressemblent à des Bhikchous, et se conduisent comme des laïques. Ils tiennent obstinément à leurs vues étroites et attaquent avec violence le grand Véhicule. On lit dans les anciennes descriptions de ce pays: « Jadis le peuple était d'un caractère inhumain, et ne se livrait qu'à des actes cruels. A cette époque, il y eut un Lo-han (un Arhat) qui, ému de pitié à la vue d'une telle dégradation, s'éleva dans les airs, et arriva pour les convertir. Il déploya ses grandes facultés sur-

¹ Littéralement : plusieurs centaines de mille.

naturelles, et sit éclater des prodiges extraordinaires. Il amena la multitude à le recevoir avec soi, et, peu à peu, il les dirigea par l'instruction orale. Tous ces homines, pénétrés de respect et de joie, exprimèrent le vœu de suivre sa direction et ses enseignements. L'Arhat, voyant la soumission de leur cœur, leur donna les trois formules de refuge, et dompta leur violence et leur cruauté. Ils renoncèrent complétement au meurtre, rasèrent leurs cheveux, teignirent leurs vêtements 1, et pratiquèrent avec respect les préceptes de la soi.

Depuis cette époque reculée, les générations ont changé avec le temps, la pratique du bien s'est affaiblie, et ils ont conservé un reste des anciennes coutumes. Bien qu'ils portent encore l'habit de religieux, ils ont cessé de tenir une conduite vertueuse. Leurs fils et leurs petits-fils ont continué, sans interruption, le même genre de vie.

En partant de ce pays, il fit environ neuf cents li à l'est, passa sur le rivage oriental du fleuve Sin-tou (Sindh——Indus), et arriva au royaume de Meou-lo-san-p'ou-lou (Moulasambhourou?— Moultan)².

¹ Ils adoptèrent l'habit rouge-brun des religieux.

¹ Inde occidentale.

ROYAUME DE MEOU-LO-SAN-P'OU-LOU.

(MOÜLASAMBHOUROU')

Ce royaume a environ quatre mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une trentaine de li. La population est fort nombreuse, et toutes les familles vivent dans l'opulence. Ce pays est sous la dépendance du royaume de Tse-kia (Tchêka). Le sol est gras et fertile; le climat est tempéré; les mœurs sont pures et simples. Les habitants aiment l'étude et estiment la vertu; le plus grand nombre adore les esprits du ciel, et il en est peu qui croient à la loi du Bouddha. Il y a une dizaine de couvents, qui sont la plupart en ruines. On n'y voit qu'un petit nombre de religieux, qui étudient, mais sans zèle ni application. On compte huit temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pêle-mêle. On voit le temple du dieu du soleil (Âditya), qui est d'une grande magnificence. La statue du dieu du soleil a été fondue en or pur, et est ornée de matières rares et précieuses. Sa vue divine pénètre les retraites cachées, et les effets de sa puissance surnaturelle se répandent en secret. Des femmes font entendre tour à tour une musique harmonieuse; de brillants flambeaux succèdent au jour, et l'on offre des fleurs odorantes. Depuis l'origine, cet usage s'est conservé sans interruption. Les rois et les

^{&#}x27; Suivant M. Vivien de Saint-Martin , l'orthographe correcte est Moûlasthânipoura.

grands personnages des cinq Indes ne manquent jamais d'offrir, dans ce temple, des objets rares et précieux. Ils ont établi des maisons de bienfaisance (Pounyaçalds) où l'on distribue des boissons, des vivres et des médicaments pour secourir les pauvres et les malades. En tout temps, il y a un millier d'hommes de tous les royaumes qui viennent dans ce sanctuaire pour obtenir l'accomplissement de leurs vœux. Tout autour du temple, on voit des lacs, des étangs et des bosquets fleuris où l'on peut se promener avec charme.

En sortant de ce royaume, il fit environ sept cents li au nord-est, et arriva au royaume de Po-fa-to 1 (Parvata).

ROYAUME DE PO-FA-TO.

(PARVATA.)

Ce royaume a environ cinq mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. La population est fort nombreuse. Ce pays est sous la dépendance du royaume de Tse-kia (Tcheka). On y récolte une grande quantité de riz sec ?; le sol est propre aux lègumes et au blé. Le climat est tempéré; les mœurs sont simples et pures. Les hommes sont d'un naturel vif et emporté, et leur langage est bas et vulgaire. Ils cultivent les lettres, et possédent des connaissances aussi vastes que profondes; les uns suivent

Inde du nord. Lisez Po-lo-fa-to. Cf. t. I, p. 210, note 3.

² C'est une espèce de riz qui vient sans irrigation.

MÉMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XI. 175

la vraie doctrine, les autres sont adonnés à l'hérésie. Il y a une disaine de couvents, où l'on compte un millier de religieux, qui étudient à la fois le grand et le petit Véhicale. On voit quatre Stoápas qui ont été bâtis par le roi Won-yeou (Açôka). Il y a vingt temples des dieux; les hérétiques des différentes sectes habitent pèle-mêle.

A côté de la ville, il y a un grand couvent dont tous les religieux, au nombre d'une centaine, étudient la doctrine du grand Véhicule. Ce fut en cet endroit que jadis Tch'in-ne-fo-d-le (Djinapouttra) romposa le Yu-kiu-sse-ti-chi-lun (Yógatcharyyabhoûmiçastrakarika'); là aussi les maîtres des Cástras, Hien-aï (Bhadraroutchi) et Te-kouang (Goupaprabha) embrassèrent la vie religieuse. Ce grand couvent a été brûlé par le feu du ciel; il est délabré et en ruines.

En partant du royaume de Sin-tou (Sindh), il fit de quinze à seize cents li au sud-ouest, et arriva au royaume de 'O-tien-p'o-tchi-lo (Adhyavakila?)².

ROYAUME DE 'O-TIEN-P'O-TCHI-LO.

(ADHYÁVAKÍLA?)

Ce royaumé a environ cinq mille li de tour; la capitale, qu'on appelle Khie-ts:-chi-ja-lo (Khadjiçvara?), a une trentaine de li de circonférence. Elle est située, à l'écart, sur les frontières de l'ouest; elle est voisine du fleuve Sin-tou (Sindh) et à proximité d'une grande

¹ En chinois, Tsout-ching-tseu . le fils souverainement vainqueur .

¹ Inde occidentale.

mer. Les maisons sont richement ornées, et renferment une quantité d'objets rares et précieux. Depuis quelque temps, ce pays n'a plus de prince (indigène); il est sous la dépendance du royaume de Sin-tou (du Sindh). Le sol est bas et humide, et la terre est imprégnée de sel. Elle est couverte de mauvaises herbes, et offre peu de place pour la culture. Quoiqu'elle produise diverses sortes de grains, elle abonde principalement en légumes et en blé. Le climat est un peu froid, et des tourbillons de vent y règnent avec violence. Ce pays est propre à l'élève des bœuss, des moutons, des chameaux, des mulets, etc. Les habitants sont d'un caractère fougueux et emporté, et n'ont aucun goût pour l'étude. Leur langage diffère un peu de celui de l'Inde centrale. Leurs mœurs sont simples et pures. Ils honorent et révèrent les trois Précieux (San-p'ao). Il y a quatre-vingts couvents, où l'on compte environ cinq mille religieux, qui, la plupart, étudient les principes de l'école Tching-liang-pou (l'école des Sammatiyas), qui se rattache au petit Véhicule. Il y a une dizaine de temples des dieux, que fréquentent surtout les hérétiques qui se frottent de cendres (Pámçoupatas). Au centre de la ville, s'élève le temple de Ta-tseu-tsai-t'ien (Mahêçvara Dêva). Cet édifice est orné de riches sculptures. La statue du dieu est douée d'une puissance merveilleuse. Les hérétiques qui se frottent de cendres (les Pámcoupatas) frequentent et habitent le temple, Jadis Jou-lai (le Tathagata) voyagea beaucoup dansce royaume. Il expliqua la loi et convertit les hommes, guida le vul-

MÉMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XI. 177

gaire, et fit du bien au peuple. C'est pourquoi, dans les lieux où il avait laissé ses traces divines, le roi Wonyeou (Açôka) construisit six Stoùpas.

En sortant de ce pays, il se dirigea vers l'ouest, et, après avoir fait moins de deux mille li, il arriva au royaume de Lang-kie-lo (Langala)¹.

ROYAUME DE LANG-KIE-LO.

(LANGALA.)

Ce royaume a plusieurs milliers de li de l'est à l'ouest et du sud au nord. La capitale, qu'on appelle Sou-neou-li-chi-fa-lo (Soûnouriçvara?), a une trentaine de li de circonférence. La terre est grasse et fertile, et donne de riches moissons. Pour ce qui regarde le climat et les mœurs, ce pays ressemble au royaume de 'O-tien-p'o-tchi-lo (Adhyavakîla?). Les habitants sont fort nombreux, et possèdent une quantité d'objets rares et précieux. Ce royaume est voisin d'une grande mer; c'est la route qui conduit au royaume des semmes d'Occident. Il n'a point de roi; les habitants se sont établis eux-mêmes dans une vallée, et sont indépendants les uns des autres. Ils sont soumis au royaume de Pola-sse (la Perse). L'écriture a une grande ressemblance avec celle de l'Inde, mais la langue parlée est un peu différente. Les uns suivent la vraie doctrine, les autres sont adonnés à l'hérésie. Il y a une centaine de couvents dont les religieux, au nombre d'environ six mille,

Inde occidentale.

étudient à la fois le grand et le petit Véhicale. On compte plusieurs centaines de temples des dieux; les hérétiques qui se frottent de cendres (les Pámçoupatas) sont extrêmement nombreux.

Au centre de la ville, s'élève le temple du dieu Tatseu-tsai (Mahéçvara), qui est d'un aspect imposant et d'un aspect imposant et dieu qu'adorent les hérétiques qui se frottent de cendres (les Pâmçoupatus).

En partant de ce royaume, dans la direction du nordouest, on arrive au royaume de *Po-la-sse* (Parsa — la Perse) ¹.

ROYAUME DE PO-LA-SSE.

(PARSA. - LA PERSE.)

Ce royaume a une étendue de plusieurs milliers de hieues? La capitale, qui s'appelle Sou-la-sa-l'ang-na (Sourasthâna), a une circonférence d'environ quarante li. Comme les vallées ont une grande étendue, le climat varie sensiblement; il est généralement chaud. Les

^{&#}x27;On lit en note; «Quoique la Perse ne soit pas un royaume de l'Inde, on l'a ajoutée parce qu'elle se trouvait sur la route du voyageur. Anciennement on écrivait en abrégé Po-sse.»

L'expression on arrise (voyes la Préface du premier volume de notre collection, page 38, ligne 1) nous montre que Hiosen-thuang n'avait pas voyagé dans ce royaume, et qu'il ne l'avait connu que par les livres ou la tradition orale.

⁶ En chinois, plusieurs wan de li. Le wan vaut dix mille; dix mille li équivalent à peu près à mille lieues.

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XI. 179

habitants amènent l'eau par des canaux pour arroser les champs. La population est riche et vit dans l'abondance. Ce pays produit de l'or, de l'argent, du laiton, du Po-tchi (Sphațika --- cristal de roche), et une multitude de choses rares et précieuses. Les hommes savent tisser de grandes pièces de soie brochée, de fines étoffes de laine, des tapis, etc. Ils possèdent un grand nombre de chevaux et de chameaux d'une race excellente. Dans le commerce, ils font usage de larges monnaies d'argent. Ils sont d'un naturel violent et emporté, et ne connaissent ni la justice ni les rites. Leur écriture et leur langue différent de celles des autres royaumes; ils sont étrangers à la culture des lettres, et excellent dans l'industrie. Tous les objets qu'ils fabriquent sont fort estimés des royaumes voisins. Les mariages ne sont qu'une honteuse promiscuité des sexes. La plupart des morts sont abandonnés sans sépulture. Les Persans sont d'une stature élevée; ils réunissent leurs cheveux, et gardent la tête découverte. Ils portent des vêtements de peau, de laine, de feutre et de soie brochée. Chaque famille est soumise à un impôt, qui est de quatre pièces d'argent par personne. Il y a un grand nombre de temples des dieux; Ti-na-p'o (Dinabha?) est le dieu qu'adorent les hérétiques. Il y a deux ou trois couvents, où l'on compte plusieurs centaines de religieux, lesquels suivent les principes de l'école Choue-i-tsie-yeoupou (l'école des Sarvâstivâdas), qui se rattache au petit Véhicule. Le pot de Chi-kia-fo (Çakya Bouddha) se trouve dans le palais du roi de ce royaume.

Sur les frontières orientales du royaume, on voit la ville de Ho-mo; ses murs intérieurs n'ont pas une grande étendue, mais l'enceinte extérieure a environ soixante li de tour. La population est fort nombreuse; toutes les familles possèdent de riches propriétés. Au nordouest, ce pays est limitrophe du royaume de Fo-lin qui, par la nature du sol, les mœurs et coutumes, ressemble au royaume de Po-la-sse (la Perse); mais il en dissère un peu par la figure et le langage des habitants. Ceux-ci possèdent une quantité d'objets rares et précieux; ils sont également riches et opulents.

Dans une ile située au sud-ouest du royaume de Fo-lin, se trouve le royaume des femmes d'Occident. On n'y voit que des femmes, et pas un seul homme. On n'y voit que des femmes, et pas un seul homme. C'est pourquoi le roi de Fo-lin. C'est pourquoi le roi de Fo-lin leur envoie, chaque année, des hommes pour s'unir avec elles; mais si elles donnent le jour à des garçons, la coutume du pays ne leur permet point de les élever.

En partant du royaume de 'O-tien-p'o-tchi-lo (Adhyavakila?), il fit environ sept cents li au nord, et arriva au royaume de Pî-to-chi-lo (Pitaçila).

ROYAUME DE PI-TO-CHI-LO.

(PITÁÇILÁ.)

Ce royaume a environ trois mille li de tour; la cir-

conférence de la capitale est d'une vingtaine de li. La population est fort nombreuse. Il n'y a point de roi (indigène); ce pays est soumis au royaume de Sin-tou (Sindh). Le sol est sablonneux et imprégné de sel; un vent glacial y souffle avec violence. On recueille une grande quantité de légumes et de blé, mais très-peu de fleurs et de fruits. Les mœurs sont farouches et cruelles. La langue parlée est différente de celle de l'Inde centrale. Les habitants n'ont point de goût pour les lettres, cependant ils savent croire avec sincérité. Il y a une cinquantaine de couvents, où habitent environ trois mille religieux, lesquels suivent tous les principes de l'école Tching-liang-pou (l'école des Sammativas), qui se rattache au petit Véhicule. On compte une vingtaine de temples des dieux, que fréquentent uniquement les hérétiques qui se frottent de cendres (les Pámçoupatas).

A quinze ou seize li au nord de la capitale, au milieu d'une grande forte, il y a un Stoüpa, de plusieurs centaines de pieds, qui a été construit par le roi Wou-yeou (Açòka). Il renferme des reliques qui répandent constamment une lueur brillante. Ce fut en eet endroit que Jou-lai (le Tathâgata), menant la vie d'un Rīchi, fut exposé à la cruauté du roi.

A une petite distance, à l'est de cet endroit, il y a un antique couvent qui a été hâti jadis par le grand Arhat Mahá Kátyáyana.

A côté, on voit un endroit où les quatre Bouddhas passés se sont assis, et ont laissé, en faisant de l'exer-

cice, les traces de leurs pas. On a construit un Stoupa pour les honorer.

En sortant de ce royaume, il fit environ trois cents li au nord-est, et arriva au royaume de 'O-fan-tch'a (Avanda)¹.

ROYAUME DE 'O-FAN-TCH'A.

(AVANDA.)

Le royaume de 'O-fan-tch'a (Avanda) a de deux mille quatre cents à deux mille cinq cents li de tour; la circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. Il n'y a point de chef suprême; ce pays est soumis au royaume de Sin-tou (Sindh). Le sol est propre à la culture des grains, et abonde surtout en légumes et en blé. Il y a peu de fleurs et de fruits; les plantes et les arbres sont clair-semés. Le climat est venteux et glacial; les habitants ont un caractère farouche et cruel. Leur langage est simple et inculte; ils n'estiment point la culture des lettres, mais ils croient sincèrement aux trois Précieux. Il y a une vingtaine de couvents, où l'on compte environ deux mille religieux, dont le plus grand nombre étudie les principes de l'école Tching-liang-pou (l'école des Sammativas), qui se rattache au petit Véhicule. Il y a cinq temples des dieux, que fréquentent uniquement les hérétiques qui se frottent de cendres (les Pámçoupatas).

A une petite distance, au nord-est de la capitale, au
1 Inde occidentale.

milieu d'une grande forêt de bambous, on voit les restes des fondements d'un couvent. Ce fut en cet endroit que jadis Jou-laï (le Tathàgata) permit aux Pi-ts'oa (aux Bhikchous) de porter des bottes.

A côté, il y a un Stoupa qui a été construit par le roi Wou-yeou (Açôka). Quoiqu'il soit enfoncé en terre, ses restes ont encore environ cent pieds de hauteur

Dans un Vihára qui s'élève à côté, il y a une statue du Boaddha debout, en pierre bleue. Chaque jour de jeûne, elle répand au loin une lueur divine. Au milieu d'une forêt située au sud, à environ huit cents pas plus loin, il y a un Stoâpa qui a été construit par le roi Acôka. Jadis Joa-laï (le Tathàgata) s'arrêta en cet endroit. Comme il éprouvait du froid pendant la nuit, il se couvrit de trois vêtements. Quand le jour fut venu, il apprit aux Pi-ts'oa (Bhikchous) à mettre plusieurs vêtements à la fois.

Dans cette foret, il y a un endroit où le Bouddha a marché en faisant de l'exercice. De plus, on voit une suite de Stoûpas qui se regardent les uns les autres. Ils marquent tous des endroits où se sont assis les quatre Bouddhas passés. Dans ces Stoûpas, il y a des cheveux et des ongles du Bouddha. Chaque jour de jeûne, ils répandent la plupart une lueur éclatante.

En partant de ce royaume, il se dirigea au nordest, et, après avoir fait environ neuf cents li, il arriva au royaume de Fa-la-na (Varana).

¹ Inde occidentale.

ROYALIME DE FA-LA-NA.

(VARANA.)

Ce royaume a environ quatre mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. La population est fort nombreuse. Ce pays est soumis au royaume de Kia-pi-che (Kapiça). La plus grande partie du territoire est occupée par des montagnes et des forêts. Les semailles et les récoltes se font à des époques régulières. Le climat est un peu froid; les mœurs sont farouches et cruelles; les habitants sont d'un naturel violent et inhumain, et leurs sentiments sont bas et ignobles. La langue parlée ressemble un peu à celle de l'Inde centrale. Les uns suivent la vraie doctrine, les autres sont adonnés à l'hérésie. Ils n'ont aucun goût pour la culture des lettres. Il y a plusieurs dizaines de couvents, qui sont la plupart en ruines. On y compte environ trois cents religieux, qui tous étudient les principes du grand Véhicule. Il y a cinq temples des dieux, que fréquente une multitude d'hérétiques qui se frottent de cendres (les Pámcoupatas).

A une petite distance, au sud de la ville, il y a un ancien couvent. Jadis, en cet endroit, Jou-laï (le Tathágata) expliqua la loi, montra les avantages de la doctrine, et ouvrit l'esprit aux hommes.

A côté de ce couvent, on voit un endroit où les quatre Bouddhas passés se sont assis, et ont laissé, en faisant de l'exercice, les traces de leurs pas.

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XI. 185

Voici ce que racontent les gens du pays: « En partant de ce royaume on rencontre, à l'ouest, un royaume limitrophe appelé Ki-kiang-na (Kikanapoura?), qui est situé dans la vallée d'une grande montagne. On y a établi des chefs séparés, mais il n'a point de maitre suprème. Ce pays nourrit un grand nombre de moutons et de chevaux. Il possède d'excellents chevaux d'une taille extraordinaire; c'est une race fort rare dans les autres royaumes, et les états voisins en font le plus grand cas. »

En sortant de ce pays, au nord-ouest, il franchit une grande montagne et une large vallée, et traversa plusieurs petites villes. Après avoir fait environ deux mille li, il sortit des frontières de l'Inde, et arriva au royaume de *Tsao-kin-tch'a* (Tsaukouța?).

On l'appelle aussi Tsao-li.

LIVRE DOUZIÈME.

ROYAUME DE TSAO-KIU-TCH'A.

(TSÄUKOŮŢA?)

Ce royaume a environ sept mille li de tour; la circonférence de la capitale, appelée Ho-si-na', est d'une trentaine de li. Il y a une seconde capitale, nommée Ho-sa-lo, qui a environ trente li de circonférence. Toutes deux sont fortement défendues par des murs solides et élevés, et par des obstacles naturels. Ce royaume offre de hautes montagnes avec leurs vallées, et des plateaux propres à la culture. Les grains se sèment et se récoltent à des époques régulières; le blé tardif est fort abondant. Les plantes et les arbres ont une riche végétation, et l'on recueille une grande quantité de fleurs et de fruits. Le sol est favorable à la plante Yo-kin (Curcuma), et à celle qu'on appelle Hing-kiu (Hiñgou — Assa fœtida). Cette dernière croît dans la vallée de Lo-mo-in-tou (Râměndou?).

Au milieu de la ville de Ho-sa-lo (Ghasla?), jaillit une source dont l'eau se divise en plusieurs branches, et que les habitants utilisent pour l'irrigation des champs. Le climat est froid; on voit de fréquentes gelées et de

¹ Ghazna, suivant M. Vivien de Saint-Martin.

grandes neiges. Les hommes sont d'un naturel vif et emporté, et fort enclins au dol et à la fraude. Ils aiment à étudier les lettres, et montrent beaucoup d'adresse dans l'industrie; mais ils ne se distinguent point par leur intelligence.

Chaque jour, ils lisent plusieurs dizaines de mille mots; leur écriture et leur langue diffèrent de celles des autres royaumes. Leurs discours sont vides et spécieux, et sont peu d'accord avec la vérité. Ils offrent des sacrifices à une multitude d'esprits, et montrent beaucoup de respect pour les trois Précieux. Il y a plusieurs centaines de couvents, où l'on compte environ dix mille religieux, qui étudient tous la doctrine du grand Véhicule. Le souverain actuel est animé d'une foi sincère; il a succédé à une longue suite de rois. Il s'applique à faire des actes méritoires; il est fort intelligent et ami de l'étude. Il y a une dizaine de Stoupas, qui ont été bâtis par le roi Wou-yeou (Açôka), et plusieurs dizaines de temples des dieux. Les hérétiques des différentes sectes habitent pèle-mèle; seulement, la plupart sont des Tirthakas dont les partisans sont extrêmement nombreux, et qui adorent le dieu Thseou-na (Kchouna?).

Jadis ce dieu quitta le mont 'O-lou-naou (Arouna), du royaume de Kia-pi-che (Kapiça), et vint se fixer sur les frontières méridionales de ce royaume (Tsáukoúta), au milieu du mont Hi-lo (Hila?). Là, il fait éclater tantôt sa sévérité ou sa bonté, tantôt sa méchanceté et sa violence. Ceux qui l'invoquent avec une foi sincère ob-

tiennent l'objet de leurs vœux; mais ceux qui le méprisent s'attirent de terribles malheurs. C'est pourquoi les peuples voisins, comme ceux des contrées lointaines, lui témoignent un profond respect; les supérieurs et les inférieurs sont pénétrés d'une crainte respectueuse. Les princes, les ministres et les magistrats des royaumes voisins et des nations étrangères, se réunissent chaque année dans un jour heureux, mais à des époques indéterminées. Les uns offrent de l'or, de l'argent et des objets rares et précieux, les autres apportent en tribut des moutons, des chevaux et des animaux apprivoisés; tous se recommandent par la droiture et la pureté de leur caractère. Aussi, quoique la terre (le sol du temple) soit converte d'or et d'argent, et que les moutons et les chevaux remplissent les vallées, personne n'oserait les convoiter; leur unique soin est de faire des offrandes. Ils ont un grand respect pour les Tirthakas, domptent leurs passions et se livrent à de dures austérités. Les esprits du ciel ont communiqué aux Tirthakas la science des prières magiques. Ceux-ci la pratiquent fidèlement, et souvent avec succès. Ils traitent toutes sortes de maladies, et béaucoup de personnes se voient complétement guéries.

En partant de ce pays, il fit environ cinq cents li au nord, et arriva au royaume de Fo-li-chi-sa-l'ang-na (Vridjisthana?).

ROYAUME DE FO-LI-CHI-SA-T'ANG-NA.

Ce royaume a deux mille li de l'est à l'ouest, et mille li du sud au nord. Sa capitale, appelée Hoa-pi-na¹, a vingt li de tour. Pour ce qui regarde les produits du sol et les mœurs des habitants, il ressemble à Tsao-kiu-tch'a (Tsaukoūṭa), mais la langue parlée est différente. Le climat est glacial; les hommes sont d'un naturel farouche et cruel. Le roi est de la race des Tou-kioue (Turcs); il a une foi profonde dans les trois Précieux. Il estime le savoir et pratique la vertu.

En partant du nord-est de ce royaume, il franchit des montagnes, passa des rivières, et, après avoir traversé plusieurs dizaines de petites villes situées sur les frontières du royaume de Kia-pi-che (Kapiça), il arriva à un grand passage de montagne, appelé Po-lo-si-na (Varasèna), qui fait partie des grandes montagnes neigeuses. Ce passage est extrèmement élevé; les flancs de la montagne sont rudes et abruptes; les sentiers sont tortueux, les cavernes rentrent les unes dans les autres. Tantôt on entre dans une profonde vallée, tantôt on gravit les bords escarpés de la montagne qui, mêmè au fort de l'été, est couverte de glaces épaisses. On entaille la glace ² pour passer (monter), et ce n'est qu'après trois jours de marche qu'on peut parvenir au haut de ce pas-

¹ Suivant M. Vivien de Saint-Martin, ce mot répond à Houpian.

^s C'est-à-dire, on taille des escaliers dans la glace.

sage. Là, on est pénétré par un vent glacial. Les neiges amoncelées remplissent les vallées, de sorte que les voyageurs qui les traversent ne peuvent s'y arrêter. Les faucons eux-mêmes ne sauraient les franchir au vol; ils marchent pas à pas, et reprennent leur essor. Lorsqu'on regarde en bas les montagnes inférieures, elles ressemblent à de petites buttes de terre. Ce pasage de montagne est le plus élevé de tout le Tchenpou-tcheou (Djamboudvipa). Aucun arbre ne surmonte son sommet; on aperçoit seulement une multitude de rochers à pics qui sont groupés ensemble et on l'apparence d'une forêt.

Après avoir descendu pendant trois jours entiers, il arriva au bas de ce passage de montagne, et entra dans le royaume de 'An-la-lo-po (Antarava).

ROYAUME DE 'AN-TA-LO-PO.

(ANTARAVA.)

C'est un ancien pays du royaume de Tou-ho-lo (Toukhāra); il a environ trois mille li de tour; la circonférence de la capitale est de quatorze à quinze li. Il n'a point de chef suprême, et se trouve sous la dépendance des Tou-kioue (Turcs). On rencontre des chaînes de montagnes et des collines; les vallées et les terres labourables sont fort resserrées. Le climat est glacial, et l'on souffre à la fois de la violence du vent et de la froideur de la neige. Cependant ce pays est riche en grains et propre aux fleurs et aux arbres fruitiers. Les

hommes sont d'un naturel farouche et cruel, et les mœurs ne sont réglées par aucunes lois. Les habitants ne savent pas distinguer le bien du mal; ils n'estiment point l'étude, et ne songent qu'à offir des sacrifices aux esprits. Peu d'entre eux croient à la loi du Bouddha. Il y a trois couvents, où l'on compte quelques dizaines de religieux, qui tous suivent la doctrine de l'école Tactehong-pou (l'école des Mahāsanghikas). On voit un Stoūpa bâti par le roi Wou-yeou (Açôka).

En sortant de ce royaume au nord-ouest, il entra dans une vallée, franchit un passage de montagne, traversa plusieurs petites villes, et, après avoir fait environ quatre cents li, il arriva au royaume de Kono-si-to.

ROYAUME DE K'OUO-SI-TO.

(KHOUSTA.)

Ce royaume est un ancien pays du royaume de Touho-lo (Toukhāra). Il a environ trois mille li de tour; la
circonférence de la capitale est d'une dizaine de li. Il
n'a point de chef suprême, et se trouve sous la dépendance des Tou-kioue (Turcs). Les montagnes sont
nombreuses et les vallées sont resserrées; de là vient
qu'il y règne un vent glacial. Les grains y croissent en
abondance, et l'on recueille une grande quantité de
fleurs et de fruits. Les habitants sont d'un naturel farouche et cruel, et les mœurs ne sont réglées par aucunes lois. Il y a trois couvents, où l'on ne voit qu'un
petit nombre de religieux.

En partant de ce pays, dans la direction du nordouest, il franchit des montagnes, traversa des vallées, parcourut plusieurs villes, et, après avoir fait environ trois cents li, il arriva au royaume de Homo!

ROYAUME DE HOUO.

Ce royaume est un ancien pays du royaume de Touho-lo (Toukhâra). Il a environ trois mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. Il n'a point de prince particulier, et se trouve sous la dépendance des Tou-kioue (Turcs). Le sol est plat et uni; les semailles et les récoltes ont lieu à des époques régulières. Les plantes et les arbres ont une végétation florissante; les fleurs et les fruits sont d'une abondance extraordinaire. Le climat est doux et tempéré; les mœurs sont simples et pures. Les habitants sont d'un naturel vif et ardent : ils s'habillent d'étoffes de laine. Beaucoup d'entre eux croient aux trois Précieux, et il en est peu qui adorent les esprits. Il y a une dizaine de couvents, où l'on compte plusieurs centaines de religieux, qui étudient à la fois le grand et le petit Véhicule. Le roi est un Tou-kione (Turc); il gouverne tous les petits royaumes situés au midi des Portes de fer. Il change de résidence avec la même inconstance que les oiseaux, et ne demeure pas habituellement dans la mème ville.

En sortant de ce pays, à l'est, on entre dans les monts

M. Vivien de Saint-Martin voit ici le pays de Ghour.

13

Tsong-ling. Les monts Tsong-ling sont situés au centre du Tchen-pou-tcheou (Djamboudvîpa). Au midi, ils touchent aux grandes montagnes neigeuses; au nord, ils vont jusqu'à la mer Chaude (au lac Temourtou) et aux Mille sources; à l'ouest, ils s'étendent jusqu'au royaume de Houo, et à l'est jusqu'au royaume de Ou-cha (Och - Takht Soleyman). De l'est à l'ouest, et du sud au nord, ils occupent également plusieurs milliers de liet offrent plusieurs centaines de sommets escarpés. Leurs vallées sombres et leurs crêtes dangereuses sont couvertes de neiges et de glaces éternelles, et un vent froid y souffle avec violence. Comme la terre produit une grande quantité d'oignons, c'est de là qu'est venu le nom de Tsong-ling (ou montagnes aux oignons). Ajoutons que les bords de ces montagnes ayant une teinte bleuâtre 1, on a pu aussi dériver de cette circonstance le nom de Tsong-ling.

Après avoir sait une centaine de li à l'est, il arriva au royaume de Moung-kien (Mounkan).

ROYAUME DE MOUNG-KIEN.

(MOUNKAN.)

C'est un ancien pays du royaume de Ton-ko-lo (Toukhāra). Il a environ quatra mille li de tour; la circonférence de la capitale est de quinze à seine li. Pour ce qui regarde les produits du sol et les mœurs des habitanta, il ressemble beaucoup au royaume de Houo. Il

Le mot Tsong signifie à la fois coignon et couleur bleue ».

n'a pas de prince (indigene), et se trouve sous la dependance des Tou-kioue (Turcs).

En partant au nord de ce royaume, on arrive au royaume de 'O-li-ni (Alni ou Arni).

ROYAUME DE 'O-LI-NI.

(ALNI ov ARNL)

'O-li-ni est un ancien pays du royaume de Ton-ho-lo (Toukhāra). Il borde les deux rives du fleuve Po-tr'ou (Vakchou — Oxus). Il a environ trois cents li de tour; la circonférence de la capitale est de quatorze à quinze li. Pour ce qui regarde les produits du sol et les mœurs des habitants, il ressemble beaucoup au royaume de Hono.

En partant à l'est de ce royaume, on arrive au royaume de Ho-lo-hou (Rohou — Roh?)*.

ROYAUME DE HO-LO-HOU.

(ROHOU - ROH?)

Le royaume de Ho-lo-hou est un ancien pays du royaume de Tou-ho-lo (Toukhara). Au nord, îl est voisin du fleuve Po-ts'on (Vakchou — Oxus). Il a environ deux cents li de tour; la circonférence de la capitale est de quatorze à quinze li. Pour ce qui regarde les pro-

¹ La première syllabe ho indique souvent que la lettre suivante est un r, et ne se transcrit pas. Ainsi l'on dit Ho-lo-che-pou-lo pour Rådjapoura. Ho-lo-hon-lo, pour Råhoula, etc.

196 VOYAGES DES PÉLERINS BOUDDHISTES. duits du sol et les mœurs des habitants, il ressemble

beaucoup au royaume de Houo.

En partant à l'est du royaume de Moung-kien (Mounkan), il franchit de hauts passages de montagne et de profondes vallées, et traversa un certain nombre de districts et de villes.

Après avoir fait environ trois cents li, il arriva au royaume de Ki-li-se-mo (Kharism).~

ROYAUME DE KI-LI-SE-MO.

(KHARISM.)

Ce royaume est un ancien pays du royaume de Touho-lo (Toukhāra). Il a environ mille li de l'est à l'ouest, et trois cents li du sud au nord; la circonférence de la capitale est de quinze à seize li. Pour ce qui regarde les produits du sol et les mœurs des habitants, il ressemble beaucoup au royaume de Moung-kien (Mounkan); seulement les hommes différent par la violence et la méchanceté de leur naturel.

(En partant) au nord-est, on arrive au royaume de

ROYAUME DE PO-LI-HO2.

Le royaume de Po-li-ho est un ancien pays du

Dans une biographie de Hiouen-thang, on trouve Pi-li-ho.

M. Vivien de Saint-Martin voit dans Po-li-ho, Bolor, ville de la haute vallée de l'Oxus, le Po-lo-eul des nouvelles cartes chinoises.

royaume de Tou-ho-lo (Toukhāra). Il a environ cent li de l'est à l'ouest, et trois cents li du sud au nord; la circonférence de la capitale est d'une vingtaine de li. Pour ce qui regarde les produits du sol et les mœurs des habitants, il ressemble beaucoup au royaume de Ki-li-se-mo (Kharism).

En partant à l'est du royaume de Ki-li-se-mo (Kharism); il franchit des montagnes, traversa des vallées, et, après avoir fait environ trois cents li; il arriva au royaume de Hi-mo-ta-lo (Himatala).

ROYAUME DE HI-MO-TA-LO.

(HIMATALA-)

Le royaume de Hi-mo-ta-lo (Himatala), qui est un ancien pays du royaume de Tou-ho-lo (Toukhara), a trois mille li de tour. Il est entrecoupé par des montagnes et des vallées. Le sol est gras et fertile; il est propre à la culture des grains, et produit beaucoup de blé tardif. Toutes les plantes réussissent, et l'on récolte toutes sortes de fruits en abondance. Le climat est froid; les hommes sont violents et emportés, et ne savent pas distinguer le crime de la vertu. Leur figure est laide et ignoble. Par leur conduite et leur extérieur sévère, leurs vétements de feutre, de peau et de laine; ils reasemblent beaucoup aux Tou-kioue (Turcs). Les femmes marrées portent sur leur bonnet des comes en bois, hautes d'environ trois pieds. Devant, il y a deux branches qui désignent le père et la mère du mari; la

come supérieure indique le père, et la come inférieure, la mère. D'après celui qui meurt avant l'autre, ellès enlèvent une corne (la come respective); mais lorsqu'elles ont perdu leur beau-père et leur belle-mère, elles renoncent complétement au bonnet à cornes.

Le premier roi de ce royaume, Khiang-koue-wang 1, était de la race de Chi (Çâkya). A l'ouest des monts Tsong-ling, beaucoup de peuples avaient été soumis par ses armes. Ses frontières étant voisines de celles des Tou-kione (Turcs), il adopta bientôt leurs mœurs. De plus, comme il souffrait de leurs rapines et de leurs brigandages, il veilla lui-même à la défense de ses frontières. C'est pourquoi les habitants de ce royaume émigrèrent dans les pays étrangers. Il y a plusieurs dizaines de villes fortes, dont chacune a un chef particulier. Le peuple habite des tentes de fœutre et mêne une vie nomade. Du côté de l'ouest, ce pays touche au royaume de Ki-li-se-mo (Kharism).

Après avoir fait environ deux cents li à l'est, il arriva au royaume de Po-to-tch'oang-na (Padasthâna?).

ROYAUME DE PO-TO-TCH'OANG-NA2.

(PADASTHÂNA?)

Le royaume de Po-to-tch'oang-na est un ancien pays

^{*} Khiang-kous-wang « le roi du royaume puissant », est la traduction chinoise du nom original de ce roi.

^a M. Vivien de Saint-Martin identifie ce nom avec celui de Bu-

du royaume de Tou-ho-lo (Toukhāra). Il a environ deux mille li de tour; la circonférence de la capitale, qui est située sur les flancs d'une montagne, est de six à sept li. Ce royaume est entrecoupé par des montagnes et des vallées; des déserts de sable s'étendent à perte de vue. Le sol est propre à la culture des légumes et du blé; on recueille beaucoup de raisins, de noix, de poires, de prunes, etc. Le climat est glacial; les hommes sont d'un naturel dur et violent, leurs mœurs ne sont point réglées par les rites, et ils n'ont aucune teinture des lettres. Leur figure est laide et ignoble; le plus grand nombre porte des vêtements de laine. Il y a trois ou quatre couvents qui ne renferment qu'un petit nombre de religieux. Le roi est d'un caractère droit et sincère; il a une foi profonde dans les trois Précieux.

En sortant de ce pays, au sud-est, il fit environ deux cents li à travers des montagnes et des vallées, et arriva au royaume de In-po-kien (Invakan).

ROYAUME DE IN-PO-KIEN.

(INVAKAN.)

Le royaume de In-po-kien (Invakan) est un aucien paya du royamme de Tou-ĥo-lo (Toukhara). Il a environ mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une dizaine de li. Les montagnes se touchent; les vallées et les terres propres à la culture sont fort étroites. Pour ce qui regarde les produits du sol, la nature du climat et le caractère des habitants, ce pays ressemble au

royaume de Po-to-tch'oang-na (Padasthāna?); seulement la langue parlée est un peu différente. Le roi est d'un naturel violent et cruel, et ne sait pas distinguer le bien du mal.

En sortant de ce pays, dans la direction du sud-est, il franchit des passages de montagne, traversa des vallées, et, après avoir fait environ trois cents li par des chemins étroits et dangereux, il arriva au royaume de Khiu-lang-na (Kourana).

ROYAUME DE KHIU-LANG-NA.

(KOURANA.)

Le royaume de Khiu-lang-na (Kourana) est un ancien pays du royaume de Tou-ho-lo (Toukhāra), Il a environ deux mille li de tour. Pour ce qui regarde les qualités du sol, les montagnes et les vallées, le climat et la nature des saisons, il ressemble au royaume de In-po-kien (Invakan). Les mœurs ne sont réglées par aucunes lois. Les hommes sont d'un naturel grossier et violent; le plus grand nombre est étranger à la pratique du bien, et il en est peu qui aient foi dans la loi du Bouddha. Leur figure est laide et ignoble; ils portent la plupart des vêtements de laine. Il y a des cavernes de montagne d'où l'on tire une grande quantité d'or pur; on ne l'obtient qu'en faillant ou en brisant les pierres qui le renferment. On voit peu de couvents, et, par conséquent, peu de religieux. Le roi est d'un caractère pur et droit; il est plein de respect pour les trois Précieux.

En sortant de ce pays, dans la direction du nord-est, il gravit des montagnes, entra dans des vallées, et, après avoir fait environ cinq cents li par des chemins difficiles et dangereux, il arriva au royaume de Ta-mo-si-t'is-ti (Tamasthiti?).

ROYAUME DE TA-MO-SI-T'IE-TI.

(TAMASTRITI?)

Le royaume de Ta-mo-si-t'ie-ți est situé entre deux montagnes; c'est un ancien pays du royaume de Touho-lo (Toukhâra). Il a environ quinze à seize cents li de l'est à l'ouest; du midi au nord, il est large de quatre à cinq cents li. Dans la partie la plus étroite, il n'a pas plus d'un li. Il est voisin du fleuve Po-ts'ou (Oxus), dont il suit les coudes et les circuits. On voit des tertres et des collines de différentes hauteurs, et des plaines couvertes de sables et de pierres; il y règne un vent glacial. On seme peu de blé et de légumes, et l'on cultive en quantité les fleurs et les arbres fruitiers. Ce pays produit d'excellents chevaux qui, quoique petits de taille, supportent aisément de longs voyages. Les mœurs ne sont point réglées par les rites. Les hommes sont d'un naturel violent et farouche; leur figure est commune et ignoble; ils portent des vêtements de laine. Ils ont, la plupart, des yeux vert-bleu, et diffèrent, par là, des autres peuples. Il y a une dizaine de couvents, qui ne renferment qu'un petit nombre de religieux.

1 On l'appelle aussi Tehin-khan. Les indigènes le nomment Hou-mi.

Hoen-tho-to-t est la capitale de ce royaume. Au centre de cette ville, s'élève un couvent qui a été bâti par le premier roi de ce pays. Pour construire cet édifice, il avait crusé les flancs d'une montagne et comblé une vallée. Dans l'origine, comme ce royaume n'avait pas encore reçu la doctrine du Bouddha, on sacrifiait uniquement à des esprits malfaisants; mais depuis quelques centaines d'années, on a commencé à propager l'heureuse influence de la loi.

Au commencement, le fils bien-aimé du roi étant gravement malade, on invoqua en vain la science des médecins; tous leurs efforts restèrent infructueux: Le roi alla lui-même dans le temple d'un dieu, et demanda, par des prières ferventes, la guérison de son fils. Dans ee moment, le supérieur du temple lui parla au nom du dieu, et lui dit: « Votre fils guérira infailliblement; « n'ayez aucune inquiétude. »

Le roi fut transporté de joie et s'en retourna. Sur la route, il rencontra un religieux dont le maintien était extrèmement remarquable. Surpris de son extérieur et de son costume, il lui demanda d'où il venait et où il allait. Ce Cha-men (Gramana) avait déjà obtenu le saint fruit du Boaddha (la dignité d'Arhat), et il voulait propager sa sublime loi. Voilà pourquoi il avait cet air

Avant le nom de la capitale, les éditions que j'ai sous les yeux offrent le nom du royaume de Chi-khi-ni, dont la description suit celle du royaume de Ta-no-ni-li-li-li-li Jia di supprime cette interpolation, qui ne peut être attribuée qu'à la négligence des premiers copistes. Les deux syllabes the-te donnent le son dhate. J'ignore la valeur phonétique de hoes.

extraordinaire. Sire, dit-il au roi, je suis un disciple de Jou-lai (du Tathagata); c'est ce qu'on nomme un Pl-trou (Bhikchou).

Le roi, qui était en proie à une cruelle inquiétude, l'interrogea d'abord en ces termes: • Mon fils est gravement malade, et j'ignore si je dois le conserver ou « le perdre. •

- · Sire, lui dit le religieux, il serait plus facile de · ressusciter les ancêtres de Votre Majesté que de sau-· ver votre fils. -

- « Un esprit du ciel, reprit le roi, m'a déclaré qu'il « ne mourrait pas; et voilà que le Cha-men (le religieux) affirme qu'il doit péru! Comment ajouter foi « aux paroles d'un homme dont la conduite est en opposition avec le monde? »

Il se rendit à pas lents dans son palais. Son fils bienaimé était déjà mort. Il le cacha et ne célébra point ses obsèques. Puis il alla encore interroger le supérieur du temple, qui répondit, comme la première fois : « Il » ne mourra point; sa guérison est certaine.

Le roi entra en colère; il fit garrotter le supérieur du temple, et le gourmanda ainsi: « Vous et les vôtres, vous étes d'infâmes scélérats, et vous exercez, au mépris des lois, un pouvoir absolu. Mon fils est déjà mort, et vous dites encore qu'il guérira! Après un si odieux mensonge, vous êtes capable de tous les crimes. El faut que j'extermine le supérieur du temple, et que je détruise le sanctuaire. »

Là-dessus, il tua le supérieur du temple, fit enlever

la statue du dieu, la jeta dans le fleuve Po-ts'on (Va-kchou — Oxus), et s'en retourna. Il rencontra encore le Cha-men (le religieux), et, en le voyant, il fut rempli de respect et de joie. Il se prosterna le vissge contre terre, et le remercia en ces termes : · Auparavant j'étais privé d'un guide éclairé, et j'étais arrêté dans le chemin de l'erreur. Quoique mon égarement ait duré longtemps, il dépend de vous que j'y persévère ou que j'en revienne. Je désire que vous puissiez abaisser vos regards sur moi, et que vous daigniez venir dans ma demeure.

Le religieux accepta cette invitation, et se rendit surle-champ dans l'intérieur du palais.

Quand le roi eut rendu les derniers devoirs à son fils, il parla ainsi au religieux: «Les générations des hommes passent en foule, et parcourent le cercle de la vie et de la mort. Mon fils étant tombé malade, je demandai s'il quitterait la vie ou s'il resterait au monde. L'esprit du temple répondit d'une voix mensongère qu'il guérirait infailliblement. La première réponse que j'ai reçue de vous était, je le vois, la vérité même. Ainsi donc, c'est votre loi qu'il faut suivre. Daignez prendre en pitié ce disciple égaré et lui servir de squide. »

Il pria aussitôt le religieux de lui donner le dessin d'un couvent, et il le fit construire immédiatement d'après ses plans. Depuis cette époque, la doctrine du douddha est devenue florissante. Le Vihâra qui s'élève: au centre du couvent a été bâti par ce Lo-han (Arhat).

Au milieu du grand Vihâra du couvent, il y a une statue en pierre du Bouddha, Au-dessus de la statue, est suspendue une coupole en cuivre doré, qui est ornée d'une multitude de pierres précieuses. Lorsque quelqu'un tourne autour de la statue, la coupole suit ses mouvements et tourne comme lui; dès qu'il s'arrête, la coupole s'arrête pareillement. On ne peut découvrir la cause de ce miracle. Si l'on interroge les vieillards, ils répondent qu'elle est retenue en l'air par la puissance des veux du saint homme (de l'Arhat). Suivant d'autes, ce prodige est dû à un mécanisme secret; mais, soit que l'on considère les murs solides et élevés de la salle, soit que l'on examine les diverses opinions de la multitude, il est impossible de connaitre la vérité.

Après avoir franchi les hautes montagnes de ce royaume, on arrive, du côté du nord, au royaume de Chi-khi-ni¹.

ROYAUME DE CHI-KHI-NI.

Le royaume de Chi-khi-ni a environ deux mille li de tour; la circonférence de la capitale est de cinq à six li. Il offre une suite de montagnes et de vallées, et des plaines couvertes de sables et de pierres. On récolte beaucoup de légumes et de blé, mais peu de ria. Les arbres des forêts sont clair-semés; les fleurs et les fruits sont rares. Le climat est glacial; les hommes sont farouches et intrépides; Ils commettent le meurtre de

M. Vivien de Saint-Martin identifie Chi-khi-ni avec Chaghnan.

sang-froid, et s'abandonnent au vol et au pillage. Ils n'ont aucune idée des devoirs prescrits par les rites, et ne savent pas distinguer le bien du mal. Ils ignorent le malheur et le bonheur à venir, et redoutent les calamités de la vie présente. Leur figure est commune et ignoble rils portent des vêtements de peau et de laine. Les caractères de leur écriture sont semblables à ceux du royaume de Tou-ho-le (Toukhāra), mais la langue parlée est différente.

Après avoir traversé le royaume de Ta-mo-si-t'ie-ti (Tamasthiti²), (on part) au midi d'une grande montagne, et l'on arrive au royaume de Chanqmi (Cambhi).

ROYAUME DE CHANG-MI.

(ÇÂMBHÎ.)

Le royaume de Chang-mi (Çâmbhi) a de deux mille cinq cents à deux mille six cents li de tour. Il est entrecoupé de montagnes et de vallées, et offre des tertres et des collines de différentes hauteurs. On y cultive toutes sortes de grains; les légumes et le blé sont encore plus abondants. Il y a beaucoup de raisins. On tire de ce pays du Tié-hoang (orpiment laminaire), que l'on n'obtient qu'après avoir creusé avec un ciseau les bords des montagnes et divisé les pierres qui le renferment.

Les esprits des montagnes sont méchants et cruels, et causent souvent de grands malheurs. On n'y entre qu'après avoir offert un sacrifice; on peut alors aller et venir en toute súreté. Mais si on ne leur adresse point des prières, on est assailli par le vent et la grêle. Le climat est froid; les mœurs sont vives et emportées; les hommes sont d'un naturel pur et droit. Leurs mœurs ne sont point réglées par les principes des rites; ils ont une intelligence bornée et une industrie fort médiocre. L'écriture est la même que celle du royaume de Tou-ho-lo (Toukhāra), mais la langue parlée est différente. Ils portent, la plupart, des vêtements de laine. Le roi est de la race de Chi (Çâkya). Il estime et révère la loi du Bouddha; ses sujets suivent son exemple, et sont tous animés d'une foi sincère. Il y a deux couvents, qui renferment un petit nombre de religieux.

Au nord-est des frontières du royaume, il franchit des montagnes et des vallées, marcha à travers des précipices, et, après avoir fait environ sept cents li, il arriva à la vallée' de Po-mi-lo (Pamir). Elle a environ mille li de l'est à l'ouest, et cent li du sud au nord. Dans la partie la plus étroite, elle n'a pas plus de dix li de large. Elle est située entre deux montagnes neigeuses. C'est pourquoi il y règne un froid glacial et un vent violent. La neige y tombe au printemps et en été; jour et nuit, le vent tourbillonne avec fureur. Le sol est imprégné es el et couvert d'une multitude de petites pierres. Les grains et les fruits n'y réussissent pas, les plantes et les arbres sont rares et clair-semés. On arrive bientôt dans des déserts incultes où l'on ne trouve aucunes traces d'habitants.

Au centre de la vallée de Po-mi-lo (Pamir), il y a un
Ce sens de]] | tch'ouen manque dans tous les dictionnaires.

grand lac de dragons¹ (Nagahrada), qui a environ trois cents li de l'est à l'ouest, et cinq cents li du sud au nord. Il est situé dans l'intérieur des grands Tsong-ling, et au centre du Tchen-pou-tcheou (Djamboudvipa). Le bassin de ce lac est excessivement élevé; ses eaux sont pures et claires comme un miroir, personne n'en a pu son-der la profondeur. Elles ont une couleur noir-bleue et une saveur douce et agréable. Dans leurs abimes, habitent des squales, des dragons, des crocodiles et des tortues; à leur surface, se promènent des canards, des oies sauvages, des grues, etc. On trouve des œuss d'une grande dimension dans des plaines sauvages, quelquesois aussi dans des champs marécageux et sur des iles sablonneuses.

A l'occident du lac, sort un large courant qui, du côté de l'ouest, arrive jusqu'aux frontières orientales du royaume de Ta-mo-si-l'ie-ti (Tamasthiti'), se joint au fleuve Po-ts'ou (Vakchou—Oxus), et coule vers l'ouest. C'est pourquoi, à droite de ce lac, toutes les eaux coulent vers l'occident.

A l'orient du lac, sort un large courant qui se dirige au nord-est, arrive jusqu'aux frontières occidentales du royaume de Kie-cha (Kachgar), se joint au fleuve Si-lo (Sità), et coule vers l'orient. C'est pourquoi, à gauche de ce lac, toutes les eaux coulent vers l'orient.

Après avoir franchi une montagne, au sud de la vallée de Po-mi-lo (Pamir), on rencontre le royaume de

¹ C'est-à-dire un lac qui, suivant les croyances des Indiens, est habité par des dragons.

Po-lo-lo (Bolor), d'où l'on tire beaucoup d'or et d'argent; l'or est rouge comme le feu.

En partant du milieu de cette vallée, sur toute la route du sud-est, il ne rencontra aucun village. Il gravit des montagnes, marcha à travers des précipices, et ne vit partout que des monceaux de glace et de neige. Après avoir fait environ cinq cents li, il arriva au royaume de Khie-pouan-to (Khavandha?).

ROYAUME DE KHIE-POUAN-T'O.

(KHAVANDHA)

Le royaume de Khie-pouan-t'o (Khavandha?) a environ deux mille li de tour; la capitale est bâtie sur un grand passage de montagne, taillé dans le roc. Elle a derrière elle la rivière Si-to (Sita); sa circonférence est d'une vingtaine de li. Les montagnes forment des chaînes continues; les vallées et les plateaux sont très-resserrés. La récolte du riz est fort médiocre, mais les plantes légumineuses et le froment viennent en abondance. Les arbres des forêts sont clair-semés; les fleurs et les fruits sont rares. Les plaines hautes et basses sont désertes, les villes et les villages sont (presque) inhabités. Les mœurs ne sont point réglées par les principes des rites. Il y a peu d'hommes qui cultivent les lettres. Comme ils sont d'un caractère farouche et violent, ils ont aussi un bouillant courage. Leur figure est laide et ignoble; ils portent des vêtements de laine. Leur écriture et leur langue ressemblent beaucoup à celles du royaume de

Kie-cha (Kachgar). Ils savent s'exprimer avec sincérité, et montrent un grand respect pour la loi du Bouddha. Il y a une dizaine de couvents, où l'on compte environ cinq cents religieux, lesquels étudient les principes de l'école Choue-i-tsie-yeou-pou (l'école des Sarvâstivâdas), qui se rattache au petit Véhicule.

Le roi actuel est d'un naturel pur et sincère; il estime et révère les trois Précieux. Son extérieur est calme et distingué; il a un caractère ferme et aime beaucoup l'étude. Depuis la fondation de ce royaume, il s'est écoulé bien des années. Le roi se donne lui-même le titre de Tchi-na-ti-p'o-k'ia-ta-lo (Tchina Dèva gotra)¹, c'est-à-dire descendant de la Chine et d'un dieu². Dans les anciens temps, ce royaume était une vallée déserte, située au milieu des monts Tsono-lina.

Jadis le roi de Po-li-sse avait épousé une femme du pays des Han (Chine), et il était venu au-devant d'elle jusqu'à ce pays. A cette époque, la guerre avait jeté le trouble dans ce royaume, et les routes de l'est à l'ouest étaient coupées. Aussitôt on établit la fille de l'empereur (de Chine) sur un pic isolé, qui était tellement haut, qu'on n'y pouvait monter qu'avec des échelles. Au bas, l'on posa des gardes qui veillaient jour et nuit pour la protéger. Au bout de trois mois, les brigands restèrent

Voyez plus bas, page 212, ligne 27, et p. 213, l. 1-2.

⁹ En chinois, Hanji thien-tchong, Litteralement: race de la Chine et du dieu du soleit. La traduction chinoise ajoute le mot ji « soleil », qui n'est pas dans le nom indien du texte. Pour que la correspondance fût complète, il faudrait lire Tehlne Sodryadba adura.

tranquilles. L'ambassadeur voulut alors emmener la princesse de Chine dans les états de son maître; mais la jeune fille se trouvait déjà encéinte. Il fut saisi d'effroi, et parla ainsi à ses compagnons: « Le roi m'avait ordonné d'aller au-devant de son épouse. Dans ce temps de troubles et de désordres, nous campions dans des vallées désertes; le matin, nous ne savions pas ce que nous ferions le soir. Grâce à la vertu de notre roi, les troubles sont apaisés, Maintenant il nous faut retourner dans notre, royaume, mais l'épouse du roi est enceinte; j'en suis accablé de douleur, et je ne sais où je finirai mes jours!. Il faut chercher (secrètement) le coupable pour qu'il soit châtié plus tard; car si l'on faissit aujourd'hui une enquête et qu'on ébruitât cette affaire, on ne pourrait approfondir la vérité. »

Son serviteur lui dit alors : « N'accusez personne; il « n'y a qu'un esprit qui ait pu avoir des relations avec « elle. Chaque jour, à l'heure de midi, il y avait un cavalier qui descendait du milieu du disque du soleil, et « venait la trouver. »

- S'il en est ainsi, reprit l'ambassadeur, comment pourrais-je effacer mon crime? Si je m'en retourne, je serai infailliblement mis à mort; si je reste, on viendra me punir. Comme je ne puis ni avancer ni reculer, que faut-il que je fasse?

- « Ce n'est pas une petite affaire, répondirent tous « les assistants. Qui oserait courir après la peine capi-« tale ? Allez attendre votre condamnation en dehors des

¹ Il craint de ne pas mourir de mort naturelle.

· frontières. Pour le moment, tâchez de gagner du · temps. •

Alors il bâtit, sur le sommet de la montagne, un palais et un hôtel. Puis, ayant élevé autour du palais une enceinte d'environ trois cents pas, il y établit la princesse en qualité de souveraine, et celle-ci institua des magistrats et promulguait des lois. Quand son terme fut arrivé, elle accoucha d'un fils qui était d'une beauté extraordinaire. La mère dirigeait les affaires du gouvernement. Le fils reçut un nom honorable l. Il marchait comme un oiseau à travers les airs, et gouvernait à son gré les vents et les nuages. Il étendit au loin sa puissance, et propagea avec éclat l'influence de ses lois. Les princes des contrées voisines et des royaumes étrangers se déclarèrent ses sujets.

Le roi étant mort de vieillesse, on l'enterra au milieu d'une chambre en pierre, construite dans les cavernes d'une grande montagne qui s'élève à environ cent li au sud-est de cette ville. Son cadavre est desséché, et jusqu'ici il a échappé à la corruption. La forme de son corps est maigre ét décharnée; on le croirait endormi. De temps en temps on change ses vêtements, et on l'entoure constamment de fleurs odorantes. Depuis cette époque jusqu'à ce jour, ses descendants n'ont pas oublié l'origine de leurs ancêtres, de la mère, qui était originaire du pays des Han (de la Chine), et du père, qui était de la race du dieu du soleil. C'est pourquoi le roi était de la race du dieu du soleil. C'est pourquoi le roi

³ C'était sans doute le nom de Tchina Déva gôtra « rejeton de la Chine et d'un dieu ». (Voyez page 210, note 2, et page 213, l. 1.)

MÉMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XII. 213 s'appelle aujourd'hui Rejeton de la Chine et da dieu du soleil (Tchina Dèva gôtra)¹.

Les membres de la famille royale ressemblent, par la figure, aux habitants du royaume du milieu. Ils ornent leur tête d'un bonnet carré, et portent des vêtements de peuples barbares. Les descendants (du premier roi) finirent par déchoir, et furent opprimés par des rois puissants. Lorsque le roi Wou-yeou (Açôka) se fut illustré dans le monde, il construisit un Stoupa au centre même du palais. Dans la suite, le roi, avant transporté sa résidence à l'angle nord-est du palais, fit bâtir pour l'honorable Thong-cheou (Koumaralabdha), sur l'emplacement de l'ancien palais, un couvent remarquable par la hauteur et la largeur des tours et des pavillons. La statue du Bouddha respirait une majesté imposante. L'honorable Thong-cheou (Koumaralabdha) était originaire de Ta-tch'a-chi-lo (Takchaçilà). Dès son enfance, il montra une rare intelligence, et de bonne heure il s'éloigna du monde. Il aimait à lire les textes sacrés et à plonger son esprit dans les profondeurs de la science. Chaque jour il lisait trente-deux mille mots et écrivait trente-deux mille lettres. C'est pourquoi il put, par son savoir, effacer tous les érudits de son temps, et, par sa renommée, s'élever au-dessus de son siècle. Il établit la droite loi, renversa les sausses doctrines, et se distingua d'une manière brillante par la hauteur de ses discussions; il n'y avait pas une difficulté qu'il ne pût résoudre. Tous les hommes des cinq

¹ Voyez page 210, note 2.

Indes venaient le voir et lui assignaient le premier rang. Il avait composé plusieurs dizaines de traités (Cástras), qui étaient fort répandus, et que tout le monde étudiait. C'était lui qui avait fondé l'école appelée King-pou (l'école des Sautrântikas).

A cette époque, dans l'orient, on remarquait Maming (Açvaghòcha); dans le midi, Ti-p'o (Dèva); dans l'occident, Long-meng (Nagàrdjouna); dans le nord, Thong-cheou (Koumàralabdha). On les avait surnommés les quatre soleils qui éclairent le monde. C'est pourquoi le roi de ce royaume, ayant entendu parler de la vertu éclatante de l'Honorable (Thong-cheou—Koumàralabdha), leva une armée, fit marcher ses troupes pour attaquer le royaume de Ta-tch'a-chi-lo (Takchlacith), et s'empara de lui par la force des armes. Il construisit ce couvent, et fit éclater l'admiration qu'il lui inspirait.

Après avoir fait environ trois cents li, au sud-est de la ville, il arriva à une grandé montagne, sur les flancs de laquelle on voyait deux chambres, creusées dans le roc, qui renfermaient chacune un Lo-han (Achat), plongé dans l'extase complète. Ils étaient assis, dans une position droite, et il était difficile de les faire remuer, Leur corps était comme celui d'un homme maigré, leur peau et leurs os avaient échappé à la corruption. Quoiqu'ils fussent là depuis plus de sept cents ans, leur barbe et leurs cheveux continuaient à pousser; d'est pourquoi, chaque année, les religieux rasaient leurs cheveux et changeaient leurs vétements.

Au nord-est d'un grand rocher, il franchit des pas-

sages de montagne, marcha à travers des précipices, et, après avoir fait environ deux cents li, il arriva à la maison de bienfaisance appelée Pan-jung-che-lo (Pounyaçlà)!

Au centre de quatre montagnes, qui sont partie de la chaine orientale des monts Tiong-ling, il y a un terrain qui a environ cent k'ing (mille arpents chinois). Au milieu, comme au bas, on y voit, en été et au printemps, d'enormes amas de neige, et il y règne des tourbillous de vent et un froid glacial. Les champs sont imprégnés de sel; lesgrains n'y réussissent pas. Les arbres manquent complétement, et l'on ne voit que quelques herbes chétives. Même à l'époque des grandes chaleurs, il y a beaucoup de vent et de neige. A peine les voyageurs sont-ils entrés, qu'ils se trouvent au milieu des vapeurs et des nuages. Les marchands qui vont et qui viennent souf-frent cruellement dans ces lieux difficiles et dangereux. Voici ce que racontent les vieillards:

Jadis il y avait une troupe de marchands, au nombre d'environ dix mille, qui, avec plusieurs milliers de chameaux, transportaient des marchandises et couraient après le profit. Ils furent assaillis par le vent et la neige, et périrent tous avec leurs bêtes de somme:

«A cette époque, il y avait dans le royaume de Khiepouan-to (Khavandha?) un grand Lo-han (Arhat) qui les aperçut de loin. Touché de leur malheur, il voulut se servir de ses facultés divines pour les arracher à la mort. Mais au moment où il arriva près des marchands, ils

¹ En chinois, Fo-che. (Voyez page 174, figne 3 et suiv.)

étaient déjà morts. Il recueillit alors les objets précieux et rassembla tout ce qui leur avait appartieux, construisit une maison, et y amassa une quantité de richesses. Il acheta des terres dans les royaumes voisins, et en vendit les habitants dans les villes frontières, afin de secourir ceux qui allaient et venaient. C'est pourquoi maintenant les voyageurs et les marchands éprouvent tous les effets de sa bienfaisance.

En partant de ce pays, à l'est, il descendit de la chaine orientale des monts Tsong-ling, gravit des passages dangereux, traversa de vallées profondes, et suivit des sentiers pleins de précipices. Assailli tour à tour par le vent et la neige, il fit environ huit cents li, sortit des monts Tsong-ling, et arriva au royaume de Ou-cha.

ROYAUME DE OU-CHA.

(OCH - TAKHT SOLEYMAN.)

Le royaume de Ou-cha (Och) a environ mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une dizaine de li. Du côté du midi, il est voisin du fleuve Si-lo (Sità—Tarim-gool). Le sol est gras et fertile, et donne d'abondantes moissons. Les arbres des forêts ont une végétation riche et florissante; les fleurs et les fruits sont très-abondants. On tire de ce pays une grande quantité de jade de différentes sortes, savoir : du blanc, du noire et du vert. Le climat est tempéré, les vents et les pluies viennent en leur saison. Les mœurs se ressentent peu des principes des rites. Les hommes sont d'un naturel

dur et farouche. Ils sont fort enclins au dol et à la fraude, et éprouvent rarement la honte du vice. Leur écriture et leur langue ressemblent un peu à celles du royaume de Kie-cha (Kachgar). Leur figure est laide et ignoble; ils s'habillent de peaux et d'étoffes de laine. Cependant ils croient fermement à la loi du Bouddha et l'observent avec respect. Il y a une dizaine de couvents, qui renferment moins de mille religieux, lesquels suivent l'école Chone-i-iste-yea-poa (ou l'école des Sarvàstivàdas), qui se rattache au petit Véhicule. Depuis quelques centaines d'années, la race royale est éteinte. Ce pays n'a point de prince particulier; il est sous la dépendance du royaume de Khie-pouan-to (Khavandha).

A environ deux cents li, à l'ouest de la ville, on arrive à une grande montagne. Cette montagne est couverte de vapeurs épaisses, qui, du milieu des rochers, font surgir les nuages. Les bords de la montagne sont extrèmement hauts; ils paraissent sur le point de s'écrouler et restent encore suspendus. Sur le sommet de la montagne, s'élève un Stoupa d'une construction extraordinaire. Voici ce que racontent les gens du pays : « Il y a quelques centaines d'années que les bords de la montagne s'écroulèrent. Dans l'intérieur, il y avait un Pits'ou (Bhikchou), qui était assis les yeux fermés. Il avait une taille gigantesque, son corps était desséché, sa barbe et ses cheveux flottants descendaient sur ses épaules et ombrageaient sa figure. Un chasseur, l'ayant vu, alla en informer le roi. Le roi vint en personne pour le voir et le saluer avec respect. Les habitants de la ville

accourrent d'eux-mêmés, brûlèrent des parfums, répandirent des fleurs, et lui offrirent à l'envi leurs hommages. Le roi dit alors : « Quel est cet homme dont la « taille est si élevée? »

« Un Pi-ts'ou (Bhikchou) lui dit: « Cet homme à longue « barbe et aux cheveux flottants, qui porte un vêtement « de religieux (Tchívara), est un Lo-han (un Arhat) plongé « dans l'extase qui éteint le principe de la pensée. Celui « qui est entré dans ce genre d'extase doit y rester pena dant un temps déterminé. Suivant quelques personnes, · le son du Kien-ti (Ghanta), suivant d'autres, l'éclat du « soleil, est pour lui un avertissement qui le fait sortir · de l'extase ; sans cet avertissement, il reste tranquille et immobile. Il soutient son corps par la puissance de · l'extase, et échappe à la destruction et à la mort. Après « avoir été exténué par un long jeune, s'il sortait (tout « à coup) de l'extase, il périrait à l'instant même. Il faut auparavant humecter ses membres avec du beurre et de l'huile pour les assouplir, puis frapper (le Ghantá) - pour réveiller son esprit, qui est plongé dans l'extase. »

Cest bien, dit le roi. Il frappa alors le Kienti (Ghantà). A peine l'instrument avait-il retenti, que ce Lo-han (cet Arhat) ouvrit de grands yeux et regarda en haut; puis, longtemps après, il dit: Vous autres, dont la taille est si petite, qui êtes-rous?

Un homme, portant l'habit de religieux, lui répondit : « Nous sommes des Bhikchous. »

- Eh bien, reprit l'Arhat, mon maître Kia-che-po-• jou-lai (Kâçyapa Tathâgata), où est-il maintenant?

- Il y a bien longtemps, répondit le Bhikchou, qu'il est entré dans le grand Ni-pouan (Mahanirvana).

• En entendant ces mots, l'Arhat ferma les yeux, comme un homme désespéré; puis tout à coup il demanda de nouveau : « Chi-hia-jou-lai (Çâkya Tathāgata) « a-t-il paru dans le monde? »

— « Il est né 1, lui répondit le Bhikchou, et il a dirigé « le siècle. Il est déjà entré dans le Nirvana. »

• A ces mots, l'Arhat baissa encore la tête. Longtemps après il s'éleva dans les airs, et fit éclater un miracle divin, Il créa une masse de feu qui consuma son corps, et laissa tomber sur la terre ses os calcinés. Le roi les recueillit et construisit ce Stoùpa. •

En sortant de ce pays, il se dirigea au nord, fit environ cinq cents li à travers des montagnes pierreuses et des plaines désertes, et, après avoir fait environ cinq cents li, il arriva au royaume de Kie-cha (Kachgar).

ROYAUME DE KIE-CHA2.

(KACHGAR.)

Le royaume de Kie-cha (Kachgar) a environ cinq

Le texte de la Vis de Hisano-thang offre une question différente et peut-être préférable, car l'Arhat qui parle ne pourait ignorer la missance de Çâbya Tathàgaia. « Çâbyamonsi Bondiha a-til obtenu on non-l'intelligence complète? »— « Il l'a obtenue. Après nois fait le bon-heur de toutes les créatures, il cet dejà entré dans le Niroha.»

Anciennement ce royaume s'appelait Sou-le; c'était le nom de sa capitale. L'orthographe correcte est Chi-li-li-li-to-ti (Çrikritati). Le mot Sou-le est corrompu. (Note de l'ouvrage.)

mille li de tour. Il y a beaucoup de déserts de sable et peu de terres propres à la culture. Ce pays produit d'abondantes moissons et une grande quantité de fleurs et de fruits. On en tire du feutre et du drap d'excellente qualité, ainsi que des tapis sins et habilement travaillés. Le climat est doux et tempéré, les vents et les pluies arrivent en leur temps. Les hommes sont d'un naturel violent et farouche, et en général, les mœurs respirent le dol et la fraude. Ils font peu de cas des devoirs de la morale, et n'ont qu'une médiocre teinture des lettres. Quand un enfant vient au monde, on a coutume de lui aplatir la tête en la comprimant (avec une planchette)1. Leur figure est commune et ignoble; ils peignent leur corps et ont des prunelles vertes. Leur écriture est une imitation de celle de l'Inde; la langue parlée et la prononciation différent de celles des autres royaumes. Ils ont une soi sincère dans la loi du Bouddha, et se livrent avec zèle à la pratique de la vertu. On compte plusieurs centaines de couvents, qui renferment environ dix mille religieux, lesquels suivent la doctrine de l'école Choue-itsie-yeou-pou (l'école des Sarvastivadas), qui se rattache au petit Véhicule. Beaucoup d'entre eux en récitent les textes sans en approfondir les principes. C'est pourquoi il y a un grand nombre de personnes qui lisent et comprennent les trois Recueils et le Pi-p'o-cha (le Vibhacha).

En sortant de ce pays, il fit environ cinq cents li au sud-est, passa la rivière Si-to (Sità — le Tarim-gool), franchit un grand passage de montagne couvert de

Voyez livre I, page 4, ligne 1).

MÉMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XII. 221 sable, et arriva au royaume de *Tcho-keou-kia* (Tcha-kouka — Yerkiang).

ROYAUME DE TCHO-KEOU-KIA.

(TCHAKOUKA.)

Le royaume de Tcho-keou-kia (Tchakouka) a environ mille li de tour; la circonférence de la capitale est d'une dizaine de li. Elle est défendue par des murailles hautes et solides. La population est nombreuse; les montagnes et les collines se touchent. De vastes plages sont couvertes de sable et de pierres. Ce royaume est voisin de deux fleuves; la culture des grains et des arbres fruitiers y est florissante. Il abonde surtout en raisins, en poires et en prunes. Le vent et le froid règnent en toute saison. Les hommes sont emportés et cruels; ils ne respirent que le dol et la fraude, et se livrent, en plein jour, au vol et au brigandage. Les caractères de l'écriture sont les mêmes que ceux de Khiusa-ta-na (Koustana - Khotan), mais la langue parlée est différente. Ce peuple fait peu de cas des lois de la bienséance et de la morale; il n'a qu'une teinture médiocre des lettres. Il croit sincèrement aux trois Précieux et aime à pratiquer la vertu. Il y a plusieurs dizaines de couvents, qui sont la plupart en ruines; on y compte une centaine de religieux qui étudient la doctrine du grand Véhicule.

Sur les frontières méridionales de ce royaume, il y

¹ Anciennement, Tsie-kiu.

a une grande montagne qui offre des passages fort élevés et des pics entassés les uns sur les autres. Les plantes et les arbres sont resserrés par le froid. Depuis le printemps jusqu'en automne, les torrents des vallées et les sources des hauteurs 1 se répandent de tous côtés. On voit des niches dans les flancs de la montagne, et des cellules dans les rochers. Elles sont disposées d'une manière régulière 2 parmi les grottes et les bois. La plupart des Indiens qui ont obtenu le fruit (la dignité d'Arhat)3, déploient leurs facultés surnaturelles, s'élancent dans les airs pour voyager au loin, et viennent se fixer dans ces lieux. Une multitude de Lo-han (d'Arhats) y sont entrés dans le Nirvana. C'est pourquoi on a construit un grand nombre de Stoupas. Aujourd'hui même il y a encore trois 'O-lo-han (Arhats) qui résident dans les cavernes des rochers. Ils sont plongés dans l'extase qui produit l'extinction de la pensée. Leur corps est comme celui d'un homme maigre ; leur barbe et leurs cheveux continuent à croître; aussi les religieux vont de temps en temps les raser. Dans ce royaume, les textes du grand Véhicule sont plus nombreux que partont ailleurs. Parmi les lieux où est parvenue la loi du Bouddha, il n'en est aucun où la doctrine du Mahâyâna soit aussi florissante. Elle embrasse dix recueils renfermant chacun cent mille Clókas. Depuis qu'elle a été

¹ Il y a une faute dans le texte : 🎢 Sian « profond », au lieu de Sian « élevé ». (Cf. Peï-wen-yan-fou, liv. LXVIII, fol. 65.)

^{*} Littéralement : disposées en damier.

En chinois, ko-jin • les hommes du fruit ».

MÉMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XII. 223 introduite dans ce pays jusqu'à nos jours, elle s'est

étendue d'une manière remarquable 1.

En partant de ce royaume, dans la direction de l'est, il franchit de hauts passages de montagne, et traversa des vallées. Après avoir fait environ huit cents li, il arriva au royaume de Khia-sa-ta-na (Koustana — Khotan)².

ROYAUME DE KHIU-SA-TA-NA.

(KOUSTANA - KHOTAN.)

Le royaume de Khiu-sa-ta-na (Koustana) a environ quatre mille li de tour. Plus de la moitié du sol n'est qu'un désert aride et les terres cultivables sont très-étroites. Elles sont propres aux grains et abondent en fruits de toute espèce. On tire de ce pays des tapis, du feutre de fine qualité, et du taffetas habilement tissé. Il fournit en outre du jade blanc et du jade noir. Le climat est doux et tempéré; il y règne des tourbillons de vent et de poussière. Les mœurs respirent la bienséance et la justice. Les habitants sont d'un naturel doux et respectueux; ils aiment à étudier les lettres, et se distinguent par leur adresse et leur industrie. Le peuple vit dans l'aisance et la joie, et se trouve heureux dans sa condition. Dans ce royaume; on fait grand cas de la musique, et les hommes ont du goût pour le chant et la danse. Peu d'entre eux portent des vêtements de

¹ Littéralement : son courant s'est élargi.

² En chinois, Ti-jeou « mamelle de la terre ».

laine et de fourrure; la plupart s'habillent de taffetas et de drap blanc. Leur extérieur est plein d'urbanité; les mœurs sont réglées par les lois. Les caractères de l'écriture ressemblent à ceux de l'Inde; on en a légèrement modifié les formes, et on n'y a introduit que des changements sans importance. La langue parlée diffère de celle des autres royaumes; la loi du Bouddha est en grand honneur. Il y a une centaine de couvents renfermant environ cinq mille religieux, qui étudient tous la doctrine du grand Véhicule. Le roi est d'un caractère brave et belliqueux, et montre beaucoup d'estime et de respect pour la loi du Bouddha. Il se flatte de descendre du dieu Pi-cha-men (Vaiçravana). Jadis ce pays était désert et inhabité. Le dieu Pi-cha-men (Vaicravana) vint y fixer son séjour. Le fils aîné du roi Wouyeou (Acôka), qui se trouvait dans le royaume de Tatch'a-chi-lo (Takchaçilà), ayant eu les yeux arrachés, le roi son père, enflammé de colère, envoya un de ses ministres avec ordre de déporter les hommes des grandes familles au delà de la partie nord des montagnes neigeuses, et de les établir dans une vallée déserte. Ces hommes, ainsi expulsés, étant arrivés aux frontières occidentales de ce pays, mirent à leur tête un de leurs chefs et lui décernèrent le titre de roi. A cette époque, le sils de l'empereur du pays de l'est (de la Chine), qui avait été exilé, habitait les frontières orientales du même royaume, Les hommes qui étaient sous ses ordres le promurent à l'envi au premier rang, et, de plus, il se donna lui-même le nom de roi. Plusieurs années

s'étaient écoulées sans qu'ils eussent réussi à étendre l'empire de leurs lois. Un jour l'un et l'autre, se livrant a la chasse, se rencontrèrent dans un marais sauvage. Après s'ètre interrogés mutuellement sur leur famille, ils voulurent se disputer la primauté. La colère éclata dans leurs paroles, et ils furent sur le point d'en venir aux mains. Il y eut un homme qui leur fit des représentations. « Pourquoi, dit-il, vous tant presser aujour-d'hui? Si vous livrez bataille à l'occasion de la chasse, vous ne pourrez d'eployer toute la force de vos armes. Il faut vous en retourner et exercer vos soldats; vous vous réunirez ensuite à une époque déterminée.

La-dessus ils tournèrent bride, et s'en revinrent chacun dans son royaume. Ils exercérent les chevaux de
guerre et encouragèrent les soldats; puis, au jour conent, les deux armées se trouvèrent en présence, de
sorte que, des deux camps, on voyait devant soi les bannières et les tambours. Au lever du soleil, ils livrèrent
bataille. Le roi d'occident fut vaincu. On le poursuivit
dans sa fuite et on lui trancha la tête. Le roi de l'orient,
profitant de sa victoire, réunit les débris du royaume
vaincu, transporta sa résidence dans les terres du centre
et l'entoura de murs; mais, affligé de n'avoir point de
territoire, il craignit de ne pouvoir réussi dans ses desseins. Il publia de tous côtés une proclamation où il
disait : Quel est celui qui connaît l'arpentage?

En ce moment, un des hérétiques qui se frottent avec

¹ C'est-à-dire dans le pays situé entre les deux États de l'ouest et de l'est.

des cendres (Pámçoupatas) arriva avec une grande calebasse sur son épaule. Il la remplit d'eau et se présenta au roi en disant : « Je connais l'arpentage. » Aussitôt il répandit l'eau en décrivant une ligne courbe, et reprit son tracé jusqu'à ce qu'il eût complété un cercle immense. Cela fait, il s'enfuit rapidement et disparut.

Le roi, suivant les traces de cette eau, jeta les fondements d'une ville et eut bientôt achevé son entreprise. Ce fut la capitale de ce royaume; et c'est là que le roi actuel a établi sa cour. Quoique les murs ne soient pas d'une grande hauteur, il serait difficile de la prendre d'assaut. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, personne n'a jamais pu s'en rendre maître. Lorsque le roi eut transporté sa résidence dans ce pays, construit des villes, fondé son royaume et procuré la paix aux hommes, ses grands desseins se trouverent accomplis. Il avait quatrevingt-dix ans, et était arrivé à une extrême vieillesse sans avoir d'héritier. Craignant que sa famille ne s'éteignit, il alla dans le temple du dieu Pi-cha-men (Vàicravana), et le pria avec ferveur pour obtenir un héritier, Tout à coup la tête de la statue s'ouvrit au-dessus du front, et il en sortit un jeune garçon. Il le prit et s'en revint dans son palais. Tout le royaume lui adressa des félicitations; mais, comme l'enfant ne buvait pas de lait, le roi craignit qu'il ne pût vivre. Il revint aussitôt dans le temple du dieu, et le pria de pourvoir à sa nourriture. Sur-le-champ la terre qui se trouvait devant la statue se gonfla et offrit une saillie qui avait la forme d'une mamelle. L'enfant divin la suça avidement. Quand

il fut arrivé à l'âge adulte, il illustra ses ancêtres par sa prudence et son courage, et étendit au loin l'influence de ses lois. Aussitôt il éleva un temple au dieu Pi-chamen (Vâiçravaṇa), pour honorer celui à qui il devait le jour. Depuis cette époque jusqu'à présent, les princes de Khotan se sont régulièrement succédé, se sont transmis le royaume et ont régulèrement succédé, se sont transmis le royaume et ont régule et sur sur le temple du dieu est rempli d'objets rares et précieux, et l'on vient constamment l'adorer et lui offirir des hommages. Le premier roi ayant été nourri par une mamelle sortie de la terre (Koustana), on dériva de là le nom du royaume.

A environ dix li au sud de la capitale, il y a un grand couvent qui a été bâti par le premier roi de ce royaume, en faveur du Lo-kan (de l'Arhat) Pi-lou-tche-na (Vai-rôtchana). Jadis, lorsque la loi du Bouddha n'était pas encore répandue dans ce pays, cet 'O-lo-han (cet Arhat) quitta le royaume de Kia-chi-mi-lo (Kâçmira) et se rendit dans celui de Koustana. Il se reposa dans une forêt, et s'y livra à la méditation. Dans ce moment, il y eut des hommes qui l'aperçurent. Étonnés de sa figure et de son costume, ils vinrent en informer le roi et lui firent le portrait de ce religieux. Le roi alla lui-même pour juger de son extérieur, et lui dit: «Qui étes-vous pour demeurer seul dans cette sombre forêt?»

⁻ Je suis, dit le Lo-han (l'Arhat), un disciple de Jon-laī (du Tathâgata); je demeure ici en paix et je me livre à la méditation. Votre Majesté devrait faire

Fin chinois, P'ien-tchao « celui qui brille en tous lieux ».

des actions méritoires, exalter hautement la doctrine du Bouddha, bâtir un couvent et y appeler une multitude de religieux.

Le roi lui dit: • Quelle est la vertu de Jou-lai, quelle • est sa puissance divine, pour que vous perchiez comme • un oiseau, et pratiquiez sa doctrine en endurant de • cruelles austérités? •

— Jou-lai (le Tathàgata), répondit-il, est rempli d'affection et de pitié pour les créatures; il les attire à lui et leur sert de guide dans les trois mondes. Tantôt il se révèle à elles, tantôt il reste caché; tour à tour il naît ou s'éteint. Ceux qui suivent sa loi échappent à la nécessité de naître et de mourir; ceux qui ignorent sa doctrine restent enchaînés par les affections mondaines.

.— Si ce que vous dites est vrai, reprit le roi, ce sont des faits d'un ordre élevé et des paroles 'extra-ordinaires. Puisque vous assurez que c'est un grand saint, qu'il daigne, en ma faveur, montrer sa personne. Quand je l'aurai vu et contemplé, je promets de fonder un couvent, de croire en lui de toute mon âme, et de répandre au loin sa doctrine et sa loi.

— s Sire, dit le Lo-han (l'Arhat), que Votre Majesté

- hâtisse d'abord un couvent : l'accomplissement de cette

- bonne œuvre le touchera et il répondra à vos vœux.

- Le roi, docile à sa prière, construisit un couvent;

Le mot Frenches est suivi du verbe it i délibérer. expression corrompue; suivant l'éditeur du Si-yn-ki. Sai tâché d'y substituer une épithète qui fût en rapport avec le sujet.

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XII. 229

de tous côtés on vint s'y réunir, et l'assemblée des religieux lui adressa des félicitations. Mais on ne possédait pas encore le Kien-ti (Ghaṇṭā) que l'on frappe pour appeler les religieux. Le roi dit au Lo-han (à l'Arhat): Voilà le couvent achevé; mais où est le Bouddha?»

- Sire, dit le Lo-han (l'Arhat), il faut que Votre Majesté se pénètre d'une foi sincère; le Saint n'est pas loin d'ici.

Le roi pria aussitot avec respect, et tout à coup, du haut des airs, il vit descendre la statue du Bonddha, qui lui donna un Kien-ti (Ghanta).

Dès ce moment, il fut pénétré d'une foi sincère, et répandit au loin la doctrine du Bouddha.

A environ vingt li, au sud-ouest de la capitale, on voit le mont Kiu-chi-ling-kia (Góçringa). Il est surmonté de deux pics, et, de quatre côtés, il est comme taillé à angles droits. Entre la vallée et les flancs de cette montagne, on a construit un couvent au centre duquel s'élève une statue du Bouddha, qui répand constamment une tueur brillante. Jadis Jon-lai (le Tathágata) arriva en ce lieu, et exposa sommairement, en faveur des dieux, les principes essentiels de la loi. Il prédit que dans ce pays on fonderait un royaume; que les habitants respecteraient et honoreraient sa loi, et suivraient avec zèle la doctrine du qrand Véhicale.

Dans les cavernes du mont Nieou-kio-chan2 (Gô-

En chinois, Nicon-kio corne de bœuf.

^{*} C'est-à-dire, la montagne aux cornes de bœuf, nom qui semble une, allusion aux deux pics cités plus haut.

230 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

cringa), il y a une chambre creusée dans le roc, où se trouve un 'O-lo-han (un Arhat) plongé dans l'extase qui éteint la pensée; il attend l'arrivée de Ts'e-chi-fo (Maitrèya Bôdhisattva). Pendant plusieurs centaines d'années, on lui a continuellement rendu des hommages.

Dans ces derniers temps, les bords de la montagne se sont écroulés, et ont obstrué le sentier de la porte.¹. Le roi leva des soldats pour enlever les rochers qui étaient tombés; mais des essaims de guépes noires couvrirent la multitude des bommes de piqures venimeuses. De là vient que jusqu'à ce jour la porte de pierre est restée fermée.

A une dizaine de li, au sud-ouest de la capitale, il y a un couvent appelé Ti-kia-p'o-po-na-seng-la-lan (Diraghabhàvana saßphàrma's), dans lequel on voit une statue du Boaddha debout, qui est oouverte d'un double tissu de soie. Cette statue est venue d'elle-même du royaume de Kiu-tehi (Koutché), et s'est arrêtée en cet endroit. Jadis, dans ce royaume, il y avait un ministre qui avait été exilé dans le royaume de K'iu-tehi (Koutché). Comme il avait assidément rendu ses hommages à cette statue, il obtint dans la suite de revenir dans sa patrie. Quoique éloigné d'elle, il continuait à l'honorer avec un profond respect. Au bout de quelque temps, après le milieu de la nuit, la statue arriva d'elle-même. Cet homme abandonna se masion et bâtit ce couvent.

· Après avoir fait environ trois cents li à l'ouest de la capitale, il arriva à la ville de Po-kia-i (Pogaï?). On y voit

¹ C'est-à dire, le sentier:qui conduisait à la porte de cette chambre.

MEMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XII. 231 une statue du Bouddha assis. Elle est haute d'environ sept pieds et est ornée de tous les signes de beauté 1. Sa figure respire une majesté imposante, sa tête porte un bonnet précieux qui répand, en tout temps, un brillant éclat. Voici ce que racontent à ce sujet les gens du pays : Anciennement, cette statue se trouvait dans le royaume de Kia-chi-mi-lo (Kâcmîra). Par suite de ferventes prières, elle s'est transportée en ce pays. Jadis il y avait un Lo-han (un Arhat), dont le Cramanera (Cha-mi), se voyant à l'extrémité, demanda un gâteau de riz sur. Le Lo-han (l'Arhat), à l'aide de sa vue divine, reconnut que cette espèce de mets se trouvait dans le royaume de Khiu-sa-ta-na (Koustana). Usant de ses facultés surnaturelles, il se rendit dans ce royaume et s'en procura un. Quand le Cha-mi (Crâmanêra - le novice) en eut mangé, il eut le désir de renaître dans ce pays. Il obtint, en effet, l'accomplissement de son ancien vœu, et devint le fils du roi. Après avoir hérité de son trône, il soumit, par la force de ses armes, les pays proches et lointains, franchit les montagnes neigeuses et attaqua le royaume de Kia-chi-mi-lo (Cachemire). Le roi de Cachemire rassembla sa cavalerie et voulut repousser les ennemis qui avaient envahi ses frontières. En ce moment

le Lo-han (l'Arhat) adressa des représentations au roi

¹ Les signes de beaute, autrement appelés les signes caractéristiques d'un grand homme (Madéporusche Intendent), sont au nombre de trente-deux. On en trouvera la liste et là description dans le Lotur, pages 553 et suiv. Il serait intéressant de comparer cette liste avec celles du vocabulaire pentaglotte et du dictionnaire Mahéporatpati.

232 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

et lui dit: Gardez-vous de livrer bataille; je puis moi-« même éloigner les ennemis. »

« Aussitôt il alla trouver le roi de Khiu-sa-ta-na (Koustana), et lui exposa le sommaire de la loi. Dans les premiers moments, le roi, qui n'avait pas encore la foi, persistait toujours à faire marcher ses troupes. Alors le Lo-han (l'Arhat) alla prendre les vêtements de Cha-mi (Crămanêra) que ce roi avait portés dans son existence précédente, et les lui montra.

Le roi, ayant vu ces vêtements, acquit la connaissance de sa vie antérieure. Il alla avouer sa faute au roi de Cachemire, et, associant sa joie à la sienne, il licencia ses troupes et se retira. Puis il alla au-devant de la statue du Bouddha, qu'il honorait à l'époque où il était Cha-mi (Çrâmaŋèra — novice); il suivit l'armée, et offrit à la statue ses hommages et ses prières. Mais quand elle fut arrivée en cet endroit, il fut impossible de la bouger de place. Alors il construisit, tout autour, un couvent et y appela des religieux. Il donna son précieux diadème, et le plaça sur la tête de la statue. Le diadème qu'elle porte aujourd'hui est celui qui lui fut donné par le premier roi.

A cent cinquante ou cent soixante li, à l'ouest de la capitale, au milieu d'une route qui conduit à un grand désert, il y a de petits monticules de terre qui ont été formés par des rats. Voici ce que racontent à ce sujet les gens du pays: « Dans ce désert, il y avait des rats gros comme des porcs-épics, dont les poils avaient la couleur extraordinaire de l'or et de l'argent. Le chef

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XII. 233

de la troupe sortait tous les jours de son trou pour se promener, et, lorsqu'il s'arrêtait, la multitude des rats le suivait. Jadis le général des Hiong-nou se mit à la tête d'une armée de plusieurs centaines de mille hommes pour ravager les frontières. Des qu'il fut arrivé à côté des monticules des rats, il fit camper ses soldats. Dans ce moment, le roi de Khiu-sa-ta-na (Koustana), qui ne commandait qu'à une armée de plusieurs dizaines de mille hommes, craignit de ne pouvoir lui tenir tête. Il savait depuis longtemps qu'au milieu du désert il y avait des rats extraordinaires, mais qui n'avaient pas encore fait preuve d'une puissance surnaturelle. Quand les ennemis furent arrivés, il n'y avait personne dont il pût implorer le secours. Le roi et ses ministres étaient frappés de terreur, et nul ne savait quel parti prendre. « Si j'offrais de nouveau des sacrifices (dit le roi), si e je brûlais des parfums en invoquant les rats, peut-« être qu'ils montreraient leur puissance divine, et aug-« menteraient un peu la force de mon armée, ».

* La nuit suivante, le roi de Khia-sa-ta-na (Koustana) vit en songe un grand rat, qui lui dit: * Par respect pour vous, je veux vous secourir; je désire que vous exercice promptement vos soldats. Si demain matin vous livrez bataille, vous étes sûr de la victoire.

Le roi de Khia-sa-ta-na (Koustana) reconnut qu'il pouvait compter sur un secours divin. Il rangea immédiatement les cavaliers et les cuirassiers, et donna ses ordres aux capitaines et aux soldats. Il se mit en route avant l'aube du jour, et, par une marche rapide,

234 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

il tomba à l'improviste sur l'ennemi. A la nouvelle de son arrivée, les Hiong-nou furent saisis d'effroi, et voulurent alors s'élancer sur leurs chars et endosser leurs armures; mais les rats avaient coupé, avec leurs dents, les courroies des selles, les lacets des vêtements, les cordes des arcs et les attaches des cuirasses 1. Les soldats ennemis étant arrivés, un grand nombre de Hiongnou furent garrottés et massacrés. Là-dessus, le roi tua le général et fit les soldats prisonniers. Les Hiong-nou furent glacés de terreur, et reconnurent qu'il avait obtenu un secours divin. Le roi de Khiu-sa-ta-na (Koustana), rempli de reconnaissance pour les rats, éleva un temple et leur offrit des sacrifices. Depuis cette époque, on a continué, de siècle en siècle, à leur témoigner un profond respect, et on leur apporte des présents rares et précieux. C'est pourquoi, depuis le prince jusqu'aux hommes du peuple, tout le monde leur rend des hommages et leur offre des sacrifices pour obtenir leurs bienfaits et leur assistance. Lorsqu'on passe près de leurs trous, on descend de char et l'on court d'un pas rapide. On les salue en signe de respect, et on leur sacrifie pour demander le bonheur. Les uns offrent des vètements, des arcs et des flèches; les autres, des fleurs odorantes et des viandes apprêtées. Après avoir témoigué ainsi la sincérité de leurs sentiments, ils obtiennent la plupart le bonheur; mais ceux qui manquent d'offrir des sacrifices éprouvent de terribles calamités. »

Il y a une tradition tout à fait semblable à cette légende dans Hérodote, II, 161 (Note de M. Vivien de Saint-Martin.)

A cinquante ou soixante li, à l'ouest de la ville royale, il y a un couvent appelé Sa-mo-jo-seng-kia-lan (Samadjñasangharama), au centre duquel s'élève un Stoupa qui est haut d'une centaine de pieds. On y voit éclater une multitude de prodiges, et il répand en tout temps une lueur divine. Jadis il v eut un Lo-han (un Arhat) qui, arrivant d'un pays lointain, vint se fixer au milieu de cette forêt. Usant de ses facultés surnaturelles, il répandait une lumière resplendissante. En ce moment, le roi se trouvait pendant la nuit dans un pavillon à deux étages. Ayant regardé dans le lointain le milieu de la forêt, il le vit entouré d'un faisceau de lumière. Là-dessus, il s'informa successivement à plusieurs personnes; toutes lui dirent : " Il y a là un Cha-men (Cramana - religieux), qui est arrivé d'un pays lointain. Il se repose en paix au milieu de la foret, et fait briller ses facultés divines. Le roi fit atteler son char, et alla lui-même pour le voir et l'examiner. Dès qu'il eut vu cet homme sage et illustre (Samadiña), il se sentit pénétré de respect jusqu'au fond du cœur. Après lui avoir rendu des hommages infinis, il le pria de venir dans son palais. Le Cha-men (Cramana - religieux) lui dit : « Les créa-· tures cherchent ce qui leur convient, et chaque homme « a des vues déterminées. Les forêts sombres et les · jongles sauvages sont pour moi pleins de charmes; « mais je ne connais point les salles élevées ni les demeures profondes des palais, »

Le roi sentit redoubler pour lui son respect et son admiration, et lui témoigna la plus haute estime. Il

construisit en sa faveur un couvent, et fit élever un Stodpa. Le Cha-men (Çramana), docile aux vœux du prince, alla se fixer dans ce couvers, obtint plusieurs centaines de grains de Che-li (Çariras — reliques). Il en fut ravi de joie et se dit en lui-même: Pourquoi ces reliques m'arrivent-elles si tard? Si elles fussent venues plus tôt, j'aurais pu les placer au-dessous du Stodpa; n'aurait-ce pas été alors un monument d'un ordre supérieur?

Sur-le-champ il se rendit dans le couvent et en informa le Cha-men (Cramana). « Sire, lui dit le Lo-han « (l'Arhat), ne vous désolez point; aujourd'hui-mème « vous les y placerez. Préparez de grands coffres de » pierre, garnis d'or, d'argent, de cuivre et de fer, et « déposer-y successivement les reliques. »

Le roi donna ses ordres aux ouvriers, et ce travail fut achevé en moins d'un jour. On mit les coffres sur un char orné de choses précieuses, et on les transporta dans le couvent. Dans ce moment, le roi sortit de son palais, et se mit à la tête des magistrats, qui étaient au nombre de cent. Le peuple, qui était accouru pour voir les reliques et leur faire cortége, se comptait par diraines de mille. Le Lo-han (l'Arhat) souleva le Stoépa avec sa droite, et le plaça sur la paume de sa main; puis il dit au roi: « Vous pouvex les déposer au-dessous. »

Alors on creusa une fosse, on y plaça les coffres, et le travail fut bientôt achevé. Là-dessus, l'Arhat abaissa le Stoùpa, sans qu'il éprouvât ni chute ni dommage.

MEMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XII. 237

Les spectateurs furent émerveillés de ce miracle inoui, et ils sentirent redoubler, au fond de leur cœur, leur foi dans le Bouddha et leur respect pour la loi. Le roi parla en ces termes à la multitude des magistrats : « J'ai « entendu dire que la puissance du Bouddha est difficile à concevoir, et que ses facultés divines sont impénétrables. Tantôt il a divisé son corps en dix millions « de parties , tantôt il est apparu parmi les hommes ou · les Dévas. Il a enlevé l'univers dans la paume de sa main, sans que la multitude des créatures s'en fût · aperçue. Il a expliqué la nature de la loi dans la · langue vulgaire, et tous les hommes l'ont comprise « suivant la portée de leur esprit. Ainsi donc sa puissance « divine n'appartient qu'à lui 1; son savoir et son intelli-« gence échappent au langage humain. Son esprit est · caché, et cependant sa doctrine se propage partout. Si ceux qui se nourrissent de son harmonie et s'a-· breuvent de ses bienfaits, qui savourent ses principes et révèrent ses instructions, obtiennent son divin secours; avez donc une profonde confiance dans le bonheur qu'il envoie, et redoublez d'efforts. Vous de-« vez tous honorer et respecter hautement le Bouddha; « et alors les profondeurs mystérieuses de la loi du · Boaddha s'éclairciront à vos yeux. »

A cinquante ou soixante li au sud de la capitale, il y avait un couvent appelé Lou-che-seng-kia-lan 2, qui

Littéralement : n'est pas commune à tous.

^{*} Lou veut dire « cerf » et che « tirer des flèches ». J'ignore la correspondance sanscrite de ces deux mots.

238 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

avait été construit par la femme du premier roi de ce royaume. Jadis, ce pays ne connaissait pas les mûriers ni les vers à soie. Le roi, ayant appris que le royaume de l'est (la Chine) en possédait, y envoya un ambassadeur pour en obtenir. A cette époque, le prince du royaume de l'est les gardait en secret et n'en donnait à personne, et il avait désendu sévèrement aux gardes des frontières de laisser sortir de la graine de mûriers et de vers à soie. Le roi de Khiu-sa-ta-na (Koustana), dans un langage soumis et respectueux, demanda en mariage une princesse chinoise. Le prince du royaume de l'est (de la Chine), qui avait des sentiments de bienveillance pour les peuples lointains, accéda sur-le-champ à sa demande. Le roi de Khiu-sa-ta-na (Koustana) ordonna à un ambassadeur d'aller au-devant de son épouse, et lui donna les instructions suivantes : « Parlez ainsi « à la princesse du royaume de l'est : « Notre reyaume n'a jamais possédé de soie : il faut que vous appor-« tiez des graines de muriers et de vers à soie; vous pourrez vous-même vous faire des vêtements pré-« cieux. »

Après avoir entendu ces paroles, la princesse se procura secrètement des graines de milriers et de vers à soie, et les cacha dans la ouate de son bonnet. Quand elle fut arrivée aux barrières, le chef des gardiens fouilla partout, à l'exception du bonnet de la princesse qu'il n'osa pas visiter. Bientôt après, elle entra dans le royaume de Khiu-sa-ta-na (Koustana), et s'arrèta dans le pays où existait jadis le couvent appelé Lou-che-kia-lan. On alla en grande pompe au-devant d'elle, et on la conduisit dans le palais du roi. La princesse avant laissé dans ce pays les graines de vers à soie et de mûriers, au commencement du printemps on sema les mûriers; et quand l'époque des vers à soie fut venue ; on s'occupa de cueillir des feuilles pour les nourrir. Dès le premier moment de son arrivée, il fallut les nourrir avec diverses feuilles, Mais, après un certain temps, les mûriers se couvrirent de feuilles touffues. Alors la reine fit graver sur une pierre. un décret où il était dit : « Il est défendu de tuer les vers · à soie. Quand tous les papillons des vers à soie se seoront envolés , on pourra travailler les cocons. Quiconque enfreindra cet ordre sera privé du secours des dieux. » Aussitôt après, elle fit construire ce couvent en l'honneur de la déesse des vers à soie. On voit encore, dans ce royaume, quelques troncs desséchés de mûriers, que l'on dit provenir des premiers plants. C'est pourquoi, aujourd'hui, ce royaume possède des vers à soie, et personne n'oserait en tuer un seul. Si quelqu'un dérobe de la soie à un autre, l'année suivante il lui est défendu d'élever des vers à soie.

A environ cent li au sud-est de la capitale, il y avait un grand sleuve qui coulait au nord-ouest. Les habitants

¹ Il résulte de ce passage qu'on ne avait pas tour les papillons dans les conon. Les cocons se trouvant perés, il était impossible de les devidere, et l'on devait être obligé de les carder, comme l'on fait aujourd'hui pour ceux des vers à soie sauvages qui vivent, dans le Soi-teh ouen et autres provinces, sur le Oueren orientali.

240 VOYAGES DES PÈLERINS BOUDDHISTES.

profitaient de ses eaux pour arroser leurs champs; mais, dans la suite des temps, son cours s'arrêta jout à coupt. Le roi en fut extrémement étonné. Là-dessus, ayant fait atteler son char, il alla interroger le Lo-han (l'Arhat), et lui dit: « Les eaux du grand fleuve servaient puis-samment aux besoins des hommes du royaume; mais saujourd'hui son cours s'est subitement arrêté. A qui en est la faute? Mon gouvernement n'est-il pas juste, mes bienfaits ne se répandent-ils pas sur les hommes? S'il en est autrement, d'où vient ce rude châtiment?. Le Lo-han (l'Arhat) hui dit: « Votre Majesté gouverne

sagement son royaume, et l'influence de votre administration répand l'harmonie et la paix. Si les eaux du fleuve ne coulent plus, cela vient uniquement du dragon qui l'habite. Il faut promptement lui offrir des sacrifices et lui adresser des prières. Vous êtes sur de recouvrer les avantages que vous procurait le fleuve.

Le roi s'en retourna et offrit un sacrifice au dragon du fleuve. Tout à coup une femme s'élança du milieu des eaux et lui dit : « Mon époux est mort de bonne • heure, et il n'y a plus de maitre pour donner des ordres. • Voilà pourquoi le cours de l'eau s'est arrêté, et les la-• boureurs ont perdu les avantages qu'ils en tiraient. Si • Votre Majesté veut choisir dans son royaume un ministre illustre, et me le donner pour époux, l'eau • continuera de couler comme auparavant.

Le roi lui dit : Je vous obéirai avec respect et je me charge de répondre à vos désirs.

MÉMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XII. 241

La femme-dragon fut ravie d'avoir obtenu (pour epoux) un grand ministre du royaume.

Quand le roi fut revenu, il parla ainsi à ses sujets:
«Un grand ministre est le plus ferme appui du royaume;
«l'agriculture est la source de la vie des hommes. Si le
rioyaume perd son appui, il est exposé au danger; si
«les hommes cessent de manger, ils meurent. En présence du danger ou de la mort, que faut-il faire?»

Un grand ministre quitta son siège, et, se jetant à genoux, il dit au roi : « Depuis longtemps je mène une
« vie inutile, et c'est à tort que j'occupe une charge importante. Je songeais constamment à montrer au roi
« ma reconnaissance, mais je n'en avais pas encore trouvé
« l'occasion. Si aujourd'hui vous daignez me choisir, je
« ferai mon possible pour répondre à vos vues. Lorsqu'il s'agit d'être utile à tout un peuple, pourriez-vous
« raindre de sacrifier un ministre » Un ministre est lauxitiaire du royaume, mais le peuple en est la base. Je
» prie Votre Majesté de ne point hésiter. Veuillez, je
« vous en prie, faire des actes méritoires et construire
» un couvent. »

Le roi consentit à sa demande, et cette entreprise fut promptement achevée. Le ministre demanda à entrer sans délai dans le palais du dragon. Lâ-dessus, tous les magistrats du royaume lui offirient le repas d'adieu, au son des instruments de musique. Alors le ministre se revêtit d'habits blancs, et monta sur un cheval blanc; puis il prit congé du roi, et dit respectueusement adieu aux habitants du royaume. Il siguillonna

son cheval et entra dans le fleuve. Il marcha sur l'eau sans s'y enfoncer. Quand il fut arrivé au milieu du courant, il traça une ligne sur l'eau avec son fouet. L'eau s'ouvrit au milieu, et dès ce moment il disparut. Peu après, le cheval blanc sortit en nageant à la surface de l'eau. Il apportait sur son dos un grand tambour de bois de santal, contenant une lettre dont voici le sommaire: « Puisque Votre Majesté n'a pas délaissé ma ché-« tive personne, et l'a honorée, par erreur, d'un choix divin, je désire que vous obteniez beaucoup de bonheur, que vous agrandissiez votre royaume et augmentiez le nombre de vos sujets. Que l'on suspende ce grand tambour au sud-est du royaume. S'il sur-« vient quelque ennemi, le tambour résonnera d'avance, « (et donnera l'alarme). . L'eau du fleuve coula aussitôt, et jusqu'à ce jour, on en tire d'immenses avantages. Bien des mois et des années ont passé depuis cette époque, et il v a longtemps qu'on ne voit plus l'endroit où était suspendu jadis le tambour du dragon. Mais on remarque encore aujourd'hui le couvent qui avait été bâti à côté de l'étang du tambour. Il est en ruines et ne renferme aucun religieux.

A trois cents li à l'orient de la capitale, on voit, au milieu d'un grand marais inculte, un terrain de plusieurs milliers d'arpents, qui est complétement nu. Le sol est d'un noir rougeâtre. Voici ce que les vieillards racontent à ce sujet : « C'est un lieu où une armée a été vaincue. Jadis les troupes du royaume de l'est 1, au

^{&#}x27; C'est-à-dire, les troupes du prince de Chine. (Voyez p. 225, l. 18.)

MÉMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XII. 243

nombre d'un million, portèrent leurs armes dans l'occident. A cette époque, le roi de Khiu-sa-la-na (Koustana) équipa, de son côté, plusieurs centaines de mille cavaliers, et marcha à l'orient pour repousser son redoutable ennemi. Arrivées en cet endroit, les deux armées se trouvèrent en présence et livrèrent bataille. Les troupes de l'ouest ayant eu le dessous, le prince de l'est profita de sa victoire et les tailla en pièces. Il fit le roi prisonnier, tua le général et extermina les soldats, sans laisser un seul homme vivant. La terre fut inondée de sang et en conserve encore les traces.

. Après avoir fait environ trente li à l'est du champ de bataille, il arriva à la ville de Pi-mo (Bhimā). Il y a une statue du Bouddha debout, sculptée en bois de santal, qui est haute d'environ vingt pieds. Elle opère beaucoup de miracles et répand en tout temps une lueur éclatante. Tous les malades, suivant l'endroit où ils souffrent, collent des feuilles d'or sur la statue, et sur-lechamp ils se voient guéris. Les personnes qui lui adressent des prières avec un cœur sincère, obtiennent la plupart l'objet de leurs vœux. Voici ce que rapportent les gens du pays : « Jadis, lorsque le Bouddha vivait dans le monde, cette statue fut faite par Ou-to-yen-na (Oudayana), roi de Kiao-chang-mi (Kaucambi). Lorsque le Bouddha eut quitté le monde, elle s'élança dans les airs et arriva au nord de ce royaume, au milieu de la ville de Ho-lao-lo-kia 1. Dans l'origine, les habitants de

Dans les livres bouddhiques, la syllabe ho représente a devant ra, et ne se prononce pas. Ainsi l'on écrit: Ho-lo-che-pou-lo (a-Rédjapoura)

244 VOYAGES DES PÉLEBINS BOUDDHISTES.

cette ville étaient riches et heureux; ils étaient profondément attachés à l'hérésie, et n'avaient ni estime ni respect (pour la loi du Bouddha). On raconte que, depuis son arrivée, elle montra sa puissance divine, sans que personne lui rendit hommage; mais, quelque temps après, un Lo-han (un Arhat) salua avec respect cette statue. Les habitants du royaume en furent alarmés. Étonnés de son extérieur et de son costume, ils s'empressèrent d'en informer le roi, qui ordonna, par un décret, de couvrir de sable et de terre ce personnage extraordinaire. En ce moment, l'Arhat, étant couvert de sable et de terre, resta privé de toute nourriture. Il y eut alors un homme qui fut indigné de ce traitement inhumain. Jadis il était constamment pénétré de respect pour cette statue, et lui rendait ses hommages. Quand il eut vu l'Arhat, il lui donna secrètement de la nourriture. L'Arhat, étant sur le point de partir, lui parla en ces termes : « Dans sept jours, il tombera une pluie « de sable et de terre qui remplira cette ville, et il n'y « restera pas un seul être vivant. Songez-v bien, et prenez de bonne heure des mesures pour sortir. C'est · uniquement pour m'avoir couvert de terre qu'ils vont « éprouver ce genre de mort. »

s En achevant ces mots, il partit et disparut en un clin d'œil. Cet homme entra dans la ville, et avertit tous ses parents et ses amis; mais, à cette nouvelle, il n'y en cut aucun qui ne l'accueillit avec des rires et des moque-

pour Rédjapoura. Les trois syllabes suivantes donneraient Réalôka, transcription que je n'ose garantir.

MEMOIRES DE HIOUEN-THSANG, L. XII. 245

ries. Le second jour, il s'éleva tout à coup un vent impétueux qui chassa devant lui des terres remplies d'ordures, puis il tomba une pluie de sable et de terre 1 qui remplit tous les chemins. Les habitants injurièrent de nouveau celui qui les avait avertis. Cet homme, qui savait, au fond de son âme, ce qui devait nécessairement arriver, creusa en secret un chemin souterrain qui débouchait en dehors de la ville, et s'y cacha. Dans la nuit du septième jour, après l'heure de minuit, il tomba une pluie de sable et de terre qui remplit l'intérieur de la ville. Cet homme sortit du chemin souterrain, et, se dirigeant à l'est, il se rendit dans ce royaume et s'arrêta dans la ville de Pi-mo (Bhimâ). Dès qu'il fut arrivé, la statue v vint en même temps. Il lui rendit ses hommages dans ce même endroit, et n'osa pas la transporter plus loin. » Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les anciens mémoires historiques : « Lorsque la loi de Chi-kia (Cakya) sera éteinte, la statue entrera dans le palais des dragons. Aujourd'hui la ville de Ho-lao-lo-kia n'est plus qu'un vaste monceau de terre. Un grand nombre de rois des autres royaumes et de personnages puissants des pays étrangers eurent le désir de pratiquer des fouilles, pour s'emparer des objets précieux qu'elle pouvait renfermer; mais, quand ils furent arrivés à côté de cette ville, il s'éleva tout à coup un vent furieux, des nuages sombres obscurcirent le ciel, et ils ne purent retrouver leur route. .

Il y a une faute dans le texte, où on lit Tra-p'ao « diverses choses précieuses », au lieu de Cha-t'ou » sable et terre »

246 VOYAGES DES PELERINS BOUDDHISTES.

A l'est de la vallée de Pi-mo (Bhimà), il entra dans un désert, et, après avoir fait environ deux cents li, il arriva à la ville de Ni-jang. Cette ville a trois ou quatre li de circonférence; elle est située au centre d'un grand marais. Le terrain de ce marais est chaud et humide, de sorte qu'il est difficile d'y marcher. Il est couvert de roseaux et d'herbes sauvages, et l'on n'y voit ni chemins ni sentiers. Il n'y a que la route qui conduit à la ville qui soit à peu près praticable. C'est pourquoi ceux qui vont et viennent ne peuvent se dispenser de passer par cette ville. Le roi de Khia-sa-ta-na (Koustana) y a placé les barrières de sa frontière orientale.

En sortant de ce pays, il se dirigea à l'est, et entra dans un grand désert de sables mouvants. Ces sables ont une étendue immense; ils s'amassent ou se dispersent au gré du vent. Les voyageurs ne trouvent aucune trace d'hommes, et beaucoup d'entre eux s'y égarent. Ce desert s'étend de tous côtés à perte de vue, et nul ne sait comment se diriger, C'est pourquoi ceux qui vont et viennent amassent des ossements d'animaux pour marquer la route. On n'y trouve ni eau ni herbes, et il y règne souvent des vents brûlants. Quand ces vents s'élèvent, les hommes et les animaux tombent étourdis et deviennent malades. Quelquefois on entend, tantôt des chants et des sifflements, tantôt des cris douloureux; mais, après avoir regardé et prêté l'oreille, on reste tout troublé et incapable de se diriger. De là vient que souvent les voyageurs y perdent la vie. Ces phénomènes sinistres sont l'œuvre des démons.

MÉMOIRES DE HIOUEN THSANG, L. XII. 247

Après avoir fait environ quatre cents li, il arriva dans l'ancien royaume de Tou-ho-lo (Toukhara). Depuis long-temps ce royaume est dépeuplé; toutes les villes n'offrent qu'une surface inculte et sauvage.

En sortant de ce pays, il fit environ six cents li à l'est, et arriva à l'ancien royaume de Tche-mo-fo-na (Tchamadhana?), qui est précisément le pays de Ni-mo. Les murs des villes sont fort élevés, mais il n'y a plus aucunes traces d'habitants. Il fit encore environ mille li au nord-est de ce pays, et arriva dans l'ancien royaume de Na-po-po (Navapa?), qui est le même que le pays de Leou-dan?

Nous avons fait connaître les montagnes et les rivières, examiné les territoires, et exposé les mœurs douces ou farouches des habitants, en y rattachant la nature du climat et du sol. La conduite des hommes n'est pas partout uniforme; leurs goûts et leurs antipathies ne sont point toujours les mêmes. Il y a des faits qu'il est difficile de vérifier à fond, et il n'est pas possible d'en parler exactement d'après ses souvenirs. A mesure que (le voyageur) parcourait les pays, il en a écrit une notice sommaire; il a recueilli les témoignages fournis par les oreilles et les yeux, et noté fidèlement les peuples qui brûlaient de se soumettre 2.

Dans les pays qui ont été témoins de sa noble con-

Aujourd'hui le désert de Makhai.

³ C'est-à-dire, de se soumettre à l'empereur de la Chine. Ceci est une pure flatterie du rédacteur de l'ouvrage. (Voyez t. I des Mémoires, p. LXXVII, lig. 22 et suiv.)

248 VOYAGES DES PELERINS BOUDDHISTES.

duite, tout le monde a admiré sa vertu accomplie. Pourrait-on le comparer simplement à ces hommes qui sont allés en mission avec un seul char, et qui ont parcouru en poste un espace de mille li?

é.

DES MÉMOIRES DE HIQUEN-THSANG

CONCLUSION DU TRADUCTEUR.

Les personnes qui ont lu l'Avertissement placé en tête du premier volume des Mémoires de Hionen-thang connaissent les considérations qui m'ont mis dans la nécessité de publier le texte original de la préface de Tchang-chouĕ, avec une traduction littérale et des notes perpétuelles, quoique ce morceau de rhétorique chinoise, presque entièrement dépourvudes détails biographiques et littéraires qui pouvaient nous intéresser, ne fût propre qu'à donner un échantillon du styte ampoulé, prétentieux, et hérissé, à dessein, d'allusions obscures, que certains écrivains du royaume du milieu se plaisent à employer, dans les Avant-propos, pour faire parade d'érudition.

Le douzième et dernier livre du Si-ya-ki, qu'on vient de lire, est suivi d'une autre composition du mème auteur, intitulée Ki-tsan · Éloge des Mémoires ·, écrite dans le même style que sa préface, mais trois fois plus étendue, et dont la traduction, qui exigerait, pour être intelligible, un énorme commentaire, n'ajouterait rien aux documents que nous ont fournis l'Histoire de la Vie et des Voyages de Hiouen-thrang, et ses Mémoires sur les Contrées occidentales.

Il y a déjà plusieurs années que j'ai traduit l'Éloge des Mémoires; mais je m'abstiendrai de le publier ici, d'abord, parce que la traduction annotée de la préface de Tchang-choué et celle des Mémoires de Hiouenthsang, maintenant imprimée, me paraissent avoir suffisamment fait justice des critiques imprudentes d'un sinologue étranger, et ensuite parce qu'en dépensant, dans un commentaire long et fastidieux, un temps que réclament des travaux plus urgents et plus utiles, je craindrais d'encourir, à mon tour, les reproches que j'ai adressés, dans mon Avertissement et dans le Préambule de la préface, à certains écrivains chinois, plus soucieux d'étaler une érudition pédantesque que d'instruire et d'éclairer les lecteurs.

MÉMOIRE ANALYTIQUE

LA CARTE DE L'ASIE CENTRALE

ET DE L'INDE.

CONSTRUITE D'APRÈS LE SI-YU-KI

ET LES AUTRES RELATIONS CHINOISES DES PREMIERS SIÈCLES

POUR LES VOYAGES DE HIOUEN-THSANG DANS L'INDE

DEPUIS L'ANNÉE 620 JUSOU'EN 645.

DIR

L. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

i . — Quelques observations préliminaires.

L'itinéraire de Hiouen-thsang, depuis l'angle nord-ouest de la Chine jusqu'à l'extrémité méridionale de la péninsule hindoue, touche à une immense étendue de pays asiatiques. Le voyageur nous conduit successivement à travers la Tartarie et dans toute la longueur de la Transoxane; puis il nous fait parcourir la vallée de la rivière de Kaboul, le Penigh). le Kachimir, les royaumes du bas Indus, tout le bassin du Gange et le Dékhan. Une telle ligne de route, et l'époque même du voyage, c'est-à-dire la première motité du vu's sècle de notre ère, donnent à la relation du pèlerin bouddhiste un intérêt qu'il est aisé de pressentir; mais ce qui en fait la valeur pour l'histoire et pour la géographie est aussi ce qui en rend l'étude difficile. La plupart de ces contrées sont encore aujourd'hui mal counues, et le vu' siècle est pour-

252 MÉMOIRE ANALYTIQUE SUR-LA: CARTE

l'Asie, plus encore que pour l'Occident, une époque particulièrement vide de documents historiques et géographiques. Nous manquons donc ici tout à fait de reuseignements contemporains qui auraient pu éclairer ou complèter ceux du voyageur. Les documents classiques auxquels nous pouvons emprunter quelques indications remontent au temps d'Alexandre ou datent des deux premiers siècles de notre ère; et il nous faut descendre de la jusqu'au milieu du x' siècle pour arriver aux premiers écrivains musulmans qui ont décrit quelques-uns des pays que Hiouen-thsang a visités. Ous ne parlons pas des provinces ou des contrées qui relèvent directement de la monarchie chinoise; pour celles-là, les sources originales sont extrêmement abondantes, et le vaste savoir de M. Stanislas Julien les mettait toutes à notre disposition.

Malheureusement il n'en était plus ainsi de l'Inde, but et théâtre principal des courses du voyageur. Sous le rapport des documents auxiliaires, l'Inde était plus pauvre encore et plus vide que les contrées du Jaxartes, de l'Oxus et de l'Iran. Jusqu'à présent la géographie sanscrite, antérieure à la conquête musulmane qui a si profondément altéré ou modifié la nomenclature indigène; nous est à peine connue, quoiqu'une masse considérable de matériaux propres à en opérer la restitution, ait été publiée en Europe depuis trente ans, et que les profonds travaux de M. Wilson, de W. Schlegel, d'Engène Burnouf, de M. Lassen et de leurs émules, aient admirablement préparé cette restitution de l'Inde sanscrite : préparé, disons-nous, mais non accompli; car, sauf les grands traits et les points culminants, on n'a rien fait encore pour recomposer la carte politique et la topographie indigène de la péninsule hindone, antérieurement au xin' siècle.

C'est donc avec une défiance bien légitime que nous avons

abordé l'honorable tâche que M. Stanislas Julien nous a confiée, bien que cette tâche, en ce qui se rapporte à l'Inde; nous fût grandement, facilitée par une longue étude préparatoire déjà consacrée à l'ancienne géographie sanscrite. Les essais analogues antérieurement tentés par plusieurs savants pour l'éclaircissement des itinéraires chinois dans l'Inde et l'Asie centrale, même la partie géographique du commentaire de Klaproth sur le voyage de Fa-hian, travail où l'illustre orientaliste a déployé un savoir et une sagacité extrêmement remarquables, ne nous ont été, nous devons le dire, que d'un très-médiocre secours; outre que l'itinéraire de Hiouenthsang embrasse un bien plus grand nombre de pays que ceux de ses prédécesseurs, et que nous avions conséquemment à éclaircir une foule de points nouveaux, ceux mêmes qui avaient été déjà traités nous ont offert bien plus d'erreurs à rectifier que de lumières à recueillir. Cette faiblesse des essais antérieurs tient à une double cause : premièrement, à ce qu'avant M. Stanislas Julien, aucun sinologue n'avait su trouver une méthode fixe et certaine pour ramener les noms étrangers transcrits en chinois (particulièrement les noms sanscrits) à leur forme originale; en second lieu, à ce que, dans la recherche des identifications, on s'était habitué à se laisser guider presque uniquement par l'analogie des sons, analogie souvent illusoire et que l'absence de règles de transcription rendait tout à fait arbitraire, au lieu d'étudier topographiquement, si nous pouvons le dire, la route du voyageur, en se référant toujours aux matériaux qui nous représentent le terrain d'aussi près que possible. Il y a ici un travail pratique, un travail de géographe, que la connaissance seule des textes ne peut suppléer. Nous pourrions citer de singuliers exemples d'aberrations dans les rapprochements pro-

254 MEMOIRE ANALYTIQUE SUR LA CARTE

posés, que la moindre attention à suivre sur la carte la marche du voyageur aurait dû prévenir. Hâtons-nous d'ajouter que le texte intégral des Mémoires de Hiouen-thsang, ainsi que l'histoire de son voyage écrite par Hoei-li et traduite également par M. Stanislas Julien, ont donné à notre commentaire une base qui avait manqué à tous les essais antérieurs. Nous nous trouvions donc dans des conditions infiniment meilleures que personne avant nous, pour l'éclaircissement et le tracé graphique de cet important morceau de géographie orientale; et le seul mérite que nous ayons à réclamer pour notre travail, si l'on veut bien lui reconnaître un mérite quelconque, est l'attention que nous avens eue de mettre constamment en regard de la relation chinoise toutes les sources d'informations, anciennes ou récentes, qui pouvaient en expliquer et en fixer les indications quelquefois un peu vagues.

Nous avons à peine besoin de dire que les cartes forment une partie essentielle de ces moyens de comparaison. Voici la liste de celles qui nous ont principalement servi à établir fe tracé de la notre:

1° Pour l'extrémité nord-ouest de la Chine et pour la Tartarie, la grande carte de l'Asie centrale, en quatre feuilles, publiée par Klaproth, en 1833. Cette belle carte est une réduction des atlas chinois, assujettis aux observations astronomiques des missionnaires chargés par l'empereur Kienlong d'établir la carte générale de l'empire, et appuyés en outre sur les travaux ultérieurs des ingénieurs et des hydragraphes européens, tant pour le tracé des côtes que poul la partie des frontières qui confine à l'Himâlaya.

2° Pour la Dzoûngarie et le Turkestan jusqu'à l'Oxus ou Amoù-déria, la carte du Turkestan, en une feuille, publiée par M. Kiepert à Berlin, en 1852. M. Kiepert, dans la construction de cette carte, a mis à profit tous les travaux russes accessibles sur l'ancienne Transoxane (le Mararclanhar des Arabes), et même plusieurs communications inédites; et il s'en est heureusement servi pour le territoire de Samarkand et de Boukhara (la Sogdiane des Grees), pour la configuration des grands laes de la Dzoûngarie, pour le tracé du lac d'Aral, et pour une partie du bassin du Sir-déria (l'ancien Jazartes). Malheureusement cette carte, dans son ensemble, n'est guère qu'un canevas où l'auteur a négligé de rapporter une foule de détails importants fournis par les auteurs musulmans ou par les explorateurs européens, et elle présente ainsi beaucoup plus de vides que ne le comporterait l'état réel des connaissances acquises.

3º Pour la région nord-ouest de l'Himálaya, depuis le Hindou-kôh jusqu'au Gange supérieur, la grande carte du Pendjab jointe à la récente publication de M. Alexander Cunningham, initiulée Ladák (London, 1854). C'est la première carte satisfaisante du Pendjab et du Kachmir qui ait encore été publiée. M. Walker, qui l'a rédigée, y a rapporté toutes les reconnaissances faites par MM. Cunningham, Thomson et Henry Strachey dans l'expédition de 1847, pour la délimitation de la frontière indo-tibétaine, et par les ingénieurs anglais en différentes parties du Pendjab depuis l'adjonction de cette grande région du nord-ouest aux territoires britanniques.

4º. Pour la région des monts Souleimán, à l'ouest du Sindh, et pour plusieurs parties de l'Afghanistan oriental, la carte dressée par le lieutenant Macartney pour la relation d'Elphinstone, quoique sur beaucoup de points cette carte ait été rectifiée ou complétée par des reconnaissances par-

256 MEMOIRE ANALYTIQUE SUR LA CARTE

tielles pendant les deux expéditions anglaises dans l'Afghanistan.

5° Pour le cours inférieur du Sindh, depuis Attok jusqu'à la mer, la carte de Wood, basée sur sa reconnaissance de 1837.

6° Pour la partie de l'Inde comprise entre la Narmadà et le cap Comorin, la dernière édition (1851) de la carte de l'Inde, ensix feuilles, de Walker, et l'atlas du sud de l'Inde, en dix-huit feuilles, par A. Arrowsmith (1822), sans préjudice des nombreusses rectifications de détail que nous ont fournies les feuilles publiées du grand atlas de l'Inde levé aux, frais de la Compagnic.

7º Pour l'Inde gangétique, outre la carte déjà mentionnée de Walker, le Bengal atlas de Rennell, et les feuilles qui donnent le Douab dans le grand atlas de l'Inde, nous nous sommes servi de la carte en quatre feuilles du Bengale et du Béhar, publiée à Calcutta, en 1841, par M. Tassin.

Nous ne disons rien des morceaux de détail qui nous ont été fournis par les relations récentes ou par des mémoires particuliers; counne ils seront naturellement cités dans le cours de notre analyse, il serait superflu de nous y arrêterici.

Nous devons ajouter quelques môts sur la mesure itinéraire (le li) employée par Hiouen-thsang dans l'énoncé des distances, et sur l'évaluation que nous en avons adoptée.

Le li chinois n'a pas moins varié de longueur, selon les temps, que n'a varié chez les Occidentaux, selon les peuples ou les époques, la valeur du stade, du mille et de la lieue. Cette diversité infinie, sous l'apparente uniformité des noms, source de tant de conflusion en géographie, tient à l'origine même de ces mesures de distance par lesquelles on a voulu exprimer les intervalles qui échappent à une appréciation immédiate et directe. Toutes ont été fondées originairement sur de simples estimes, ou des supputations de la nature la plus variable; ce n'est que beaucoup plus tard, lorsque les peuples eurent fait quelques progrès dans les sciences mathématiques et astronomiques, qu'on essaya de ramener un peu d'ordre et de méthode dans cet inextricable chaos des mesures itinéraires. Quant au li en particulier, c'est une chose reconnue par les historiens chinois que la distance exprimée par ce mot était plus courte dans l'antiquité que dans les temps modernes. Hiouen-thsang lui-même, au début du second livre du Si-yu-ki, confirme ce fait de l'augmentation progressive de la longueur du li dans l'usage commun. L'évaluation généralement admise aujourd'hui, dans les ouvrages européens, est de 10 li pour notre lieue commune de 25 au degré; mais outre que cette évaluation ne répond même pas aux données sur lesquelles elle paraît se fonder1, elle ne saurait s'appliquer indistinctement à toutes les époques de l'histoire de la Chine. Nous n'avons pas à entrer à cet égard dans une recherche que ne nécessite pas notre objet actuel. Une seule chose nous importe : c'est de savoir quelle était la longueur du li en usage au temps de Hiouen-thsang. Or, sur ce point, nous trouvons des informations que nous pouvons regarder comme suffisantes dans les documents

On poist voir à ce sujet la remarque de d'Anville, Traisit de mesure inideriurs, p. 25 Nous croppant trouver la raison de ce rapport supposé de 10 à seure la lieuc étameune et le li dans ce quo disseit quelques satteurs chinois, que le li était égal sutrefois à 300 pas. Or, à ce compte, 3 li et un tiern géleraient l'accin mille romain de 75 au degré (ne admétants que le mille se composit exactement de 1,000 pás, selon l'induction étynodiogique), et 10 li sersient l'équiralent de notre liseue commons; qui répond à 3 milles commains. Mais ce qu'il fandent déterminer d'abord, c'est la valeur du pas, telle que l'entendent les matéfranticiens chinois : c'est par là que pèche le calcul, sinsi que le raocet ut'on en site;

17

258 MEMOIRE: ANALYTIQUE SUR LA CARTE

qui nous sont ouverts. Il suffit de recourir au mémoire special que d'Anville a consacré à ce point de métrologie géographique!.

Le P. Gaubil, dans son Histoire de l'astronomie chinoise (t. 1, p. 77), nous apprend que sous le règne de Hiouentsong, de la dynastie des Thang (713-756), Y-hang, un des plus grands astronomes dont se glorifie la Chine, mesura, dans la province de Ho-nan, plusieurs espaces correspondant à des arcs méridiens déterminés par des observations de hauteurs solaires2. Un de ces espaces, correspondant à un arc de 29 minutes et demie de notre graduation du globe, fut trouvé, disent les chroniques, de 168 li et 169 pas. Un second arc terrestre, de 20 minutes 50 secondes, donna 167 li et 281 pas. Enfin, un troisième arc, de 28 minutes 34 secondes, mesurait 160 li et 10 pas. Le résultat de ces trois mesures est aussi satisfaisant qu'il est raisonnable de l'attendre de praticiens chinois. La première donne, pour la longueur du degré terrestre, 340 lis la seconde, 338; la troisième, 336. La mesure moyenne est donc de 338 li au degré, résultat conforme à celui que donna une opération analogue renouvelée plus tard sous la dynastie des Song3. La longueur du li qui se déduit de cette donnée est de 168 toises et environ 4 pieds (329 mètres).

Tel était donc, d'après ces documents tout à fait authen-Mém. de l'Acad. des Inser. t. XXVIII., 1761, p. 487. D'Anville tui-même a résumé ce travail dans son Traité des mesures dinéraires. Paris. 1760, p. 154

³ Cette menne de plusieurs portions d'un degré terrestre a donc précédé de près d'un siètec celle que le khalife Al-Mamoun fit exécuter dens les plaines de Sindjar, an commencement du ux siècle de l'ère chrétieune. (Voyer l'Introduction de M. Reinsud à sa traduction de la Géographe d'Abou Uéda, p. XLIY.)

Baubil, Histoire de l'astron. chin. 1, p. 97.

et suiv.

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE.

tiques, le li*en usage au vut siècle, et rien ne permet de supposer que ce li soit différent de celui de Hiouen-thsang, quatre-vingts ans auparavant. Or, ce li est contenu non pas dix fois, mais bien treize fois et demie dans une de nos lieues communes de 25 au degré, c'est-à-dire que 108 li de Hiouenthsang équivalent seulement à 8 lieues, et non à près de 11 lieues selon l'évaluation commune l. Cette détermination est fort importante. L'exagération presque constante reprochée aux distances du voyageur chinois se trouve ainsi fort atténuée, et les mesures de l'itinéraire se rapprochent beaucoup plus des chiffres véritables.

On voudrait aussi savoir précisément sur quelle base se fondent ces chiffres de distances. Les routes n'étaient pas mesurées comme le sont aujourd'hui chez nous, à l'imitation des anciens Romains, nos grandes voies de communication; et le voyageur n'avait certes dans les mains rien de semblable aux quides où le touriste moderne trouve un arsenal complet d'indications et de renseignements. Nous ne voyons que deux sources possibles pour ces notes de distances régulièrement inscrites dans notre itinéraire : les informations locales ou la mesure du temps. Que ce dernier moyen, peut-être le plus sûr et le plus exact, ait dû être employé fréquemment par le voyageur, c'est ce qui nous paraît pour le moins très-probable : l'heure de route, on le sait, est d'un usage universel dans tout l'Orient. Pour le li surtout, dont la correspondance en temps est d'une détermination facile (4 ou 5 minutes par exemple), l'expédient se présentait de lui-même, et on peut en attendre une approximation très-satisfaisante.

¹ Cinq li (1613 mèt.) font ainsi un peu plus d'an mille anglais (1609 mèt.). Un li (329 mètres) est presque exactement le tiers d'un kilomètre.

260 MEMOIRE ANALYTIQUE SUR LA CARTE

Mais, en beaucoup de cas, il n'est pas douteux que le voyageur aura reçu ses informations des gens du pays, et par cela même, elles devaient être généralement exactes. Seulement il a dù arriver que les mesures locales (le kós) différant souvent de canton à canton ou de province à province, leur réduction en li, d'après un certain module proportionnel une fois arrêté, devait donner des chiffres trop forts ou trop faibles, selon que le kôs était plus long ou plus court. C'est de là, sans doute, que proviennent beaucoup d'indications fautives de l'itinéraire. Les autorités alléguées par Abel-Rémusat; dans ses notes sur Fa-hian1, font le kôs indien égal à 10 li au temps des Tsin, ce qui peut être exact; mais les traducteurs des livres bouddhiques distinguaient deux autres kôs, l'un égal à 15 li, l'autre à 20. Il est certain, en effet, que la longueur du kôs (et celle du yôdjana qui en dérive) ne varie pas moins dans le nord de l'Inde que la lieue ou le mille dans les divers pays de l'Europe. Si ces variations locales sont pour nous un labyrinthe souvent inextricable, on comprend ce qu'elles ont dû être pour notre voyageur. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris s'il arrive trop souvent que les mesures données ne s'accordent pas avec les distances réelles, quoique ces dissidences ne soient ni aussi fréquentes ni aussi graves qu'on pourrait le supposer.

Nous n'étendrons pas davantage ces observations préliminaires. Les remarques que nous y aurions pu joindre sur le caractère général de la relation chinoise, sur ce qu'elle ajoute à notre connaissance de l'Asie intérieure, et surtout sur les informations qu'on en tire pour l'état politique et géographique de l'Inde à cette époque de transition (car l'Inde, comme l'Europe, a eu son moyen âge), ces remarques, en ce qu'elles touchent à notre objet spécial, se présenteront d'elles-mêmes dans le cours de notre travail. Quant à la construction même de notre carte et au tracé de l'itinéraire, qu'il nous soit permis de dire que nous avons trouvé une satisfaction bien vive dans les résultats auxquels nous sommes arrivé. Ces résultats ont dépassé de beaucoup ce qu'à première vue nous avions cru pouvoir attendre de la nature de nos matériaux. Sauf un très-petit nombre de points restés, quant à présent, sans correspondance connue, la route du voyageur, dans son immense parcours, est venue, station par station, s'adapter à la carte moderne avec un étonnant accord dans les détails, tantôt s'éclairant des lumières fournies par la géographie classique, par la géographie musulmane ou par la géographie sanscrite, d'autres fois, au contraire, servant à préciser des indications insuffisantes, et à fixer des positions jusqu'à présent indéterminées. Nous ne prétendons pas, assurément, avoir évité toute erreur dans un travail aussi laboricux et d'une aussi longue haleine; mais nous affirmons sans crainte que ces erreurs ne peuvent être nombreuses, et surtout qu'elles ne dépassent jamais un rayon très-restreint.

L'analyse où nous allons entrer montrera sur quelles bases repose notre confiance, et permettra de juger si elle est justifiée.

 De Liang-tcheou, sur la frontière nord-ouest de la Chine, à la ville de Taras, sur le Sir-déria ou Jaxartes.

C'est en l'année 629 de notre ère, ouze aus après l'aveuement à l'empire de la puissante et glorieuse dynastie des Thang, que Hiouen-thisang se met en route pour la contrée

262 MÉMOIRE ANALYTIQUE SUR LA CARTE

des Po-lo-men (les Bràhmanes); où il va chercher les livres de la Loi. Parti de Liang-tcheva, qui était alors un rendezvous général de commerce pour les marchands des contrées extérieures, il arrive bientôt après à Koua-tcheva, au dels del'extrémité occidentale de la Grande muraille. Cette place où il y avait un gouverneur chinois, existe encore sous le même nom, ainsi que Liang-tcheou \(^1\). La rivière Hon-las, \(^1\) peu de distance au nord de Koua-tcheou, est la Boulomphir des Mongols. La ville de Tan-hong, que les Mémoires de Hiouen-thsang mentionnent dans ce district, est aujourd'huit ruinée; les cartes et les géographies chinoises en indiquent l'emplacement sous le nom de Cha-tcheou, qu'elle avait reçu plus tard, \(^1\) à une quinzaine de lieues dans le sud-ouest de Koua-tcheou.

Après avoir passé la rivière de Hou-lou en se dirigeant au nord-ouest, le voyageur entre dans le désert; ce sont des landes immenses ou de vastes plaines sablonneuses, que les anciens livres chinois désignent sous l'appellation caractéristique de Chà-ho, ou le Fleuve de sables ². Au temps de Hiouen-thsang on le connaissait sous le nom de Ma-hia-yen, qui n'est, évidemment, qu'une transcription du nom de Makhaï, que les tribus mongoles emploient encore de nos jours. A partir de la rivière Hou-lou, les Chinois avaient construit, de 100 li en 100 li, des tours de garde au nombre de cinq, où des soldats étaient postés pour surveiller les mouvements des tribus du nord. La dernière de ces tours,

Cette dernière ville, qui est voisine de la Grande muraille, avait reçu ce nom, qu'elle a conservé, sous la dynastie des Soui, prédécesseurs des Thang (581-618). (Éd. Biot, Dictionn. des noms anc., et mod. des villes et arrandissements de l'Empire chinois, p. 101, Paris., 1882, in 18*1)

³ Une dénomination plus moderne est celle de Cha-mo, littéralement le Désert de sables, appellation dont l'équivalent mongol est Gobi.

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE. 263

à 500 li de la rivière, marquait l'extrême frontière du territoire chinois.

Cétait là que commençait le royaume de L'gon, avec une capitale du même nom; ce royaume, qui répond à la province de Kamil ou Hami de la géographie actuelle, de même que la ville de Hami représente l'L'goa du vu' siècle ', était une des nombreuses principautés fondées depuis longtemps ar les tribus de race turque dans la zone herbeuse et hien arrosée qui s'étend entre la chaine neigeuse des Montagnes célestes au nord (en chinois Thien-chan), et le Désert de sables au midi. Le mot L'gou n'est évidemment qu'une transcription contractée du non des Oaigours, tribu fauneuse que les documents chinois des xu' et xu' siècles appellent Hoéi-hoa, les annales chinoises nous apprennent, en effet, que, dès le n' siècle avant notre ère, les Hoei-hou occupaient, sous le nom de Kû-ses, le territoire de Hami.

A partir de l'gou, la route du voyageur se porte à l'ouest, sans de grandes déviations. Le premier pays où il arrive ensuite est le territoire du roi de Kao-tchang, représenté par la province actuelle de Tourfan. Les Kao-tchang étaient une autre tribu ouigoure, la plus nombreuse apparemment et la plus puissante; car, peu d'années après le passage de Hiouenthsang, le chef de cette tribu s'empara du royaume de l'gou, et pendant plusieurs siècles le nom de Kao-tchang fut celui de tous les Ouïgours. Au temps mêure de notre voyageur, le prince de l'gou était le subordonné du roi de Kao-tchang; car il est dit que celui-ci, ayant appris l'arrivée de l'iouen-

¹ Elle en était du moins très-roisine, comme le montrent les extraits de la grande Géographie impériale publiés par N. Stansidas Julies sous le titre de Noiseus aux les pays et la peuplas étrangers tirrels aré géographeir et des historiers aire la pray et la peuplas étrangers tirrels aré géographeir et des historiers chinois (Nouveau Journal aissinjur, 1. VIII., 1846, p. 260). Dans ces extraits, le nom est écrit lou, pour L'épou.

264 MEMOIRE ANALYTIQUE SUR LA CARTE

thsang à l'gou, expédia au roi de cette dernière ville l'ordre de lui envoyer immédiatement le Maître de la Loi. C'est le titre sous lequel Hiouen-thsmg est habituellement désigné. Tous ces chefs des hordes turques étaient depuis longtemps convertis au bouddhisme, et la présence d'un docteur de la Loi était pour eux une distinction très-enviée.

Pe-li, la première ville du territoire de Kao-tchang, est à six journées à l'ouest de I-'gou (Hami); une autre journée amène le voyageur à la résidence royale, dont le nom n'est pas indiqué. Ce devait être Pidjan, à 75 lieues environ de Hami, et que l'on sait, en effet, avoir été autrefois la capitale des Kao-tchang 1. Tourfan, qui a pris plus tard le rang de capitale du pays, est à 20 lieues de Pidjan dans la direction de l'ouest. Les documents de l'époque des Thang, qui est celle de notre voyageur, désignent Tourfan sous le nom de Kiao-ho-hien2. Ce nom n'est pas dans Hiouen-thsang. De la capitale des Kao-tchang, il vient à Vou-pouan, et de Vou-pouan à To-ts'in; cette dernière place existe encore sous le même nom (Toksoun), à 190 li au sud-ouest de Tourfan, selon les géographies chinoises 3. Nous ne voyons dans cette province aucune localité dont le nom se rapporte à celui de Voupouan; le lieu devait être, dans tous les cas, peu éloigné de Tourfan

Le royaume d'A-ki-ni ou 'O-ki-ni, où Hiouen-thsang arrive en quittant Kao-tchang, est le pays de Kharachar. Les distances et la direction ne laissent aucune incertitude à cet égard. Le nom d'A-ki-ni ne se rencontre néamotins

Voyez Ritter, Erdkande, t. VII, p. 432.

Stanislas Julien, Notices sur les pays et les peuples étrangers (Nouveun Journal asiatique, t. VIII, 1846, p. 241).
Id. ibid. p. 242.

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE.

dans aucune autre source chinoise, mais bien celui de Yenki, que tous les documents de l'époque des Thang et des temps postérieurs donnent comme synonyme de Kharachar. A-ki-ni serait-elle, dans notre relation, une forme altérée de Fen-ki, ou le mot aurait-il une origine qui nous serait inconnue? C'est ce que nous ne pouvons décider.

D'A-ki-ni, Hiouen-thsang arrive au royaume de K'u-tchi ou Kou-tché. Les géographies du temps des Thang écrivent aussi Kiou-tché. Ce pays n'a pas changé de dénomination; Kou-tché est toujours le nom de la province qui confine à l'ouest avec le pays de Kharachar.

A 800 li environ de la ville de Kou-tché (Kharachar), le voyageur passe la frontière du royaume de Polou-kia. La route, continuant de se porter à l'ouest, avait dû remonter la rivière d'Oukiat ou Choyar-deria de la grande carte de Klaproth. Po-lou-kia est représenté aujourd'hui par la grande province d'Aksou, que traversent plusieurs affluents de la rivière de Kachgar. Antérieurement aux Thang, sous la dynastie des Han (c'est-à-dire dans les deux derniers siècles qui ont précédé notre ère), le territoire de Po-lou-kia ou Aksou avait formé deux royaumes, celui de Kou-mé à l'orient, sur les confins de Kharachar, et le royaume de Wen-sou ou Ouen-sieou à l'ouest, répondant à la province propre d'Aksou ². Les annales chinoises mentionnent une tribu turque de Pou-lo-ki², dont les campements, au r's siècle de notre ère, étaient dans le nord-ouest de la province de Kansou (extrétaient dans le nord-ouest de la province de Kansou (extrétaient dans le nord-ouest de la province de Kansou (extrétaient dans le nord-ouest de la province de Kansou (extrétaient dans le nord-ouest de la province de Kansou (extré

Stanislas Julien, Notices sur les pays et les peuples étrangers (Nouveau Journal asiatique, t. VIII, 1846, p. 244).

¹ ld. ibid. p. 244 et 249.

³ Klaproth, Tableaux histor. de l'Arie, atlas, pl. 12, colonne des nations lurques,

mité nord-ouest de la Chine); il est bien probable que c'est de cette tribu que le pays de Po-lou-kia avait pris son nom.

Hiouen-thsang, en quillant Po-loa-kia (Aksou), se porte au nord vers de grandes montagnes, qui forment, dit-il, fangle (Textreinité) septentrionale des monts Trang-ling. A une vingtaine de lieues au nord d'Aksou, il y a, en effet, une chaîne de montagnes neigeuses que les Mongols nomment Mousour-aola « la Montagne de glace », nom que Hiouenthsang et les géographies de l'époque des Thang rendent en chinois par Ling-chan, qui a la même signification. Cette chaîne domine au sud le lae Issikoul et les pâturages de la Dooûngarie, qui présentent ici une remarquable dépression entre les Mousour et l'Altai! La description que notre voyageur en donne a été répétée dans les géographies de l'époque des Thang?

Après avoir traversé, avec des peines et des fatigues infinies, les dangereux défilés de la Montagne de glace, Hiouen-thsang,

On avuit cru jusqu'à con derniers temps, et l'erreur se tressuit invariablement reproduite dans toutes les cartes, que des plateaus de Pamier et de Bolor, où sont les sources de l'Ozus, jusqu'aux monts Altaï qui enveloppent au sud le lac Baital; il cuisait une chaîne non interrompue de montagues presque infranchissables. M. de Humboldit le prenier a fait viri, dans son Aise certuile, en a'appuyant aur des documents inconsus on mal employée avant lui, qu'une immense dépression sépare le massif de Pamir du massif altaïque. Cette dépression, où les œuar accumilées donneut saissance à de mombreux et vastes less (notamment ceux d'Insiloud et de Tenghis), forme un pays de plaines, de vallées et de pâturages, qui porte aujourc'hui le nom de Donisaguér. Cetta la seule communication fieile qui esiste entre les steppes elevés de la Mongolie et les plaines basses qu'arrose le Sir-déria ou Jasartes Cest par ette issue naturrelle que se son faites, depuis les plus anciens temps, les innombrables migrations qui ont versé tant de tribus nomades de la baute Auit vers la mer Cappiene et les plaines sarmatiques.

² Voyez les Notices déjà eitées, traduites par M. Stanislas Julien dans le Nouveau Jeurnal asiatique, t. VIII, 1846, p. 248.

267

descendu sur la pente opposée, arrive au bord d'un grand lae qu'il nomme Thing-tchi. La situation de ce lac, par rapport au pays de Kiouè-tchi (Koutché), son circuit considérable, sa forme allongée de l'est à l'ouest, toutes ces indications parfaitement concordantes avec nos caries actuelles, ne permettent pas de méconnaître, dans ce grand lac, celui qu'on désigne aujourd'hui sous le double nom mongol et turc de Témoartou et d'Issikoul.

A partir de ce lao jusqu'à la ville de Taras, sur le Sir-déria ou Jaxartes, quelques détails de l'itinéraire présentent une incertitude que notre connaissance imparfaite d'un pays peu exploré augmente encore. Nous pouvons déjà, néanmoins, en fixer le point essentiel, qui est la détermination de la ville de Ta-lo-sse (Talas ou Taras); mais, pour être ici aussi clair que possible, il convient d'abord de transcrire cette portion du journal, dont nous retrancherons ce qui n'a pas trait directement aux indications géographiques.

Le Si-yu-ki (c'est-à-dire la rédaction des mémoires originaux de Hiouen-thsang) s'exprime ainsi 1:

«Après avoir fait environ 500 li au nord-ouest du lac Thsing-tehi, Hiouen-thsang arriva à la ville de la rivière Souyé (Sou-yé-choui). Cette ville a de 6 à 7 li de tour; c'est le rendez-vous des marchands des divers royaumes².

« A l'ouest de Sou-yé, on voit quelques dizaines de villes isolées. Dans chaque ville on a établi des chefs, qui sont indépendants les uns des autres; mais ils sont tous soumis aux *Tou-kioue* (Turcs).

¹ Ci-dessus, t. I", p. 12.

² L'historien du voyage, Hoei-li, présente une rédaction un peu différente : « Hiouen-thsang suivil les bords de celle mer dans la direction du nord-ouest, et, après avoir fait environ 500 li, il arriva à la ville de Sou-ché.»

"Ànphs avoir fait environ 400 li à l'ouest de la rivière Sou-yé, il arriva aux Mille sources (*Thsien-thsiouen*). Le pays des Mille sources a environ 200 li en carré. Au sud, il est borné par des montagnes neigeuses, et des trois autres côtés par des plaines unies. La terre est abondamment arrosée, et les arbres des forêts offent la plus belle végétation... Le khan des *Tou-hioue* (Tures) vient chaque année dans ce lieu pour éviter les chaleurs de l'été.... Après avoir fait de 140 à 150 li à l'ouest des Mille sources (Hiouen-thsang) arriva à la ville de *To-lo-sse.*»

Il faut remarquer que la rédaction de la portion correspondante dans l'Histoire de Hoei-li présente, sur plusieurs points, des variantes notables 1, et, en outre, qu'elle est beaucoup plus étendue. Nous avons sûrement ici un de ces endroits de l'ouvrage où le moine Yen-thsong, qui le remit en ordre et le termina après la mort de Hoei-li, « développa la composition originale à l'aide de documents inédits, corrigea les imperfections, éclaircit les endroits obscurs, et donna au travail primitif de Hoei-li plus d'ampleur, de solidité et d'éclat 2. » Dans le cas actuel, ces additions ajoutent au récit trop concis du Si-ya-ki des circonstances réellement importantes; c'est une des nombreuses pages qui prouvent qu'en donnant avant sa traduction des Mémoires originaux du voyageur celle de l'Histoire du voyage écrite par Hoeï-li et terminée par Yen-thsong, M. Stanislas Julien a fait une chose à la fois très-judicieuse et très-utile. Hoei-li (ou Yen-thsong) raconte ici ce que ne dit pas le Si-yu-ki, que Hiouen-thsang rencontra (à Sou-ché ou dans les environs) le khan des Turcs, qui était alors en partie de chasse. Il décrit le costume de ce

¹ Nous venons d'en citer un exemple dans la note 2 de la page précédente.

Préface de la traduction de Hoei-li par M. Stanislas Julien, p. LXXIX.

prince et des officiers de sa suite, et il donne de très curieux détails sur les mœurs, les habitudes domestiques et les pratiques religieuses de la horde qui avait encore le culte du feu. Il est intéressant de rapprocher de cette partie du journal les détails analogues qu'on trouve dans la relation de l'ambassade de Zémarque près de Dizaboul, en 560, soixante et un ans avant le passage de Hiouen-thsang 1, et dans celle de Plan-Carpin, au milieu du xinº siècle2. Le khan fait conduire Hiouen-thsang avec honneur par un de ses officiers à sa résidence habituelle (ni le nom, ni la situation, par rapport à la ville de Sou-ché; n'en sont indiqués), et il l'y rejoint au bout de quelques jours. Parti de ce lieu après quelque temps de séjour, le voyageur reprend sa route à l'ouest, et. après une marche de 400 li, il arrive aux Mille sources 3: A 50 li plus loin à l'ouest, comme dans le Si-yu-ki, on trouve la ville de Ta-lo-sse.

En résumé, le Si-ya-ki et Hoei-li, malgré la différence de leurs rédactions sur d'autres points, comptent également de 1,000 à 1,050 li depuis le pasage de la Montagne de glace (ou peut-être depuis le bord du lac Issikoul) jusqu'à Ta-lo-see, ce dernier lieu étant au delà des Mille sources. Ces 1,050 li représentent au plus 78 de nos lieues communes de 25 au degré. Si, maintenant, nous essayons d'appliquer ces indications sur nos cartes, nous y trouvons une impossibilité matérielle qui prouve qu'il y a une lacune considérable dans les chilfres donnés par les deux texts. Deux points seu-

¹ Menander, Excerpta Legation. p. 152, ed. Reg.

² Dans la collection de Van der Aa (faussement dite de Bergerou), p. 31 et 33. Leyde, 1735, in-5°.

³ On a vu que le Si-yu-ki compte ces 400 li de la ville même de Son-yé-choui. Dans la rédaction de Hoei-li, la ville de Sou-ché-choui paraît devoir se distinguer de la résidence du khan; mais elle pouvait en être voisine.

lement nous offrent un double terme de comparaison, auquel le reste doit forcément se rapporter : l'extrémité occidentale du lac Issikoul comme point de départ, et la ville de Talo-sse comme point d'arrivée, Si nous n'avions, pour fixer l'emplacement de Ta-lo-sse, que la partie de l'itinéraire qui précède, il serait impossible d'en tirer une conclusion satisfaisante; mais la suite de l'itinéraire, à partir de Ta-lo-sse, ne laisse heureusement aucun doute possible. Nous y trouvons un enchaînement d'indications topographiques et de distances qui nous place de la manière la plus certaine dans la partie moyenne de la vallée du Jaxartes. C'est donc là que Ta-lo-sse doit se chercher; et précisément nous y trouvons la ville importante et fort ancienne de Talas ou Taras (la transcription chinoise répond à ces deux formes également employées), qui est bien la Ta-lo-sse de l'itinéraire. On peut, dès à présent, regarder comme indubitable cette identification, qui sera surabondamment établie au commencement du paragraphe suivant.

Quoique la position en longitude de Taras et du lac Issikoul, telle que nous la tirons des cartes ruses, ne soit pas d'une certitude absolue, il n'est cependant pas probable que les corrections qui pourront être apportées à ces deux points en modifient considérablement la position relative. Or, l'intervalle mesuré au compas sur la carte nous donne, au plus bàs, aoo lieues, en y comprenant approximativement les sinuosités du chemin. Entre ce chiffre et les 76 lieues de notre tituéraire, il n'y a, on le voit, aucune conciliation possible. Ge qui a contribué à jeter de la confusion sur ce point de l'ancienne géographie chinoise, c'est qu'il esiste aussi une rivière de Talas, qui a ses sources dans les montagnes à l'ouest du lac Issikoul, et qu'u va se perdre dans un grand lac

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE. 271

situé assez loin vers le nord-ouest; la route de Hiouen-thsang, entre l'Issikoul et la ville de Taras, a dù traverser en partie les larges plaines qui bordent cette rivière. M. Quatremère, qui a savamment réuni dans une note de sa traduction analytique du Mésalek-alabsar tous les passages des auteurs orientaux et occidentaux relatifs à Talas 1, n'a pas complétement évité cette confusion, plusieurs des textes cités se rapportant videnment à la rivière de l'alas ou au territoire avoisinant?, et les autres à la ville de Talas ou Taras, près du Jaxartes,

La ville de Sou-yé-chouî (ou Sou-ché, comme l'écrit Hoeili²) n'existe plus depuis longtemps; la description très-circonstanciée que la Géographie impériale donne du pays d'Ili et de la contrée qui avoisine à l'ouest le lae Issikoul ⁴, ne mentionne ni le nom ni le site de cette ancienne ville, dont Hiouen-thsang parle comme d'un centre commercial important. Le mot chouî, joint au nom de la ville, indique sèrement qu'elle était située sur la rivière de ce nom, qui sort de l'extrémité occidentale du lac Issikoul ³, et coule vers

¹ Notices et Extr. des manuscr. t. XIII, 1838, p. 224 et suiv.

^{*} Talas est un mot dzonngar qui signific «grand, large». Le cours de la rivière de Talas est décrit dans les géographies chinoises. (Voyez les Noticez déjà citées, traduites par M. Stanislas Julien, Nouveau Journal aniatique, t. VIII, 1846, p. 436.)

³ Les autres sources chinoises reproduisent également les deux formes. Visidelou, dans les extraits qu'il en a donnés (Sopplém. à la Biblioté. orient, de d'Hérchéole, p. 76), écrit Souriché; le P. Gaubli, dans sen notes sur l'Histoire de la dynastie des Thang, imprimée au tome XV des Mémoires are les Chinoises (h. 455), donne Sopy-ché et Sopy-hé. Dans les extraite de Histoire de la meime dynastie, cités dans les Notices sur les praples érangers tradmites par M. Stanislas Julien, le nom est écrit, comme dans le Saya-li, Soui-jé-choui (Nouveau Journal painigne, t. VIII), 1846, p. 441).

⁴ Le cours de la rivière Tchoui est décrit dans les Notices citées de M. Stanislas Julien, Nouveau Journal asiatique, 1. VIII, 1846, p. 401 et suiv.

¹d. ibid. p. 432.

le nord-ouest à travers le steppe, au nord de la rivière de Talas, et notre itinéraire ne permet pas d'en porter le site à une bien grande distance du lac.

On a vu qu'entre Sou-yé et Ta-lo-sse la relation ne mentionne qu'une seule des stations du voyageur, nommée les Mille sources (en chinois Thsien-thsiouen, ou Ping-yu 1, en mongol Ming-boulak, en turc Bin-gheal), à 140 ou 150 li (11 lieues) avant Ta-lo-sse. Cette précision dans le texte du Si-ya ki, pour l'énoncé de la distance, semble une garantie d'exactitude. Les cartes chinoises, et d'après elles la grande carte de l'Asie centrale de Klaproth, marquent un canton de Ming-boulak, ou des Mille sources, au sud de la rivière de Talas, à plus de 100 lieues à l'ouest du lac Issikoul et à 80 lieues environ de la Taras du Jaxartes; cette position est donc absolument inconciliable avec la distance de 140 à 150 li donnée par notre texte. Mais sur la carte du Turkestan de M. Kiepert, rédigée en grande partie sur des matériaux russes, nous trouvons une autre localité du nom de Ming-boulak dans les hauteurs qui couvrent la ville de Taras du côté de l'est, à une douzaine de lieues de la ville; ici la distance répond bien à la donnée de l'itinéraire chinois, ainsi que le nom. Il ne nous paraît pas douteux que c'est là qu'il faut placer le yailak ou campement d'été du khan turc mentionné par Hiouen-thsang.

Restent les 400 li (environ 30 lieues) notés par l'itinéraire entre la ville de Sou-yé et les Mille sources, distance qui ne se concilierait pas plus avec la position du Ming-boulak de la carte de Klaproth qu'elle ne répond au Ming-boulak du territoire de Taras. C'est là que nous paraît être nécessairement la faute des textes chinois, faute qui appartient, selou

Transcription du ture Bin-gheul.

toute apparence, à la rédaction primitive. La distance réelle demanderait non 400, mais 1,400 li.

Comme la détermination exacte du site de Ta-lo-sse (Taras) est importante pour la suite de l'itinéraire, nous avons du entrer dans quelques développements dont le peu de notabilité historique des localités mentionnées aurait pu sans cela nous dispenser.

\$ 3. - De la ville de Taras à Bamyan.

Nous entrons ici dans une nouvelle phase de l'itinéraire, Ce n'est plus maintenant aux sources chinoises, mais bien aux sources arabes et persanes qu'il nous faudra demander des moyens de contrôle et d'élucidation.

Ainsi que nous l'avons dit, l'enchaînement de cette portion de l'itinéraire identifie d'une manière certaine la Talo-sse de Hiouen-thsang avec la ville de Taras du Jaxartes,
nom que les Tures prononçaient aussi Talas, comme le fait
remarquer expressément Raschid-eddin 1. Cette ville est plus
communément désignée aujourd'hui sous le nom de Turkestan, qui est celui du pays dans les anciens géographes orientaux. Elle est située sur une petite rivière (l'Ard-kara-sou),
qui va se jeter dans la droite du Sir près des ruines de l'ancienne ville d'Otrar, place que la mort de Timoûr a illustrée 2. A partir de Ta-lo-sse, la route du voyageur, qui depuis
Hami n'a pas cessé de se porter à l'ouest, tourne tout à coup

au sud : c'est en effet la direction que présente ici la vallée du Sir-déria ou Jasartes, que Hiouen-thsang va remonter pendant une centaine de lieues en marchant vers Fei-han (le Ferghana). Les stations marquées dans cet intervalle sont les suivantes; nous les présentons dans leur ensemble pour qu'on an asisisse mieux l'enchaînement avant toute explication:

De Ta-lo-sse à Pé-choui, 200 li au sud;

De Pé-chouj à Kong-yu, 200 li vers le sud;

De Kong-yu à Nou-tchi-kien, 50 li au sud;

De Nou-tchi-kien à Tché-tchi, 200 li vers l'ouest; De Tche-tchi à Fei-han, 1,000 li au sud-est.

De ces cinq positions, celles que nos documents actuels nous permettent de vérifier sur la carte témoignent dans les détails, aussi bien que dans l'ensemble de cette partie de

l'itinéraire, un degré d'exactitude fort remarquable.

C'est ce que nous allons montrer dans un rapide commentaire.

Pé-chouî, la première station en partant de Ta-lo-sse (Taras), signifie en chinois eau blanche; c'est la traduction exacte d'une dénomination persane (Isfidjab ou Esfidjab) qui est mentionnée fréquemment dans les auteurs musulmans comme le nom d'une ville du Turkestan septentrional 1. Ibn-Haukal et Schéhàb-eddin, qui écrivaient l'une et l'autre au milieu du x' siècle, en parlent comme d'une cité grande et bien peu-

¹ Les anciens géographes arabes désignent habituellement les pays du bassis du Silodin ou Sir-déria (le Jaustres) sous la dénomination générale de travietars, par oposition à celle de Mêraner-audat (pays au delà di fielde de Travietars, par oposition à celle de Mêraner-audat (pays au delà di fielde de Travietars, par oposition à celle de la composition de la région comprise entre l'Amoné-déria ou Oxus et le Siboton, écat-à-dire à la Boubarier actuelle et au thasaut de Khiva, quoique parfisi le Turkestun soit aussi compris dans le Mavar-m-auhar, en premant cette dernière appollation dans le sera le plus géréné.

275

plée (quoique sa citadelle fût alors en ruines), bâtie dans une position des plus agréables, à 3 parasanges des hauteurs³. Édris la met à deux journées de Taras sur la route de Samarkand³; le géographe turc, à trois journées³. Les aoo li notés par Hiouen-thsang peuvent répondre à 15 de nos lieues communes, ce qui donne en effet l'équivalent de deux fortes journées, ou de trois journées faibles. Estidjab est apparentment détruite, car il n'en est plus question dans les relations des voyageurs russes, les seuls qui aient pénétré dans ces cantons. Il est vrai que l'exploration scientifique en est jusqu'à présent bien imparfaite. Le bassin du Janartes attend encore son Burnes ou son Moorcroft.

Kong yu, à 200 li vers le sud de Pé-choui (Estidjah), n'a pas de correspondance certaine dans les localités mentionnées par les auteurs musulmans i a distance marquée par notre voyageur nous porte à quelques lieues dans le nord de Sairam. Peut-être le groupe chinois Kong-yu est-îl destine à figurer le nom de Yenghi, qui est très-commun dans le Mavar-en-nahar, et particulièrement dans le nord du Turkestan. Yenghi signifie en turc la (cité) Neuve, ce qui en explique l'application fréquente. Taras et Otrar ont été quelquefois mentionnées sous ce nom. Le Mestalei-alabsar cite une autre Yenghi, entre Turas et Sairam, qui pourrait répondre à la localité de notre itinéraire v, mais l'emplacement reste toujours indéterminé.

Istakhri, trad. par Mordtmann, p. 133; Iba-Huukal, eité par Abou'lféda. Chorusmia et Manarulnukra Descriptio, p. 52; Mésalek-alabor da Schéhabeddin, dans les Notices et Extruits des manuscrits, t. XIII, p. 233 et 258.

² Edrisi, trad. de M. Jaubert, t. II, p. 212.

Hadji-Khalfa, trad. manuscrite d'Armain (Ms. de la Biblioth, impér.), su chapitre du Mavar-cu-nabar.

Not. et Extr. t. XIII, p. 234; conf. p. 224.

Il en est de même de la position de Nou-tehi-kien, à 50 li, ou environ 4 lieues au sud de Kong-yu. Nous retrouvons indubitablement ce lieu dans la Nondjiketh (pour Noudjikend) mentionnée par le Mésadek-alabsar entre Taras et Khodjend , mais sans indication précise quant à l'emplacement. Il est présumable qu'une bonne exploration du Turkestan y ferait retrouver ce site, qui nous donnerait par connexion celui de Kong-yu.

Si les trois positions précédentes gardent un certain degré d'incertitude quant à leur emplacement topographique, la suivante donne à notre itinéraire un point d'attache bien arrêté. Tehé-tehinous conduit directement à Châseh, Tehâseh ou Tehadj (selon les diverses prononciations des Turcs et des Boukhares), ville importante et populeuse ² qui a eu longtemps le rang de capitale dans le Turkestan, mais qui est plus généralement connue sous le nom de Taschkend, le seul qui soit en usage aujourd'hui?.

3 Oriental Geography, trad. par Ouseley, p. 269.

¹ Not. et Extr. des manusc. t. XIII, p. 259. L'Édrisi, qui cite aussi cette place parmi les villes du Turkestan (t. II, p. 213), écrit Nedjkath.

³ Lidensité de Teldach et de Tauchkerd est constatée par tous les auteurs. Il nous suffix de citre Baber, dans ses précieux Mémoires (trad. angl. d'Erkine, p. 7), et les différents passages manuscrits allequés par M. Quatremère dans une des notes de son analyse du Métalét-alabara (Not. et Estr. t. XIII. p. 258). Tarchékend aignife en turc les Chiesten de pierre v; on acru y reconsaitée on sans beaucoup de probabilité, la Tour de pierre (Alburos wépyes) mentionnée par Polémée sur la route des carvanes de Undes ven la Sérique (déjà fait na suteur arabe du commencement du x1 siècle (Albirotni, cité par M. Reinand, Voyasy fait par les Arabes et les Persans dans Unde et à la Chies, Disc. pellin. p. CL13). Klaproth a fait remarquer (Mogusin anie. t. 1, p. 120, Paris. 365) que, dans les livres chinos; le nom du royame de Théchéain se trouve inais écrit (ki-koué, ce qui signife également le «Reysume de pierre». Le nom de la ville, selon de la ville, selon du laugue et privi éjour celui du royame de pierre. Le nom de la ville, selon du laugue, et privi éjour celui du royame.

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE. 277

Les 1,000 li que le Si-vu-ki compte de Tché-tchi (Tchàsch) au royaume de Fei-han, dans la direction du sud-est, nous conduisent exactement à la contrée montagneuse de Ferghana située des deux côtés du Si-houn ou Jaxartes supérieur. Il y a longtemps que l'identité, en effet évidente, du pays de Feihan avec le Ferghana, a été reconnue 1. Rien n'indique, dans les Mémoires de Hiouen-thsang, de quel côté du fleuve était située la capitale. Plusieurs villes en ont eu le rang à diverses époques. La plus ancienne qui nous soit connue par les auteurs musulmans du x° siècle est Akhsi ou Akhsikèt sur la rive droite ou septentrionale du Si-houn 2; Baber, au commencement du xvi siècle, mentionne encore cette place comme la plus considérable du Ferghana³, quoique à cette époque la capitale fût Andedjân4. Akhsikèt, d'après nos cartes, est à 72 lieues environ au sud-est de Taschkend; les 1,000 li de l'itinéraire répondent à 74 lieues.

De Fei-han (Ferghana) Hiouen-thsang vient au royaume de Sou-tou-li-se-na, situé vers l'ouest à la distance de 1,000 lis.

¹ Klaproth, Magasia anat. t. I, p. 120; Abel-Rémusat, Nouv. Mél. asiat. t. I, p. 203 (Notice extraite de Ma-touan-lin). Le nom se trouve aussi écrit Pha-han-ne, Pho-lo-na et Pho-han.

² Oriental Geography, p. 270; coaf. Édrisi, t. II, p. 210; et le Mésalch alabsar, Not. et Extr. des manusc. t. XIII, p. 260.

³ Memoirs, p. 5.

⁶ Bale p. s. Kisproth parle d'une ville de Parghana qui surait été, disil, an midi du Burne, et qui sernit ruinée depuis longtemps (Meguein ariat. L. Ip. 2: 6). Nous a'en trovoues socuene trice dans les antenux. Le pseudo-libe.-Hankla nomme un village de Boursk Perganbh (Oriental Grosp. p. 3:8); mais celta a'e rien de commun avec une ville equible. La capitale exterile est. Alcabet la détonimisation de Educat de Kohand e remplacé celle de Ferylanse, gui partit tret comble complétement ne désautoule.

Hoei-li (p. 59) omet la mention de Fet-han ou Ferghana dans le sommaire, ici très-concis, de l'itinéraire du voyageur; c'est une lacune que rectifie le Si-va-ki.

La direction et la distance (au moins approximative) nous conduisent à un pays tres-souvent mentionné dans les auteurs musulmans sous les noms d'Orrouchae et de Satrouchna, dans la géographie arabe, est un pays d'une assez grande étendue entre le Ferghana et Samarkand's avec une ville du même nom sur la route de Samarkand's Akodjend, aux deux tiers de la distance environ qui sépare la première de ces deux places de la seconde'. Il parait au surplus que, sous la domination musulmane, le nom indigène de la ville d'Osrouichna cessa peu à peu d'être en usage, et fut remplacé

1 La dénomination la plus habituelle est Osroachna; mais la forme la plus ancienne est certainement Satrouchna. C'est celle que représente la transcription chinoise; c'est aussi celle qu'indique l'origine probable du nom. Cette origine parait être indienne, bien qu'aucune tradition connue ne l'explique, Catroughna est nne dénomination connue dans l'ancienne géographie sanscrite. et qui se rattache aux vieilles légendes de la race Solaire. En approchant de l'Indou-kôh, c'est-à-dire de la chaîne élevée qui sépare le bassin de la rivière de Kaboul du bassin supérieur de l'Oxns, nous allons toucher aux confins du monde indien. Le bassin tout entier de la rivière de Kaboul lui appartient. Non-seulement cette région élevée, où le nord-est de l'Asie confine à la Bactriane, reçut de très-bonne heure, probablement dès le temps d'Açôka, de nombreuses colonies bouddhiques; mais la nomenclature primitive de sa géographie est sanscrite, Le nom classique du Kophès (la rivière de Kaboul) est une vieille dénomination védique, Koubhá; le nom même de l'Oxas n'est que la transcription grecque d'une forme sanscrite (Vankson). On sait que Bamyan, avec ses statues gigantesques et ses vastes excavations, est une ville bouddbique, par couséquent indienne. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'une colonie indienne ait été portée de l'autre côté de l'Oxus et y ait fondé une ville de Catroughna. (Conf. l'Ariana antiqua de M. Wilson, p. 162.) Quant à la forme persane et arabe, Satrouchna ou Osrouchna, on la trouve altérée fréquemment en Setrouchieh (comme dans l'Oriental Geography, p. 261 et passim), par le simple changement de la marque diacritique, qui fait de l'a () un t ().

Mésalth-alabsar, dans les Notices et Extraits, t. XIII, p. 261; Ibn-Haukal, dans l'Oriental Geography, p. 261, et dans Abou'lfoda, Chorasmie et Mavaralnahra Descr. p. 52; Édrisi, trad. Jaubert, t. II, p. 203.

Conf. Edrisi , t. II , p. 206, et le géographe turc au chap. du Mavar-en-nahar.

par la dénomination nouvelle d'Ouratoupa, qui est d'origine turque; aussi le nom d'Osrouchna, comme nom de ville, est-il resté inconnu à plusieurs géographes orientaux.¹ Mais toute incertitude, est levée à cet égard par un passage des Mémoires de l'empereur Baber, où il est dit en termes exprès qu'Ouratippa s'était appelée originairement Ousroúchna². La position d'Ouratèpé sur la route de Khodjend à Samarkand répond d'ailleurs, exactement à la place que les anciens itinéraires arabes assignent à la ville d'Osrouchna, et elle s'accorde non moins bien avec l'indication du journal de Hiouenthasug, qui met Sou-tou-li-se-na (Satrouchna) à un millier de li à l'ouest de l'és-han. Ouratépé se trouve en effet précisément à l'ouest (à la distance de 5 li eues environ) de la ville d'Akhsikèt, l'ancienne capitale du Ferghana.

D'Ouratépé ou Osrouclina à Samarkand la distance est d'environ 45 lieues au sud-sud-ouest; Hiouen-thsang marque 500-li (37 lieues) de Sou-lo-li-se-na à Sa-mo-kien en marchant au sud. Quant à l'identité 62 a-mo-kien avec Samarkand, c'est un point qui n'a pas besoin de discussion. Le Si-yu-ki, caractérise parfaitement la célèbre vallée de Sogd

³ Ainsi Ibu Haulai, dans la compilation persane traduite par William Quaeley sous le titre d'Orienta Geography, assure que la contrée de Sétronchible (pour Satronchibl.) na in tille na tillage qui porte e nom de Sétronchible (p. 261; conf. le Mémlei-alabaur, Not. et Estr. t. XIII, p. 261), quoique Sétronchible (p. 261; conf. le Mémlei-alabaur, Not. et Estr. t. XIII, p. 261), quoique Sétronchible (p. 261; conf. le Mémlei-alabaur, Not. et Estr. t. XIII, p. 261), quoique Sétronchible (p. 261; conf. le Mémlei-alabaur, Not. et Estr. t. XIII, p. 261), quoique Sétronchible (p. 261; conf. le 261; conf. le 261; conf. de 261; con

³ Baber's Memoirs, p. q. La version de M. Erskine porte Gauveltéda pour Otrouchas, Sur le nom d'Ouvatippa, Ouratoppa ou Ouratpf, et ura sa décrison turque, on peut voir les notes de M. Charmoy sur l'expédition de Tamelan contre Toquamich, dans les Mémoires de Léadénie de Sainé. Pétrobourg, el histor. III de de 65 sénie, 1856, p. 165. On trouve une home description de la localité actuelle dans les Notices du général Gras sur Khive, Boukhara et Klookand, Beitraje eur Kenatius des Résulucies Récher de Baer et Helmersen, L. II, 185q. p. 73.

Commiss Comple

(la Sogdiane de la géographie classique), qui forme le territoire de Samarkand, en disant que le royaume de Sa-mokien est allongé de l'est à l'ouest, et resserré du sud au nord.

Ici, comme'en plusieurs autres endroits de ses Mémoires, Hiouen-thsang, avant de poursuivre sa marche, jette un coup d'œil sur les contrées circonvoisines où sa route ne devait pas le conduire. Nous allons avec lui passer en revue ces pays qui environnent Samarkand, dans l'ordre même où il les nomme.

Le premier qui soit mentionné est Mi-mo-kia, petit pays situé au sud-est de Sa-mo-kian (Samarkand). Les traducteurs du Voyage de Fa-hian¹ on tidentifié ce lieu avec Meimorg. Mais le bourg de Meimorg, situé sur la route de Karchi ou Nésef à Boukhara, à une journée de la première de ces deux villes et à trois journées de la seconde², est situé au sud-ouest de Samarkand, dans une direction précisément opposée à celle que Hiouen-thsang indique. Le géographe turc² mentionne, à la vérité, un autre bourg de Meimorg sproche de Samarkand³, mais sans indiquer la direction; nous reconnaîtrions plus volontiers, quant à nous, dans le Mi-mo-kia du Siya-ki, le Moughian cité par Meyendorf parmi les localités du Sogd³. La carte de Kiepert, plus précise pour l'émplacement de ces localités que celle de Meyendorf,

Foe-koue-ki, p. 376, nº 68.

² Istakbri trad. par Mordtmann, p. 134; conf. Édrisi, t. I, p. 485; Hadji-Khalfa, ch. xvi, trad. manuscr. d'Armain, ms. de la Biblioth. impér. Édrisi écrit Maianna.

³ Loco cit.

^{*} Très-probablement le Famorg de l'Oriental Geography, p. 256 et suiv. « le plus populeux et le plus fertile de tous les villages de Samarkand ».

Voyage à Boukhara, p. 161 et 493.

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE. 281

place Moughian (Kiepert écrit Maghin) à 38 lieues de Samarkand vers l'est, en inclinant au sud.

Kiopou-ta-na, vers le nord de Mi-mo-kia (Moughian), se reconnaît aisément dans le Kéboud-Méhékit de Ibn-Haukal², nommé aussi dans les Mémoires de Baber², où le nom es écrit Kéboûd et Keschboûd. Ni le géographe arabe ni Baber ne marquent la position non plus que la distance de cette ville par rapport à Samarkand³. L'Istakhri la met à a parasanges de Samarkand, sans spécifier la direction⁴; nous ne la trouvons indiquée ni dans les relations modernes ni sur les cartes. L'indication du Si-ya-ki par rapport à Mi-mo-kia, combinée avec celle de la localité suivante dont la position est bien connue, nous conduit au nord de Samarkand en inclinant un peu à l'ouest, ce qui s'accorde avec la désignation de l'Istakhri.

Kio-chong-ni-kia, à 3 oo li vers l'ouest de Kio-pou-ta-na (Kéboùd), est indubitablement Koschanich ou Kachania, belle et importante ville du Sogd, à mi-chemin environ de Samarkand à Boukhara, sur la droite ou au nord de la Zérafchañ à. La dernière syllabe du groupe chinois répond sirement au kêt turc (bourg ou ville), particule très-fréquente à la fin des noms de villes dans le Mavar-en-nabar.

Ho-han, entre Kio-choang-ni-kia (Kachania) et Po-ho

Dans l'Oriental Geography d'Ouscley, p. 279.

² P. 85.

² Si le Kéboud-Méhéhet de la page 379 de l'Oriental Geography est le même lieu que le Réboud de la page 357, où il 3 avait une maison royale, nous saurioure pas ree dernier, passage que le lieu était dans la partie droite, c'est-à-dire (pour les musulmans) au nord de la rivière.

⁴ Istakhri, trad. par Mordtmann, p. 136.

¹ Idem, p. 131; Édrisi, t. II, p. 199 et 201; Oriental Geogr. p. 268; Abou'l. Idda, Charasmie et Macaralnahre Descriptio, p. 48.

(qui répond à Boukhara), est assez bien déterminé par cette double désignation, quoique les chiffres qui marquent les deux distances soient sensiblement trop forts. La position ainsi indiquée paralt devoir répondre au site de la ville actuelle de Kerminèh, ou à quelque localité de ce canton. La partie de la Zérafchân (ou rivière du Sogd) qui arrose le territoire au-dessus de Boukhara, est désignée dans quelques itinéraires sous le nom de Kozan, auquel semble se rapporter la dénomination chinoise.

Pos-ho (ou Pos-kho, comme écrit Hoel-li, p. 6.1), à 400 li à l'ouest de Ho-han, est bien évidemment une transcription contractée du nom de Boukhara, comme l'avait déjà pensé Klaproth, sur le seul rapport des noms! Boukhara est une place ancienne, quoique sa grande importance et son rang de cité royale datent sculement de l'époque des Samanides.

Fa-ti, à Aoo li. (30 lieues) vers l'ouest de Pou-ho (Boukhara), n'est représentée dans cette direction par aucune localité historique; le seul lieu-qui nous paraisse pouvoir convenir à cette indication est Bétik, lieu situé sur la droite de l'Oxus, à une trentaine de lieues au sud-ouest de Boukhara. L'importance de Bétik est d'être le point de passage du fleuve le plus fréquenté entre le Khoraçán occidental et la Boukharie², et cette importance nous paraît expliquer suffisamment la mention qui en aurait été faite au voyageur chinois parmi les informations qu'il recueillit à Samarkand sur la région du nord de l'Oxus ³.

Magasin asiat. t. I. p. 121; Foe-koue-ki, p. 376.

² Burnes, Voyage en Boukharie, t. II de la trad. franç. p. 342.

³ Vis-à-vis de Bétil, à z lieues (6 milles anglais) de la gauche de l'Oxus, la ville de Tehékardjouf, déjà mentiompée sous ce nom par Baber (Memoirs, p. 63), doit être la même place que la ville d'Amoi ou Ansoui des géographes acabes (Oriental Geography, p. 228, 229; Édrisi, 1, 1, p. 421, 147).

Le nom de Ho-li-si-mi-kia, qui terimine cette nomenclature, en nous pòrtant à 500 di au nord-ouest de Fa-ti ou Bétik ¹, ne présente ni difficulté ni doute; nous avons i cle Etharizm des auteurs musulmans, la Khorazmia de notre géographie classique. Hiouen-thsang parle de ce royaume comme ne formant qu'une étroite lisière aux deux côtés de leuve Po-tson. Ce dernier nom répond au Vakchâb ou Va kehou du Badakchân (le Vanksou de la vieille géographie sanscrite), nom qui, dans la bouche et sous la plume des Grecs, est devenu l'Oxas ². C'est l'Amoû-déria des Mongols et le Djihoûn des Turcs.

Après cet excursus épisodique sur la géographie de la Transoxane occidentale, Hiouen-thiang reprend son itinéraire à partir de Sa-mo-kien (Samarkand).

Sa première station, en se portant au sud-ouest (selon son estime), est à Kie-choang-na'), à 300 li (22 lieues) de Samo-kier. Cette indication, et celles qui vont suivre, nous placent à Kesch, ville que devait illustrer plus tard la naissance de Timoùr, et près de laquelle, du côté du nord, coule la rivière de Kaschku. Nos renseignements topograte 485). Il est singulier que ce point de géographie comparée soit passé sous silence par tous les autreus modernes, même par le savant auteur de l'Echimade.

[.] Le Si-yn-ki dit, par une erreur évidente, « au sud-ouest ». Le texte de Hoei-li, autrement fautif en cet endroit, dit « 100 li à l'ouest ».

⁹ Le pom se treuve unui transcrii On-lui dans d'autres documents chinois du temps des Thang, forme qui se rapproche tout à fait de l'Ozas des Gress et des Latins, (Voyes un morceus sur les Yai-Cels traduit par M. Stanislas Julies, dans nos Eusles de géographic nocione et d'ethagraphic naintique, L. I., p. 280. Paris, 1850.) Une des hranches unpérieures de l'Ozus, (celle qui travent et Bedalchân et passe à Fairabhôl) porte dans le pays le nom de Kakrkik, qui est une forme autrement modifiée de la même appellation originaire. (Baber's Memoirz, p. 18), etc.) Wood, Journey to les outrest et life (Danz, p. 18), etc.)

³ Hoei-li (p. 60) écrit Kon-choung-ni-hin.

phiques sur ces cantons de la Transoxane, comme sur la plupart des autres, sont encore bien faibles et bien incomplets 1; cependant, grâce aux itinéraires que nous possédons, et qui nous fournissent des moyens de comparaison
à peu près suffisants, les directions et les distances sont
fixées d'une manière au moins très-approchante de ce que
pourrait être un véritable levé topographique du pays.

Le pays au sud de Kesch est très-montagneux²; à 25 ou 30 bieues au sud-est de cette ville (au moins selon nos cartes), en suivant la route de Termez et de Bdtkh, on arrive à une gorge longue et resserrée dont il est fait souvent mention dans les histoires orientales sous le double non persan et turc de Derbend et de Kohlodgha, qui signifient également la «Porte de fer »². Hiouen-thsang indique le commencement des montagnes à 20 bi (15 lieues) au sud-est de Kie-choangna (Kesch), et le défilé proprement dit à 300 bi plus loin (23 lieues) dans la même direction. Il en donne une description qu'un voyageur européen ne désavouerait pas. « On nomme Portes de fer, dit-il, des montagnes parallèles qui s'étvent à droite et à gauche, et dont la hauteur est prodi-

¹ Que l'on compare, par exemple, la description du territoire de Keech dans l'Édrisi (L. 11, p. 200) avec la carte du Turkestan de M. Kiepert, oo pourra juger de ce qu'il nouis manque encore de notions positives, soit pour rectifier avec certitude les données des giographes musulmans, soit pour en rapprocher les notres, (Conf. Baber's Amoirs), p. 54.)

² Voyez l'introduction de M. Erskine à sa traduction anglaise des Mémoires de Baber, p. xxxiv.

³ Baber's Memoirs, p. 132; Histoire de Timar bee, trad. par Pétis de la Creix. I. I. p. 3 et 63. L'Édrisi (L. I. p. 484) mentionne une petite ville roisine du défidé et qui en avait pris le nom de Derbend. Depuis Chavijo (Vida del gran Tamorlan, p. 140), aucun voyageur européen, que nous saebions, n'a traversé cette passe remarquable. La passe de Timorn-Khahlouke est ambi mentionnée par Haschid-edio, Ilili. de Monagon.

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE. 285

gieuse. Elles ne sont séparées que par un sentier qui est fort étroit, et, en outre, plein de précipices. Ces montagnes forment des deux côtés de grands murs de pierre dont la couleur ressemble à celle du fer. On y a établi des portes à deux battants, qu'on a consolidées avec du fer. On a suspendu aux battants une multitude de sonnettes en fer; et comme ce passage est difficile et fortement défendu, on lui a donné le nom qu'il porte aujourd'hui ', »

Les Portes de fer franchies, on entrait dans le royaume de Tou-ho-lo. C'est le Toukhâra de la géographie sanserite, le Tokharestán des auteurs musulmans 3. Ce nom s'appliquait à l'ensemble des hautes vallées de l'Oxus et de ses affluents, au-dessus de l'ermez, il devait comprendre, par conséquent, outre la province actuelle de Balkh, les provinces alpestres de Koundouz, de Hissár, de Vokhân, de Bolor et de Badakchân. A l'époque où Hiouen-thsang le traversa, ce pays était occupé par les l'é-lha ou Yuú-kehi. Les Yé-tha sont une horde d'origine tibétaine, qui avait envahi la Transoxane par le nord-est et détruit le royaume gréco-bactrien dans les années > 27-126 avant J. C. Maîtres des riches pays du nord et du sud de l'Oxus, les Yé-tha avaient atteint a un haut degré de puissance sous le célèbre Kanichka, dont la domina-

¹ Siya-ki, t. I; p. 23. Conf. Hoei-li; p. 61.

Le nom de Tuelkéra sipplique, en sancrit, à une région de glace et de frimas, selon la signification étymologique du mot (tocclára); il paralitesti doce que c'était originasiement une appellation géographique, et non un ethnique. C'est néammoins dans cotte dernière acception que le nom de Ted-láveu (Teypar), Teckari) a été comu de auteurs cocidentus aprèl restinion d'Alexandre et l'établissement du royaums grec de la Bectrino. Chet les sateurs mosulmans des temps du khalifat, le nom de Tokheratés a applique da la partie supérieure du basin de l'Osus ; aujourd'hui en oma a cesué d'etre en usage. La dénomination de l'Osus ; aujourd'hui en oma a cesué d'etre en usage. La dénomination de Raducéda l'a remplacé, mais avec une acception moins étendes.

tion s'étendit, peu d'années avant le commencement de notre ère, sur le Pendjab et le Kachmîr; mais leur empire éprouva de nombreuses vicissitudes. Refoulé par l'irruption, au sud du Jaxartes, d'un autre peuple de la haute Asie (les Jouanjouan), le royaume Yé-tha dut alors se concentrer entre l'Oxus et l'Hindou-kôh; et lorsque les Tou-kione (les Turcs), après avoir conquis la Transoxane sur les Jouan-jouan, en l'année 571, furent devenus à leur tour les dominateurs des immenses contrées qui s'étendent de l'Oxus à l'Altai, les Yé-tha, affaiblis et morcelés, durent se reconnaître tributaires du grand khan, auguel l'empereur de Constantinople lui-même ne dédaignait pas (en 569) d'envoyer des ambassadeurs 1. C'est dans cette situation, devenue très-précaire, que Hiouen-thsang trouva les Yé-tha de la Bactriane et du Toukhâra; ils n'y formaient pas alors moins de vingt-sept principautés sans aucun lien politique.

Après avoir traversé le fleuve Po-tson (Vakchou ou Oxus)

Lette chaine d'événaments, sur lesquels les historiens grecs, arméniens et persans n'ont eu que des notions très-incomplètes, nous est connue, au moins dans ses points essentiels, par les annalistes chinois. C'est à eux que nous devons d'être renseignés sur la date précise des grands faits et sur la nationalité aussi bien que sur les antécédents des peuples qui y figurent. L'obligeante érudition de M. Stanislas Julien nous a permis d'en présenter un aperçu suivi, puisé aux sources mêmes, dans notre Mémoire sur les Ephthalites, auquel nons devons renvoyer (Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique, t. I. p. 260 et sniv. Paris, 1850). Les découvertes archéologiques qui ont été faites depuis vingt-cinq ans dens le nord du Pendjab et dans le royaume de Kaboul, en mettant entre les mains des numismates de nombreuses médailles qui appartiennent aux rois grecs de la Bactriane et aux princes de race Yétha, que les Grecs ont désignés sons l'appellation Indo-Scythes, ont fournides dates de détail qui coincident parfaitement avec les indications chinoises. Ainsi, le règne de Kanichka; qui tient une place notable dans l'histoire du bouddhisme de ces contrées du nord-onest de l'Inde, et que les annalistes' chinois mettent vers l'an 16 avant Jésus-Christ, tombe en effet, d'après les

à Ta-mi (Termes), Hiouen-thsang entre sur les terres du roi de Houo; qui était un prince de race turque, dont tous les petits chefs, au sud des Portes defer, reconnaissaient l'autorité. Hoei-li l'nous a conservé ici, sur les marches de Hiouenthsang, des indications plus circonstanciées que le texte même des Mémoires originaux; mais ceux-ci, à leur tour, nous donnent sur les cantons traversés par le voyageur de nombreux détails que l'historien du voyage a supprimés. C'est en rapprochant les deux documents et en combinant les indications de l'un avec les détails de l'autre, que nous avons pu recons-

Il est présumable que la première intention de Hiouenthsang avait été de traverser l'Hindou-kôb par la passe de Gloûrbend ou d'Anderáb (route qu'il suivit à son retour, quinze ans plus tard); car nous le voyons arriver à la ville de Hono, résidence du roi, et l'ensemble des indications fournies, tant par cette partie du voyage que par la suite du journal, désigne indubitablement, pour l'emplacement de cette ville.

truire cette partie de l'itinéraire.

recherches basées sur les médailles qui porteut son nom, à la fin du siècle qui a petédé note ère. Une incription tirée du grand tope de Manikiale, deat l'érection parale appartenir précidentes à Kanichès, donne à ce prince, le titre du chef du la tribu de Gouchang. Or, nous savons par les annalistes chimis que les Yé-tha de la Transousne étaient pérègrés en tinq tribus, et que, de ces cinq tribus, celle de Konstelousny, dont Kanichès, était le chef, seuit subingués on débrui les quatres autres, ce qui lui Corigine du titre de Réachanang donné au royaume. (Nos Étaules citées, p. 3-76). C'est en effet sous lettre de royaume des Konschus que Moise de Libordes et les autres anciens chroniquemen de l'Arménie désignent est flui d'origine septentrionale, que les cres controlles auss la dénomination moirs précise de royaume hés-cystique. Quant à la nationalité des Yé-tha et à leurs rapports d'origine (aussi lèten que mon) avec les Diret du mord-ouse de l'inde, sous reververons accore le teutre que ces questions indéressent à notre Mémoire déjà cité sur les Ephthalites (Étates, etc. 1, 1, p. 356 et suit).

A P. 61 et suiv.

la place actuelle de Ghoûr, mentionnée par Baber ¹. Ghoùr (la Ghôri d'Elphinstone) est au pied septentrional des grandes montagnes, sur la route directe de Koundouz à Kaboul.

Hoei-li nous fait connaître les circonstances qui ramenèrent Hiouen-thsang de Houo (Ghoùr) à Po-ho-lo (Balkh); et nous trouvons, en ellet, dans les Mémoires la notice successive de trois royaumes (pour employer l'expression chinoise), Po-hie-lang, He-lou-si-min-kien et Ho-lin, que cette route traverse. Po-kiu-lang se laisse aisément reconnaître dans le Baghelán actuel, entre Ghoùr et Koundez. He-lou-si-min-kien doit répondre à Sémengán, lieu mentionné par Ibn-Haukal, entre Khoulm et Baghelân ², et par Édrisi ², sur la route à mi-chemin de Houlm à Talékan². Enfin, la troisièmestation,

¹ Memoirs, p. 145.

L'Oriental Geography, p. 243, écrit Baghellat, Wood (Journey to the source of the riner Osses, p. 212), Baghlan, Hiooen-thisang donne au territoire de Po-kia-lang une étendue de 200 il du sud au nord, aur une largeur de 50 il environ, oc qui désigne clairement la vallée de la rivière de Ghoûr entre Baghellan et Khounder.

³ Dans l'Oriental Geography, p. 223.

⁴ T. 1, p. 475. L'indication de l'itinferier rapporté par l'Édris nou condini, daprès ne catres, à Kounde ou su cnirina. Il est à remarquer que les informations moderars (encure bien incompètes, à la vérité) ne parlent plus de Sérmegia, no plus que Baber de incompètes, à la vérité) ne parlent plus de Sérmegia, no plus que Baber de formation cartes j, souvent mentionnée dans Baber comme une place de note, n'est pas connee que face de l'entre d

Non la Khoulm moderne, nommée proprement Tách-hourgháu, mais la vieille ville, dont les ruines sont à 5 milles de distance. (Wood, Journey to the sources of the Osus, p. Ao5.) L'Oriental Geography, p. 230. écrit Khoulm: l'Édrisi, t. F., 4.74, Houlm.

Ho-lin, est nécessairement Khoulm, à mi-chemin et sur la route directe de Sémengan ou de Koundez à Balkh. Entre toutes ces données l'accord est parfait.

Hiouen-thsang parle de Po-ho-lo (Balkh), cette antique métropole de l'empire bactrien, comme d'une ville hien fortifée, mais de grandeur médiocre et faiblement peuplée ¹. On peut remarquer que la transcription chinoise du nom de Balhi est tout à fait analogue à la forme arménienne Palh. Le bouddhisme était florisant dans toutes ces contrées.

Pendant son séjour à Balkh, Hiouen-thsang vit arriver plusieurs personnages envoyés par les rois de Joai-mo-tho et al Iou-chiken, pour obtenir de lui qu'il vint à leur cour. Il se rendit, quoique à regret, à ces invitations honorables, et ce fut pour lui une occasion de recueillir sur ces pays des et ces fut pour lui une occasion de recueillir sur ces pays des mo-tho était un petit pays (100 li du nord au sud, sur une largeur de 50 à 60 li, 7 lieues sur 5 environ) situé dans a montagne vers le sud-ouest de Balkh; Hoa-chi-kien, État beaucoup plus important (500 li de 164 li Pouest, 1,000 li du sud au nord), était au sud-ouest de Joui-mo-tho. Vers le nord-ouest de Hou-chi-kien on arrivait à Ta-la-kien, pays qui confinant au royaume de Po-la-sse, c'est-à-dire à la Perse.

Le dernier terme de cette chaîne de territoires nous conduit indubitablement à la Talekán du Ghardjistân, ville siuée à trois petites journées au-dessus de Méroù-er-Roûd, dans la direction de Hérat², Hou-chi-kien nous paraît devoir se

¹ Comp. Elphinstone, Account of the kingdom of Caubal, p. 464, in-4°; et Burnes, Voyage en Boukharie, trad. franc. 1. IP, p. 226.

³ Hoei-li les a supprimés.

Oriental Geography, p. 220; Édrisi, t. I, p. 468 et 478; Abou'lféda, trad. lat. de Reiske, dans le Magazin de Büsching, t. V. p. 346.

rapporter au district de Djouzdján (nom que les Persans prononcent aussi Djouzkán), entre Balkh et le district de Meron-er-Roud. On peut voir les éclaircissements instructifs que Silvestre de Sacy a donnés sur le nom et la situation de ce district dans son Mémoire sur deux provinces de la Perseorientale¹. Nous ne tronvons ni dans les auteurs musulunans, ni dans les sources plus modernes, aucune indication qui nous puisse fournir la synonymie du nom de Joai-mo-tho.

D'autres pays situés su nord de l'Oxus, vers le nord-est de Balkh, sont aussi mentionnés dans cet endroit des Mémoires, qui leur consacrent de courtes notices, quoique Hiouenthsang n'y eût pas pénétré.

Le royaume de *Tchi-'go-yen-na*, qui confine, à l'est (plus éxactement au nord-est), au territoire de *Ta-mi* (Termez), se reconnait dans la *Chéghanján* des auteurs orientaux, place importante, capitale d'une grande province de cette région ².

Hou-lo-mo, entre Tchi-go-yen-na (Chéghanian) et Souman, na pas dans nos documents de correspondance aussi certaine. Nous ne vojons que Chadoumán, ville plus connue sous la dénomination de Hissar « le château », qui, par son importance et sa situation aux confins du territoire de Chéghanián, puisse convenablement répondre au Hou-lo-mo du Sivu-ki.

Souman confinait à Hou-lo-mo. Le nom se retrouve identiquement dans les géographes arabes. Souman, dans l'Édrisi³, est un district qui confine au sud avec le vaste territoire d'Os-

Tiré des Mines de l'Orient et reproduit dans les Annales des Voyages, 1813; le passage que nous citons est à la page 35 du tirage à part.

¹ Oriental Geography, p. 277. L'Édrisi (t. I. p. 480) écrit Saghanian. On trouve aussi Djéghanian.

^{&#}x27; ' T. II , p. 203.

rouchna, que la province de Chéghanian limite au sud-ouest. Souman, d'après cette indication, doit donc se trouver au sud-est de Chéghanian, ce qui est conforme aux notations astronomiques d'Albiroûni dans Abou'lféda 1. Ibn-Haukal met Chouman à deux journées de Chéghanian, sur la route de Vaschghird 2. Aucun voyageur européen n'a jusqu'à présent visité ces parties intérieures de la haute Transoxane.

Kio-ho-yen-na, ou plutôt Kio-li-yen-na (le mot est aussi écrit sous cette forme), royaume qui confine à Sou-man, ne peut être que Karatéghin, district montagneux que la branche septentrionale de l'Oxus traverse au-dessus de Souman et de Vaschghird, et que de rudes montagnes séparent du Ferghana 3.

Hou-cha, au delà de Kio-li-yen-na (Karatéghin), nous porte au territoire d'Oúsch, partie sud-est du Ferghana, qui confine au sud avec les vallées du haut Oxus 4.

Kho-tou-lo, à l'est de Hou-cha (la direction véritable est au sud), est la province de Kotl ou Kotlan des auteurs musulmans, au voisinage des sources de la branche septentrionale de l'Oxus 5.

Kiu-mi-tho, grande vallée située au centre des monts Tsoun-ling, n'a pas de correspondance qui nous soit connue; Édrisi lui-même, plus circonstancié qu'aucun autre géo-

- 1 Chorasmia et Mavaraln. Deser. p. 38.
- 2 Dans l'Oriental Geography, p. 277. Baber's Memoirs, p. 125 et p. xxxiv de l'Introduction.
- " Mésalek-alabsar, dans les Not. et Extr. t. XIII, p. 261; Baber's Memoirs,
- p. 2; Edrisi, t. I, p. 488. C'est l'Awesch de l'Oriental Geography, p. 271.
- Mésalek-alabsar, dans les Notices et Extraits des manuscrits, L. XIII, p. 233; Ibn-Haukal, dans l'Oriental Geography, p. 239 et 276; Hadji-Khalfa, c. xvi, trad. manusc. d'Armain. C'est le Chottal d'Abou'lséda, entre le Ouakchab et la rivière de Badakchân [Abou'lféda de Reiske dans le Magazin de Büsching, t. V, p. 347]. 19

graphe musulman sur ces parties montagneuses de Mavaren-Nahar 1, ne nous fournit aucune dénomination analogue. Une circonstance notée dans le Si-yu-ki peut cependant sérvir à déterminer la position de Kiu-mi-tho d'une manière au moins très-approximative. Il est dit qu'au sud-est ce royaume touchait au fleuve Po-tson (Oxus), et qu'au sud il confinait à Chi-khi-ni. Ces indications nous placent dans la partie droite de la vallée du Pendj (nom que porte dans le pays la branche méridionale du haut Oxus), aux confins nord-est du Badakchân; car nous savons, par la relation du lieutenant Wood, que Chaghnán, nom dans lequel on ne peut méconnaître Chi-khi-ni, est une des vallées de la droite de l'Oxus, audessous du pays de Vakhân 2. Quant à Kia-mi-tho, M. At. Cunningham³ rapproche le nom de celui des Comedi de Ptolémée 4 (Vallis Comedoram); mais la synonymie actuelle nous reste ignorée.

L'itinéraire reprend à Po-ho-lo (Balkh), où nous avons laissé Hiouen-thsang, et continue de nous conduire au sud. Il compte 900 li dans cette direction, en partie à travers de rudes défilés et des montagnes neigeuses, jusqu'à Fan-yen-, na. grande ville bouddhique assise au milieu d'une vallée entourée de hautes montagnes, et qui était remarquable par les gigantesques statues du Bouddha Câkyamouni qu'on avait taillées dans le flanc d'une montagne voisine. La description du site de Fan-yen-na et de ses statues colossales est tout à fait conforme à celle que les explorateurs contemporains

¹ T. I, p: 474 à 489.

Wood, Journey to the sources of the river Osus, p. 378. Cest le Saknia de l'Édrisi, t. I, p. 483.

^{*} Journal of the As. Soc. of Beng. vol. XVII, 1848, p. 15. 4 Lib. VI. c. x11.

nous ont donnée de Bamyán. Entre Po-ko-lo (Balkh) et Fanyen-na (Bamyán), au tiers à peu près de la distance qui sépare ces deux villes, et avant d'entrer dans les montagnes neigeuses, lliouen-thsang mentionne le royaume de Kie-teki, qui a, dit-il, 500 li de l'ouest à l'est sur une largeur de 300 li Quoique nous possedions plusieurs itinéraires modernes très circonstanciés de la route même suivie par Hiouen-thsang entre Balkh et Bamyán?, aucun nom n'y rappelle le Kieteki de notre document chinois, non plus que dans les descriptions des géographes arabes.

§ 4. - De Barnyán au passage du Sindh.

Notre voyageur, en quittánt Fan-yen-na (Bamyàn), traverse de très-hautes montagnes qu'il nomme He-ling, ou lei, Montagnes noires³, et., après une marche d'environ 200 li, il arrive à une petite vallée arrosée par des sources limpides et où de frais ruisseaux s'épanchaient d'un beau lac. Ce tableau ressemble trait pour trait à celui que Burnes fait de la vallée de Djelraïz, à la source de la rivière de Kaboul, qui

³ Itinéraire d'nn marchand boukhare, dans Meyendorf, Voyage à Boukharu, traduel, franc, p. 136 et suiv. Itinéraire de Burnes, Voyage en Boukharie, t. II. p. 178 et suiv. Itinéraire du lieutenant Wood, Journey to the sources of the river Oxus, p. 196 et suiv. etc.

¹ Principalement Burnes, Voyage en Boukharie, t. II, p. 172 de la traduction française.

⁸ Le paue franchie par Hisoueu-basag, corte Bamyán et le haut de la vallée Ghöuthend, a été décrite par Burnes (Voyage, L. II., p. 166 à 192 de la trad. franç.). Le col., qui requi successivement (en venant de Bamyán) les noms de Hadjigial et d'Ona, est à 1,1,000 jude environ au-dessus du niveau de la mer; le massif que cette passer traverse est le prépoingement du Köbi-Baba, montague énorme que couvennent les plus hauts pies de cette région ajune.

sort des slancs du Kôh-i-Baba¹. Après avoir cheminé à travers de nouvelles montagnes en se dirigeant à l'est, Hiouenthsang arrive au royaume de Kia-pi-ché.

Kin pi-ché était un grand royaume qui n'avait pas moins de 4,000 il de tour?, et que de hautes montagnes entouraient de tous côtés. Au nord, il s'adossait aux Montagnes neigeuses (le Hindou-kôh ou Hindou-kouseh); des trois autres côtés il était borné par les Montagnes noires. Kin-pi-ché était le nom de la capitale.

Nos documents classiques nous avaient déjà fait connaître dans ces cantons l'existence d'une ville de Capissa, que nous retrouvons dans la Kia-piché de notre voyageur. Faute de moyens suffisants de comparaison, ce point de l'ancienne géographie du bassin du Kophès est resté, jusqu'à présent, très-confus et très-obscur; si l'itinéraire de Hiouen-thasng, avec les détails que le Si-ya-ki renferme, ne fixe pas encore d'une manière précise le site de Capissa, il nous permettra du moins d'en circonscrire le territoire avec certitude, ce qu'on n'aurait pu faire avec les renseignements antérieurs. Ces renseignements sont, à la vérité, bien précaires. Une ligne de Pline et autant de Ptolémée, c'est tout. Capissen habait Capissam urbem, quam dirait Cyrus, dit le premier²; et le second nomme seulement Kánzaz dans sa liste des villes

Burnes, loco cit. p. 164. Conf. Baber's Memoirs, p. 147.

³ L'ensemble des notions que le Si-ya-ki renfermé sur le royaume de Kiapi-ché montre que ce chiffre comprend les territoires voisins jusqu'à l'Indus, qui reconnaissaient, au nombre d'une ditaine, la suzeraineté du roi de Kianis-thé.

³ Lib. VI, c. xxv, Hardouin. Sillig (t. I., p. 435, c. xxn1) adopte la leçon Capisne et Capisa, qui rend moins exactement la prononciation sauscrite Agriça. Nous nei comptone pias Solin (e. xxv), qui a fait ei que copire Pline, et dont les anciens manuscrits portent poûr la plupart Caphana ou Caphine. (Salm. ad. b. p. 63-r.)

des Paropanisada 1. Il ne faudrait pas demander une désignation précise aux signes numériques qui, dans la Table de Ptolémée, sont censés déterminer la situation du lieu en latitude et en longitude : dans le plus grand nombre de cas, et dans celui-ci en particulier, ces notations n'ont absolument aucune valeur, soit par l'altération des signes numériques dans les manuscrits et dans les éditions, soit par suite de la méthode même de déduction employée par le géographe alexandrin pour les obtenir. Et nous n'entendons pas seulement parler de la valeur absolue de ces notations astronomiques comparées aux résultats des observations modernes, mais aussi de leur valeur relative, c'est-à-dire de celle qui pourrait indiquer la position d'un lieu par rapport à un lieu voisin. Ainsi, par exemple, si nous voulons mettre en rapport, dans le cas actuel, la position bien connue de Kaboura (Kaboul) avec celle de Kapisa, nous trouvons: Pour la première 35° o' lat. 118° o' long.

Pour la seconde 37° 30' lat. 118° 40' long.

c'est-à-dire que Káraza-est mise à a degrés et demi au nord de Ka660pa, avec une différence en longitude de no minutes en plus vers l'est; tandis que, en réalité, que que soit l'emplacement précis du site de l'ancienne Capissa, il ne saurait y avoir au plus, entre ce site et la position de Kaboul, qu'un arc de 50 minutes d'un grand cercle, probablement dans la

Lib. VI, c. xviii. Beaucoup de manuscrits et d'anciennes éditions donnent la leçon corrompue Kriner, que Nobbe a introduite dans son teste. Quand la temps sera-i-li venu de doter la science d'une édition correcte du géographe alexandria? œuvre herculéeane, où l'abaileté de l'hellétaise n'est que la leaudit à reune de conditions nécessaires, et à laquelle sufficit à peine aujourd'hui la rie tout cutilere d'un géographe consommé. De bonnes études monographiques sur les différentes parties de l'ouvrage de Ptol/mée conduiront seules, avec le vemps, à une restitution complète.

direction du nord-est, ainsi qu'on va le voir. Il y a donc ici , en excès, dans la Table de Ptolémée, une distance de plus d'un degré et demi, c'est-à-dire d'une quarantaine de nos lieues communes. Qu'on juge, par ce seul exemple, de quelle utilité les notations astronomiques de Ptolémée peuvent être dans la recherche des anciens sites!

Donc, en définitive, nos informations se bornent à ceci, qu'une ville de Capissa, avec un territoire du mème nom (Capissene), existait autrefois dans la région qui avoisine au sud la chaîne neigeuse de l'Hindou-kousch (Paropamirus); tout au plus peut-on conclure des indications de Ptolémée que cette ville et ce canton se trouvaient sous une latitude plus septentrionale que Kaboul. Quant aux sources sanscrites (à celles du moins qui nous sont jusqu'à présent comues), ni la ville ni le pays de Kapiça n'y sont mentionnés. Seulement, comme le nom se retrouve en d'autres parties de la péninsule, et qu'il appartient ainsi bien réellement à la nomenclature sanscrite, nous sommes fixé par là sur la véritable orthographe.

Avant les publications de M. Stanislas Julien sur le Voyage de Hiouen-thsang, ce qu'on en connaissait se bornait à l'analyse de M. Landresse à la suite du Foc-koue-ki². Ces maigres indications étaient tout à fait insuffisantes pour asseoir une discussion géographique; il n'y a donc pas à s'étonner que M. Lassen et M. Wilson, ces deux maitres de l'érudition sanscrite, n'en aient tiré que des conclusions inexactes. M. Wilson, dans la carte qui accompagne son Ariana an-

¹ On peut se rappeler notre remarque précédente (page 278, note) sur l'extension de la nomenclature sanscrite dans tout le bassin de la rivière de Kaboul.

² P. 378 et 385.

tiqua, met Kapiça sur l'emplacement actuel d'Istalif, à une huitaine de lieues dans le nord de Kahoul 1; d'autres ont identifié Capissa et Kaboul², hypothèse dont M. Lassen a bien montré l'impossibilité 3. M. Lassen lui-même, et après lui M. Alex. Cunningham, ont porté la ville de Kapiça dans la vallée de Ghoùrbend, au nord-ouest du village de Houpiân*. L'itinéraire de Hiouen-thsang, qui revit ce canton à quinze aus d'intervalle lors de son retour de l'Inde, montre que cette localisation est inexacte, et nous conduit vers le site véritable; car ce n'est qu'après avoir quitté Houpian (qui est mentionnée dans l'itinéraire ainsi que nous le verrons plus tard) que le voyageur, marchant à l'est ou au nordest, arrive bientôt après à la frontière de Kia-pi-ché. Il n'est donc plus permis de reporter cette dernière position à l'ouest, ni même au sud de Houpian, pnisque la plaine de Béghrani, théâtre des grandes découvertes numismatiques de M. Masson; faisait nécessairement partie du royaume de Houpian, auquel, comme nous le verrons, le territoire de Kaboul appartenait. Il ne faut qu'avoir la carte sous les yeux pour comprendre la nécessité de ces connexions territoriales. L'examen du local tel que la carte le représente nous montre aussi qu'il n'y a là qu'une seule limite possible entre les territoires de Hou-pi-na (Houpian) ef de Kia-pi-ché (Kapica); cette limite, c'était la rivière de Pantchir, depuis le coude

M. Wilson a même omis de discuter cette position. (Voyez p. 181 et suiv. de l'Ariana.)

² Nous ne parlons pas de la conjecture de Forbiger, qui porte Capissa à Peïchavèr (Handbüch der Alten Geogr. t II, p. 542. Leipzig, 1844)!

³ Zeitschr. für die Kunde des Morgenl. t. 11, 1839, p. 56 et suiv.

A. Cunningham, dans le Journal of the As. Soc. of Beng. vol. XVII, 1848, p. 482; Lassen, Zur Geschichte der griechischen und indoskyth. Kernige, p. 149. Bonn, 1838, et la carte de M. Kiepert pour les Ind. Alterthumsk. 1853.

qu'elle décrit aux confins de la plaine de Tchârikar jusqu'à sa jonction avec la rivière de Kaboul. Du côté de l'est, le territoire de Kia-pi-ché confinait au Lan-po, qui est le Lampa ou Lampáka de la géographie sanscrite, et le Lamphán de nos cartes actuelles. Toute cette géographie n'a pas changé depuis les temps anciens; et à défaut de reconnaissances modernes aussi complètes qu'on pourrait le désirer, nous avons les excellentes et minutieuses descriptions que nons en a laissées l'empereur Baber dans ses Mémoires. Ce que dit le Si-yu-ki, que le royaume (c'est-à-dire le territoire proprement dit) de Kia-pi-ché était enveloppé par les Montagnes noires (He-ling) là où il n'était pas couvert par les Montagnes neigeuses (l'Hindou-kousch), est aussi d'une remarquable exactitude; car une chaine de hauteurs qui court au sud et à peu de distance de la rivière de Kaboul ou ancien Kophès, entre Kaboul et Djellalabad, et qui, à ses deux extrémités, envoie des rameaux vers le nord, de l'autre côté de la rivière, cette chaîne de hauteurs, disons-nous, dont la ceinture enveloppe au sud-est, au sud et à l'est ce qui devait former l'ancienne Capissene, à l'ouest du Lampaka, est encore appelée communément, dans le pays, Siáh-kôh ou la Montagne noire 1. D'après ces indications, la Capissene, ou territoire propre de Kia-pi-ché, devait répondre à ce qui forme, dans la description de Baber, les toumâns ou districts de Nidjraoû et de Pendjhîr 2.

^{*} Le capitaine Mac-Gregor, d'après un rapport officiel du lieutenant Wood (Tautucu du Yoyage aux sources de l'Ouse), et surfout M. Masson, dans la relation de ses courses en Afghanistan, ont trab-bien déreit le Silh-k-Me Gregor. A geographical Vitice of the Valley of Julialabad, dans le Journal of the Asiat Sec. of Beng, vol. 111. 1845, p. 568 (Ch. Masson, Journeys in Balachir Aux, etc.-vol. f., p. 483; et Ill., p. 151, 150 et 185. London, 1845)

^{*} Baber's Memoirs, p. 144 et suiv.

Ouant à l'emplacement même de la ville de Kapica : nous manquons actuellement de données pour le déterminer: La ville, si elle n'a pas pris un autre nom, est surement ruinée depuis longtemps; mais nous ignorons si quelque localite encore inexplorée en garde les traces. Ces traces, si elles existent, devront surement se chercher soit aux environs de Nidjraoû, soit un peu plus à l'orient, dans la vallée de la Tagaô; où de nombreux monticules artificiels (tumuli) attestent l'existence de sites anciens 1. Ce territoire, quolque trèsvoisin de Kaboul, est du reste une des parties les plus imparfaitement connues de cette région. Nous voyons par un passage d'Albiroûni, que M. Reinaud á cité dans son Mémoire sur l'Inde antérieurement à la conquête musulmane, que, des la première moitié du xi° siècle, moins de quatre cents ans après le passage de Hiouen-thsang, le nom de Kapiça avait cessé d'être en usage comme désignation territoriale, quoiqu'il ne fût pas encore oublié 2. Il n'en est plus fait aucune mention dans les Mémoires de Baber.

Le Si-ya-ki donne sur le territoire de Kia-pi-ché (Kapira) des détails topographiques dont le manque absolu de rensei-gnements actuels ne nous permet pas de hasander l'application, mais qu'une exploration exacte de ce canton permettra peut-être d'identifier. A fo li de Kia-pi-ché (sans indication de direction), il y avait une ville dont le nom chinois Si-pie-

Masson, Narrative of verious Journeys, vol. III, p. 168, et dans l'Ariana antiqua de M. Wilson, p. 117.

Les montagnes qui avoisinent le pays de Kabürch, appelé maintenant pays de Kaboul, donnent naissance à une rivière nommée Ghorèmul, « dit Fautuur arbe. [Gienaud, Mémoire cité, p. 276]. Les craesigements lossispar l'ouvrage d'Albirothni sur la région nord-onest de l'Inde sont curieux et importants, et il serait bien à désirer qu'on nois en donnit une traduction complète.

to-fa-la-sse pourrait représenter le sanscrit Cvétaváras. A une trentaine de li, au midi de Si-pie-to-fa-la-sse, s'élevait une montagne nommée 'O-lou-nao (peut-être Arouna, la [montagne | Rouge), surmontée de pics escarpés d'une hauteur surprenante. Voici ce que Hiouen-thsang raconte au sujet de cette montagne, d'après les gens du pays : « Chaque année, le pic du mont 'O-lou-nao croît en hauteur de quelques centaines de pieds; puis, lorsqu'il égale et regarde le mont Souna-hi-lo du royaume (limitrophe) de Tsao-kiu-t'o1, il s'écroule subitement, i Ces circonstances locales pourront servir aux futurs explorateurs. Au sud-ouest de la ville royale s'élevait le mont Pi-lo-so-lo (sanscrit Pilousara « solide comme un éléphant 2 »). La ville de Kia-pi-ché avait été autrefois la résidence du puissant roi Kia-ni-se-kia (Kanichka); une foule d'inscriptions et de monuments du culte bouddhique, dont ce prince avait été un zélé sectateur, gardaient son souvenir3.

Entre Kia-pi-ché (Kapica) et la partic du cours de l'Indus où vient déboucher la rivière de Kaboul, l'itinéraire de Iliouenlisang descend la vallée de cette dernière rivière. De Kiapi-ché, sa première station est au royaume de Lan-po, transcription du Lampdo u Lampdika de la nomenclature sanscrite, nom qui se retrouve aussi dans la contrée des Lampage de Ptolémée⁴, et qui a pris, dans l'usage actuel des populations

¹ Il sera question plus tard de ce pays.

Voyez, sur ce mot, Lassen, Zur Geseh. der gr. und indosk. Kan. p. 150.

⁵ Sur Kanichka (la Kauriti des médailles) et l'étendue de ses conquettes on peut voir les Maidres dutre Manamand et M. Lasses, I. Il, p. 83 et 85 et 1821. et 1855, et 1842. Cunningham, The Bihler Topes, p. 136 et soiv. London, 1855, Le rhipe de ce prince etibles se place, esdon M. Lassen, entre les années no et do de nutre êvre. (Op. land, p. 413, et Beil, p. 1xx; conf. Cunningham, Bihler Topes, p. 130.

⁴ Geogr. lib. VI, c. 1, 42, Nob. La leçon commune des imprimés est Lun-

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE. . 301

musulmanes, la forme tout à fait corrompue de Lâghman 1. Les 600 li que l'itinéraire de Hiouen-thsang compte dépuis Kapiça jusqu'à Lan-po (Lampâka) supposent, si le point de départ est le territoire de Nidiraoû, comme nous l'avons pensé, que le voyageur aura fait un assez long détour dans l'intérieur du pays. Aucun indice particulier ne nous renseigne sur le site de la capitale du Lan-po, si ce n'est ce qui est dit « que de cette ville Hiouen-thsang fit une centaine de li dans la direction du sud-est pour arriver à Na-kie-lo-ho (dont nous allons reconnaître la situation), après avoir franchi une passe de montagne et traversé une grande rivière.» Ces circonstances de l'itinéraire ne semblent pouvoir se rapporter qu'à Mandraour2, dans l'angle occidental que forment à leur jonction la rivière d'Alingar et le Kophès ou rivière de Kaboul. La rivière traversée est le Kophès, et la passe de montagne peut être la remarquable coupure que forme la chaîne des Montagnes noires (le Siâh-kôh) au point où elle livre passage à la rivière de Kaboul; qui s'échappe ici de la vallée de Lâghman pour entrer dans la plaine de Djellâlabad 3.

bate, altération qui s'explique par la facile confusion du T et du F dans l'écriture onciale des anciens manuscrits.

¹ Baber, dont les Mémoires renferment une excellente doscription de contrées, écit mois incerrectement Langdan. Le Langdhan propensent dit se compose, su rapport dat royal auteur (p. 163), des treis toumins on districts d'Alichèng, d'Alingèr et de Mendrhour, est-b-dire du hàssin des deux rivières d'Alingèr et d'Alichèng, dont les eaux rémises ont a jeste dans lé ravières de Kaboul au-dessous de Mendrhour. M. Charles Masson est, jusqu'é présent, le seux loyageur qui ai visité les vallées du Léghams (d'aureys in Balechitan, etc. vol. III, p. 85 et suiv. Comp. Elphinstone, Cashel, p. 98. in 42).

9 M. Masson (Journeys, t. III, p. 195) écrit Mandardvar,

³ Masson, loss cit. p. 285. Cet actif et beureux explorateur a suivi sur ce point précisément la même ligne que Hionen-thang, mais en sens inverse.

Na-kie-lo-ko, où Hiouen-thsang arrive en quittant le Lampaka, a été reconnu depuis longtemps dans la Nanghehar ou Nanghéhar de Baber et des Chroniques musulmanes¹; mais cette identification incontestable demande à être mieux précisée qu'elle ne l'a été jusqu'à présent.

On a cherché le site de Na-kie-lo-ho sur le Sourkh-roûd inférieur, près du village actuel de Balabágh, à 13 milles à l'ouest de la ville moderne de Djellàlabad²t; il y a là une erreur que l'étude attentive de l'itinéraire de Hiouen-thsang. suffira seule à rectifier.

Remarquons d'abord que dans Baber (au commencement du xvi* siècle), non plus que dans les relations d'une date plus moderne. Nanghenhar n'est pas le nom d'une ville, mais bien de la province³. A l'épôque de Baber, ainsi que dans les temps antérieurs, la ville capitale de Nanghenhar était Adinapoar, en sanscrit Oadyánapoara « la ville du Jardin»; mais, par un usage très-ordinaire, on donnait aussi à la ville le nom de la province. Cet usage d'un double nom est trèsancien; car nous en pouvons suivre la trace jusqu'à des temps antérieurs à notre ère. En sanscrit, la dénomination locale de Nanghenhar avait pris la forme de Nagarahára, que mentionne

Benfey, Indien, p. 108.

³ Idem, ibidem: Langen, Zur Geschichte der griechen und indozhyth. Kamige, p. 147, 1838.

⁸ Baber Menoirs p. 14st. Ayrea Albo, vol. II. p. 165, in 8°5. Elphiansones Canale, p. 130; Wood, Jameny to the ris. Ouras, p. 166; etc. Ce qui purpartire prouver que la none apparation bien originalment an territories, cett an décinition dynaulogique très-vraitemblable; Nougheaber (qui se pronocce muni. Nagashay) agaille en pouchou les Nagi-Risirus (Elphiandone, ps. 150) et on compte en effet dans le district neuf cours d'esu principana qui vout se renina i à la rivite de Kahoul. (Baber's Manoire, p. 13c; comp. MacGrégor, Geographical Notice of the Valley of Inhlucked, dans le Journal of the dis-Sec. of, Rongal, 1845, p. 166).

la géographie pouranique 1 et qui se lit aussi dans une inscription bouddhique du Béhar 2; c'est cette forme sanscrite, ou sa prononciation vulgaire Nékerhár, usitée, dit Baber, dans beaucoup d'histoires 3, que reproduit le Na-kie-lo-ho de Hiouen-thsang 1. La Nayápa que Ptolémée place dans ces cantons est indubitablement la Nagarahara sanscrite, comme l'a bien pensé M. Lassen,6; et quand le géographe alexandrin dit que cette ville de Nagara était aussi nommée Dioaysopolis, il και Διονυσύπολις, on ne peut guère méconnaître dans ce dernier nom une altération singulière du nom local Oudyánapoura, altération que la complaisante imagination des Grecs avait tirée tout à la fois et d'une certaine analogie dans les sons, et des légendes rapportées de ces contrées du Paropanisus par les compagnons d'Alexandre. Le nom tronqué de Dionysopolis se lit sur une médaille de Dionysios, un des rois grecs qui ont possédé les provinces de l'Afghanistan actuel au 11° siècle avant l'ère chrétienne 7.

Voilà pour la synonymie; nous arrivons maintenant à l'emplacement.

L'Adinapour de Baber était sur les bords du Sourkh-roud, à quelque distance au-dessus de l'embouchure de ce cours

- Bruhmanda Pourana cité par Wilford, Asiat, Hes. t. VIII, p. 243.
- ³ Journal of the Asiatic Society of Bengal, 1848, p. 494 et 499. Le major Kittoe, dans ses remarques sur cette inscription (p. 496), eroit pouvoir la rapporter au 13* siècle.
 - . Baber, p. 141. .
- ⁴ Dans les Annales des Song (960-1278), le nom se trouve écrit Nan-gele-ke-lo, qui rend esactement le Nanghenkar ou Nangherhar alghan. Dans Fahan, au coptraire (Fockonc-ki, p. 85), le mot est fautivement contracté en Na-kie.
 - Lib. VII. c. 1, 5 43.
 - Eur Geschichte, etc. p. 139, et Ind. Alterth. t. II, p. 335.
 - Lassen, Indische Alterth. t. 11, p. 335, et Append. p. xxv.

d'eau dans la rivière de Kaboul¹; M. Masson en a reconnu les restes, assez peu remarquables, près du village de Balhâgh, à 13 milles anglais environ à l'ouest de Djellàlabad ². Cenendant cette position ne sauvait convenir à la Na-kio.

Cependant cette position ne saurait convenir à la Na-kielo-ho (Nagarahâra) du voyageur.

Nous avons à cet égard une indication précise.

. Hiouen-thsang nous dit qu'à 30 li dans le sud-est de Na-kie-lo-ho, on arrivait à une ville appelée Hi-lo, près de laquelle il y avait plusieurs Stoùpas où étaient déposés les os du crâne du Bouddha Çâkyamouni et d'autres reliques vénérées. La ville de Hi-lo était en grand renom de sainteté dans tout le nord-ouest de l'Inde, et c'était un grand but de plerinage. Fa-hian, qui mentionne aussi cette place 3, la met à 1 yô-djana de Na-kie, ce qui revient assez exactement aux 30 ti de Hiouen-thsang (un peu plus de 2 lieues). Or, Hi-lo existe encore; c'est le village de Hidda', une des localités de la plaine de Djellàlabad les plus riches en topes et en antiquités boud-dhiques 3. Mais Hidda, située à environ 5 milles anglais vers

¹ Baber's Memoirs, p. 142.

² Various Journeys, vol. III. p. 186.

⁵ Foe-koue-ki, p. 85 sq.

Le nom de Hidda s'ecrivait surement avec le d'eérèbral de l'alphabet sanserit, dont la prononciation se rapproche beaucoup de l'r (comme Dravida pour Dravira, Gaouda pour Gaoura, etc.), ce qui explique la transcription chinoise, dont la correspondance régulière serait Hira.

^{1.} Le docteur Honigherger, vers la fin de 1833, et, quelques mois platard, M. Charrie Masson, ont fini de fouilite dans le tope de Hildid, (Veyer la Noice de M. Jeuguet sur les découvrites archéologiques faites dans l'Afghenistan par le docteur Honigherger, Nomens Journal assistique, t. VII., 1859, p. 338 et auix. C. Masson, Virsies Journeys, vol. III., p. 354 et auix. Wilson. Ariana antiques, p. 43 et p. 105 et suiv.), L'ideutité de Hilde avec le Hilde de relations chiniques n'auti pas cheque pla la aspecité da leaquet (fece cit., p. 386, note); malleugrussement, la mort prémature qui vini interronpre les sommements autre de ce jeune virentalitée ne lui premit par d'aborder ce point de reput de l'autre de point d'action de l'autre de point de reput de l'autre de l'autre de point de reput de l'autre de point de l'autre de l'autre de point de reput de l'autre de point de reput de l'autre de la l'autre de la l'autre de la l'autre de l'autre d

le sud de Djellâlabad ¹, se trouve à 14 ou 15 milles au sudest de Balabāgh (site de l'Adinapour de Baber, sur le Sourkh-roud), ce qui équivaut à plus de 65 li chinois au lieu de 30. La sainteté du lieu le recommandait d'une manière trop spéciale à l'attention du pèlerin bouddhiste, et la distance était d'ailleurs trop faible, pour que l'on puisse admettre une erreur de plus de moitié dans les mesures indiquées par Hiouenthsang, et avant lui par Fa-hian.

Évidemment il nous faut trouver pour l'ancienne Nagarahàra (Ne-kie-lo-ho) un autre site que l'Adinapour du temps de Baber, quoique cette dernière place conservat l'antique dénomination d'Oadyánapoura, qui avait aussi appartenu à Nagarahàra.

Ce site, nous ne le chercherons pas à Djellàlabad (capitale actuelle de la province), dont la fondation ne date que de 1570 2. Dans ces contrées, les métropoles se succèdent et se reimplacent aisément. De même que la fondation de Djellàlabad a dû précipiter la ruine de l'Adinapour du Sourkhroûd, celle-ci aura sans doute plus anciennement succédé à l'Oudyânapour ou Nagarahâra visitée par Hiouen-thsang au vir siècle, et qui probablement avait été détruite dans une des invasions musulmanes. L'emplacement que nous cherchons est d'ailleurs parfaitement indiqué par l'examen des localifé.

A moins de 2 milles anglais à l'ouest de Djellâlabad, sur un ruisseau qui se perd un peu plus bas dans la rivière de géographie comparte, non plus que beaucoup d'autres qu'il avait entrevus, avec les développements qu'il à v'ait promis d'y apporter.

¹ Masson, dans l'Ariana antique, p. 105.

Les détails en sont rapportés par M. Mac-Gregor dans sa Notice géographique sur la vallée de Djellálabad (Journal of the As. Soc. of Bragal, vol. XIII, 1844, p. 874).

Kaboul, le nom de Bégrám, qui dans toute l'étendue du bassin du Kophès s'applique à différents sites de villes ruinées, dénote l'existence d'une ancienne cité\. Au rapport de M. Masson, qui a examiné et fouillé tout ce territoire, la tradition locale affirme qu'il y a eu là autrefois une ville du nom d'Aljodna, souvenir confus de l'Oudyàna des anciens temps. Le lieu est à 2 lieues environ au nord-est de Hidda, précisément les 30 li de notre itinéraire, et un village contigu y garde encore le nom de l'ancienne cité dans sa dénomination actuelle de Nagarak\(^2\). Il n'est pas permis de conserver le moindre doute sur l'exactitude de cet emplacement de Nagarakfar.

De Na-kie-lo-ha (Nagarahāra), Hiouen-thsang fait environ 500 li dans la direction du sud-est pour arriver à Pou-lou-cha-pou-lo, grande ville de 40 li de circuit (3 lieues), capitale du royaume de Kien-tho-lo, c'est-à-dire du Gandhāra. Pou-lou-cha-pou-lo est la transcription exacte de Pouroucha-pou-lou nous anscrit de la ville de Peichavèr, à 3 lieues au

¹ Masson, Various Journeys, vol. III, p. 164; et sur l'application multiple du nom de Edyróm, ibid. p. 165 et suiv. La même dénomination se rencontre dans le hant Pendjah. (Journal of the Asiatic Society of Bengal, vol. V, 1836, p. 471.)

⁹ On pent voir l'esquises archéologique des environs de Djellithabel par M. Messon, dans l'Ariana antiqua de M. Wilson (p. 118). Ajoutons que la dénomination de jardin, exprinche par l'Ondysta sanserit, est restée commane dans les environs. Tout près de la Bégrian de Djellithabel et du village de Nagrak, nu lieu est encère nemar l'Andréga le Grand Janins, de même que Baldelgh a succédé à l'Adinapour du Sonth-roûd, où l'empereur Balte vanis fait planter m vateig rind (technézégh) q'uli nomms Bagalé l'égé sie lardin de la Fidélité». (Memori, p. 141; cp. Masson, Varieus Journeys, v. 1, 181; le nom ici et en quelque sorte de tradition.

³ Dans la relation de Fa-bian, le nom est transcrit Foe-leon-cha. (Foe-konchi, p. 76.) Abel-Rémusat (ibid. p. 78) croyait y reconnaître « la plus ancienne mention du nom des Béloutebes », erreur signalée depuis longtemps par

sud de la rivière de Kaboul, ou, moins incorrectement, Perchaver, comme écrivent les plus anciens auteurs musulmans 1. Les 500 li de Hiouen-thsang répondent à 37 de nos lieues communes de 25 au degré 2. La distance mesurée au perambalator, telle que la donne la carte de Walker, est de 103 milles anglais, qui font exactement 37 lieues françaises. Le pays de Gandhâra, célébré dès les premiers âges de l'antiquité indienne, était plus vaste qu'aucun de ceux que le voyageur a déjà traversés depuis son passage au sud de l'Hindou-kôh; il embrassait le territoire qui s'étend, principalement au nord du Kophès, depuis le Sindh jusqu'à la grande rivière de Kounèr, ou même jusqu'aux hauteurs qui séparent la vallée inférieure de cette rivière de celle de l'Alingar. Le Gandhâra avait été un des centres les plus florissants du bouddhisme, et un nombre immense de Stoûpas et de Vihâras ou couvents y avait témoigné du zèle religieux d'Acôka et de quelques-uns de ses successeurs 3; mais au temps de notre voyageur la plupart de ces monuments et de ces pieuses retraites n'offraient plus que des ruines. Un des plus grands

M. Wilson dans son analyse critique de l'itinéraire de Fa-hian (Journal of Royal Asiatic Soc. vol. V, 1839, p. 118).

Baber (Memoirs, p. 157, 164, 192, etc.) designa habituellement Peichade oud to mot de Béjávran. Dans l'Aja-Albéri (vol. II, p. 165, in-87), la dé nomination de Béjávran (n. plus correctement. Béjáran) et appliquée au district dont Peichavèr est la capitale. Sur le nom de Béjáran, voyez Masson, variand somery, vol. III, p. 165, en otre reamegrou de la page précidente.

* Fa-hian (For-koue-ki, p. 85) marque i 6 yeou-yan (yôdjana) entre Foleue-cha (Poarcucha) et Hi-lo (Hidda). 16 yodjanas font 6à kôs; et comme le kôs de ces provinces da nord-ouest peut s'évaluer à 40 au degré environ, le chiffre de Fa-hian se trouve à très-peu près identique à celui de Honen-shisma.

² C'est dans le pays de Gandhára qu'a été trouvée l'inscription de Kapoudightir, une de celles que le roi Açoka, an milieu du m'aiècle avant l'ère chrétienne, fit graves simultanément en diverses parties de son empire, aux des colonnes ous ne de rocher.

Stodpas de cette partie de l'Inde avait été élevé, ainsi qu'un vaste l'hára, à moins d'une lieue (8 ou 9 li) vers le sud-est de Pourouchapoura¹, par le roi Kanichka, dont la conversion au bouddhisme fut marquée par le zèle ardent d'un néophyte².

Du couvent de Kanichka aux portes de Pourouchapoura, le voyageur se dirige au nord-est; il passe un grand sleuve (la rivière de Kaboul), et, après une marche de 50 li environ (moins de 4 lieues), il arrive à une autre ville nommée Pou-se-kia-lo-fa-ti. C'est Pouchkalavati, une des plus anciennes cités du Gandhàra, mentionnée aussi par les historiens des marches d'Alexandre sous le nom de Peukélaôtis. Le nom a depuis longtemps disparu de la nomenclature locale, et l'emplacement de l'antique cité n'est plus connu. La distance et la direction notées par l'itinéraire de Hiouenthsang nous portent à la Nicetta ou Nisattha des cartes anglaises, lieu situé sur la rive gauche ou septentrionale de la rivière de Kaboul, un peu au-dessous du confluent de la Landî ou rivière de Svat, position qui s'accorderait assez avec les indications des historiens d'Alexandre 3. Nous ne donnons pas, cependant, cette identification comme positive, mais seulement comme une approximation qui ne saurait s'éloigner beaucoup de la vérité.

¹ Au lieu de 8 ou g li, le texte de Hoei-li (p. 83) porte fautivement 80 ou go li.

³ Yopes ci-dessus, p. 300. Le couvent de Kanichka, visité par Hiouen-thoang, et, avant loi, par Fe-hian [Fee-houe-ti, p. 77], est mentionné dans une inaction du Behret déjà cité (ci-deusus, p. 303, note 2). Il est aussi mentionné comme existant par Abou-Ribán-Albiroûni, qui vivait dans le Gandhára au commencement du xi siècle. (Voyes les Propaents arabes et persoas relatifs à [Hade, publiés par M. Reinaud, Paris, 1885, in-87, p. 140).

^{. &}lt;sup>3</sup> La position de Haschtnagar, à un peu plus de a lieues vers le nord-onest de Nisattha, a été proposée pour le site de Peukélabis; et on y voit en effet des ruines considérables, past rains, dit M. Court (Journal of the Asiatic Society of

Le pays de Gandhâra, malgré l'état de désolation où les invasions étrangères l'avaient réduit, offrait encore une foule de localités que la curiosité de notre pieux pèlerin ne pouvait négliger; aussi la relation originale y indique-t-elle un assez grand nombre de courses en diverses directions, qui toutes avaient pour but ou des monuments religieux, ou des lieux consacrés par des légendes. Malheureusement nous . . sommes ici sur un terrain dont l'exploration archéologique est à peine entamée. En nous guidant néanmoins sur la carte récente qui accompagne le Ladák de M. Al. Cunningham 1, nous y pouvons reconnaître l'exactitude générale du journal de Hiouen-thsang. Un lieu nommé Po-lou-cha, à 250 li (19 lieues) de Pouchkalavati, nous paraît devoir répondre au Barotch de la carte de Cunningham, à la même distance environ dans le nord-est de Nisattha. Il est vrai que la direction n'est pas d'accord avec le Si-yu-ki, dont le texte semblerait devoir nous porter vers l'est ou le sud-est, et non dans le nord-est de Pou-se-kia-lo-fa-ti, c'est-à-dire vers le confluent de la rivière de Kaboul et du Sindh; mais ce qui montre avec évidence qu'en ce point le texte est fautif, c'est que l'itinéraire marque ensuite 50 li au nord-est (moins de 4 lieues) de Po-lou-cha jusqu'à un temple consacré à Mahê-

Bengal, vol. V., 1836, p. 364; comp. p. 179). Mais, pour que cette position de Prochchalvart juntos se concilier avec les données periches de notre tienémier, il fuudrait admettre que l'enceinte de la vieille cité s'ésendait jusqu'aux appreches de Risattha, où II y a aussi des vestiges d'antiquié. Toutes ces localités demandent à ter examinées. (Comp. Raverty, dans les Francates d'Boude, Geogr. See, vol. X., 1851; p. 28, et notre premier Mémoire sur la géographie groupe et laine de Hinde, p. 36 et cuivn.)

¹ Les cartes de M. Court, données dans le vôl. V, 1836, p. 468, et dans le vôl. VIII, 1839, p. 364, du Joernal of the Asiatic Society of Bengal, ne von que des esquisses, encore intéressantes à consulter, espendant, pour la nomenclature.

evara, et 150 li (11 lieues) de ce temple en se portant au sad-est vers Out-où-ha-han-tcha, sur le Sindhi, ville dont le site est parfaitement déterminé, ainsi qu'on va le voir. Or, ces deux dernières indications, absolument incompatibles avec l'emplacement de Po-lou-cha vers l'est ou le sud-est de Pouchkalavati, se lient au contraire de la manière la plus exacte avec la position de Barotch.

L'identification d'Ou-to-kia-han-t'cha, place que nous venons de mentionner, est d'un plus grand intérêt. La méthode de transcription établie par M. Stanislas Julien sur des règles fixes et rigoureuses ramène ce groupe chinois à la forme sanscrite Outakhanda, Le nom a été identifié avec Attok1; mais des raisons très-fortes, ou pour mieux dire absolument décisives, s'élèvent contre cette identification, malgré la convenance partielle des noms. Ce n'est pas seulement parce que les historiens attribuent expressément la fondation d'Attok au célèbre Akbar (de 1570 à 1581), car il est assez fréquent que la restauration ou l'agrandissement d'une place déjà existante ait été qualifié de fondation ; mais d'une part on ne trouve aucun indice antérieur de l'existence d'une ville 'sur ce point du fleuve; ni dans les historiens d'Alexandre, ni dans les Mémoires de Baber; et d'autre part, les indications fournies par les anciens auteurs musulmans prouvent avec évidence que la ville d'Outakhanda, qui fut pendant longtemps la capitale du Gandhâra, était en effet située audessus de l'emplacement d'Attok, sur la rive droite ou occidentale du fleuve, tandis qu'Attok est sur la rive orientale. Le témoignage d'Albiroûni, historien du commencement du xi siècle, dont M. Reinaud a publié d'intéressants extraits,

¹ Benfey, Indien, p., 115; Bathtlingk, dans la préface de son édition de Panini, p. 1x; Lassen, Ind. Alterthumsk. t. II, p. 472.

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE. 311

est formel à cet égard 1. Le texte de l'auteur arabe porte Quayhend; mais il suffit du déplacement d'un des points qui dans l'écriture arabe marquent la prononciation, pour ramener le nom à sa véritable forme, Oatakhanda, donnée par Hiouen-thsang, quoiqu'il soit bien possible, après tout, que la leçon Ouayhend représente une prononciation altérée qui aurait remplacé la forme classique. A ces informations fournies par les auteurs, viennent d'ailleurs se joindre les indices non moins décisifs qui se tirent de l'examen du local. A 7 lieues environ au-dessus d'Attok, sur la rive occidentale du Sindh, il existe un village dont le nom d'Ohind rappelle immédiatement à l'esprit l'Ouayhend d'Albiroûni 2. Ce village est sur la rive droite ou occidentale du Sindh, au-dessus des rapides d'Attok, à 7 lieues environ plus haut sur le fleuve que cette dernière place. Tout y révèle le site d'une ville considérable. M. Alex. Cunningham, que nous avons cité dans la note précédente, dit expressément qu'Ohind est une des plus anciennes places du pays 3; M. Court, qui avait visité le site douze ans avant l'archéologue anglais, avait déjà exprimé une opinion analogue. «Les ruines de Hound, dit-il dans son Mémoire sur les marches d'Alexandre 4, sont extrême-

¹ Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde, p. 114; et du même savant, Mémoire sur l'Inde antérieurement au xt' siècle, p. 276 et suiv.

³º Obind paratt blen être le véritable nom actuel de cette localité. Cest celui que donnen les notes et le garde de M, Al. Canningham, qui a risité on 1847 cette partie du cours da Sindh; c'étais aussi, avec une légère variation (Oa-hind), l'orthographe de la carte persane suivie par Rennell dans la construction de la carte du Pendjah qui accompagne son Mémoire sur l'Inde. D'autres relations not employé une forme moins fable. M. Court, dans ses mémoires et dans ses cartes, écrit Hound; d'autres cartes anglaises, Hand (pour Hend ou Hand).

³ Journal of the As, Soc. of Bengal, vol. XVII, 1848, p. 130.

⁴ Ibid. vol. V, 1836, p. 395; ou dans le Nouveau Journal asiatique (où le

ment frappantes; on y trouve des blocs de marbre avec des inscriptions dont les caractères sont inconnus aux habitants, » Une copie de deux de ces inscriptions fut apportée à Burnes. lors de son second voyage, en 1837; et James Prinsep, à qui ces copies furent envoyées, a cru pouvoir, d'après la forme des caractères sanscrits, les attribuer au vue ou au vue siècle. Les inscriptions se rapportent à une victoire qui avait été remportée sur les Tourouchka, c'est-à-dire, selon toute probabilité, sur quelque tribu turque des montagnes du nord 1. Le nom de la ville ne s'y trouve pas; mais des recherches plus étendues le feront sûrement connaître sous sa vieille forme sanscrite. En attendant, nous avons tout lieu de croire que la transcription de Hiouen-thsang, restituée en Oatakhanda, la reproduit exactement; et il n'est pas non plus douteux que le site de cette vieille capitale du Gandhâra ne se retrouve dans l'Ohind actuel.

A 20 li (1 lieue et demie) vers le nord-est d'Ou-ta-kiahan-t'cha (Outakhanda), un lieu que la relation de Hiouenthsang nomme Po-lo-toa-lo était célèbre pour avoir vu nattre Pànini (Po-ni-ni), le législateur de la langue sanscrite. La véritable forme de ce nom, que les commentateurs de l'ourage de Pànini nous ont fait connaître, est Caldoura 2.

Avant de traverser le Sindh et d'entrer dans l'Inde proprement dite, Hiouen-thsang visite encore plusieurs contrés situées à l'occident du fleuve, au-dessus (c'est-à-dire au nord) du Gandhèra. Une marche de 600 li (plus de ào lieues),

mémoise est imprimé en français, avec des notes de Jacquet), t. IV, 1837, p. 393.

Al. Burnes, Cabool, p. 120 et suiv.

Bæhtlingk, préface de son édition de Pânini, p. 1x. Pânini était contemporain de l'expédition d'Alexandre dans l'Inde. (Lassen, Indische Alterthumsk. t. II., p. 475.)

partie en remontant la vallée de l'Indus, partie en traversant une longue suite de montagnes et de vallées, le conduit d'abord au royaume d'Oudyána, nom sanscrit i dont la transcription chinoise, dans le Si-yu-ki, est Ou-tchang-na². Cette marche du voyageur nous conduit au milieu des vallées alpestres qui couvrent au nord les plaines de Haschtnagar, et au-dessus desquelles s'élèvent les cimes neigeuses de l'Hindou-kôh. Ces vallées, ainsi que la plaine inférieure, sont au-jourd'hui occupées par les belliqueuses tribus des Yâcofrais². Le nom d'Oudyána, comme celui de Gandhára, a disparu depuis longteumps de l'usage et de la tradition. La rivière Sou-p'o-fa-sou-toa, qui arrosait le pays d'Ou-tchang-na, est le sanscrit Coabhavastoa, et désigne la rivière de Seat de nos

¹ Qui signifie le jardin, le parc, sans doute par allusion à la beauté de ces fraiches vallées.

⁵ En-hian écrit moins correctement On-tehang (Foc-hone-lis, p. 45). Abel-Remusst, dans son commentaire sur ec chapitre de la relation de Fa-hian, à réuni une suite intéresante de notiees chinoises de différentes époques sur le pays d'Oudylan.

³ Malgré la forme demi-musulmane et demi-juivé du nom des Yasofagi. (Fausaf, ou Yadof, est la forme orientale du nom de Jasoph, et zais est un mot afghan qui siguifie trita), nomo se serious pas diogné de reconsultar, som cette transfermation moderne, un nom judia célèbre dans ce canton, estin des façuites : de Cavalieras, nom que les Greco ou parfois traduit en levious, et d'autres fois changé en Aerános et en Aorazarol. Tethnique nancrit prosant lei uneme, dans l'esage vulgiare, is forme adoucie Asrak. Le nom de Yadof est pas plus éloigné d'Agra-que celui d'Afgianz, avec uns aceptines plus giórafes, ne differe d'Agra-la. Co. al desirable, les estrout introduites d'autant plus sistement dans l'unege vulgaire, que le nom d'Agrais, a coli elle sont toutes sorties, n'était luienteme qu'inne appellation indicinne étrangère aux tribus indighess, celles-cia ercenumissant dure tout notes ère, après le voyage de Sepàs el l'appellation de Dariui-puis ans avant notes ère, après le voyage de Sepàs el l'appellation de Dariui-puis qu'on le treuure déjà dans Hérodote sous la forme exactement transcrite de Heroise.

cartes actuelles, ou du moins une de ses branches supérieures. Le Coubhavastou (noim qui, par une contraction usuelle, devient Soubhastou) figure aussi dans les documents grees postérieurs à l'expédition d'Alexandre, sous la double forme de Soustos et Soustos?

Le royaume d'Ou-cheag-na (Oudyàna) avait une étendue considérable. Hiouen-thsang lui donne 5,000 li de tour (370 lieues). Ce n'était, dit notre auteur, qu'une succession de plaines et de vallées, de rivières et de montagnes, où la production des grains était médiecre, mais qui se couvraient partout de belles forèts, de fleurs et de fruits. De là sùrement l'appellation sanserite d'Oudyàna e le Jardin » appliquée à cette région dès les plus anciens temps 2. Les deux rives du fleuve Soa-po-fa-sou-tou (Çoubhavastou) avaient été au trefois couvertes d'un nombre immense de couvents bouddhiques, dont notre voyageur ne trouva plus que les ruines. On comptait dans le pays quatre ou cinq villes fortiliées; Mong-kie-li était celle où les rois faisaient leur résidence la plus habititelle.

L'exactitude de cette relation est confirmée par ce que l'on sait aujourd'hui du pays traversé par la rivière de Svat. Au rapport du seul Européen qui nous en ait donné, jusqu'à présent, quelques notions un peu circonstanciées, on y voit encore de nombreux restes de pyramides et de coupleis boud-hiques? Mong-kie-li se retrouve dans Manglavor (en sans-crit Mangala-poura, nom commun dans la nomenclature géo-

¹ Arrian. Ind. c. 11; Ptol. VII., 1. Dans la relation de Fa-hian, la vallée du Soubhaston, ou rivière de Svat, est spécialement désignée sous le nom de pays de Sou-ho-to (Foc-hom-hi, p. 64), qui répond à la Souasiène de Ptolémée.
² On la trouve déjà dans les lithuaus du Mahdbhárata. (Lassen, Indiache

Out 1s trouve dels oans les titudeus du managemana, Lassen, Indische Alterth. I. I. p. 587.)
Court, Journal of the As. Soc. of Bengal, vol. VIII, 1839, p. 311 et suiv.

315

graphique de l'Inde), ville située près de la rive gauche de la rivère de Svat, et qui a été longtemps, au rapport des indigènes, la capitale du pays. L'explorateur qui pourra étudier ces localités son Hiouen-thsang à la main, y retrouvera sirement encore quelques-uns des Stoipas que le pèlerin bouddhiste mentionne aux environs de la ville. Il faudra rechercher aussi, en remontant aux sources de la rivère de Svat que notre relation met à 250 ou 260 li (moins de 20 lieues) au nord-est de Mong-kie-li, si quelque tradition locale rappelle la légende du dragon Apalàla, gardien de ces sources. Toute la région du Kophès, de même que les hautes terres du Pendjab, était autrefois remplie de légendes où se perpétuait le souvenir du culte des serpents, dont le boud-dhisme n'avait pu effacer les traces ¹.

Le mont Lan-po-lou, théatre d'une de ces légendes, à 450 il dans le nord-est de Mong-kie-li, se retrouve sûrement dans les montagnes de Laspoûr 2 que les informations récentes nous indiquent entre la rivière de Tehitral et la vallée de la Tal. Dans cette dernière vallée, un lieu du nom d'Outchan, qui est encoré un but de pèlerinage pour les Hindous du nord-ouest³, indique qu'une ville de ces hautes vallées a dû autrefois porter comme le pays le nom d'Oudyána. On serait tenté d'identifier cette vallée de la Tal avec la vallée de Ta-li-lo, où Hiouen-thsang arrive après avoir fait environ 1,000 li depuis Mong-kie-li, et où avait été autrefois,

¹ H y a dans Strabon (livre XV, p. 698 ct. V, p. 36 de la trad. franç.) un passage curieux empranté aux Mémoires d'Onésicrits, un des compagnons d'Alexandre, qui rappelle tout à fait les légendes recueillies par Hiouse-thang. (Conf. Lassen. Ind. Alterit. 1, p. 706.)

^{. 1} Le Laspissor de la carte de Court (Journal of the Asiatic Society of Bengal, VIII, p. 312).

³ Court, loco cit.

dit-il, la résidence des rois d'Oudylana, si les circonstances de la route notées par l'itinéraire ne semblaient plutôt devoir nous porter sur l'Indus même. Dans ce cas, la vallée de Ta-li-lo pourrait se retrouver, comme l'a pensé M. Alexandre Cunningham 1, dans le territoire de Darêl, un des cantons du pays de Darda que le Sindh traverse. Le royaume de Po-lou-lo, au-dessus de Ta-li-lo vers l'est, est le pays de Bolor ou Balti³, qui confine au nord-est du pays de Darda, et qui a pour capitale la villé de Skardo.

Il est, au reste, aisé de voir que nous marchons ici sur un terrain moins ferme. En même temps que pour un pays recutié, où il n'est même pas bien sûr que Hiouen-thsang alt pénétré de sa personne?, la relation devient plus concise et les indications plus vagues, les informations modernes nous font aussi défaut. Les notions que nous possédons sur les hautes vallées du pays des Jézofzais (l'Dudyàna), aussi bien que sur la partie correspondante de la vallée du Sindh, sont des plus restreintes. Nous ne pouvons prétendre ici à rien de plus qu'à des indications sommaires et à des approximations. Mais, en franchissant le Sindh pour entrer dans le Pendjab, notre marche va bientôt devenir aussí assurée et nos identifications aussi certaines qu'elles l'ont été jusqu'à la cité d'Outakhanda.

Journal of the Asiatic Society of Bengal, vol. XVII, 1848, p. 19. L'auteur a répété cette opinion dans son récent ouvrage (Ladák, p. 2, London, 1854; in-8°).

Les deux noms son1 synonymes. (Al. Cunningham, Ladák, p. 46 et suiv.
³ Hoei-li ne mentionne pas l'excursion du pays de Ta-li-lo au royaume de Bolor. (Yovez la page 88.)

5. — Depuis le Sindh jusqu'à Mathourá.

Revenu à Ou-ta-kia-han-l'oha (Outakhanda) après son excursion aux pays d'Oudyhan et de Bolor, Hiouen-thsang passe le Sindh à Outakhanda même (qui est, au rapport de M. Alex. Cunningham¹, un des principaux gués du fleuve, capital [erry), et il arriveà la ville de Ta-tcha-chi-la, la Takchaçilá des sources sanscrites², la Taxila des historiens d'Alexandre.

La détermination précise du site de Taxila est restée jusqu'à présent un des desiderata de l'ancienne géographie du nord de l'Inde. On voit clairement par les textes, soit indiens, soit étrangers, que la cité de Takchaçilá, dont la fondation remonte à une époque très-ancienne, devait être située entre le Sindh et la Vitastá (le Djélam), à peu près à la hauteur du confluent de la rivière de Kaboul; mais, parmi les nombreux sites de cette partie du Pendjab où l'on trouve des ruines, les explorateurs n'ont pas encore découvert une seule inscription qui puisse faire reconnaître avec certitude l'emplacement de la vieille cité. Il est vrai que jusqu'ici les recherches ont été plutôt accidentelles que régulières, et qu'elles sont loin d'avoir embrassé dans toute son étendue le champ où elles devraient s'étendre. Maintenant que l'ancien royaume de Taxila est devenu un territoire anglais, il est à espérer que les investigations archéologiques y seront reprises avec plus d'ensemble, et qu'il en sortira des résul-

¹ Journal of the As. Soc. of Bengal, vol. XVII, 1848, p. 130.

² Dans la langue parlée, le nom prenait la forme de Takkatila; l'inscription d'Acoka à Dhaouli porte Takkatila. La forme palie, dans les livres de Caylan, est Taksala (Radjareli, dans la collection d'Upham, vol. II, p. 146), ce qui revient esactement au Taxila des Grees.

tais importants pour l'histoire et pour la géographie des anciens temps.

L'itinéraire de Hiouen-thsang, qui plus d'une fois nous a mis à même de rectifier ou de préciser les autres indications, ne nous fournit ici, malheureusement, aucune lumière. Le journal se borne à dire que, « après avoir passé le fleuve, on arrive au royaume de Ta-tcha-chi-lo», sans marquer ni direction ni distance. La phrase de Hiouen-thsang implique le voisinage du fleuve, rien de plus. La mention de Fa-hian, deux cent trente et un ans avant notre vovageur, est encore plus vague 1. De tous les documents anciens, un seul apporte dans la question un élément d'un caractère un peu précis; il est dù à l'expédition d'Alexandre, et c'est Pline qui nous l'a conservé. Les mensores qui accompagnaient l'armée macédonienne, chargés de déterminer l'étendue exacte et la situation des pays où pénétrait l'expédition; avaient mesuré la route suivie par le corps principal que conduisait Alexandre jusqu'aux bords de l'Hyphasis (Vipáçã, aujourd'hui le Bias), où il s'arrêta. Nous ignorons par quel moven les ingénieurs macédoniens procédaient à leur opération 2; mais les portions que nous en pouvons vérifier nous montrent qu'elle avait été faite avec soin, et que les résultats en étaient sinon rigoureux, du moins d'une exactitude satisfaisante, eu égard à l'immense étendue des espaces mesurés. Nous avons montré ailleurs par une discussion étendue (Mémoire sur la géographie grecque et latine de l'Inde, et

¹ Foe-koue-ki, p. 74. Le nom y est transcrit fautivement Tchu-cha-chi-lo.

Prochaberate p. 7,2. Le nom y est transcri tamirement zene-on-ente-in Probablement lis se serviariet de la chaine on de la canne, comme les appetieurs employés par l'empereur Albar au mesurage de la même route lors de son expédition su Kaboud. (Journal manuscrit du P. Monserat, qui accompagnait l'empereur dans cette expédition, cité- par Wilford, Asiat. Ber. 1. IX, p. 57.)

319

depuis longtemps cherchée, et les indications de Hiouen-

¹ Strab. XV, p. 698.

^{*} Ci-dessus, p. 313.

Court, Memoir on a Map of Peshawar and the country of Tazila, dans le Journal of the As. Soc. of Bengal, vol. V, 1836, p. 474.

⁴ Mohan-Lal, Travels in the Panjab, p. 362 et suiv. Londres, 1866, in 8°. Conf. Burnes, Veyage à Boekk, t. II, p. 67, traduction française; Journal of the Asiatic Society of Bengal, vol. II, 1833, p. 309, et G. Gerard, ibid. vol. III, 1834, p. 31.

thsang, quant à la situation de plusieurs Stoûpas des environs, pourront servir utilement à cette vérification.

De Ta-tcha-chi-lo (Takchacilà), Hiouen-thsang fait une excursion dans la direction du sud-est, et, à la distance de 700 li (64 lieues), il arrive à la capitale du royaume de Seng-ho-pou-lo. Ce mot se ramène régulièrement au sanscrit Sinhapoura. Hiouen-thsang parle de ce royaume comme d'un assez grand territoire s'appuyant d'un côté (à l'ouest) sur le Sindh, et de l'autre aux montagnes, et de la ville comme d'une place fortement assise dans une situation élevée. Nos sources sanscrites ne mentionnent que trèsvaguement ce royaume de Sinhapoura 1, qui dépendait, dit notre voyageur, du royaume de Kachmîr. Nous sommes donc réduit, pour la recherche que nous en devons faire, aux seules indications de l'itinéraire chinois. Ces indications. tant de direction que de distance, nous conduisent sur la Vitastà (l'Hydaspes des Grecs, le Djélam actuel) à peu près au point où la voie royale coupe le fleuve; les 125 milles anglais que l'on compte entre le site de Takchacilà (à une douzaine de milles au nord-ouest de Raval-Pindî) et la ville de Djélam au passage de la rivière, répondent à environ 620 li. A 10 milles au sud-ouest de la ville de Djélam, non loin de la droite de la Vitastà, la carte qui accompagne la relation récente de M. Al. Cunningham? marque une loca-

¹ It est nommé, dans le Madabhérata, à côté d'Abistri et d'Ourga (pour Ourga), permi les royaumes qu'Ardjonna sount à sea armes dans son expédition vers les contrées du Nord. Ce curieux morceau a été traduit et commenté par M. Lassen dans le Zétzévirji fije de Kunde des Morganlandes, L. III. A 1839, voyet les p. 3 ét é 5. Cest Probablement usus à ce royaume de la vigue se rapporte un passage du VI livre du Rédjutarusqhini (cl. 176). Cette deraitem entition papartient au x sitele.

² Ladák, London, 1854, in 8".

lité dont le nom de Sangohi conserve assez d'analogie avec Sinha pour que la dénomination actuelle puisse être regardée comme une altération du nom ancien. La distance totale jusqu'à ce lieu, à partir du point où nous placons Takchaçilà, est de 135 milles anglais, qui répondent à plus de 660 li. Sangohi est située dans un canton où les ruines abondent, et les futurs explorateurs trouveront peut-être, pour l'identification précise du site, des indications utiles dans la mention que fait Hiouen-thsang de plusieurs Stoupas avoisinants. Dans tous les cas, il est certain que le royaume de Sinhapoura devait être renfermé entre le Sindh et la Vitastà, ayant au nord le territoire de Takchaçilà, dont il était peut-être séparé par la rivière de Souan (Souvarna ou Souvanna).

De Seng-ko-pou-lo (Siñhapoura), Hiouen-thsang revient à Takchaçilà, et, après une nouvelle pointe à l'ouest du Sindh, probablement dans le territoire qui s'étend au sud de Ponrouchapoura (Peichaver), il revient à l'orient du grand fleuve, fait 500 li (45 lieues) dans la direction du nord-est2 pour arriver au royaume d'Ou-la-chi, poursuit de là sa route dans la même direction, et, après une marche de 1,000 li (00 lieues), il arrive à la capitale du Kia-chi-mi-lo (le Kachmîr, en sanscrit Kâcmîra).

.Ou-la-chi est le pays d'Ouraçà de la Chronique kachmirienne 3, territoire du nord du Pendiab que Ptolémée a aussi connu sous le nom grécisé d'Appa ou Ovappa, entre

Le Sengouian de la carte de Court (Journal of the As. Soc. of Bengal, vol. V. 1836, p. 468).

Le texte porte fautivement sud-est.

Dans le Mahabharata, le nom est écrit Ouraga, probablement par une mauvaise leçon, le q et le ç sanscrits pouvant aisément se confondre sous le kalam des copistes.

l'Indus et l'Hydaspes, aux confins de Taxila ¹. Hiouen-thsang distingue la nouvelle capitale (qui est la Srinagar actuelle, (*crinagaru*) d'une autre capitale plus ancienne, ce qui est confirmé par la Chronique du Kachmir ².

Pour sortir du Kaclmir, où il avait séjourné deux annees entières, Iliouen-thsang se dirige au nord-ouest, et à
'\u03b45 li environ de la capitale (de 10 à 11 lieues) il rencontre
une grande rivière (la Vitastà, au-dessous du lac de Valar),
d'où il pénètre bientôt dans les montagnes, pour arriver,
en se dirigeant au sud-ouest, au royaume de Poun-nou-toCet ensemble d'indications montre clairement que Hiouenthsang sort de la vallée par la grande passe de Baramoula
(la Várahamoila du Rádjataranghini), d'où il redescend à la
ville de Pounatch (le nom est aussi écrit Pountch), qui est sa
ville de Pounat-nou-tos. Le journal compte 700 il de la capitale du
Kachmir à cette dernière place. La distance prise au compas

¹ Ptolémée, lib. VII, c. 1, 45.

l'Luscienne Crinagura unit été blût au temps du cétèbre Açèba (Bédjiatens-ghaf, L I, 104), par conséquent environ deux cent quarante aus avant netre terc. Ling siècles plus tard, le roi l'avaranten (qui, d'après la chronologie réformée de M. Lassen, holiticé Alterhimushunde, 1. II. Append. p. 1147, doit averiged au milliou du n'i siècle de l'être chrécienne, 341-1665 (elleva une non-velle capsiale dont la fondation est le sujet d'une légende qu'on trouve reservée dans la Chronique Lachmirienne (Rédjure. III. 35 à 537), Cette mouvelle cité royale est regardée comme la Srinagura actuelle. (Conf. Wilson, On the Hinda Hintery of Carlonir, Asiat. Ressarcher, vol. X V. p. 13, et Eassen, Ind. dit. I. II. p. 91.3) M. Alex. Canningham, qui a explore le Kachmir en 1848, retrouve l'ancienne Crinagara dans le village actuel de Pauderible (controlle de l'archive d

^{Hori-li, p. 96, écril Ponan-non-trie. L'omission d'un détail essentiel rap}porté par le Si-ya-li (la marche de 1 to à 156 li su nord-enest de Grhasgara jusqu'à la Vitastà) pouvait faire croire que Hionen-theang étail sorti du Kachmir par la passe de Pir-Pandijal.

sur la carte n'est que de 65 milles anglais (325 li), différence qui s'explique par la nature très-montagneuse et trèsdifficile de la route ¹.

A 400 li vers le sud-ouest? de Pounn-nor-tos (Pounatch), Hiouen-thsang arrive à la capitale du royaume de Ho-lo-che-poa-lo. Malgré l'insertion de la syllabe initiale 3, on ne peut méconnaître dans ce nom la ville de Rádjapoura de la Chronique du Kachmir, qui est la Radjavar, ou Radjaor, de nos cartes actuelles. Le compas, qui ne tient pas compte des sinussités et des inégalités de la route, toujours très-considérables dans un pays de montagnes tel que celui-ci, ne mesure que 19 lieues (257 li) entre Pounatch et Radjavar de Déjà cetté identification et la précédente avaient été reconnues par M. Alex. Cunningham, dans un travail très-estimable sur l'itinéraire de notre voyageur 2.

La suite des marches de Hiouen-thsang dans le Pendjab nous fournit encore des renseignements neufs et d'utiles

Le royaume de Passacles de notre vorgeur n'est pas mentionné dans les sources indigênes, à moins qu'il y foille reconnaître le pays de Pastacles autres, nomme dans un endroit de la Chronique de Kachmir (Rédjister, liv. V. 155), et peut-être aussi de Pastacle-Rédshra de la grande Chronique singhalaise (Malassanse, viral, pai Turnour, p. 74).

^{*} Hoei-li, p. 96, dit fautivement à l'est. Ces indications n'ont au reste qu'une valeur très-générale.

⁴ Voici cè que M. Stanislas Julien dit à ce sujet dans une note du fivre XII. Plans le chinois bondhique, le signe lo, qui représente ordinairment a dans mon alphabet, se met en tête des mots indiens qui commencent par un r, et ne se pronouce pas. Ainai l'on térit Idel-ce-lespes-lo (al'Adjispoure) pour Bel-gispoure, a Reloya pour B

M. Al. Cunningham a constaté, par des mesures et des comparaisons répétées, que, dans les pays de montagnes, la distance linéaire (c'est-à-dire celle qui se prend au compas sur la carte) était habituellement d'un tiers-moindre que la distance réelle (Laulds, p. 158. Londres, 1854, ins6).

Dournal of the Asiat. Soc. of Bengal, vol. XVII, 1848, p. 22.

indications, dont une surtout nous parait fixer d'une manière définitive un point de géographie longtemps controversé: nous voulons parler du site de la ville de Sangala, ville qui joue un rôle éminent dans l'histoire des expéditions d'Alexandre, ainsi que dans plusieurs épisodes de la grande épopée hindoue. Il est inutile de rappeler toutes les hypothèses dont l'emplacement de cette cité a été l'objet. Les autorités qu'Arrien a suivies dans la rédaction de son histoire 1 mettent expressément cette ville à trois marches de l'Hydraotès (l'Iravati de la géographie sanscrite, le Ravi des cartes actuelles), et cela nécessairement sur la grande route, la route royale, de Taxila à l'Inde gangétique. L'Hydraotès ne peut ainsi avoir été coupé par l'armée macédonienne qu'au passage actuel de Lahôr ou à celui de Miant, plus probablement au premier2. Ici les données de l'historien grec et celles du voyageur chinois se complètent réciproquement. Arrien nous indique d'une manière précise le territoire: Hionen-thsang va nous désigner la localité.

Il y a toutefois dans cette partie des Mémoires du voya-

Arrian, Esped. Alex. Mag. V, c. 22.

Arrien nomme, entre l'Hydraothe et Sagala, à deux marches du Brave et à une seulement de la cité royale, une ville de Pioprena dont la place actuelle de Bidernani, à 8 on 9 liveus dans la direction du and-est, pourrait bien avoir gardé le nom. Pingrama, dit l'historien, était dans le territoire des déduites (Appieural, on Abperuil); en omn ous parait me aliention de l'appellation indigène désiusate, qui, dans Hématchandru (93.3, p. 176, Bephill), est donnée comme nome de pays, et que l'on trovou sussi dans la titse du Fordhé-Sankira, où il est écrit Bairdatake, parmi les peuples du Pendjah, (Arist. Rez. t. VIII. p. 36.6. Lond. in «1.3) M. Lassen, qui, dans su monographie De Pennapotamia indica (p. 2.2) avait songé aux Aratta du Mohâbhársta (conjecture adoptée par M. Benfley, Indien, p. 52), est rereun lui même sur ce rapprochement, par etce considération qu'il ne parait pas que l'appellation générique d'Aratta es soit jamais appliquée à une peuplade particulière [Indiache Alterth. t. II. p. 159).

geur, non en ce qui touche à la localité même de Sangala, mais dans l'indication de la route qui y conduit depuis Ràdjapoura, il y a, disons-nous, dans cette partie des Mémoires un désordre et des omissions évidentes. Il est dit dans le Si-yu-ki, à la fin de l'article Ho-lo-che-poa-lo (Râdjapoura), qu'en sortant de ce royaume dans la direction du sud-est le voyageur descendit une montagne, qu'il passa un fleuve. et qu'après avoir fait environ 700 li, il arriva au royaume de Tse-kia, Ainsi qu'on le verra clairement tout à l'heure, le royaume de Tse-kiu (en sanscrit Tchéka, ou Tchaka) était situé entre l'Iravati (le Ravi) et la Vipâcâ (Beiah). Dans la transcription de ce passage, Hoei-li 1 a mis fautivement 200 li au lieu de 700; mais d'un autre côté, revenant un peu après sur le même trajet 2, l'historien du voyage y a consigné des détails qu'on ne trouve pas dans le Si-yu-ki. « Deux jours après avoir quitté le royaume de Ho-lo-che-pou-lo (Râdjapoura), dit cette fois Hoei-li3, (Hiouen-thsang) passa le fleuve Tchen-ta-lo-p'o-kia, et arriva à la ville de Che-ye-poulo..... Le lendemain il arriva à la ville de Che-kie-lo.....» Les lois de transcription solidement établies par le savant traducteur ramènent le premier de ces trois noms au sanscrit Tchandrabhaga (qui est le nom classique de notre Tchénab , actuel); le second représente Djayapoura, et le troisième Cákala, qui est la Sangala des historiens d'Alexandre, entre l'Hydraotès ou Ravi et l'Hyphasis ou Vipaça (la Beiah, affluent du Satledj). Mais ce qui montre, comme nous l'avons dit, qu'un certain désordre s'est glissé dans cette partie des Mé-

Histoire des voyages de Hiouen-thsang, p. 96.

² Ibid. p. 97.

³ Ou peut-être plutôt Yen-lhsong, son continuateur. (Voyez la préface de M. Stanislas Julien en tête de sa traduction de Hoei-li, p. LAXVIII.)

moires, c'est l'insuffisance des distances indiquées. Ni les trois journées marquées par Hoei-li, ni même les 700 li (52 lieues) notés dans les mémoires personnels du voyageur, ne suffisent à représenter la longueur réelle de la route. Il y a eu là indubitablement soit un chiffre omis, soit une altération dans le chiffre total. De Râdjapoura (Radjavar) jusqu'au site de Çâkala, il faudrait compter, par la route la plus courte, au moins 65 lieues [près de 900 li]; et l'indication de la ville intermédiaire de Diparapoura nécessite très-probablement, comme nous allons voir, une déviation de la ligne directe, qui porte ce, chiffre à plus de 1,100 li. Il faut donc laisser de côté ces chiffres fautis ou insuffisants, que nous n'avons nul moyen de restituer d'une manière certaine, et nous en tenir aux indications topographiques de l'itinéraire.

Celles-là du moins sont conformes aux autres données. soit grecques, soit indiennes, que nous en pouvons rapprocher, aussi bien qu'aux positions de la carte actuelle. Entre Râdjapoura (Radjavar) et la Tchandrabhâga (le Tchénab), la route traverse un pays très-accidenté par lequel on descend les derniers échelons de la région subalpine (le Kohistan) conduisant aux plaines inférieures. Il y a deux passages principaux de la Tchandrabhaga (l'Akésinès des Grecs). celui de Vazîrabad, qui est le plus rapproché de Radjavar, et, plus bas à l'ouest, celui de Ramnagar. Le premier est à 30 ou 32 lieues de Radjavar (plus de 400 li), le second à 36 lieues environ, ou à peu près 500 li. Djayapoura (Cheye-pou-lo), où Hiouen-thsang arrive après le passage de la Tchandrabhåga, nous paraît se retrouver à Djabhèr, place située entre le Tchénab et le Ravi, à 23 lieues de Vazirabad vers le sud-ouest, et à 11 lieues environ au sud de Ramnagar'; la distance totale depuis Râdjapoura jusqu'à ce lieu peut donc être de 650 à 700 li. On mesure environ 32 lieues, c'est-à-dire de 400 à 450 li, depuis Djabhèr jusqu'au site de l'ancienne Gàkala, en marchant au sud-est et à l'est.

Au rapport de Hiouen-thsang, ou plutôt des matériaux indiens qui formèrent la base de sa relation, le royaume de Tse-kia (Tchêka) avait environ 10,000 li de tour. A l'est, il s'appuvait sur la rivière Pi-po-che (Vipâçâ, la Beiah de nos cartes); à l'ouest, il s'approchait du fleuve Sin-tou, c'est-àdire du Sindh 2, « La circonférence de la capitale est d'environ 20 li, ajoute le voyageur. A 14 ou 15 li de cette ville, on arrive à l'ancienne ville de Che-kie-lo. Quoique les murs soient détruits, les fondations sont encore solides. Cette place pouvait avoir une vingtaine de li de circonférence. Au centre on a construit une petite ville qui a 6 ou 7 li de tour.... C'était autrefois la capitale du royaume. » Il résulte de ces indications précieuses que l'antique cité de Cákala, souvent mentionnée dans le Mahábhárata comme la capitale des Madra, entre la Vipâcâ et l'Iràvatî, était à 1 lieue environ de la ville plus récente de Tchéka, devenue la capitale du royaume après la chute de la précédente 3. Que la Cákala des livres sanscrits, la Sangala ou Sagala des auteurs grecs 4 et la Che-

¹ Nous ne trouvons cette Djayapoura mentionnée dans aucune de nos sources sanscrites.

On voit qu'ici le voyageur comprend, dans les limites du reyaume de Tebésa, le royame tributaire de Moultla, qui est mentionné à part dans un autre endroit de la relation. Le chiffre de 10,000 li de circuit (près de 800 lieues) n'en sérail pas moins prodigieusement exagéré; é'est à peine si le Pendigh tout enfoir a cette étende.

³ Alexandre, an rapport d'Arrien, avait fait raser la ville au niveau du sol; mais elle avait été relevée par an des rois grees de la Bactriane, qui lui avait donné le nom d'Euthydemia, eu l'honneur de sou père.

^{&#}x27; C'est sous le nom de Sagala, avec le surnom d'Euthydemia (el non Euthyme-

kie-lo, ou Çâkala de la relation chinoise, ne soient qu'une seule et même place, c'est ce qui ne saurait être l'objet du moindre doute, D'abord, il s'agit dans les trois cas d'une ville ancienne et célèbre, métropole d'un grand État; et, en second lieu, toutes les données sanscrites, de même que les indications très-précises d'Arrien et l'ensemble de l'itinéraire de Hiouen-thsang, concourent à placer cette ville, ainsi que le royaume dont elle était la capitale, dans le douab formé par le Catadrou (le Satledj) et l'Irâvatî (le Ravi). D'un autre côté, les traditions et les chroniques locales nous apprennent qu'Amritsar, la capitale du ci-devant royaume des Seikhs (Lahôr n'y avait plus que le second rang), portait originairement-le nom de Tchèk, avant qu'un des rois du pays, dans la seconde moitié du xvi siècle, y eût fait creuser un magnifique étang qui fut nommé Amritasara « le lac de l'Immortalité», d'où la ville a pris sa dénomination moderne 1. C'est la Tse-kia de la relation, et cette identification fixe la position de Cálidla. La nouvelle carte du Pendjab 2 indique sur ce territoire un village de Sanga qui semblerait avoir conservé

dia'o uneme Endymedia, comme portent la plupart des imprimes), qu'elle est unentionnée dans Poletine's (VIII, c. 1.6 Noble). M. Lassen, attatechant aux notations astronomiques de la Table de Ptolémic, eroit voir deux villes distinctes dans la Saugale d'Arrien et la Sagale Endydmeir, amis ectte distinctions que déjà Mannert avait eru pouvoir faire (Geographie der Griechen und Rômer, V. 1, p. 133), n'est certainement pas fondée. Nous avons déjà vu par un cemple (cidessum, p. 295 et suiv., l'et ouvrage tout eutore du géographe alexandrin en fournit une multitude d'autres, combien ces prétendues notation astronomiques méritent par de confidence et d'attention. Sur l'origine du nom d'Endydonie, tous les critiques modernes ont adopté l'opinion de Bayer, Hut. regul Grace-Baete, p. 233.

¹ Tiessenhaler, Deser. de l'Inde, t. I., p. 109, Berlin, 1791, in-4°; Malcolm, Sketch of the Sikhs, dans les Asiat. Res. vol. IX, p. 211; Hamilton, Deser. of Hind. vol. I, p. 495.

² Jointe à la relation de M. Alex. Cunningham (Lodák. Londres, 1854).

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE.

le nom de la vieille cité; mais ce village est à 4 lieues au sud-ouest d'Amritsar. C'est aux archéologues à compléter, par leurs investigations locales, les indications de notre auteur; mais îl est bien cértain des à présent que Çâkala était à l'orient de Lahôr, non loin de la ville moderne d'Amritsar 1.

Le désordre que nous avons remarqué dans la relation chinoise avant l'arrivée de Hiouen-thsang à Che-kie-lo (Çà-kala), se continue en quelques points de l'itinéraire entre Che-kie-lo et le passage du Çatadrou (le Satledj). L'histoire du voyage écrite par Hoei-li et Yen-thsong renferme ici de nombreux détails qu'on ne retrouve pas dans le Si-yu-ki (Cest-à-dire dans les memoires personnels du voyageur); et

d' On a supposé que Cákala tirait son nom des Cáka (les Sacce ou Seythes des auteurs grecs), dont elle aurait été un établissement. (Burnouf, Introd. à Thist. du Buddhisme, p. 622; Lassen, Ind. Alterth. t. I, p. 652; A. Weber, Die neuesten Forschungen auf dem Gebiete des Baddhismus, 1853, p. 76.) Le mot. qui pent signifier « demeure des Çaka », semblerait bien, en effet, dénoter eette origine. Le nom de Tehéka (ou plus correctement Tehaka), que nous voyons plus tard appliqué au même territoire, remonterait-il à la même source, on se rattacherait il à la dénomination des anciens Takcha (vulgairement Taka ou Tak) qui a tenu jadis une grande place dans l'ethnologie du nord-ouest de l'Inde ? Ce sont là des questions qu'il serait trop long d'examiner ici. Ce qui est certain, e'est que la tribu de Tchaka joue un assez grand rôle du xive an xviie siècle dans l'histoire du Kachmir (Radjatar. VIII, 1100; Ferichta, transl. by J. Briggs, vol. IV, p. 454 et 486; Newall, Sketch of the Mahomedan History of Cashmere, dans le Journal of the As. Soc. of Bengal, vol. XXIII, 1854, p. 410, 416, 420, 431, 436); et nous voyons par le Lexique d'Hématchandra de Boetlri. (p. 179, nº 50), source précieuse pour la synonymie géographique de l'Inde, que les Bâhíkâs, c'est-à-dire le peuple dont Câkala était la capitale, étaient aussi appelés Takvas, leçon qui doit surement se corriger en Takkas, le k et le v sanscrits ne différant que par nn simple trait. (Conf. le Radjataranghini, V, 151, et VIII, 1100.) Il ne faut pas oublier que les prononciations provinciales s'éloignaient souvent beaucoup des formes pures du sanscrit littéral. Il y a encore des Chekhs dans les distriets montagneux situés entre la Djemna et le Satledj. (J. D. Conningham, History of the Sikhs , p. 9.) _

à côté de noms dont l'identification est certaine, noms qui nous fournissent heureusement quelques jalons sûrs auxquels les autres peuvent se rattacher, nous en rencontrons aussi qu'il est difficile d'ajuster dans l'ensemble de la route. Mais, afin de procéder plus clairement, nous allons tirer d'abord, tant du Si-ya-ki¹ que de Hoei-li², toute la partie de l'îtinéraire qui de Çâkala nous conduit au sud du Satledj.

« De Che-kie-lo, Hiouen-thsang visita la ville de Na-loseng-ho (Narasiūha³).

"De là, se dirigeant vers l'orient, il arriva le lendemain à la frontière orientale du royaume de *Tse-kia* (Tchèka), et entra dans une grande ville.

« De cette ville, où il séjourna un mois, il fit 500 li dans la direction de l'est, et arriva au royaume de Tchi-na-po-ti (Tchinapati)⁵.

« A 500 li au sud-est de la capitale, il arriva au couvent (Sañghâráma) de Ta-mo-sou-fa-na (Tâmasavana). Les environs étaient couverts de Stoápas avec des reliques du Bouddha.

« De là il fit 145 li au nord-est, et arriva au royaume de Che-lan-t'o-lo (Djalandhara).

«Partant de ce royaume dans la direction du nord-est, il franchit des sommets élevés, traversa des vallées profondes,

1 Mémoires sur les contrées occidentales, t. I, p. 198 et sniv.

2 Histoire de la Vie de Hionen-thang, etc. p. 97 à 103.

³ Les correspondances que nous ajoutons ici entre parenthèses ne sont que la transcription senscrite des groupes chinois, abstraction faite de toute synonymie fournie par les autres données historiques ou topographiques.

4 Ces derniers détails, et d'autres qui s'y rattachent, ne sont pas dans le Si-yu-ki.

³ Le Si-yu-hi fait partir ces 500 li d'un Stoûpa situé à 10 li au nord-est de la ville de Tse-kia (Tchéka).

6 Hoei-li marque 50 li au fieu de 500, et il semble les faire partir de la grande ville située près de la frontière orientale du royaume de Tse-kia. marcha pendant longtemps dans des chemins semés de précipices, et, après avoir fait environ 700 li, il arriva au royaume de Kio-lou-to (Koulouta). Une ceinture de montagnes enveloppe les quatre frontières de ce pays.

a En sortant de ce royaume dans la direction du nord, au bout de 1;900 li que l'on fait par des chemins remplis de précipices, on franchit des montagnes, on traverse des vallées, et l'on arrive au royaume de Lo-ho-lo.

«A environ 2,000 li au nord de ce dernier royaume, on traverse des chemins àpres et difficiles, on est assailli par un vent glacial et par des tourbilloms de neige, et l'on arrive au royaume de Mo-lo-so (ou Mo-lo-p'e), qu'on appelle aussi Sanpo-ho¹.

a En sortant du royaume de Kio-lou-to, Hiouen-thang fit environ 700 li dans la direction du sud; il franchit de hautes montagnes, passa un grand fleuve, et arriva au royaume de Che-to-to-lo (Çatadrou).»

Arrêtons-nous ici pour tacher d'appliquer sur la carte cette suite d'indications.

Ni le nom de Narasiñha (Na-lo-seng-ho), ni celui de Tchinapati (Tchi-na-po-ti), n'ont de correspondance connue dans son s-sources sanscrites, à moins que l'on n'adopte pour le premier de ces deux noms la suggestion de M. Théodor Benfey, qui croit y retrouver le Nrisiñhavana du Varáha-Mihira-Sunhita². Mais l'emplacement précis reste toujours indéterminé.

³ If est dit dans un autre endreit du Siyn-bi (Hr. IV, t. I. p. 232) que le royaume de San-po-h confinait à l'ouest au royaume de Son-pa-la-na-hiera de (Sourangaghra, ou le royaume de l'Or, appelé aussi le royaume de Femmes), royaume qui loi-méme touchait du côté de l'est au pays des Tou fan (le Tible), le du côté du côté du cor a royaume de l'aren (Robtan).

Th. Benfey, dans les Götting. Gelehrten Anzeigen, a. 1854, p. 24. Cette con-

Quant à Tchinapati, la direction et la distance indiquées par rapport au territoire de Tse-kia nous conduisent, malgré le vague du point de départ, vers le pays de Katotch. situé entre la Beiah supérieure et le Ravi. Ce qui donne une valeur particulière à cette localisation, c'est que les traditions rattachaient le nom du célèbre Kanichka aux anciens souvenirs du pays de Tchînapati1, et que Râdjagriha, où il semble que Kanichka eût une:résidence 2, était située dans le pays de Katotch, où la place, mentionnée par Albiroûni au commencement du x° siècle 3, existe encore sous le même nom à une vingtaine de milles anglais dans le sud-est de Kangra 4. Klaproth a déjà fait remarquer que dans l'historien mongol Ssanang-Ssetsen, Kanichka est appelé roi de Gatchou5; et M. Alex. Cunningham, qui reconnaît dans ce mot le nom altéré de Katotch, confirme ce rapprochement par une inscription qui se trouve encore dans la ville de Kan-

jesture est moins improbable qu'un autre rapprochement déjà proposé par M. Benfey à propos du même nom (Indien, p. 92). Nrisijbavana est mentionné dans les estraits de l'ouvrage de Varisha-Sibira rapportés par Wilford au VIII volume des Aiside Researches (p. 366), et par M. Weber, dans son Catalogne allemand des manuscrits ausscrits de la bibliothèque de Berlin (p. 211, art. 22).

¹ Ce nom , dont le Si-yu-ki explique l'origine (t. I, p. 199), ne fut sans doute qu'une dénomination accidentelle qui n'aura pu prévaloir sur le nom indigène.

2 Si-yu-ki, 1. III; t. I, p. 174.

3 Reinaud, Fragm. arabes et persons relatifs à l'Inde, p. 113.

⁶ Cette ville de Rădjagritha est mentionnée dans le Răndyasa comme la résidence du roi des Kêlaya, et sa situatiou su nord de la Vipaça est bien déterminée par les indications du poême. Le châtesu, qui a conservé le nont sutique, a été visité il y a quéques années par un officier du corpa des ingéniéurs anglais, pendant une excursion géologique dans cette partie du Kohistan. (Journal of the Asint. Soc. of Beng. vol. XVIII; x819, p. λot.)

* Klaproth, dans ses notes sur Fa-hian (Foe-koue-hi, p. 118); Ssanang-Ssetsen, Gesch. der Ost-Mongolen, uus dem Mongolischen übersetet, von J. J. Schmidt. Gatchtchhé-Radj 1.

L'emplacement approximatif du couvent de Tâmasavana, ou de la Forêt sombre, est bien indiqué par la situation à 145 li (un peu plus de 10 lieues) vers le sud-ouest de la place bien connue de Djiàlandhara (Che-lan-lo-lo). Cette indication nous place au confluent mème de la Vipâçà (Beiah) et du Çatadrou (Satledj); peut-être les djangles épaisses qui couvrent encore tout ce canton cachent-elles les restes de quelques-uns des nombreux Stoâpas que Hiouen-thsang y mentionne. La distance de 500 li (35 lieues) marquée par le Siya-ki depuis le royaume de Tchinapati est assez exacte; seulement la direction est au sud-ouest, et non au sud-est comme le dit le texte.

Il n'y a pas de doutes pour l'identification du royaume de Kio-lou-to, à γοο li dans le nord-est de Djâlandhara; c'est le pays de Koulou formé par la vallée supérieure de la Vipaçà, depuis ses sources jusqu'au confluent de la Saindj².

S'-Péterab., 18-9₃, în-4'₁, p. 17, Ge qui achère de démontrer l'exactitude du rapprochement, c'est que l'auteur mongel, conjointement arec le roylumé de Gatchou, parle d'un couveut bouddhique de Dillandhur, le même probabisment que nous veyous désigné dans Hioues-blasng sous le nom de l'anassens. Un soûtra mongel, cité par M. Schmidt dans ses noise aur Sanang-Sesteen (Gaech, der Oit-Mongelin, p. 315), réspecte que le synode bouddhique qui seu lieu sous le roit kinchèu le le visibleme selon les bouddhiques qui le quatrème en réalité : voyer l'Indiache Aiterchambande de Lassen, c. II, p. 9 et 860), se tinit dans ce convent de Diplandhura, situé, dit l'auteur mongol, d'annis le voyame de Acchorie, expession qui ne désigne pas tei le Kachmir proprement dit, mais l'empire dont, sons Kauichka, le Kachmir était devenu le centre.

¹ Journal of the Asiat. Soc. of Bengal, vol. XVII, 1848, p. 23.

² Konlonta figure parmi les peuples et les contrées du Nord dans les textes géographiques déjà cités du Varáha-Sanhita, ouvrage d'un astronome célèbre qui vivait au commencement du v1° siècle. (Asiat. Res. t. VIII, p. 347-)

Le royaume de Lo-ho-lo, au-dessus de Kio-lou-to vers le nord, se retrouve également dans le pays de Lahoul, qui confine à la vallée de Koulou vers le nord et le nord-est, et où les deux branches supérieures qui forment la Tchandrabhâga (Tchénab) ont leurs sources1. Le pays de Tchamba, sur la frontière nord-ouest du Lahoul, dans la direction du Kachmîr, paraît devoir répondre au San-po-ho du Si-yu-ki. San-po-ho représente sûrement Tchampâka, qui est la forme sanscrite du nom de Tchamba. La connexion géographique de ces trois provinces, qui se suivent du sud-est au nordouest depuis le Satledi supérieur jusqu'à la frontière du Kachmîr, de même que les trois noms de Kio-lou-to, Lo-ho-lo et San-po-ho dans les Mémoires du voyageur, ne laisse pas de doutes sur leur identification. Quant à l'autre nom du royaume de Lahoul, qui se lit dans le chinois Mo-lo-so et Mo-lo-p'o, il semblerait nous reporter, sous cette dernière forme, aux anciens Mâlava du Pendiab, peuple jadis renommé de cette région du nord-ouest, où il est mentionné par le Mahábhárata2 et par le grammairien Pânini, qui vivait trois siècles et demi avant notre ère 3. Les Macédoniens d'Alexandre le trouvèrent parmi leurs plus rudes antagonistes, et il est cité encore, au v' siècle de l'ère chrétienne, dans une des inscriptions (celle de Samoudragoupta) gra-

¹ La contrée de Laboul, de même que toites les vallées de cette région subalgine, est un pays foncièrement tibétain, quoique avec un fort mélange de l'élément hindou. M. Al. Cuoniogham (Lodék, p. 24) esplique le nom par le tibétain Lho-youl, pays du sud.

Dans le Digridjaya ou expédition victorieuse d'Ardjouna, épisode que M. Lassen a traduit el commenté dans son Zeitschrift für die Kande des Morgenlandes, t. III, 1840, p. 185 et 196.

³ Panini, V. 14, 114, cité par Lassen, ibid. p. 197.

Arrian. Anab. VI, ch. v et suiv. Quint. Cort. I. IX, 4 et suiv

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE.

vées sur le pilier d'Allahabad ¹. Les Malli ou Málava de l'histoire habitent, il est vrai, dans le Pendjab occidental, près du confluent de l'Akésinés (Asikai) et de l'Hydraotès (Iràvati), où selon toute probabilité ils ont laissé leur nom au Moultán (Mallasthàna); mais rien n'est plus commun, dans l'ethnologie du nord de l'Inde, que le déplacement des tribus ou leur fractionnement en plusieurs branches.

De Kio-lou-to (Koulouta) Hiouen-thsang revient vers le sud : après avoir traversé un pays de montagnes et franchi un grand fleuve (qui ne peut être que le Satledi), il arrive au royaume de Che-to-t'ou-lo, transcription qui se ramène au sanscrit Catadrou. Catadrou est le nom sanscrit de la rivière dont une corruption vulgaire, non moins barbare que la prononciation chinoise, a fait le nom actuel de Satledj; nous ignorions qu'un État soumis à un prince particulier eût porté la même dénomination. La distance notée est de 700 li, qui reviennent à 52 de nos lieues communes (non compris la réduction nécessaire pour les inégalités et les détours de la route). Cette distance, et la direction indiquée, nous amènent dans le bassin de la Sarsouti (l'ancienne Sarasvati); toutefois, l'application du nom est sujette à des difficultés. La géographie sanscrite ne fournit dans cette région aucune synonymie qui puisse répondre au mot chinois. Nous avions . pensé à Sadhourèh, un des chefs-lieux de districts de la province de Dehli dans l'Ayîn-Akbéri 2; mais la position ne s'accorde pas avec l'ensemble des distances de l'itinéraire 3, no-

¹ Journ. of the As. Soc. of Beng. vol. VI, 1837, p. 973.

³ T. II, p. 257, in-8°. Cette place est très-ancienne; car c'est là qu'avait été placée l'inscription d'Açòka qui a été depuis transportée à Dehli, où elle est connue sous le nom de colonne de Firouz-Châh.

³ Sadhourê h est assise au pied des hauleurs, près d'un des cours d'eau qui forment la Sarsouti, à une quarantaine de mitles (anglais) au nord-est de Thanésar.

tamment avec la station suivante, pour laquelle nous avons des données moins incertaines. A ne considérer que ces distances, nous devrions nous placer vers Sirtah, à l'ouest de Thanésar¹. En ceci néammoins, nous ne pouvons aller au delà d'une indication tout à fait générale, jusqu'à ce que de nouveaux textes, ou quelque heureuse découverte archéologique, nous viennent apporter sur ce-point des directions moins vagues.

La situation du royaume où Hiouen-thsang se rend ensuite, et celle de sa capitale, nous sont indiquées en quelque
sorte par une désignation trigonométrique. D'une part, le
voyageur compte 800 li, au sud-ouest (60 lieues), de Cheto-to-lo à Po-li-ye-to-lo; d'une autre part, il compte 500 li
(37 lieues), en se portant à l'est, de Po-li-ye-to-lo à Moto-lo, qui est la célèbre Mathornt, sur la Yamoună. Comme
nous sommes ici dans un pays de plaines, il suffit de retrancher un huitième ou un dixième de ces chiffres pour les
convertir en distances linéaires 3. Or, si nous cherchons sur
la carte le point d'intersection des deux distances données,
nous nous trouvons placés au milieu de l'ancien pays de Virâta, célèbre dans les légendes épiques de l'Inde, et dont le
nom, dans les dialectes populaires, se changeait en Bairotha?.

¹ Que la route de Hiouts-thang ait dû passer à l'ouest de cette localité célèbre dans les traditions héroïques et religieuses de l'Indeancienne, c'est ce que prouse l'ilinémie du voyageur, que reient la visiter après être descenda jusqu'à Mathourà, en faisant un coude trè-considérable vers l'ouest. La vue du tracé de la route sur la carte fera misuz comprendre notre observation que les plus longues esplications.

² Voyes notre remarque à ce sujet en ce qui touche aux pays de montagnes, ci-dessus, p. 323.

³ Voyez le Nouv. Journal asiat. t. 111, 1844, p. 371. Le pays de Virâta était occupé, aux temps héroiques de l'Inde, par la grande tribu des Matsya, dont la ville de Matchéry, capitale actuelle de la province, a conservé le nom (dérivé

La transcription régulière de Po-li-ye-to-lo donne Páriyátra; mais ce nom, qui dans l'ancienne géographie sanscrite appartient à la partie occidentale des monts Vindhya, est absolument étranger à la contrée où la marche du voyageur nous amène, et le mot Bairatha présente assez d'analogie avec Páriyátra pour qu'on puisse admettre dans la transcription chinoise une de ces inexactitudes dont on aurait à citer de nombreux exemples. Ce reproche, si c'en est un, est d'ailleurs commun aux voyageurs de toutes les nations et de tous les siècles, sans en excepter nos explorateurs modernes, qui ont fait souvent subir aux noms étrangers les transformations les plus bizarres. La ville de Birat (c'est indubitablement la Virâta de l'ancienne géographie sanscrite, résidence du roi des Matsva), qui nous paraît devoir s'identifier avec la capitale du royaume de Po-li-ye-to-lo, est à 36 ou 37 lieues à l'ouest de Mathourà, ce qui nous donne environ 490 li chinois; nous avons vu que dans l'itinéraire cette distance est marquée 500 li. D'un autre côté, les 800 li comptés depuis Che-to-t'ou-lo jusqu'à Po-li-ye-to-lo ne peuvent partir, ainsi que nous l'avons dit, que des environs de la Sarsonti.

\$ 6. — De Mathourâ à l'extrémité du Magadha.

En touchant à la ville de Mathourà (Mo-thou-lo), le voyageur nous fait pénétrer dans le bassin du Gange, que l'îtinéraire va sillonner dans toutes les directions. Cette terre consacrée par les plus vieilles légendes religieuses des Brâb-

probablement de Matsyarara). Le pays a reçu dans les temps modernes le nom de Chékmati. Il y a aussi une Matchivara près de la gauche du Satledj, à l'est de Loudhyana.

II.

manes et par les traditions héroiques du peuple indien, était aussi le berceau du bouddhisme. C'était là que le Bouddha Câkyamouni était né, et que sa parole avait jeté les germes féconds de sa doctrine; c'était là qu'il était mort, après une vie partagée entre la contemplation et la lutte 1. Une foule de localités des provinces centrales gardaient la tradition légendaire des courses du grand Réformateur et de ses prédications; et dans le temps où l'Inde du nord avait été soumise à la glorieuse dynastie des Goupta², fervents propagateurs de la doctrine bouddhique, d'innombrables monuments avaient en quelque sorte marqué pas à pas sur le sol de l'Inde chaque action et chaque parole de Câkyamouni. La réaction brâhmanique avait détruit plus tard une partie de ces monuments; beaucoup néanmoins existaient encore à l'époque du voyage de Hiouen-thsang, et le souvenir des autres s'était perpétué dans les traditions locales. L'itinéraire les fait tous connaître. On voit que le pieux voyageur s'était imposé la loi de les visiter tous, malgré les périls, les difficultés et les distances, comme au moyen âge les dévots pèlerins de la terre sainte suivaient de station en station les lieux consacrés par la vie et la mort du Rédempteur. Nous retrouvons dans le journal de Hiouenthsang (comme avant lui, mais avec beaucoup moins de

On sait que la mort (le hiráque) de Câlyamononi est devenue l'ère fondamentale de la plupart des peuples bouddhisses. Les travaux de la critique contemporaine, et à leur tête ceux d'Eugèue Buraoul, ont démontré que cetté poque mémorable, plus ou moins déplacée par les bouddhisses du nord, que véstait conservée avec unestitude que dans les livres des bouddhisses de Cott, que qu'elle tombe à l'année 5.53 avant l'ère chritisone. Cette date est uu phare lumineux au mille ou l'observiée des antiquités hidooses.

⁹ Depuis l'an 3:5 jusqu'en l'année 178 avant notre ère, d'après les tables de M. Lassen.

détails, dans celui de l'a-hian) les différents lieux mentionnés dans les documents originaux arrivés jusqu'à nous'; et notre lithéraire nous apporte un secours précieux, le seul à peu près que nous ayons aujourd'hui, pour éclaireir et fuer sur la carte cette topographie sacrée des livres bouddhiques.

Personne n'ignore que l'antique cité de Mathoura existe encore, sous le nom de Matra, sur la rive droite ou occidentale de la Djenna (Yamouna). De cette ville, le voyageur retourne au nord pour visiter Sa-t'a-ni-chi-fa-lo. L'alphabet harmonique de M. Stanislas Julien ramène cette transcription chinoise au mot sanscrit Sthánécvara, et la légende que rapporte notre auteur, d'une grande bataille qui fut livrée en ce lieu dans les temps antiques, ne permet pas de douter qu'il ne s'agisse en effet de la Sthânêçvara des traditions épiques, théâtre du combat gigantesque entre les Kourous et les Pandous, qui fait le fond et le nœud du Mahábhárata. Le point de départ et le point d'arrivée étant ainsi parfaitement assurés, nous sommes à même de reconnaître que la relation chinoise appelle ici une grave correction. Le Si-yu-ki, de même que Hoei-li, compte 500 li de Mo-thou-lo (Mathourà) à Sa-t'a-ni-chi-fa-lo (Sthânêcvara). en se portant au nord-est; or, la distance réelle entre Matra et Thanésar (c'est la forme que le nom de Sthánécvara a prise dans l'usage vulgaire) est de 68 lieues, mesurées au compas

Notamment dans la Vie da Bouddha, écrite au temps du troisème synode bouddhique, sous le rèpne du roi Açòka, sur des traditions et des souvenier recore vivants. Cette biographie, qui porte en ansactie le titre de Lalinevistiera, s'est conservée jusqu'à nos jours non-seulement dans l'original sanserit, mais dans des tradections tibétaines et chinoises, elle a élé traduite en français par M. Édonard Poucust sur la version bétaine (Paris, 1848, in d'1).

sur la carte, ce qui suppose au moins 75 lieues de marche effective sur le terrain; et 75 lieues répondent à plus de 1,000 li (1,013), c'est-à-dire au double précisément du chiffre donné par l'itinéraire. En outre, la direction par rapport à Mathourà est non pas au nord-est, mais au nord, en inclinant même un peu à l'ouest. La route passe par Dehli et longe constamment la rive occidentale de la Yamounâ. Peut-être cette différence de 500 li à 1,000 doit-elle s'expliquer par unc omission. Si l'on fait attention que l'ancienne Indraprastha (la Dehli actuelle), ville qui a toujours tenu un rang considérable dans cette partie de l'Inde, se trouve à mi-chemin environ de ce trajet (à 34 lieues ou 460 li de Matra, et à 41 lieues ou 553 li de Thanésar), on pourra supposer, sans trop d'invraisemblance, que le voyageur, qui pour les grandes lignes s'en tient communément aux nombres ronds, avait noté originairement deux distances de 500 li chacune, de Mathourâ à Indraprastha et d'Indraprastha à Sthânêcvara, et que l'un de ces deux chiffres aura disparu dans la rédaction définitive des Mémoires du voyageur.

De Sa-la-ni-chi-fa-le (Sthânêçvara ou Thanésar) le voyageur vient à Sau-louk-lin-na, après une marche de 400 it
vers l'est. Le groupe chinois représente le sanscrit Sroughna.

Ge royaume, dit l'auteur, était voisin, à l'est, du fleuve
King-kia (Gaingà, le Gange); au nord, il s'adossait à de
hautes montagnes, et la Yamounà (Yen-meoa-na) le coupait en deux parties '. La capitale, située près de la rive
droite ou occidentale de la Yamounà, était alors tout à fait
déserte; ses ruines seules en marquaient l'emplacement. Les
euvirons étaient néanmoins couverts d'un grand nombre de

Littéralement : la rivière Yen-meou-na coule au milieu de ses frontières.

temples bràhmaniques (Dévalayas), et il y avait aussi cinq couvents bouddhiques (Sangharamas). Près de la ville, à l'ouest de la Yamouna, s'élevaient des Stoupas, au nombre de plusieurs dizaines, érigés en mémoire des conférences dans lesquelles les maîtres des câstras (bouddhiques) avaient autrefois confondu les Brâlimanes. La distance indiquée, en remontant la droite de la Yamounà, conduit au pied des premiers gradius de l'Himâlaya, au-dessous du confluent de la Ghirri. Le sircar de Sehrana, Sehranpour, un des arrondissements de la province de Dehli, répond par sa situation à ce pays de Sroughna de notre voyageur, et les noms euxmêmes présentent une évidente analogie; mais Sehranpour, la capitale actuelle, est à 4 lieues à l'est de la Yamoună, et non plus sur le côté occidental. Dans la liste géographique du Varâha-Sanhita 1 on trouve un pays de Soaqhna parmi d'autres noms qui appartienneut à la région supérieure du Catadrou, et qui peut-être ne diffère pas du Sroughna de la relation chinoise, quoiqu'on puisse penser aussi à la ville de Soungnam du Bissahir, sur la droite du haut Satledj.

Parti de Sou-lou-k'in-na (Sroughna), Hiouen-thsaug fait 800 li à l'est de la Yamouna, jusqu'à la source du Gange 2. Il est plus que probable que par cette expression, la source da Gange, il faut entendre Gangaoutri, que les Brâhmanes regardent en effet comme la véritable source du fleuve sacré. Les 800 li représentent à peu près 60 de nos lieues communes, ce qui est bien en effet la distance indiquée par

¹ Asiat. Res. vol. VIII.

² Cette indication de la source du Gauge n'est que dans Hoei-li (p. 105); elle nous parait devoir être exacte, eu égard à la distance indiquée, quoique le Si-ya-ki dise seulement que le voyageur arriva » au Gauge ».

nos meilleures cartes à partir du site présumé de Sroughna. Sculement, lorsque le Si-yu-ki dit que près de la source la largeur du fleuve est de 3 à 4 li, il y a là plus qu'une exagération: il y a une confusion évidente.

Le voyageur redescend vers les plaines entre la Yamounà et le Gange; et, traversant ce dernier fleuve, il arrive au royaume de Mo-ti-pou-lo, sans indiquer in direction in distance. Mo-ti-pou-lo représente le sanscrit Matipoura. La suite du journal montre clairement que Hiouen-thsang nous a conduits dans le Rohilkand actuel (la partie nord-ouest de l'ancien Kôçala), entre le Gange et la Ramagañgă. La géographie sanscrite ne connaît pas dans cette région de ville de Matipoura; nous allons voir tout à l'heure quelle peut être, d'après nos sources d'informations actuelles, la signification historique du nom. Mais avant d'entrer dans cette recherche, il est nécessaire d'examiner quelles données le journal nous fournit pour rapporter à la carte cette portion de l'itinéziu.

Pour plusieurs des positions qui se suivent à partir de la source du Gange, et pour Matipoura elle-même, ces données sont extrêmement incertaines. Le journal marque áoo li au sud-est (30 lieues) de Matipoura à Kis-pi-choang-na; áo li (3 lieues), également au sud-est, de Kis-pi-choang-na à O-hi-tchi-to-lo; 265 li au sud-ouest (près de 20 lieues) de O-hi-tchi-to-lo à Pi-lo-chan-na, ayant le Gange à traverser pour arriver à ce dernier lieu; 200 li au sud-est (15 lieues) de Pi-lo-chan-na à Kis-pi-tha, nommée aussi Seng-kis-ché; 200 autres li, également au sud-est 1, jusqu'à Kis-pi-hi-ché.

Le texte porte au nord-ouest, par une erreur évidente, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

Ce dernier nom, qui répond au sanscrit Kanyākoubdja (la Canoge actuelle), nous donne un point de repère certain.

Des autres places nommées dans cette route, deux seulement ont une correspondance connue: Seng-kia-ché, qui est le Sankûçya des sources sanscrites, et dont le site, qui garde encore le nom de Samkassa, a été retrouvé de nos jours sur la gauche de la Kalinadi, à 18 lieues (245 li) au nord-ouest de Canoge; et Pi-lo-san-na, qui doit indubitablement répondre à la Karsanah de nos cartes actuelles 1, à 16 lieues (216 li) au nord-ouest de Samkassa. Ces deux positions, Samkassa et Karsanah, sont situées dans le Douab, c'est-à-dire dans la vaste mésopotamie formée par le Gange et la Yamouna. A partir de Pi-lo-san-na (Karsanah), en remontant vers la source du Gange, les autres noms de l'itinéraire (au moins les deux premiers) ne trouvent plus de synonymies sur la carte. Nous nous bornous donc ici à y pointer les positions au compas d'après les distances et les directions indiquées 2. 'O-hi-tchi-ta-lo tombe ainsi, en passant à l'orient du Gange, à 3 ou 4 lieues vers le nord-est de Bisaoli; Kiu-pi-choang-na, à environ 3 lieues à l'est de Tchandaousi; et enfin Mo-ti-pou-lo, un peu au-dessus de Sahanpour. Or, à 3 lieues de cette dernière place, et à une beure du bord oriental du Gange, nous trouvons un ancien site, depuis longtemps ruiné, dont le nom de Madaouvar, que nous donne Tieffenthaler 3, nous paraît avoir conservé l'antique dénomination, Madaouvar, selon toute apparence, vient directement du sanscrit Madhouvara : mais Madhouvara

Le groupe chinois donne le sanscril Viraçuna.

³ Ayec une faible réduction sur les distances (nous sommes ici en pays de plaines), pour les inégalités et les sinuosités de la route.

³ Descript. de l'Inde, 1. I, p. 143. Berlin, 1786, in-4°.

et Matipoura ont très-bien pu n'être que deux formes d'un seul et même nom, Mati, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, étant une prononciation locale du sanscrit Madhoa. Il est dit que de Mo-ti-pou-lo (Matipoura) Hiouen-thsang, faisant 300 li au nord (22 lieues), arriva au royaume de Po-lo-hi-mo-pou-lo, qui est représenté comme un pays que des monpou-los qui est représenté comme un pays que des montagnes entourent de tous côtés. Cette indication s'accorde bien avec notre site de Matipoura, à une faible distance des premiers gradins de l'Himálaya inférieur. Les 300 li indiqués, pris de Madaouvar en se portant au nord, nous amènent précisément à Srinagar, la capitale du Garhval, que déjà M. Alex. Cunningham avait supposé pouvoir répondre au Po-lo-hi-mo-pou-lo (Brahmapoura) de la relation chinoise.

Dans l'Hitopadésa ², Brahmapoura est une ville située au milieu des montagnes saintes (Criparvata), dénomination qui pouvait s'appliquer convenablement à une région consacrée par une foule de légendes religieuses, et où se trouvent les sources sacrées du Gange. Un passage du Rádjataranghint ³ prouve en effet que cette appellation de Criparvata, qui se rencontre en plusieurs localités de la péninsule, existait aussi dans l'Himilaya occidental.

Le nom de Matipoura, ainsi que nous l'avons dit, ne se rencontre pas dans nos sources sanscrites; mais des témoir ganges positis prouvent que le nom de Mati on Matha a été appliqué autrefois à une partie considérable du pays compris entre le Gange et l'Illimalaya. Ce nom était originairement celui d'une grande tribu aborigène, les Mathara

Journal of the As. Soc. of Bengal, vol. XVII, 1848, p. 26.

¹ II, 5, 86.

³ III, 167.

ou Mádhava, appelée aussi Madhou 1, qui fonda Mathourà sur la Yamouna, et dont les établissements s'étendirent, à l'orient de la Gandakî, jusqu'au pays de Vidêha, nommé d'après eux Maithilá ou Mithilá 2. Dans un hymne du Yadjourvéda, il est dit : « La Sadânîrâ est encore aujourd'hui la limite du Kôçala et du Vidêha, qu'occupent les descendants de Mâthava 3. » Mégasthène, qui résida plusieurs années à la cour de Tchandragoupta (environ trois cents ans avant notre ère), et qui avait écrit des mémoires sur l'Inde dont il ne nous reste malheureusement que de trop courts fragments, Mégasthène nommait parmi les affluents du Gange l'Érinésés, qui arrosait, disait-il, le pays des Mathæ 1. L'Érinésês se retrouve dans la Varânasî des sources sanscrites, qui tombe dans le Gange à Bénarès, et la contrée des Mathæ qu'elle arrose répond conséquemment à la partie méridionale du Kôçala 5. Il est dit aussi, dans le Catalogue des patriarches bouddhigues tiré par Abel-Rémusat de la grande Encyclopédie japonaise, que le dix-septième patriarche Sañ-

¹ M. Weber, s'appuyant sur les vieux documents de la littérature oupavédique, regarde la farme Mathewa comme la plus ancienne [Indicke Studien, L. I., p. p., on.es, et p. 19], et les indications positivenes qui v'y rapportent dans Mégasthène, dans les écrits bouddhiques et dans nutre auteur, montrent que c'était bien en effet la forme usuelle. La farme Madhou est dans le Bhd-oraste Pouvine, l. 1, p. 135, et l. III, p. 5-75.

² Weber, l. c. p. 178. Maîthilá signifie littéralement demeure des Maîthi.

³ Oct hymne, déjà traduit par M. Weber, se retrouve dans un des articles cousserés à la littérature vérique par M. Barthélemy Saint-Hilaire, Journal des Sanats, octobre 1853, page 63:. Le nam de Sadatof parait s'être appliqué successivement à plusieurs rivières au nord du Gange, a mesure que les établissements bribmaniques s'étendaient vers l'Orien, une vieillé légende l'ayant désignée camme formant la dernière limite de la terre sainte ou des Ârsas.

Lowerns en Masaus. Dans Arrien, Indica, ch. 1v.

Lassen, Ind. Alt. t. II, p. 691.

ghanandi, originaire de Çrāvasti ¹, désigna son successeur Gayaçāta (en l'année 74 avant J. C.) dans le pays de Mati ². Cette suite de témoignages accidentels que nous rencontrons encore dans les sources anciennes, prouve donc surabondamment que sous le nom de royaume de Matipoara, auquel il donne une grande étendue ³, Hiouen-thsang a désigné sinon la totalité, du moins une partie considérable du Kōcala ⁴.

Notre auteur mentionne dans le même pays deux autres localités, dont l'emplacement, facile à reconnaître, confirme d'autant plus celui qui se trouve indiqué d'après l'initéraire du voyageur pour le site de Matipoura. Voici le passage du Siyaki: «Sur le rivage oriental du fleuve King-kia (Gangā), à la frontière nord-ouest de ce royaume, on voit la ville de Moyo-lo, qui a 20 li de tour. Sa population est fort nombreuse, et des courants d'eau pure l'entourent comme d'une ceinture..... A une petite distance de la ville, et tout près du Gange, il y a un grand temple des dieux s'où éclatent beaucoup de prodiges... Les habitants des cinq Indes appellent ce temple la Portue du Fleuve (Gangdaderin). Dans ce lieu on obtient le bonheur et l'on efface ses crimes.

¹ Ville du Kôçala dont il sera question bientôt dans l'itinéraire de notre voyageur.

^a Abel-Rémnast, Sur la succession des patriarches bouddhiques, dans ses Mélanges Ainet. U. I. p. 123, et Lassen, Indische Alterth. U. II, append. p. vt, où la liste d'Abel-Rémusat est reproduite avec des rectifications fournies en partie par M. Stun, Julien.

³ Le royanme de Mo-li-pou-lo, selon notre auteur (ou plutôt selon les ouvrages sanscrits qui lni servaient de guide), avait 6,000 li de tonr.

⁴ Il y a encore dans la province de Gorakpour (partie orientale de l'ancien Kôçala) une tribu qui garde le nom de Méthiya. (Francis Buchanan, dans l'Eastern India de Montg. Martin, t. II, p. 463.)

⁵ C'est-à-dire un temple brahmanique, en sanscrit Dévalaya.

En tout temps les hommes des pays éloignés s'y réunissent par centaines de mille pour s'y baigner... » On ne saurait mieux déterminer le célèbre lieu de pèlerinage situé au point même où le fleuve sort de la montagne pour entrer dans les plaines, lieu que les livres sanscrits désignent en effet souvent sous le nom de Gangadvara « la Porte du Gange », quoique le nom de Hardvar (Hâridvâra) soit seul resté en usage. La ville de Mayoura (c'est le nom que représente le groupe chinois Mo-yo-lo), qui devait être sur la rive orientale du fleuve vis-à-vis de Hardvar, ou peut-être un peu plus bas vis-à-vis de Kankhal 1, ne paraît pas y avoir laissé de vestiges; mais elle n'est pas inconnue dans les sources indiennes. Selon les chroniques singhalaises, Moriyanagara fut fondée dans l'Himâlaya au temps de Çâkyamouni 2; elle est quelquefois citée comme la capitale des princes de la race des Moriya, qui lui avaient donné leur nom3. On trouve également le nom de Mayoura rangé parmi les royaumes du nord dans une carte hindoue annexée à un ancien traité de géographie pouranique, et dont M. Francis Buchanan a donné une copie qui a été publiée par M. Montgomery Martin dans son Eastern India 4. Peut-être, cependant, la Moriyanagara des Maouriya s'identifierait-elle plus convenablement encore avec l'Amrouieh de l'Ayin-Akbéri (l'Amrouah des cartes anglaises), à 9 lieues au nord de Sambhal et à 28 lieues au sud de Hardvar.

¹ Dans le Méghadoùta de Kâlidàsa, le saint tirtha est désigné sons le nom de Kankhala.

³ Turnour, Mahasanso, Introd. p. xxxix.

³ Idem, ibid. Index géographique, au mot Moriya. Tchandragoupta, qui fil de Pâtalipoutra sa capitale, étail de cette race, qui a joué un grand rôle dans l'ancienne histoire de l'Inde.

⁴ T. II, p. 19. London, 1838, in-8'.

Nous n'avons rien à dire de Kia-pi-choang-na, nom qui paraît représenter le sanscrit Gévigána, d'ailleurs inconnu. Mais 'O-hi-tchi-to-lo, dont la transcription sanscrite donne Ahichétra, rappelle un nom qui figure dans les plus vieilles traditions épiques de l'Inde; dans les sources sanscrites, c'est une ville et un royaume situés au nord des Paitchála (le Douab actuel), dont il était séparé par le Gange 1, position que confirme notre itinéraire.

Nous avons vu que de 'O-hi-tchi-to-lo (Ahikchêtra), une marche de 265 li vers le sud-ouest conduisit le voyageur à une place du nom de Pi-lo-chan-na. Le sanscrit Viracana, que représente le groupe chinois, ne se trouve pas dans nos sources anciennes; mais la place nous parait s'identifier avec la Karsanah de nos cartes actuelles, non-seulement par la convenance des noms, mais surtout par le rapport de position avec la station suivante (Seng-kia-ché), dont l'identification est certaine. Le nom de Sankácya, qui répond au mot chinois, est bien connu par les sources sanscrites. Dans le Râmâyana, un frère de Djanaka, roi de Mithilâ et de la race illustre d'Ikchyakou, fonde la ville de Sankácya « que la rivière Ikchoumati arrose de ses eaux 2 ». Or, il est dit expressément, dans un passage du Mahâbhârata 3 que l'Ikchoumatî arrose le Kouroukchêtra; de même que dans Mégasthène, transcrit par Arrien, la rivière Obματις (véritable leçon, pour Οξύμαγις que portent toutes les

¹ Lassen, Ind. Alterth. p. 602. On trouve sussi l'orthographe Ahitchitra, qui se rapproche encore plus étroitement de la transcription chinoise. Cette ville est notée dans les Tables de Ptolémée, où le nom est corrompu en λάσδέρα (VII, ch. 1, 53).

² Rámáy. 1, 70, 3, Schleg.

² Th. Pavic, Fragments du Mahübharulu, p. 18; Lassen, Ind. Alt. 1. 1, p. 602, note.

editions 1) coule dans le pays des Haçanat, c'est-à-dire chez les Pantchala, qui occupaient en effet, entre le Gange et la Yamoună, l'ancien territoire des Kourous. L'itinéraire de Hiouen-thsang est bien conforme à ces données, puisque, venant du nord-est, il passe le Gange pour arriver à Sankâçya. Déjà cette dernière place avait été mentionnée, et sa position bien déterminée, dans l'itinéraire de Fa-hian. Ce dernier, allant directement de Mathoura à Kanyakoubdia à travers le Douab, compte pour la distance d'une de ces deux villes à l'autre 25 yôdjanas, et il trouve la ville de Senq-kia-chi (Sankâçya) à 18 yôdjanas de la première de ces deux villes et à 7 de la seconde 2. Cette indication précise ne laissait pas de doute sur l'emplacement, au moins très-approximatif, du lieu mentionné. Aussi un investigateur habile et zélé des antiquités de l'Inde du nord, le lieutenant Alex. Cunningham, du corps des ingénieurs, a-t-il été assez heureux pour retrouver, en 1842, le site ancien où le nom de Samkassa se conserve encore dans la tradition locale 3, et où des ruines considérables marquent l'emplacement d'une antique cité 4. Le site est près d'Aghat-

¹ Celle altération de la leçon véritable s'explique aisément, ainsi que Schwanbeck en a déjà fait la remarque après Wilford, par le facile changement, dans quelque ancien manuscrit, du T en F.

² For-koue-ki, p. 124.

³ Cest aussi sous la forme Sankassan, ou Sankassa, que le Sañkáçya de l'épopée sauscrite est mentionné dans les livres palis. (Voy. Bornouf, dans les notes sur Fa-hian, Foe-kone-ki, p. 128, el Introduction à Uhistoire da Baddhirme, p. 170.)

La relation que M. Cunningham a donnée de sa découverte est dans le Journ. of the Roy., driat. Jose. vol. VII., 1843. p. 2. a se usiv. (C. posquiques observations de fou M. H. Elliot dans son Supplementary (Glassary of the Indian terma, p. 154, Calcutta, 1849.) Ajoutons que le nom de Sunhause ne se trouve pas sur la grande carte l'incomortrique de la Compagnic de those (feuillé 65), ce qui

Séraï, à 18 lieues au nord-ouest de Canoge (Kanyākoubdja), sur la rive gauche de la Kalandri-naddi ou Kalinadi (d'où il suit que cette rivière est l'Ikchoumati du Râmâyana et de Mégasthène), qui vient déboucher dans le Gange un peu au-dessous de l'ancienne Kanyākoubdja, après avoir arrosé une partie considérable du Douab.

Il était nécessaire de bien établir ce point important, parce que les données de l'itinéraire de Hiouen-thsang, moins précises en cet endroit que celles de Fa-hian, viennent s'y appuyer avec certitude, et qu'il en ressort une correction évidente dans le texte de notre auteur, qui met Ké-jo-kio-ché (Kanyàkoubdja) au nord-ouest de Eng-kia-ché (Sankàcva), au lieu du sud-est qu'il faut lire.

En quittant Kanyākoubdja, Hiouen-thsang vient visiter une ville nommée Na-po-ti-po-liui-lo, remarquable par de beaux édifices religieux, et située à une centaine de li vers le sud-est, sur la rive orientale du Gange. La restitution sanscrite du nom chinois donne Navadérakoula. Un lieu que nous trouvons sur la carte précisément à la distance et dans la position indiquées (a lieues ouest de Bangermow) pourrait bien conserver, dans son nom actuel de Nohbatgang, l'ancienne dénomination mentionnée par notre voyageur. Encore un site qui appelle l'examen d'un explorateur archéologue. Le bois de Ho-li mentionné par l'a-hian à sa sortie de Kanyākoubdja¹ devait être voisin de Navadêva. C'est la même distance (3 ydójanas, qui répondent à 7 ou 8 licues) et la même direction.

montre combien les cartes les plus détaillées sont encore insuffisantes, dans des recherches de cette nature, pour suppléer aux investigations locales d'un explorateur.

Foekoueki, p. 167.

De ce point, l'itinéraire marque environ 600 li jusqu'à la cité royale d'O-ya-to. C cest Ayodhyá, l'antique métropole de la dynastie Solaire. La distance, à l'ouverture du compas, est de â5 lieues, ce qui suppose au moins 50 lieues (675 li) de marche effective. Nous ferons remarquer que la Sarayoá, qui baigne Ayodhyà, est toujours désignée dans la relation sous l'appellation générique de Gañgă (Kino-kia).

D'O-ya-fo (Ayodhyā), Hiouen-thsang descend le cours de la Sarayoù (King-kia), et, après une marche de 300 li vers l'est, il arrive à 'O-yd-mou-khid, sur la rive nord de la rivière. Ces indications nous conduisent vers Soradjpour. Le mot chinois représente le sanscrit Hayamoukha, nom inconnu dans nos sources actuelles de la vieille géographie sanscrite¹.

De là, une marche de 700 li environ¹ conduit le voyageur à Po-lo-yd-kia, ville située au confluent de deux fleuves. C'est Prayāga (nom qui sous le règne d'Akbar a été changé en Allahabad), au confluent du Gange et de la Yamounhà. Du site présumé de Hayamoukha (ou des Ayoumoukhiya), la route, en passant par Djoùnpour, mesure environ 50 lieues, qui répondent à 675 li 3.

La mention qui suit est moins facile à identifier. «De Prayàga, dit le Si-yu-ki³, en marchant au sud-ouest, on

¹ M. Benfry (Guting, Gelebren Ans. 1854, p. 24) eroit reconnaitre dans le Oyd-mon-hid de notre voyageur le territoire des Ayoumonhifre, cité dans els-scholistes de Panini, et qui tiruit son nom du mont Ayoumonhifre, citi dans utreuve mentionné dans le Hariwanse (t. II, p. 401). Ce rapprochement peut être fondé, et il fizerait l'orthographe sangerite du nom; mais il n'ajout rien à l'indication de notre voyageur quant à la situation du lieu.

² Hoel-li (p. 120) indique la direction au sud-est; elle est nécessairement au sud-ouest.

³ M. H. Elliot, dans son Supplem. Glossary of the Indian terms, p. 396 et suiv.

entre dans une grande forêt infestée de bêtes féroces et d'éléphants sauvages... Après avoir fait 500 li, il (Hiouenthsang) arriva au royaume de Kiao-chang-mi1, » Ce nom est la transcription du sanscrit Kâuçâmbî 2. Il est clair, par la configuration de cette extrémité du Douab, qu'après l'avoir contournée intérieurement, le voyageur dut remonter au nord-ouest. Kâuçâmbî était une des plus anciennes villes de cette région, et il en est souvent question dans les plus vieux documents brâhmaniques; mais l'emplacement n'en a pas encore été retrouvé d'une manière certaine. Celui qu'a suggéré M. Alex. Cunningham³, et que M. Lassen paraît avoir adopté, a pour lui le nom de Kousia que portent deux villages voisins de Karra sur la rive occidentale du Gange, et les ruines qu'on voit à Karra même 4; mais la distance donnée par Hiouen-thsang n'y concorde pas, car la place n'est qu'à 1 4 lieues d'Allahabad, ce qui ne représente qu'une marche de 190 li. Les 500 li indiqués nous porteraient beaucoup plus haut dans le nord-ouest, vers la ville de Fattèhpour. Dans l'état de nos notions actuelles, nous ne pouvons nous prononcer d'une manière absolue.

Les incertitudes sont plus grandes encore pour la portion

discute cette question s'il y avait à Prayâga une ville proprement dite, avant qu'Albar y eût fondé Allahabad. A défaut d'autres témoignages, la question serait résolue par celui de notre voyageur, qui nous apprend que la ville de Prayâga avait une v'ingtaine de li, é'est-à-dire i milles anglais, de eirconférence.

- ¹ Cf. Hoel-li, p. 121, où il y a une erreur de distance à corriger.
- On trouve aussi l'orthographe Kaucambhi. Dans le pali des livres bouddhiques, le nom prend la forme Kosambi.
 - Journal of the Asiat. Soc. of Bengal, vol. XVII, 1848, p. 28.
- ⁶ Il paraît que dans une inscription déterrée parmi ces ruines, Kaṭa (Karra) est désigné comme appartenant au district (Manţala) de Kauçamba (Ariatic Res. t. IX, p. 433, d'après le Quarterly Oriental Magaz. de Calcutta, t. 1, p. 67, 1814). Cesi impliquerait au moins le voisinage de l'antique cité.

de l'itinéraire qui coupe le Kôçala. A partir de Kâuçâmbî, nous voyons d'une manière générale que la route, après avoir traversé le Gange, s'élève au nord-est pour aller passer entre Ayodhyà et la montagne, et qu'elle se porté ensuite à l'est et au sud-est pour venir aboutir aux ruines de Koucinagara, dans le voisinage de la Gandaki, d'où le voyageur revient au sud-ouest vers Vârânâsî (Bénarès). Or, sur cette courbe immense, qui présente un développement de plus de 3,000 li de Kâuçâmbî à Vârânâsî, nous n'avons qu'une seule position, Koucinagara, que nous puissions regarder comme déterminée avec quelque certitude; la correspondance des points intermédiaires est ou très-douteuse, ou absolument inconnue; Les distances et les directions fournies par notre itinéraire sont le seul guide sur lequel nous puissions nous appuyer dans cette partie du tracé de la route; et malheureusement les indications de cette nature, lorsqu'elles embrassent de longues distances, laissent toujours, nous le savons, un grand vague sur la détermination finale. Il est vrai qu'ici l'ensemble des mesures données par, l'itinéraire, avec les directions approximatives, s'ajustent assez bien au cadre général qui les circonscrit; mais ce qui n'en reste pas moins très-incertain, c'est la place plus ou moins septentrionale de la partie de la route qui va de Cràvasti à Kapilavastou, et l'emplacement précis de la plupart, sinon de tous les autres sites. Nous devrons donc nous borner aux indications données par la relation, laissant aux recherches futures des explorateurs et des antiquaires la tâche de retrouver sur le terrain même des positions dont l'insuffisance de nos données actuelles ne nous permet de hasarder l'identification qu'avec de grandes réserves. Ce qui du reste rend très-douteux le résultat même de ces investigations

locales, c'est que, dès le temps de notre voyageur, la plupart des villes auxquelles touche l'itinéraire dans cette partie de sa route étaient déjà ruinées et désertés, notamment Cravastí, Kapilavastou et Kouçinagara.

L'itinéraire, en partant de Kâuçâmbî, compte environ 700 li au nord (52 lieues) jusqu'à Kia-ché, et de là 170 ou 180 li (13 lieues) dans la même direction, jusqu'à Pi-sokia 1. Kia-ché représente le sanscrit Kaça, et Pi-so-kia donne Vaisaka. Le premier nom ne se trouve pas dans nos sources indiennes, mais le second n'y est pas inconnu. Il nous est donné sous la forme palie Bhésakala (qui suppose également le sanscrit Vaïsāka ou Vaïçāka) par un curieux passage du Bouddhavansa cité par M. Turnour², parmi les stations successives de Cakyamouni dans sa vie de prédication et d'enseignement; dans ce passage, le nom est appliqué non à une ville, mais à une solitude, the wilderness of Bhesakala. On peut songer, à Bisvah, entre la Gagra et la Goumti, à une quinzaine de lieues au nord de Laknô, ou mieux ençore à Biscipour, près du bord oriental de la Gagra, à 7 lieues environ vers le sud-ouest de Baraïtch. Bisvah est à une cinquantaine de lieues dans le nord de Karra, par la route la plus directe; la distance jusqu'à Biseïpour, en inclinant au nord-est, est à peu près la même. Cette assimilation, qui paraît au moins très-probable, placerait Kia-ché (Kacapoura) à la hauteur de Laknô et de Massoli 3.

Hoei-li (p. 122) ne mentionne pas la station de Kin-ché, et ne marque

Examination of the Pali Buddhistical Annals, dans le Journal of the As. Soc. of Bengal, vol. VII, 1838, p. 790.

³ Dans le Foc-kone-ki (p. 167, 170) Kaça (Cha-tchi) est indiqué à 13 yodiauss (52 kôs, ou 520 li, voy. la note suiv.) de Kanyakoubdja dans la direc-

De Pi-so-kia (Vaïcaka), l'itinéraire marque 500 li au nord-est jusqu'à Chi-lo-fa-si-ti, la Crâvasti ou Carâvati des sources sanscrites. Cette indication est tout à fait opposée à celle de Fa-hian, qui met Crâvasti à 8 vôdianas (à peu près 300 li) vers le sad de Cha-telii, ou Kaçapoura 1. Entre ces deux données contradictoires, nous restons forcément dans le doute; il est certain toutefois que la direction donnée par Hiouen-thsang cadre mieux que celle de Fa-hian avec la suite de l'itinéraire. Si nous nous réportons en effet à la position de Koucinagara, qui était à l'orient de Gorakpour, et à celle de Kapilavastou qui doit se chercher entre Gorakpour et les montagnes du Népâl, la ville de Crâvasti, que les deux voyageurs s'accordent à placer vers le nordouest de Kapilavastou à la distance d'environ 500 li, devait être quelque part aux environs de la Rapti supérieure, dans la partie du pays qui avoisine le pied de la montagne 2. Cette

tion du sud-ouest. Ce gisement est évidemmeut erroné; la vraie leçon pourrait être sud-est.

¹ Fee-bas-ki, pt. 17. On sait que la mesure indicane nommée yédjane comprend é Ab. La valeur da fois est trè-sariable; unis en rapprochant l'ensemble des indications itinératires de Fa-bian des indications parallèles du Si-ya-ki, on voit que le kôs était pris en général comme équivalant à 10 ît. Les Sédjainas oui 3 soit, au fieu de Soo, Dans la relation de Fa-bian, elemon de Crivatal est écrit Che-ser, mot qui représente ne les mutilitant, les fornies pracrites ou vulgaires (Smeathi ou Schar) du nom sanscrit. Fa-bian met Crivatal dus le royamité de Koçtals (Kin-sel-jo; ce qui est catac); mais il ne dit pas, copune le suppose Klapicoli dans ses notes aux ce passage, qu'elle en ful la capitale.

⁸ M. Alex. Cunningham, dans son étode sur l'itinéraire de Hiouen thang (dont il ne connaissait que l'analyre, d'alleurs exacte, qui en a été tradétité à la suite, de For-houel ji, dentuile Crévant aire ch poply. Hourse, of the Ar. Soc. of Beng, vol. XVIII, 1848, p. 38). Le texte de notre voyageur, où les deux villes sont nettemend distinguées, suffit, pour repenser cette assimilation. M. Henry Elliot, de son Géde, croit tertouver l'ancience (Partait dans un villager uni,

position a l'avantage de se lier assez bien avec le sité pro bable de Vaiçàka (Biseipour). Toutefois, nous le répétons, ces combinaisons reposent sur des données trop vagues et trop peu certaines pour que nous les présentions autrement que comme des déterminations tout à fait provisoires.

L'emplacement de l'ancienne cité royale de Kapilavautoa, où inaquit Çâkyamouni (le nom est transcrit Kie-pri-lo-fava-toa dans Hiouen-thsang, et moins exactement Kie-rei-lo-wei dans Fa-hian), cet emplacement, avons-nous dit, doit se chercher entre Gorakpour et le pied des montagnes. C'est, en effet, ce qui ressort des différents textes que Klaproth a réunis dans son Commentaire sur Fa-hian¹, quoique les indications qui en résultent soient loin d'être précises. Les tivres bouddhiques du Tibet placent cette ville tantôt sur la Bhàghirathi, c'est-à-dire sur une des branches du Gange supérieur, tantôt sur la Rôhini, rivière qui descend des montagnes du Népâl et qui vient se réunir à la Raptî, un peu au-dessus de Gorakpour.º. Tout cela n'a rien de bien précis.

dicil, garde presque le mênes nom, à 8 milles vers l'ouest de Falabads, ville moderne qui s'est lerére ped des troise d'Apdyls, (Supément, Glassery of sé Judius termi, p. 446). Si cette identification s'appuyait sur des données plus stres qu'une simple esalogie de nome, il faudrait sans donte que les indications de voyagenre, chionis, forn même qu'elles sembleant ouss porter dans une rection différente, se pliassent à no fait incontestable, et ce s'enit un grand service rendu à la géographic comparée do Köçla; unis dans l'état actuel de noi informationa, l'induction qu'i se tire de l'ensemble des deux jiinéraires pour sur sur service de l'ensemble des deux jiinéraires pour sur sur sur sur le sur service de l'ensemble des deux jiinéraires pour sur sur sur sur sur sur sur les sur sur les sur sur les sur sur les sur sur sur les sur les sur sur les sur l

¹ Foe-kone-ki, p. 199 et suiv.

² Csoma de Körös, Abstract of the Dul-va, or first portion of the Kah-gyar, Journal of the Asiat. Soc. of Bengal, vol. I. 1832, p. 9; Klaproth, notes du For-koge-ki, p. 201.

357

¹ M. Francis Bickanan a aploré, vers 1809 on 1810, tonte la valléé de la Réhind au-dessus de Gorahpour ans y rien déconvrir qui dénotât un ancien site. (Voyez l'Eastern India de M. Montgomery Martin, t. II., p. 401.) Toute cette coutré appellerait du reste nne exploration nouvelle, maintenant que l'attantion est éveillée sur son importance archéologique.

³ Il fant ici rapprocher l'itinéraire de Hiouen-thoang de celni de Fa-hian, qui avait visité les mêmes lieux et suivi précisément la même ligne deux cent quaranté ans auparavant. (Fochoschi, p. 227 et suiv.)

Les chiffres de Hoei-li (p. 128 et sulv.) sont ici fantifs et incomplets.

³ Voy, cidessus, p. 355, note i. Pa-him marque, après les 13 péginas qui répondent aux éco ii de Himosenthasang, une autre station de 12 pédjanas, qui n'est évidemment que la récapitulation des stations autrieures introduite par écreur dans le texte comme la mesure d'une marche distincte. L'exame attentif de Re-écoules, rapproché du Lalianistica o le troyeux disposes, dans leur rédaction primitive, les traditions légenduires retrouvées, sur les fieurs dis à doute siècles plus tard par les pèlerins chinois, cet examen soffit déjà reul pour reconnaître cette interpolation : le rapprochement de la rélațion de Himen-thang, dans le Si-ya-ki, îni donneune compléte évidence. Himenhang, dans le sécrpticie des Solapas efertes aux environs de Kougiagara,

quelque sorte marqué par un monument religieux ou par une légende, et dont les distances, de station en station. devaient être consacrées dans la tradition locale. Ce sont sûrement ces distances indiquées par les habitants, que les deux voyageurs ont textuellement reproduites; l'un, dans les mesures mêmes du pays (en kôs ou en yôdjanas), l'autre, en les réduisant en li suivant la proportion reçue 1. Maintenant, les 485 li du Si-ya-ki nous donneraient 36 lieues, qui peuvent sûrement se réduire à une distance linéaire de 25 ou 30 lieues, si l'on tient compte de la courbe plus ou moins prononcée que décrivait la route, et de ses inégalités de détail. Or, une ouverture de compas de 25 lieues (pour s'en tenir à la distance la plus courte) portée du site de Kouçinagara dans la direction de la Rôhini, nous conduit encore à 12 lieues au moins à l'ouest de cette rivière. Il résulterait donc de ces données que Kapilavastou devait être située à une vingtaine de lieucs au-dessus de Gorakpour, probablement dans la direction du nord-ouest; C'est la position approximative que nous lui avons assignée sur la carte, et c'est à cette position, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que nous avons rattaché celle de Crâvasti.

Toute cette combinaison repose sur l'emplacement assigné à la ville de Koaçinagara, près d'une rivière connue sous le nom de petite Gandati; à 50 milles anglais environ (à peu près 18 de nos tieues communes) est-sud-est de

mentionne de nouveau le Stoopa du Partage des Reliques, et on voit alors qu'il ne pouvait être à plus de 2 ou 3 li de la ville, du côté de l'ouest.

La proportion déjà indiquée de 10 li au keno a 6 li pour un yodjana, indique un lois de 33 ou 34 au dogré. Ce chiffre à accorde asser bien avec la valeur consue du ko dans ces plaines du Gange. Le P. Tieffentduler, qui dans sa lorgue étude tepographique du nord de l'Inde avait donné à cet objet une attention prácticulère, compte ici le koè a rission de 32 au degré.

Gorakpour. Dans un canton nommé Kousiah, près d'une petite ville ou plutôt d'un village du même nom, on a trouvé des ruines remarquables d'origine évidemment bouddhique. C'est ce lieu, déjà signalé et décrit par M. Francis Buchanan dans ses rapports officiels de 18101, et que M. Liston a visité de nouveau en 1837 2, que l'on a identifié avec la cité sainte de Koucinagara, consacrée par la mort (le Nirvana) du fondateur de la loi bouddhique. Le nom traditionnel de la localité, la nature de ses ruines, et enfin sa position, rendeut en effet cette identification très-probable 3. L'itinéraire de Fahian, qui rattache Kouçinagara à Vaïçâlî (dont la position sur la Gandakî inférieure est bien connue, comme on le verra hientôt), met la première de ces deux villes à l'ouest de la seconde, en inclinant au nord, ce qui est bien conforme au

pour la station précédente dans le même itinéraire 4.

gisement des deux sites; seulement il fait la distance trop forte. Il y compte, en deux stations, 25 yôdjanas, qui répondent à 1,000 li ou 74 lieues, tandis que la route ne mesure guère que 37 lieues. Le chissre de la première de ces deux stations, qui est de 20 yôdjanas ou 800 li, est manifestement

erroné, comme l'était aussi le chiffre de 12 yôdjanas marqué 1 The History, Antiquities, etc. of Eastern India, published by Montg. Martin, t. If, p. 357 sqq. London, 1838.

³ Journal of the Asiat. Soc. of Bengal, t. VI; 1837, p. 477.

^{3.} La réduction de la valour du li telle que nous l'ayons déterminée dans le premier paragraphe de ce mémoire, et le changement notable qui en résulte dans l'appréciation des distances, ont tout à fait modifié l'opinion que nous avions émise à ce sujet dans un premier travail sur l'itinéraire de Hiouenthsang (Nouvelles Annales des Voyages, juillet 1853, p. 119 et suiv.). Dans des recherches telles que celles-ci, dont les données fondamentales sont d'une nature si pen précise, on est souvent condamné à de longs tâtonnements avant d'arriver à la solution la plus probable.

⁴ Voyez potre remarque sur ce point, cj-dessus, p. 357, note A.

Sur ce dernier point, le journal de Hiouen-thsang ne nous fournit pas le moyen de contrôler celui de son prédécesseur. Au lieu de poursuivre sa route à l'est vers la Gandaki et le Magadha, notre voyageur revient au sud-ouest visiter Variansi (la Bénarès actuelle), qui possédait des monuments et des écoles célèbres. De Kouçinagara à Variansi, le voyageur compte 700 li en deux stations vers le sud-ouest; la route mesure sur la carte 48 licues au compas, qui en représentent de 52 à 54 pour la marche effective dans cette contrée de plainess, c'est-à-dire de-700 à 720 li. La première station de 200 li, qui aboutit à une grande ville dont on ne donne pas le nom, pourrait conduire à Radjapore, au confluent de la Gagra et de la Rapti.

Vărăṇâsi était une cité riche et populeuse. Renommée de toute antiquité comme un des principaux centres de l'enseignement brâhmanique, cette ville ne comptait qu'un petit nombre de sectateurs de la loi du Bouddha. C'était cependant une des places que Çâkyamouni avait personnellement visitées, et nombre de Stospas élevés dans les environs de la ville consacraient le souvenir de sa présence et de ses actes. Il y avait aussi à l'orient de la rivière Po-loni-ssé (Varâṇasi), dans un bois appelé en sanscrit Mrīgadāva, ou le Bois des cerfs, un magnifique couvent bouddhique où demeuraient quinze cents religieux. Les restes de cet édifice ont été retrouvés de nos jours à Sărnātâ 1, lieu situé à 4 milles anglais de Bénarès vers le nord-est. Les fouilles que le major Kittoe y a faiteş en 1851 ont révélé la démons-

¹ M. Al. Cunnidgham (Journal of the Asiat. Soc. of Beng. vol. XVIII, 1848; p. 31) conjecture que Sárnáth est une contraction populaire de Sárnágenátha ele maitre des cerás». La légende relative à ce nom est rapportée par Hiouenthasing.

tration matérielle des violentes persécutions que les sectateurs de Gâkyamouni eurent à subir à l'époque où le bouddhisme fut expulsé du nord de l'Inde. « Tout a été saccagé et brûlé, écrivait le major au sujet de ses fouilles de Sărnâth; prêtres, temples et idoles, tout a été détruit à la fois. En plusieurs endroits et à diverses reprises, j'ai trouvé par larges masses, mêlés et confondus, des ossements, du fer, du bois et des pierres ! » M. Alex. Cunningham regarde le vur siècle comme l'époque probable de ces persécutions brahmaniques et de l'extinction du bouddhisme dans les pays du Gange.

La Varinasi est une petite rivière qui débouche dans le Gange, immédiatement au-dessous de Bénarès; le nom classique a pris dans l'usage vulgaire la forme Barna. Quelques Pourânas, et beaucoup d'auteurs modernes, ont dibe et répété quela ville de Várinási (anciennement appelée Kácí) avait pris son nom de deux ruisseaux qui viennent y déboucher dans le fleuve, l'un au nord (la Varáná), l'autre au sud (l'Ari). Cette assertion ne paraît pas exacte. Il n'y a pas, sur nos cartes les plus détaillées, trace de cours d'eau au sud de la ville. Mais comme la Barna se forme de la réunion de deux ruiseaux à quelques lieues au-dessus de Bénarès, il serait très-possible que l'un de ces ruisseaux se fût nommé Así, et qu'après sa réunion à la Varànà, la petite rivière eût pris le nom composé de Varánasi qu'elle aurait communiqué à la ville.

Après avoir visité les établissements religieux des environs de Vàranasi, Hiouen-thsang fait 300 li vers l'est en

^{, 1} Les notes du major Kittor sur ses souilles de Sărpāth n'out pas été publiées. On peut voir à ce sujet une communication de M. E. Thomas, qui a repris, en 1853, la suite des excavations commencées par le major Kittoe (Journ. of the As. Sec. of Beng. vol. XXIII, 1854, p. '469).

suivant le cours, du Gange, et arrive à un royaume désigné sous le nom de Tchen-tchoa-koae. Par une exceptiou unique dans la relation, l'orthographe indienne du nour n'est pas figurée en caractères phonétiques. Les trois caractères chinois signifient Royaume du maître des combats; on trouve aussi Royaume du roi des combats. Ce serait en sanscrit, dans le premier cas, Youddhapatipoura, et dans le second, Youddhardipaoura; mais aucune ville de ce-nom n'est mentionnée dans nos sources sanscrites. La distance indiquée depuis Bénarès nous porte à Ghazipour, sur la rive gauche du fleuve. La place est certainement ancienne, quoiqu'on ne la fleuve. La place est certainement ancienne, quoiqu'on ne la voie figuere dans aucun document indien antérieur à la conquête musulmane, et que son nom actuel, dont nous ignorons l'origine, représente peut-être une forme sanscrite, Réciocura!

Ce qui suit dans l'itinéraire présente quelques incertitudes de rédaction, et nous serions disposé à y soupçonner quelque lacune; néammons l'ensemble ne laisse pas de doutes, parce que les deux stations principales qui s'y trouvent mentionnées sont d'une identification certaine. De la capitale du royaume de Tchen-tehou (Youddhapati), Hiouen-thsang fait 200 li à l'est (environ 15 lieues) jusquà un couvent appelé Aprite-kie-la-na-seng-kia-lan (en sanscrit Aviddhakarna Sañ-gháráma), littéralement le Couvent de ceux qui n'ont pas les roeilles percées. Cette indication, si la distance est exacte,

¹ Cette partie du Köçala fut occupée originairement par une populacion aborighne, dont le nont de Kaçí a eu, depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours, une très grande extension dans la région himmlayenne, et diverses localités y ant giedé leur nom. [Lassen, Ind. Alterth. L. I. p. 599; et Béd.] p. 1313 sqq.) fon saiq eu Vérlapida [Bénarès) as nomaist primitivement Káçí; la relation même de, notre voyageur nous a fuit connaître une autre ville du même nom, plus su nord dans, l'inférieur du pays. (Ci-desses, 1, 534).

nous porterait aux environs du confluent de la Sardjou (Sarayoû) dans le Gange. De là, poursuit le texte, le Maître fit environ 100 li, et, après avoir passé le Gange, il arriva à la ville bràhmanique de Mo-ho-so-lo. Il est impossible de ne pas reconnaître cette ville dans une localité dont le village actuel de Masar marque le site, à 2 lieues au sud-ouest d'Arah, au-dessus du confluent du Gange et de la Côna. Ce lieu a été signalé par M. Francis Buchanan, dans son exploration archéologique du district de Chahabad, comme trèsremarquable par des ruines de constructions religieuses qui portent le cachet d'une grande antiquité 1. L'ancien nom sanscrit a dù être Mahâsâra; c'est à cette forme que se ramène la transcription chinoise. Mais la distance depuis le confluent de la Sarayoù est de 14 à 15 lieues, c'est-à-dire de 200 li précisément, au lieu de 100 li que porte le texte. La distance marquée pour la station suivante, de Mo-ho-so-lo (Mahâsâra) à Fei-che-li (Vaiçâlî), est également trop faible. Elle est indiquée de 140 à 150 li au nord-ouest en repassant le Gange. Cette direction est exacte, ainsi que le passage du fleuve; mais la distance depuis Masar jusqu'au site de Vaicali est de 18 licues environ ou 245 li, au lieu de 145 li indiqués.

Quant à l'emplacement de l'aiglit, il ne saurait y avoir aucun doute. Les nombreuses inigiliations qui se tirent des livres bouddhigues concourent toutes à la placer au nord du Gange, à une faible distance de la rive gauche ou orientale de la Gandaki, et la suite de l'tiuéraire de notre voyageur; se rendant de cette ville au Magadha, marque à peu près 130 il en trois stations entre Vaiçati et le Gange 2,130 il

[?] Dans l'Eastern India de M. Montg. Martin; I, p. 413.

De Vaiçali à un grand Stoupa situé au sud-est de la ville, marquant l'en-

répondent à un peu moins de 10 lieues; cette distance (9 lieues et demie) est précisément celle que l'on compte depuis le fleuve, en remontant la rive orientale de la Gandaki, jusqu'à un ancien site où des ruines étendues révèlent l'existence d'une grande cité. Ce site, qui a été décrit il y a vingt ans ¹, est voisin de la petite ville de Bakhra, et un vil lage contigu semble garder dans son nom de Bassar la trace de la dénomination ancienne ². Bassar conservait encore au xvi siècle quelque chose de son ancienne importance, puisque dans l'Ayin-Akberi ² elle figure comme la capitale du district actuel de Bakhra. Ce point est un de ceux dont l'identification est maintenant hors de discussion. Coétapoura, à 30 li du confluent de la Gandaki et du Gange (un peu plus de 2 lieues), serait conséquemment à 1 lieue au nord de la ville actuelle de Hadijpour ².

Le royaume dont Vaiçáli était la capitale avait, selon notre voyageur, un pourtour de 5,000 li; mais il y a, en général, peu de fond à faire sur ces sortes de mesures du cir-

droit où s'était tenue une grande assemblée de suges, cent dit ans après le Nirciqua (en l'aninée 433 av. J. C.), de 1 à 1 î li ; de ce Sicopa à la ville de Chiérito-poule (Crétapoura) soù al y avait un grand couvent, 80 à 30 î i; de (Vetapoura au Gange, 30 li. Hoel-li (p. 136) marque en nombre rond 100 li de Vaiçali à de Chièri (p. 136) marque en nombre rond 100 li de Vaiçali à la Court, 100 p. 100 p

- 1 J. Stephenson, Excursion to the rains and site of an ancient city near Bakkra, dans le Journal of the As. Soc. of Bengal, vol. IV, 1835, p. 128.
 - 1 Bassar, pour Bassal ou Vassal.
 - 3 T. II, p. 198, édit. de Londres, in-8°.
- ¹ Pa-hian (Foe-four-ki), p. 55) désigne la partie du Gange cà débouche la Gandaki sous le nom de Béanion des cien prisère. Le sanscrit était pruet-tre partichanade. Cette partie du cours du fleuve présente en effet un remarquable agroupement d'affluents considérables; au nord, la Gandaki, au sud, la Çapa, disides! mas et l'autre en plasieur bras, dont l'enstemble, avec le cours même du fleuve, pouvait bies justifier l'appellation de Cian rivèrer.

cuit de chaque État que donne Hiouen-thsang. Ce sont des indications qui, de leur nature, ne pouvaient être que fort incertaines, et dont le chiffre est presque toujours exagéré. Le royaume de Vaiçâlî était formé, selon toute apparence, de ce que l'ancienne géographie sanscrite connaît sous le nom de Mithila, et la géographie plus moderne sous celui de Tirhout, c'est-à-dire, à prendre ce nom dans sa plus grande extension, le pays compris entre la Gandakî, la Koucikî, les montagnes du Népâl et le Gange, région dont le périple ne présente qu'un développement de deux cents et quelques lieues, ou environ 3,000 li. Vaiçâlî, à l'époque où Hiouenthsang la visita, n'était plus qu'un monceau de ruines, dont l'enceinte, encore reconnaissable aux anciennes fondations, n'avait pas moins de 60 à 70 li d'étendue (5 lieues). Cette ruine complète avait dù s'accomplir dans l'intervalle qui sépare la visite de Fa-hian de celle de Hiouen-thsang; car le premier parle de Vaiçâlî comme d'une place encore florissante.

Hoei-fi, l'historien de Hiouen-thsang; nous conduit immédiatement du pays de Vaiçâli dans le Magadha, dont le voyageur, à Cyêtappura, ne se trouvait plus guère séparé que par la largeur du Gange. Il est, en effet, plus que prohable que ce fut la l'itinéraire. Néammoins, on trouve dans le Si-ya-ki, entre la description du royaume de Vaiçâli e l'entrée dans le Magadha, la mention de deux autres pays, celui des Vridjis et le Népâl, dont il est parlé comme ayant été visités personnellement par le voyageur. Si Iliouen thsang a fait cette excursion, ce qui après tout est possible, elle a du avoir lieu dans le temps où il se trouvait un pays de Vaiçâli, et ayant que de cette ville il redescendit vers le Gange.

La capitale du royaume de Vridji (dans la transcription

chinoise le nom est écrit Fo-li-chi) était à 500 li (37 lieues) de Vaiçăli, vers le nord-est. Ce royaume pouvait avoir 4,000 li de tour; il était allongé de l'est à l'ouest et resserré du sud au nord. La capitale s'appelait Tche-thoa-na; elle-était én partie ruinée. Le pays était arrosé par un grand fleuve.

Les Vridis sont mentionnés fréquemment dans les livres bouddhiques, où leur nom est écrit Vaddji, qui est la forme palie du mot 1. Au temps du Bouddha, c'est-à-dire au milieu du vi siècle avant notre ère, ils étaient maîtres de tout le pays de Vaiçâlî jusqu'au Gange, et le roi de Magadha fut obligé d'élever un fort sur la rive droite du fleuve, dans le village de Pâțali (qui devint plus tard la célèbre cité de Pâtalipoatra, la Palibothra des Grecs), pour se défendre de leurs attaques2. Dans une légende bouddhique rapportée par M. Burnouf 3, on trouve ces mots: a Elle est belle, ô Ananda, la ville de Vaicâli, la terre des Vridjis! » On ne nous apprend rien sur leur origine et sur leur histoire antérieure; ce qui résulte seulement de nos données, c'est que les Vaddjis étaient une tribu puissante qui dominait sur la contrée comprise entre le Gange et les montagnes, à l'orient de la Gandakî. Ce pays est celui qui, dans les sources anciennes de la géographie bràhmanique, est connu sous le double nom de Vidéha et de Mithila 4, et qui plus tard a pris celui de Tira-

Burnouf, Introd. à l'hist. du Buddh. p. 57; Turnour, Examination of the Pali Buddh. Annals, dans le Journ. of the As. Soc. of Beng. 1, VII, 1838, p. 922.

^{*} Turnour, l. c. p. 998.

² Introd. à l'hist. du Buddh. p. 74. On peut comparer un passage de M. Lassen dans ses Indische Alterthunskunde, t. II, p. 80.

La synonymie, outre qu'elle résulte d'une foule de passages des grands Poèmes, est positivement indiquée dans le Lexique d'Hématchandra (IV, 41). Sur le nom de Mithild, on peut voir nos remarques précédentes, ci-dessus, p. 345.

bhoukti, dont l'usage vulgaire a fait Tirahout ou Tirhout 1. On voit aussi que les Vaddjis comptaient un certain nombre de chefs formant une sorte de fédération 2. Du reste, quoique Vaddji soit souvent pris pour le territoire même de Vaïçâlî, sans doute parce que cette ville leur avait été soumise, il en est cependant parlé plus souvent encore comme de deux choses distinctes et séparées 3; de même que plus anciennement les légendes héroïques du Mahâbhârata et du Râmâyana mentionnent simultanément le royaume de Vaïçâlî et celui de Vidêha, dont Mithilâ était la capitale. Si l'on veut bien faire attention que la contrée dont il s'agit peut représenter, en étendue, une superficie égale à six de nos départements, on comprendra que; sans avoir pu former deux états bien puissants, les royaumes de Vidêha et de Vaïcâli, de même que plus tard ceux de Vaïçàli et de Vaddji, représentaient deux principautés encore assez respectables, et telles que de tout temps l'Inde en a compté un si grand nombre.

La notice de Hiouen-thsang prouve qu'au milieu du un siècle les Vaddji avaient été refoulés loin de Vaiçâli dans la zone septentrionale du Mithilâ, sur les confins de la mon-

Un dictionnaire sancrit que cité M. Lassen, le Tridudujeché (Lassen, la Jud. Altert, l. 19. 33, n. 1), donne comme proporme les trois nom gargaphiques de Vidide, Nichemi et Tribubachit. Nichemi est feit men alteration de nom des Litechavit, la tribu kechstriyt qui dominait à Valçalla su tempo de Çâymononi, et à laiquelle apparenant la familit de Câlya, dont le réferentieur boudhitquei est isux. Le Lingu-Pounday, alliguei par M. Wilson (Vidine Part, p. 4a), identific assui le Tribuotu avec Videla. Au resuc, cets identité de l'antique contrée de Mithill ou Vidèha wree le Tirbout actuel est une notion ence vivante dans le pars, sansi que nous l'apparent se savant explorateur des bisses provinces gangétiques; M. Fraucia flamilton (dans l'East-India de M. Montg, Martin, t. III, p. 36).

² Turnour, dans le Jaarn, of the Asiat. Sac. of Beng. t. VII, 1838, p. 994.

³ Idem, l. c. p. 929; Maharanso, trad. par le même, c. 1v, p. 15, etc.

tagne. Ils y occupaient alors la bande de pays boisé connue aujourd'hui sous le nom de Makváni, Deux choses établissent cette identification, le nom de la capitale des Vaddjis et la distance indiquée depuis Vaicali. Cette distance, nous l'avons vu, est de 500 li, qui répondent à 37 lieues; la direction est au nord-est. Ce chiffre, réduit d'un sixième selon la proportion ordinaire dans un pays médiocrement accidenté, pour le reporter à la carte, revient à 31 lieues environ; et à 31 lieues précisément vers le nord-est du site de Vaïcâlî, le compas vient tomber à Djanekpour, village auquel se rattachent d'antiques souvenirs traditionnels comme l'ancienne capitale du pays, et qui est encore pour les Hindous du Tirhout un but de pèlerinage très-fréquenté 1. Djanaka, dans les livres sanscrits, est le chef de l'antique dynastie des rois de Vidêha 2, et leur capitale recut d'eux leur nom. Dianakapoura. Quoique la fin du nom soit altérée et mutilée dans la transcription chinoise, Tche-chou-na ou Tchenchou-na, les traces de la dénomination indigène s'y peuvent encore reconnaître. Plusieurs rivières qui descendent des montagnes pour aller se réunir au Gange traversent le pays. La plus considérable est la Bagmatti (la Bhaqavati des sources

I Pr. Buchanan Hamilton, Account of the Kingdom of Nepal. p. 45 et. 61. M. Francis Hamilton eat le même qui fut chirgé plot sturd (aous le nom de Francis Buchanan qu'il portait escore) de l'exploration d'une partie du Béhar et da Bengale, exploration dont les rapports, longtempa enfouis dans les archives de la Compagnie des Index, ont fourni, en 1838, à M. Mongrey Martin la matière exclusive des trois gros volomes qu'il a publiés (ann y mettre le nom de M. Buchanan) sous le titre de History, antiquinies, trapport phy, and statistics of Entera India. — Le P. TieBenthaler, dans su Description de History antiquinies (I, 1, p. 431), avait déjà mentionné Djandapar comme un lieus fameux dans cette partie de l'Indec.

³ Lassen, Ind. Alterth. t. I. Beil. p. XIII; Weber, dans les Indische Studien, I. I. p. 172.

sanscrites); c'est surement le grand fleuve dont parle Hiouenthsang dans sa notice. Hiouen-thsang ajoute que pour aller du pays des Vridjis au Népâl on avait à parcourir une distance de 1,500 li au nord-ouest, à travers des montagnes. Il n'est pas douteux que la dénomination de Népála ne se doive appliquer ici à la vallée de Khatmandou, qui est le Népâl proprement dit et le siége de la culture intellectuelle de la région himalayenne. Khatmandou est, en effet, au nord-ouest du pays des Vridjis; seulement la distance de 1,500 li (110 lieues) paraît trop considérable, bien que dans des pays de montagnes, tels que celui-ci, les intervalles mesurés sur la carte s'augmentent sur le terrain dans une proportion très-forte.

Une dernière remarque. Hiouen-thsang dit que, parmi les Indiens du nord, les Vridjis étaient aussi connus sous le nom de San-fa-chi. Les règles de transcription de M. Stanislas Julien ramenent ce groupe au sanscrit Samvadji, Nous. ne trouvons ce mot ni dans les sources sanserites ni dans les livres bouddhiques; mais quand on se rappelle cette particularité notée dans les chroniques, que les Vaddjis obéissaient à un certain nombre de petits ehefs réunis en une sorte de confédération 1, on est tenté de voir dans la dénomination mentionnée par le voyageur l'expression de ce fait, sam en sanscrit, de même que le ouv des Grecs, exprimant la réumon de plusieurs choses en une. Samvadji serait la Confédération des Vridjis ou Vaddjis, Nous rappellerons à ce sujet, au moins comme une coincidence assez curieuse. que, dès une haute antiquité, les rois du Prâtchya en général (c'est-à-dire des provinces orientales de l'Inde gangétique),

i Turnour, dans un passago déjà cité de son Examen des chroniques bouddhiques (Journal of the As. Soc. of Beng. t. VII, 1838, p. 994).

et en particulier ceux de Vidéha, ont porté le titre honorifique de Samrádj, qui équivalait presque à celui de roi des rois.¹.

5 7. -- Le Magadha 1, '

Le royaume de Magadha, où le voyageur nous fait maintenant pénétrer, forme une division très-importante de la relation de Hiouen-thsang. Cette terre où s'était élevé; douze siècles peut-être avant l'ère chrétienne, un des premiers royaumes áriens du bassin du Gange, et qui joue un rôle éminent dans les traditions héroïques de la grande épopée hindoue, dut au bouddhisme une nouvelle consécration, et elle en a gardé une célébrité historique plus grande encore et plus générale. Le Maqadha est la terre sainte des bouddhistes. C'est là que leur prophète, le Bouddha Câkyamouni, s'éleva par la méditation et les austérités au degré de sainteté qui fait participer la nature humaine à la sagesse divine; c'est là qu'il commença ses prédications et forma ses premiers disciples; ce fut là qu'après sa mort eurent lieu plusieurs assemblées solennelles, où furent débattus et mis par écrit les dogmes et l'Évangite de la loi nouvelle. Aussi tout le pays s'était-il couvert, dès les premiers siècles de la réforme bouddhique, d'un nombre infini de monuments religieux, et il s'y était élevé une multitude de couvents (Viháras) où se pressaient les religieux voués à la vie ascétique. Ces maisons de retraite y étaient si nombreuses, que

¹ Extrait de l'Aitaréya-Brdhmana, donné par Colebrooke dans son Basai sur les Védas (Asiatie Res. t. VIII p. 409, édil. de Londres, in-4"). On peut voir sur ce titre Lassen, Ind. Allerth. t. 1, p. 809, et Weber, Ind. Stud. t. 1, p. 179.

Les détails très-circonstanciés de cette partie de la relation ont nécessité, pour le tracé de l'itinéraire, une carte supplémentaire à une échelle beauconp plus grande que celle de la carte générale.

le Magadha en reçut, selon toute apparence, la dénomination de Terre des Viháras, d'où s'est formé le nom vulgaire de Béhâr qui lui est resté! Un des objets principaux du voyage de Hiouen-thsang dans l'Inde, comme avant lui de celui de Fa-hian, était de visiter en détail cette térre consacrée; aussi en voit-il tous les lieux que signalaient des constructions religieuses et où se perpétuaient les traditions des origieuses de détail de la continue par le cours des aiècles et plus encore par le retour de la prépondérance bràhmanique, n'y sont pas éteintes, même aujourd'hui; le Magadha continue encore d'être une contrée sainte entre toutes, où afflue chaque année une multitude de pèlerins². De nos jours, ce pays a commencé à éveiller l'intérêt des explorateurs, et plusieurs anciens sites ont été reconnus et décrits³; mais un plus grand nombre encore

³ Béhar et Bahar sont des corruptions musulmanes passées dans l'usage européen. Le véritable nom de la province et de sa ville capitale est Vibar, l'usage vulgaire supprimant dans la prononciation l'a final du sanscrit (Fr. Buchanan, dans l'Entern India de Monte, Martin, t. I. p. 80.)

On n'y compte pas, au rapport de M. Francis Buchanan, moins de quatrevingt-six lienx de pèlerinage. (Eastern India de Montg. Martin, t. 1, p. 57.)

Le Béhar méridional, ¿cut-l-dire l'ancieu Magadha, a été étudie et décrit par M. Francis Bachanna (18-0); que nous venous de citer dans la uste précédenté (19-5, unui la note de la p. 36-8); pais as description, malheuremement abrégée en beaucoup d'endroits par l'éditour de ses Bapports officieis (M. Montstepen y Marris), laisse encore à désirer lunt pour les détails géographiques que pour la partie archéologique. Sous ce dernier rapport, un officier fe l'ambrée des landes, le rappier Kittes, et déjà combié querpe sacunes dans plasieurs notices publiées par le-Journée de la Index, et de Galc. et plus ancientement (en 180-9). le haadre aint firt retrouvre le site le plus curieurs partiet de tont le Magadha, au moite par l'antique de ses légendes historiques, celui de Chirivvadja, cette antique résidence des premiers rois du pays dont l'arpdion épique sous ait tremmis le sourpair. Mais, au total, il reste encore beaucoup à l'ure dans ce champs ir riche en usus un desidarbannes que nons avens viene bene par la riche en sus uns de délarbannes que non avens viene coup à faire dans ce champs ir riche en sus uns de délarbannes que non avens viene des presents de la reste de la reste

reste à reconnaître et à décrire. Ici, comme pour le reste de l'Inde, l'étude sérieuse du pays et de ses monuments commence à peine, de même que celle de ses populations et de son passé historique. La publication des documents anciens, tels que la relation de notre pèlerin bouddhiste, fera beaucoup pour. Jes progrès de cette étude, en provoquant et en dirigeant tout à la fois les investigations locales.

La première ville que voit Hiouen-thsang, après avoir passé le fleuve, est Pélalipoutra (Po-to-li-tseu-lo-ling). Cette ville est la moins ancienne de toutes les métropoles de l'Inde gangétique; mais elle est pour nous la plus célèbre, à cause de l'Illustration que lui a donnée la relation de Mégasthène. La ville était située sur la rive droite ou méridionale du Gange, vis-à-vis du débouché de la Gandaki et au confluent même de la Côṇa, qui s'est déplacé depuis, et s'est porté à 7 jieuse plus à l'ouest¹. Pélalipoutra, lorsque Fa-hian la visita deux cent trente et un ans ayant Hiouen-

ment senti dans le courr de cette partie de notre traváil. Dans beaucoup de cas, les indications du voyageur chinois auraient certainement selli pour nous faire cretower les sites qu'il mentionne, si nous avions eu pour point de comparaison une carte plus complète que celle du Bengal Atlas, du major Rennell, et la carte du Bengal et du Béhar de Tasni (Calcutta, 1841).

i "Cest ce definerment de l'embouchner de la Gona qui a si longtemps jeté de l'incertitude sur la situation de l'ancienne Politodera, dans l'embarras où l'on était d'accorder les indications préclase de Mégasthène, témain oculaire, avec l'état des lieux si différent aujourd'hoi. Le major Rennell le premier si avait de la Carle de Gonge a feprowisé [Memoir on a May of Hindostan p. 53, 1793], et ses informations furent cimmées plus sur (d. 1810 par celles que M. Francis Buchains recentitus les lieux (Montg. Martin. Entern India, l. 1, p. 1). On trouve à ce sujet des détails encore plus précis d'aut un Mémoire spécial de M. Ravaisabur, publié en M. St. et accompagnét dance sequises, oi le moi titrate l'ancien cours de la Gou (Journal of the Arins. Sec. of Broagh, vol. XIV, 1845, p. 137). Il paralt que la formation de nouveau lit de la Gona inférieure date le l'année 33-9.

thsang, était encore en pleine prospérité; notre voyageur, hui, n'y trouva plus que des ruines. Un quartier d'un millier de maisons s'était seul maintenu sur la rive du fleuve, et composait alors toute la ville : l'emplacement de cette petite ville, ainsi que le voyageur la distingue, nous est sirement indiqué par celui de la Patra actuelle, seul vestige de l'ancienne Páṭalipoutra¹. On pouvait encore reconnaître les restes des anciens remparts qui avaient, au rapport de Hiouentsang, 70 li de tour, c'est-à-dire plus de 5 de nos lieues ordinaires. Hiouen-thsang sait que le nom originaire de Pàtalipoutra avait été Kousoamapoura, la ville des fleurs (Kousoamapoura, la ville des fleurs (Kousoamapoura, la ville des fleurs (Kousoamapoura), notion confirmée par nos documents sancrits, aussi bien que par les sources bouddhiques!

De Pâțalipoutra, Hiouen-thsang se dirige vers Gayd, lieu particulièrement sanctifié par le long séjour et les mortifications de Çâkyamouni, La ville existe toujours sous le même nom, et elle n'a pas cessé d'être un objet de profonde vénération pour les Hindous. Elle est à 2 a lieues environ au sud de Patna (par la route directe), en inclinant un peu vers louest. Hiouen-thsang compte, en six stations, 485 li (36 lieues), chiffer qui suppose des changements de direction et de grands détours dans la transcription et de grands détours dans la transcription chinoise), et celui de, Glabhadra (Chi-lo-po-to-lo), deux des stations mentonnées par l'ituéraire entre Pâtalipoutra et Gayà², ont pu

Patna, forme vulgaire du sanscrit Pattana, signific simplement « la ville ».

Voici le résumé de l'itinéraire :

De Pâțelipoutre à un Vibéra ruiné, ou sud-ouest	205 li.
De ce convent au Vihira de Tileçikya, au sud-ouest	100
A use graude socutagne, au sud-onest	90.
Au couvet de Gounemati, au nord-ouest	3o
Au couvent de Cilabhadra, biti sur tue montague, en aud-ouest	30
A le ville de Gayà, après eveir pessé la rivière de Nairandjanà, au sud-ouest	40 \$ 50

laisser leurs noms aux villages de Thélari et de Bhadéra, situés à peu près aux points où conduisent les distances et les directions indiquées par rapport à Gayà.

Une certaine confusion s'est introduite dans les notices relatives à cette dernière ville. On a voulu distinguer deux Gaya, une Gaya hindoue, qui serait la ville actuelle, sur la gauche de la Phalgou, et une Gaya plus ancienne, dont il n'existerait plus que des ruines informes, plus haut dans la plaine; cette dernière serait la Gaya des légendes bouddhiques et des inscriptions, et on la distinguerait de la précédente par la dénomination de Bouddha-Gayá 1. La vérité est qu'il n'y a jamais eu deux villes de Gaya. La Gaya actuelle, que les géns du pays appellent la vieille ville pour la distinguer d'un quartier nouveau construit par les soins d'un résident anglais 2, et que l'on nomme Sahebgandj (Sahibarama « la ville du Lord »); la Gaya actuelle, disonsnous, est bien la ville des vieilles légendes, celle que vit Câkyamouni et que visitèrent Fa-hian et Hiouen-thsang. Elle est située sur une éminence rocheuse, à l'extrémité nord-est d'une montagne connue dans les légendes sous le nom de Gayaciras ou Gayacircha (aujourd'hui Gayasir), à une petite distance de la rive gauche ou occidentale de la Phalgou; Sahibgrama est au bas de cette éminence, entre la vieille Gaya et la rivière. Les termes bien précis de la relation de Hiouen-thsang et de celle de Fa-hian, rapprochés de la description détaillée que l'on doit à M. Francis Buchanan, ne laissent aucune incertitude. A 6 li au sudouest de la ville de Gayà (un peu moins d'une demi-lieue)

Walter Hamilton , Deser. of Hind. I. I; p. 267, 1820; Klaproth , notes sur le Foe-kone ki, p. 277.

^{*} Francis Buchman, dans l'Eastern India, t. I, p. 48 et suiv.

s'élevait le sommet de la montagne divine, que couronnait un Stoupa construit par le roi Acôka, A 17 ou 18 li de la ville, dans la direction du sud-ouest (une lieue et quart). on arrivait au Bôdhivrikcha, ou Arbre de l'Intelligence, qu'entourait une enceinte de murailles dont la porte orientale faisait face à la rivière Nairandjana, à la distance de 2 à 3 li (environ dix minutes de marche). Un peu plus haut, la Nâirandjana reçoit par sa droite ou à l'orient un autre torrent, la Mahî (Mo-ho) ou Mahânada, et les deux rivières réunies forment la Phalqou, qui passe sous la ville de Gayà et continue de là son cours au nord vers le Gange. Le nom de la Phalgou n'est, du reste, prononcé ni par Hiouen-thsang, ni par Fa-hian; il semble que pour eux la rivière de Gayà ait gardé le nom de Nairandjana 1. Le lieu où s'élevait l'Arbre de l'Intelligence était une terre particulièrement sainte; c'était là que le Bouddha Câkyamouni avait séjourné six ans au milieu des méditations et d'une austère pénitence; là aussi s'étaient accomplies la plupart des actions consacrées par la tradition, et dont un grand nombre de Stoupas ou colonnes pyramidales ont marqué la place2. Aussi, selon les expressions de Hiouen-thsang, « on n'y voyait partout, sur une étendue d'un yôdjana, que des monuments sacrés. » C'est précisément cette masse de monuments de toute sorte, Stoupas, temples, Viharas ou couvents, saccagés par le zele de la réaction brâhmanique ou ruinés depuis tant de siècles

¹ Daus les cartes anglaises, le cours supérieur dé la Phalgou, au-delsus de Gayà, porte encore le nom de Niladjan, ou Niladjai, La prenonciation locale est Niringtekya. (Francis Buchanan, dans l'East. India, 4. 1, p. 14.)

² Cette partie de la Vie du Bouddha forme les chapitres xvii à xxy du Lalitavisifira, traduit en français, sur la version tibétaine, par M. Éd. Foucaux, p. 336 et suiv. Le chapitre xix (p. 362 et suiv.) est en partie consacré au Bédhimanda, on Siége de l'Intelligence. (Yoy. Burnouf, trad. du Lottus, p. 349.)

par l'action destructive des éléments, qui a couvert la plaine, à la distance de 2 à 3 lieues au sud de Gaya, de ces monceaux de débris informes qu'on a désignés sous le nom de Gaya de Bouddha ou Gaya des Bouddhistes, Bouddha-Gaya. Au reste, cette dénomination de Bouddha-Gayá, si elle n'appartient pas aux temps où la religion de Câkyamouni florissait dans le Magadha, remonte cependant encore assez baut, puisqu'on la trouve dans une inscription du x° siècle copiée dans ces ruines, en 1785, par Wilmot, et traduite par M. Wilkins1, L'Arbre de l'Intelligence existe tonjours, pour la plus grande sanctification des fidèles², ainsi que l'empreinte du pied de Bouddha mentionnée par les voyageurs chinois; seulement cette empreinte est aujourd'hui attribuée au dieu Vichnou, dont le Bouddha Çâkyamouni, selon la doctrine brâhmanique, n'aurait été qu'une inçarnation3. Dans ce pays de ferveur religieuse, c'est ainsi que les croyances se succèdent et s'absorbent, plutôt qu'elles ne se détruisent.

Au bord oriental de la Mahanada et de la Phalgon, à

- ¹ Asiat. Rez. t. 1, p. 286, édit. de Londres, in-4°. M. Fr. Buchanan a des doutes sur l'authenticité de l'inscription (Eutern India, t. 1, p. 70); cette incertitude même confirme d'autant plus l'origine relativement moderne du nom de Bouddha-Gaya appliqué à ce site.
- On nomme actuellement cette empreinte Vicknoupada. (Eastern India, t. 1, p. 57 et suiv. et p. 55.)

l'opposite de la ville de Gavà et de son territoire consacré. commence une chaîne de montagnes granitiques qui s'étend dans la direction du nord-est en un arc de 13 à 14 lieues de développement 1. Cette chaîne, ou plutôt ce groupe de montagnes, forme comme le noyau du Magadha, dont il occupe le centre. Des pics élancés le couronnent, de sombres vallées en occupent les mystérieuses profondeurs, et sur leurs pentes ombragées de forêts épaisses la nature déploie tour à tour les sites les plus grandioses ou les aspects les plus sauvages. De tels lieux sont tout à la fois une défense et une retraite. Aussi les plus anciens rois du pays y avaient-ils établi leur capitale au fond d'une vallée presque inaccessible, et les grottes s'étaient peuplées de picux solitaires. Câkyamouni, pendant son séjour dans le Magadha, avait porté ici ses prédications; après sa mort, il s'y était élevé de nombreux Viháras. Hiouen-thsang ne pouvait manquer de les visiter. Il est difficile d'identifier les détails de sa route, tels que les donne le Si-yu-ki, à cause du défaut d'une bonne carte topographique de cette partie du Béhar; quelques points, cependant, se peuvent reconnaître et fixent d'autant mieux la direction générale de l'itinéraire2,

· Il est aisé de voir que cette partie de l'itinéraire longe ou

¹ Fr. Buchanan, l. c. p. 251.

² Ainsi que nous l'avons fait pour la route de Patalipoutra à Gaya, nous allons trenscrire ici la route de Gayà à Ràdjagriba, avec les directions et les distances, telles que les donne la relation originale;

A l'est (plus exactement sud-est) de l'Arbre de l'Intelligence, on passe la rivière Nairandjans.

Plus loin, à l'est, on passe la rivière Mo-ho (Mahi ou Mahanada).

On eutre dans une grande forêt, et après une centaine de li à travers des déserts, onarrive à la montagne Kin-lin-lo-po-to-chua (Koukkoutapadaghiri, ou la Montagne du pied du Coq), qu'on appelle aussi Krou-lou-po-to-chaa (Gouroupadaghiri) la Montagne du pied du Gourou.

silionne la chaîne de montagnes dont nous avons donné tout à l'heure une idée générale. Du point de départ au point d'arrivée, c'est-à-dire de Gayâ au site de Kouçâgâra, la direction générale est au nord-est. Les chiffres partiels de la route donnent au total environ 300 li (22 lieues); mesurée au compas sur la carte, la ligne est de 16 lieues, différence qui est bien en rapport avec la nature montagneuse du pays. Des différentes localités mentionnées, les seules qui aient été vues de nos jours par des Européens, et que nous puissions identifier d'une manière certaine, sont celles qui avoisinent la ville même que la relation nomme Kouçâgâra. Ce. nom n'est pas connu dans nos sources sanscrites1; dans celles-ci la place est mentionnée sous deux autres noms, Ghirivradja et Râdjagriha. La première de ces deux appellations, qui se trouve déjà dans le Râmâyana et dans les itihasas du Mahâbhârata, remonte à une haute antiquité; la seconde est une dénomination postérieure. Hiouen-

De Îà à la montagne Fo-to-fa-na-chan (Bouddhavanaghiri) la Montagne de la forêt du Bouddha, vers le nord-est, 100 li,

De là à la foret *I se-tchi-lin* (Yachtivana), où il y a un Stoupa bâti par le roi Açôka, vers l'est, 30 li. A une dizaine de ll au sud-ouest de la foret, au midi d'une grande montagne, il y a deux sources d'eau chaude,

De Yachtivana à une grande montagne au sudest, 6 à 7 li. A 5 on 5 li, qui le nord de cette montagne, il 7 u une autre montagne indée. Cétait le le litebi Vylas vivait judis dans la retrafte. A 4 ou 5 li au nord-est de la montagnie de Vylas, il 7 u une autre petite montagne, également isolée, dans les Bances da lagnelle on a creacé des clambrées et mille hommes pourraient is tenir assis. A l'asign aud-ouest de cette montagne creunée, il 7 u une autre montagne, égalemente précé de grottes, que les Indémis appellent le policié des désauras.

Du milieu de la grande montagne située au and de la montagne de Vyasa, à la ville de Koucagara, vers l'est, so li.

Dans la légende épique de l'origine de Ghirivradja, Vasou, fondateur de la ville et du royaume de Magadha, était fils de Kouça. (Rdmdyana, 1, 34 et suiv. Schleg. Cf. Lassen, Ind. Alterth. (1, p. 604.)

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE.

thsang sait que, dès les plus anciens temps, Kouçâgâra avait été la résidence des rois du Magadha; lorsqu'il la vit elle était entièrement ruinée, et les ruines couvraient une étendue considérable. Fa-hian, deux siècles et demi auparavant, en parle aussi comme d'une place déserte et inhabitée 1.

Ce dernier voyageur indique bien la situation de l'ancienne Râdjagriha » au milieu de cinq montagnes». Dans les livres sanscrits, les cinq montagnes de Ghirivradja sont souvent mentionnées comme une localité célèbre dans les vieilles légendes. Ce site, non moins remarquable par sa disposition naturelle que par ses légendes héroiques ou religieuses et par ses souvenirs historiques, n'est pas resté inçonna aux explorateurs modernes. Le P. Tieffenthaler le signalait déjà, au milieu du dernier siècle (1765), dans sa Description de l'Hindoustan³; en 1820, il a été u et décrit par un diaïna au service du colonel Mackenzie. La notice

² For-kone-ki, p. 262 et suiv.

⁸ Dans la Malabhárota, I ne canq montagone de Ghirirredja sont nomméne Valdera, Varelha, Viclahha, Richighiri et Tchnitysla, (Voy, Lassen, Ind. Altersh. L. III, p. 79;) Dans les sources houdalbhques, ces sons ne présentent pas seuloment une certaine modification de forme par unite de l'eux transcription palicie. Genui d'autre cus sont outs à flat différents. M. Turonor les donne sinsi dans son Esamer des Annales tembhinjaux (Journal of the Ar. Soc. of Bengds, 1, II), p. 92;37; Julquil; Philhor, Vipontale, Pandane et Ghighladan. Ce deraifer nom est manifestement le Grédhrakoolta, don'Il itera question tout à Theure. Le Pandieva, old Politica, est toujouri nommé, dans le Lallismintera, le roi der Monta (Lallismintera, 10 voi der Monta (Lallismintera, 2003). Villet famiente et de su ceinture de montagone, d'après les indications combinées des souvres anceiments et des se ceinture de montagone, d'après les indications combinées des souvres anceiments et des su ceinture de montagone, d'après les indications combinées des souvres anceiments et des su ceinture de montagone, d'après les indications combinées des souvres anceiments et des su ceinture de montagone, d'après les indications combinées des souvres anceiments et des su ceinture de montagone, d'après les indications combinées des souvres anceiments et des su ceinture de montagone, d'après les indications combinées des souvres anceiments et des su ceintures de montagone, d'après les indications combinées des souvres anceiments et des su ceintures de montagone, d'après les indications combinées des souvres anceiments et des surportes contemporation.

^{. 3} T. I, p. 637 : Radjgbir est à 6 milles sud de Bébar, à 3 (milles) sudouest de Pevapour. Le la élèvent cien montagnes sur lespuelles on voir des mouuments des Saraugues (Bouddhistes), parce que Mahabir (Çâkyamouni) mean sur ces montagne une via austère. »

que cet indigène en a donnée est curieuse; nous en citons seulement un passage : « Marchant au milieu des montagnes de Bâdighiri, y est-il dit, j'arrivai à une place découverte, scmée de ruines dans une étendue d'environ 4 milles du sud au nord et de 2 milles de l'est à l'ouest. Aux quatre points cardinaux de cette ville ruinée sont quatre collines : à l'orient, le mont Oudayatchala, au sud Manikyaghiri, à l'ouest Souvarnaghiri, au nord Vipoulaghiri. Ce'fut au milieu de ces quatres collines que Srénika Maharadja 1 fonda sa capitale, à laquelle il donna le nom de Râdjagrīha ou Ghiripoura (Ghirivradja), nom qui s'est modific par la suite en Radjohiri, » Viugt-six ans plus tard, le major Kittoe a exploré de nouveau ces localités et en a tracé un relevé topographique qui aide beaucoup à se reconnaître dans les descriptions antérieures 2; selon sa notice, les cinq sommets les plus apparents du pourtour de la vallée sont actuellement désignés sous les noms de Ratnaghiri, Biplaghiri, Buibharghiri, Sonaqhiri et Oadayaqhiri3. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer dans ces cinq noms ccux qui se rapportent aux dénominations antérieures et ceux qui en différent. Les ruines de l'antique Râdjagriha occupent le centre de la vallée; elles sont connues dans le pays sous le nom de Hansataour 4.

Hiouen-thsang mentionne dans la valléc de Kouçâgâra, aux alentours mêmes de la ville, plusieurs Stoûpas élevés

Vimbisara.

Journal of the Aniat. Soc. of Beng. vol. XVI., 1817, p. 958 et suiv. Il est singulier que M. Francis Buchanan, dans son exploration de l'ancien Magadha, n'ait pas eu connaissance de la vallée de Ghirivstája, quoiquil ait parlé des montagenes qui la couvrent au nord. (Eastern ladia, s. 1, p. 78 et 259.)

³ Kittoe, l. c. p. 958.

^{*} C'est du moins ainsi que le nom se tit dans la Notice du major Kittoe.

en mémoire des différents faits de la vie du Bouddha; puis il visite successivement les points les plus remarquables de la vallée. Il mentionne le mont Gridhrakoita, ou le Pic du Vautour (Ki-li-ol-ol-kiu-lo), à 1 à ou 15 li au nord-est de la ville, cé qui est exact !; le mont Vipoula (Pi-pou-lo) vers le nord-ouest ?; où il y avait autrefois cinq cents sources d'au chaude, dont il ne reste plus que quelques dizaines, circonstance confirmée par les explorateurs contemporains ².

La nouvelle Rédjagriha, fondée par le roi Vimbisàra, prédéesseur d'Adjàtaçatrou contemporain du Bouddha Çâl-kyamouni (la fondation date conséquemment de six cents ans environ avant J. C.), était située dans la plaine, à l'issue même du défilé qui donne accès de ce côté à la vallée des Cinq Montagnes. Au temps de Hiouen-thsang, la ville était habitée par des Brahmanes, auxquels, selon la tradition locale, Açôka en avait fait don 4. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un village, qui a gardé le nom de Radjghir, à une quinzaine de milles anglais au sud-ouest de la ville de Béhar; mais les ruines considérables qu'on y voit encore, et surbout les vestiges de l'aucienne enceinte qu'on y peut

1 Voyez, sur la earte, le plan particulier de la vallée de Ghirivradja. Fabian (p. 269), écrit Khi-tehé, et il dil que ces pics sont les plus élevés des cinq montagnes.

² A l'oues de la porte borés e de la ville, dit le texte, Suivani l'esquisse du major Kittoe, qui a servi de base à la nôtre, la direction du Vipoula, par rapport su site ruiné de l'ancienne ville, est nord-nord-ouest.

M. Francis Buchanai (dans ! Eastern India, I. I., p. 357) donne des déuils circonstanciés sur les sources chandés du mont Viponla. Il y a des sources thermales en d'autres endroits de la montagne, notamment au pird du Vaibhars. Ces dernières sont connues sous le nom de Tapobas. (East. Ind. 1. I., p. 78 et 353; C. Jaurnal of the A. Soc. of Pons. 1 III, p. 366.)

Açoka, selon les Tables de M. Lassen, occupa le trône du Magadha depuis 263 avant notre ère, jusqu'en 226. Le règne d'Açoka est une époque de splendeur dans l'histoire du bouddhisme de l'Inde.

suivre, et que M. Francis Buchanan a décrits , annoncent assez l'importance passée de cette capitale du Magadha.

En partant de Rādjagrīha, Hiouen-thsang fait une trentaine de li au nord et arrive au couvent de Na-lan-to (Nālanda Vihāra). Six anciens rois du Magadha, avaient băti successivement en ce lieu six maisons religieuses, et çes six couvents, réunis plus tard dans une enceinte commune, avaient formé ce vaste et magnifique Vihāra de Nālanda, où résidaient en tout temps dix mille religieux. L'Inde n'en possédait pas de plus riche ni de plus célèbre. Fa-hian, qui avait aussi visité Nălanda (dont il écrit le nom Na-lo) le met à 1 yòdjana (4 kôs) à l'est de la nouvelle Rādjagrīha.⁵

Des ruines très-considérables que l'on trouve à 7 milles (anglais) au nord de Radighir, nous paraissent indubitablement indiquer le site de Nálanda. Sept grândes cours quadrangulaires qui s'y reconnaissent encore marquent streunent l'emplacement des édifices particuliers que l'on avait réunis dans une enceinte commune³. Ges ruines sont contigués à un village dont le nom même de Baragong⁴, qui représente le sanscrit Vhâragarana, indique, en effet, la proximité d'un

Montg. Martin, Eastern India, t. I., p. 86. Dès le temps de Hionen thang ces murailles étaient délabrées; mais on en pouvait reconnaîte la tracé dans une étendue d'une vingtaine de li (environ une lieue et demie, où près de à milles anglais), Si-yu-ki, t. II, p. 33.

^{*} Foe-koue-ki, p. 262.

⁵ Gar mines ont été décrites par M. Francis Buchasana (Eastera India de Montg. Martin, t. 1, p. 95 et suivr.), et plus récemment par le major Kittoe dans ses notes sur les places de la province de Béhar mentionnées par Fa-hian (Journal of the Asiat. Soc. of Bong. vol. XVI., 847, p. 955). Elles sont à distance à peu précègale (7 milles) de Radighir (la nouvelle Radigagriha) et de la ville de Béhar, vers l'onsett de cette derriber place et an ord de la primière.

M. Kittoe écrit Bargaon; Gaon et Gong sont les formes que le sanscrit Grâma (bourg ou village) a prises dans la prononciation vulgaire.

couvent bouddhique. Il paraît, au surplus, qu'avant la construction successive des six couvents dont la réunion forma le Vihára de Nàlanda, il y avait là un village de ce nom (probablement le Barangong actuel); car il en est question dans. les documents singhalais relatifs à la vie de Câkyamouni . Hoei-li (p. 149), et le Si-ya-ki (t. II, p. 41) rapportent une légende sur l'origine de ce nom.

Hiouen-thsang séjourna cinq années entières dans l'établissement de Nàlanda, « où chaque jour une centaine de chaires étaient occupées, et où des milliers de disciples suivaient, sans interruption, les leçons de leurs maîtres. » Hiouen-thsang, pendant ce long séjour, y fit une étude approfondie de la langue brahmanique. C'est ce qui explique l'esactiude générale des transcriptions phonétiques des mots indiens dans la relation, aussi-bien que des traductions qu'il donne en même temps de chaque nom (toujours significatif en sanscrit); et c'est aussi ce qui a permis à M. Stanislas Julien (à la condition, il est vrai, d'avoir parcouru à son tour le cercle tout entier des études bouddhiques et sanscrites du docteur chinois) de restituer avec une certitude absolue la forme sanscrite des noms propres répandus dans la relation.

Enfin le voyageur se remet en route. A 8 ou 9 li (moins de 3 kilomètres) vers le sud-ouest, il arrive à la ville de Kieon-li-kia (Koulikà?), au centre de laquelle on voyait un

[&]quot;Turnour, Eramination of the Pall Buddhärteal Annals, Journal of the Ass. See, of Bengal, 1.11, 333, p. 998. Cent stort que Murmon (Inord. Ast. da Buddh, ind. p. 19) a regardé Nilanda, dont le pali fait Nulada, comme le mémo tienqu'un bourg de Nila, cité cassis para il es lieux vinités par le Buddha Galyamouni (Turnour, 1814. p. 1950. Ce bourg de Nila, dont parté Pa-bian, qui écrit Ni-la (Foekowa-h., p. 155), élait situé aux portes de Pâşakpoutra, dru côté du and-est.

Stoûpa érigé par Açôka. A 20 ou 22 li de cet endroit, vers le sud-est (un peu plus de 4 milles anglais, une et demie de nos lieues communes), Hiouen-thsang mentionne une autre ville sous le nom de Kia-lo-pi-na-kia, dont la transcription sanscrite doit être Kalapinaka, Une bonne carte topographique du territoire de la ville de Béhar permettrait peutêtre d'y retrouver ces deux localités. A 35 li environ dans la direction de l'est, le voyageur arrive à une montagne appelée In-to-lo-chi-lo-kia-ho-chan, nom dans lequel les règles de transcription de M. Stanislas Julien font retrouver l'appellation sanscrite d'Indraçailagouha « la Grotte du Rocher d'Indra». Sur la croupe orientale de ce rocher il y avait un Vihâra appelé Senq-so-kia-lan (Hañsa Sanghârâma), ou le « Couvent de l'Oie ». Klaproth 1 a identifié cette localité avec celle que Fa-hian mentionne sous la dénomination chinoise de Siao-kou-chi-chan, c'est-à-dire la Petite montagne du Rocher isolé, à 1 vôdiana au nord-est de Nâlanda 2; et les remarques du major Kittoe tendent à faire retrouver le site dans le rocher remarquable couronné aujourd'hui d'une chapelle musulmane, qui s'élève près du fort de la ville de Béhar 3. Les distances données par Hiouen-thsang peuvent en effet s'y accorder, aussi bien que celle que marque Fa-hian.

Après avoir quitté le couvent d'Indraçăilagouhâ, Hiouenthsang porte ses pas au nord-est, dans la direction du Gange. Il mentionne successivement le Couvent de la Colombe (Kapôtika, Saāghārāma) à 150 ou 160 li vers le

¹ Foe-koue-ki, p. 263.

¹ lbid. p. 262.

³ Notes déjà citées sur les localités du Béhar mentionnées dans l'innéraire de Fa-hian, Journ. of the As. Soc. of Beng. vol. XVI, 1867, p. 956.

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE.

nord-est1, lieu près duquel, à 2 ou 3 li au sud, il y avait une montagne isolée surmontée d'un Vihâra; puis, à 40 li au sud-est, un couvent voisin d'un grand Stoupa; puis à 70 li. au nord-est, près des bords du Gange, un grand et populeux village, également voisin d'un Stoupa; puis enfin, à une centaine de li, vers l'est (la direction véritable de cette dernière marche, indiquée par le cours même du Gange, est au sud-est), le village de Lo-in-ni-lo (Rôhinilâ), avec un couvent. Tout ce que nous pouvons dire de ces dernières stations, c'est qu'on y voit d'une manière générale que la route du voyageur fait plusieurs crochets à travers l'angle nordest du Magadha, avant d'atteindre le village de Rôhinila que nous retrouvons dans le Roynallah de la carte de Rennell, lieu situé sur la rive droite ou méridionale du Gange près de Balgada, à l'extrémité la plus orientale de la province de Béhar.

5 8. — Depuis la sortie du Magadha jusqu'à la côte du Dràvira, point le plus méridional des courses de Hiouen-thsang dans l'Inde.

A partir de Rôhinilà, la route du voyageur se porte à l'est comme le cours du Gange. Hiouen-thsang compte 200 li (15 lieues) de Rôhinilà à la capitale du royaume de Llan-na-chân (Hiranya-Parvata). Les circonstances qui accompagnent, dans la relation, la mention du royaume d'Hiranya sont caractéristiques. La capitale, que le voyageur ne nomme pas, ou plutôt qu'il semble désigner sous le nom même du pays (ce qui lui est très-habituel), était située sur le Gange, et près de là une montagne vomissait de la fumée.

¹ Nous soupçonnous qu'il y a faute dans ce chiffre, et que le nombre vrai devrait être de 50 à 50 li.

La place que fliouen-thsang a ainsi désignée ne peut être que Monghir. Une rangée de hauteurs vient du sud s'y terminer au Gange, et ces hauteurs renferment, dans une étendue de 20 à 25 milles anglais, à partir de Monghir, une chaîne continue de sources thermales qui indiquent assez la nature volcanique du sol 1. Ce sont évidemment les Hiranya-Parvata on Montagnes d'Or du voyageur, Monghir est, d'ailleurs, d'une haute antiquité; elle est mentionnée dans le Mahâbhârata sous le nom de Môdâghiri, comme la capitale d'un royaume contigu à ceux de Banga et de Tamralipta, c'est-à-dire aux parties inférieures du Bengale actuel 2. Les 200 li du voyageur équivaudraient à 42 milles. anglais; la distance effective de Rôhinilà à Monghir, par la route directe, n'est que de 32 à 33 milles. Quant aux empreintes attribuées au Bouddha, la légende a laissé des traces dans la tradition locale 3. De Monghir à Tchen-po (Tchampa). où le voyageur arrive ensuite, on ne compte aussi que 35 milles, en longeant la droite du Gange; le journal y marque 300 li, qui vaudraient plus de 60 milles. La route de Hiouenthsang aura fait sûrement un détour dans l'intérieur, où il avait à visiter des reliques du Bouddha. Hiouen-theang mentionne, à 140 ou 150 li au-dessous de Tchampa, une île sur le Gange où l'on avait construit un temple au sommet d'une montagne escarpée. La distance indiquée répond à 30 milles anglais, et cette distance nous amène précisément au rocher de Patarghât, qui répond bien à la des-

Monig, Martin, East. India, I. H. p., 166 à 100, add. p. 179. Dans Lassen, Ind. Alt. 1. p. 536. Postérieurement, l'usage parait avoir introduit la forme Moudagajair, iausi que le nom se lit dans la celèbre inscription de Monghir (As. Ret., 1. p. 115), et les pandits n'ont pas manqué d'en rattacher l'origine au monni Moudgals.

Fr. Buchanan (Hamilton), dans l'East. India, t. II, p. 56.

DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE.

cription du voyageur, et qui a été de tout temps un but de pèlerinage 1 .

A 400 li de Tchampa, le voyageur arrive à un royaume dont le nom, dans sa forme chinoise, est Kie-tchou-ou-ki-lo, qui repond au sanscrit Kadjouqhira; une variante chinoise (Kie-ching-kie-lo) donne Kadjingara. Or, la grande carte du cours du Gauge de Rennell indique, à 2 milles au-dessous de Farrakabad, précisément en face des ruines de Gour qui s'étendent sur la rive opposée du fleuve, un village sous le nom de Kadjéri qui présente une analogie remarquable avec le Kadjoughira de la relation chinoise. Le lieu est à 92 milles (460 li) du site de Tchampa, en longeant la rive du Gange, et à 85 milles seulement (425 li) si l'on coupe le contour assez profond que décrit le fleuve. Il y a toute apparence que nous retrouvons ici le site oublié d'une ancienne ville royale: Le petit royaume dont Hiouen-thsang nous fait connaître la situation n'est pas d'ailleurs absolument ignoré dans les sources hindoues. La liste géographique du Mahabharata mentionne un pays de Kadjingha parmi les peuples de l'Inde orientale², mais sans désignation plus précise; et dans un traité de géographie qui ouvre une des chroniques singhalaises, la ville de Kadjanghélé-Niyangamé est citée comme se trouvant dans la région orientale du Djamboudvîpa 3.

¹ Pr. Bechanne (Hamitton), dans l'Estr. India, vol. II, p. 7et 63 aq. II y a des déalls circonisantés sur cette renarqueble localité de Platraphia, seré dai estimits d'un Poupula local, dans les Rechrechte de VI, Francklin sur le sité de Palibothra (Inquiry, etc. 1ⁿ part, p. 58 et p. 58 et p. 6x, Lond., 615, iné¹). On ne lit pas no pleus sans inétre la description qu'en a duante l'évalue Heber, doirney tirsegh the upper provinces of India, t. 1, p. 268 et mir. könd. 158, ine²).

^{· 1} Vishna Purána, p. 196, note 163.

Sacred and historical Books of Ceylan, édités par Upham, t. II. p. >44.
Niyangamé nous paraît représenter le sanscrit Náráyanagránia; mais nous n'o-

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que le Kadjanghélé du chroniqueur bouddhiste est absolument idenique, sauf la modification que subissent les mots sanscrits
en passant dans les idiomes vulgaires, au Kadjüigara du
voyageur chinois. Quant au site de Kadjéri, il ne paralt pas
avoir attiré jusqu'à présent l'attention des voyageurs. Les
rapports de M. Francis Buchanan, très-succincts sur cette
partie du Bengale, ne le mentionnent pas. C'est un point
que nous signalons, parmi tant d'autres, aux explorateurs
futurs.

De Kadjingara, Hiouen-thsang continua d'avancer à l'est. dit la relation, « et, après avoir fait environ 600 li, il arriva au royaume de Poun-na-fa-t'an-na ». Ce groupe chinois est la transcription régulière de Poundra-Varddhana, et le Varddhana sanscrit est un territoire bien connu de la contrée des Poundra, c'est-à-dire du Bengale intérieur, dont la ville de Bardvan, au nord-ouest de Calcutta, conserve le nom aisément reconnaissable. Bardvan, il est vrai, est au sud de Kadjéri, et non pas à l'est; mais la route du voyageur avait gardé d'abord; en continuant de descendre le cours du Gange, sa direction générale au sud-est, et nous savons, par une foule d'exemples analogues que fournit l'itinéraire, qu'il est très-habituel au voyageur de se contenter de noter la direction initiale, sans tenir compte des changements ultérieurs. La distance marquée est d'ailleurs suffisamment exacte. De Kadjéri à Bardvan on compte environ 135 milles anglais, qui feraient 650 li.

Ce qui suit dans l'itinéraire est d'une identification beau-

sons bajarder aucune conjecture sur l'application de cette partie du nom pali. Le sens sersit-il Néréyanagrana du pays de Kadjangara, on les deux mots ne forment-ils qu'un nom?

coup moins certaine, ou du moins plus vague; il y a même désaccord entre la relation personnelle de Hiouen-thsang et son historien Hoei-li 1. Le voyageur dit que de Poundra-Varddhana il fit qoo li à l'est jusqu'au royaume de Kia-moleoa-no (Kâmaroûpa), d'où il revint au sud vers le royaume de San-mo-ta-tch'a (Samôtața), à 1,200 ou 1,300 li du précédent, puis à l'ouest jusqu'à Ta-mo-li-ti (Tâmralipti), 900 li; que de là, tournant au nord-ouest, il fit 700 li jusqu'au pays de Kie-lo-na-soa-fa-la-na (Karna-Souvarna); et enfin, que revenant au sud-est, il arriva, après une marche de 700 li, au royaume d'Outch'a (qui est le pays d'Outkala, des livres sanscrits, et l'Orissa septentrional de la géographie actuelle). Tel est le récit du voyageur. Son historien lui fait suivre un itinéraire notablement différent. Il le conduit de Poundra-Varddhana au pays de Karna-Souvarna, 900 li au sud-est; de là, dans la même direction, mais sans marquer la distance, au pays de Samôtata; de cette dernière contrée à Tâmralipti, comme dans le Si-yu-ki, goo li à l'ouest; puis, de Tâmralipti au pays d'Oatch'a, 700 li au sud-ouest. Entre cette rédaction et celle du Si-ya-ki il n'v a pas à hésiter un instant, non-seulement parce qu'une relation originale est toujours préférable à un récit de seconde main, mais aussi parce que la version du Si-yu-ki est plus complète et mieux liée que celle de Hoei-li.

La situation du pays de Kâmaroûpa est bien compue; dans son application la plus ordinaire, et certainement dans celle qu'en fait notre relation, c'est la partie occidentale de l'Assam, au nord et à l'ouest du grand coude du Brahmapoutra. La direction générale, par rapport à Bardvan ou Varddhana, est le nord-est, et les 900 li indiqués nous 1 Cf. le Si-ya-ki, t. 11, p. 76 et Hoei-li, p. 180 et suiv.

conduisent seulement à l'entrée du Kâmaroûpa. Il ne paraît pas, d'après cela, que Hiouen-blang s'y soit beaucoup avancé; ce qui n'a pas lieu d'étonner, puisqu'au rapport-même du voyageur la loi de Bouddha n'avait pas pénétré dans le Kâmaroûpa, et qu'il n'y existait pas up seul Vihâra. Il faut dire toutefois que la distance de goo li depuis Vardhana se concilie asser mal avec les 1,200 ou 1,300 li de la position suivante, distance qui semblerait devoir être plus courte que la précédente, et non plus longue. Nous ne serions pas éloigné de croire qu'il y a une faute dans le premier nômbre. Heureusement cette incertitude sur un point où aucune ville n'est nommée importe peu à l'ensemble de notre étude, et ne trouble pas les positions générales, les seules que nous avons à fixer ici.

. Pour déterminer l'emplacement au moins approximatif du royaume de Samôtața, nous avons une double indication : il était au sud du Kâmaroûpa, à la distance de 1,200 à 1,300 li, et à l'est de Tâmalitti (dont le site est bien. connu), à la distance de 900 li. Cette dernière base, combinée avec la première, nous place nécessairement vers l'embouchure commune du Brahmapoutra et de la branche orientale du Gange. Il est dit en esset que le pays était voisin de la mer, et que le sol en était bas et humide. Ce royaume comprenait peut-être la province actuelle de Dakka, entre le Gange oriental et le Brahmapoutra, et certainement une grande partie, sinon la totalité du delta du Gange, ce qu'on nomme les Sanderbands. En dehors de la relation de Hiouen-thsang nous avons rencontré le nom peu connu de Samôtata dans deux documents indiens : d'abord dans l'inscription de Samoudragoupta (sur le pilier d'Allahabad) où le royaume vassal de Samata figure dans le même groupe

391

que le pays de Kâmaroùpa¹; et, en second lieu, dans la liste géographique du Vardha-Sanhita, ouvrage des premières années du vi siècle ². Dans ce catalogue, le nom est écrit Sandtata.

Parmi plusieurs noms de peuples ou de pays, voisins de cette firontière de l'Inde, que mentionne Hiouen-thsang, celui de Chi-li-tcha-ta-lo, entre Samàtaṭa et le Kàmaroùpa, nois paraît devoir répondre au pays de Silhet, en sanscrit Crikatta, quoique la transcription régulière du groupe chinois soit Grikchatra, ou peut-être plutôt Grikchtar. Grihatta n'est pas donné par d'anciens textes, que nous sachions, et ce pourrait être la forme maintenant consacrée d'une altération vulgaire. Nous ne nous arrêterons pas aux autres noms, qui n'appartiennent pas à l'Inde, et sur lesquels nous n'aurions à donner que des conjectures.

La ville de Tamalitti, où Hiouen-thsang arrive après avoir quitté le royaume de Samôtata, est un de ces points d'une identification évidente qui permetrent tout d'abord de déterminer au moins la direction générale et les grands contours de l'itinéraire, et qui aident à retrouver les points intermédiaires. Il est déjà question du pays de Tâmralipta dans les légendes épiques, et la capitale, mentionnée fréquemment dans les livres bauddhiques sous la forme palie de Tâmalitti (qui a fourni ègalement la transcription chinoise Ta-mo-li-ti), est restée jusqu'au xur' siècle au moins le principal entrepôt commercial et un des ports les plus

¹⁴ Jears. of the As. Soc. of Bengt. U.V., 837, p. 979. Le règné de Samoudras geopta apparitent à la première moitié du 11st siècle de notre ère. Dans l'inscription de Samoudragoups, la varie lecture est Somanda, selon la reprasque de M. Lassen (Ind. Alt. t. III. p. 681). Samotata signifie : bas pays littoral s. ² Atial. Res. L. XIV. p. 435.

importants de IInde orientale. L'ancien nom, 'altéré par l'usage vulgaire depuis l'arrivée des musulmans dans le Bengale, se prononce aujourd'hui Tamlouk; la place est sur 'une large rivière qui se réunit bientôt après au vaste estuaire de la Hougli-(le bras le plus occidental du Gange), à quelques lieues de la mer. C'est à Tâmalitti que Fa-hian s'était embarqué pour son retour en Chine; l'intention de Hiouentisang avait été aussi d'y prendre passage sur un navire pour se rendre au royaume de Sûñhala (Ceylan), où il avait appris que la loi du Bouddha était en grand honneur. Un religieux de l'Inde lui persuada d'y aller plutôt par terre. « Vous éviterez ainsi, lui avait-il dit, les dangers d'une longué navigation, et vous pourrez visiter en chemin les monuments sacrés de l'Odra (l'Orissa) et des autres royaumes du sud. »

Mais avant de porter ses pas dans cette direction, Hiouenthsang fait une longue pointe au nord-ouest de Tâmalitti, jusqu'à un royaume dont le nom, dans l'orthographe chinoise, prend la forme de Kie-lo-na-sou-fa-la-nou. Cette transcription cache les deux mots sanscrits Karna-Souvarna, et la distance de 700 li, dans la direction indiquée, nous porte vers une rivière connue dans l'ancienne géographie sanscrite sous le nom de Souvarnaréka (la Sabanrika des cartes anglaises), et de là au cœur même d'un territoire dont le nom-actuel de Singboûm a conservé sans trop d'altération le sanscrit Sinhabhoumi « la terre des Lions ». Or, comme nous savons d'ailleurs que les Karna sont un des peuples aborigènes de l'Inde orientale, qu'ils ont dominé longtemps sur la partie sud-ouest de notre Beugale actuel, à l'orient du Magadha, et que des tribus de ce nom se trouvent eucore dans les cantons montueux qui s'étendent depuis le Béhar méridional jusqu'à la Godâvari, nous nous expliquons, sans peine l'existence d'un royaume de Karia arrosé par la Souvaria. Si, comme il y a de fortes raisons de le eroire, il territoire de Sinhabhoumi, qui pouvait être compris dans le royaume de Karia-Souvaria, est le même pays que la contrée de Lata ou Lala, qui avait eu jadis pour capitale une ville nommée siñàppaura, et qui est célèbre dans les chroniques bouddhiques de Ceylan comme la terre natale de Vidjaya, premier eolonisateur hindou de l'île de Lankâ¹, on comprendra mieux cette longue excursion de notre voyageur au fond d'un pays à demi sauvage situé en dehors des routes battues⁴.

De Karna-Souvarna Hiouen-thsang fait 700 li au sud-est

M. Lassen, l'illustre auteur des Antiquités de l'Inde, reporte, nous le savona, cette terre de Lala, patrie originaire de Vidjaya, à l'autre extrémité de l'Inde centrale, et l'identifie avec le Lada ou Lar du Sourachtra, connu des Grecs sous le nom de Lariké (Indische Alterth, t. II, p. 97 et 101); mais cette concordance nous parait absolument incompatible avec les différents textes des chroniques singhalaises où il est question de la patrie originaire de Vidjaya. D'abord, il serait asses malaisé de comprendre comment une nombreuse colonie, qui serait partie de la Lariké du Goudjerât, aur la mer occidentale, aurait traversé sans nécessité la largenr tout entière de l'Inde, o'est-à-dire quelque chose comme 600 à 700 liencs de chemin à travers les contrées sauvages du Gondvaua, pour venir chercher un port d'embarquement (Tâmalitti) sur la côte orientale, En second lieu, plusieurs passages des livres palis montrent clairement que cette terre de Lala, où Vidjaya était né, confinait au pays de Vange, c'est à dire au Bengale (Radja Rumacari, dans la Collection d'Upham, t. II, p. 27; Turnour, Examination of the Pali Buddh. Annals, dans le Journal of the As. Soc. of Beng. t. VII., 1838, p. q3e, etc.), Enfin, pour nous en tenir à un texte décisif, il résulte expressément d'un passage du Mahavanso, que la terre de Lala était entre le pays de Vanga et le Magadha (Mahav. c. vi, p. 43). Nous n'affirmons pas d'une manière absolue que le canton de Singboûm ou Sinhabhoûmi soit le Lala de Vidjaya, qui avait Sinhapoura pour capitale; maia il est . certain du moins qu'il répond à toutes les conditions exigées par les textes; et que la pointe qu'y fait Hionen thsang, sans raison apparente, est nue présomption de plus.

2 Les canions montagneux qui couvrent nu sud le Béhar et Baghaipour,

pour arriver au royaume d'On-tek'a (dans la transcription chinoise). C'est le pays d'Oukala des livres sanscrits, l'Otriya ou Orissa de la géographie actuelle. Ce royaume était vaste, car le voyageur lui donne 7,000 li de tour, qui répondent à 500 licues! La capitale était dans une situation élevée. Hiouen-thsang ne la nomme pas; mais on voit par les chroniques locales que la dynastie des Kéçari, qui régnait sur l'Oùryadêça au vn' siècle, faisait sa résidence à Djadjpoar (Djàdjapoura), ville qui existe encore sous le même nom sur la droite de la Bitarani? La frontière sud-est du royaume touchait à une grande mer; et il y avait là une ville importante nommée Tché-li-ta-to-tek ing (Tcharitra-poura), nom qui signifie la ville da Départ. C'était un lieu d'embarquement très-fréquenté.

La distance marquée par le voyageur, prise depuis Siñhapoura, nous améne précisément à Djadjour. Quant au port de Tcharitra, c'est peut-être la Tcharta menitionnée dans les chroniques locales comme une des anciennes résidences des rois du pays; mais le site ne nous en est pas

Les premières stations, à partir du royaume d'Outkala, sont fort incertaines. Hiouen-thisang compte d'abord 1,200 fi (89 lieues) vers le sud-ouest jusqu'à un pays maritime qu'il appelle Kongyu-tho; puis de 1,400 à 1,500 li dans la nième direction (107 lieues) jusqu'au royaume de Ka-ling-kia

renferment encore de nombreux vestiges du culte houddhique. (Heber, Narrative of a Journey through the upper provinces of India, t. 1, p. 184, London, 1828, in-8°.)

Sur les limites et l'étendue de l'Qutkaladeça ou Orissa, à diverses époques, comp. Surling, An Account of Orissa, dans les Asiat. Res. 4. XV, 1825, p. 163 et suiv.

^{*} Stirling, I. c. p. 268. Cf. Hamilton, Descr. of Hind. t. II, p. 46.

(Kalinga). La correspondance de Kong-yu-tho nous est tout à fait inconnue; seulement la mention d'un « coufluent de deux mers » doit nous placer au voisinage du vaste les Tchilka, qui est comme une mer intérieure à côté de la mer du Bengale. La distance indiquée paraît trop forte, ainsi que la suivante, qui nous amène, selon toute apparence, à Kalingapattana (Kalingapattana de nos cartes); mais nous ignorons quels circuits intérieurs la route a pu décrire, outre que, dans les contrées telles que celles-ci, où les communications intérieures sont peu faciles, les chilfres notés par le voyageur se trouvent toujours plus élevés que ne l'indiquerait la carte.

De Kalinga, Hiouen-thsang note un parcours de 1,900 li vers le nord-ouest (140 lieues environ) jusqu'au royaume de Kiao-sa-lo (Kôcala); et de là, revenant au sud, il fait environ 900 li (67 lieues) jusqu'à Ping-ki-lo, capitale du royaume d'An-ta-lo (Andhra). Nous réunissons ces deux stations, parce que si la première est d'une identification trèsvague, la seconde nous conduit enfin à un point que nous regardons comme assuré. Le nom d'Andhra a joué un grand rôle dans ce qu'on peut nommer le moyen âge hindou. Dans les temps voisins de notre ère, les rois d'Andhra étendirent au lois par les armes leur puissance et leurs conquêtes, et une dynastie de cette race régna jusque dans le Magadha, Mais la patrie native du peuple andhra, était le haut pays qui domine le Télingana ou Kalinga méridional, notamment la région comprise entre la Krichna et la Godavari. Cétait la le berceau et le siége principal de la race; c'était là qu'était située Varangal, la capitale de leurs princes. C'est là aussi que se place le royaume d'An-ta-lo de notre voyágeur, et le nom même de Varangal se devine aisément,

malgré la mutilation que la transcription chinoise semble avoir éprouvée, dans le Pinq-ki-lo de Hiouen-thsang. Quant au Kôcala, on sait que ce nom s'est appliqué dans l'Inde ancienne à deux contrées distinctes : le Kôçala du nord (Outtarakôçala), entre le Gange et l'Himâlaya, et le Kôçala du sud (Dakchinakoçala), au midi du mont Vindhya, comprenant ce qu'on nomme aujourd'hui le Gondvana et le Bérar. L'existence du Kôcala du sud comme royaume est attestée par le Mahábhárata, par les documents pouraniques et par les inscriptions du Dékhan; nous avons à peine besoin d'ajouter que c'est vers celui-ci que nous conduit Hiouen-thsang. La double distance indiquée depuis Kalingapoura jusqu'au Kôçala, et du Kôçala à la capitale du pays d'Andhra, semblerait devoir nous placer vers le confluent de la Venvà et de la Varadà, qui vont grossir de leurs eaux réunies la gauche de la Godàvari; mais c'est une estime qui reste forcément très-vague. On s'apercoit que nous touchons ici à un sol que nos explorateurs ont à peine abordé, et dont les antiquités sont encore à peu près inconnues; et dans l'absence d'indications tant soit peu précises, nous voulons éviter les conjectures sans base.

Partant de Ping-hi-lo (Varangal), et prenant, dit la relation, la direction du sud à travers des forêts et des plaines désortes, Hiouen-thsang arrive au royaume de To-na-kie-tsekia, qu'on appelait aussi le grand An-ta-lo.

Le premier des deux noms sous lequel le voyageur désigne ce royaume revient au sanscrit Dhanakatakka, dénomination qui nous est d'ailleurs inconnue. Nous soupconnerions que le nom de Danaka s'y trouve caché. On sait quelle a été autrefois la célébrité légendaire de ce nom dans tout le sud de la péninsule; dans son application plus strictement territoriale, les documents tampuls le font commencer à la Godàvari, là précisément où la relation chinoise nous place en ce moment. La seconde appellation donnée par Hiouen-thsang, celle de Grand An-ta-lo, est indubitablement Mahândhra, pour Maha Andhra; et il ne peut s'agir que de la ville royale de Mahêndrî, la Râdjamahéndri des chroniques tamoules, place ancienne, située dans une position magnifique sur la rive droite de la Godàvarî, à une dizaine de lieues de la mer. Râdjamaliêndrî a été pendant plusieurs siècles la capitale des rois tchaloukvas du Télingana 1. Cette ville est au sud-est de Varangal et non au sud; mais, outre que ces grandes directions générales se confondent souvent dans la relation, il peut se faire que la route du voyageur se soit portée d'abord directement au sud vers la Krichna, avant de tourner à l'est pour se rapprocher de la côte. Les 1,000 li indiqués s'appliquent convenablement à la distance réelle, en tenant compte des détours; l'ouverture du compas donne directement 55 lieues ou près de 750 li.

De Mahêndri, Hiouen-thsang compte un millier de li (environ 75 lieues) jusqu'à un royaume dont le nom est transcrit en chinois Tchoe-li-yé. De là, toujours au sud, par un pays de forêts et de plaines sauvages, le voyageur arrive au royaume de Ta-lo-pi-tch a (Dràvida), dont là capitale se nomme Kien-tchi-pou-lo (Kântchipoura). Depuis le royaume de Tchoe-li-yé jusqu'à cette dernière ville, la distance est de 1,500 à 1,600 li², qui répondent à 115 environ de nos lieues communes.

L'emplacement de Kântchîpoura est bien connu; c'est la

¹ Wilson, Mackenzie Collect. t. I, introd. p. cavit el suiv.

³ De 1,400 à 1,500, dans Hoei-li

Kondjévéram de nos cartes actuelles. La ville a été comptee de tout temps au nombre des places les plus saintes du Dékhan, et son territoire, aujourd'hui comme autrefois, se nomme le Drávira. De Rådjamahêndrî à Kondjévéram, la distance mesurée est d'environ 185 lieues : c'est exactement. à 4 ou 5 lieues près, celle que marque la relation. Il peut seulement y avoir quelque difficulté quant à la dénomination appliquée par Hiouen-thsang au territoire que sa route trayerse entre Mahêndrî et Kâñtchîpoura. Le groupe chinois Tchou-li-yé donne en sanscrit Tchouriya ou Tchouliya : or, ce nom ne peut se rapporter qu'à celui de Tchôla, qui est, en effet, un État puissant de cette région du sud. Mais le pays de Tchôla, dans ses limites naturelles, soit politiques, soit ethnographiques, est situé au sud, non au nord du Dravira. Supposer, avec le savant auteur des Antiquités de l'Inde 1, qu'il y a ici une transposition, dans le texte du voyageur, entre les noms de Tchou-li-yé et de Ta-lo-pi-tch'a, est un accommodement qui nous paraît difficilement admissible. Tout est trop bien lié dans la relation. Une remarque que l'étude des documents tamouls relatifs à ces royaumes du sud a suggérée à M. Wilson, dans son précieux Catalogue de la collection du colonel Mackenzie, nous fournit une explication beaucoup plus naturelle : c'est que dans leschroniques locales, et même dans les inscriptions, le nom de Tchóla est souvent étendu fort au delà de son application légitime, et qu'on le voit adopté par des princes dont les territoires étaient très-éloignés du Tchôla proprement dit. « Il semble, ajoute M. Wilson, que la renommée des rois de Tchôla ait poussé les râdjas de diverses autres provinces à prendre le même titre. On trouve à Râdjama-

Lassen, Indische Alterthumsk. t. I, p. 265, n. 2.

hendri, sinsi que dans les Circars du Nord, de nombreuse, concessions de terres dans l'acte desquelles les princes de qui elles émanaient sont qualifiés de tchôlas, et cela sans titre réel, selon toute probabilité 1.» C'est par suite de cette extension du nom de Tchôla en dehors de ses limites propres, qu'une portion considérable de la côte orientale du Dékhan a pris la dénomination de Tchôla-Mandalam, qui est devenue pour nous le Coromandel. La double distance îndiquée par Hiouen-thsang place son royaume de Tchouliya dans le Telifigana, à peu près à mi-chemin entre la Krichna inférieure et la Pennar, Ajoutons que la forme sanscrite Tchâula pour Tchôla, qu'on trouve dans le Bhâgswata-Poarána; est tout à fait identique au Tchoulya den totre voyageur.

Hiouen-thsang ne dépassa pas, au sud, la ville de Kântchi-. poura, Les troubles dont l'île de Siñhala (Ceylan) était agitée le firent renoncer à la pensée de visiter cette île. Avant de retourner vers le nord, le voyageur consigne dans ses notes quelques informations assez vagues qu'il avait recueillies sur l'extrémité de la péninsule. Il avait entendu parler d'un royaume de Mo-lo-kiu-tch'a (Malakoûta), qui ne peut être que le pays de Malâya, sur la mer occidentale. Le nom de-Tchi-mo-lo, qu'on lui dit s'appliquer à la même contrée, pourrait bien n'être autre chose que le Koumârî, promontoire célèbre qui termine au sud la péninsule hindoue, et où commence le territoire de Malaya (le Malabar de la nomenclature musulmane). Dans la langue des marins de l'Europe, Koumdri est devenu le cap Comorin. Dans les anteurs musulmans du x' siècle, Komar est aussi le nom du pays le plus méridional de l'Inde.

^{1&#}x27; H. Wilson, Descriptive Catalogue of the Mackenzie Collection, t. 1, introd. p. taxii et suiv. Calc., 1828, in-8'.

 Retour du voyageur, depuis le Dravira jusqu'au Hindou-kôh, dernière limite de l'Inde au nord-ouest.

En quittant Kâñtchîpoura et le Drâvira, Hiouen-thsang se dirige au nord-ouest, vers l'intérieur de la péninsule ; puis, à l'approche de la barrière de montagnes et d'escarpements qui se dresse entre le plateau du Dékhan et la côte occidentale, il tourne au nord, traverse une vaste étendue de pays couverte en partie de forêts, et atteint la Narmada inférieure là où elle débouche dans le golfe profond auquel la ville de Cambaye a depuis donné son nom. Moins les contrées que traverse cette portion de l'itinéraire sont connues, plus on voudrait trouver dans la relation des détails dont le voyageur est malheureusement trop avare. Il ne nomme que trois stations dans cette route de 500 lieues : le Kônkana, le Mahârâchtra et le pays de Vâroukatchêva, son point d'arrivée. Du Dravira au Kônkana (Kong-kien-na-pou-lo, Kônkanapoura), il compte 2,000 li au nord-ouest; de Kônkanàpoura au Mahârâchtra, environ 2,450 li également au nord-ouest (la vraie direction générale est au nord); du Mahârâchtra au pays de Vâroukatchêva, après avoir traversé la Narmadà, 1,000 li au nord-est (la vraie direction est nord-ouest). Vâroukatchêva, ou, dans une forme plus pure, Vârikatcha, est la ville de Barotch et son territoire, sur la rive droite de la Narmada inférieure. Le nom de Barygaza, sous lequel les anciens ont connu cette place d'après le rapport des marchands alexandrins, reproduit fidèlement la dénomination sanscrite. Les trois distances marquées par la relation de Kântchî à Vârikatcha forment une somme totale de 5,450 li, qui répondent, en nombre rond, à 400 de nos

lieues communes. Mesuré au compas sur la carte, cet intervalle donne, à voi d'oiseau, une distance de 350 lieues, à laquelle il faut ajouter les détours de la route. L'accord est donc satisfaisant.

Le premier chiffre de 2,000 li au nord-ouest, en partant de Käñtehipoura (environ 150 lieues), nous conduit dans le bassin supérieur de la Toungabhadră. Une ville de cette région, Banavasi (ou, selon la forme sanscrite pure, Vănavăsa), tient une place éminente dans l'histoire des anciens rois kadamba du Köñkana, dont elle fut longtemps la capitale; il est donc naturel de supposer que la dénomination de Köñkanafopoura s'applique à cette ville.

Il est moins facile de déterminer quelle est la place que Hiouen-thsang désigne comme la capitale du Mahârâchtra. Les 2,450 li indiqués, qui répondent à 180 lieues, conduisent (avec la réduction nécessaire pour convertir la distance linéaire en distance effective) au bassin supérieur de la Godavari, où il existe deux villes, Pratichthana (Paithan) et Dêvaghiri (Déoghir, appelée aussi Daoglatabad), auxquelles le rang de capitale du Mahârâchtra peut également convenir. La distance suivante, de la ville du Mahârâchtra à Vârikatcha, s'accorderait peut-être mieux avec l'emplacement de Dêvaghiri. Toutes les deux sont fort anciennes, et elles ont l'une et l'autre une vieille illustration historique. Les deux villes, n'étant d'ailleurs éloignées l'une de l'autre que d'une douzaine de lieues, peuvent également s'accorder avec les indications de distances données par notre relation. L'origine historique du Grand-Royaume (c'est la signification littérale du sanscrit Maharachtra, dont les dialectes vulgaires font Mahratta) est inconnue; mais il est certain qu'elle est fort ancienne. On le trouve déjà mentionné, au milieu du

m' siècle avant notre ère, parmi les pays où des missionnaires bouddhistes répandirent la loi nouvelle. Le Si-yu-ki donne sur le Mahârâchṭra des détails historiques d'un grand intérêt.

Le royaume de Vároukatchèva était une contrée d'une étendue considérable, de 3,400 à 2,500 li de tour, dit le voyageur (environ 180 lieues). Il nous paraît assez probable que ce territoire s'étendait principalement au midi de la basse Narmadà, sur la zone littorale, et qu'il allait au sud confiner au Kôñkaṇa; il répondrait ainsi à la partie principale du pays de Lâr, qui est la Lariké des auteurs grees.

Ici commence, sous le rapport de la géographie, une partie toute nouvelle de la relation. Hiouen-thsang va sillonner en différents sens toute la région occidentale de l'Inde moyenne, depuis le Mâlava jusqu'au bas Indus, et depuis le Sourâchtra jusqu'au cœur du Pendjab. La plupart des pays où cette longue suite de courses va le conduire ne sont connus, même aujourd'hui, que d'une manière trèsimparfaite: les relations en sont beaucoup moins nombreuses que pour les autres régions de l'Inde, et les cartes surtout sont fort insuffisantes. La relation de Hiouen-thsang participe à cette infériorité générale. Par une fatalité dont on ne voit pas bien la cause, il règne ici, dans les indications de l'itinéraire, un désordre tout particulier. Beaucoup de distances sont singulièrement exagérées, les directions sont faussées ou interverties, et même, sur plusieurs points, il y a désaccord entre la relation originale et l'histoire du voyageur. Nous allops essayer, autant que le permettront nos moyens de restitution fort imparfaits, de ramener dans ce chaos un peu d'ordre et de clarté.

Le premier royaume où arrive Hiouen-thsang en quittant

Vâroukatchêva, est celui de Mo-la-p'o (Mâlava). Ici l'identification n'est pas douteuse; seulement la relation met le pays à 2,000 li dans le nord-ouest de Vâroukatchêva (150 lieues environ), ce qui nous jetterait bien loin de sa situation réelle, qui est au nord-est. Hiouen-thsang dit que la capitale était vers le sud-est de la Mo-ho (Mahî); cette indication doit se rapporter à la ville de Dhâra, qui a été en effet pendant bien des siècles, antérieurement à l'invasion musulmane, la résidence des rois pramara de cette partie du Ràdjasthân. Mais Dhâra n'est qu'à 75 lieues au plus de Barotch, dans la direction de l'est-nord-est, et 75 lieues ne représentent qu'un chiffre de 1,000 li. Il faut très-probablement corriger le texte d'après cette double donnée. À 20 li au nord-ouest de la capitale (1 lieue et demie), Hiouenthsang mentionne un autre lieu qu'il nomme la ville des Brûhmanes. Ce serait en sanscrit Brûhmanapoura; mais peutêtre cette désignation n'est-elle pas un nom propre.

La relation ajoute: « De là, se dirigeant au sud-ouest, Hiouen-thang arriva au confluent de deux mers (littéralement à un point où deux mers se joignent); puis, se dirigeant au nord-ouest, il fit de 2,400 à 2,500 li, et arriva au royaume d'A-tch'achi. A 300 li plus loin dans le nord-ouest, il arriva au rovaume de Kha-tch'a'ı.»

Nous avons eu déjà une fois occasion, dans la région maritime de l'Inde orientale, de remarquer cette expression singulière de Hiouen-thsang, confluent de deux mers. Lie elle nous paraît ne pouvoir s'appliquer qu'au fond du golfe de Katch, où le Rann vient confiner à l'Océan. Il y a toute apparence que dans le groupe chinois A-tch's-éi il faut recon-

26.

¹ Hoei-li (p. 205) a fait ici une suppression qui altère complétement la valeur géographique de ce passage.

naître le Thal ou Thar des tribus indigènes de l'ouest, nom sous lequel elles désignent la région en partie déserte, en partie semée d'oasis, qui est comprise entre les monts Aràvalî et le bas Indus. C'est là aussi que Pline connaît ses Dari. Dans ce cas, le Thal ici mentionné ne serait pas le grand désert qui se déroule au nord du Rann (le Marousthala des livres sanscrits), mais seulement la partie qui est à l'orient des lagunes, là où se trouve la ville d'Anhalvára, qui a joué un assez grand rôle dans l'histoire des invasions musulmanes. Les 2,400 li doivent se compter de la capitale du Mâlava. Ce chiffre est un peu fort; mais un détour aura pu l'augmenter. Le pays de Kha-tch'a, où le voyageur arrive après une nouvelle traite de 300 li (un peu plus de 20 lieues), est indubitablement la presqu'île de Katcha (vulgairement Katch), entre le Rann et le golfe qui la sépare du Goudjérat.

« De là, poursuit la relation, il fit 1,000 li an nord, ettarriva au royaume de Fa-la-pi. » Ici encore nous avons un point de reconnaissance certain. Le royaume de Vallabhi nous est très-bien connu, géographiquement et historiquement. Il était situé dans la partie orientale de la grande péninsule que nos cartes désignent sous le nom de Goudjérat. Hiouenthsang dit que le royaume de Vallabhi portait aussi le nom de Pé-lo-lo, c'est-à-dire Lo-lo du nord. Lo-lo est le Lala des sources sanscrites, où le nom est écrit aussi La pa et Lada, avec l'articulation cérébrale de la dernière syllabe qui en rapproche la prononciation de celle de l'p; c'est le Lár des chroniques radjpoutes et la Lariké des auteurs grecs. Cette distinction d'un Lára du nord se rapporte à l'application continentale du nom, qui descendait assez loin au suu eltre la côte et les Ghàts, et que nous avons déjà mentionnée en

parlant du royaume de Vâroukatchèva. Les 1,000 li comptés depuis le Katch peuvent être exacts; seulement il faut renverser la direction, qui, du Katch à Vallabhi, est au sud (ou plutôt sud-est), et non pas au nord. Ceci est une correction capitale, qui affecte et rectifie toute la suite de l'itinéraire.

Le Sou-la-tch'a, où Hiouen-thsang arrive à 500 li de Vallabhî vers l'ouest 1, nous conduit à un territoire consacré dans les traditions hindoues, et que signalent à l'attention de l'antiquaire, comme à celle du pieux pèlerin, les monuments et les inscriptions bouddhiques de Ghirnar. Ce canton occidental portait en effet le nom particulier de Souráchtra, qui s'y est conservé jusqu'à nos jours sous la forme vulgaire de Sourát. Il faut donc bien distinguer ce Souráchtra intérieur de l'application beaucoup plus étendue que le nom a reçue dans l'histoire, et que représente la Zupacilpilun des Grecs d'Alexandrie, ainsi que ce canton actuel de Sourát de la ville du même nom située en dehors de la péninsule, près de l'embouchure de la Tapti. Le royaume de Sourdchtra s'étendait jusqu'à la Mahí, enveloppant ainsi le royaume de Vallabhî du côté du nord. La capitale était voisine du mont Yeou-chen-to, qui est l'Oudjdjayanta de la géographie sanscrite. Les grands poêmes et les légendes religieuses nous montrent cette montagne dans l'intérieur de la presqu'île de Goudjérat, au voisinage de la célèbre Dvârakâ, la ville de Krichņa. La ville ici désignée comme la capitale du Sourachtra pourrait donc être Yavanagara, la Djoûnagar actuelle, que l'Oudjdjayanta enveloppe au nord d'une ceinture de pics sourcilleux, et où des grottes analogues à

³ De 35 à 40 lieues. Hoei-li (p. 207) fait partir fautivement ces 500 li d'Ânandapoura, dont il va être question tout à l'heure.

celles de Nåsikå gardent les traces du culte bouddhique 1. Il paraît que de Vallabhî Hiouen-thsang fit une pointe

Il paraît que de Vallabhi Hiouen-thsang fit une pointe sur O-nan-to-poa-lo (Anandapoura), place ancienne et renommée, située en dehors de la presqu'ile. Les Soûtras djains citent cette ville comme un de leurs anciens foyers d'instruction religieuse, et ils l'identifient avec la Bărnagar actuelle, à 23 lieues environ au nord d'Ahmedabád, et à 12 ou 13 lieues d'Ahmednagar vers le nord-ouest?.

Il est probable que cette excursion précéda celle du Sourachtra; autrement Hiouen-thsang eût sans doute poursuivi sa route vers le nord, au lieu de partir de Vallabhi comme le Si-ya-ki le dit expressément. Cette route au nord est de 1,800 il (134 lieues), et elle conduit le voyageur à un royaume de Kia-tchd-lo, dont la capitale se nomme Pi-lomo-lo. Le premier de ces deux noms se ramène au sanscrit Goudjara; mais il est bien clair qu'il ne peut s'agir ici de la grande presqu'ile à laquelle la géographie européenne applique aujourd'hui ce nom, puisque c'est de là, au contraire, que part le voyageur. Ce que nous savons de l'histoire et de l'ethnographie du nord-ouest de l'Inde, explique ce qui pourrait autrement nous paraître une anomalie ou une erreur. Les Goudjèrs sont une des grandes tribus indi-

Sur Djonasgar etser mines, on peut voir l'inferessant rapport du lieute mant Poutan, s.v.ets er semanques de James Prinsep, James Is James I of the At. Sor. of Beng. t. VII., 1838, p. 870 et suir. et le Journal of Bombey Ar. Soc. t. III. 1830, p. 75. M. Lassen croit retrouver dans le nom de la ville de Djoinagar, quil restitue en Joranadgare, la trace de l'ancienne domination de la dysager greeque Apollodote et de Mannadre dans 185 yrastrêne. (Zeitzer. Jür die Ander Mangral. 1. VI., 1842, p. 350, et land. Aderth. L. II. 1855, p. 218. J. Lastraditions locales donnent au nom nne autre origine. (History of Gujuret, transl. from Ali-Mohammed-Khan by J. Bird. p. 4 301, Lond. 1855, i. a. 873.

² Voyez le Kalpa Sátra, trad. du magadhi par le Rév. Stevenson, p. 2 et 15; London, 1848, in-8°.

gènes de la région comprise entre l'Indus, l'Himâlaya et la Yamouna, et plusieurs de leurs clans habitent encore dissérentes parties du haut Pendjab. Déplacé et refoulé par les événements successifs qui depuis la haute antiquité ont causé tant de fluctuations dans les populations pastorales de ces plaines, le gros des Goudièrs s'est porté du nord au sud par un mouvement progressif, jusqu'à ce qu'ils soient venus se fixer dans l'ancien Sourâchtra, auquel ils ont un moment donné leur nom, nom que les Portugais trouvèrent en usage au xvi° siècle et que l'usage européen lui a conservé. On n'a donc pas lieu d'être surpris de trouver le nom des Goudjèrs appliqué à un territoire du Marousthala, entre le Rann et le Satledj. Quant à la situation précise de ce territoire, le nom de la capitale nous y conduit. Ce nom, ainsi que nous l'avons dit, est écrit dans notre auteur Pi-lo-mo-lo. M. Reinaud a déjà signalé la ressemblance du Pi-lo-mo-lo de notre relation avec le nom de Pahlmal, mentionné par Albiroûni comme celui d'une ville importante entre Moultan et Anhalvâra 1. La ressemblance ici va jusqu'à l'identité, et, de plus, la situation indiquée par l'écrivain arabe répond parfaitement à celle qui résulte des Mémoires de Hiouen-thsang. D'ailleurs la ville de Pahlmal existe toujours : c'est la Balmair ou Bharmair du Marvar, à une trentaine de lieues au sud de Djesselmîr. La mesure directe entre Vallabhî et Balmair donne au compas près de 100 de nos lieues communes, mesure à laquelle il faut ajouter, pour avoir la distance vraie, les inégalités du chemin et les détours de la route, qui n'est pas une ligne mathématique. Les 1,800 li

¹ Reinaud, Mémoire sur l'Inde antérieurement au xi' siècle, p. 337. M. Reinaud ne se fondait que sur l'indication donnée dans l'appendice du Fos-kour-ki, p. 393.

de l'itinéraire se peuvent ainsi justifier sans trop d'exagération.

Par un de ces brusques retours qui ne sont pas rares dans la relation de Hiouen-thsang, l'itinéraire revient au sud-est vers l'intérieur du Mâlava, et s'avance jusqu'à Ouché-yèn-na (Oudjdjayini), l'Oudjein actuelle. De là il redescend au nord-est, et à la distance de 1,000 li (75 lieues) il arrive au royaume de Tchi-tchi-to ou Tchi-ki-to. La distance et la direction nous conduisent à un territoire mentionné par Albiroûni sous le nom de Diadjahouti1, dont la capitale, nommée Kadjourákah dans l'ouvrage du géographe arabe, est encore marquée sur nos cartes sous le nom de Khadjari, à 25 lieues au sud-sud-ouest de Goualiar. A 900 li plus loin, dans la même direction, le voyageur voit une autre capitale, dont le nom de Ma-hi-chi-fa-lo nous paraît devoir se rapporter à Matchéri, ou, selon la forme sanscrite, Matchivára, place autrefois importante et capitale d'un état du même nom, à 35 lieues d'Agra, vers l'ouest. Le voyageur se trouvait ici revenu à une très-petite distance de la ville de Virâta, qu'il avait visitée à son arrivée dans les pays gangétiques de l'Inde 2.

De Matchivàra, Hiouen-thsang revient à l'ouest et traverse une seconde fois le pays des Kiu-tcht-lo (Goudjèrs), d'où il poursuit sa route dans la direction du nord, à travers les plaines arides du Marousthala. Il gagne ainsi le Sin-tou (Sindh), passe le fleuve, et arrive à la capitale du royaume

¹ Dans les Fragments arabes et persons rabsify à Ilade, publiés par M. Reinaud, p. 106. Cette identification a déjà été signalée par M. Aler. Cunningham, Journal of the Asianie Sec. of Bengal, vol. XVII, 1888, p. 487. Cf. H. Elliot, Băbliographical Index to the historians of Mahawmedan India, p. 37; Calcutta, 1869, in 87.

¹ Ci-dessus, p. 336.

de Sindhou 1, ville qui est désignée dans les mémoires du voyageur sous le nom de Pichen-D'o-pou-lo.

Au temps où Hiouen-thsang visitait la vallée du Sindh, en l'année 644, la capitale du pays était Alôr, ville dont les ruines existent encore non loin de Bakkar; c'est ce que nous apprennent les relations des premières conquêtes arabes dans la vallée du fleuve, au commencement du viii siècle 2. Il y a donc tout lieu de penser que c'est à cette antique métropole que s'applique la désignation du voyageur. C'est aussi dans cette direction que porte l'indication au nord donnée par rapport au Bharmair ou Pahlmal, et la distance de 900 li, marquée plus loin de Pi-chen-p'o-pou-lo à Moultân, tendrait plutôt à nous placer un peu au-dessus d'Alôr qu'à nous faire chercher plus bas l'emplacement de cette ville 3. Quant au nom que Hiouen-thsang donne à la capitale, nous ne pouvons lui trouver d'autre analogie que celui de Vitcholo, sous leguel la partie movenne du Sindhi est désignée dans l'usage local4; ce serait une simple appel-

¹ Le royaume du Sindh, à l'époque de la conquête arabe, au commencement on vuri sitede entre ère, c'âti un pays presque enlièrement boudhique (Reinaud, Mémoire sur l'Inde, p. 148 et 176), ce qui explique cette partie de l'initeriaire de Hiouen-thang, le voyageur s'étant imposé le devoir de visiter toutes les contrés boudhiques de l'Inde.

² Béladori, dans les Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde, publiés par M. Reinaud, p. 182 et suiv. et Mémoire sur l'Inde antérieurement au x1' siècle, p. 183 et suiv.

⁹ Cette distance de goo li est trop faible d'un quart environ, comparée à la distance réelle d'Alòr A Moultàn; mais comme il n'existe pas dans l'intervalle d'autre place qui ait en à aucune époque le rang de capitale, il est érident que le chiffre de la relation est fautif.

⁴ Burton, Sindh, p. 4. — Le pays est partagé en trois divisions générales: Lår, on le Sindh inférieur (le Delta); Vitcholo, ou le Sindh moyen (dn sanscrit Vitchála, qui a en effet cette signification); Siro, ou le Sindh du nord. Dans l'usage actuel, la dénomination de Vitchále est restreinte à la province d'Hai-

lation désignant seulement la capitale du Sindhou central, Vitchálapoura. Nous n'affirmons pas que cette conjecture soit fondée; mais c'est la seule qui pour nous puisse expliquer l'origine du nom, d'ailleurs inconnu, employé par le voyageur.

Il paraît résulter du texte trop peu explicite du Séya-ki, que de la capitale du Sindhou Hiouen-thsang fit une excursion dans l'intérieur du Pendjab jusqu'à la ville de Po-ſa-to, en passant par Meou-lo-tan-pou-lo (Moultân), transcription du sanscrit Molauthánlpoura; et que, revenu de nouveau dans le Sindhou, il descendit au sud jusqu'aux provinces maritimes situées à l'ouest du fleuve, avant de remonter la partie droite ou occidentale de la vallée dans son retour définitif vers l'Asie intérieure et la Chine.

La ville de Po-fa-to, indiquée par le voyageur à la distance de 700 li (environ 50 lieues) vers l'est ou le nord-est de Moultân, est tout à fait inconnue. Cette place devait cependant être un lieu notable, puisque Hiouen-thsang y passa plusieurs mois en société de savants docteurs. La transcription sanscrite régulière serait Parvata.

Si nous avions une conjecture à hasarder à ce sujet, ce serait que la ville actuelle de Fattèhpour, sur la gauche du Ravi, entre Moultân et Lahôr, garderait la trace de l'ancien nom dans sa dénomination actuelle, malgré sa physionomie musulmane. Du moins la distance et la direction, par rapport à Moultân, répondent aux indications du voyageur.

L'historien du voyageur, Hoeī-li¹, dit que de Po-fa-to (qu'il écrit Po-fa-to-lo) Hiouen-thsang rentra une seconde fois dans

derabād; mais, d'après sa signification même, le nom a dû avoir autrefois une beaucoup plus grande extension.

A la page 211. Po-fa-to-lo est une transposition, pour Po-lo-fa-to.

l'intérieur de l'Inde du nord, et qu'il visita de nouveau le Magadha et le pays de Kâmaroùpa avant de reprendre le chemin de la frontière de l'ouest. Cette nouvelle excursion, après le très-long séjour que Hiouen-thsang avait déjà fait dansces contrées, serait déjà une circonstance assez extraordinaire; le silence absolu des mémoires personnels du voyageur (le Siyaki) sur ce second voyage, achève de le rendre plus que suspect. Il y a donc grande apparence que cette partie de l'ouvrage de Hoei-li n'est qu'une répétition erronée des notices antérieures, d'autant plus que les routes par lesquelles il ramène Hiouen-thsang jusqu'au pays de Lampàka, dans le bassin de la rivière de Kaboul, rentrent toutes dans les itinéraires précédents. La préface de M. Stanislas Julien a d'ailleurs fait connaître la cause des altérations que quelques parties du livre de Hoei-li ont éprouvées.

Nous revenons donc au texte des Mémoires, qui nous ramènent, ainsi que nous l'avons dit, de *Po-fa-to* à la capitale du Sindhou.

Deux pays situés à l'occident du has Indus sont mentionnés comme ayant été visités par Hiouen-thsang. Le premier, à 1,500 ou 1,600 il au sud-ouest de Picheng-0-pau-lo ou Vitchâlapoura (Alôr), avait pour capitale Khie-tsi-chi-falo, mot dont la transcription littérale donne Katchéçvara. C'était une ville riche et commerçante assise au bord de la mer, non loin du Sindh : à ces indications, aussi hien qu'au nom lui-même, on ne saurait guère méconnaître le port aujourdhui désigné sous le nom de Karatchi 1. Hiouenthsang donne au pays le nom d'A-tiènp-0-tchi-lo, que M. Sta-

¹ C'est aussi le sentiment de M. Lassen (Zeitschr. für die Kunda des Morgenl. t. IV, 1842, p. 107), qui explique Katchégrara par maître du Rivage, en rapportant ce nom à un temple de Çiva dont Hiouen-thsang fait mention.

nislas Julien rend par Adhyavakila ¹. A près de 2,000 li plus loin dans l'ouest était le pays maritime de Lang-kie-lo, qui avait pour capitale Soa neou-li-chi-fa-lo (Soûnouriçvara). La contrée répond à la partie orientale du Mékran. Lang-kie-lo doit être Langala, le canton des Langaa, grande tribu dans le Pendjab occidental et dans le Tharr², et dont une branche, sous le nom de Langhaou, existe encore aujour-d'hui dans le nord-est du Balouchistàn, près du Katch-Gandava². Le nom des Langalas est dans la liste géographique du VI' livre du Mahâbhārata ⁴.

Du pays d'A-tièn-p'o-tchi-lo (Karatchi), le voyageur revient au royaume de Sindhou (Alòr) par une route à la fois plus occidentale et plus coître que celle qu'il avait suivie (sûrement en longeant le fleuve) lorsqu'il était descendu vers la côte. Il ne compte cette fois, au lieu de 1.900 li, que 1,700 li en trois stations (à peu près 125 lieues). La première station (700 li au nord = 52 lieues) le conduit au territoire de Pi-to-chi-lo; la seconde (300 li au nord-est = 22 lieues), au pays d'A-fan-tch'a; la troisième, de 700 li comme la première, mais en revenant à l'est (ou plutôt au nord-est), au royaume de Sindhou. Le Si-ya-ki paraît mettre A-fan-tch'a beaucoup plus haut dans le nord. Nos moyens d'étude actuels ne nous fournissent pour ces noms aucun terme de comparaison.

Ajoutons que toute cette partie des mémoires du voyageur présente une grande confusion. Ni l'itinéraire ni les chiffres

Les conjectures de M. Al. Cunningham n'éclaircissenl rien, même en faisant violence au texte. (Journal of the Asiatic Society of Bengal, vol. XVII, 1848, p. 50.)

² Tod, Rajasthán, I, p. 97; II, p. 237, etc.

³ Masson, Various Journeys, vol. 1V, p. 343.

Vishna Parána, p. 192.

ne sont identiques dans le Si-yu-ki et dans la biographie de Hoei-li. L'état très-incomplet de nos connaissances actuelles sur la région montagneuse qui domine à l'ouest le bassin de l'Indus, depuis la rivière de Kaboul jusqu'à la côte gédrosienne, ajoute encore à l'obscurité de cette partie heurensement peu étendue et peu importante de la relation. Sans essayer de concilier des contradictions manifestes, de fixer des positions tout à fait vagues, ni de corriger arbitrairement des tiffres évidemment fautifs, nous allons nous borner à signaler les points pour lesquels on entrevoit une synonymie au moins probable, jusqu'à ce que l'itinéraire soit revenu sur un terrain plus ferme.

Tont ce que l'on peut conclure d'une manière à peu près certaine des indications fournies par les Mémoires, c'est que Hiouen-thsang aurait remonté, après sa visite au pays de Sindhou, la partie droite ou occidentale de la vallée de l'Indus (ce qu'on nomme aujourd'hui le Daman') jusqu'à la vallée de la Gomal; et que là, tournant à l'ouest par la route qui pénètre avec cette dernière vallée dans les parties intérieures du Rohistân ou Arokhadj, il serait ainsi arrivé à la cité de Ghazna. Sur cette longue ligne, on ne trouve mentionné que le seul pays de Fa-la-na (mot qui paraît être la transcription de Varana), à 900 li vers le nord d'A-fan-tch'a1, et à quinze journées vers le sud du pays bien connu de Lan-po (Lampâka), dans le bassin de la rivière de Kaboul². Cette dernière indication, fournie par Hoei-li3, nous conduit vers la partie moyenne de la rivière de Gomal, là où nos informations modernes nous font con-

¹ Une autre lecture hien certainement fautive donne seulement 90 li.

² Ci-dessus, p. 300.

³ Page 265.

naître un pays de Vanèh qui pourrait bien répondre au Varana de la relation. D'un autre côté, le Si-va-ki marque 2,000 li, en montant au nord-ouest, depuis Fa-la-na jusqu'à Ho-si-na (Ghazna), ce qui peut également s'accorder avec l'emplacement du territoire de Vanèh. La vallée de la Gomal est une des grandes voies de communication entre Ghazna et l'Indus. Un explorateur moderne, le docteur Honigberger, a précisément suivi cette ligne en se rendant, comme Hiouen-thsang, de la vallée du Sindh à Ghazna. Le Si-ya-ki mentionne encore un pays de Ki-kiang-na comme étant limitrophe à l'ouest de celui de Fa-la-na, ce qui nous place au milieu des montagnes dans le sud de Ghazna, Cette dénomination paraît se rapporter, comme l'ont pensé M. Reinaud et M. Henry Elliot, au pays de Kykánán ou Kykán des anciens chroniqueurs arabes 1; malheureusement l'emplacement du pays de Kykanan (que nous ne retrouvons plus dans la nomenclature actuelle) n'est pas non plus bien clairement indiqué par les écrivains musulmans, M. Elliot, qui a consacré plusieurs pages à cette recherche dans ses fragments sur le Sindh des Arabes², n'a pu arriver à rien de précis. On voit seulement que ce territoire devait se trouver vers la frontière commune du Mékran, du Sindhi et de l'Arokhadj, vers la province actuelle de Châl, au nord de la passe de Bolan, ce qui, du reste, répond d'une manière générale à l'indication du Si-va-ki. Il n'en faut pas demander plus.

Mais nous arrivons sur un terrain mieux connu. La ville

Béladori, dans les Fragments arabes et persans de M. Reinaud, p. 184 à 186, et p. 214; add. le Mémoire sur l'Inde, du même savant, p. 176.

H. Elliot, Appendix to the Arabs in Sind, p. 209 à 212; Cape Town, 1853, in.8°.

de Ho-si-na, capitale du royaume de Tsao-kiu-tch'a ou Tsaokia-to, est indubitablement Ghazna; et dans le nom de Tsankiu-to on a cru reconnaître t, non sans beaucoup de probabilité, l'ancienne appellation des Arôkhotes 2, dont plus tard les Arabes ont fait Arokhadj. La notice du Si-yu-ki fait mention d'une seconde capitale appelée Ho-sa-lo, et d'une vallée de Lo-mo-in-tou. Nous croyons reconnaître dans ce dernier nom celui de l'Helmend; mais nous ne voyons pas aussi clairement quelle correspondance assigner à Ho-sa-lo. Le mot semble devoir se transcrire Hasara, Aurait-il quelque rapport avec le nom des Hazarèh, qui occupaient sûrement, alors comme aujourd'hui, une étendue considérable du haut pays? Il y a dans la province plusieurs localités de ce nom, notamment un Assaïa-Hazarèh, entre Ghazna et Kandabar, sur la droite de la Tarnak 3; mais nous ignorons si le lieu peut avoir quelque titre historique à la qualification de seconde capitale.

L'itinéraire compte 500 li, dans la direction du nord, de Ghazna au royaume de Fo-li-chisa-l'ang-na, qui avait pour capitale Hoa-pi-na. La distance, aussi bien que la direction, nous conduit au nord de Kaboul, vers le pied méridional de l'Hindou-kôh, où la ville mentionnée par Hiouen-thang existe encore sous le nom de Hospián*, près du site de l'A-

Al. Cunningham, dans le Journ. of the Asiat. Soc. of Bengal, vol. XVII, 1848, p. 52.

Le nom des Αραχωτοί, dans les auteurs grecs, est la transcription assez exacte d'une dénomination indigène, qui se lit Haraqaīti dans les textes rends, et Harakatta dans l'inscription de Bisoutoun.

³ Hongh, Narrative of the march and operations of the army of the Indus, p. 429; London, 1841, in-8°.

⁴ C'est à M. Masson que sont dues la découverte et l'exploration archéologique de ce site important (Narrative of rarious Journeys in Balochistan, Afghanistan, etc. 1. III, p. 126 et 161; Lond. 1844).

lexandria ad Caucasam, qui est l'Alexandria Opiana d'Étienne de Byzance et de quelques manuscrits de Pline ¹; et quant au nom du pays que le chinois rend par Fo-li-chi-sa-Cang-na, nous y retrouvons le sanscrit Vardasthána, pays des Vardaks. Les Vardaks sont une des grandes tribus de la nation affahne, et ils ont eu, en effet, à différentes époques, la domination souveraine du pays, comme aujourd'hui les Dourânis; ils habitent encore près de Kaboul ². Ce rapprochement nous conduit de plus à l'explication et à l'origine, en vain cherchée jusqu'ici, du nom d'Ortospana, que Ptolémée donne comme synonyme de Kaboura ou Kaboul ². Il et alir que le mot Oproσπάνα est une forme légèrement altérée pour Oproσπάνα (le Vardasthána sanscrit), ainsi que l'avait déjà pressenti M. Wilson, qui donne du nom une etymologie conjecturale maintenant sans objet *.

Le voyageur va quitter ici les derniers territoires qui soient encore attribués à l'Inde, et redescendre dans les froides vallées du Tokharestan, après avoir franchi la grande chaine de montagnes neigeuses que les anciens ont connue sous la double appellation de Paropamisus et de Caucass indien (le Hindou-kôh actuel ou Hindou-kousch). La passe que Hiouen-thsang traverse est celle de Khévák, à la tête de l'étroite et longue vallée de la Pendjchir; cette passe est celle qu'avait autrefois franchie Alexandre lorsqu'il vint de la Drangiane dans la Bactriane, et de nos jours elle a été

¹ L'identité du site de Houpian avec l'Alexandrie du Caucase a été démontrée dans notre travail sur l'ancienne géographie du bassin du Kopbès, imprimé dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions, Mémoires des savants étrangers, l. V, 1858, p. 22 et suiv.

² Elphinstone, Caubul, p. 315, etc.

³ Ptolem. Geogr. lib. VI, ch. xviii, 5, et VIII, xxv, 7.

Ariana antiqua, p. 176.

décrite par un explorateur anglais, le lieutenant Wood, dans son Voyage de l'Oxus 1. Le premier lieu que l'on rencontre à la descente du côté du Tokharestan2, est la ville d'Anderab, l'Adrapsa des historiens grecs, l'An-ta-lo-po de la relation chinoise

\$ 10. - Depuis le Hindou-kôh jusqu'à la rentrée en Chine.

Après Anderab, la route suivie par Hiouen-thsang remonte les vallées des hauts affluents de l'Oxus jusqu'à la chaîne neigeuse qui sépare le bassin de l'Oxus de celui de la rivière de Yarkand. Cette route ne dissère pas de celle que suivit Marco-Polo dans la seconde moitié du xur siècle; aussi la comparaison des deux relations fournit-elle d'intéressants rapprochements, que complètent les géographes arabes, et que l'exploration du lieutenant Wood achève d'éclairer d'une lumière nouvelle. Nous allons suivre une à une, dans la forme la plus brève, les stations successives mentionnées par notre relation.

D'Anderâb au royaume de Kouo-si-to 3, 400 li (30 lieues) au nord-ouest. C'est le territoire de Khost, mentionné par Baber et par Abou'fféda, à côté de celui d'Anderâb . La

¹ Journey to the sources of the river Oxus , p. 412 à 421; London , 1841.

¹ Voyez ci-dessus, p. 285, note 2.

^{2.} Nous avons eu déjà plus d'une occasion de remarquer que la dénomination constamment appliquée par Hiouen-thsang, de même que par les autres relations chinoises, aux circonscriptions politiques on géographiques, est celle de royaume (Kone), qu'il s'agisse d'un grand État, d'une province, ou même d'une simple localité. Le sens qu'il faut attacher à cette expression est donc seulement, en beliucoup de cas, celui d'un territoire distinct et indépendant, abstraction faite de son étendue.

Abou'lféda, trad. de Reiske, dans le Magazin de Büsching, t. V, p. 346 et 348; Baber's Memoirs, p. 151 et 270.

véritable direction doit avoir été plutôt au nord-est qu'au nord, et les soo li, dans ce pays de vallées et de montagnes, doivent se réduire à 20 lieues au plus mesurées à vol d'oiseau. Le lieu est cité aussi dans l'Oriental Geography!; mais il n'est pas mentionné dans nos relations modernes.

De Khost an royaume de Houo on compte environ 300 li dans la direction du nord-ouest. Cette désignation du nordouest est très-probablement fautive; on va voir tout à l'heure que la direction générale de la route, combinée avec les distances indiquées, nous porte nécessairement au nord-est. Mais ici une difficulté se présente. Une première excursion de Hiouen-thsang dans ces montagnes, lors de son arrivée aux frontières de l'Inde, nous a déjà conduit vers ce royaume de Houo; et comme nous avons pu reconnaître sans aucune hésitation les trois stations notées par le voyageur entre Houo et Balkh 2, nous avons été amené à identifier également, sans aucun doute possible, la ville de Houo avec Ghoûr. Mais la position bien connue de Ghoûr, à une douzaine de lieues vers l'ouest d'Anderàb, ne saurait s'accorder avec l'indication actuelle, qui mettrait Houo à 700 li, c'est-à-dire à une cinquantaine de lieues d'Anderâb, dans une direction tout à fait différente. Faut-il admettre que, dans cette seconde mention, le nom de Houo a une signification autre que dans la première, ou que le nom même aurait été inexactement rapporté? Dans l'ouvrage de Hoei-li (p. 268) il faut lire Houo, et non Kono. Il y a une autre solution qui concilie ces difficultés et permet de respecter le texte, Hiouen-thsang luimême nous apprend que le chef turc de Ghoûr étendait son autorité sur une grande partie des vallées circonvoisines; dès

¹ Pages 199 el 231.

⁹ Ci-dessus, p. 288.

lors ne peut-on pas admettre que, dans la mention actuélle, le nom de Hozo désigne non plus la ville même de Ghoùr, mais seulement un territoire de sa juridiction? Quoi qu'il en soit-les doutes que nous venons d'exposer, quant au nom, n'affectent pas la position générale de la station, que désigne suffisamment l'ensemble de l'itinéraire.

De Houo au royaume de Monng-kièn, 1 oo li à l'est. Moungkièn est évidemment la ville ancienne de Moungan, que l'on voit marquée sur un itinéraire employé par le lieutenant Mackenzie dans sa construction de la carte jointe à la relation d'Elphinstone, à une douzaine de lieues vers le sud de Djerm. Cette position est parfaitement d'accord avec les indications qui se peuvent tirer des géographes musulmans¹, aussi bien qu'avec celle de notre relation.

De Moungan au royaume de Ki-li-se-mo, 300 li vers l'est, à travers des montagnes difficiles et de profondes vallées. Icí enfin nous trouvons une place dont la position a été fixée, au moins approximativement, par un explorateur européen; càr on ny saurait méconnaître l'Ithkeschin du lieutenant Wood, place importante de ces hautes régions, située près da la gauche de la rivière de Sir-i-hol (le bras méridional du haut Oxus), à l'entrée de la longue vallée de Vakhan, que cette rivière arrose 2. La carte du lieutenant Mackenzie écrit le nom Ishkascham. Marco-Polo a aussi vu cette ville, et il la décrit sous le nom de Scassem³.

L'Istakhri, dans la version allemande de Mordtmann, p. 120 et 135; Oriental Geography, p. 224 et miv. Édrisi, t. I., p. 479. L'Istakhri écrit Mounk; l'Oriental Geography, Mank; l'Édrisi, Menk.

Journey to the sources of the river Oxus, p. 315. La latitude d'Ischkeschm, d'après les observations du fieutenant Wood, est de 36° 42' 35°. (Ibid. p. 331.)

³ Au chapitre xxvi de l'édition de la Société de Géographie, chapitre xxvi du premier livre dans l'édition italienne de Ramusio, chapitre xxv dans la ver-

Ce point de repère, le premier, après Anderab, dont la position nous soit donnée directement par un explorateur européen, fournit une utile vérification de la partie déjà parcourue de l'itinéraire de Hiouen-thsang depuis l'Hindou-kôh. Si nous prenons la carte du lieutenant Wood ou celle de Kiepert¹, que nous y tracions approximativement la ligne de route de notre voyageur, d'après les indications de Hoei-li et du Si-vu-ki, et que nous mesurions cette route au compas, la distance trouvée d'Anderab à Ischkeschm est de 60 à 62 lieues. En augmentant ce chiffre d'un tiers, proportion reconnue nécessaire pour obtenir la distance effective dans un pays trèsaccidenté tel que celui-ci 2, on arrive à une distance réelle de 80 lieues au moins, qui répondent à 1,100 li de Hiouenthsang. Or, ce chiffre de 1,100 li est précisément celui que donne la relation chinoise, en quatre stations, d'An-ta-lo-po à Ki-li-se-mo. C'est un accord bien remarquable, et qu'on ne pouvait guère espérer dans une contrée sur laquelle nos informations topographiques sont encore si incomplètes. Il en résulte que les trois positions intermédiaires ne sauraient différer notablement de l'emplacement que nous leur avons donné sur la carte.

Hiouen-thsang mentionne en passant deux autres noms de vallées (de royaumes, selon son expression habituelle), non comme les ayant vues personnellement, mais comme étant voisines de sa route. Le premier est le royaume d'O-li-ni, au nord de Moung-kièn ou Moungan, sur les deux bords du Po-ti-ou (le Vakch ou Oxus); le second est le

sion de Marsden. Tous les manuscrits français donnent Casem; les manuscrits italiens et latins Scassem. D'Anville écrit Keshem.

^{. \} Taran, oder Turkistan, 1852. Voyes ci-dessus, p. 254.

² Voyez ci-deseus, p. 323, note 4.

royaume de Ho-lo-hou1, à l'orient d'O-li-ni et sur la rive méridionale du fleuve. L'un et l'autre de ces deux territoires pouvaient avoir, au rapport du voyageur, 300 li de tour, ce qui suppose pour chacun une vallée de 8 à 9 lieues de long. La position des deux vallées est assez bien déterminée par les indications du voyageur; mais nos renseignements actuels ne nous fournissent pas de synonymies certaines, à moins que le nom d'O-li-ni ne se puisse rapporter au Walein de l'Oriental Geography2. Ce qui nous fait hésiter sur le rapprochement, c'est moins parce que le mot est écrit Varavalia dans la Géographie de l'Istakhri 3 que parce que la position paraît trop occidentale. Néanmoins, pour tous les cantons (et celui-ci est du nombre) dont la position n'a pas été déterminée par un explorateur européen, on ne saurait se prononcer d'une manière définitive. Il ne serait pas impossible que Ho-lo-hou se rapportat à la vallée de Rochan de Wood, l'Oroschan du P. d'Arocha 4.

Du territoire de Ki-li-se-mo (Ischkeschm), Hiouen-thsang, continuant de remonter la vallée de l'Oxus dans la direction du nord-est, arrive au royaume de Po-li-ho. La distance n'est pas indiquée. C'est une vallée d'une centaine de li (7 lieues)

¹ Voyez ci-dessus, p. 323, la note relative à la valeur phonétique de ho.

² Page 230. Le même nom est écrit Zualein, à la p. 223.

³ Dat Back der Linder, p. 123. La menne forme da nom (Warrelle) se rivoure dans (Edrisi, t. I. p. 476. C'est súrement sussi le Walneleg d'Abou l'Itéla (trad. de Reiske, dans le Magazin de Büsching, t. V. p. 551.) M. Al. Cunningham nibésite pas dans l'identification de Valcin avec 'Olivai (Journal of the A. Soc. of Bong, vol. XVII) 2, 3 (854), p. 554).

⁴ Jözzmey, p. 377 (Sur le nom chinois, voyet l'observation de M. Stanisha Clairen, Hest-li, p. 169, note) et d'Arocha, dans he Mémoires zur les Glaiseis, t. l., p. 35, in-47. D'après la détermination de P. d'Arocha, le village d'Orochan en par 36° 49' de taitinde, 68° 36' est de Parin. D'après la carte de Wood, le chiffe de la taitinde serait fautil; c'est 37° 49 et fluodratifire.

de l'ouest à l'est, sur une longueur trois fois plus grande du nord au sud. Cette localité, pour le nom et pour la position, nous paraît répondre au Po-lo-culh du P. Félix d'Arocha, savant missionnaire jésuite, qui fut chargé par l'empereur Khien-loung, en 1759, d'établir les bases astronomiquès d'une carte des contrées nouvellement annexées à l'Empire sur la frontière de l'ouest, et qui détermina, par une série d'observations, la position de quarante-trois points dans le Turkestan et la petite Boukbarie ¹. Po-lo-culh, ou Bolor, un de ces points², est placé, dans la table du P. d'Arocha, par 37° de latitude et 70° 29' à l'est du méridien de Paris, position qui se lie parfaitement avec la carte du lieutenant Wood, et qui se trouve à 2a lieues environ ou 300 li de Ki-li-se-mo, dans la direction marquée par le voyageur.

Il nous parait que, dans quelques-uns des noms qui suivent, il s'est glissé un peu de désordre quant aux directions indiquées et aux positions relatives; du moins les indications nous semblent-elles s'accorder difficilement avec ce que nous avons de notions positives sur la topographie de cette haute vallée de l'Oxus et de ses embranchements directs. Il faut dire, toutefois, que ces notions, dues presque uniquement à la relation du lieutenant Wood, sont encore bien incomplètes, son exploration n'avant pas dévié de la

Mémoires concernant les Chinois, t. 1, p. 3931 Lettres édifiontes, 4;XXIV, p. 39 cf. p. 483, édit de 1781. Sur les déterminations autonomiques de l'Adrocha et des deux jésules autonomes qui l'accompagnairent dans cette mission, on peut voir les judicieuses remarques de M. Alexandres de Humboldé. Afré centrale, t. Il. p. 380 et suiv. La position de Bôlor a été indiament d'eplacées uralt acraté du Kièpert.

³. Qu'il ne saut pas consondre avec le province du même nom, appelée aussi Beltis, que le Sindh traverse directement au nord du Kachmir, et qui a pour capitale Skardo. (Voyez ci-dessus, p. 316.)

vallée principale du fleuve. On ne peut-donc pas dire que des renseignements plus circonstanciés sur les nombreuses vallées qui viennent y déboucher à droite et à gauche, sur leurs dispositions relatives et leurs communications, n'expliqueront pas des indications qui nous semblent, quant à présent, difficiles à comprendre. C'est déjà beacoup que, saff un très-petit nombre, tous les noms donnés par la relation chinoise se retrouvent aujourd'hui encore dans l'usage actuel. Nous allons donc nous borner à récapituler ces noms dans l'ordre où Hioueh-thsang les mentionne, après Po-li-ho ut le Bolor de l'Oxus.

Hi-mo-ta-la. 300 li à l'est de Po-li-ho (Bolor). Confine à l'ouest avec Ki-li-se-mo (Ischkeschm). Inconnu. Hoeï-li, page 269, compte les 300 li à partir de Moung-kièn (Moungan), ce qui s'accorderait mieux avec la station suivante.

Po-to-tchoang-na. 200 li à l'est d'Hi-mo-ta-la. Le groupe chinois est la transcription évidente du nom de Badakchán et Le nom de Badakchán est très-ancien dans ces hautes vallées; on le trouve déjà dans Strabon et dans Ptolémée, sous les formes un peu altérées de Bandobene et de Vandabanda. Il a pris une plus grande importance, et pent-être aussi une acception plus étendue, depuis que la vieille appellation de Toukhára ou Tokharestán est tombée en désuétude. Les géographes arabes et persans mentionnent une ville du même nom, qui en faiti la capitale, à sept journées de Taikhan ou Talékan et à treize journées de Balkh, sur la rivière de Khariáh, qui est, disent-ils, le plus considérable des affluents de la gauche (ou du côté sud) de l'Oxus ou Djihoûn, non loin des mines célèbres de lapis-lazuli. Le P. d'Arocha en

¹ Istakhri, Das Buch der Länder, p., 125; Oriental Geography, p. 225 et 230; l'Édrisi, t. I, p. 175 et 178; Abou'lféda, trod. de Reiske, dans le Magazia de

a déterminé la position, en 1759, à 36° 33' de latitude, par 70° 12' à l'est de Paris 1, position qui s'accorde bien avec la distance indiquée par rapport à l'alékan. Postérieurement à cette époque, le rang de capitale de la province a été transféré à Faizabâd, et, plus récemment, à Djerm 2. Hiouentsang dit que la ville était située sur une montagne escarpée : c'est une particularité que nous ne pouvons vérifier, attendu qu'aucun Européen, jusqu'à présent, n'a été à Badakchân 2. La place n'est même pas marquée sur la carte de Wood ni sur celle de M. Kiepert; quoique la détermination du P. d'Arocha ne soit contredite par aucune autre donnée.

In-po-kièn *, à 200 li au sud-est de Po-to-tehong-na (Badakchān). C'est le Vakhan, partie supérieure de la vallée de l'Oxus, mentionnée par les anciens géographes musulmans et reconnue, en 1838, dans toute son étendue par le lieutenant Wood ⁵. Au lieu de sud-est dans le texte chinois, il faut lire nord-est.

Khiu-lang-na, à 300 li de Vakhan, au sud-est, à travers un pays de montagnes et de précipices. Ce nom a de l'analogie avec celui de Garana, canton où sont situées les mines de lapis-lazuli, dans la montagne, non loin de Badakchân e;

Büsching, t. V, p. 351 et suiv. Le Badakchân est une des provinces vues et dé crites par Marco-Polo.

- Dans les Mémoires concernant les Chinois, t. 1, p. 393.
 - 2 Wood, Journey, p. 251 et suiv.
- ³ Sauf le P. Benedict Goes, en l'année 1603 (apud Trigaut, De christiana expeditione apud Sinas, p. 536; Lugduni, 1616); mais ce que nous avons de son journal apporte peu de lumière à la géographie.
 - Hoei-li, p. 270, écrit Kie-po-kien.
- L'Istakhri, p. 126; Édrisi, t. I, p. 483 et 490; Wood, p. 319 et suiv. et 369 et suiv. Marco-Polo le décrit, ainsi que le Badakchán.
 - 4 Al. Burnes, Voy. & Boukh. t. I de la trad. franç. p. 161.

peut-être ce nom s'étend-il plus haut, vers les sources du fleuve. Nous ignorons si le nom de Kourana, cité par M. Reinaud d'après le Merassid-al-itthila 1, s'applique aux mêmes localités

Ta-mo-si-t'ie-ti, à 500 li de Khiu-lang-na vers le nord-est, par un pays hérissé de montagnes et rempli de précipices. Le pays porte en outre le nom de Tchin-kan, et les habitants le nomment aussi Hou-mi. La capitale est appelée Hoent'o-to. Ce dernier nom existe encore dans celui de Kandat, résidence actuelle d'un des chefs de la vallée de Vakhan, sur la rive ganche de l'Oxus, à une cinquantaine de milles (17 lieues ou 230 li) au-dessus d'Ischkeschm?. Quant au nom de Ta-mo-si-t'ie-ti, nous crovons le retrouver dans celui de Matotch, qui désigne un grand embranchement de la vallée de l'Oxus, un peu au-dessus de Kandat 3. La vallée de Matotch, qui n'a pas encore été reconnue, se porte en remontant vers le sud, dans la direction de Tchitral, avec lequel elle est en communication habituelle par plusieurs cols de l'Hindou-kôh. Dans la relation chinoise, Ta-mo-si-t'ie-ti est une vallée dont la longueur est de 1,500 à 1,600 li (115 lieues environ), sur une largeur qui varie depuis 100 jusqu'à 400 et 500 li. Il doit y avoir quelque méprise, ou au moins quelque malentendu dans la longueur attribuée à la vallée.

Hiouen-thsang mentionne ici; parmi les États ou territoires situés au nord de la route qu'il suivait en remontant le Vakhan, le royaume de Chi-khi-ni, que nous savons répondre à la vallée de Chaghnán, et dont la situation nous

Mémoire sur l'Inde, p. 163.

³ Wood, Journey, p. 323 et suiv.

³ Bid. p. 332.

est déjà connue¹. Il mentionne aussi, au sud de Ta-mosi-tie-ti, le royaume de Chang-mi, dont l'emplacement paraît devoir se chercher dans le Tchitral, au sud du Hindou-kôh.

Continuant de monter au nord-est, Hiouen-thsang arrive, après une marche très-pénible de 700 li², à la vallée de Po-mi-lo, longue passe à travers des montagnes neigeuses, qui n'a pas moins de 1,000 li de l'ouest à l'est, et dont la largeur varie depuis 10 li (3 kilomètres) jusqu'à 100 li (environ 7 lieues). Un grand lac en occupe le centre. Po-mi-lo est la transcription de Pamir, nom que Marco-Polo a rendu célèbre dans la géographie de l'Asie centrale è. Le lac dont parle Hiouen-thsang est celui de Sir-i-kol d'où sort l'Oxus, et qui a été reconnu par le lieutenant Wood dans sa pénible exploration de cette région glacée è. Marco-Polo, comme Hiouen-thsang, mentionne le pays de Bolor (Po-lo-lo dans la transcription chinoise), qui confine vers le sud-est à la haute région de Pamir è,

Du milieu de la vallée de Pamir, c'est-à-dire du lac Sir-ikol, la route de Hiouen-thaang se porte au sud-est; et, après une marche que le voyageur évalue à 500 li, au milieu d'un pays tout coupé de précipices et couvert de neige, il arrive au royaume de Khie-p'an-t'o, La direction et la distance nous portent à une ville dont le nom, dans la bouche des Kirghir, est Kartchou. La rivière qui passe à Kartchou est une des

Voyez ci-dessus, p. 292.

Ces 700 li paraissent devoir se compter depuis Kandat (Houen-t'o-to).
 Voyages de Marco-Polo, ch. L de l'édition de la Société de Géographie;

l. I., ch. xxix de la trad. de Marsden. Sur le plateau de Pamir, on peut voir Γάsie centrale de M. de Humboldt, t. II., p. 389; Paris, 1843.

A Journey to the river Oxus, p. 354 et suiv.

¹ Voyez ci-dessus, p. 316.

principales branches supérieures de la rivière de Yarkand, dans la relation chinoise elle est nommée Si-to.

De Khie-p'an-t'o (Kartchou) à Kie-cha, qui est notre Kachgar¹, Hiouen-thsang compte 1,300 li (96 lieues) en deux stations. La distance mesurée au compas sur la grande carte de l'Asie centrale de Klaproth est de 70 licues environ, chiffre auguel il faut ajouter les détours et les accidents du chemin dans un pays de montagnes pour avoir la distance effective, c'est-à-dire un tiers environ de la distance linéaire donnée par la carte. L'indication de Hiouen-thsang s'accorde donc très-convenablement avec la distance réelle. Ou-cha, que Je journal chinois met à 800 li de Khie-p'an-t'o (Kartehou), à la sortie des monts Tsong-ling, et à 500 li de Kie-cha (Kaehgar), doit répondre, d'après cette triple indication, à la ville actuelle d'Inggachar.

De Kaehgar (Kie-cha), Hiouen-thsang se dirige au sud-est; il traverse, à la distance de 500 li (37 lieues), une rivière à laquelle il applique le nom de Si-to (Sità), comme à la rivière de Kartehou, et arrive de là à Tcho-kiu-kia: c'est le nom ancien de la ville de Yarkiang.

La station suivante est la célèbre cité de Khotan (Kiu-satan-na, transcription du sanscrit Koustana, qui signifie « mamelle de la terre »); mais la distance de 800 li (60 lieues) notée par le voyageur, est de beaucoup inférieure à celle que nos cartes indiquent. La distance réelle, mesurée sur la grande earte de l'Asie centrale de Klaproth, est au moins de 110 lieues effectives, qui équivalent à 1,500 li.

·1 La transcription du mot chinois donne seulement Khaça; gar est la terminaison commune d'une foule de noms de lieux dans les dialectes du nord de l'Inde, avec la signification de ville. Il y a longtemps qu'on a remarqué que Kachgar et son territoire répondent à la Casia regio Scythia de Ptolémée.

Hiouen-thsang mentionne plusieurs localités du territoire de Koustana : Po-kia-i, à 300 li, vers l'ouest; Pi-mo, à une distange un peu moindre, dans la même direction ³; et enfin Ni-jang, entre Khotan et Pi-mo³. La carte de Klaproth marque un lieu du nom de Pialma, à peu près à la distance et dans la direction indiquées par le Si-yu-ki. Nous y voyons également une bourgade appelée Pichiya; mais elle est au sud de Khotan et à 200 li au plus.

C'est à Khotan que se termine, à bien dire, la relation de Hiouen-hisang; pour le surplus de la traversée du grand désert jusqu'à la frontière chinoise, le voyageur se borne à noter en quelques mot rapides trois des territoires qu'il eut à traversee. Le premier est l'ancien royaume de Tos-ho-lo, à 400 li (30 lieues) de Koustana (Khotan); le second, le pays de Nî-mo, plus anciennement appeté Tehê-mo-lo-na, à 600 li de Tou-ho-lo vers l'est; le troisième enfin, est le royaume de Na-po-po, appeté aussi Leou-lan, à 1,000 li de Ni-mo vers le nord-est. Le pays de Leou-lan, qui a porté aussi le nom de Chên-chèn, répond, suivant l'ouvrage chinois Sin-kiang-chè-lio³, à ce qu'on nomme aujourd'hui le désert de Makhan, à une soixantaine de lieues dans le sud-ouest de Che-teheou.

La rédaction de Hoei-li, p. 188, la mettrait à l'est, non à l'ouest de Khotan.
 Dans Hoei-li, p. 189, Ni-jang aurait une toul autre position par rapport à Khotan.

¹ Livre I, fo 19.

INDEX

DES MOTS SANSCRITS-CHINOIS 1.

Le chiffre I se rapporte a l'Histoire de la vie et des voyages de Histoin-thiang; les chiffres II,
III indiquent le 1" et le 2" volume des Minoires sur les contries occidenteles.

ABMATA ("Opo-ye), en chinois Woswei, exempt de crainte, II, 300.
AMATABAĞUTA ("Opo-yet-engsaetcheloj), en chinois Wos-wei-ye: nom d'un religieux, I, 195.
AMATABAĞUTA ("Opo-ye-Ai-lithchoopou), nom d'nne feole schinmatique, III, (10-pi-ta-molun), en chinois Tonifa-dur, nom d'ouvrage, I, 8, 102, 118, 461.

 soubandhon, I, 11, 93, 107, 115, 164; II, 223, 225.

ABHIDIAMMAKOHA KARAKI ÇESTRAŞ (Kin-che-po-lun), ourrage de Sanghabhadra, I, 108; II, 233. AMHIDIAMMATIÇIAK ("O-pi-ta-mo-thang), le recueil de la métuphysique, formé sous la direction du grand Kâyapa, I, 95, 158; II, 177; III, 36.

ABHIDHARM FRAKIÇA SİDHAYA ÇİS-TRA? (O-pi-ta-mo-ming-tchinglun), nom d'un ouvrage, II, 122. ABHIDHARMA FRAKARAYA ÇİSMA ÇİS-TRA (Hien-Isong-lun), nom d'un ouvrage, I, 102.

Cet Idder offer, en geford, Jes most indiese miris de la trasserigiste phoetique et des sons de la traduction chinoise, qui peuvent servir à retrover les signes originats dans le deuximen et le trajuiteire loder; nais, dans un certain sembre de cas, par mile du silence des écrivains bouddhistes, on a la per si donner que la transcription on a le consectionis. Peuve peu troy multiple les tables, on a fond dans cet facte un certain nombre de nons géographiques i, mongols, arabies, pérsons, tureus, green et latins, tirir de Mémaire de M. Vivier de Schiller Martin.

- Admionarma prakarana pãoa çâstra, en ebinois Tchong-sse-fen-'o-pi-tamo-lun; ouvrage de Vasoumitra, II. 110.
- ABHIDHARMA VIBÂCHĂ ÇĀSTRA ('O-pita-mo-pi-p'o-eha-lun), nom d'un ouvrage, I, q5; II, 177.
- ABHIDBARMA VIDIŠĪNAKĀTAPĀDA ÇĀS-TRA ('O-pi-ta-mo-ehi-ehin-tsolun), ouvrage de Dévaçarma, I, 123; II, 291.
- Açălini dharmaçălă, nom d'un couvent; en chinois K'i-te, unique, saus égal, I, 50; II, 7. Voyez 'Oche-Li-Ni.
 - Âснарна ('An-cha-teb'a), un des mois indiens, II, 63.
- Acurau vimôkcias (Pa-kiai-t'o), les huit moyens de délivrance, II, 114, 168; III, 7.
- Асмакавна, II, 482. Voyez Ма-мао. Асмакоста (Tsi-chi); monceau de pierres, II, 388.
- Açôna (O-chou-kia), en ehinois Wonyeon; nom de roi, I, 76 et passim. — Nom d'arbre, I, 116; II, 323.
- ÂÇBAVARCHAYA (Leou-tsin). Sens de ee mot, III, 35.
- Açvadir. On écrit phonétiquement 'An pi, 'O-chous-chi, 'O-chous-chito, et plus correctement 'O-chi-pochi-to; en ehinois Ma-ching: nom d'homme, I, 134, 153; II, 356; III, 17, 55.
- Асульносна, en ehioois Ma-ming; nem d'homme, I, 272; II, 436, 437, 438; III, 52, 214.
- Açvakas, ou Assakas, aneien peuple du nord-ouest, les Ιππάσιοι, Ασπά-

- σιοι et Åσσακηνοί des Grecs, les Afghans actuels, III, 313. Αςνακάτα, cavalerie, en chinois Ma-
- kian, II, 82. Acvapati (Ma-tehou), le maître des
- ehevaux, II, 75. Âçvatouda ('An-ebi-po-yu-ehe), nom d'un mois indien, IL, 63, 492. Aobhoutâçmastoûpa? (Ho-pou-to-
- nom d'un mois indien, II, 63, 492.
 Aobhout (Mo-pou-to-ehi-sou-tou-po), le Stoûpa de pierre extraordinaire (K'i-te-ehi); nom d'un Stoûpa, I, 87; II, 140.
- AOBROUTAOHARWAS (Les) ('O-feouta-mo), en chinois Wei-tseng-yeou; l'une des sections des livres du Bouddha, II, 78.
- ADHTĀTMAVIDTĀ (Neī-ming), nom
- d'un ouvrage, I. 95; II. 174. Aohapour, nom de ville, III, 302. ÀDITIA, l'un des noms du dien Soleil adoré dans le royaume de Moültán. En ehinois Ji-t'un, le dieu du soleil, I. 210, 255; III, 193.
- Adiatacatroo (O-che-to-che-tolori), en chinois Wei-seng-year; nom de roi, I, 153, 155, 160; III, 16, 31, D'après une légende chinoise, ee nom signifie « ennemi avant d'être né», sens remarquable qui manque dans les dictionnaires.
- ADJITAVATÎ ('O-chi-to-fa-ti), en chinois Woz-ching; nom de rivière, I, 130; II, 334, 344.
- ÂDJĀĀNA KĀUNDINTA, leçon du Lalita ristāra, pour Ādjiiāta kāuodinya, II, 356, 364, 480.
- ADJĀTA KĀUŅDINYA ('Ojo kiao-tch'injou), nom d'homme, II, 356, 364, 480.

Αδραισίαί, ου Αδρησίαι. Voyes Αικλ-

ADBAPSA. Voyez Anderåb.

Avenans. Le nom indigène de leur pays est Pakton, le Pactuice d'Ilérodote. Ce sont les Açvakas de la géographie sanscrite, les Assaceni des Grees, III, 313.

ÂGAMAS (Les quatre). Voyez Sse-HAN. AGNI? ('O-ki-ni), nom de royaume, I, 46; II, 1.

AGNIDBÂTOU SAMĀDHI, en chinois Hokilāi-ting, l'extase du monde du feu, 11, 33g.

AHERCRÉTRA ('O-bi-tchi-ta-lo), ville du nord, I, 110; II, 234; III, 342, 348.

Anônārna (I-ji-i-ye), un jonr et une nuit, nom d'une division du temps, II, 61.

Airivata, pays du nord-ouest, Aipaiofai des Grecs, III, 324.

AKÉSINÈS (L') des Grecs, rivière; la Tchandrabhågå de Hiouen-thsang, III. 326.

AKHSIKÈT, nom de ville, III, 279.

AKIÑTCHAYYÂYATANA, l'état extatique
où l'on est dégagé de tout (Wouso-yeou-tchou-ting), II, 368.

so-yeou-tchou-ting), 11, 368.

Assou, pays de la Petite-Boukharie,
III, 265.

ARSOU-GOOL, nom local de la rivière Pe-chout, II, 15. Alexandria ad Caucasum ou Alexan-

DRIA OPIANA. Voyez Houpiân. Allahabâd. Voyez Pravâga. Alni? ('O-li-ni), nom de royaume,

ALM? ('O-li-ni), nom de royaume, I, 269; II, 28; III, 195. ALOR, ancienne capitale du royaume

du Sindh, III, 409.

ALTAI (Les monts), III, 266. AMALI ('O-mo-lo), II, 91, ligne 29,

nom d'arhre. C'est ainsi qu'il faut lire au lien de 'O-mo-lo (Âmra). ÂMALAKA ('O-mo-lo-kia), nom d'arbre,

emblic myrobolan, II, 428.

AMALAKARKA, vasc pur, en chinois

AMALAKARKA, vase pur, en chinois
P'ao-p'ing. Voyes p. 464, note 1.

ÂMLA ('An-mi-lo), nom d'arbre, le
tamarin, II, 91.

Amot ou Amotī, nom d'nne ancienne ville sur l'Oxus, III, 282.

Amoû dêria, fleuve. Voyez Vakchâb, III, 274.

Âma ('An-mo-lo), nom d'arbre, en chinois Nai, I, 78, 99; II, 228, 388.

ÂMRADĀRIKĀ ('An-lo-niu et 'An-molo-niu), la fille de l'Âmra, I, 135; légendes sur la fille de l'Âmra, II, 388.

AMBADĀBIKĀ SOŪTRA (Nai-niu-king), nom d'un ouvrage, II, 388.

Âmnapāli (Naī-chou-cheon-bon), la gardienne dos Âmras; on l'appelle aussi Âmradārikā, la fille de l'Âmra, I, 135; légende, Il, 388. Amnīra, l'ambroisie, en chinois Kan-

lou, I, 283; II, 48; III, 56.

Amritôdana râdul (Kan-lon-fan-wang), nom de roi, II, 364. Voyez

le mot chinois.
Amritsab, ville, III, 328.

America. Voyez Môniva nagara. Anighuins (Les), sens de ce mot, II, 432.

ÂNANDA ('O-nan et 'O-nan-t'o), nom d'homme, I, 95, 131; II, 208. ÂNANDAPOURA ('O-nan-t'o-pou-lo), nom de royaume, I, 207; III,

- 164; ville de l'Inde occidentale, anjourd'hui Barnagar, III, 406.
- Anathapindada ou Anathapindika, en chinois Ki-kou-to; nom d'homme, I, 113, 124; II, 295, 296, 304.
- Astrut v ride v. Ce sem est emprunté à nn passage du Lotus, p. 371. ligne 20. Dans l'Introduction au Bouddhisme, p. 465, E. Burnoufle développe en disant que Anâtmà ou plutôt Anâtmakam, en chinois Wos-go, est l'anaihilation du principe vital, 11, 160, 443.
- ANÎTMAKA OU ANÎTMAKAM. Voyez ANÎTMÎ.
- 'O-na-p'o-ta-to), en chinois H'onje-na-p'o-ta-to), en chinois H'onje-nao; norm d'un lac. [1, 271, 273; II, 295; III, 23], snorn d'un roi de dragons, c'est à dire le roi des dragons du lac précité, II, 348
- ANÇOUVARMA (Yang-chou-fa-mo), en chinois Konang-tcheou; nom de roi, II, 408.
- Androia, nom de ville, III, 277. Andras (Anterava), nom de pays, I, 268; II, 28; III, 191; ville,
- l'Adrapsa des Grecs, III, 417.

 Andera ('An-ta-lo), nom de royaume (Inde du sud), 1, 187; III,
- 105, 395.
 AÑGOULIMÂLINAS, même mot que Añgoulimâlyas.
- ANGOULIMALYAS (Les). Voyez YANG-KIU-LI-MO-LO, en chinois, Tchiman, I, 124; II, 294.
- ANGOULIPARYA, jointure de doigt, en chinois Tchi-tsie; nom d'une

- mesore, 24° partie de la coudée (Hasta), II, 60.
- ANIROUDDHA ('O-ni-liu-t'o), nom d'homme, II, 342. Anitta, sens du mot, II, 160, 415.
- Ayou ('O-neou), en chinois Si-tch'in, atome, II, 60.
- Anoupasampanna, sens dn mot, II, 209; III, 44.
- ANOUTTARA BÓDBI (Wou-chang-tengk'io), l'intelligeuce sans supérieure, 1, 141.
- Anouttana dharma, en chinois Wouchang-sa, la loi sans supérieure, I, 69; III, 7.
- ANOUTTARA SAMYAK SAMBÖDHI, en chinois Wou-chang-teng-tching-kio, l'intelligence complète, sans supérieure, I, 277.
- ANTARAYA ('An-ta-lo-p'o), nom de royaume (Andérab), I, 268; II, 28; III, 191, 417.
- AOUDE (Ayôdhyā), nom de royanme, I, 114; II, 267. APALĀLA ('O-po-lo-lo), nom d'un
- dragon, I, 86; II, 133, 147. Aparaçáila sanguánima, le même
- que Avaraçáila sangháráma. APTANÉTRAVANA? en chinois Te-yenlin, la forét des yeux reconvrés,
- II, 308. Ārāpa Kālāwa ("O-lan-kia-lan), nom
- d'homme, II, 368. Aranya ('O-lien-jo), sens de ce mot,
- II, 250. Apaxetoi. Voyes Arokuada.
- ARHAN OU ARHAT ('O-lo-han), homme d'nn rang élevé dans la hiérarchie bouddhique, I, 104, 156; II, 14, 54; III, 37 et passim.

Anni? ('O-li-ni), nom de royaume, I, 269; II, 28; III, 195;

ARORHAU, pays de l'Irân oriental dans les auteurs arabes, Haraquiti des testes zends, Harakati de Bisoutoun, Arachosia des Grecs, Taso-kiutch'a de Hiouen-thsang; aujourd'hui province de l'Afghanistan, III, 415.

AROUNA ('Olon-nao), nom de montegne, II., 46; III, 188, 300. AROUNDATIOU, en chinois Wousi-kiai, le monde sans formes.

Voyez San-kiaî, II, 74. Áρσα ου Ούαρσα. Voyez Ouraça.

ARTHA, sens du mot, II, 160, 416. ÂRYA BHAGAVATÎ BHÊCHAMA GOUROU PÛRVA PRANIDHÎNA MAHÂYÎNA SOÛ-TRA, en chinois Yo-sse-jou-leI-penyouen-kong-te-king; nom d'un ouvrage, 1, 341.

Ânvadāsa ('O-li-ye-t'o-so), en chinois Ching-sse; nom d'homme; I, 6g. Ânvashaçvika (Hio-t'sun), nom d'homme. Voyez le nom chinois. Ânvasavyān; les vérités saintes, en chinois Sié-ti, les quatre vérités,

II, 443.

Antasena ('O-li-ye-see-na), en chinois Ching-hiun; nom d'un religieux, I, 69.

ANYAYANA (Les), meme nom que Sthaviras, en chinois Tr'unchang-tso-pon ou Ching-chang-tso-pou; nomd' une école schismatique. Ching signife « saint», et Tu'un « vénérable». Voyes TRIAVIRAS.
ANYAYANA, en chinois Ching-telleou;

ARYAVARMA, en chinois Ching-telleou; nom d'nn religieux, 1, 72, 113. Asaŭrnta ('O-seng-h'i), pour Asam-

Asangura ('O-seng-k'i), pour Asam-

khyèya, un nombro infini, 1, 76. {Fan-i-ming-i-tri, 1, VIII, fol. 14.)
ASAÑKHYÈYA ['O-seng-k'i], 1, 76.
Voyez AsañKHYA et l'Introduction
au Bouldhisme de Burnouf, p. 191.

Asanga ('O-seng-kia), en chinois

Won-tcho; nom d'homme, 1, 83,
114, 122; II, 105, 269, note 2,
Voyez ce mot.

ASIZ CRATRALE, traversée dans toute son étendne par Hionen-thang, Ill, 551. Double itinémire de Hiouen-thang dans l'Asie centrale, étudié et expliqué par la géographie musulmane, la géographie actuelle et les autres documents chinois, 361 à 316, 413 à 418.

Asıra ('O-sse-to), nom d'un Richi qui tira l'horoscope du prince royal, fils de Çonddhodana, I, 127; II, 311.

ASMAGARBRA. Voyez Ma-NAO.
ASOURA ('O-son-lo), sorte de démon,
Ill., 14, 114.

Aσπασιοί (Aspasii). Voyer AÇVARAS. Assaras. Voyer AÇVARAS. Aσσαπμοί (Assaceni). Voyer AÇVARAS. ATALI ('O-tch'a-li'), nom de royanme, F, 2054 III, 160. Voyer Than,

111, 404. Атсилка ('O-tche-lo), en chinois Seking: nom d'homme, I, 187; III, 106, 152.

ÀTHARVANA ON ATHARVAVEDA ('O-tap'o-na), en chimois Teheon-chon, Jang-tsai et Chou-lun; l'un des Védes, II, 75. Voyez WEi-T'o.

ATMAMADA, l'orgueil du moi, en chinois O-man, I, 107; il, 223.

ÂTMANÉPADAM ('O-ta-mo-ni), nom d'une conjugaison, I, 167.

ATTOK, nom de ville, III, 310.

ATTANVARÉLA? ('O-tien-p'o-tchi-lo),
pays de l'Inde occidentale, I, 207;

III, 175, 411.

Avadānas ('O-po-to-ua), en chinois

Pi-yu; l'une des douze sections

des livres bouddhiques, II, 78.

AVARAN ('O-po-kien). Voyez K'1E-Po-

AVALORITÈGVARA ADDINISATIVA ("O-folou-tehi-ti-chi-fa-lo-pou-sa), en chinois Kouan-ten-tseă, et incorrectement Kouan-chi-in, Kouan-chitsea-tsai, Kouang-chi-in; nom d'un Bodhisativa, 1, 88, 14, 1, 16, 163, 172; III, 45, 141, 189, 260.

172; II, 45, 141, 182, 249. Avalôkitřçvara soutra, en chinois Kouan-chi-in-king, I, 28.

Avana ('O-fan-tch'a), nom de royaume, I, 209; III, 182, 412, 413. Avanachta sañenānāma ('O-fa-lochi-lo-seng-kia-lan), en chinois Si-chan-sse, I, 188; III, 111.

AVIDDHAKARNA SAÑGHÂRÂMA ('O-pi-

BADAKCHÁN, ville et territoire du haut Ozus; la Bandobène de Strabon, le Vendahanda de Ptolémée, le Po-to-tehoang-ma de Hionenthsang, III, 423; cf. I, 269; III, 198.

BAGUELÂN OU BAGHLAN (Fo-kia-lang), canton au nord de l'Oxus, II, 28; III, 288.

BAGLAN (Fo-kin-lang). Voy. BAGHBLAN. BAI, nom de ville, anciennement Polou-kin (Băloukă), II, 10. t'o-kie-la-na-seng-kia-lau), en chinois Pou-tchoang-cul-kia-lau; nom d'un couvent, II, 378; III, 362. VILOMA (Yang-mao), poil de mou-

Avilóna (Yang-mao), poil de mouton. Voyez les divisions du Yôdjans, 11, 59, 60.

Aviron (Won-kien-yo), nom d'un enfer, II, 230, 303.

ATAMOURHA ('O-ye-mou-k'ie), nom de royaume, I, 3 1 6. J'avais lu [II. 274) Hayamoukha, leçon que peuvent fourzir aussi les signes phonétiques; mais M. Vivien de Saint-Martin propose Ayoumoukha, d'après M. Théodore Benfey. Voyer III, 351.

AYANA (Hing), sens de ce mot, II, 62.

Аторита ('O-yu-t'o), nom de reyaume, 1, 114; II, 267; III, 351. Атоимочкия, mont, III, 351.

AYOUMOUKHIYA, peuple au nord du Gange, III, 351.

Âtouryrda ('O-yeou), en chinois
Ming-lun et Cheon-lun, l'un des Vé-

В

BAIRHARGHIRI. Voyez VAIHĀRA.

das, II, 74.

Bainata. Voyez Vaināta, III, 336. 337.

Baktra (Fo-ho et Fo-ho-lo), nom de ville. Voyez Bakk.

BALADITTA (Polo-o-tie-to), en chinois Yeou-ji; nom de roi, 1, 148, 150, 160; II, 191; III, 43. BALAPATI? (Po-to-po-ti), nom de royaume, I, 221.

Batz (Po-ho-lo), ville de l'ancienne

Bactriane, 1, 64, 66, 67; 11, 29; 111, 289.

Balmain, nom de ville, III, 407 et suiv. Voyes Pi-Lo-mo-Lo.

BALOUEA? (Pa-lon-kia), nom de pays, I, 53; II, 40; III, 265.

BALTI. Voyez BOLOR.

Banyan (Fan-yen-na), ville de la Perse orientale, I, 68; II, 36; III, 293.

BANAVASI. Voyez Vānavāsa.

BARDOBÈNE. Voyez BADAECHÂN.
BARAMOÙLA (Po-lo-mo-lo), nom d'nne
passe de montagne, III, 101, 322.
BARAMOÙLAGIRI, nom actuel de la

montagne appelée Po-lo-mo-lo-k'ili (Paramalagiri), en chinois He-

fong, III, 101.
Banangone, nom de lieu, III, 383.

Bardaan. Voyez Varddrana. Barna, rivière. Voyez Vârânaçî.

Bânnagan, Voyez Ânandapouna. Banòten, localité de l'ancien Gándhára, 111, 309. Voyez Vánikatena.

Banouratchèva (Po-lou-kie-tch'enp'o), nom de royaume, I, ποά; III, 153.

Banygaza, le Baròtch des cartes, répond à Po-lou-kie-tch'en-p'o (Baroukatchéva), nom de royaume,
1, 204; Ill., 153, 400, Voyez Vå-

BASSAR, site de l'antique Vâiçáli, III,

Bedelik, nom de pays, II, 16. Bédním, plusieurs localités de ce nom dans le nord-ouest de l'Inde; dénote un ancien site; III, 306.

Banan, comprend l'aneien Maga-

dha; origine de ce nom, III, 371 et suiv.

BEIAH, rivière, la Vipaça de Hiouenthsang, III, 327.

Bénanès. Voyez Vănănaçî. Bétik, nom de lieu, III, 282.

Bhadra (Po-to), en chinois Hien *sage*; nom d'un religienx, I. 332; nom d'arbre (P'o-ta-lo), II,

91.
BHADRAKALPA (Hien-kie), le Kalpa des sages, I, 126, 190; II, 100.
BHÂNRAPANA (P'o-ta-lo-po-t'o), nom

d'un mois indien, II, 63. Bhadhanoutchi (Po-t'o-lo-leou-tchi),

en chinois *Hien-ai*; nom d'homme, I, 211, 212; III, 158, 175. BHADRAYIHÂRA (P'o-ta-lo-pi-ho-lo),

BHADRAYIHĀRA (Po-ta-lo-pi-ho-lo), en chinois *Hien-sse*; nom d'un convent, I, 113.

BHADRIKA (Po-ti-li-kia), nom d'homme, second fils du roi Amritodanaràdja (Kan-lou-fin-wang); cf. Fo-tsou-tong-ki, II, 19. Burnouf, Introduction au Boudhisme, p. 157, le qualifie de «fils ainé du roi Amitédana» (lisec Amritódana), 1, 134; II, 356, 364.

Buagai? (Po-kia-i), nom de ville, 111, 23o.

BHAGAYAK OU BHAGAYAT (Po-kin-po), un des noms du Bouddha, 1, 310.

Bhagatati, rivière, III, 368.
Bhachathi, fleuve, III, 356.
Bhani (Po-ni), en chinois Ming-liuo
et Pien-liao; nom d'homme, I,
112; II, 148.

BHARMAIR OU BALMAIR, ville du Thar, Inde occidentale: Pi-lo-mo-lo de

- Hiouen-thsang, Pahlmal des Arabes, Ill, 407.
- BHASKARAVARMA (P'o-se-kie-lo-fa-mo), en chinois Ji-tcheou; nom de roi, II, 463, pote 1; III, 77, note 1.
- Bhlvaviveka (Po-pi-fel-kia), en chinois Thring-pien; nom d'homme, 1, 189; III, 111.
- Brésakala, lieu au nord du Gange; en sanscrit Váiahla; Pi-so-kia de Hiouen-thsang, probablement la Biseipour actuelle, III, 35á et aniv. Cf. I, 123; II, 200.
- BRIKCHOU (Pi-t'sou), un religiens mendiant, 1, 128; II, 356; III,
- BHIRCHOUNT (Pi-t'sou-ni), une religieuse mendiante, I, 218.
- BHimi (Pi-mo), nom de ville, I, 288; III, 243.
- Bhimi (Pi-mo), nom d'une déesse, femme de Mahêçvara Déva, II, 124.
- BHOUTAS (Pou-to); sorte d'hérétiques, 1, 224.
- Bias, fleuve. Voyez HTPHASIS. BICHBALIK, nom de pays, II, 3.
- Bimbisāra (Pin-pi-so-lo), nom de roj, I, 137. On écrit aussi Bimbasāra (Pin-po-so-lo), I, à 1 à. Voyez Pin-pi-so-lo.
- Bix-GREGL, nom turc du pays des mille sources (Theien-theionen), qui répond au mongol Ming-boulak, I, 59; II, 13; III, 194, 268, 272.
- Buplaghiri. Voyez Vépoutto, III, 380; cf. III, 23.
- BIRAT. Voyez VAIRĀTA, III, 337. BIREIPOUB: Voyes BHÉSAKALA.

- BÓDHIDROUMA (Pou-ti-chou), en chinois Tao-chon, l'arbre de l'intelligence, 1, 77, 139, 141, 161, 217; II, 33, 109; III, 50. BÓDHILA (Fo-ti-le), nom d'homme, II, 186.
- BÓDHIMANDA, sens de ce mot. En chinois Tao-tch'ang; sanscrit-chinois, P'ou-ti-tao-tch'ang, II, 456, note 1. Voyez Vadirásana;
- Bôdhimhghhgvana (P'on-ti-mi-ki-chifa-lo), en chinoia K'io-tseu-tsaf-yan; nom d'un religieux, I, 192.
- BODHIROUTCHI (P'on-ti-lieou-tchi), nom d'un religieux, 1, 301, 310, 333, 303.
- Bòdhisangulalma, lisez Bòdhidronma sanghàràma (P'ou-ti-chon-kialan).
- BÖDHISATTYA. VOYET P'OU-TI-SA-TO.
 BÖDHISATTYAPIŢAKA (P'OU-SE-t'SRINGking), Dom d'un recneil d'ouvrages, 1, 136.
- ges, 1, 136. Ворничнява (P'ou-tiese), nom d'nn couvent célèbre, I, 216.
- Bôdhivriacha, synonyme de Bôdhidrouma, l'arbre de l'intelligence, 1, 139; H1, 375.
 - Bolon (Po-lou-le) ou Balti, nom d'un pays situé an nord-ouest; c'est une localité du haut Oxus, Po-loueul des géographes chineia, Po-liho de Hiouen-thsaug, 1, 273; II, 150; III, 196, 316, 422, 426.
 - BOUDDHA (Fo-to), I, 288 et passim; trace de son pied, sa longueur et sa largeur, II, 6.
 - BOUDDHABHADRA (Fo-t'o-po-to-lo), en chinois K'io-hien; nom d'un religienz, I, 144.

BOUDDHABHOUMI SOUTHA (Fo-ti-king), nom d'un ouvrage, I, 304.

BOUDDHADASA (Fo-t'o-so), en chinois Fo-sse et Khio-sse: nom d'homme, I, 113; II, 176.

BOUDDHA-GAYA, ville, III, 376. Voyez BOUDDHAGOUPTA (Fo-t'o-kie-te), en

chinois K'io-mi et K'io-hou; nom d'homme, I, 150; III, 4s. BOUDDHASINHA (Fo-t'o-seng-ho), en

chinois Sectseu-kio: nom d'un religieux, II, 270. BOUDDHAVANA GIBI (Fo-t'o-fa-na-

chan), nom de montagne, III, q,

BOURHARA (Pou-ho), nom de ville et de royaume, I, 61; II, 21; III,

BOURHARIE, nom de pays, III, 274,

BOULDENGHIB, rivière, Voyez Hou-LOU , . 1, 21; III, 26s.

CABDAVIDVACASTRA (Ching-ming-lun), nom d'un ouvrage, I, 93, 95, 152, 164; son objet, II, 73, 174.

Cacassa (Che-chang-kia), en chionois Youel; nom de roi, 1, 112, a35; H, s48, 349, 428. CAÇABADIA, grain de poussière qu'on

voit sur un poil de lièvre, II, 60 (Divisions du Yédiana), Çaçi, l'un des noms de la lune; ori-

gine de ce nom, II, 376. Caçônna (Tou-hao), poil de lièvre. Voyez les divisions du Yodjana,

11. 60.

-CARALA (Che-kje-lo), ancienne ville

BRAHMA (Fan, Fan-tien, Fan-lanmo, P'o-lo-hi-mo, et plus correctement P'o-lo-ho-mo), I, 110, 111, 165, 300; considéré comme l'inventeur de l'écriture indienne. H, 71, 120, 126, 258, 320.

BRAHMADATTA (Fan-cheou), nom de roi, II, s44.

BRAHMAKİTIKAS (Fan-t'ien), les dieux de la suite de Brahma, II, 64. BRÄHMANA (P'o-lo-men), un Brâh-

mane, I, 148 et passim. BRAHMINANDITA? (Fan-yn), nom de

roi, II, 393, Balimanapoura, ville du Malava,

III, 4o3. BRAHMAPOURA (P'o-lo-bi-mo-pou-lo), nom de rovanme et ville de l'Himálava. I. 110. 205: II. 231:

HI, 344-BRAHMATCHÂRÎ (Fan-tchi), un jeune Brahmane, en chinois Tsing-i, II, 137, 213.

dn nord-ouest, la Sangala des historiens d'Alexandre, Sagala Euthydemia de Ptolémée, I, 97; II,

190; III, 327 et suiv. CARRA (Chi), l'nn des noms du dieu Indra, I, 110; II, 303, 375.

CARRADEVENDRA, en chinois Tien-tichi, Cakra, te roi des Dèvas; on trouve plus souvent Tichi, Cakra, le roi, I, 110; II, 138, 258, 320,

471, 478. CARRADITYA (Cho-kia-lo-'o-t'ie-to), en chinois Ti-ji; nom de roi, I, 150; III. 42.

Сактавовнізаттум (Chi-kia-p'ou-sa).

- nom d'un Bôdhisattva, I, 76, 127; Il, 97, 310.
- GARTABOUNDHA (Chi-kia-fo), nom d'un Bouddha, I, 208; II, 37. GARTADHARMA (Chi-kia-fa), la loi de
- Çâkya ou du Bouddha, II, 34. Çârtamouni (Chi-kia-meou-ni), l'un des noms du Bonddha, II, 358 et
- passim.

 ÇÂKYAMOUNI BOUDDBA (Chi-kia-wen-
- fo), un des noms du Bouddha, I, 176.
- CÂRTAS (Massacre des filles des), II, 306; massacre des Çâkyas, II, 317.
- Çâkyatatulâgata (Chi-kia-jou-lai), l'un des noms du Bouddha, I, 102; II, 152; III, 219.
- Calâtotha (P'o-lo-tou-lo-sic), ancienne ville du Gândhâra, sur le Sindh, patrie de Pânini, I, 165; II, 125; III, 312.
- Cimsi (Chang-mi), pays dn hant Oxns, I, 271; III, 206, 426.
- CANARA (Che-no-kia), nom d'une plante textile, II, 39.
- CANARAVÁSA (Chang-no-kia-fo-so), nom du troisième patriarche bouddhiquo. On écrit aussi Çanavása (Chang-no-fo-so), et moins correctement Çanavasou (Chang-no-hosicou), I, 70; II, 30.
- Ganavasa (Chang-no-fo-so). Voyez
- Cancousa? (Chen-chou-na), nom de royaume, II, 403.
- CANGER, ville, la Kanyakoubdja de Hionen-thsang, 111, 343. Captssa et Kázion. Voyez Kapiga.
- Capissa et Káriou. Voyez Kapiça.

 Capissane, contrée, Voyez Kapiça.

- CARADA (Ching-je), sens de ce mot, II, 62.
- ÇARAKOUPA (Tsien thisouen), la source de la flèche, II, 322.
 ÇARANA, refuge, en chinois I-konei, II, 382.
- ÇABAVATİ. Voyez ÇRAVASTİ.
- Çânipoutra (Che-li-fo et Che-litseu), en chinois Tsicou-tseu et Chin-tseu; nom d'homme, I, 103.
- 126, 153; II, 208, 296, 304s. Caninas (Che-li), reliques, I, 84, 216 et passim.
- Cantes qui ont été consultées pour l'étude et la restitution géographique de l'itinéraire de Hiouenthsang, III, 254 et suiv.
- ÇÂSTĂ DÉVAMANOUCHTĂNĂM (Tieojin-sse), le maître des dienz et des hommes, 41, 483.
- Çâstras (Les), traités philosophiques, en chinois Lua, II, 974. Çataçâstra (Pe-lun), nom d'un ou-
- Vrage, I, 99, 101, 164, 218. CATACÁSTRA VÁIPOULYAM? (Kouangpo-lun), nom d'un ouvrage, I.
- 99, 101, 118, 291; II, 277.

 CATADROU (Che-to-t'ou-lou), nom
 d'un pays du nord-ouest et dun
 fleure, aujourd'hui le Setledje, I,
 103; IJ, 205; III, 331, 835 et
 suiv.
- CATRODOUNA, nom de ville, III, 278,
- CEYLAR (Siñhela), en chinois Setseu-koue et Tchi-use tseu-keur; nom de royaume, Veyer State-124-10. Ghapabhiddis, les six facultés aurnaturelles, en chinois Lou-chino thong, 1, 156, 185; 11, 168; 118, 7.

458.

- CHADOUMAS. Voyez Hou-lo-mo.
 CHADPAUABHIDHARMA, en chiuois Lontso-'o-pi-ta-mo; nom d'un ouvrage,
 1, 67, 164.
- Снавияля (Chi-khi-ni), cauton de la haute vallée de l'Oxus, I, 270; II, 27; III, 205, 292, 425.
- Снавмойка? (Chang-mou-kia), nom d'homme, II,,121.
- Chaşmotkul duânanî soltra (Loumeu-t'o-lo-ni-king), nom d'un ouvrage, I, 304.
- CHARARA? (Cha-lo-kia), nom d'uu couvent, I, 71.
- CHASCH. Voyez TASCHKEND.
- CHAYAR-DÉRIA, nom de rivière, III, 265., CHÉGHANIA (Tchi-go-yen-na), ville
- et province, II, 25; III, 290. CROTTAL, nom de pays; le même
- que Kotl ou Kotláu (K'o-tou-lo), II, 27; III, 291. CHOUMÁN (Sou-men), cauton du
- Mavar-eu-nahar. Voyez Soc-MAN.
- Çighrabouddha? (Ming-min), uom d'uu religieux, III, 47.
- CILABHAURA (Chi-lo-po-t'o-lo), eu chinois Kist-Aien; nom d'un religieux, I, 144,146,152,163,215; II, 451; III, 47, 78. — Couvent de Cilabbadra, III, 373.
- Citantra (Chi-lo-o-l'ie-to), eu chinois Kiai-ji; nom de roi, I., 161, 206, 215, III, 251; III, 156; 163. Citantana viera (Kong-ming), uom d'un ouvrage, I., 95; son objet, II., 73, 174.
- CIVIRA (Chi-pi-kia), en chinois Yn; nom de roi, II, 137.

- CMAÇANAM, uu cimetière, I, 159. COMEDI, ancien peuple du haut Oxus, III, 292.
- Çòna, rivière; déplacement de son embouchure, III, 273.
- COUBHAVASTOU (Sou-p'o-fa-sou-tou), rivière du Gándhāra; Sosstos ou Sonastos des Grecs, Çvēti de l'ancienne géographie védique, aujourd'hui rivière de Svat, I, 86;
- II, 132, 133; III, 313, 314.

 COUDDHAYASADEVA (Tsing-kin-t'ien),

 sens de cette expression, II, 331.
- COUDDHODANARÂDIA (Tsing fen waug), uom de roi, I, 127, 282; II, 310, 364.
- Çotora (Chou-t'o-lo), homme de la quatrième caste, II, 80, 106; III, 170.
- COUKLAPAKCHA (Pe-fen), sens de ce mot, II, 61.
- COURLÓDARABÂDIA (Pe-fan-wang), nom de roi, II, 400. Coênta (K'ong), le vide; une des
- quatre réalités, II, 443. COUNTAPOUCHPAS? en chinois, Konghoa-wai-tuo; sorte d'hérétiques,
- I, 220. ÇRAMANA (Cha-men), religioux boud-
- dhiste, I, 62 et passim. Çalmayêna (Cha-mi), un jeune religieux, novice, 1, 40, 128, 280; II, 48, 183.
 - Chânayêna sanghânâna, le couvent du novice, I, 129.
 - CRAVAXA, en chinois Ching-teen, auditeur, 1, 65.
 - Calvana (Chi-lofa-ua), uom d'un mois iudieu, II, 63, 692.

CRAVASTI (Chi-lo-fa-ai-ti) ou CARAvari, ville de nord, Savatthi on Savat des livres palis, Che-wei de Fa-hiee, I, 224, 310; II, 115, 292; III, 355 et suiv.

Carcarul (Chang-tchou), le chef d'une compagnie de marchands, II, 474.

Catgourra (Chi.-li-kio-to), en chinois Ching-mi; nom d'homme, I, 154; III, 17.

Çainatta. Voy. Çaiscentras, III. 39... Caiscentras, (Chi-li-teb'a-ta-lo), pays de l'Inde orientale, peut-être Silthet, Cribatta, I, 182; III, 82, 39... Çaisaitat, nom de ville (Kachgar), I, 63, 272, 277, 265; III. 219. Çaiscabus (Chi-li-lo-to), en chinois (Chig-cheou; nom d'homme,

fl, 269. CRÎMÂLÂDÊVÎ MÎNHAYÂDA SOCTRA, en chinois Ching-man-king; nom d'ouvrage, I, 81.

CRINAGARA, ancienne capitale du Kachmir, III, 322; n'occupe pas le site de la Srinagar actuelle, ibid. Cal'anvara, montagoe, III, 344.

Calintonia, transcription thibétaine de Chi-il-toto, qui, d'après la traduction chinoise, Ching-cheus, et les signes phonétiques (lo-to), répond mieux à Crilabdha, nom d'homme, II, 269.

CHOTAPANNA, lisez Srôtapanna, II, '432; III, 52, 56.

Choutaviñçatikôti (Chi-leou-top'in-che-ti-keou-tchi), en chinois Wen-eul-pe-i; nom d'homme, III, 66, 67, 148.

CROUTI, l'équivalent de sept Anavas (atomes), II, 60.

Curcuma (Yo-kin-biang), en senscrit Kouñkouma; nom de plante,

II, 40, 71, 131. , Çvêtapouna (Chi-fei-to-pou-le), ville voisine de-Vâiçâli, I, 136;

II. 399; III. 364. Cverapouna sangulalma (Chi-feito-kia-lan); nom d'un couvent, II. 300.

Cvert, rivière du Gandhara. Voyez

DAÇABALA (Chi-li), doué de dix forces, 11, 300,

Daçabata kaçrapa (Chi-li-kia-che), nom d'homme, t. I, p. 134; t. II, p. 364.

DAÇABHOÛMI SOÛTRA (Chî-ti-king), nom d'un ouvrage, Il, 273. DAKCHINAKÔSALA, Je Kôsala do sud.

HI, 396.

Danchingtrana (Nan-hing), la marche au midi; sens de cette expression, II, 63. DANAPATI, en chinois Chi-tchon, le bicofoiteur (d'un convent); on écrit incorrectement Tan-youei, III, 45.

DANTARÎCHȚIIA (Tan-to-kia-se-teh'a), an chinois Tch'i-me, uo curedent, I, s 23; II, 55; III, 49. DANTALORA (Tan-to-lo-kia), nom

d'une montagne, II, 122. DAOULATABÂD. Voyez Dévaguer. DAREL (Ta-li-lo), canton du nord-

quest, snr le:Siodb, 1, 88; II, 2402 III. 316.

DARL VOYER THAR. DÉOGRIB. VOYEZ DÉVACHIRI.

DEBBEND, nom persan des Portes de fer, III, 284,

Dava (Ti-p'o), en chinois Tien; nom d'homme, I, 272; II, 432; III, 95, 96, 214.

DEVABORHISATTVA (Ti-p'o-p'on-sa), nom d'un religieux, I, 105, 118, 190; II, 218, 277; III, 95.

DÉVACARMMA (Ti-p'o-che-mo), nom d'homme, I, 193; II, 291. -M. Eog. Burnouf écrit Dévasarman. Or la troisième syllabe che représente constamment II ça, et non ₹ sa; elle oous montre que le second mot est Carmma « bonheur ». Dévacarmma paraît signi-

fier . booheur des dieux 2. DEVADATTA (Ti-p'o-ta-to), en chinois Tien - cheoa: nom d'homme, I. 125, 153, 181; II, 301, 313,

359,360; III, 16. DÉVACHINI, aujourd'hui Déoghir et Daoulatabad, ville, III, 401. Devilaya (Tien-sse), temple brabmanique consacré à un Déva, II,

233; III, 72 et passim. Devasena (Ti-p'o-see-na), nom d'homme, I, 106, 241; II, 221. Dévéndra, le maître des dieux, en

chinois Tien-ti, II, 126, 478. DHANAKATCHÉKA? (To-no-kie-tsekial! pays de l'Inde du sud; I.

168; III, 110, 306,

DHANOU, arc, en chinois Kong; nom d'une mesure équivalente à quatre

coudées, II, fin.

DHARA, ville du Málava, III. 403. DHÂBASÎPITAKA, lisez Vidyâdharapitaka (Kin-tcheou-thsang), I. 150: III. 38.

DHARMA, loi, lois, en chinois Fa: acception remarquable de ee mot dans lestyle bouddhique, II, 159. DHARMAÇÂLÂ (Ta-mo-che-lo), en chi-

nois Fo-che, maison de bienfaisance, II, 190, 231; III, 174, 215.

DHARMACARIRAS (Fa-che-li), sens de ce mot. III. 11.

DHARMAGOUPTAS (Les) (T'an-wou-te' et Tan-mo-kio-to), nom d'une école sehismatique, en elimois Fa-mi-pou, [, 85, 295; II, 132.

DHARMÁKABA (Ta-mo-kie-lo), en chinois Fa-sing; nom d'homme, L 67; nom d'un Bouddha, II, 385. DHARMAKÂYA (Fa-chin), sens de ce mot, I, 231; II, 241, note 1, 311,

DHARMANANDI (T'an - mo - Gan-ti), en chinois Fa-ki: nom d'un religieux, I, 322.

DHARMAPÂLA (Ta-mo-po-lo), eu chioois Hoa-fa; nom d'homme, L 123, 148, 190; II, 287, 452;

III, 46, 112, 119. DHARMAPRITA (Ta-mo-pi-li), nom d'un religieux, L 67.

DHARMARÂDIA « le roi de la loi », l'on des noms du Bouddha s, en chinois Fa-wang, I, 230; 111, 33.

DHARMASIÑHA (Ta-mo-seng-bo), nom d'homme, I, 63.

DHARMATCHARRA « la roue de la loi ». Voyez FA-LUN, I, 283.

DHARMATRÂTA (Ta-mo-ta-la-to), en chinois Fa-k'icou; nom d'nn reli-

- gieux, auteur du Samyouktébhidharma çástra, II, 105, 119.
- DERĪTARĀCEȚRA (Ti-to-lo-tch'a), nom d'un des quatre rois du ciel, II, 319.
- DHROUVAPATOU (Tou-lo-p'o-po-tou), en chinois Tch'ang-joui; nom de roi, 1, 206, 254, 260; III, 163. Dhyana (Chen), la méditation, I,
- 103; III., 3.
 Dinabha? (Ti-na-p'o), nom d'un dieu,
- Dinabha? (Ti-na-p'o), nom d'un dieu, III, 179-
- DIONYSOPOLIS. Voyez OUDYANAPOURA.
 DIPANKARA BOUDDHA, nom d'un Bouddha, en chiuois Jen-teng-fo, I. 67;
- II, 97.
 Dingsasuāvana sangnāsāma (Ti-kiap'o-pe-na-seng-kia-lan), nom d'un
 couvent, III, 230,
- Dîrghanakha (Tch'ang-tchao), uom d'un Brähmane, III, 57.
- DJABHER, nom de ville. Voyer DJAYA-POURA, I. 97; III. 326-327.
- DIADIABOUTI, pays de l'Iude centrale, Tchi-tchi-to de Hiouen-thsang,
- III, 408; cf. III, 168. Diamarousa, ville de l'Outkala, III,
- Dillandhara (Cho-lan-ta-lo), pays et ville du nord-ouest, aujourd'hui Djalandhar, I. 102, 261; II, 202; III, 330-333.
- Dallin; qui a les cheveux nattés, III. 53.
- DIAMBALI (Tchen-pou-lo), nom d'arbre, limonier, citronnier, I; 148. DJAMBOU (Tcheu-pou), nom d'arbre,
- DJAMBOU (Tcheu-pou), nom d'arbre II, 330.
- DJAMBOUDVIPA (Yen-feou-ti, et plus correctement Tchen-pou-tcheou),

- nom de pays, l'Inde, I, 110, 139, 232; II, 312;
- DJANAKAPOUBA, vulgairement Djanekpour, ancienne ville du Mithilá, la Tch'en-chon-na de Hiouentheang, II, 412; III, 368.
- DJĀTAKAS, DJĀTAKAMĀLĀ, DJĀTAKAsāna (Pen-seng et Pen-seng-sse). Ces trois mots désignent au mênie ouvrage, II, 78, 137, 197.
- Dratt (Teou-keou), uoix muscade, I, 148.
- DIAYAGOUPTA (Che-ye-kie-to), nom d'un religieux, I, 105.
- DJAYAPOURA (Che-ye-pou-lo), aucienne ville du nord-ouest, au-
- jourd'hui Djabher, I. 97; III, 325-327. DJAYASÉNA, en chinois Ching-kinn; nom d'nu religieux, I. 2124 215;
- III, 11. · DJAYÉNDRAVIHĀRA (Che-ye-in-t'o-lo-
- sse), nom d'un couvent, I, 92.

 DJÉLAM, nom de rivière; l'Hydaspes
 des Grecs, la Vitastà des auteurs
 indiens, III, 317, 310,

 DIELLÂLABED, ville du nord-ouest,
 - III. 305.
 Dirt (Chi-to), surnom du prince
 royal, fils du toi Prasenadjit; en
 chinois Ching, I. 124; II. 238.
 - 295, 297, 304.

 Diffavana (Chi-tolin), en chinois

 Ching-lin, le bois du Vainqueur,

 nom d'un bois célèbre, I, 124;
- II. 238, 295, 297, 306.
 Diihoùn, fleuye. Voyez Vakchou ou
 Oxus.
 - DIINA (Tch'in-na), nom d'homme, I, 187; III, 106, 153.

Designation (Chiu-na fan tou), en chinois Tsour-ching (sin; nom d'un religieux, L 94.

religieux, 1, 94.

DJINAMITRA, en chinois Ching-yeou;
nom d'homme, III, 47.

DJINAPOETTRA (Tch'in-na-fo-ta-lo), en chinois Tsoui-ching-tseu; autenr du Yogatcharyyabhoùmi çastra karika, I. 210: III. 175.

DJINATRÂTA (Chiu-na-ta-lo-to), en chinois Tchouï-ching-khieou; nom d'au religieux, I, q4.

Dilvara (Chi-pe-kin), en chinois

Neng-hono et Kon-hono; nom
d'homme, L. 154; II, 389; III,

Drivakahrana? (K'ieon-ming-tch'i). nom d'un étsug, II, 369.

Drīvašneiva (Ming-ming), nom d'un oiseau, II, 407.

DJĀĀĀĀRARA, nom d'un Bouddba, II. 385. DJĀĀĀĀĀRABHA, en chinois Tchi-

konang; uom d'nn religieux, I, 222, 319. Diñknatchandra? (Tchi-youei), nom

d'un religieus, <u>I. 52</u>; II, <u>47</u>.

Diocpisgas? Voyer Diocpiras?

Dioénagar. Voyez Yavanagara.

Diounya (Tehoú-fi-ye), fisea Tchoulya, nom de pays, anjourd'hui
Tchola, I, 189; III, 116.

Éparahadya, grain de poussière qu'on voit sur pu poil de mouton, une des divisions du Yèdjana, II, 60, Éraçaisea? (To-kio-sien-jin), nom d'un Richi, II, 124.

ÉLÉPATRA (I-lo-po-ta-lo), nom d'un

DJOUŢIKAS? [, 225, lisez Djoudiñgas? (Tehou-tching-kia), sorte d'hérétiques.

Diouzdián ou Diouzgán, province de la Perse orientale. Voyez Houchi-gien.

DayAichtha (Chi-se-tch's), nom d'un mois indien, II,-63.

Divôtichea (Tchou-ti-se-kia), en chiuois Sing-li; nom d'homme, L, 160; III, Δ1.

DOUGHASANA? (To-che-sa-na), nom d'un convent, I, 101.

DOUBERHA (K'ou), misère, souffrance, une des quatre vérités ou réalités; en chinois K'ou, II, 160, 443.

Dorned Dévi (T'o-kia-t'ien-chiu), uom d'une déesse, I, 116; II, 125...

Drāviņa (Ta-lo-pi-teli'a), pays de l'Inde du <u>sud. I. go, 111. 118.</u> 308.

Drávira, même nom que le précédent, Drávida.

DRÔNA (Ho), mesure de capacité, II., 386, note 2.

Drônastoùpa (Ping-sou-tou-po), nom d'un Stoùpa, II, 383, not. 1. Drônôdanarādja (Ho-fan-wang),

nom de roi, II, 301, 364.

Dyfrapati? (To-lo-po-ti), nom de royaume, I, 182; III, 83.

Dzotngarik, nom de pays, III. 266.

dragon et d'nn arbre, II. 152. 348. ERINESES. Voyez Vârânaçi. ESPIDIAB. I. 59. Voyez ISPIDIAB. III.

EUTHVDENIA. Voyez ÇÂRALA.

G

FATTÉRIPOUR. Voyez PO-FA-TO. III, 410; cf. I., 106, 210; III, 174. FERGHANA (Fei-ban), nom d'une province et d'une ville du Turkestan, II, 16; III, 274. 277.

GADJAPATI (Siang-tchou), le maître

des éléphants, II, LXXV. Gahan (Ho-ban), nom de royaume, I, 61; II, 20.

GANDRAHASTI (Hiang-siang), sorte

d'éléphant, III, 1.
GANDHAMADANA (Hiang-chan), nom

de montagne, II, LXXIV. GANDRABA (Kien-tho-lo), contrée du

nord-ouest, aujourd'hui le pays des Yazofzais, I, 83, 115; II, 42, 103, 172; III, 306 et suiv. GANGI (King-kia), le Gange, fleuve,

II. a15; III. 346. Gangabuana (King-kia-ho-men), la

porte du Gange, II, 230; III, 346. Gargaoutat, lieu saint à la source du Gango, III, 341.

Gangel (King-k'i), nom d'un dragon,

GABANA. Voyer Kiu-lang-na.

GATCHI (Kie-tchi), nom de roysume,

L. 68; H., 35; HI, 293.

GATCHOU et GATCHTCHHÉ, noms du Katotch actuel, dans les anciens textes, III, 332.

GATHA (Kia-to). Voyez les mots chinois Song et Fong-song; stance, 11, 78, 236.

GATHAS (Les), en chinois Fong-song, l'une des sections des livres bouddhiques, 11, 78. GAUTAMA (Kiao-ta-mo), l'un des noms de Gâkyamouni, il, 301, 303, 338; III, 17.

Gavå (Kia-ye), ville, II, 455; III.

373. C'est à tort qu'on a voulu distinguer deux Gavà, III, 374.

GATĀÇIRAS. OU GATĀÇIRCHA, AUJOURd'bui Gayasir; bauteur, III, 374. GATĀKĀÇTAPA (Kia-ye-kia-che-po).

nom d'homme, II, 457. Gêras (K'i-ye), en chinois Tchongsong, l'une des sections des livres du Bouddha, II, 78.

GHANTA (Kien-ti), plaque sonore qui tient lieu de clochette, L. 143. 276; II, 48, 431; III, 218.

GHANTI, lisez Ghanta, I., 143, etc. GHARDUISTÂN, nom de pays, III., 289.

- Ghazna (Ho-si-ma), ville de l'Afghanistan, III., 187, 4,3 et suiv: Ghédharato, Voyer Gridhharagoçta. Ghirhyradda. Voyer Rádjassiha. Ghocha (K'iu-cha), en chinois Miao-

in; nom d'homme, II, 159.
GRÔCHER (K'iu-chi-lo), nons
d'homme, I, 122, 260; II, 285.
GROCE OU GROCEI (Houo), ville de

l'Oxus supérieur, I. 61, 268; II. 28; III. 193, 288, 418 et suiv. Ghodreerd, nom d'une passe de montagne, III. 887.

GOÇİRCHATCHANDANA (Nicon-theou-

- chen-t'an), espèce de santal, III,
- Gôçaïños (Kiu-chi-ling-kia), en chinois Nicon-kio; nom de montagne, III, 229.
- GODHANYA (K'iu-t'o-ni), nom de pays, Il, LXXIII.
- GÓRANDA SANGBARÁMA? (Kiu-hoentch'a-kia-lan), nom d'un eouvent, II, 215.
- Gôlôma (Nicon-mao), poil de vache.
 Voyez les divisions du Yôdjana,
 II, 60.
- GÓPA (Kiu-po), nom d'homme, II, 291. GÓPALA (Kiu-po-lo), nom d'nn dragon, I., 78; II., 99; nom d'un Arhat, I., 123.
- Gorat (Kiu-po-li) un des noms de Konkâlt, <u>I.</u> 125; II. 302. Voyez Kiu-ka-la.
- GÓRADJA, grain de poussière qu'on voit sur un poil de vache, II, <u>60.</u>
- Voyez les divisions du Yôdjana. Gouchane, nom d'une tribn, III, 287, en note.
- GOUDIÉRAT. Voyez Sourâchtra. Goudières, grande tribu de l'Inde occidentale, III, 406.
- GOUNABHADRA (Te-bien), nom d'nn religioux, L. 74.

- GOUNAMATI, en chinois Te-koef; nom d'homme, II, 442; III, 46, 164, 175.
- GOUNAPRABHA (Kin-na-po-la-p'o), en chinois Te-kouang; nome d'un religieux, L. 106, 211; II, 220;
 - 1II, 175. GOURDIDIANA (Kiu-tche-lo), pays de l'Inde occidentale, [, 207; III, 166, 406, 408.
- Gouroupidagiri (K'in-lou-po-t'o), nom de montagne, la même que Konkkonta påda giri, en chinois T'sun-tso-chan, III. 6.
- Gôviçana? (Kin-pi-choang-na), nom d'nn royaume de l'Inde, du nord, II, 233; III, 342, 348, 4
- Grichma (Tsienje), explication de ce mot, II, 62. Gridhrakoëta (Ki-li-t'o-lo-kiu-tch'a),
- en chinois Tsicon-fong et Tsicontal: Ghédjakato des livres piscon-D'après une note du teste, il faut traduire le «Pic des Vautours», an lieu de cPie du Vautours, I. 117, 154, 283; III. 20, 379. 381.
- GRIHAPATI, un maître de maison, en ehimois Tchang-tche, I, 122, 260; II, 285.

H

- Hâimavaras (Les), en chinois Sionechan-pon; nom d'une école schismatique, II, 311. Hami, pays de la Petite-Boukharie.
- Hamt, pays de la Petite-Boukharie. Voyez I-'Gou.
- Handina? (Han-jo), nom de ville, II, 397.

II.

Hañsasañguanama (Keng-so-kia-lan), en chinois Yen-kia-lan, le couvent de l'Oie, I, 162; III, 59.

HARALI? (Ho-la-li), nom d'une espèce de tissu, [, 259; II, 68.

HARAQAÎTI ON HARAKATTA. Voyez

__

HARCHAVARDDHANA (Ho-li-cha-fa-t'anna), en chinois Hi-tseng; nom de roi, I, 212; II, 247.

Hardvan, nom actuel de Gangadvara, la porte du Gange (King-kiaho-men), II, 230; III, 347.

ho-men), II. 230; III. 347.

Hantri ou Antri? (IIo-li-ti), nom de la mère des démons (Konci-tseu-

mon), II. 120, note 2. Hasara (Ho-sa-lo), nom de ville, III. 187, 415.

HASCHTNAGAR, nom de lieu, III, 313, HASSAX-ABDAL, vulgairement Hassanabåd, site de l'ancien Takcha-

çilâ, III. 319. Hasta, coudée, en chinois Tcheou;

nom d'une mesure, II, 6n. Hastiganya, la fosse de l'éléphant, en chinois Siang-t'o-kang, II, 314.

HASTIEÂYA, le corps des éléphants, dans l'armée indienne; en chinois Siang-kiun, II, 82; III, 81.

HAYAMOURHA ('O-ye-mou-kie), nom de royaume, I. 116; II, 274. Voyez AYAMOURHA.

HAZARÈH, nom de peuple, III, 415, HELMEND, vallée. M. Vivien croit reconnaître le Lo-mo-in-tou de Hiouen-thang, III, 187, 415,

Πέπατ, nom de pays, III, 289.
Ηἐτουνιστάςλεται (In-ming-lun), nom d'un ouvrage, L, 93, 95, 152, 164; II, 73, 176; Π, 166.

Hippa, nom d'une localité, au sud du Kophès; Hi-lo des relations chinoises, III, 304.

Hilla (III-lo), montagne, <u>I. 87;</u> II, 102, 135; III, 188; ville. Voyez Hidda, III, 304. HIMATALA (III-mo-to-lo), en chinois Sioue-chan-hia, canton voisin des sources de l'Oxus. I. 248, 269; II. 27, 28, 178; III. 197, 423. HIMAYAT, en chinois Sioue-chan, les

montagnes neigeuses, II, 34.

III NAYANA, le petit Véhicule, la doctrine du petit Véhicule; en chinois Siao-ching, L. 66 et passim.

HINDURGUSCH ON HINDURGUSCH, montagne, le Paropamisms et le Caucase indien des anciens, II, 40; III, 296, 298, 416, 420.

Hiñcov (Hing-kiu), nom de plante, l'assa fœtida, III, 187,

HIPPASII. VOYEZ AÇVAKAS.

HIBANYAPARVATA (I-lan-na-po-fa-to),
nom d'une montagne et d'un royaume à l'ouest du Magadha, I, 171,

174, 177; III. 65, 385.

Hibayyaxari (Hi-lai-na-la-ti), enchinois Kin-ho et Yeou-kin-ho; la Gapdaki des modernes; ancien nom
de la rivière appelée vulgairement
Adjitavati ('O-chi-to-fa-ti), 1, 130;

II, 334, 344.
Hissan, nom de pays, III, 285.
Homa? (Ho-mo), nom de ville, I,
208; III, 180.

Ilosna (IIo-si-na), nom de ville, Ghazna, suivant M. de Saint-Martin, III, 187, 414 et suiv.

HOUCHEARA? (Hou-se-kia-lo), nom d'un couvent, L. 90. HOUDJEAN (Hou-chi-kien). Voyez

Diotzania ou Diotzana. Nom de royaume, 1, 67; II. 34; III. 289. Hottov, rivière de l'extrémité nordouest de la Chine, appelée Bou-

lounghir par les Mongols, III, a62; cf. L, 17, 21,

Hound, nom de pays, III, 201, 425. Hound. Voyez Ouind, III, 311,

note 2.
Houria (Hourpi-na), localité du
Kaboulistan; l'Alexandria Opiana,
ou Alexandria ad Cancasum des
anciens, III, 100, 415.

IAXARTES, nom de fleuve, I. 59; II,
16. Voyez Sir-Déria.

Îçânapoura (I-chang-na-pon-lo), nom de royaume, I, 182; III, 83. Îçvara (I-chi-fa-lo), en chinois Tseu-

tsai; nom d'un religieux, II, 122, Îçvaradêva (Tscu-tsai-t'ien), nom d'un dieu, <u>I, 255;</u> II, 122, 235, I-cou, royaume et ville de l'Asie cen-

trale, aujourd'hui Khamil ou Hami. C'est l'ancien pays des Ouigours, III, 263; ef. L. 17. IKCHOUMATI, rivière, l'Oxymagis des Grees, la Kalinadi aetnelle, III.

350 et suiv.

INDE. L'itinéraire de Hiouen-thang est un document précieux pour la géographie de l'Inde au vu' siècle, III., 251. — Pénurie de renseignements géographiques sur l'Inde pour les premiers siècles qui ont suivi notre ère. III., 252. — L'abcienne géographie sanserite encore très-imparfaitement

connue. ibid. — Itinéraire de Hiouen-thsang dans l'Inde étudié et expliqué, III. 261 à 416. INDOU (l'Inde), en ebinois Youei, la lune, II. 57, Notiee sur l'Inde. II nosminkan? (He-lou-si-min-kien), ville au delà du Djihoùn. Voyez Sémenghan. II. 28; III. 288.

Hydaspes (L') des Grecs, fleuve, la Vitastà, III, 317, 320.

HTDRAOTES. VOyez IRÂVATÎ, III, 328, HYPHASIS (L') des Grecs, fleuve, le Vipâçă de Hiouen-thaung, aujourd'hui le Bias, II, 180; III, 318,

Impaa (Tien-ti-chi, Ti-chi, ou Chi), nom d'un dieu, L. 110; II, 138, 258, 320, 471; se métamorphose sous la forme d'un immense serpent, II, 138.

INDRAÇĂTAGOCHĂ (In-t'o-lo-chi-lokiu-ho), en chinois Ti-chi-kh'o, la grotte d'Indra, L. 1fi : III. 58.— Avec chea, montagne, INDRAÇĂI-LAGOURĂ PARVĂTA, montagne du Magadha, III. 384.

nom d'une pierre précieuse. L.

Inots (Sin-ton-ho, Sin-ho, — Sindhou et Sindh), nom de fleuve, [, 83, 263; II, 104, 149; III, 169, INVAKAN (In-po-kien), nom de royaume, [, 270; II, 27; III,

199. Voyez Varhan, III. 424. Iaāvarī, rivière du nord-ouest, l'Hydraotes des historiens grees. Rhuadis de Ptolémée, aujonrd'hui Ravi. III. 328.

ISCHERSCHM, ville du baut Oxus, le Ki-li-se-mo de Hiouen-thsang, le Scassem de Marco-Polo, III, 419; ef. I, 269; II, 28; III, 196. ISPIDIAB OU ESPIDIAB, ville du Tur-

4

J

K

kestan, eo chinois Pe-choni, III, 274; cf. 1,59; II, 15.

ISSINGEL, nom ture du lac Tsingtch'i, qui est plus connu sous les noms mongols de Temourtou et de Lop-noor, L. 54, 273, 286; II, 11; III, 194, 267.

ITIVEITTAKAM, en chinois Pen-sse. Voyez ce mot.

Jignill, montagne, III, 379.

KABISCH, HI, 299. Voyer KAPIÇA. KAÇA (Kia-che), nom de plante, I, 85; H. 31; nom de ville. Voyer

Kāçapoura.

Kaçaroura.

Kaçaroura.

Kācaroura.

Kicapousa (Kia-che-pou-lo), ville au nord du Gange, III, 354, 355; cf. II, 287.

KACHANIA. Voyer KOSCHANIÈH. KACHĀYA (Kia-cha), vētement d'un religieux. Voyer Kia-cha, <u>I. 70;</u> II, 3g; III, <u>218.</u>

II, 39; III, 218, KACHGAR (Kie-cha), ville du Turkestanchinois, 1,63, 272, 277, 285; III, 219, 427.

KACHMIR. Voyer KÄÇMBA.

KÄÇI, ancien nom de la ville de
Väränaçi (Bénarès), III, 363.

KÄÇMBA (Kia-chi-mi-lo), pays du
nord-ouest, I, 90, 262; II, 162,
167; III, 227, 321.

Kagrapa (Kia - che - pe), nom d'homme, en chinois In-konang. ITIVATTIKAM. Voyez le mot I-TI-TOUK-TO-KIA, II. 28.

ITYOURYA. Engène Buraouf (Introduction am Bouddhime, p. 60) lit ainsi au lien do Itivitidam (I-ti-youe-to-kia). Quelques auteurs écrivent Itivrittikans. II., 78.

Il présida le concile où furent composés les trois recueils (Tripitaka) des livres sacrés et fonda l'école des Kâçyapiyas. I. 85. 131; II, 174, 344, 483; III, 33.

KÄÇTÄPABOUDIHA (Kia-che-po-fo), nom d'un Bouddha, <u>I. 66, 126,</u> 133; II, 34, 309, 358.

KACTAPANIKATA OU KACTAPITAS. Voyez

KIA-CHE-PI-TE-POU et CHANG-TROPOU.

KKCYAPA TATRIKGATA (Kia - che - pojou-lai), nom d'un Bouddha. I., 276; III, 218.

Kāçyapiyas (Les) (Kia-che-pi-yepou), en chinois In-konang-pou; l'école de Kāçyapa, ou de ses sectateurs. Elle s'appelle aussi l'école des Sthaviras on Āryasthaviras. 1, 85, 127, 264, 295; II. 132.

KADJANGHÉLÉ. Voyez KADJIÑGHA. KADJÉRI. Voyez KADJIÑGHA.

Kadingara (Kie-ching-kie-lo), nom de royaume, I, 179; III, 73. Voyez Kadingha.

KADJINGBA ON KADJINGARA, ville et

pays de l'Inde gangétique, Kietchon-oue-l'i-lo on Kie-ching-kiele de Hiouen-thsang, Kadjanghélé des livres palis, le Kadjéri actuel, III, 387 et suiv.

Кавлобенна (Kin-tchou-ouo-k'i-lo), nom, de royaume, <u>I, 179, 237;</u> II, 254; <u>III, 73.</u> Voyer plus baut Кавлябена, III, 387 et suiv. Кавлобенан Voyer Киавлан!.

Kaki (Pi-chi), nom d'un arbre fruitier, II, 92.

Kall (Chi), nom d'une division du temps, II, 61.

KALANTA (Kia-lan-t'o); lisez Karanda, <u>I.</u> 155. Voyez III, 29, note 1. KALANTAKA. Voyez III, 29, note 1. KALANTAKA. (Kia-lo-pi-na-kia), ville

du Magadha; sens de ce mot, III, 54, 384.

Kalasoutra (He-ching), nom d'un enfer, II, 230.

Kalinadi. Voyez lachoumati. Kalinga (Kie-ling-kia), nom de

royaume (Inde orientale), I. 185; III, 92, 395. Kalingapattana, nom de pays, III,

395.

Kalinania (Kie-li-wang), en chinois

Teon-tseng-wang; nom d'un roi. L.

86:II, 133. KAMADHATOU (Yo-kiai), le monde

des désirs, II, 74, 245.

Kâmalañel (Kia-mo-lang-kia-),

nom de royaume, <u>I</u>, <u>182</u>; III, <u>82</u>; KAMAROUPA (Kia-mo-leon-po), nom de royanme (Inde orientale), I, <u>227</u>; II, <u>254</u>; IH, <u>76</u>, 389.

KAMBALA (Kien-po-lo), tissu de laine fine, II. 68.

fine, II, 68.

KANAKA (Kie-ni-kia), nom d'arbre, I, 151, 153; III, 16.

KANAKAMOUNI (Kis-no-kis-meou-ni), nom d'nn Bonddhs, II, 316, KANDAT (Hoen-t'o-to), ville du haut Oxus, I, 270; III, 202, 425.

Kastonac (Kis-ni-se-kin), nom der roi, 1, 84, 95; II., 43, 106, 172, 199. Forme, quatre cents ans après le Nirvina du Bouddhs, la collection des livres sacrés, II., 173, int graver sur des feuilles de cuirre ronge les textes des trois recueils, II. 178; comble d'égards et de faveurs les otages chinois, II. 199.

KANTCHANAMALA (Tchin-kin-man), nom de femme, II, 157.

KANTCHIPOURA (Kien-tchi-pou-lo), ville de l'Inde du sud, aujourd'hni Kondjévéram, <u>I.</u> 190; III, <u>119,</u> 397 et suiv.

KANYĀROUBDJA et KĪNYĀROUBDJA, nom d'un royaume et de sa capitale. Voyer K'io-nub-ron'ins, 1, 111, 205. 242, 254; Il 244; III, 153, 343.

KAPĀLADHĀRINAS, hérétiques Çivaites,

L, 220, 224; II, 41, 69. KAPALIKAS, hérétiques Çivaîtes. Voyez le nom chinois Leou-man-wal-tao.

KAPIÇA (Kia-pi-che), Capissa ou Kánou des Grecs, Kabisch des Arabes, ancienne ville au sud de l'Hindou-kôh, <u>I. 58. 71. 79. 127. 264</u>; II, 40, 95; III, 184, 294 et suiv.

KAPILAVASTOU (Kie-pi-lo-fa-sou-tou), nom de royatme (Inde du nord), 1, 126; II, 309; III, 356.

- Kapindala (Kin-pin-che-lo), en chinois Tch'i; nom d'un oiseau, II, 335.
- Карітна (Kie-pi-t'a), nom de royaume, <u>I. 110;</u> II, <u>237;</u> III, 362. — Nom d'homme, II, 404.
- KAPITTHA (Kie-pi-t'a), nom d'arbre, II, ga.
- KAPOTANA (Kie-pou-ta-na), nom de royanme, II, 19. Voyez Késoûn ou Keschboûn, III, 281.
- Kapētika sakenānāma (Ko-seng-kialan), nom d'un couvent, <u>I, 171;</u> III, <u>61</u>,
- KAPOURD-1-GHIRI, localité du Gândhâra où a été trouvée une inscription du roi Açôka, III, 307.
- KARANDA GRIHAPATI (Kia-lan-t'otch'ang-tche), nom d'un maître de maison, III, 30.
- KARANDAHBADA (Kia-lan-t'o-tch'i), l'étang de Karanda, III, 38.
- Karandanivāra (Burnonf, Introduct. au Bouddhisme, p. 456); d'après le dictionnaire Mahdryoutpatti, il faudrait lire Karandanivāsa, couvent construit dans le bois appelé Karandavēņouvana. III, 31.
- KAHANDANIVĀSA. Voyez KARANDANI-VĀPA.
- Karandavénouvana. Voyez Kia-lant'o-tchoc-touen. <u>I.</u> <u>155</u>; III., <u>29</u>. Karatchi, ville (voy. Khie-tsi-chi-pa-
- LO—Катентеннёсуава), III , <u>6</u>21. Karatésnin, province du Mavar-en-Nahar, la Kio-ho-yen-na de Hiouenthsang, III, 291.
- KABMMADÂNA (Kie-mo-t'o-na), le sousdirecteur d'nn couvent, en chinois Cheou-sse, 1, 143.

- Kanyasouvanya (Kie-la-na-sou-fala-na), pays de l'Inde orientale, le même que le Lata des livres palis, en chinois Kin-ett!; nom de royanme, L. 112, 180; II, 268; III, 84, 389, 392, 393. Kanroūna (Kie-pou-lo), en chinois
- Long-nao, camphre, I, 148, 193; 111, 123.
- Karsanan. Voyez Pi-lo-chan-na. Kartchou, nom de pays; pent-être
- le K'ie-p'an-t'o (Khavandha?) de Hiouen-thsang, III, 426. KARTIKA (Kie-la-ti-kia), nom d'un
- KARTIKA (Kie-la-ti-kie), nom d'un mois indien, <u>I</u>, <u>13 i</u>; II, <u>63</u>, <u>335</u>, Kaschka, rivière, III, <u>283</u>,
- KATCH OU KATCHA (K'ie-tebs), pays de l'Inde occidentale, <u>I, 206</u>; III, <u>161</u>, 404.
- Катептеннёсума (Khie-tsi-chi-falo), ville du Sindh inférieur, mujourd'hui Karatchi, III, <u>411;</u> сf. III, <u>175.</u>
- Каноп, leçon corrompue pour Kaпіоп, III, <u>295</u>, en note. Катотси. Voyez Тсийкараті et Ga-
- TCHOU. KATTIVAR. Voyez Goudjéråt et Sou-
- RÂCRTRA.

 KÂTYÂYANA (Kin-t'o-yen-na), nom
 d'homme, I, 102; II, 201; III,
- 181. КАТТАТАКАКОСИА (Kin-t'o-yen-nakiu-che), nom d'un ouvrage expliqué ou composé par Kātyāyana, I,
- 07.

 Kluçlisti (Kiao-chang-mi), Kösambi
 des livres palis; nom de royaume,
 1, 119, 260; III, 283; III, 283,
 352 et suiv.

- KAUGETA (Kiao-che-ye), en chinois Sse-mien, de la soie, 1, 253; 11, 68, 189.
- Kaunninya (Kiao-teh'in-jou), nom d'homme, I, 134; II, 164. Кенауа (Т'sa-naj, un moment, II, fis.
- KCHĀNTIDĒVA, lisez Kebāntirichi, 1, 86; II, 133.
- Kchāntirīchi (Jin-jo-sien), nom d'un Riehi, <u>I. 86; II. 133.</u> Kchāntisiāha (Tsan-ti-seng-bo).
- nom d'un religieux, L. 174. KCHATTRIYA (T'sa-ti-li), un homme
- de la caste militaire, I, 185; II, 85.

 KCHAUMA (T'sou-mo), espèce de
- ebanyre, 11, 68. . Komounadáva? (T'seou-na-t'ien),
- nom d'un dieu, III, 188.
- KCHOUNAHILA? (T'seou-na-bi-lo), nom de montagne, II, 47. Ailleurs, III, 304, Hi-lo est identifié avec Hidda. Voyez ce mot.
- Kanoun, ville du Turkestan, Kiepou-ta-na de Hiouen-thsang, II, 19; III, 281,
- KELDIYA, nom de pays, II, 27. KESCH (Kie-choang-na), ville du Turkestan, III, 283; cf. I, 61; II.

12, 22,

- KESCHBOÜD, nom de pays, le même que Kéboûd, III. 281.
- KHADIRA (K'ie-to-lo), nom d'arbre, II. 55.
- Кильјанî, ville de l'Inde centrale, la Kadjouráhah des Arabes, III, 408. Кильјумана? (K'ie-tsi-ehi-fa-lo),
 - nom de royaume . III., 175. M. Lassen lit Katchtchheçvara . III. 411 en note. Voyez Karatcui.

le bàton d'un religieux, II, 33. Кнампл ou Намт, раув et ville de la Petite-Boukharie. Voyez I-'600. Кнаваснав, раув de la Petite-Boukbarie. Voyez 'О-кт-ик. Кнавазмиса (Но-li-si-mi-kis). en

KHAKEHARAM, en chinois Si-tchang,

- ehinois Ho-tsin. Voyez KHARIZM. KHARIZM (Ilo-li-si-mi-kia), nom de royaume, 1,61; II, 21; III, 196, 283.
- KHAVAKAN (K'ie-po-kien), le même que In-po-kien (Invakan); nom de pays, II, 27; III, 199. Voyez VAKHAN, III, 424.
- Киаvandна? (K'ie-p'an-to), nom de royaume, <u>I., 273;</u> III, <u>209.</u> Voyez Кавтспол, III, <u>426.</u>
- Кніча (Khanat de), 111, 274, not. 1. Кноплемъ, nom de pays, III, 276. Кнокамъ, nom de ville, 111, 277. Кнокамы, le Kharizm des auteurs musulmans. III, 283.
- KHOST (K'ouo-si-to), territoire du haut Oxus, L. 268; II, 28; III. 192, 417.
- Knotan (Kiu-sa-tan-na), en ehinois Ti-jeon « mamelle de la terre », ville de l'Asie centrale, <u>1</u>, <u>63</u>, <u>279</u>; III, <u>232</u>, 427.
- Киотьм (Ho-lin), ville au nord du Djihoùn, II, <u>29;</u> III, <u>288, 289.</u> Киотът (К'ouo-si-to), глот de гоуаште, I, <u>268; II, 28; III, 192.</u> Voyez Knost, III, 417.
- Kikanapouna (Ki-kiang-na-koue), nom de pays. Voyez Kyránán ou Kyrán. III. 185, 414.
- Kunnaba (Fel-jin), un musicien du ciel, 11, 390.

Kôçala. Voyez Kôsala.

KOCHAKARAKĂ ÇĀSTRA? en chinois Kiu-che-po-lun; nom d'un ouvrage, L. 108.

Konloûgha, nom turc des Portes de Fer, III. 284.

Kokcuēн, nom de l'nne des branches de l'Oxus, III, 283. Kolom (Ho-lo-mo), nom de royau-

me, II, 25. Kondiévéram, ville. Voyez Käntchi-

POURA.

KÔÑKANA, nom de pays, III, 400.

Konkanapoura (Kong-kien-na-pon-lo), ville du snd, I, 201; III, 146,

Kôñrôdha? (Kong-yn-tho), nom de royaume; lien maritime de l'Inde orientale, <u>I.</u> 184; III, 90. Voyez ibid. page 394.

Kopuès, rivière de Kaboul, III, 278,

Kôs (Knôça), mesure itinéraire de l'Inde; varie selon les provinces; III, 260.

Kôsala (Kiao-sa-lo), pays gangétique, <u>I.</u> 185; II, <u>397; III</u>, 94, <u>355</u>, 396.

KOSAMBI. Voyez KAUÇÂMBÎ.

Koschanien ou Kachania (Kiu-choang-ni-kia), ville du Sogd, I, 60; II, 20; III, 281.

Kotch. Voyes Katch.
Koti (Keou-tchi), nom de nombre,
II, 420; III, 58.

KOTL ou KOTLÂN (K'o-tou-lo), pays de la haute vallée de l'Oxus; le Kotol des Arabes suivant M. Reinaud, II, 27; III, 291.

KOTOL. Voyez KOTL.

Kouça (Kiu-che), en chinois Changmao; nom de plante, <u>I</u>, <u>153</u>.

Kouchcharoura (Kiu-che-kie-lopou-lo), en chinois Chang-mao-

pou-lo], en chinois Chang-maokong-tch'ing; nom de ville, L, 153; III, 15, 39, 378, 379 et suiv.

KOUÇANNIKA (Kiu-choang-ni-kia), nom de pays. Dans Hoei-li, I.p. 60, ce nom est différent de Kie-choang-na (Kaçana), III, p. 283, ligne 34, supprimes la note 3. Cf. II, 20.

Kouchans (Les), nom de peuple; en ehinois Kouci-choang, III, 287. Kouçhagara (Keou-chi-na-kie-lo), ville du nord, <u>I 130, 135;</u> II, 147, 333, 345; III v 32, 35£ et

KOUKLI (Kiu-kia-li), nom d'homme, I. 125; II, 302. Voyer KIU-KIL-LI. KOUKKOURADAGIRI (Kiu-kiu-th'apo-t'o-chan), en chinois Khi-tsochan; nom de montagne, III, 6, 377.

KOUKKOUŢAPĀDA SAÑGHĀRĀMA, eDchinois K'i-tso-youen. Voyes KOUKKOU-ŢĀRĀMA, II., 428, note 1-

KOUKKOUŢĀRĪMA, en chinois Kīyouen, le couvent dn Coq. [1. 130]: II. 428. La forme correcte est Konkkoutapāda saūgbārāma (Kiukiu-tch a-po-to-seng-kia-lan), II. 428. note 1; III. 6. KOULIMA (Keou-li-kia), ville dn Ma-

gadba, III, 51, 383. Koulou-Voyez Koulouta.

KOULOUTA (Kiu-lo-tou), pays du nordouest, le Koulou actuel, I, 103; Il, 203, 331, 334.

- Koumkra (Keou-mo-lo), vulgo jeune homme, en chinois Thong-tseu, se prend pour le prince royal, l'héritier du trône (Tai-tseu), III, 77. — Nom de roi, III, 354.
- Koumārafabdha; nom d'homme. Cf. I. 89; II. 154.
- KOUMARADIVA (Keou-mo-lo-chi), en chinois Tong-cheou (juvenia vita); nom d'nn religieux, I, 89, 273, 274, 310, 322. Sa manière de traduire, 338,
- KOUMĀRALABDHA (Keou-mo-lo-lo-to), en chinois T'ong-chron (a juvene receptus); nom d'homme, <u>I</u>a <u>89</u>; II. 154.
 - KOUMARARION (Keou-mo-lo-wang), nom de roi, 1, 229; II, 254. Cette expression désigne tantol le prince royal, l'héritier du trône (Wangteu), II, 251, tantol le fils ainé de Çoudhbôdana avant qu'il eut embrassé la vie religieuse et fut devenu Boudda, 1, 132.
- Koumāni, extrémité de l'Inde du sud, III, 399.
- KOUMBHIRA (Kin-pi-lo), un crocodile, II, 359.
- KOUMIDHA (Kiu-mi-t'o), pays voisin des sources de l'Ozus, II, 27.
- Voyez Comedi, III, 292. Kounalang et Keou-na-
- io), nom d'homme, II, 154. Koundsz ou Koundouz, ville au nord
- de l'Orus, III, 288, Koundea (Kiun tch'i-kia), en chinois Tsao-kouan et Tsao-ping, pot à can, I, 175; II, 31; III, 70.
- à can, <u>I, 175; II, 31; III, 70.</u> KOUNDOUZ, nom de pays, <u>III, 288.</u>

- KOUÑKOUMA (Curcuma), en chinois Yo-kin-hiang; nom de plante. Son usage, II, 40, 51, 131.
- Κουϊκουμα sτοθρα (Yo-kin-hiangsou-tou-po), nom d'un Stoûpa, II, 474.
- Kouraya (Kin-lang-na), canton du haut Oxus, I, 270; II, 27; III.
- 200. Voyez Garana, III, 424.
 Kourou (Keou-lou), nom de pays.
 II, LXXIII.
 Kouroukchêtra, nom de pays, II,
- 215.
 Kourous et des Pandous (Bataille
- des), II, 214.

 KOURTANA? (Kio-li-yen-na), nom de royaume, II, 26.
 - KOUSIAH. VOYER KOUÇINAGARA. KOUSOUMAPOUBA (KCOU-SOU-MO-DOU-
 - Io-tch'ing), un des noma de Pâțalipoutra, en chinois Hoa-kong, Hoa-kong-tch'ing et Hiang-koa-kongtch'ing; nom de ville, I, 137; II, 244, 419; III, 373.
 - KOUSTANA (Kiu-sa-tan-na), en chinois Ti-jeon s mamelle dela terro s; nom de royaume, aujourd'hui Khotan, 1, 63, 279; III, 232; III, 223, 427.
 - KOUTCHÉ, nom actuel du royaume de Kicou-tseu, et plus correctement Kiu-tchi, I, 40, 48, 285; II, 3.
 - KOUVAYANA (Kio-ho-yeu-na), nom do royaume, II., 26. Voyez Karatéguin, III, 291.
 - KRAKOUTCHTCH DANDA (Kia-lo-kieoutch'un-t'o), nom d'un Bouddha, II, 315.

Kalchnapakcha (He-fen); sens dn mot, II, 62; III, 22.

Kritivas (Ki-li-to), en chinois Maite « (hommes) achetés», I, 248; II, 170

Knôça (Keou-lou-che), mesure qui équivant à 500 arcs (Kong), en sanscrit Dhanavas, suivant le Siyu-ki, et à 100 arcs suivant le Lalita vistàra, II, 60 (divisions du Yòdjana). Voyez Kôs, III, 260,

KYKĀNĀN OU KYKĀN, pays de l'Ārokhadj dans les auteurs arabes, Ki-kiang-na de Hiouen-thsang, III, 414.

L

Lapa. Voyez Lân et Laya, III, 154, 393, 404.

LAMBHAN, III, 301, note 1. Voyez LAMBHÂN.

Lanout (Lo-hou-lo), valiée du haut Pendjab, III, 331, 334.

Lala, Lata ou Lada. Voyez Lâr et Lata, III, <u>162</u>, <u>393</u>, 404. Lambatæ, Ieçon vicieuse. Voyez Lam-

PAGÆ. LAMBHARA OU LAMBOURA (Lan-p'o-

lo), nom de montagne, II, 141. Lambini (Lan-pi-ni). Voyez La-fa-ni, .II, 321. Lambin, territoire au sud de l'Ilin-

dou-kôl, le Lampà de la géographie sanscrite, Lampage des Grees, Lan-po de Hionen-thsang, Laghman des cartes actuelles, l. 73, 96, 264; II, 95; III, 300. Laura (Lan-po), Voyez Lamenku.

Lampagæ. Voyez Lamguán. Lampáka, méme psys que Lampá. Voyez Lamguán.

Lasgala (Leng-kie-lo), nom de pays, l. 208; III, 177, 412.— Les Langalas, nom de peuple, ibid.

LARRA (Ling-kia-chan), nom de montagne, I, 200; HI, 144. LAÑKÂVATĀRA SOŪTRA (Ling-kiaking), nom d'ouvrage, <u>I.</u> 201; III, 144.

Lin méridional (Le), Nan-lo, nons de royaume, III, 254.

Lin, la Larice des Grecs, pays de l'Inde occidentale, III, 404. Voyez Lata.

Lâna (Lo-lo du nord), nom de pays, le La-la des textes indiens, qu'on écrit aussi Laṭa et Laḍa, I, 204; III, 162, 404.

Larice. Voyez Lâr, III, 393, 404. Laspoûr (Lan-po-lo), montagne du nord-ouest, II, 141; III, 315.

LATA OU LALA, pays de l'Inde orientale, distinct du Lata ou Larika de l'ouest, III, 162, 393 et 404. Voyer Karrasouvanya.

Lava (La-fo), nom d'une division du temps, II, 51.

LATAÑ. Voyes LA-FA-H. II. 321.
L1, mesure itinéraire des Chinois; a varié de longueur selon les époques, III. 256; valeur exacte du li de Hiouen-thang, 256 et suiv.; correspond en général à une marche de quatre à cinq minutes, III. 250.

LIKCHA, une lente, en chinois Ki;

fraction minime parmi les mesures de longueur, II, 60.

Limbint (Lin-wei-ni). Voyes La-

LITCHHAVAS (Les) (Li-tch'e-p'o), E. Burnouf écrit «les Litchhavis», nom d'une tribu, II, 396, 407. LITCHHAVIS (Les). Même nom que Litchhavas; nom d'une tribu, II,

396, 407. Lohara (Lo-hou-lo), nom de pays.

Voyez LAHOUL, II, 204; III, 331, 334. LÖHITAKASTOÜPA (Lou-hi-ta-kin-sou-

tou-po), nom d'un Stoupa, <u>I.</u> 87; II, 140.

MADAGUVAR. Voyez Mo-TI-POU-LO, III, 343, 344.

Mionara (Mo-Γa-p'o), nom d'hommo, II, 451; a neisenne tribu de l'Inde gangtique. Voy, Mirmaxa, III, 345. Mantraza (Eq. 1), Mantraza (Eq. 1), Mantraza (Eq. 1), Mantraza (Eq. 1), Propiame du milleu. Cette expression, qui désigne ordinairement la Chine, s'applique ic à l'Inde estrelle. Voyez ette expression dans le Dictionnaire de Wilson. II, 168.

Mannyantavibhaga çastra, en chinois Tchong-pien-fen-pie-lun; nom d'un ouvrage de Vasoubandhou, [, 115; [], 260.

MADRYANTIA (Mo-tien-ti-kia), nom d'homme, <u>I. 88</u>, 95; II, 149, 168. MAGADHA (Mo-kie-t'o), nom de royaume, <u>I. 136;</u> II, 409-493; III, 1-64, 370 et suiv. LOHOUL (Lo-hou-lo), nom de pays, II, 204. Voyez LAHOUL.

Lôkatuyreснуна, en ehinois Chithsun; l'un des noms du Bonddha, III, 157.

LOXAYATAS (Les hérétiques), en chinois Chun-chi-seai-tae, I, 223,

LÓRÓTTARAVADINAS (Les), en chinois Chone-tch'ou-chi-pou; nom d'une école schismatique, <u>1</u>, <u>69</u>; II, 37.

LOP-NOOR, un des noms mongols du lac Thsing-tch'i. Voyez ce mot, et JE-HAI, 1, 54, 273, 286.

LOUMBINT (Loung-mi-ni). Voyez La-

M

Macha (Mo-kie), nom d'un mois indien, II, 64,

MAHABHADRA, l'un des noms du Gange; son esu s'appelle Fo-choui, « l'eau du bonheur », Origine de ce nom, II, 217:

Mankabom sakemanava (Mo-hopou-ti-seng-kia-lan), II, 487, Dans THistoire de Hiouen-tasang, I, 319, ee même couvent est appelé Moho-pou-ti-sse. Ici il fant lire comme ci-dessus, au lieu de Mahâbôdhi vihâra.

Manasranna (Ta-fan-t'ien-wang), le grand roi Brahma, <u>I.</u> 110; II, 477-

Mahadava (Mo-ho-ti-p'o), en ehinois Ta-t'ien; nom d'un religieux, II, 171; nom de roi, II, 397.

Mandadçyapa (Ta-kia-che-po), nom d'homme, 11, 345; III. 7, 32.

- MANARALA, is grand (esprit) noir, en chinois Chin-wang, II, 43, en note. MANARATYAYANA (Ta-kia-to-yen-na), nom d'homme, I, 102, II, 201; III, 181.
- Manâmâtraî samânus (Ta-thse-ting), sorte de méditation, II, 487.
- Manamata' (Mo-ho-mo-ye), en chinois Ta-chou; nom de femme, la mère du Bouddha, II, 310.
- Mahinada, rivière, la même que Mahi (Mo-ho), III, 375.
- Maninima, (Mo-ho-nan), nom d'homme. C'était le fils de Drônddanaràdja (Ho-fan-wang), et lo consin germain de Çâkyamouni. 1, 134; II, 356, 364.
- Mahandha (Ta-an-ta-lo), ou Manandi, ville, appelée aussi Rádjamahéndri, III, 110, 397.
- Mananta (Mo-ho-ni-lo), en chinois

 Ta-tsing-tchou; nom d'une pierre
 précieuse, 1, 253.
- Manianavana (Ta-ni-p'an), le grand Nirvâna, le Nirvâna complet, définitif, III, 219.
- MARAPOUROUCHA LAKCHANANI; sens de cette expression, en chinois Siang-hao, II, 99, 164; III, 82, 231.
- MAHAPRADAPATI (Mo-ho-po-lo-chepo-ti), nom de la tante du Bouddha, en chinois Te-seng-tehou, I, 124; II, 230; III, 7.
- Mahapaapinapinamita sootta (Moho-pan-jo-king), nom d'un ouvrage, 1, 154.
- Манаваситва (Mo-ho-la-tch'a), royaume de l'onest, pays des Mahrattes, <u>I.</u> 202; III, 149, <u>401</u>.

- Manifektua (Ta-wang), grand roi, titre qu'on donne à un souverain, 11, 250,
- Manarata (Ta-kiao), nom d'nn enfer, II, 230.
- Manisanghanikāta, l'école de la grande assemblée. Voyez Manāsanonikas.
- Manāsakohikas (Les) (Mo-bo-seng-K'i-pou), nom d'une école schismatique, en chinois Ta-chong-pou, I₂ 69, 86, 94, 158; II, 132. — Ils forment la collection des livres sacrés, III, 37, 192.
- Mahasara (Mo-ho-sa-lo), nom de ville, II, 381. Voyez Masar, III, 363.
- Manāsatīva (Mo-ho-se-to), grand être, grande créature, <u>I. 89</u>, 162; III. 60.
- Mahāsattva koumārarādja. Voyez Mo-bo-sa-to-wang-tseu. Mahātapana (K'i-je), nom d'un enfer,
- II, 230. Mahātāna, Mahātānaka? Voyez Mo-
- но-то-10, <u>1</u>, <u>260</u>, Манатсвамра (Mo-ho-tchen-po), en chinois *Lin-i*; nom de royaume, <u>I</u>, <u>182</u>; III, <u>83</u>.
- Maratchina, la Chine (Mo-ho-tchi-
- na), <u>I.</u>, <u>91;</u> II, <u>255;</u> III, <u>79.</u> Маваvani (Ta-lun-sse); sens de cette expression, II, <u>453.</u>
- Mahayana sangharana (Mo-bo-fana-kia-lan), le couvent de la grande forêt (Ta-lin), II, 136. Mahayanacha çastra (Ta-pi-p'o-
- cha-lun), nom d'ouvrage, II,
- Mahavinaravasinas (Les) (Mo-ho-

- pi-ho-lo-tchou-pou), nom d'une école schismatique, III, 141.
- Manāvnīkena alent? (Ta-chou-sien), le Richi du grand arbre, II, 245.
- Manayana (Ta-ching), la doctrine du grand Véhicule, III, 222.
- Manayanah indharma sangiri çastra (Ta-ching-o-pi-ta-mo-tsa-tsi-lun), nom d'nn onyrage, 1, 304.
- Manayanadéva (Mo-ho-ye-na-ti-p'o), nom donné à Hiouen-thsang par les partisans du grand Véhicule, I, 223, 248.
- Manariana sampanignana çastra (Che-ta-ching-lun), nom d'un ouvrage, I, 115, 217.
- Manλγλπa vôga çâsτπa, en chinois, Ta-ching-yα-kia-lun; nom d'ouvrage, I, 51.
- Manègrana (Mo-hi-cheou-lo), nom d'nn dieu, le même que Çiva; en chinois Ta-tseu-tsai-l'ien, II, 124, 237, 264, 354; III, 157, 178.
- MAMÉÇVARAFOURA (Mo-hi-chi-fa-lopou-lo); ville de l'Asie centrale, anjourd'hui Matchéri, I, 207; III, 169, 178, 408, Voyex MATCHI-VARA, ibid.
- Маняя (Mo-hi-in-t'o-lo), en chibois *Ta-ti*, frère cadet du roi <u>Açoka, I,</u> 198; II, 423; III, 121, 140, Ман' (Mo-ho), rivière du Magadha,
- III. 3, 155, 375, 377, Rivière du Sourachtra, III. 403, 405.

 Manicharas (Les) (Mi-cha-se), nom
- dune école schismatique, en chinois Hoa-ti-pou, <u>I. 77, 85, 115,</u> 295; <u>II., 132, 170.</u>

- Maniçâsakavinava (Ou-fen-liu), nom d'un ouvrage, il, 431.
- Marifakoula (Mo-hi-lo-kiu-lo), en chinois Ta-tso; nom de roi, II, 190. Marifakatta, forme vulgaire de Maharâchira, le pays des Mahrattes, I,
- 202; III, 149, 401. Maîtrilă, Voyez Mâthava.
- Мёгтаёта (Meī-ta-li-ye), en chinois Tse-chi; nom d'un Bodhisattva, L. 18, 51, 88, 106, 114, 133, 146; П, 149, 152, 221, 358.
- Matraisalasadja (Ts'e-li-wang), nom d'un roi, <u>I</u>, <u>87;</u> li, 140; <u>III,</u> 99.
- MARHAI, nom d'un désert qui occupe aujonrd'hui l'ancien pays de Leoulan, le même que le royaume de Chen-chen, III, 247, 428.
- Malakočta (Mo-lo-kiu-teh'a), pays de l'Inde du snd (Malaya), <u>I, 193;</u> III. <u>121, 399.</u>
- MALASA. Voyez Mo-Lo-so.

sulmaos, ili, 500.

- Mālava (Mo-la-p'o), aujourd'hui Malva, pays de l'Inde occidentale, L. 204; III, 154, 403, Malava, le Malabar des auteurs mu-
- Malatagini (Mo-lo-ye-chan), nom d'une chaîne de montagnes, I, 193; III, 122.
- Mallas (Les) (Mo-lo), nom de penple, en chinois Li-sse, II, 342.
- Malva. Voyer Mālava (Mo-la-p'o).

 Mānava (Mo-na-p'o), un jeune homme,

 Ill., 54.
- Mannaka (Men-tse-kia), nom d'nne classe de mots dans Pânini, I, 166.
 - Mañnsouçaî (Man-tehon-chi-li), en

chinois Miao-ki-ts'iang; nom d'homme, <u>I</u>, 103, 146, 214; <u>II</u>, 208; III, 108.

MANDRAODA, nom de ville, III, 301.

MAÑGALA, ville du Gândhâra, Mongkie-li de Hiouen-thsang, aujourd'hui Manglavor, I, 86; II, 132;
III, 314 et suiv.

Manglavon, Voyez Mañgala.

Mani (Mo-ni), perle, I, 283; II.

330.

Манкуаснікі, montagne du Bébar, III, 380. Манориатов, en chinois I-kiai «le

monde de la pensée », L. 345.

Manôrañaghôcha (Jou-i-chiog), com
d'an religioux, I. 72.

Mandattra (Mo-nou-ho-li-la), nom d'un religieux, auteur du Vihâdehd gâttra, [, 83; 11, 105, 115, note 2. En chinois Jan-l, conforme (hirod. al Penjri (manas). Burmouf (hirod. an Boaddhims, p. 557) aurait probablement circi Mandrhim au lieu de Mandrhate, s'il eût comu l'explication chinoise de Hiouenthang.

MARÔTIDIÄNADHĀTOU, en chinois Icki-kiaī. Voyez le sens, I. 345. Māna, le démon, I. 235; II, 374. Mānanādja ou Pāpiyān, en chinois Mo-wang, le roi des démons, I.

136; II, 473; III, 21, 25, MARGA; sens de ce mot, II, 443. MARGAGIRAS (Mo-kia-chi-lo), nom

d'uu mois indien, II, 63.

MARATAHRADA (Mi-beou-tch'i), l'étang des singes et uou l'étang du
singe (erreur de Burnouf, Introduction au Bouddhisme, 74).

MAROUSTHALA. Voyez THAR.

MĀSA (Youci), mois, II, 62.

MASAR, lieu voisin du Gange, le Moho-so-lo de Hiouen-thsang, en
sanscrit Mahāsāra, III, 363.

Masoûna sañenânâma (Mo-sou-lokia-lan), en chinois Teou-kia-lan; uom d'un couvent, II, <u>136</u>.

Matcheri et Matchert; origine de ce nom, III, 336, 408. Voyez Matchivâra.

Матснічава, ville de l'Inde centrale, Mo-hi-chi-fa-lo (Mahéçvara) de Hiouen-thsang, aujourd'hui Matchéri, III, 337, 408. **
Матиа. Voyez Маті.

MATHAE. Voyer MATHAVA.

MATHAVA, MADHAVA ou MADBOU, ancionne tribu de l'Inde gangétique,
III. 365: a donné sou nom au

III. 345; a donné sou nom au Maithilà ou Mithilà, et au pays de Matha dn Kôçala, ibid.
Matnous (Mo-t'ou-lo), ville dn nord, aujonrd'bui Matra, 1,103;

II. 2073 III. 339. Mati ou Matha, pays au nord du

Gange, III., 344 et suiv.

MATIFOURA (Mo-ti-pou-lo), ville du
nord, I., 106; II., 219; III., 342.

Voyez MADAOUVAN, III., 343.

MATOTGH, vallée du haut Oxus, Tamo-si-t'ie-ti de Hiouen-thsang, III, 425; cf. [, 270; II, 27; III,

MATRA. Voyez MATROURA.

MAUDGALYÁYARA, méme nom que Moudgalapouttra (Mo-te-kia-lotseu), en chinois Teou-tsen; nom d'homme, 1, 103, 122; II, 208, 217, 285.

- Māunyas (Le desceodant des), Açòka, II, <u>418.</u>
- MATAR-EN-NAHAR, com de pays, III, 274. Mâtă (Mo-ye), la mère de Çâkya-
- mouni, I. 110, 127; II. 325, 343.
- Maročna (Mo-yu-lo), ville du nord de l'Iode, II, 230; III, 347.
- MATOURARÂDIA (K'ong-tsio-wang), le roi des Paons, II, 138.
- MEIMORG, nom de localité (Turkestan), Ill, 280.
- MIMAHA (Mi-mo-ho), nom de pays (Turkestan), II, 19. M. de Saint-Martin (III, 280) pense que ce pays répond au Moughian actuel.

 MING-BOELAK, nom de lieu, I, 58;
 II, 13, III, 194, 268, 272. Voyes.
- THISIPH, 194, 200, 271, 1092.
 THISIPH, THISIOUEN.
 MITHILA. VOYEZ MATHAVA CI TIRA-
- вноскті. Мітвая̀ха (Mi-to-lo-sse-na), nom
- d'nn religieuz, <u>I. 108</u>, MLETCHTCHHAS (Mie-li-tch'e), penples barbares, <u>I. 73, 230;</u> II, <u>188</u>,
- Môdâgiri et Moudgagiri, noms sanscrits de Monghir, III, 386.
- Môrchadéva, I. 248. Voyez Motcha-ti-p'o.
- MÔKCHA MABĀPARICHAN (Wou-teheta-hoei), la grande assemblée de la délivrance, <u>I</u>, <u>213</u>, <u>205</u>; II, <u>38</u>, <u>41</u>, <u>252</u>.
- Môngart (Moung-kie-li), nom de ville, I. 86; II, 132; III, 314 et sniv. Voyez Mañgala.
- Môriyanagara, ville voisine de l'Himălaya, probablement l'Amrouich actoelle, III, 347 et sniv.

- Môtcha (Meou-tche), nom d'un arhre fruitier, <u>I</u>, <u>135</u>, <u>II</u>, <u>92</u>, <u>187</u>. Moudgagiri, Voyez Môdagiri.
- MOUDGALAPOUTTRA (Mo-te-kia-lotseu), en chinois Teou-tseu; nom d'homme, <u>I</u>, <u>193</u>; II, <u>208</u>, <u>217</u>,
- Moughian, nom de localité (Turkestan), le Mi-mo-ho de Hionenthsang, III, 280.
- thsang, III, 280, Могносита (Meou-hou-li-to), nom d'une division du temps, II, 61.
 - Moclâbhidharmaçâstra (Ken-pen-'o-pi-ta-mo-lun), nom d'un ouvrage, <u>I.</u> 189, 211.
 - MOÛLASAMROUROU? (Meou-lo-san-poulou), nom de royaume, le Moûltân, <u>I. 210; III, 173.</u> Voyez Moû-LASTHÂRIPOURA.
 - Moclasthanipoura, nom de ville, III, 410.
 - Moclitan (Meou-lo-san-pou-lou), nom de royaume, <u>I</u>, 210; HI, 173. 410.
 - Moungan (Monng-kien). Voyez Mounkan.
 - MOUNEAN (Moung-kien), ville et territoire du haut Oxus, <u>I.</u> 269; II, 28; III, 191. Même pays que MOUNGAN.
 - Mochdonhabhichikta bādā, en chinois Houan-ting-wang, prince qui a reço l'onction royale, <u>I.</u> 220.
 - Mocraphian de roi, I, 280. .

 Mocrapa de roi, I, 280. .

 Mocrapa de roi, I, 280. .
 - nom d'une pierre précieuse, II, 482.
 - Mousour-aola, la montagne de glace, en chinois Ling-chen, I, 59.

Description de cette montagne. I. 53, 54; II, 11, 95. Conf. III, 266.

266.

MOSPAGE, nom ture du mont Lingchan, le même que Mousour-aola,
montagne de l'Asie centrale, [,
52, 53, 54; II, 11, 95; III, 266.
MOUTCHILINDA (Mou-tchi-lin-to).

nom d'un roi des dragons, Il. 348, 478.

MalGadaya, Ie bois des Antilopes, en chiuois Lou-ye et Lou-youra, L. 132, 283; II, 355; III, 360, Origine de ce nom, II, 363.

Mnigarâma (Lou-wang), un roi des cerfs, L. 134.

N

Napřežcyapa (Naî-ti-kia-che-po), nom d'homme, II, 457. Năgahbada, en chinois Long-tch'i,

NAGAHRADA, en chinois Long-tch'i, un étang de dragons, L. <u>95, 128;</u> II. 4, 141.

NAGARA. Voyez NARGHERHAR.

NAGARADHARA SAÑGHĀRĀMA (Na-kielo-l'o-na-sse), nom d'un couvent,
L. 102.

NAGARĀDJA (Long-wang), no roi des dragons, <u>I. 95;</u> II, 235.

Nagarahàra (Na-kie-lo-ho-lo), ville et province du bassin du Kophès, <u>I. 26</u>, 294; II, <u>96</u>. Voyez Nanбиелил, III, <u>302</u> et suiv.

Nacabak, nom qui rappelle le Nagarabàra de Hiouen-thsang, III,

NACARDJOUNA (Na-kia-'o-la-chou-na), l'orthographe la plus ordinaire est Long-chou on Long-meng, nom d'homme, L, 99, 186, 272; II, 432; III, 95, 214.

Nairandana (Ni-lien-chen-na), en chinois Pou-lo-toko-ko; nom d'une rivière, aujourd'hui Niladjan. I. 140; II., 367, 455; III., 375.

Năivasandjih sambdhi (Fel-siangting), sorte de méditation, II. 367. Nalanda (Na-lan-t'o), en chinois Chiness-ye; nom d'un dragon, L. 149; III, 41.

III. 41.

NÅLANDAGRÄMA (Na-lan-t'o-t'snn),
nom d'un village où était le couvent de Nålanda. I. 143.

NULLAMAVINIA (No.lan-Vo-sse), en chinois Chi-wou-ye-sse; nom d'un conventeélèbre. L. 143, 160, 163, 211; II., 244, 452; détails intéressants sur ce convent et les religieux qui y-résidaient, III. 45 et suiv. 1646, 382.

Nanda (Nan-t'o), nom d'nn dragon. II, 323; nom de roi, II, 427; abréviation de Soundarananda, nom d'homme, II, 313.

NANGHENHAR, NANGHÉHAR OU NÉKER-HÂR, ville et province du bessin du Kophès, le Na-kie-lo-ho-lo de Hionen-thsang, la Nagara de Ptolémée, III, 302 et suiv.

NARAPATI (Jin-tchou), le maître des hommes, II, LXXV.

Narasangharawa (Jin-kia-lan), nom d'un couvent, II, 42. Narasinha, lisez Narasinha (Na-lo-

krasıйна, liser Naresiñha (Na-loseng-ho), ville du nord-ouest, <u>I.</u> 97; III. 330, 331.

- Nānāvaṣabāva (Na-lo-yen-t'ieu), nom d'nn doctenr, <u>L. 83;</u> nom d'uu dieu, II, 105, 381; III, 77, 157.
- Nankala (Na-li-ki-lo), nom d'arbre, II, 92.
- Niaikkladvipa, nom d'une ile, [. 201; III. 144. Voyez Na-Lo-xi-Loтсиков, faute pour Na-li-ki-lotcheou.
- NARMMADI (Nai-mo-t'o), nom de rivière, I. 203; III, 153.
- NAVADÉVAKUELA (Na-fo-ti-p'o-kiu-lo), ville du nord, II, 265; III, 350. NAVAPA (Na-fo-po on Leou-lan), contrée. de l'Asie centrale, appelée aussi Cheu-chen; c'est une partie du désert de Makhai, III, 428; cf. L. 290; III, 247.
- Navasanonaaama (Na fo-seng-kia-lan), nom d'uu convent. 1, 65; II, 30, Navaka อธิงลดลดอบตรงสหสัต (Tien-
- j'in-tao-see), le maître qui guide les dieux et les hommes, le Bonddha, II, 347.
- Nézenaka. Voyez Naxonennaa. Népika (Ni-po-lo), nom de pays, II.
- 407; IH, 369.
 Νιστρανικ (Ni-tje-pan-na), l'action de brûler, consumer (nn cadavre), crematio, en chinois Feu-chao, II, 342.
- Nidanas (Ni-t'o-na), en chinois Inyouen; l'une des sections des livres du Bonddha, II, 78; les Nidanas, les (douze) causea de l'existence, II, 161,
- Niklya, innititude, en chinois Pou; mot qui termine les noms indiens de chaenne des dix-huit cooles schismatiques, II, 204.

- NILADJAN. Voyez NAIRAÑDJANA. NILAPITA OU NILAPITAKA (Ni-lo-pi-
- tch'a), eu chiuois Tsing-thsang; nom d'nn recueil d'Annales, II, 72. NIRGRANTHAS (Ni-kien), en chinois
 - Li-ki et Lou-king; hérétiques qui vont nus, L. 224, 228; II, 41, 354; III, 42, 93.
- Nimakakaka, eu chinois Hou-chin: défiuition de ce mot, I, 231.
- neintion de ce mot, I. 231.

 Ninôdha; sens de ce mot, II. 443.

 Ninouxti, la connaissance distincte des explications (Burnonf, Introduction au Bouddhitme, p. 360). II.
- Ninvāņa (Nie-p'an), la mort, dans le laugage bouddhique, I, 130; II, 147. Récit du Nirvana du Bouddha, II, 340 et suiv. Dates de différeuts auteurs, II, 335, Les passages qui suivent sembleut moutrer que le Nirvana n'est point la destruction des éléments de l'existence, II, 24 et 341, L 19. On lit dans le Dictionu. bouddbique Fani-ming-i-tsi, liv. XII, fol. 5: « Quoique le Bouddha ait cessé de briller (soit mort) entre denxarbres Salas, son intelligence divine subsiste éternellement. Quoique son corps ait été brulé, le corps de la loi (fachin), c'est-à-dire sa nature spirituelle, immatérielle et subtile comme l'éther (II, 241, note 1) existe perpétuellement. » On peut ajouter ce passage de Burnouf (Introduction an Booddhisme , p. 531): Les Dévas comprenuent ce que c'est que l'intelligence suprême d'un Bouddha parfaitement ac-

0

compli. Ils disent qu'un Bonddha n'entre pas dans le Nirvana complet, que sa loi ne périt pas et que son corps est un corps éternel. »

Nirvāņa sočīna (Ni-p'an-king), le livre do Nirvāņa; nom d'un ouvrage, L. 5.

NIVARITANASTOUPA (Hoei-kia-sou-toupo); sens de cette expression, II, 330.

Nivâsana (Ni-fo-so-na et Ni-fa-sanna), en chinois Kian; sorte de vêtement, II, 69, 70. NOUCHIDJAN, HOM arabe du royaume

de Nou-tchi-kico, suivant M. Reinaud, <u>I.</u> 59; II, <u>15.</u> Voy. NOUDJ-KETH OU NOUDJEEND, ville du Turkestan,

NOUDIKETH OU NOUDIKEND, ville du

Ocn (Ou-cha), ville de l'Asie centrale, I, 275; II, 26; III, 194, 216, Voyez Ocscu, III, 291, 427. Onna. Voyez Onissa.

Онил, localité du nord-ouest Voyez Опракцамра, III, 32 г. Обоораз, nom de peuple, I, 48,85.

Offours, nom de peuple, I, 48,85.

OPIANA. Voyez ALEXANORIA AN CAU-

Onissa, nom de pays. Voyez Outch'a et Outkala, I., 184, 220; III, 88, 391.

Oroschan. Voyez Rochan. Ορτοσπάνα. Voyez Vardasthâna.

Optoordyn. Voyer Vardastrana.
Osrouchna, nom de paya; le même
que Soutrichna (Sou-ton-li-se-na),
1, 59; II. 17. Voyer Satrouchna.
III, 238 et auiv.

Turkestan, en chinois Nou-tchikien, III, 276.

NOUTCHIKAN (Nou-tchi-kien), Nouchidjan en arabe, suivant M. Reinand; nom de pays, I, 59; II. 15. Voyez NOUDJEEN on NOUDJEEN, ville du Turkestan, III, 276.

Naïsinhavana, ville du nord-ouest,

NYAGBÔRHA (Ni-keou-liu-t'o), nom d'arbre, I, 134; iI, 244.

NYLYADVÍRA TÍRAKA ÇÍSTRA (Inmiog-tching-li-men-lun), nom d'ouvrage, I. 188, 191.

Nyayaousana çastna (Chun-tchingli-lun), ouvrage de Vasouhaodhou, I. 93, 108, 164, 174; II. 183, 227. Nyayapavêça taras çastna (Inming-ji-tching-li-men-lun), nom d'un onvrage, I. 102.

Otrar, nom de ville, III, 273. Ούαρσα. Voyez Ouraça.

OUATHERD. VOYEZ OUDAKHÂNDA.
OUGHNICHA, en chinois Fo-ting-ko; os
dn sommet de la tête du Bonddha,
L. 77: pieux moulage de cet os,

OUCHNICHAPOURA (Fo - ting - ko - tch'ing), nom de ville, I, 77; II,

Oups (Ou-tch'a), nom de royaume, aujourd'hui Orissa, I, 184, 220; III, 88, 394.

OUDAGAYANA, la marche au nord (Pehing); sens de ce mot, II, fiz.
OUDARBÁNDA (Ou-to-kia-han-tch'a), ancienne capitale du Gândbâra, sur le Sindh; Ouayhend desauteurs

- arabes, anjourd'hui Ohind, I, 85; II, 125, 151; III, 310 et suiv.
- Ouplinas (Les), en chinois Tseu-choue; l'une des sections des livres du Bouddba, II, 78.
- OUDAYA, montagne du Béhar, III.
- OUDAYANA (On-to-yen-na et Yeoutien), en chipois Tch'ou-ai; nom deroi, I, 121, 125, 294; II, 283; HI, 243.
- Oudita (Ou-ti-to), nom de roi, L. 259.
- OUDJANTA et OUDJDJANTA (Yeouchen-to), montagne du Souràchira. Voyez OUDJDJAYANTA, III, 166, note 1, 405.
- OUDJDJATANA (On-che-yen-na), ville de l'Inde occidentale, Ozéne de Ptolémée, aujourd'hui Oudjein, L, 207; III, 167, 408.
- OUDJDJATANÍ EL OUDJDJATINÍ, MÉME ville que Oudjdjayana.
- OUDJDJAYANTA, nom de montagne; Yeou-chen-to (Oudjdjanta) de Hiouen-thsang, III, 166, note 1, 405.
- OUDEIN, ville de l'Inde occidentale. Voyez OU-CHE-YEN-NA (Oudjdjayani et Oudjdjayini).
- Oudrivana? (On-ki-yen-na), nom de ror, II, 393.
- OUDGUMBARA (Wou-t'an-po-lo), nom d'arbre, IF, 92, 187.
- OUDRAKA RÂMA POUTTRA. Voyez le mot Yo-THEOU-LAN-TSE, II, 367; ш. 3.
- Oudra râma poutras. Voyez le mot YO-THEOU-LAN-TSE, II, 367; III, 3. Oudrana (On-tchang-na), pays du

- nord-ouest, I, 85; II, 131, 149; III, 313.
- OUDYANAPOURA, ville. Voyez ADÎNA-POUR, III, 302.
- Origoras ou Oicoras (Hoei-hou), * nom d'ane grande tribu turque, I, 48, 85, III, 263.
- OURIAT, nom de rivière, III, 265,
- Oulak (On-lo-ma), mot ture-orgon,
- un cheval (ma) de poste, L 163. Ouning (Ouo-na-ti), nom d'une elasse de mots dans la grammaire
- indienne, I, 166. ODPADÉÇAÇÂSTRA (On-po-ti-cho-lun). nom d'un ouvrage, L. 96; II.
- OUPADEÇAS (Les), en chinois Lun-i; l'une des sections des livres du Bouddha, II, 78.
- OurADBYAYA, en chinois Ho-chang; un précepteur spirituel, [, 145.
- OUPAGOUPTA (Ou-po-kio-to et Yeoupo-kioue-to), en chinois Kin-hou; nom d'homme, I, 105; II, 210,
- 418; III, 171. Ourili (Yeou-po-li), nom d'hômme,
- L, 103; II, 208. OUPANANDA, nom d'un dragon, II, 323.
- Ouplance (Ou-po-so-kie), an bouddhiste laique, un des fidèles, I, 218; III. 7.
- OUPASAMPANNA, en chinois Kiu-kiai; sens de ce mot, II , 222.
- Ocedarkt (Ou-po-sse-kia), féminin dn mot Oupdsaka, I, 218; III, 7. Voyez Burnouf (Introduction au Bouddhisme, I, 279).
- Ounaça, pays du nord-ouest, l'Arsa on Ouarsa des Grecs, même nom

que Ouraçi, L. 90; II, 166; III, 321.

Ounci (Ou-la-chi), pays dn nordouest, I, 90; II, 166; III, 321. OURATIPPA, même ville que Ouratoupa, III, 279.

OURATOUPA, ville du Turkeston, III,

Ouriva, même pays que Orissa, III, OUROUVILVÄKÄCTAPA (Yeon-leon-p'in-

lo-kia-che-po), nom d'homme, II, Oûsca (Ou-cha), pays du Ferghana,

1,275; II, 26; III, 194,216, 291. OUSROÛCHNA, même ville que Osronchna, III, 279.

OUTRALA, même pays que Ou-tch'a de Hiouen-thsang, l'Orissa actuel, I, 184, 220; II, 88, 395.

PAGHÂNDA (Wai-tao), hérétique, L. 262.

PACOUPATAS (Po-chou-po-to). Voyez ce dernier mot.

PACTUICE, VOYER PARTOE. PADASTHANA? (Po-to-tchoang-na), nom de royaume, I, 269; II, 27;

III, 198. Voyez BADAKCHAN. Padmaraga (Po-t'an-mo-lo-kia), sorte de pierre précieuse, en chinois Tch'i-tchin-tchon, L. 199; II. 482; III, 141.

PADMAYARNA, en chinois Lien-hou-se; nom d'une religieuse, II, 240. Padmayari (Lien-hoa), nom de

femme, II, 155. PARLMAL. Voyez BHARMAIR.

PAITHAN. VOYEZ PRATICUTRÂNA.

OUTTARA (Ouo-ta-lo), en chinois Chang; nom d'nn religieux, I,

190; III, 117. OUTTARACHADHA (Ouo-ta-lo-chatch'a), nom d'un mois indien. L, 127; H. 311.

OUTTARAKÔSALA, le Kôsala du nord, III. 306.

OUTTARAKOUROU (Pe-keou-lon), nom de pays, II, LXXIII.

OUTTARÂSAÑGA (Yo-to-lo-seng-kia). nom d'un vêtement, II, 33.

OUTTABASÈNA (Chang-kinn), nom de roi, II, 139, 146. Oxumagis et Oxumatis. Vov. Inchou-

matî, III, 348. Oxus (Fo-t'son - Vakchon), nom de

fleuve, I, 61, 272; II, 23; III, 195. Voyez VARCHAB.

PARTOU OU POURTOÛN, nom indigène do pays des Afghans, Haxruini d'Hérodote, Patan des mnsulmans, III, 313.

Palica (Po-lo-che), nom d'arbre.

Palibothra. Ce nom, employé par les auteurs grees, répond à Pâțalipouttra (quod vide), capitale du Magadha. I, 137, 160; II, 414; 111, 372, 373, PAMCOUPATAS (Les). Voyez Po-CHOU-

PO-TO. PAMIRA (Po-mi-lo), Pamir, vallée célèbre; description, L. 271; III,

206-207, 426. Panasa (Pa-na-so), nom d'arbre, II, 92; III, 75.

- Pandavo, mont, III, 379.
 Panini (Po-ni-ni), nom d'un grani-
- mairien célèhre, <u>I, 165</u>. Légendes sur Păṇini, <u>II, 125</u> et suiv.
- PANOUTCHA (Pouao-non-t'so), nom de royaume, I, 96; II, 187. Pañtcuâbhiddiñâs (Ou-chin-t'ong),
 - les cinq facultés divines, <u>I.</u> 185; III, <u>3.</u>
 - Pastchala, pays qu'habitaient les Pazalæ des Grecs, III, 349.
 - PAÑTCHÂÑGA; sens de cette expression, II. 86; III, 48, 98. PAÑTCHAPARICHAR, nom d'une as-
 - semblée qoinquennale qu'on appelaitaussi Môkeha mahāparichad (Wou-tehe-ta-hoei), <u>I. 113. 205;</u> Il. 6, 38, 41, 252.
 - PAÑTCHARÁCHTRA. Voyez Pounatch. PAÑTCHASATTRA. Voyez Pounatch.
 - PAÑTCHASKANDHAKA ÇÂSTRA KĀRIKĀ (Ou-wen-lun-chi), nom d'un ouvrage, 1, 101.
 - PAÑTCHASKANDHAS (Ou-in), les cinq aggrégats, II, 385. PAÑTCHAVARCHÉ PABICHAD et PAÑ-
 - TCHAVARCHIKĂ PARICHAD, assemblée quinquennale, II, 6, note 3. PÁPIVÂN (Po-pi-ye), le roi des dé-
 - moos, en chinois Mo-wang, I.
 - PARAMABÔURI (Po-lo-mo-p'ou-ti), en chinois Tching-k'io, l'intelligence sopérieure, I, 190; II, 357.
 - Paramalagini (Po-lo-mo-lo-k'i-li), en chiuois He-fong, nom de montagne, aujourd'hui Baramoùlagiri, III, 100.
 - PARAMĀŅOU, atome très-subtil (K'isi-tch'in), II, 60.

- PARAMÂRTHASATYA ÇÂSTRA, en chinois

 Ching-i-ti-lun, ouvrage de Chithsin (Vasouhandhon), I. 97; 11,
- PARAMITAS (Les six), les six meyens de délivrance, L. 57. Voyes Po-LO-MI-TO (LOU).
- PARASWAIPADAM (Pan-lo-sa-mi), nom d'une conjugaison indienne, 1,
- PÂRÇVA (Po-li-chi-fo), pour Párçvika, en chinois Hie-ti-na; nem d'homme, L. 83, 95; II, 105, 113, 172. Étymologie de ce mot, II, 114, note 1.
- PARINIRVÂNA (Pan-ni-p'an); sens de cette expression, II, 300; III, 52. PAROPANISUS, ON MIEUX, PAROPANISUS, MONTAGEN. VOYEZ HINDOU-
- Равза (Po-la-ase), la Perse, L. 198, 208; II, 106; III, 131, 178. Parvata (Po-fa-to et Po-lo-fa-to), ville de l'inde du nord, L. 106, 210; III, 174, á10.
- PARYATRA (Po-li-ye-to-lo), ville et royaume de l'Inde du nord, sulgo Bairata, aujourd'hui Birat, I, 103; II, 206; III, 336 et suiv. Cf. Vairatra.
- PAŢALI (Po-tch'a-li), nom d'arbre, 1, 137, 160; II, 409.
 - Pățairourna (Po-tch'a-li-tseutch'ing), capitale du Magadha, le Palibothra des Grees, la moderna Patina, III, 372 et suiv. — Se nommait ansai Kousoumapoura (Keousou-mo-pou-lo), en chinofi Hoachitch'ing, 1, 137, 160; II, 409; III, 40, 373.

Patans. Voyer Paktor.

Patanguat, lieu saint sur le Gange,
III, 386.

Patra, III, 373. Voyer Patali-

PATRA, 111, 373. Voyer PATALI-POUTRA. PATRA (Po-to-lo), le vase dans lequel

un religieux recoit les aumônes, II, 33.

Pattielia, infanterie, en chinois Pon-kiun, II, 82.

PAUCHA (Pao-cha), nom d'nn mois indien, II, 64.

Παζάλαι. Voyez Pañtchala. Prīchavèn, nom actuel de l'ancienne

Pourouehapoura.
Penns, branche méridionale du haut

Oxus, III, 292. Perchaven des auteurs musulmans,

le Peiebaver actuel, Pourouchepoura de Hiouen-thsong, III, 307.

PRUKELAÔTIS, nom.de ville, Pouelskalavati de Hiouen-thsang, III, 308.

Φάγυτρα. Voyer Kong-τυ-το, III, 395.

Риалеоп, rivière, III, <u>376.</u> Риалеопул (Po-le-kiu-na), nom

d'un mois indien, H. 64. Pinjan, ville de la Petite-Boukharie,

III, 264.
Placeska (Pi-lo-so-lo), en chinois
Siang-kien-chan, nom d'une montagne. Pilonskra était le nom de
l'esprit de cette montagne, II, 54.

Pilousānastočpa (Siaog-kien-soutou-po), nom d'un Stoûpa, II, 54.º

PINPRAMA, III., 324.

PIPPALA (Pi-po-lo), l'arbre de l'in-

telligence, I, 83, 141; II, 106, 458, 461.

PITAGILA (Pi-to-chi-lo), pays de l'Inde occidentale, I., 208; III, 180, 412.

PORTES DE FER (Transoxane), en persan Derbend, en turc Kohlongha, en chinois Tie-men, I, 62; II, 23; III, 284.

Pôtalaxa (Pou-ta-lo-kia), nom d'nne montagne, III, 123.

POURHALAVAT! (Pou-ebe-kio-lofa-ti), la Peukelatis des Grees, vers le site de la Hachtnagar actuelle, 1, 84; II, 119; III, 308. Pourhagirt sakgrianama (Pon-se-

po-k'i-li-seng-kia-lan), III, 8g.
POUDJASOUMILA ON POUDJASOUMIRA?
(Fou-che-sou-mi-lo), nom

d'homme, II, 397. Poùea, noix d'arec, en chinois Pinlang, Ι, 148.

POURTOUN. Voyez PARTOU.

POULAKÉÇA (Pou-lo-ki-che), nom de roi, III, 150.

POUNATCH OU POUNTCH, ville du Pendjab, I. 96; II. 187; III. 322.—Pent-être le Pañtchasattra du Rădjataranghini et le Pañtcharâchtra de la Cbronique singhalaise, III. 323, Cf. J., 96; II., 187.

Poundarikavanna (lisez Padmavarna), en chinois Lien-hou-se; nom d'une religiouse, II, 240.

Pouspravandonava (Pun-na-fa-t'anna), pays de l'Inde orientale, <u>I.</u> 180; III, 71, 388.

POUNTAÇĂLĂ (Pun-jang-ehe-lo), en ehinois Fo-che, maison de se-

cours, maison de bienfaisance,

II, 190, 231; III, 174, 215,

2008xa (Pou-la-na), en chinois

Počana (Pou-la-na), en chinois Youen-mouan; nom d'un religieux, II, 186.

Počanamitrana vanipoutra (Pou-lana-mei-ta-li-yen-ni-fo-ta-lo), en chinois Monan-lise-tien; nom d'homme, L. 103; II, 208,

Počanavarma (Pou-la-na-fa-nio), en chinois Monan-tcheou; nom de roi, I, 161, 212; II, 463; III,

POUROUCHAPOURA (Pou-lou-cha-poulo), ville du oord-ouest, <u>I</u>, <u>83;</u> lI, 103; III, 306,

Poûnvaçailasanguhanaa (Fo-p'ochi-lo-seng-kin-lan), en chinois Tong-chan-sse; nom d'un couvent, I, 188; III, 110.

Počavánáma, nom ďun couvent,

Poërvavidëna (Fo-p'o-pi-ti-ho), oom de pays, 11, exxiii. Poutcheragini? (Pou-tse-kia-chan),

POUTEREAGURI? (Pou-tse-kia-chan), nom de montagne, <u>I</u>, <u>163</u>, Poutera (Tseu), nom de famille d'un

Bråhmane, II., 279. Рвавнакакахакпилака (Po-lo-kie-lofa-t'an-na), en chinois *Tso-konang-*

tseng: nom de roi, I, 111; II, 247. Рвавнамитћа (Kouaog-yeou), nom d'uo religieux, III, 47.

Prabuâpātabòdhisattva? en chinois Hou-ming-p'ou-sa; nom d'uo Bòdhisattva, I., 133; II, 358,

Prabilitativa? (Po-p'o-lo-na), nom d'un religieux, I, 323.

PRADAKCHIŅA; sens de ce mot, II. 86, 476, note 1. Praduñpari (Po-lo-che-po-ti), en chinois Seng-tchou; nom de la tante du Bouddha, I, 124; II, 230, 294; III, 7.

PRADJÄJSHADRA (Pan-jo-p'o-t'o-lo), nom d'un religieux, I, 211.

Pradifikléva? (Hoei-t'ien), nom d'un religieux, I, 319.

Pradicacoutta (Pan-jo-kio-to), en chinois Hocc-hou; nom d'homme, L. 220.
Pradicaca (Pan-jo-kie-lo), eu

chinois Hoel-sing; nom d'un religieux, I, 66, 72.

Pradjārāramitā sočīra (Pan-jope-lo-mi-to-king, et, en ahrégé, Pan-jo-king), nom d'ouvrage, <u>1</u>, 15.

Pritosophi (Tsien-tching-kio), nom de montagne, I., 293; II., 457.

Prakaranapáda vibuáchá cástra. L. 102; II., 184. Lises Vibháchá prakarana páda cástra. En chinois Tchong-sse-fen-pi-p'o-cha-lun.

Pranyamotla castra riad, en chinois Tchong-lun; nom d'un ouvrage, 1, 99, 164, 218.

Prasinadjir (Po-lo-sse-na-chi-to), en chioois Ching-kiun; oom de roi, I, 124, 125; II, 293, 308, 317.

PBATĀPANA, nom d'un enfer. Voyez Manātāpana.

Pratibuána; sens du mot, II, 416.
Pratichthána, aujourd'hui Paithan,
ville, III, 401. Voyex Prayága.
Pratyékabounnha (Pi-le-tchi-fo, et,

PRATYÉRABOURDINA (Pi-le-tchi-fo, et, plus rarement, Pi-le-tchi-ti-kia-fo). Voyez ce dernier mot. En chinois To-khio, L. 701 II., 38. 356; III., 94.

Prayles (Po-lo-ye-kin), ville, l'antique Pratichthâna, aujourd'hui

R

Răzusealina (Ilo-lo-che-ki-li-hi), ville du Magadha, appelée aussi Ghirivradja, et. par Hiosenthasag, Koucigăra, I. 137, 153, 159, 169; Il. 174, 359, 356; Ill. 38 (origine de ce nom. 10), 378 et suiv. [aujourd'hui Radjghir, 381, 381)

RÉDJAGRÉHA (La nouvelle), aujourd'hui Radjghir, III. 381-382, RÉDJAMAHÉNDRÉ, Voyez MAHÂNDHRA, RADJAOR OU RADJAVAR, Voyez RÉDJA-

POURA.
RÂDIAFOURA (Ho-lo-che-pou-lo),
ville du nord-ouest, aujourd'hui

Radjavar ou Radjaor, I. 96; II. 188; III. 323.
Radjavarddham (Ho-lo che-fa-t'an-

na), en chinois Wang-tieng, L, 112; IJ, 247. RADJEHIR. Voyez RADJAGNIHA.

Rånotta (Lo-beon-lo et Lo-bou-lo), nom d'un fils du Bouddha, I, 103, 160; II, 208. Nom d'un ministre (Ho-lo-hou-lo), II, 45, 314.

(Ho-lo-hou-lo), II, 45, 314.

RAECHAS et RÉECHASA (Lo-t'sa),
sorte de démon, 1, 198.

Rărcuasi (Lo-t'sa-niu), féminin du mot précédent, II, 131.

RARTATIȚISANGIIRRĂMA (Lo-to-weitchi-sêng-kis-lan). Wei-tchi (Viți) répond au mot chinois Ni argile 2. Nom d'un couvent, <u>I. 1811</u> III, 85.

Rimagrima (Lan-mo), nom de royaume, L. 128; 11, 325. Allahabād, III. 351, Cf. L. 118, 252, 260; II. 276.

RATHARÂTA, les chars de guerre, littéralement le corps des chars, en chinois Tch'e-kinn, II, 82.

RATNADVÎPA, en chinois P'ao-tchou, l'îlé des choses précieuses, l'un des noms de Ceylan, I, 194; III, 125.

RATNAGRISI, montagne du Béhar, III, 380. RATNÂKARA (P'ao-tsi), nom d'homme,

L. 135; II. 385. RATNAKOUTASOUTRA (P'ao-tsi-king).

nom d'une section des livres bouddhiques, I, 341; II, 388. RATHAMÈGHASOÛTRA (P'ao-ynn-king),

nom d'un ouvrage, II, 456.

RATRATRAYA, en chinois San-P'ao
eles trois Précieux 2, I, 119, 204;
II, 152, 423. On dit aussi Tri-

ratna.
RAURAVA (Hao-kiao), nom d'un enfer, II, 230,

RAVI, III, 324, 328, Voyez IRÎVATÎ. RÊVATA (Li-pa-to), nom d'homme, 11, 397, Voyez le Journal des savants, juin 1858, p. 333.

RHUADIS, nom de rivière. Voyez Intvati, III, 328. RIcus (Sien-jin); procédés magiques

pour devenir un Richi, II, 370.
RICHIGHIRI, montagne, III, 379.
RIGVÉDA (Tsan-song), l'un des Vêdas, II, 75.

ROCHAN OU OROSCHAN. Voyet IIO-LO-HOU.

Rônini, rivière. III, 356.

Rômmul (Lo-in-ni-lo), village du Magadha, aujourd'hui Roynallah, 111, 64, 385.

Rôhitakastoûpa (Lou-hi-ta-kia-soiitou-po), nom d'un Stoûpa. Rohitaka répond à Tch'i « rouge ». [, 87; 11,

Rоноп - Ron. Voyez Но-10-ноп.

ROUDRAKA RÂMA POUTTRA. Voyez le mot YO-THEOU-LAN-TSE, II, 367; Hf. 3.

Rolpa (Se); sens du mot, II, 385. Roûpadhâtou (Se-kiai), le monde des formes, II, 160, 320.

ROYBALLAH. Voyez RÖHINILÄ.

S

SABANRÎKA. Voyez Souvarnarêka. Sacainidamins (Les); sens de ce

mot, II, 432. SADDHARMA PARISAÑGRAHA ÇÂSTRA? en chinois Che-tching-fa-lun; nom

d'un ouvrage, I, 211, SADDHARMAPOUNDARÍKA (Fa-hoaking), en chinois Tching-fa-hoaking et Miao-fa-lien-hoa-king; nom d'un ouvrage (le Lotus de la bonne

loi), I. 154, 294; III, 21. Sadvana (So-to-p'o-ho), en chinois In-tching «celui qui conduir les bonss, nom de roi, 1, 186; III,

95, 98. SAGALA. Voyez CÂRALA.

SAGARAMATI, en chigois Hai-hoei, L 222.

SAHALÔRADHÂTOU (So-ho-chi-kiai), non d'un monde, II, LXXII.

SAIRAM, nom de ville, III, 275. Shia (So-lo), nom d'arbre; Shorea robusta, L. 130; II, 148. - Le

Bouddha arrive au Nirvana entre deux arbres Sálas, II, 343. Salanianov? (So-lo-li-fo), nom d'homme, II, 397.

Samadinasangharama (So-mo-jo-

seng-kia-lan), en chinois Ming-

hien-sse; nom d'un couvent, III,

SAMANTAMOURHA DHÂRANÎ SOÛTRA (Pou-men-t'o-lo-ni-king), nom d'ouvrage, II, 395.

SAMARKAND (Sa-mo-kien), ville du Turkestan, L 59; II, 18; III, 279.

SAMATAYA, SAMATA OD SAMÔTATA (Sanmo-ta-tcb'a), pays du Gange inférieur, I, 181, 183; II, 452; III, 81, 391 et suiv.

Samaveda (So-mo), en chinois Tenglun, P'ing-lan et Ko-yong, l'un des Védas, II. 74. Samshôga (San-p'ou-kia), nom

d'homnie, II, 397. Le Mahâvamsa donne Samboûtta. Voyez le Journal des Savants, inin 1858, p. 333.

Sambhogarava, en chinois Pao-chin; définition de ce mot, L 231; II, 241.

Samuriva (Teng-houo), nom d'un enfer, II. 230.

Sanghata (Tchong-ho), nem d'un enfer, II, 230.

Samuagra (Seng-kia-che), ville antique de l'Inde gangétique, Sam-

kassa des livres palis. Le site garde encore ce dernier nom. II, 236; III, 343, 349 et suiv.

Samkassa. Voyez Samkäçta.

Saŭmaritas (Tching-liang-pou); lisez ainsi, au lieu de Sammittyas. 11, 234, note 2.

Sauurirus (Teling-liang-pou).
Junia ferit ainsi (I. 1.23. 204.
ct.) à cause de la transcription
phonétique San-mi-fl, où Iron
trouve le most susserit mit is mesures, qui répond à liang; mais,
déprès les listes indiennes de E.
Burnouf et de Csoma de Körés,
il paraît échis qu'on doit lier de
ce de Sanimatiyas, II, 234,
note 2.

Samôtata (San-mo-ia-tch'a). Voyez Samatata.

Samoudaya; sens du mot, II, 443. Sampaha? (San-po-ho), nom de royanme, II, 205.

Samvadui (San-fa-chi), nom de royaume, II, 402; III, 366, 369. Voyez Valdui.

Santak sanböddi (San-mino-sanp'ou-ti), en chinois Tching-pientehi, l'intelligence accomplie, II, 109, 309, 312; III, 17.

Samtourtăbuidharma căstra (Tsa-'o-pi-ta-mo-lui), ouvrage de Dharmstrâta, II, 119.

Sawtoktapytaka, III. 37. Liper Sumpouktasanitchaya pilada, en chiuois Tar-List-teng, recepcil od Ton a réuni les mélanges, J. 159. Sawtoktasaktelaka pytaka, le recueil des mélanges, gn.chinois Taqtiti-fung "J., 159.

SAÑDJATA (Chan-che-ye), nom d'homme, III, 52. SAÑDJÑÂNA (Siang); sens de ce mot,

II, 385.

SANGALA OU SAGALA. Voyer ÇİRALA. SANGHABHADRA (Seng-kis-p'o-to-lo). en chiuois Tehong-hien; nom d'homme, L. 93, 102; II, 183, 222.

Sasgnanamas (Seng-kia-lan et Kialan), couvents; leur construction, II, 66 et passim.

Sanghari (Seng-kin-tchi), nom d'un vétement, I. 70. 78; II, 33, 343. Sangoni, site probable de Siñba-

poura, III, 321. Sannânsă (Chan-ni-lo-chetch'ouen), nom d'une vallée, II 137.

nom d'inne vallée, II, 137. SAÑKAKCHIKÁ (Seng-k'io-k'i), nom d'un vétement, II, 33. — Son

nsage et sa coupe, 69.

SAÑEHTA, nom d'un système philosophique (Seng-k'ie), en chinois

Sou-lun, L, 225; II, 442.

Sañskâra (Hing); sens de ce mot, H, 385.

Sañvarttakalpa, en chinois Hodik'ie, le Kalpa de la destruction, L 76.

Sarayoù, rivière, appelée King-kia (Gañgà) par Iliouen-thsang, III, 351. Sarchapa (Kiai-tseu), grain de sé-

nevé, II, <u>60.</u> (Divisions du Yôdjana.) Skankth, lien remarquable par des

antiquités bouddbiques, près de Bénarès, III, 360,

Sarpañridaya Tchandana, nom d'une espèce de santal, III, 122.

SARPÄUCHADHI SAÑGHĀRĀMA (Su-paocha-ti-kia-lan), en chinois Che-yokia-lan, II, 137.

SARVADA (Sa-fq-ta), en chinois Itsie-chi; nom de roi, II, 136.

Sanvanyñå (I-tsie-tchi); la connaissance universelle, III, 18.

SARVARTHASIDDHA (Sa-po-ho-la-t'a-sit'o); on dit aussi, en abrégé, Siddhartha, en chinois I-tsie-i-tch'ing; nom de Câkyamouni, lorsqu'il était encore prince royal, I, 201, 282; II, 312, 321, 364; III,

Sanvāstīvāpas, nom d'une école schismatique, en chinois Choue-itsie-yeou-pou ou I-tsie-yeou-pou, I, 85, 94, 132, 174, 185; II, 2, 232, 200.

SATROUCHNA On OSROUCHNA, ancienne ville du Turkestan, Sou-tou-li-sena de Hiouen-thsang, III, 278 et

SAUTRANTIKAS (L'école des), en chinois King-pou, I, 89, 104, 106, 272; II. 154; III. 214.

SAVAT. Voyez ÇRAVASTÎ. SAVATTHI. Voyez ÇRÂVASTÎ.

SCASSEM. VOYEZ ISCHKESCHM. SEHRANA et SEHRANPOUR. Voyez Sou-

LOU-K'IN-NA. SÉMENGHÂN, ville au nord dn Djihoùn,

He-lou-si-min-kien de Hionenthsang, III, 288, Cf. II, 28, SETLEDJE, synonyme actuel de Cata-

dron, nom de fleuve, I, 103; II, 205.

SETROPCHTER, nom de ville, III. 278, note 1, 279, note 1. Siåн-кон, la Montagne noire (Не-

ling et He-chan du Si-yu-ki), à l'ouest de Kaboni, III, 298. SIDDHA, abréviation de Sarvârthasiddha. Voyez ce mot.

SIDDHAKALPA? en chinois Tch'ing-k'ie, le Kalpa complet, I, 165,

SIDDHÂRTHA, synonyme de Sarvárthasiddha, en chinois I-tsie-itch'ing; nom de Çâkyamouni, lorsqu'il était encore prince royal (Koumārarādja). Voyez Sanvān-THASIDDHA.

SIDDHAVASTOU. VOYEZ SI-T AN-TCHANG. Sihoûx, nom de flenve (laxartes). L. 59. Voyer Sir-Déria. SILHET. VOYEZ CHI-LI-TCH'A-TA-LO.

SIMOUR. VOYEZ TCHI-MO-LO. SINDH (Le) ou SINDHI (Sin-tou), nom de royaume, I, 209; III, 169.

Sinni (Le) ou Indus (Sin-tou-ho et Sin-ho), fleuve, I, 83, 263; II. 104, 148; III, 169.

Singboom, Voyez Siñhabhoomi. SIÑHA (Seng-kia), nom d'homme. III, 13s.

Sinhabhoûmi, pays de l'Inde orientale, aujourd'hui Siugboûm, III, 392.

SIÑBALA (Seng-kia-lo), en chinois Sse-tseu-koue et Tchi-sse-tseu-koue; nom de royaume (Ceylan), [, 183, 194; II, 218; III, 124, 125. --Nom d'homme, I, 198; III, 132.

SINHAPOURA (Seng-ho-pou-lo), ancienne ville du nord-euest, I, 89; III, 320, 393. Nom de royaume, I, 261; II, 162.

Siāhabaçmi? en chinois Sse-tseukonang: nom d'un religieux, I, 218, 261.

Siñhāsana, le siège du lion, en chinois Sie-tseu-tchoang et Sie-tseu-tchitse, pour dire « le trône du roi», II, 67, 193, 250.

Sinbatchanda, nom d'un religieux, L, 261. Voyez Sse-tseu-touei.

Sir-Déria, nom de fleuve, le même que le Sihoún des Arabes, le Iaxartes des Grecs et le Che-ho du

Si-yn-ki, I, 59; II, 16. Sir-i-rot, lac d'où sort l'Oxus, III, 426.

SITA (Si-to), lisez Çîtâ; rivière, L.

272, 277; III, 208, 427. Sitavana, lisez Çitavana; en chinois Han-lin, un cimetière, I, 159.

Skandria (So-kieo-ti-lo), nom d'un religieux, auteur du Vihhâchâ prakarana pâda çâstra, II, 184.

SOANUS, fleuve. Voyez SOUVARNA. SOASTUS OU SUASTUS, rivière. Voyez COUBBAVASTOU.

Sogo, la Sogdiane de la géographie classique, III, 279.
Sonaghihi. Voyez Souvanyaghini.

SOUAN. VOYEZ SOUVARNA. SOUASTOS, fleuve. Voyez ÇOUBHA-

VASTOU.

SOUBANTA. VOYEZ SOU-MAN-TA.
SOUBHADRA (Sou-po-t'o-lo), en chinois Chen-hien; nom d'homme,

SOUBHAVANTOU (Sou-p'o-fa-sou-tou),
II, 133. Liser Coubhavastou.
SOUBHOO'T (Sou-p'ou-ti), en chinois
Chaphing pour d'un religione I

Chen-hien; nom d'un religieux, 1, 189; II, 240. Sounăna (Sou-ta-na), en chinois

Chen-yu, suivant le Dictionnaire Fan-i-ming-i-tsi (liv. V, fol. 14); c'est une faute pour Sou-ta-to (Soudatta), nom d'homme, II, 122.

SOUDATTA (Sou-ta-to), en chinois Lochi et Chen-chi; nom d'homme, I, 113, 124; II, 294, 296, 304.

Soundata, nom de femme, II, 365. SOUGATA (Sieou-kia-to), en chinois Chen-chi s celui qui est bien parti 2. On lit dans le Dictionnaire Fan-imiog-i-tsi, liv. [, fol. 13 r*: « Il est monté le premier au ciel, pour toujours, et n'en reviendra plus; voilà pourquoi on l'appelle Sougata. . Burnouf (Introd. au Bonddhisme, p. 626) a adopté le sens de bien venu, que la note ci-dessus ne permet point d'admettre. En effet, cette épithète, appliquée aux Bouddhas, est l'opposé de Jou-lai (Tathâgsta) «celui qui a suivi la vraie voie et est venu ponr obtenir l'intelligence complète 1. (Dict. Fan-i-minq-i-tsi, liv. 1, fol. 9 r.)

III, 99.
Songatamitra (Sou-kia-to-mi-to-lo),
nom d'un religieux, I, 94.

SOUGANDRIKA, sorte de riz, II, 409. SOUGHNA, pays de l'Inde du nord, III, 341.

SOUMAN (Sou-mo), eau, II, 138. SOUMAN, nom de pays, II, 26. SOUMEROU (Sou-mi-lou), nom de montagne, I, 14, 76.

SOUNDARANANDA (Nan-to), nom d'homme, II, 313.
SOUNDARANANDA (Sou-neou-li-chi-fa-

lo), nom de ville, III. 177.
Soupanta. Voyer Sou-man-ta.

Sourachyra (Sou-la-tch'a), contrée

- de l'Inde occidentale, la Syrastrène des Grees, aujourd'hui le Goudjéràt ou Kattivar, où il y a eucore un canton de Sourât, L. 207; III, 165, 405.
- Sourasthana (Sou-la-sa-t'ang-na), uom de ville, III, 178. Sourat, forme vulgaire de Sourat-
- CHTRA, canton du Goudjérât, III, 405. Sours? (Sou-li), nom de pays, II.
- Soun? (Sou-li), nom de pays, II.
- Sofara (Sou-li-ye), en chinois Ji esolcil»; nom d'un religieux, <u>I</u>, 189.
- Sountanava (Sou-li-ye-ti-p'o), en chinois Ji-l'ien, le dieu da soleil, III, 67. — Nom d'homme, I, 94.
 - Soëtralaanarika (Ta-chingtchoang-yen-king-lun), le même que Tchoang-yen-king-lun, nom d'un ouvrage, <u>I</u>, 115, 214; II, 269.
 - Soutrapitaka (Sou-ta-lau-ta'ang), le recueil des Soutras, formé sous la direction d'Ânauda, <u>I. 95, 157;</u> II. 177; III. 36.
 - Souras (Les) (Sieou-to-lo, et, plus correctement, Sou-ta-lan), les livres sacrés, l'unc des sections des livres de Bouddha, II, 78.
- SouthIchna (Sou-tou-li-se-na), pays connu sous le nom d'Osronchna, L. 59; II, 17.
- .Souvanya, pièce de monnaie îndienne, III, 29.
- SOUVARRA OU SOUVARRA, rivière du nord-ouest, le Soauns des auteurs classiques, aujourd'bui Souan on Swau, III, 311.

- Souvanyaguiri ou Sonaghiri, montagne du Béhar, III, 380. Souvanyagotra (Sou-fa-la-na-kiu-
- ta-lo), en chinois Kin-chi, contrce du nord, II, 232; III, 331.
 - Souvanyanêka, rivière de l'Inde orientale, aujourd'hui Sahanrika. Souvanyarchakna (Kin-luu), la roue d'or, III, 48.
 - Souvarņatchakra rādjā. Voyek Kinlun-wang.
 - SOUVARNATGHARAVARTI RADJA, en chinois Kin-lun-soung, un roi (qui fait tourner) la roue d'or, un mo-uarque universel, I., 70; II., LXXIII, ligne 7, et II, 38.
 - Senățika (Po-tchi), cristal de roche, II, 482; III, 179.
 - Spultavanas? (Si-pi-to-fa-la-sse), nom de ville, 11, 46, 300.
 - SRINAGAR. Voyez ÇRÎNAGARA. SRÔTĂPANNA. Voyez SSE-KO, III, 53. SROUGHNA (Sou-lou-L'iu-na), villo et
 - pays de l'Inde du nord; répond, par sa situation, au Sircar de Sehrana et à sa capitale Sehranpour, <u>I.</u> 105; II, 215; III, 340, 341.
- STRÎNÊÇVARA (Sa-t'a-ni-chi-fa-lo), licu célèhre dans les antiquités de l'Inde, aujourd'hui Thanésar, L. 104; II, 211; III, 339.
- STRAVIRA (Chang-tso), le président d'une assemblée, II, 177. 430. STRAVIRANIENTA (Chang-tso-pou).
 - On appelle ainsi i école des Kâçyapîyas, parce que Kâçyapa en avait été le président. I., 127, 158, 185; II., 311; III., 36.
- STRAVIRAS (Les), école schismatique (Chaug-tso-pou), I, 127, 158, 185;

II, 311; III, 36. Voyez Kaçtapitas et CHANG-TSO-POU.

STHIRAMATI (Kien-hoei), nom d'un religieux, III, 46, 164. STHITAEALPA, lisez Sthåvarakalpa?

en chinois Tchou-kie, le Kalpa stationnaire, I, 165.

STRITAMATI? en chinois 'An-hoei; nom d'un religieux, L. 212. STOUPA, haut de trois pieds, construit , par un jeune pâtre, il, 107. -

Pretniers Stoûpas élevés en l'hon-

neur de la loi, II, 34. - Les quatre-vingt-quatre mille Stoupas bătis, au lieu de quatre-vingtquatre mille édits de la loi promulgués, par le roi Açôka; note importante au sujet de cette correction, II, 417-418. SUASTUS. VOYEZ SOASTUS.

Suparlofirm, Voyez Soerachtra. SVAT, rivière. Voyez COUBHAVASTOU, III, 313-314.

SWAN, VOYEZ SOUVARNA.

T

TADJIKS (Tiao-tchi), nom de peuple, L 272.

TAGARA, en chinois Hinn-lon, sorte de parfum, I, 206; IIJ, 161. TAILAPARNIKA, santal blane, nom

d'arbre, I, 193. TAKA OU TAK. VOYEZ TAKCHA. .

TAKCHA, vulgairement TAKA et TAK, ancienne tribu du nord-ouest, III, 329.

TAKCHAÇILÂ, aneienne ville du nordouest de l'Inde, Takhasila et Taksala dans les dialectes vulgaires, la Taxila des Grecs, près du site aetuel de Hassan-Abdai, L. 89, 262; II,-151; III, 214.

TARCHACIRA; sens du mot, II, 154. TAKCHANA (Ta-t'sa-na), espace de temps équivalent à cent vingt kehanas, Il, 61

TAKHASILA. Voyez TAKCHAÇILÂ. TAKHT-SOLEYMAN (Ou-cha - Och), nom de pays, I, 275; Ii, 26; 111, 194, 216, 291, 427. TARSALA. Voyez TARCHACILA.

TALA (To-lo), III, 148. Liser Tala.

TALA OU TARA BÔDHISATTVA (To-lop'ou-sa), nom d'homme, 11, 440; III, 51.

TALAS (Ta-lo-ase), ville du Turkestan, I, 59; II, 14; III, <u>268,</u> 272, 273. Cf. Si-yu-thong-wen-tehi, I, 38.

Talas, nom de rivière, III. 270. TALEKAN (Ta-la-kien), canton et ville de la Perse orientale, II, 35; III, 289.

Talila (Ta-li-lo), nom d'une vallée, 1, 88; 11, 149, Voyez Dankt. TALKAN (Ta-la-kien). Voyez Talékân.

TAMALIPTI (Tan-mo-li-ti et Ta-mo-liti), le Tâmalitti des livres palis; on écrit aussi Tâmralipta et Tâmradipti ; ville et pays du Gange inférieur, aujourd'hui Tamlouk, L, 183; 11, 83; 111, 390, 392 etsuiv.

Tâmasavana (Ta-mo-sou-fa-na), nom d'une forêt, I, 102; II, 200; fii, 333.

Tâmasavana sañghârêma (Ta-mo-soufa-na-seng-kia-lan), nom d'un couvent situé vers le confinent de la Vipaça et du Catadrou, en chinois

'An-lin-seng-kia-lan, I, 102; II, 200; III, 333.

TAMASTHITI? (Ta-mo-si-t'ie-ti), nom de royaume, I. 270; II, 27; III, 201. Voyez MATOTCH, III, 425.

TAMLOUK. Voyez TânaLipti.

Tâmralipti. Voyez Tâmalipti. Tâmrâpa? (Tong-choui), eau de cuivre. Voyez les divisions du Yô-

djaua, II, 60.

TAPANA (Yen-je), nom d'un enfer,
II, 230.

II, 230.

Taras ou Talas (Ta-lo-ssc), ville du

Turkestan, II, 14; III, 268, 272,
273.

TARIM-GOOL, nom de rivière, répoudant, suivant Klaproth, à Si-to (Çità), IH, 216.

TARTACHIDABA, nom local des monts Tsong-ling, II, 11.

TASCHERN, en chinois Chi-koue, ville du Turkestan, appelée aussi Tchàsch, Tchadj (phonétiquement Tche-chi) et Chàsch, 1, 59; II, 16; III, 276.

TATHÀGATA (Ta-t'a-kie-to), en ebinois Jou-lai; un des noms du Bouddha, I, 120 et passim.— Nom de roi, I, 150. TATHÀGATAGOUPTA, en ebinois Jou-

lai hou et Jou-lai-mi; nom de roi, III, 43. — Nom d'un religieux, 1, 174. Татийсатакойра (Jou-lai-tsing), le

puits du Bouddha, II, 285.

Tattvasatra castra (Ta-to-san-ticho-lun), en chinois Pien-tchin-

lun, ouvrage de Gounaprabha, I,

TARILA. Voyer TARCHAGILA.

TCHADI (Tehe-chi). Voyer TASCH-

Tchaganaan (Teb'i-'go-yen-na), Tchaganaan, suivant Alex. Cunningbam. Voyez Cnéghanaan, III, 298.

TCHĀITRA (Tchi-ta-lo), un des mois indiens, II, 63.

TCHAITYAKA, nom d'une montagne du Magadha, III, 379.

TCHAKA. Voyez TCHÉKA, III, 327, 329, note L.

TCHAKAS? (Les) (Tehe-kic), nom de peuple, II, 19.

TCHARCHOURDHATOU, en chinois Yenkiai, le mondo des yeux, I, 345.

TCHARCHOURVIDISANA DRATOU, en chinois Yen-chi-kial (quod vide), 1, 345.

TCHAROURA (Tcho-keou-kia), 'nom de pays, aujourd'hui la ville de Yerkiang, <u>I.</u> 277; III, 221, 427.

TCHARRA (Lun), roue. Empreinte d'une roue (à mille rais) sous chaque pied du Bouddha, II, 421. Voyez p. 101, note 1.

TCHARRAYARTTI RADA, en chinois Tch'onen-lun-wang ou Lun-wang, un mouarque universel, I, 282; II, 240, 312, 367.

TCHAWADHANA (Tche-mo-to-na), pays de l'Asie centrale, I, 290; III, 247, 428.

Тснамва. Voyez Тснамрака.

Tchampā (Tchen-po), ville et royaume do l'Inde gangétique, <u>i</u>, <u>176; III, 71, 386.</u> Тснамрака (Tchen-po-kia), nom

d'arbre, I, 118; II, 277.
TCHAMPIKA, canton du haut Pendjab,

- aujourd'hni Tchamba, le Sanpo-lo de Hiouen-thsang, III, 331, 334.
- TCHANÇOUNA? (Tchen-chou-na), nom de ville, II, 402.
- Тснахстена (Tehen-tehe), nom d'homme, I, 125; II, 302. Тсн'аррака (Tehen-to-kia), nom du
- cocher du prince royal, fils de Couddhôdana, I, 129; II, 313, 330.
- Tchandala. Voyer Tchen-ta-lo, II,
- TCHANDANA (Tchen-t'an), bois de santal, I, 193; II, 71.
- Tchandanéva (Tchen-tan-i-p'o), nom d'arbre, 1, 193; III, 122.
- TCHANDRABBLGL (Tcben-tan-lo-p'okia), rivière du nord-ouest; l'Akésinès des Grecs, <u>I. 97:</u> III, <u>325</u>, '326.
- TCHANDRAGOUPTA, nom de roi, III, 347.
- TCHANDRAKĀNTA, en chinois Youei-'ai-tehoa; a fabulous gem (Wilson, Sanserit Dictionary), III, 145. TCHANDRAPĀLA (Hou-youei), nom
 - d'un religieux, III, 46.
 - TCHANDRAPRABHA (Tchen-ta-lo-pola-p'o), en chinois Youri-kouang; nom de roi, <u>I.</u> 89, 262; II, 154; III, 100.
- TCHANDRASIÑHA (Tcben-ta-lo-sengho), en chioois Youei-sse-tsen; nom d'un religieux, I, 219.
- TCHANDRAVARMA (Tchen-ta-lo-famo), en chinois Youei-tcheou; nom d'un religienz, 1, 102.
- TCHARUTRA (Tche-li-ta-lo), nom de ville, port de l'Outkala, en chi-

- nois Fa-hing, I, 184; III, 90, 124, 361.
- TCHASCH OU TCHADJ. Voyer TASCH-KEND.
- TCHATOURABHIDINÂS (Sse-chin-tso); sens de cette expression, II, 390. TCHATOURAĞABALAKÂYA, en chinois Ssc-p'ing: sens de cette expression, III, 128.
- TCHATOURDVIPAS, les quatre continents de l'Inde, en chinois Ssetchcon, I., 282.
- TCHATTA, ville de l'Oùriya, III, 394.
 TCHATYĀRASOŪRYAS, les quatre Soleils, noun qu'on donnai à quatre religieux célèbres, 1, 272; III, 214.
- Тене́наприоті, nom de ville, III, 282, note 1. Тене́к, ancien nom d'Amritsar, III,
- 328. Voyez Tchřea. Tchřea (Tse-kia), ancien pays du Pendjab, I, 66; 96; II, 189, 325.
- 330. Voyer Ameitsan, III, 328.
 Tenéxas, nom de rivière, la Tehandrabhâgă de Hiouen-thang, III, 326.
- TCHHATRAPATI, le maître des parasols; en chinois P'ao-tchoa « le maître des choses précieuses », II, LXXX.
- TCHIKDHA? (Tchi-ki-t'o), pays de l'Inde centrale. Voyez Duadua-HOUTI.
- TCHIRITSÄVIDTÄ, en chinois I-fangming: nom d'un ouvrage, I, 95, 152, 212; II, 73, 174. TCHINA (Tchina), la Chine, 1, 128; III, 43.
- TCHINADÉVAGÔTRA (Tchi-na-ti-p'o-

kiu-ta-lo), en chinois Han-ji-t'ientchong, I, 273 (voyez II, 211, note 2); III, 210.

Tchinani (Tchi-na-ni); sens de ce nom. En chinois Han-tchi-lai. II,

TCRINAPATI (Tchi-na-po-ti), petit royaume du nord-ouest, le Katotch actuel, II, 199; III, 330, 332.

TCBINARADJAPOUTTRA (Tchi-na-loche-fo-ta-lo), en chinois Hanwang-tseu, nom donné au poirier,

II, 200.
Tchina soûryadêva gôtra? nom de roi, I, 273; III, 210, note 2.

TCHINEAN, nom de pays, III, 201. TCHIVARA, vêtement de religieux. Voyez Kia-cha, I. 70; II, 39,

101; III, 218.
TCHOLA. Voyez TCHOU-LI-TE, pays
de l'Inde du sud, <u>I.</u> 189; III, 116,
398 et suiv.

TCHOUI, rivière de l'Asic centrale,

TCHOULYA (Tchou-li-ye), nom de pays, aujourd'hni Tchola, I, 89; III, 116, 398 et suiv.

TCHOUNDA (Chun-to), nom d'homme, I, 130; II, 333.

TEMOURTOU, I'un des noms mongols du lac T'sing-tch'i, I, 54, 273; III, 194, 267.

Темения, lac, III, 266.

TERMED OU TERMEZ (Ta-mi), ville de l'Oxus, II, 25; III, 287. TERMEZ, Voyez TERMED.

THAL (Le), nom de pays (Atali), III, 160, 403, 404.

THANÉSAR. Voyez STHÂNÊÇVARA.

THAR, pays de l'Inde occidentale,

contrée des Dari dans Pline, Atch'a-li (Atali) de Hiouen-thsang, III, 404. Tichtarakehitä (Ti-chi-lo-tch'a),

nom de femme, II, 156.

TILAÇÂKTA? (Ti-lo-chi-kia), nom d'un couvent, I, 139; II, 439; III, 373. On lit aussi Ti-lo-tse-kia (Tiladháka?), I, 211. Voyer Ti-lo-reserve)

TILADHĀKA? (Ti-lo-tse-kia), nom d'un couvent, L. 211. Voyez Ti-

LO-TSE-KIA.

TIÑANTA. Voyez TI-YEN-TO, I., 166.

TINDOUKA (Tchin-t'ou-kia), nom

darbre, II. 91.

Тильноски, nom de pays, vulgairement Tirahout ou Tirbout, l'ancienne Mithilà, III, 367.

TIRAHOUT ON TIRHOUT. Voyer TIRA-

Tiktrakus (Les), III. 188, Ce mot est donné, par le Dictionnaire Mahàryoutpatti, comme répoudant à Wai-tao (les hérétiques, les Brahmanes). La forme la plus usitée est Tirthyas, ascètes brâhmaniques.

Тіптитаз. Voyez Тіптильаз. Тоснаві, Тохарої. Voyez Тоц-

TORHARES (Les), nom de peuple; Toxapol, Tochari. III, 285. TORHARESTÂN. Voyez TOURHÂRA.

Toksoun, ville. Voyez To-r'sin.

Touchitas (Tou-chi-to), les dicux
du septième étage des cieux superposés, L. 88, 106; II, 149.

Toughta (Tou-ho-lo), nom d'un

pays du nord dans la géographie sanscrite, pays des Toyapol des Grees, le Tokharestån des Arabes, partie du Badakehân actuel, III, 285, 423. Cf. I, 61, 68; II, 23, 178; III. 193.

Tour DE PIERRE (La), Albreos eripyos, place de la Transoxiane, dans

Ptolémée, III, 276. TOURFAN, nom de pays et de ville. Voyer KAO-TCH'ANG.

TRAYASTRIÑÇAS (To-lo-ye-teng-lingehe), les trente-trois dieux du cinquième étage des eieux superposés -{voyez Burnouf, Introd. au Bouddh. p. 202), I, 110; II, 238, 296.

Triçaraya, le triple refuge, en chinois San-kouei. Voyez 1, p. 468. TRIKALAVIT; sens du mot, II, 160.

TRIPITAKA, les Trois Recueils des livres saerés, en chinois San-t'sang, I, 95; H, 174. TRIBATNA, en chinois San-p'ao, les

trois Précieux, L, 119, 204; II, 152, 423.

TRIVIDYA, la triple science ou les trois sciences, en chinois San-mingtchi, 1, 156; II, 114, 161, TRYANTA. VOYEZ TI-YEN-TO.

TSAUKOUTA? (Tsao-kiu-tch'a), nom de royaume, I, 265; III, 185. Voyez Arokhadi, III, 415. Tuncs, adorateurs du feu, I, 56 et

suiv. III, 269. TURKESTAN, nom de pays, III. 274,

nole L TYAGIHRADA? (Lie-sse-tch'i), 'nom d'un étang, II, 369.

VACHPA (Po-fou), nom d'homme, II. 356. Vacibhasanghârâma? (Po-ehi-p'o-

seng-kia-lan), nom d'un couvent, I, 180; III, 75. VADDJIS. Voyez VRIDJI.

VADI ou VATI (Fa-ti), pays de la Transoxiane, L, 61; II, 21; III, 282. VADJRA (Fa-che-lo), en chinois Kin-

kang; nom de roi, I, 150; III, 44; nom d'un hérétique, I, 228,

VADJRADHYŽNA, III, 108. Lisez Vadjrasamādhi.

VADJBAPANI (Tchi-kin-kang-chin), génie armé d'une massue de diamant, II, 134; III, 114. (On trouve aussi Kin-kang pour Tchi-kin-kang, H, 319.)

VADJBAPÄNIDHÄRANÎ (Tehi-kin-kang-

t'o-lo-ni), sorte de prières magiques. III. 114.

VADJRASAMĀDHI, en ehinois Kin-kangsan-mei et Kin-kang-ting, l'extase de diamant, I, 140; II, 457; III, 108.

VADJERSANA (Kin-kang-tso), le trône de diamant. Ce mot est synonyme de Bödhimanda (Burnouf, Introd. au Bonddh. p. 387, en note). I, 139, 140; II, 456, note 1, 458, 460.

VADJRATCHTCHHEDIKA PRADJRA PARAміта soutra (Neng-touan-kinkang-pan-jo-king), nom d'un ouvrage, I. 310.

VAIBBACHIKAS (Les), les maîtres qui expliquent le Vibhachachstra, II, 223.

- VAIGARA (Pi-so-kia), pays au nord du Gange. Voyez Bursakala, III, 354 "et suiv. Cf. 1, 123; II, 290.
- VAIÇARHA (Fei-che-k'ie), nom d'un mois indien. 1, 131; II, 63, 323. VAIÇALI (Fei-che-li), nom de ville,
- I, 135, 160; II, 384; III, 363.

 VAIGRAVANA (Pi-cha-men), nom d'un des quatre rois du ciel, I, 279;
- II, 30, 319; III, 224. Vāiçva (Fei-che), homme de la troi-
- vaieme caste, II, &c.
 Vaidoŭava (Licon-li), lapis-lazuli,
 I, 145; II, 482.
- Vaināna, montagne du Magadha, en pali Vihhāro, III, 379; aujourd'hui Baibharghiri, III, 380.
- d'hui Baibharghiri, III, 380.

 Vâipoultas ou Vâipoultasournas
 (Les), en chinois Fang-kouang;
 l'une des sections des livres du
- Bouddha, II, 78.

 Vañata, ville et royaume de l'Inde
 du nord, vulgo Baïrata, Po-li-yeto-lo de Hiouen-thsang, aujourd'hui Birat, III, 336 et suiv, Cf. I,
- 103, 206.
 VAIROTCHANA (Pi-lon-tche-na), en chinois Pien-tchao; nom d'un religienz, I, 282; III, 227.
- VACUBB OU VACUOU, rivière du Badakchan, le Vankou de la géographie sauscrite, l'Ozus des Grecs, le Fo-l'son des Chinois, l'Amoddérie des Mongols, le Djihoûn des Tures, 7, 61, 272; II, 23; III, 195, 235.
- VARCHOU (Fo-t sou), l'Ovus, flenve, I, 61, 272; II, 23; III, 195, 283. Voyez VARCHIB.
- Vakean, vallée du haut Oxus, In-po-

- kien de Hiouen-thsang, K'ie-pokien et 'O-po-kien de Hoei-li, III, 424.
- VAROULA (Po-keou-lo), nom d'un démon, L, 175; III, 70.
- Vallabri (Fa-la-pi), ville du Sourâchtra, appelée aussi Pe-lo-lo, Lala on Lâra du nord. Voyez Lâra, <u>I</u>, 206; III, 162, 401.
- Valvaleg. Voyez 'O-LI-NI. Vānavāsa, aujourd'hui Bahavasi.Voy. Kong-kien-na-pou-lo, III, p. 401
- et suiv.

 Vandabanda. Voyez Badakchân.

 Vanèh. Voyez Fa-la-na, III., 4:5.Cf.
- I. 265; III. 183. VANESCU, fleuve. Voyez VAKCHOU. VARÂHA, montagne du Magadha, III.,
- 379.
 Vinamamočia, nom d'une passe de
 - montagne, appelée aussi Baramoula (Po-lo-mo-lo de Hiouenthsang), 111, 322.
 - Vanaya (Fa-la-na), pays à l'ouest du Sindh, pent-être Vanèh, <u>I, 265;</u> <u>III, 183,</u> 414.
 - Vananaci (Po-lo ni-sse), ville du nord, aujourd'hui Bénerès, <u>I.</u> 83, 132; II, 353, 361.
 - VARANACI, rivière, aujourd'hui Barna, FErinésès des Grees, III, 345, 361. VARANGALA, ville de l'Indeméridionale, P'ing-k'i-lo, III, 395 et suiv. Cf. III, 105.
 - Varasana (P'o-lo-si-na), nom de montagne, III, 190.
- Varavatin. Voyez 'O-Li-ni.
 - Varculis (Yu-chi), la saison des pluies, II, 62, 253, 459.
 - Vanchavásana (Yu-'an-kiu). Explica-

- tion de ce mot, II, 641; III, 36. Vandars, peuple du Kaboulistan. Voyez Vandasthāna.
- Vardatsa, pays des Vardaks, Óρτοσπάσα (pour Ορτοσίάσα) de Ptolémée, Fo-li-chi-sa-t'ang-na de Hiouen-thsang, le Kaboulistan aetuel, III., <u>å16.Cf.1</u>, 165; III., 190.
- VARDDHANA. Voyez Pochpravard-
- Vărikatcha, ville de l'Inde occidentale, la Baryguza des Grecs, aujourd'hui Berôtch, III, 400 et suiv. Vanoticha ? (Po-lou-cha), nom de
- VAROUCHA? (Po-lou-cha), nom de ville, II, 122
- VAROMATCHĀVA. Voyet VĀRITATCRA.
 VAROMATCHĀVA (To SOU-POUR-OLO), or chinois Chēdrān; nom d'homme; auteur de l'Abhādharmakocha gáttra, f. 83, 93, 97; 1145 III, 115, 159, 271, 273. On ne doit pas, comme l'a fait E. Burnouf (Lotus, p. 359), coufondre cet écrivain avec Vasoumitra.
- Vasoupžva (Po-sou-t'ien), nom d'un dieu, III, 157.
- VASOUMITRA (PO-SOU-mi-to-lo et Fa-SOU-mi-ta-lo), en chinois Chi-yeau; nom d'un religieux, auteur de l'Abhidhama prakarana pada çdatra, J. 94, 95; II. 119. Voyez plus haut les trois dernières lignes de l'artiele Vasoubandhou.
- Vararananama, en chinois Hitchia. Voyez les divisions du Yôdjana, II, 59, 60.
- VATSARA (Soui), année, II, 62. VEDANA (Cheou); sens du mot, II, 385. VEDAN (Les), nom d'ouvraves (voyez
- Vana (Les), nom d'ouvrages (voyer Fri ro), 1, 99, 151; 11, 71, 74.

- Venouvana, en chinois Tchou-lin et Tchou-youen; nom d'un hois, ou parc, II, 351; III, 32.
- Véroctto, montagne, III, 379; anjourd'hui Vipoula ou Biplaghiri, III, 381.
- VibilAchi (Pi-p'o cha), nom d'un onvrage, I, 63, 64, 106, 164.
- Viehāchāçāstra (Pi-p'o-cha-Inn), nom d'un ouvrage composé par Manorhita (Mo-nou-bo-li-t'a), la 50, 67, 164, 174; II, 115. Voyez note 2, ibid.
- VIBHÂCHĂ PRAKARANA PADA ÇÂNTRA. nom d'nn ouvrage de Skandhila. en chinois Tchong-sse-fen-pi-p'ocha-lan, I., 102; II., 181.
- Viehāno, montagne. Voyez Valhāna. Vielshā (Pi-ehe-k'ie), nom defemme, II, 305.
- VIÇOUDDRASIÑUA (Pi-ehou-t'o-sengho), nom d'un religieux, L. 94. VIDÉBA (Pi-ti-bo), nom de pays, II, LAXIII; III, 366.
- VIDJĀĀNA (Chi); seus de ce mot, II. 385.
- VIDTĀBHADRA, I. 245; lisez Samadjāa, en chinois Ming-hien; nom d'un religieux. Cf. III, 235. VIDTĀDHARA PITAKA, le recueil des
- formules mystiques, en chinois
 Kin-tcheou-thsang, 1, 159; III, 38.
 Vidyāmātrassyddhi (Wei-ti-ya-ma-ti-
- la-si-ti), en chinoia Wei-chi-lan; ouvrage de Vasoubandhou, L. 115, 122, 191, 218, 261; II, 286,
- VIDTAMATRASIDORI TRIDAÇA ÇÂSTRA KĀRIKĀ? (Wei-chi-san-chi-lunehi), nom d'un ouvrage, [, 101, 115, 122, 191, 218, 261.

INDEX DES MOTS SANSCRITS CHINOIS, 48

- VIHARA, en chinois T'sing-liu et T'sing-
- VIRRAMÂDITYA (Pi-ki-lo-mo'o-t'ie-to), en chinois Tchao-ji; nom de roi,
- Virrîtavana sanghârâma? le couvent de la forêt vendue (Mai-linkia-lan), II, 186.
- VIMALAKÎRTTI (Pi-mo-lo-kie), en chinois Wou-heou-tch'ing; nom d'un religieux, <u>I.</u> 135, 232.
- VIMALARÎBETI SOÛYRA (Pi-mo-lo-kieking), nom d'un ouvrage, [, 135; II, 385.
- VIMALAMITRA (Pi-mo-lo-mi-to-lo), en chinois Wou-keou-yeou, l'ami sans tache; nom d'un religieux, I, 108;
- II, 228.
 VIMBASĀRA (P'in-po-so-lo), mēme
 nom que Bimbasāra. Voyex P'in-pi-
- NIMBISÂRA, nom de roi. Voyez P'IN-PI-
- Vivi (Kong-heou), instrument de musique, II, 158.
- VINATA (Pi-nai-ye), les règles de la discipline, I, 104, 155; II, 77.
- VJRAYA PIŢAKA (Pi-nai-ye-thsang), le recueil de la Discipline, formé sous la direction d'Onpali, I, <u>a5</u>, 157; II, 177; III, 36.
- Vinata vinatacha castra (Pi-nai-ye-pipo-cha-lun), nom d'un ouvrage, I, 95; II, 177.
- Viñeila (P'ing-k'i-lo), nom de ville, III., 105. Voyez Varangala, III., 396 et suiv.
- Viritarrasha (Pi-ni-to-po-la-p'o), nom d'nn religienx, 1, 101.
- Viraçă (Pi-po-che), nom de rivière,

- l'Hyphasis des Grecs, aujourd'hui le Bias, II, 189.
- VIPOULA (Pi-pou-lo), montagne du Magadha, III, 23. Voyez Véroutro et Biplaghiri, iII, 379, 380,
- Vipoulabouddhi (Kouang-hoei), doué d'une vaste intelligence, II, 271. Voyez Kouang-ногі.
- VIRASANA? (Pi-lo-chan-na), ville du nord, dans la position de la Karsanah actnelle, [, 110, 260; II, 235; III, 343.
- Virkīta, nom de pays, le même que
 - Beīrāta, III, 336, Viroūpraka (Pi-lou-se-kia); nom de roi, II, 141, 305; nom d'un des
 - quatre rois du ciel, II, 319. Vistasena (Pi li-ye-sse-na), nom d'un
 - religieux, <u>I.</u> 123. Vitasti (K'ie-cheou), un empan
- (division du Yôdjana), [, 60. Vitchtlapoura, III, 411.
- VITCHAVAPOURA? (Pi-tchen-p'o-poulo), nom de ville, III, 170. VOKHÂN, VOYEZ VAKHAN.
- VRICHABHA, mont, III. 379.
- Vnīdu (Fo-li-chi), royaume au nord du Gange (Vaddji des livres palis), II, 402; III, 366.—Nommé aussi San-fa-chi (Sanvadji), III, 369.
 - VRIDJISTHĀNA (Fo-li-chi-sa-t'ang-na), nom de royaume, <u>I. 265;</u> III, 190, 416.
 - VYARABANAM (Pi-kia-lo, et plus correctement Pi-ye-kie-la-nan), en chinois Ching-ming, Ching-minglun, Ching-ming-ki-lun et Ki-lun; traité de grammaire, L. 165; II, 123, 127.
- VYAKARAŅAS (Les), en chinois Cheou-

482 INDEX DES MOTS SANSCRITS-CHINOIS.

ki: l'une des sections des livres sacrés, II, 78.

Vrása (Pi-ye-so), Le Riehi Vyása,

auteur des quatre Védas; en chinois Konang-po-sien-jin; L, 151. Voyez WEI-T'O, III, 13.

WALEIN. VOYEZ 'O-LI-NI.

YACADA (Ye-che-t'o); le Mahávamsa donne Yasa, Journal des Savants, juin 1858, p. 333; nom d'homme, II, <u>397.</u> YACHTIVANA (Ye-se-tchi-lin), en ehi-

nois Tchang-lin; nom d'une forêt, I, 212; III, 10, 3-8. YACHTIVANAGIRI (Ye-se-tchi-lin-

chan), en chinois Tohang-lin-chan: nom d'une montagne, II, 408. Yaconнana (Ye-chou-t'o-lo), nom de femme, II, 314.

YADJOURVEDA (Ye-tehou), en chinois Tsi-sse; l'un des Vêdas', II, 74.

YAK (Mao-nieou), espèce de bœuf à longs poils, II, 407.

YARCHA (Yo-tch'a), sorte de démon, I, 87, 95; III, 70.

YAMANADVÎPAPÔURA (Yen-mo-natcheon-koue), nom de royaume, L 182; III, 83.

Yamouni (Yen-meou-na), nom de rivière, <u>I, 105, 118, 252;</u> II, <u>216;</u> III, 310.

YAVA, grain d'orge, Ce mot est mal rendu en ebinois par me (blé); septième partie d'un tchi-tsie, jointure de doigt (Angonliparva), II,

YAVARAGARA, ville du Sourâehtra, aujourd'hui Djoùnagar, III, 406. YAVANAS (Les) (Ye-mei-ni), nom de

peuple, III, 83.

YAzorzais, peuple dn nord-ouest, dans l'aneien Gandhara, III, 313. YENGHI, nom de pays, III, 275.

YERKIANG, ville de l'Asie centrale (Tehakouka dans le Si-yu-ki), L

277; IH, 221, 627. ODHAPATIPOURA, en ebinois Teheh-

tchou-koue, le royaume du maître des guerriers. Si l'on rendait tehen par combat, il faudrait écrire Youddhapatipoura. On écritaussi Tchenwang-koue, le royaume dn roi des guerriers on des combats, Yôdharådjapoura ou Youddharådjapoura. I. 134 : II. 377: III. 362.

YôDJANA (Yu-chen-na), mesure itinéraire, I. 91, 176; sa valeur, ses divisions jusqu'à l'atome, Il, 59. Yoga (Yu-kia); sens de ee mot, III,

110, note L Yogacistra (Yn-kin-lun), nom d'un

onvrage, I, 144. YÖGÄTCHÄRYYABHOÜMI ÇÜSTRA (Ynkia-sse-ti-lun), nom d'nn ouvrage,

L 13, 118, 232; III, 109. YÖGİTCHİRYYABHOÜMI CİSYRA KİRI-Kå (Yu-kia-sse-ti-ehi-lun), ouvrage de Djinapoutra, I, 24 1; III,

175. YOUDDHAPATIPOURA, VOYEZ YODHA-PATIFOURA.

Youka (Se), nn pou, fraction minime d'une mesure de longueur, II, 60.

INDEX

DES MOTS CHINOIS-SANSCRITS.

A

C

'As-noei ' (Sthitamati), nom d'un re ligieux, L. 212. 'An - Lin-seng-kia-Lan ² (Tâmasavan sañghārāma).

Сиам-тон'інс в (Kouçâgârapoura). Сиамс в (Outtara). Сиамс-кіим в (Outtarasèna).

CHANG-MAO 6 (Kouça).
CHANG-MAO-KONG-TCH'ING 2 (Kouçă-gărapoura).

CHANG-TCHOU & (Créchthi). CHANG-TSO (Sthavira), II, 177.

Сранс-тво-роц ¹⁰ (Sthaviranikāya). Снв-та-снінц-lun ¹² (Mahāyāna samparigraha cāstra). CHE-TCHING-PA-LUN 18 (Saddbarma samparigraba çâstra?).

samparigraba çastra?).

CHE-YO-EJA-LAN ¹³ (Sarpáuchadhi sangháráma).

CHEN ¹⁴ (Dhyána).

CHEN-CHI 18 (Soudatta). CHEN-CHI 16 (Sougata). CHEN-BIÉN 17 (Soubhoûti).

CHEN-HIÉN 18 (Soubhadra).

CHEN-KI 19, traduction inexacte de Sonbhoûti.

CHEN-LAI 10 (Svågata) «bien venu»,

·安慧 '關林僧伽藍 '山城 '上 '上軍 "上茅 '上茅宮城 '商主 '上座 ''上座 部 "攝大乘論 ''福正法論 ''蛇藥伽 藍 <u>"禮</u> ''善施 ''善逝 ''善現 ''善賢 "善吉 ''善來

II. 271. Sougata (voyez ce mot), quej'avais écrit par erreur (III. 99) comme répondant à Cheu-chi, signifie « hien parti, heureusement parti ».

CHEN-YU¹ (Soudâna). *
CHEOU ² (Védana).
CHEOU-KI² (les Vyákaraṇas),
CHEOU-LUN⁸ (Áyonrvéda).

Снеот-sse ^a (Karmmadàna). Сні ^o (Kalà).

CHI- CHIN-TNO-LUN 6, même ouvrage

que 'O-pi-ta-mo-chi-chin-tso-lun. CHI-KIR-KANG® (Vadjrapāni). CHI-KIR-KANG-TO-LO-NI 10 (Vadjrapā-

nidhāraці). Сш-кін-каме-снія ¹¹ (Vadjrapāņi).

Спі-Li ¹⁸ (Daçabala). Спі-Li-кіл-спв ¹⁸ (Daçabala Kà-

çyapa).
CHI-LOU-LIN ¹⁸ (Mrīgadāva).
CHI-SSE-TSEU-KOUR ¹⁶ (Siūĥala).
CHI-TCHOU ¹⁶ (Dāuāpati).

CHI-TI-KING 17 (Daçabhoùmi soùtra).

CHI-TSEU-TSAI 18 (Daçavaçità), les dix facultés victorieuses, <u>I.</u>, <u>156</u>; II, <u>174</u>. Le mot sanscrit est tiré du dictionnaire Mahdayontpatti, fol. 37.

CHI-T'SI-TI-LUN 19, même ouvrage que Yu-kia-sse-ti-lan.

CHI-TSIN 26 (Vasoubandhou).
CHI-TSUN 21 (Lôkadjyêchtha).

Сні-wou-ye 22 (Nålanda). Сні-wou-ye-ase 23 (Nålanda sañgbå-

ráma). Си1-чеоп ²⁴ (Vasoumitra).

Chin-Tong ** Voyer Lou-chin-Tong. Chin-Tong **, traduction inexacte de Cáripouttra.

CHIN-WANG *7 OU TA-CHIN-WANG (Mabakala).

CHING ** (Dicta).

Ching 29 (Eul), les deux Véhicules, Mahàyàna et Hinayàna.

CBING-CHANG-TSO-POU 30 (Åryastbaviranikāya). Voyez Sthaviras et Kāçtapītas.

Симс-сиков 31 (Crilabdha).

·善與·愛·授記·壽論。授事。時、議 意識身足論。執金則"執金則陀羅尼",執金剛神"十力"十力迎葉"施鹿 林"執師子國"施主"十地經"十自 在"十七地論"。世親"世尊"施無脈 "施無脈寺"世友"。神通"身子",神 王"勝"。二乘3。聖上產部 "勝受

CHING-1-TI-LUN 1 (Paramartha saiya çâstra?).

Ching-je ² (Çaradâ). Ching-kiun ² (Âryasêna). Ching-kiun ⁴ (Djayasêna). Ce mot ré-

pond aussi à Prasénadjit. CHING-LIN ⁵ (Djétavana). CHING-LUN-WAI-TAO ⁵ (les Vâiçèchi-

kas). Ching-man-king ² (Çrimâlâdêvî siñhanâda soûtra).

CHING-NI (Crigoupta), nom d'homme, 1, 154; III, 17.

CBING-MING-LUN® OU CHING-MING
(Çabdavidyā çāstra et Vyākara-

CHING-MING-KI-LUX 10, même ouvrage que Ching-ming-lan, répondant à Vvákaranam.

FA 15 (Dharma). FA-'Ai 34 (Dharmapriya). FA-GHE-LI 25 (Dharmaçariras). FA-GHS 22 (Dharmakaya). CHING-MING-TSA-LUN 11 (Çabdavidyâsamyouktaçistra?),

CHING-SSE 13 (Âryadâsa).
CHING-TCHEOU 13 (Âryavarmma).
CHING-WEN 14 (Çrâvaka).

CHING-TEOU 15 (Djinamitra).
CROU-LUN 16 (Atharvavéda ou Athar-

vana). Снос-soc ¹⁷ (Cilpasthàna vidvà).

CHOUE-1-TSIE-YEOU-POU IS (les Sarvàstivàdas).

CHOUE-TCH'OU-CHI-POU 39 (Lôkôttaravádinas).

CHOUI-TCH'ANG ²¹ (Sphāṭika), CHUN-CHI-WAI-TAO ²¹ (Les Lōkāyatas), CHUN-CHI-WAI-TAO ²¹ (Nyāya anousāra çāstra). Ouvrago de Chi-tain (Vasoubandhon), L <u>93, 108, 164,</u> 174; II, 183, 227.

Fa-m ³² (Dharmanandi). Fa-німе-теніне ³⁸ (Teharitra). Fa-нол ou Fa-нол-кіме ³⁹ (Suddharma poundarika).

'勝義諦論'盛熱'聖軍'勝軍'勝林' 勝論外道'勝鬘經'勝密'聲明論 '聲明記論''聲明雜論''聖使'''聖問''聲聞'''勝友''術論'''術數'''說出世部''水昌'''順正理論'''法書'''法要''法舍利'''法事經

H

Fa-tus (Dharmatchakra).
Fa-tuso (Dharmatchakra).
Fa-tuso (Iea Dharmagouptas).
Fa-tuso (Ibahrmagouptas).
Fa-tuso (Ibahrmagouptas).
Fa-tuso (Uharmatdja).
Fano-kouno (Iea Väipoulyas ou lea
Väipoulyasoutras).
Fai-tus (Kimara).

Fai-sano-tine ² (Naivasaidijāā samādhi). Fai-rux ¹³ (Les Asouras). Fax-cutao ¹³ (Nichtapana), l'action de brûler, consumer, crematio, 11, 342. Foc-cut ¹³ (Dharmaçālā). Foc-cut ¹⁴ (Dharmaçālā).

'Gan-Riu 14 (Varchavásana).

G 'Go-man 12 (Åtmamada).

Hal-norl 11 (Săgaramati?), Has-ter-us-renose 12 (Tebina déva gôtes), 143-tent 12 (Çitavana), Has-tent 12 (Çitavana), Has-tent-tal 12 (Tebinatid), Has-was-rene (Tebinarid), pouttra), fils du roi de la Chine, Nomdonné au poirier, II, 2010. Hao-tato 12 (Ridrava), Hao-tato 12 (Ridrava), Her-tant 12 (Kidasoŭra), Ht-rose ³⁴ (Paramalagiri).

Ht-rissa ³⁹ (Harchwarddhana).

Ht-rissa ³⁰ (Harghwarddhana).

Htaxe-taxa ³¹ (Gandhanadhana).

Htaxe-taxa ³¹ (Gandhanadhana).

Htaxe-taxa ³² (Gandhanathat).

Htaxe-taxa ³² (Gandhanathat).

Htaxe-taxa ³³ (Bahdra).

Htaxa ³⁴ (Bahdra).

HIEN-K'IB 33 (Bhadrakalpa).

"法輪"法教"法密部"法性"法藏"法 王"方廣"非人"非想定"非天"荧燒 "福舍13額頭"安居13我慢"海慧"漢 日天種"<u>您林</u>"漢持來"漢王子"號 叫"黑繩"黑分"黑峯"·喜增"隨塵 ""香山 28香花宮城 29香泉 35脇尊 35 35賢爱33賢劫

HIEN-SSE 1 (Bhadravihara). HIEN-TSONG-LUN 2 (Abhidharma pra-

karana çâsana çâstra). HIEN-YU . (Damamouka, au lien de

Damamourkha), II, 200. HIEN-YU-IN-YOUEN 4, nom chinois de

l'onvrage indien Damamouka, que L Schmidt a publié sous le titre de Der Weise und der Thor.

Hing ! (Sañskâra).

Hing . (Ayana). HIUN-LOU-BIANG-CHOU ! en sanscrit Tagara, suivant le Pen-thsao-kang-

mo. Ho * (Drôna).

Ho-chang 9 (Oupâdhyâya). Ho-Pan-wang to (Dronodana radja). Ho-KIAI-TING 11 (Agnidhāton samādhi).

I-PANG-MING 26 (Tchikitsavidyā çāstra). I-JI-I-YE 97 (Aborâtra). I-aial 10 (Manôdhátou), le monde de la pensée).

HOA-CHI-TCH'ING 12 (Pâtalipopttra poura).

Hoa-chin 13 (Nirmánakáya). HOA-KONG 14 (Kousoumapoura). HOA-KONG-TCHING 10 (Kousoumapoura).

HOA-TI-POU 18 (les Mahicasakas). HOAI-E'IE ! (Samvarttakaipa). Нові-нов 16 (Pradjňågoupta).

HOEI-KIA-SOU-TOU-PO 19 (Nivarttanastoupa).

Hoei-sing " (Pradjnakara). Hozi-Tien *1 (Pradjñådeva). Hou-FA 12 (Dharmapála).

Hou-ming-p'ou-sa 23 (Prabhāpāla Bòdhisattva).

Hov-yovei 24 (Tchandrapála). HOUAN-TING-WANG 25 (Mourddhabhichikta rádjá).

I-chi-kiai 20 (Manovidjnanadhatou), le monde de la connaissance qui naît de la pensée, I, 345. I-KOUEI 30 (Carana).

'賢寺'顯宗論 ³賢愚 '賢愚因緣 ⁵行 6一行7薰隆香樹 8 解 9和 尚 19 斛飯 王 "火界定"華氏城 3化身 "花宮 宮城 "化地部 " 違劫 " 萘諺" 可駕窓 "慧天"護法"護明菩薩 "護月"準頂王"醫方明"一日一夜 "意界"意識界"。依歸

I-TSIE-CHI 1 (Sarvada). I-TSIE-1-TCR'ING 2 (Sarvarthasiddha). I-TSIE-TCHI 3 (Sarvadiña). I-TSIE-VEOU-POU 4 (les Sarvástivádas). IN-CHEN 5 (Sadvaha).

In-kouang 2 (Kácyapa). In-kouang-pou 2 (les Kâçyapiyas). In-mine ! (Hétouvidya).

JANG-TSAÏ 15 (Atharvavêda).

JEN-TENG-FO 19 (Dipañkara Bouddha) Jt 17 (Sourya). JI-TCHEOU 18 (Bhâskaravarmma). Ji-Ties 19 (Soûryadêva et Âditya). JIN-JO-SIEN 20 (Kehantirichi). JIN-KIA-LAN 21 (Narasañghàràma). JIX-TCHOC 22 (Narapati). JIN-WANG-PAN-JO-KING 23 (Karounikarádja pradjúápáramitá soútra?). Jou-1 24 (Manorhita). Jou-1-cuing 25 (Manodjüaghocha).

In-mine-ji-tchine-li-men-lun 3 (Nyáyapravêça târaka çâstra). IN-MING-TCHING-LI-MEN-LUN 12 (Nyâya-

dvāra tāraka çāstra). In-TCHING 11, même nom que In-chen

(Sadvaba). IN-YOURN 19 (Les Nidânas).

Ing-cuin 13 (Nirmanakaya). ING-KIEN 14 (Vimbasàra et Vimbisàra).

Jou-RIE 19 (Ouchnicha). Ce n'est que dans les écrivains bouddhistes qu'on trouve le seus donné à Joukie (Ouchnicha), III, 142, not. 2. Conf. Fan-i-ming-i-tsi, liv. XIII, fol. 20.

JOU-LAI 97 (Tathagata). Jou-Lai-Hou 28 (Tathagatagoupta). Joc-Lai-MI 20 (Tathagatagoupta). lou-Lai-TSING 38 (Tathagatakoùpa). JOU-LAÎ-YEOU 51 (Sougatamitra).

'一切施'一切義成3一切智'一切有 部 5引善 6飲光 7飲光部 8因明 9因明 人正理門論 "因明正理門論 "因緣 "應身 "影堅 " 應灾 "6燃燎佛 18日胄 19日天 22忍辱仙 11人伽藍 "人主"4工船若經 "如意"如意聲 26 肉髻 "7如來 26 如來護 29 如來密 30 如 來井 31 如來友

K

Kan-lou ¹ (Amrîta). Kan-lou-fan-wang ² (Amrîtôdana ràdjâ). Ken-fen-o-fi-ta-mo-lun ²(Moùlâbhi-

dharma çàstra). Ki *, pour Снвот-кі (Vyākarana).

Ki *, pour Chrou-ki (Vyākarana) Ki * (Likehā).

Kı-se (Mahâtapana). Burnouf écrit Pratâpana. Kı-sou-ro ² (Anâthapindika et Anâ-

thapindada). Ki-kou-to-yousn^a, le pare d'Anâtha-

pindika ou Anathapindada).

Ki-Lun', abréviation de Ching-ming-

ki-lun (Vyākaraṇam). K'i-si-TCH'in 10 (Paramāṇou).

K'4-τε ¹¹ (Âçâlin). K'1-τε-ςнι-sου-του- PO)2 (Adbhou-

tāçma stoūpa?). K'i-te-sse ¹³ (Āçālinî dharmaçālā).

K'1-TSO-CHAN 14 (Knukknuṭa pada giri). K'1-TSO-YOUEN 15 (Knukknuṭa pada sangbarama). K'1-YOURN 16 (Koukknuṭārāma). Kṛ-YOURN 17, nom d'un jardin célèbre.

appelé en sanscrit Djétavana, ou ele bois du vainqueur». Le nom chinnis signifie e le jardin de celui qui donne s. Ki est l'abrévistion de

Ki-kuu-to (Anāthapiṇḍika nu Anāthapiṇḍada), L. 42, 124; II, 296. Kiaī-niex 16 (Çilabhadra).

Kiai-nies 10 (Çilabhadra), Kiai-ni 10 (Çiladitya), Kiai-tseu 20 (Sarchapa),

Kiao-ming ²¹ (Çilpasthânavidyā). Kie-cheou²² (Vitasti).

Kien-hoei ²³ (Sthiramati). K'ieou-ming-tehul ²⁴ (Djivakahrada?). Kin-chan ²⁵ (Soumérou).

KIN-CHAN (Souvarnagòtra).

KIN-CH ²⁶ (Souvarnagòtra).

KIN-EUL ²⁷ (Karnasouvarna).

KIN-HOU ²⁰ (Oupagonpta).

Kin-Kang 30 (Vadjra), nom de roi, I, 150; III, 44. Kin-kang e diamant e, s'emploie aussi pour Tchi-kin-kang

(Vadjrapāṇi) « génie armé d'une massue de diamant », II, 319. Kin-kang-pan-to-king i (Vadjratchtelihēdikā pradjāā pāramitā sodtra).

tra).
Kin-kang-san-mei et Kin-kang-ting ²
(Vadjrasamådhi).

KIN-LUN ¹ (Souvarnatchakra). KIN-LUN ¹ (Souvarnatchakra).

kra rādjā et Souvarnatchakravartti - rādjā).

Kin-sse-nan ⁶ (Oupāsaka). Kin-sse-niu ² (Oupāsikā).

Kin-tcheou-thsang 1 (Vidyādhara piṭaka).

King ⁹ (Soûtra). King-pou ¹⁰ (les Sautrântikas).

K'10-HIEN 11 (Bouddhabhadra). K'10-HOU 12 (Bouddhagonpta).

K'10-мг¹³ (Bouddhagoupta). K'10-мгт-котг¹⁴ (Kanyákoubdja

poura).
K'10-x10-tch'186 15 (Kanyākoubdja
poura).

K'10-88E ¹⁶ (Bouddhadâse). K'10-7SEU-7SAÏ-YUN ¹⁷ (Bôdhimêghê-

çvara).
Kiu-kial-pi-T-500 15 (Oupasampanna

hhikchou). Kiun 10 (Nivāsana).

Ko-kia-lan 20 (Kapètika sanghārāma). Ko-yong 21 (Sāmavēda).

Kong ²² (Dhanou), un are, mesure de longueur, II, <u>60</u>. K'ong ²³ (Counya).

Kong-heou 24 (Vink).

Kong-hoa-wal-tao 25 (Counyapouchpas?).

Kong-kiao-lun 24 (Cilpastbána vidyá çástra):

Kong-ming ²⁷ (Çilpasthāna vidyā). Kong-remine ²⁰ (Āgāra), le palais du roj. I., 160.

Kong-tsto-wane 20 (Mayouraradja). K'ou 20 (Douḥkha).

Kou-Houo ³¹ (Djivaka). Kouan-chi-in-king ³² (Avafékitéçrara soutra). Kouan-chi-in 'est une faute pour Kouan-tseu-tsai.

Kouan-Tseu-Tsai-Pou-sa 1 (Avalokitéçvara Bödhisativa). Kouano-Hosī 2 (Vipoulabouddhi). Kouano-Ps-Lux 2 (Cataçástra váipoulyam). KOUANG-PO-SIEN-JIN 4 (le RIchi Vyāsa). KOUANG-TCHEOU 5 (Ançouvarmma). KOUANG-YEOU 6 (Prabhamitra). KOUBI-TSEU-MOU 2 (Hāriti ou Ariti?).

L

LEOU-MAN * (Kapālikas ou Kapāladharinas). LEOU-TSIN * (Acravakchaya). LI-BI 10 (Les Nirgranthas). LI-SSE 11 (les Malias). Lie-sse-TCH'I 12 (Tyágihrada). LIEN-HOA 12 (Padmavatí). Lien-HOA-se 14 (Padmavarna). Lo-chi 14 (Soudatta). Long-chou 16 (Nagardjouna). Long-mene 17, synonyme de Longchou. Long-nao-hiang 16 (Karpoùra). LONG-T'CHI 10 (Nagahrada). Long-wang 20 (Nagaradja). Lou-chin-rone 31 (Chadabhidjñās).

LOU-HING-WAI-7AO 23 (les Nirgranthas). LOU-MEN-TO-LO-NI-KING 23 (Chanmoukhidhårani soûtra). Lou-750-'0-PI-TA-MO 24 (Chadpadåbhidharma). Lou-wang 15 (Mrigaradja). Lou-ve 34 (Mrigadáva). LOU-YOURN 37, synonyme de Lon ye (Mrīgadāva). Lux 30 (Çâstra), un traité philosophique, II, 77 et passim. Lun 10 (Tchakra). LUN-1 30 (Oupadéçà). LUN-WANG 31, roi de la roue; même expression que Tch'onen-lun-wang (Tchakraverttî râdjâ), II, LXXIII.

· 親自在'廣慧 '廣百論 '廣博仙人 *光青 °光友 '鬼子母 '機鬘 '漏盡 "離 聚 "力士 "烈士池 "蓮華 "蓮華色 "樂苑 ''龍樹 ''龍孟 ''龍腦香 ''龍池 "龍王 "六神通 ''露形外道',六門陀 羅尼經 "六足阿毗曇摩"。庭王 "庭野 "鹿苑 <u>"論 "輪 "輪義</u> "輪王

M

Ma-KIUN ² (Açvakâya). Ma-ming ² (Açvaghôcha).

Ma-mao 4, cornaline. Le dictiounaire

Ma-ching 1 (Acvadiit).

Mahávyoutpatti, fol. 200, donne Ma-nao comme synonyme d'Asmagarbha qui manque dans les dictionnaires. Le dictionnaire Fan-iming-i-tsi (liv. VIII., fol. 1.1) dit que le Ma-nao à veines rouges et blanches s'appelle Mousalagarbha, II. 632.

Ma-sse 5 (Acvadjit).

Ma-tenou * (Açvapati).

Maī-Lin-Kia-Lan * (Vikritavana sañghārāma?).

Mai-TE * (les Kritiyas).

Me , grain de blé. Synonyme inexact du sanscrit yava «orge», 11, 60.

Naï * (Âmra). Naï-споυ-спеоυ-поυ * (Âmrapâlî). Naï-хιυ * (Âmradàrikā). MI-HEOU-TCH'I 10 (Markatahrada). MIAO-PA-LIEN-HOA-KING ¹¹ (Saddharma pouudarika).

Miño-in 10 (Ghôcha).

Miao-rao-chan ¹³ (Souméron). Miao-ri-tislang ¹⁶ (Mañdjouçri). Miao-τε ¹⁶, traduction fautive de

Mañdjouçrî. Ming-шых-sss ²⁰ (Samadjña sañghâràma).

Ming-Liao (7 (Bhanf?). Ming-Lua 10 (Âyonrvêda).

Ming-min 10 (Çîghrabouddha?), Ming-ming 10 (Djîvañdjîva), Mo-wang 11 (Pāpiyān),

MOUAN-TSE-TSEU ** (Pournamaitrayanipouttra).

MOUAN-TCHEOU 83 (Poùrnavarmma).

Naī-niu-sino ⁸² (Åinradārikā soūtra). Naī-vouen ⁰⁰ (Āmravaua). Nan-sino ⁰⁰ (Dakchināvana).

'馬勝'馬軍"馬鳴'馬瑙'馬師'馬主 2買林伽藍"買得°麥"¾猴池"炒法 蓮華經"炒音"炒高山"炒吉祥"炒 德"明賢寺"明了"命論"明敏"命 命"魔王"滿慈子"滿胄"柰"等樹 守護"柰女"柰女經"紫園"。南行

P

*Nan-Lo¹, le Lăra (Lăr) méridional. Nzī-mme² (Adhyātmavidyā). Nzme-nouo³ (Djīvaka). *Nzme-noua-zm-zm-zme-pan-zo-zme⁴ (Vadjratchtschhédikā pradjñā pāramitā soūtra).

*NIEOU-CHEOU-CHEN-T'AN 5 (Gôçirchatchandana). NIEOU-KIO 5 (Gôçriñga), nom de mon-

tagne, III, 229.
Nigou-mao² (Gôlòma).

Niv-si-choo ' (Pâțali).

'О-сил-тене ⁹ (Konkālī).
'О-ман ¹⁹ (Ātmamada).
О-син-т-ове ¹¹ (Pañtchābhidjīnās).
Ог-рав-Lip ¹⁹ (Маһісазакачіпача).

Ou-18 13 (Pañtchaskandhas).

Ou-wex-Lux-chi 14 (Pañtchaskandhaka çâstra kârikâ), nom d'nn commentaire, [, 101.

Pa-tai-ro ¹⁸ (Achjau vimbichas).
Pao-rise ¹² (Sambioga kāya).
Pao-rise ¹² (Kamaidarka).
Pao-rouse ¹⁸ (Tetnadripa).
Pao-rouse ¹⁸ (Tetnadripa).
Pao-rouse ¹⁸ (Ratnakorja soltra).
Pao-rouse ¹⁸ (Ratnakorja soltra).
Pao-rouse ¹⁸ (Ratnamejha soltra).
Pao-rouse ¹⁸ (Ratnamejha soltra).
Pao-rouse ¹⁸ (Ratnamejha soltra).
Pao-rouse ¹⁸ (Catadharma-robbivati dvira gistra).

PE-FAN-WANG ** (Çouklôdana rādjā). PE-FEN ** (Çouklapakcha). PE-IIING **! (Qudagayana), la marche au nord. Sens de cette expression, II, 62.

II., 62.

PE-LDN ²⁷ (Cataçàstra).

PEN - SSE ²⁸, Itivrittakam, d'après le dictionnaire Mahdayoutpatti, f. 61., et le dictionnaire Fan-ming-i-tii, liv. IX, fol. 15. Quelques anteurs

écrivent Itivrittikam

'南羅'內明'能活'能斷金剛般若經 5牛首旃檀 6牛角 7牛毛 8女婿樹'惡 時者 19我慢 11五神通 11五分律 13五陰 14五蘊論釋 15人解脫 18報身 17寶瓶 18寶 治 19寶主 18寶積 11寶積經 19寶經 18百法明門論 11白飯王 15白分 18北行 17百論 18本事

PEN-SENG ¹ et PEN-SENG-SER (les Djátakas). PIEN-Et² (les Avadánas). PIEN-Et² (les Sánkhyíkas)., PIEN-Etta ² (Váriotchana). PIEN-TEMB ² (Váriotchana). PIEN-TEMB ² (Tattmastyactatra). PIEN-LOUIS ⁴ (Tattmastyactatra). 18.

Sav-chi-sav-vies 1º (Trepastrifoga).
Sav-tail 1º (Tribla). 1, 156.
Sav-save 1º (Tribla). 1, 156.
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).
Sav-save 1º (Tribla).

Se 24 (Roupa).

S -
Se-kai ²⁴ (Roopedhatou).

Se-ke-renoe ²⁴ (Predijepai).

Si-cnas -
Si - (Asarquilisanighd-rima).

Si-crussa ²⁴ (Asarquilisanighd-rima).

Si-crussa ²⁴ (Asaqui).

Siano ²⁶ (Sandjidans).

Siano ²⁶ (Sandjidans).

Siano ²⁶ (Sandjidans).

Siano ²⁶ (Mahlpouroucha la-kehaplai).

Siano ²⁶ (Mahlpouroucha la-kehaplai).

Siano ²⁶ (Mahlpouroucha la-kehaplai).

*Siang-rien-sou-tou-fo ** (Pilousārastoupa). Siang-riun ** (Hastikāya).

"本生、本生事"譬喻 "過計"辯了 "過 照 "辯眞論"檳榔 "不論" 叛 牽都波 "部" "步軍" 不樂著河 "音門陀羅尼 程 "不穿耳伽藍" 三十三天 "三界 "三醋" 三明 "三明智" 三寶 "三藏 "三千大千國土" 强 "色" "色界" "生 主" "西山寺" "錫杖" "細塵" "想" 相好 "象堅山" 象堅窣都波 "象軍

Siang-to-kang ¹ (Hastigata).
Siang-wang ² (Gadjapati).
Siao-ching ³ (Hinayāna).
*Siao-ching-o-pi-ta-mo ³ (Hinayānā-

bbidharma), I. 672
Stra-tur (Richi),
Stra-tur (Richi),
Stra-tur (Richi),
Stra-tur (Uppisaha),
Stra-tur (Uppisicha),
Stra-tur (Uppisicha),
Stra-tur (Himatah),
Stra-tur (Himatah),
Stra-tur (Himatah),
Stra-tur (Atchhra),
Son-tur (Stabhy),
Son-tur (Stabhy),
Son-tur (Stabhy),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika),
Son-tur (He Shithyika)

SSE-CHIN-TSO 17 (Tchatourabhidiñás). *SsE-PO 16 (Kouo-k'iu), les quatre Bouddhas passés. Voyez Fo (Konok'iu-sse) dans i'Index des mots phonétiques. SSE-HAN 19, les quatre Âgamas, Ssg-JI 10 (Tchatyárasoúryas). SSE-MIEN 21 (Kåuçéya). Sse-P'ING 22 (Tchatourañgabalakâya.) SSSE-TCHEOU 23 (Tchatourdvipas). Sse-Ti 24 (Âryâni satyâni). Sse-Tseu-Jin 24 (Kchântisiñha). SSE-TSEU-K'10 26 (Bouddbasinha). Sse-TSEU-KOCANG 22 (Sinharacmi). SSE-TSEU-KOUE 28 (Siühala - Ceylan). SSE-TSEU-TCHI-TSO 29 (Siñbāsana). SSE-TSEU-TCHOANG 50 (Sinhasana). SSE-TSEU-YOURI 51 (Sinhatchandra).

1

Ta-'al-tao ³² (Mahāpradjāpati). 'Ta-'an-ta-to ³³ (Mahāndhra). Ta-cuin-wang ¹⁶ (Mahâkâla). Ta-cuing ³⁶ (Mahâyâna).

* Ta-chino-'0-Pl-ta-mo-tsa-tsi-Lun ¹ (Mahâyânâbhidharma sañgiti çâstra).

Ta-ching-tchoang-yen-king-lun 1
(Soutrâlankârațikâ).

*Ta-ching-yu-kia-lun * (Mahayana yoga çâstra).

Ta-chot (Mahāmāyā).

TA-CHOU-SIEN 2 (Mahavrikeha Richi?).

*Та-рам-тієм-wang b (Mahâbrahmā). *Та-кіа-сне-ро з (Маhâ Ка́çуара).

TA-KIA-TO-YEN-NA (Mahâ Kâtyâyana). TA-KIAO * (Mahârâurava).

*Ta-LIN-KIA-LAN 12 (Mahavana sañghâràma), nom d'un couvent, II, 136.

Ta-Lun-sse 11 (Mahâvâdî), *Ta-nie-Pan 18 (Mahânirvâna).

* Ta-pan-30-xing 13 (Mahāpradjāā pāramītā soūtra).
Ta-pao-rsi-xing 14 (Ratnakoūta soū-

Ta-Pao-TSI-KING 14 (Ratnakoùta soùtra). *Ta-pt-p*0-CHA-LUN 15 (Mahāvihhāchā cāstra).

Ta-sexe-тснои ¹² (Mahāpradjāpatī). Ta-тснокe- rou ¹⁷ (les Mahāsañghikas).

Ta-TI 18 (Mahéndra). Ta-TIEN 12 (Mahádéva).

TA-TSE-TING ** (Mahāmāitrī samādhi).

TA-TSEU-TSAÎ-T-IEN 21 (Mahêcvaradêva).

TA-TSING-TCHOU 12 (Mahanila).

TA-TSO 23 (Mahirakoula). TA-WANG 24 (Mahārādja).

TAI-TSEU 12 (Koumārarādja).

TAO-CHOU 26 (Bödhidronma).
TAO-CHOU 26 (Bödhidronma).

TAO-YCH'ANG ³⁷ (Bôdhimanda). TCH'ANG-JOUÎ ³² (Dhrouvapaton). TCHANG-LIN ³⁶ (Yachṭivana). TCHANG-LIN-CHAN ³⁶ (Yachṭivanagiri).

Tchang-тснао ³² (Dirghanakha). Тспанд-тсне ³² (Gribapati). Тепао-и ³³ (Vikramāditya).

TCH'E-K'IU 1 (Monaâragalva). TCH'E-KIUN 2 (Rathakâya).

TCHEN-TCHOU-KOUE 3 (Youddhapatipoura ou Yodhapatipoura).

TCHEN-WANG-KOUE 4 (Youddharâdjapoura ou Yôdharâdjapoura), même royaume que Tchen-tchou-koue.

Tcheou⁴ (Hasta). Tcheou⁴, casque. Dana Pou-la-na-famo (poùrnavarmma), ce mot répond

imparfaitement à varmma, qui signifie « armure », <u>II.,</u> 463. Тенкои-снои ⁷ (Atharvana ou Athar-

vavêda).
Tcars s, rulgo faisan, Suivant le dictionnaire Fan-i-ming-i-tsi; liv. VI, fol. 16, ce mot répond à Kia-p'inche-le (Kapiūdjala), perdrix du

genre francoliu, II, 335. TCHT * (Löbitaka ou Röbitaka). TCHT-MAN ¹⁶ (les Aŭgoulimâlyas). TCHT-MO ¹¹ (Dantakāchṭha).

 TCH'I-NI-KIA-LAN ¹³ (Raktaviti sañghârâma).
 TCHI-SINO-PO-LO-MEN ¹³ (Ridjoubhâva brâhmana?). TCHT-TA 14 (Rôbitaka atoûpa ou Lôbitaka stoûpa).

Tcнi-тяве 16 (Añgouliparva). Тснi-тснiк-тсног 16 (Padmaråga). Тснi-топя 17 (Dinanatchandra).

Tchin-kin-man 10 (Kāñtchapamālā). Tchine-chi-lun 10 (Satyasiddha vyākarana çāstra).

karana çástra). Тение-ға-нол-кіне ** (Saddbarma poundarika).

*TCHING-KIE *1 (Siddbakalpa?).
TCHING-KIO *1 (Bödbi, II, 457, et Paramabödbi, II, 357).

TCHING-LIANG-POU *3 (l'école des Sammatiyas).

Tching-pien-tchi ⁴⁴ (Samyak sambòdhi). Tchoang-yen-king-lun ⁴⁵ (Soùtràlañ-

kâra țikâ). Тснове-нтем¹⁰ (Sañghabhadra).

Tcномо-но ³⁷ (Saṃghāta). Тсномо-копс ³⁶ (Madhyadēça). Тсномо-ция ²⁹ (Prāṇyamoùlaçāstraţikā).

Tchong-pien-pen-pie-Lon 50 (Madhyānta vibhāga çāstra).

,車渠,車軍,戰主國,戰王國,所。 ,可術。雖,亦,"指髮," 國,所。 ,也數羅門,"赤塔,"指節,"赤眞珠",智 月,"貞金鬘",成實論,"正法華經",成 劫,"正曼",正量部,"正編知",莊嚴經 論,"來賢",來合,"中國",中論。。中邊 分別論

TCHONG-SONG ¹ (les Géyas).

* TCHONG-SSE-PEN-'0-PI-TA-MO-LUN ²
(Abbidharma prakarana pada çâstra).

*TCHONG-88E-PEN-PI-P'O-CRA-LUX ² (Vibháchá prakarana pàda çâstra). Тсноке-тснои ⁴ (Pradjàpatí ou Ma-

hápradjápatí).
Tcnov-vaí ^à (Oudayanarádja).
Tcnov-chi-chove-pov ^a (les Lôkôtta-ravádinas).

*Tchou-Lin 2 (Vénouvana).

Tchou-Lin 2 (Vénouvana).

Tchou-Lin-Ts'ing-sse ? (Vénouvana

vihâra).
TCHOU-KOURN 10, synonyme de TCHOU-

LIN (Vénouvana).
TCHOU-YOUEN-THÉING-SSE 11, même couvent que Tchou-lin-théing-

ase. Teroues-lun-wang 12 (Tebakrayartti

rådjå), II, EXXIII.
TE-RUEN ¹³ (Gounabhadra).
TE-ROEI ¹⁴ (Gounamati).

TE-KOUANG 18 (Gounaprabha).
TE-YEN-LIN 18 (Åptanétravana?).
TENG-HOUO 17 (Samdjiva), nom d'un enfer, II, 230.

Teng-kouang-tching is (Pradipaprahhâpoura), <u>I. 78.</u> Teng-lux is (Sâmavêda).

TEOU-KEOU ²² (Djáti).
* ΤΕΟU-ΚΙΑ-LAN ²¹ (Masoúra sañghá-

ráma). TEOU-TSEU ⁹² (Moudgalapouttra). TEOU-TSENG-WANG ⁸³ (Kalirádja).

*Ti-cui 3h (Indra).
*Ti-cui-kho 3h (Indraçàilagouhā).

TI-JEOU 20 (Konstana).
TI-JI 27 (Çakrâditya).

T1-TSING-TCHOU 28 (Indranila). T'IAO-PO-KOUANG 23 (Vinitaprabha).

T'IEN 30 (Dêva).
T'IEN-CHEOU 31 (Dêvadatta).
T'IEN-JIN-SSE 32 (Gâstă dêvamanou-

chyànâm). T'IEN-JIN-TAO-886 ³⁸ (Nâyaka dêvamanouchyánâm).

「重頌 '衆事分阿毘達磨論 '衆事分 毘婆抄論 '衆主 '出爱王 '出世部 '住劫 '竹林 '竹林精寺 ''竹苑''竹苑 精寺 ''轉輪王 ''德賢 ''德慧 ''德光 ''得眼林 ''等活 ''億光城 ''等論 ''豆 蔻 ''豆伽藍 ''豆子 ''圆 諍王 ''帝釋 "帝釋室 ''也乳 ''帝日 ''帝青珠 ''調 伏光 <u>'○天</u> ''天授 ''天人師''天人導師

T'ien-kiun 1 (Dévaséna).

Tien-mo 2 (Pàpiyan).

Tien-sse 3 (Dévâlaya).

T'ien-ti 4 (Dévéndra).

*T'ien-ti-chi 5 (Çakra dévéndra).
T'ien-ti-in 6, faute de quelques a

Tibe-Ts'in *, faute de quelques auteurs pour Chi-thsin (Vasoubandhou).

Ting-ko² (Ouchuicha). Ting-seng * (Moûrddhadjarādja). To-kio * (Pratyékabouddha). To-kio-sien-jin ¹⁰ (Ékaçriñga Richi?).

Tone-chan-sse 11 (Pourvaçăila sanghărăma).

Tong-снеот 12 (Koumāralabdha). Tong-снеот 13 (Koumāradjīva). Tong-сноот 14 (Tāmrāpa). Tong-тэво 15 (Koumāra).

TOU-HAO 16 (ROÇIMATA).

TOU-HAO 16 (ROÇIMA).

TOU-HOEL-WALTAO 17 (les Pâçoupatas).

Voyez la note sur Po-CHOU-PO-TO.

TOUI-FA 18 et TOUI-FA-LUN (Abhidharma câstra).

*TSA-O-PI-TA-MO-LUN 19 (Samyouktăbhidharma çâstra), II, 119, *TSA-SIN-KIU-CHE 26 (Samyouktabrf-

Tsa-sin-kiu-ghe 36 (Samyouktabrī daya kôcha).

Tsa-Tsi-Tssang 21 (Samyoukta pitaka?).

Tsan-song ²² (Rig Veda). Tsao-kouan ²³ (Koundika). Tsao-p¹10 ²⁴ (Koundika).

Tseu 25 (Pouttra).
* Tse-chi-Pou-sa 26 (Maîtrêya Bodhisattva).

TSEU-CHOUE 27 (les Oudânas).
TS'E-LI-WANG 28 (Mâitribalarādja).
TSEU-TSAI 29 (Îcvara).

Tseu-rsai-rien 20 (Îçvaradêva). Tsi-chi 21 (Âçmakoûta?). Tsi-sse-lun 22 (Yadjourvêda).

TSI - TCHIN - LUN 33 { Tativasaŭtchaya çâstra?}. TSIEN-JE 34 (Grichma). TSIEN-TCHING-KTO 35 (Prâgbôdhi). TSIEN-TSIOTEN 36 (Carakoùpa).

'天軍'天魔"天祠《天帝"天帝釋"天親"項骨"項生"獨覺""獨角仙人"東山寺"電授"重壽"錫水"電子"究臺""塗灰外道"對法論"雜阿毘達磨論"雜心俱舍"雜集報"讚誦"深耀""深叛"子"盛庆菩薩"自說"盛力王"。自在30自在天36有石37祭嗣論"集眞論"漸熱35前正覺36節泉、

TSIEOU-FONG ¹ (Gridhrakoùta).
TSIEOU-TAÏ ² (Gridhrakoùta).
T'SIEOU-TSEU ³ (Gàripouttra).
TSIE-LEOU ⁴ (Āçravakchaya).
TSIEO ⁴ (Koūpa). — JOU-LAÏ-TSIEG ⁶
(TSIENG ¹ (Koūpa).

(Tathågata koùpa). T'sıng-cue 7 (Vibāra).

Tsing-ran-wang (Couddhòdanaradja).

Tsing-ran-wang (Couddhòdanaradja).

Tsing-ran-garaga (Couddhòdanaradja).

Tsing-ning 12, aena de cette expres-

sion, II, 445, note 1.

Tsing - Kiu - Tien 11 (Conddbavāsa dēva).

T'sing-pien 12 (Bhāvavivēka).

TSING-LIU 13 (Vihāra).

Tsing-sse-rseu 14 (Viçouddhasiñha). Tsing-rhsang 15 (Nilapita, ou plutôt Nilapitaka).

Tso-kouang-tseng 16 (Prabhākaravarddbana).

Tsovi-снінд-кнівоч ¹⁷ (Djinatràta). Tsovi-снінд-тзеч ¹⁶ (Djinapouttra). Tsovi-снінд-тзін ¹⁹ (Djinabandhou).

TSUN-CHANG-TSO-POU 20 (Âryasthaviranikāya).

Tsun-130-chan ²¹ (Gouroupadagiri), même montague que Koukkoutapadagiri).

W

Wai-TAO 22 (Brâhmana). Le dictionnaire Maháeyontpatti donne Tirthaka, qu'on écrit plus souvent Tirthya.

WANG-CHE-TCH'ING 29 (Rådjägribapoura).

WANG-TSEU 24 (Koumárarádja). WANG-TSENG 25 (Rádjavarddhana). Weī-chi-lun ** (Vidyā mātra sīddhi). Weī-chi-san-chi-lun-chi ** (Vidyā mātra sīddhi trīdaça çāstra kārīkā).

Wei-seng-youen ** (Adjâtaçatrou). Wei-rseng-yeou ** (les Adbhoutadharmas).

WEN-EUL-PE-1 32 (Çroutaviñçatikôți).

· 鶯峯'鶯臺 ³鶯子 '盡漏 3井 如來井 '精舍 "淨飯王 "淨裔 "淨行 "淨居天 "清辯 "精廬 '淨師子 '青藏"作光增 "最勝敢 '是勝子 "最勝親 "尊上座 部 "尊足山 "外道 "王舍城 "王子 "王增 "唯識論 "唯識三十論釋 "未 生怨"未曾有 "聞二百億

WOU-CHANG-FA 1 (Anouttara dharma).
WOU-CHANG-TENG-E-10 2 (Anouttara-

hòdhi). Wou-сии-томо * (Chadahhidjñàs).

WOU-CHING * (Adjitavati).

WOD-GO * (Anâtmâ ou Anâtmaka).

WOU-REOU-TCHING * (Vimalakirtti).

WOU-HEOU-TCHING (Vimalakirtti)
WOU-HEOU-YEOU 7 (Vimalamitra).
WOU-JE-NAO 4 (Anavatapta).

Wou-kien-vo * (Avitchi). Wou-se-kiai 10 (Aroûpadbâtou).

Wou-so-yeou-tenou-ting 11 (Akintehavyāyatana). Wou-тсно ¹⁸ (Anitya), II, <u>260.</u> Wou-тсно ¹⁸ (Asañga). Wou-тсно-но ¹⁴ (Nàirandiana).

Wou-reno-no ' (Nairandjana) Wou-wei ' (Ahbaya).

WOU-WEI-CHAN-TCHOU-POU 16 (les Abhayagirivāsinas). WOU-WEI-YA 17 (Abhayadañchtra).

Wou-wei-va 17 (Abhayadanchira).
Wou-weou-chou 16 (Açôka), nom
d'arbre.

Wou-yeou-wang 19 (Açôka), nom de

roi.

Won-vu-ras-min 26 (Parinirvāņa), le
Nirvāņa complet.

Y

Yang-mao ¹¹ (Avilôma). Ye-ran-sse ²¹ (Kâucŷra). Ye-ran-skiai ²⁰ (Tchakchourvidjiñana dhàton). <u>Yes-je ²¹ (Tapana).</u> Yes-kiai ²² (Tapakchourdhâtou). YEOR-11 ** (Bălădiya).
YEOR-11 ** (Hiranyavati).
YO-KIN-10 ** (Hiranyavati).
YO-KIN-HIANG ** (Kouñkouma).
'YO-KIN-HIANG ** (Kouñkouma).
YO-KIN-HIANG ** (Kouñkouma).
YO-SE-10C-LAI-PER-TOUES-KONG-TE-

AING 1 (Ârya bhagavatî bhêchadja gourou poúrva pranidhâna náma mahávána soútra).

Youel 2, en chinois Lune (Indou), l'Inde. - Caçâñka, nom de roi. -Måsa sun mois ».

Youei-ai-renou " (Tehandrakânta). Youri-ren 4 (Tchandrahhaga).

Youei-kouang ! (Tchandraprabha),

nom de roi, I, 89, 262; II, 154; III. 100.

Youei-sse-Tseu 6 (Tchandrasinha). Youri-Teneou 2 (Tchandravarmma). Youei-wang 4 (Çaçanka radja). YOURN-MODAN 9 (Pourna).

Yu 10 (les Avadánas). Yu-cui 11 (Varchás). Yu-AN-KIU 12 (Varchavåsana).

'藥師如來本願功德經 '月 ³月愛珠 4月分 5月光 5月獅子 7月胄 8月王 9圓 满 "諭 "雨時"雨安居

INDEX

DES MOTS SANSCRITS

FIGURÉS PHONÉTIQUEMENT.

Le signe "indique les mote composée d'élémente assertie et chinoie, comine Chie-tie (Ditavens), chi Chies et la transcription de mot indien Djitd vasiqueur-, et lis la mot chinois-solos, ferêts, en sancrit votes. La même observation doil 'appliquer, en sese laverse, à l'Indea chinoissanorit, chi l'un a insérie, en les faisent précéder d'un ", un certain nombre de mota composée d'élémente chinois et sancrits.

On a admie, dans le présent Index, quelques mots phonétiques étrangers en sanscrit, qui n'étaient pas assex nombreux pour mériter une ploce à part.

'An-CHA-TCH'A' (Âchādha). 'An-CHI-FO-TG-CHE' (Âcvayoudja).

'An-MI-LO' (Âmla). 'An-MO-LO' (Âmra).

"An-MO-LO-KO , un fruit d'Âmra, manguier. C'est ainsi qu'il faut lire,

GHA-LO-KIA * (Charaka *).

CHAN-CHE-YE * (Sañdjaya).

*GHAN-NI-LO-CHE-TCH'OUEN * I, la vallée de Sanirádjá, II, 137.

II, 91, 187, 207, au lieu de Amalaka. P. 207, supprimez la note 2.

* An-mo-lo-niu (Amradáriká). An-ta-lo (Andhra). An-ta-lo-so (Antarava).

Charg-mi ¹² (Çâmbi).
Charg-mou-kia ¹³ (Charmoùka?).
Che-charg-kia ¹⁴ (Çaçāñka).
Che-kie-lo ¹² (Câtala).

'類沙茶'類坚縛庾閣'菴叫羅'菴摩羅 '菴摩羅果'菴摩羅女'案達羅 "安 旦羅縛'沙落迦:"珊闍亚"珊尼羅閣 川"商彌''商莫迦"設賞迦''瓷羯羅

C

CHE-LAN-TA-LO 1 (Djålandhara). CHE-LI 2 (Cariras). *CHE-LI-TSEU 3 (Câripouttra). CHE-NO-KIA (Canaka). CHE-NO-KIA-FO-SO 6 (Canakavâsa). CHE-TO-KIA 6 (les Djåtakas). CHE-TO-TOU-LOU 2 (Catadrou). * CHE-YE-IN-TO-LO-SSE * (Djavéndravihâra). CHE-TE-KIO-TO * (Djayagoupta). CHE-YE-POU-LO 16 (Djayapoura). CHE-TE-81-NA 11 (Djayasena). CHI-PAN 12 (Indra et Brahmâ). CHI-FEÏ-TO-POU-LO 13 (Çvétapoura). · CHI-FEÏ-TO-POU-LO-BIA-LAN 14 (Cvétapoura sañghârâma). CHI-FO-KIA 15 (Djîvaka). CHI-K'I-NI 16 (Chaghnan). * CHI-KIA-PA 17 (Çûkyadharma).

CHI-KIA-PO 16 (Çâkyabouddha). *CHI-KIA-JOU-LAÏ 16 (Çâkyatatbâgata). CHI-KIA-MEOU-NI 86 (Câkyamouni). CHI-KIA-P'OU-SA 81 (Çâkyabôdhisattva), I, 76, 127; II, 97, 310. CHI-LEGU-TO-P'IN-CHE-TI-REGU-TCHI ** (Croutaviñcatikôti). CHI-LI-KI-LI-TO-TI 23 (Çrikrîtatî). Сы-ы-кю-то 24 (Çrigoupta). CHI-LI-LO-TO ** (Crilabdha), nom d'homme, II, 269. Eug. Burnouf (Lotus, p. 358) avait cru que c'était la transcription de Crilabha. CHI-LI-TCWA-TA-LO 20 (Crikchetra). CHI-LO-FA-NA 37 (Crâvana). CHI-LO-PA-SI-TI ** (Cravasti). CHI-LO-MO-NI-LO ** (Çrâmanêra). CHI-LO-O-TIE-TO 30 (Çîlâditya).

· 閣爛達羅,含利。含利子 "設諮迦 "設諾迦縛娑"閣多伽"設多圖盧 "閣 耶因陀羅寺。閣耶毱多 "閣耶補羅 "閣耶犀那 "釋梵" "壓吠多埔羅" "壓 吠多埔羅伽藍 "時縛迦" 中藥尼"釋 迦法 "釋迦佛" 釋迦如來 "釋迦牟尼" "釋迦菩薩" "室縷多類設底拘胝" "室 利說栗多底" "室利毱多" "室和過多 "室利差呾羅" "室羅伐拏" "室羅伐悉 底" 李羅末尼羅" "尸羅阿迭多 CHI-LO-PO-TO-LO * (Glishhadra).

*CHI-MEN *, Fécole de Çâkya, cest-dire l'école do Fou reçoit l'enseignement houdhique , [1, 2, CHI-PE-LLA * (Çivika).

*CHI-PE-LLA * (Çivika).

*CHI-PO-LA *-PENE') [Djêtâ — koumdrardija).

*CHI-PO-LN * (Djêtavana).

Factureta (Vadjira).
Factureta (Vaterne).
Factureta (Vallebbi).
Factureta (Vallebbi).
Factureta (Vadioumitra).
Factureta (Vadioumitra).
Factureta (Vadiou Vati).
Factureta (Vadiou Vati).
Fastureta (Fachumdatta).
Fastureta (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fachumdatta).
Idea (Fach

FAN-LAN-MO 21 (Brabmå).

**CHI-TO-TOUEN 3, synonyme de Chito-lin (Djétavana).

CHIR-NA-FAN-TOU 5 (Djinabandhou).

CHIR-NA-TA-LO-TO 6 (Djinatrāta).

CHO-KIA-LO-'O-TIE-TO 16 (Çakrāditya).

CHUN-TO-LO 11 (Çoùdra).

CHUN-TO-12 (Tchounda), nom
d'homme, I, 130; II, 333.

*Fan-tchang ¹² (Brahmavastou). Voy.
*Si-tan-tchang.
*Fan-tchi ²³ (Brahmatchāri).
*Fan-tien ¹⁴ (Brahmā).
*Fan-tien-wang ²³, le roi des Brahmatavikas.

*Fan-wang 16, le même que Fan-t'ien (Brahmà). Fan-yen-na 27 (Bayana), nom du royaume de Bamyān.

royaume de Bamyān. "Fax-yu ** {Brahmānandita?}. Fel-cue ** {Vāiçya}.

FEI-CHE-E'IE 1 (Văicăkba). FEI-CHE-LI 5 (Văicăli).

FEI-CHE-LI Vaiçali).
FEI-HAN (Fergbana).

*FEI-TO-LUN 4 (les Védas). Voyez Wai-To.

Froc-ruor* (uv Stoópa). Ce mot est uve altération de Pen-lho (Bouddha). Ou lit dans Ma-lou an-lin, liv. CCCXXXVIII, fol. 1£: «Le peuple de l'Inde suit la doctrine de Peou-due (Bouddha). 1 lind. c'empereur Heng-ti offrait souvent des sacrifices à Peou-rhou (Bouddha) et à Los-teux.

Fo-cus.*. Dans le dictionnaire l'an-iming-i-tis, l. l. fol. 17, ce mot, dont l'orthographe est donnée comme incorrecte, répond à Pouchya, uom d'un astérisme composé de trois étailes, Bial. liv. XIV, fol. 18, c'est le nom même du Richi cité daus le Si-ya-ki, II. 75. note l. Po-ma.* Vorest d'dessous Fo-no-to.

Fo-no-Lo ⁸ (Balkh).

*Fo-1x * (Bouddhaichhàyâ), l'ombre du Bouddha; grotte ou caverne de l'Ombre du Bonddha, L 80, 81, 82; II, 100.

FO-KIA-LANG 10 (Baglau).

'Fo-ko¹¹ (Bouddhaphalam), le fruit du Bouddha (la diguité d'Arhat), II, 16.

FO-LI-CHI 12 (Vridji).
FO-LI-CHI-SA-TANG-NA 12 (Vridil-

FO-LI-CHI-SA-TANG-NA (Vridjisthána). FO-PO-CHI-LO-SENG-KIA-LAN 14 (Poùr-

vaçāila sangbārāma). Fo-р-о-рі-ті-но ¹⁸ (Ройгуауіdēba).

*Fo-rs-xing 17 (Bouddhadāsa), *Fo-rs-xing 17 (Bouddha bhoùmi soùtra).

Fo-71-Lo 18 (Bôdhila).

*Fo-TING-KO.10 (Bonddhöchnicha), os du sommet du crâne du Bonddha; pienx moulage de cet os , II, 102.

'Fo-Ting-ko-TcHTNG ** (Bonddhöchnicha poura), nom de ville, <u>I, 77</u>; II, <u>åg.</u> Fo-To²¹ (Bouddha), II, <u>282</u> et passim.

*FO-TO-FA-NA-CHAN ** (Bouddhavana giri), Fo-TO-K10-TO ** (Bouddhagoupta).

H

Fo-ro-ro-ro-Lo 1 (Bouddhabhadra). FO-TO-SENG-HO 2 (Bouddhasinha). Fo-ro-ro-so 3 (Bouddhadasa).

Fo-rsou 4 (Vakchou). FOU-CHE-SOU-MI-LO ! (Poûdjasoumira?).

Han-Jo 6 (Handjna?). HE-LOU-SI-MIN-KIEN 2 (Hrosminkao?). HI-LAI-NA -PA-TI * (Hiranyavati). Ht-Lo (Hila?). HI-MO-TA-LO 16 (Himatala). HING-KIU 11 (Hingou). Ho-HAN 16 (Gahan, suivaot Klaproth), caoton de la Boukharie, I, 61; II,

20; III, 281. Ho-KIA-LO 13 (les Vyákaranas). Ho-LA-LI 16 (Harali?). HO-LAO-LO-KIA 18, com de ville, I,

28g; III, 243. Ho-LI-CHA-PA-TAN-NA 16 (Harchavarddhana). Ho-LI-SI-MI-KIA 17 (Kharismiga). Ho-LI-TI 16 (Ariti?).

Ho-LIN 16 (Khoulm). Ho-lo-che-fa-Tan-na 26 (Rådjavard-

dhaoa). Ho-Lo-CHE-KI-LI-HI 61 (Rådjagriha). Ho-Lo-CHE-POU-LO 82 (Rådjapoura). Ho-LO-HOU 23 (Robou, Rob?). Voyez ROCHAN, III, 195.

Ho-Lo-ноυ-Lo 24 (Råhoula).

Ho-LOE-MO *5, pays au nord de l'Oxus. M. Saint-Martin croit que le Chadoumán actuel répond à Ho-loumo, mais M. Reinaud voit dana ce nom le Kolom des Arabes, II, 25; III, 270. Ho-mo ¹⁶ (Homa), nom de ville.

* Ho-pou-to-cut-sou-tou-po 27 (Adbhoutâçmastoûpa?).

'佛陀跋多羅 '佛陀僧訶 ³佛陀馱素 '縛芻 '富閣蘇彌羅 '韓若 '稅露悉泯 健8卯賴堅伐底9醯羅1°四摩怛羅11興 瞿"喝拌"和加羅"褐刺總"曷勞落 迦16曷利沙伐彈刑17貨利習彌迦18阿 利底"忽懔"曷羅閣伐彈冊"曷羅 閣姞利四"曷羅閣補羅"曷羅胡"曷 羅怙羅"忽露靡"鶴秣"弱部多石 窓都波

Ho-sa-Lo 1 (Hasara?). Ho-st-na 2 (Ghazna). HOEN-TO-TO 8 (Kandat). HOU-CHA 4 (Och ou Oùsch). Hou-cut-KIEN 6 (Oudjikan).

I-chang-na-pou-Lo 12 (Îçânapoura). I-CHI-FA-LO 11 (Îçvara).

I-LAN-NA-PO-PA-TO 13. VOYER HIRANYA-PARVATA.

I-10-PO-TA-LO 12 (Élápatra). I-TI-YOUE-TO-KIA 14 (|tivrittakam), en chinois Pen-sse: c'est l'une des douze sections des livres bonddhiques, II, 72, 78. Eug. Burnouf (Intr. au Bouddh. I, 160) écrit: les Itiyouktas, et j'avais adopté ce mot, II, 78; mais je présere anjourd'hui suivre le Mahavyoutpatti et le dictionnaire Fan-i-ming-i-tsi (liv. IX. fol. 14). Seulement, dans ce dernier ouvrage, on a écrit, par suite

Hou-mi 6 (Honmi). Voyes MATOTCH. HOU-PI-NA 2 (Honpian). Voyez ce dernier nom, III, 191, 417. HOU-SE-KIA-LO \$ (Honchkara?). "HOUG-KOUE \$ (Ghoûr).

d'une légère erreur, E mo, au lien de H youet, qui figure vi, et vri après l'intercalation de l'r. Voyez ITIVRITTAKAM et ITIVRITTI-

IN-PO-KIEN 15 (Invakan). Hoei-li écrit K'ic-po-kien (Khavakan) et 'O-pokien (Avakan). Voyez VAKHAN, III, 426.

IN-TE-KIA 16 (Indica regio). IN-TO-LO-CHI-LO-BIU-RO 17 (Indracáila gouhá).

IN-TOU 16 (Indou). "IN-TOU-K1 16, Mémoires sur l'Inde. II, 198, 378.

Joui-Mo-T'O 26, nom d'un pays du Khoraçan. Les deux dernières syllabes se prononcent mada ou madha; mais comme la première a plusieurs

'鶴薩羅 '鶴悉 冊 ³ 昏 馱 多 ⁴ 鑊 沙 ⁵ 胡 宴健 6護電 7護茲冊 8護瑟迦羅 9活國 "伊賞冊補羅"伊壓伐羅"伊爛拏鉢 伐多13醫羅鉢咀羅14伊帝日多伽15淫 薄健"印特伽"因多陀羅勢窶詞"印 度 "印度記 "鈴末陀

sens (joui, youei, toui et tai), il m'est impossible d'en déterminer la transcription, I, 67; II, 34; III, 28q.

Keng-so-kia-lan¹ (Hañsa sañghâràma).

KEOU-CHI-NA-KIE-LO 2 (Kouçinagara). KEOU-LI-KIA 3 (Koulika).

KEOU-LOU-CHE 4 (Krôça).
KEOU-LOU-TCHEOU (Kouroudvîpa).

Le nom complet est Outtara konrou, répondant à Pe-keou-lon, le Kouron du nord, Nom de pays, II,

LXXIII.

KEOU-MO-LO (Koumāra).

KEOU-MO-LO-LO-TO-7 (Koumāraiāh-

dha). Keou-na-Lang, même nom que Kcou-

na-lo (Kouṇâla). KEOU-NA-LO ® (Kouṇâla).

*Keou-sou-mo-pou-lo-tch-ing * (Kousouma poura). Keou-tchi * (Kōu).

Кеос-тент 10 (Kôți). К'I-к'I-Lo 11 (Khakkharanr). KI-KIANG-NA 12 (Kikana). K1-L1-52-MO 12 (Ischkeschm). K1-L1-7-0-L0-K10-7CH's 14 (Gridhra-

KI-LI-TO-TCHONG 15, la race des Kritiyas.

K'1-YE 16, les Géyas.

K'ıa-спа ¹⁷, Kachgar. Kıa-сна ¹⁸, nom d'un vêtement.-Се

mot parait figurer Kackaya s bron ».

"Le dictionnaire Makayostpatti
donne pour synonyme Tchirara
« vètement de religieux », 1, 70; 11,

39, 101; III, 218. Kia-che 19 (Kāçā).

Kia-сне-го ¹⁰ (Kāçyapa Bouddha).

*Kia-сне-го-че-гоп ²¹ (Kāçyapiyani-kāya). L'école des Kāçyapiyas.

Kia-сне-го ¹² (Kāçyapa).

*Kia-сне-го-лон-каї ²³ (Ка́суара Та-

thágata). Kia-che-pou-lo³⁶ (Káçapoura).

KIA-CHI-MI-LO 1 (Kāçinīra). KIA-LA-TI-KIA 2 (Kārtika). KIA-LAN-TO 3 (Karaṇḍa), I, 155; III, 29, note 1.

29, note 1.

*Kia-Lan-ro-Tch'i * (Karandahrada).

*KIA-LAN-TO-TCHOU-YOUEN 5 (Karanda vênouvana), nom d'un jardin, 1. 155. J'avais lu d'abord Knlanta rénograna, et cette lecon se trouve confirmée par le dictionnaire Mahávyoutpatti, \$ 187 (Kalantakanivása). Maia, d'après l'explication du . dictionnaire Fan-i-ming-i-tsi (liv. VI, fol. 14), Kia-lan-t'o est le nom d'un oiseau qui vit dans les bois de banibous. Il faut donc reconnaître ici le mot Karanda vinouvana. Ce mot Karanda est devenu plus tard le nom d'un maitre de maison dont il est ici question, III, 29. (Conf. Burnouf, Introduction au Bouddhisme, p. 456.)

KIAO-LO-KIEOU-TCHUN-TO 6 (Krakoutchtchhanda). KIA-LO-PI-NA-KIA? (Kálapináka). KIA-MO-LANG-KIA * (Kāmalankā). KIA-MO-LEGU-PO * (Kāmaroūpa). KIA-NI-SE-KIA 10 (Kanichka). KIA-NO-KIA-MEOU-NI 11 (Kapakamouni). KIA-PI-CHE 12 (Kapica). KIA-PIN-CHE-LO 13 (Kapindjala): KIA-PO-LI 14 (les Kapúlikas): KIA-POU-TE-KIA-KIA-LAN 15 (Kapôtikasangharama'. KIA-TO 16 (Gatha). KIA-TO-YEN-NA 17 (Kātyāyana). KIA-YE 16 (Gayā). Кіл-че-кіл-спе-ро 19 (Gayákáçyapa). KIAO-CHANG-WI 10 (Kāuçāmbi). KIAO-GHE-YE 21 (Kaucéya). KIAO-SA-LO 12 (Kôsala), Клао-та-мо 23 (Gâutama). KIAO-TCH'IN-JOU 24 (Kaundinya).

KIE-CHING-KIE-LO 25 (Kadjingara).

KIE-CHOANG-NA 1 (Kaçana). KIE-JO-KIO-CHE * (Kanyākoubdja). *Kie-Li-wang 3 (Kaliradia). Kir-Ling-Kia (Kalinga). KIE-LO-NA-SOU-FA-LA-NA 8 (Karna varna). Kie-MO-TO-NA 6 (Karmmadâna). KIE-NI-KIA 7 (Kanaka). K'IE-P'AN-TO 8 (Khavandha?). KIE-PI-LO-FA-SOU-TOU * (Kapilavas-KIE-PI-TA 10 (Kapitha). K'1E-PO-KIEN 11 (Khavakan), nom de pays, I, 265, 270. Ce mot a'écrit encore 'O-po-kien (Avakan), I, 265, et dans le Si-yu-ki (H, 27; III, 199) In-po-kien (Invakan). Voyez VARHAN, III, 199, 424. * KIE-POU-LO-HIANG 19 (Karpoùra). KIE-POU-TA-NA 15 (Kapôtana). K'IB-TCH'A 14 (Katcha - Katch). KIE-TCHI 18 (Gatchi).

KIE-TCHOU-OUO-KI-LO 16 (Kadjoù-K'1E-TO-LO 17 (Khadira), nom d'arbre, II, 55.

K'1E-TSI-CHI-FA-LO 18 (Khadjiçvara?). tre du rivage». (Voyez III, 411 et

M. Lassen lit Katchtehhegeara a mai-175.) Suivant M. de Saint-Martin, c'est aujourd'hui la ville de Karatchi.

K'IEN-PO-LO 19 (Kambala).

*KIEN-TCHI-TCHING 20 (Käntchipoura). KIEN-TCHI-POU-LO 21 (Kantchiponra). KIEN-TCHOUL 13, prononces Kich-ti (Ghonta).

KIEN-TI 23 (Ghanta). Kies-TO-LO 34 (Gåndhåra).

KIEGE-MO-LO-CHI 26 (Konmaradjiva). *KIEOU-MO-LO-WANG 26 (Koumårarādja).

KIEGE-NA-PO-TO-LO 27 (Gonnabhadra). KIN-FI-LO 28 (Koumbbira).

'羯霜冊'羯若鞔閣 '羯利王'羯餧伽 ⁶ 揭羅拏蘇伐刺冊 ⁶ 羯磨陀冊 ⁷ 羯尼迦 ⁸揭解院 ⁹劫比羅伐窓都 "劫比他 "劫 薄健"羯布羅香"劫布咀册"契吒 "揭職 "揭殊嘅祇羅 "竭陀羅 "竭醣 壓伐羅 ''類鉢羅 "'建志城 "'建志補羅 "犍槌 3建稚《犍稚 4健馱羅 3塩摩 羅十 "傷摩羅王"求 挪跋陀羅 甲羅

King-ku 1 (Gañgi). King-kia 2 (Gañgā).

'King-kia-no-men' (Gangadyara).

Kio-ho-yen-na ⁶ (Konyayana). Kio-li-yen-na ⁵ (Konyayana). Kiu-ciia ⁶ (Ghôcha).

Kiu-che (Konça). Kiu-che-kie-lo-pou-lo (Konçàgàra-

poura).

Kur-cue-ro-trus * (Abhidharma ko-

cha karakā çāstra?). K'iu-chi-lisg-kia 12 (Gōçriñga).

Kiu-chi-lo 11 (Ghóchira).

KIU-CHOANG-NI-KIA 12 (Kouçannika). KIU-HOEN-TCH'A-KIA-LAN 12 (Göknitha sañgháráma?), nom d'un couvent. Lisez comme ci-dessus (II, 215), au lieu de Kiu-min-tch'a (Góminda).

et effacez la note 1.

KU-KIA-LI 18 (Koukālī), frère de Dévadatta; Je lis ainsi d'après le dictionnaire fan-i-ming-i-tsi, liv. V,

fol. 20, qui explique ce mot par

O-chi-tehe - celui qui a le temps (lăla) mauvaia (kou)». Burnouf (Lotus, p. 788) lit Góháli, et voit dans ce personnage, non le frère eadet, mais le père de Dèvadaţta. 1, 125; II, 302.

Kiu-kiu-tch'a-o-Lan-mo 19 (Konkkonjáráma).

KIU-KIU-TCH'A-PO-TO-CHAN 16 (Konkkouța pada giri).

Kiu-kiu-toma-po-to-sene-kia-lan 11 (Koukkouta pada sangharama).

KIU-LANG-NA 10 (Kourana).

KIU-LOU-PO-TO-CHAN 40 (Gourou pada giri).

Kiu-Lou-sa-Pang 22 (Grösspam ?), none de ville, I, 266.

KIU-LOC-TO ¹¹ (Koulouta), KIU-M-TO ¹² (Kounidha), KIU-M-MO-TI ¹³ (Gounamati), KIU-M-PO-LA-PO ²⁴ (Gounaprabha),

nom d'homme. -Kiu-pi-choang-ra 22 (Gôviçana?).

KIU-PO-LI * (Gopáli).
KIU-BA-LO * (Gopála).
KIU-BA-TAR-NA * (Koustana).
KIU-TAUE-LO * (Gourdjdjara).
KIU-TAUE-LO * (Gourdjdjara).
KOUCHÉ, I., 40. 48, 285; II. 3;
III., 265.
KIU-TO-LI * (Godbanya).

KIUN-TCH'I-KIA * (Konndika).

Kit-ro 1 (Gopa).

Ko-no-ton 10, Kho, Katoan, En inriet en mongol, Katoan signific reine et princesse, 1, 62. Ko-tou-to¹¹ (Kotoula). Voyez Kotol. et Koto. KONG-KIEN-NA-POU-LO ¹² (Köñkana-

poura). kong-ru¹³. Kong-ru-ro¹⁴ (Konyodha?). Kong-ru-ro¹⁵ (Khousta).

L. FA-NI 16 (Lavani), nom d'un jardin. Dans le dictionnaire Santhsang-fa-sou, liv, XXXI, fol. 5 v°. ce jardin eta appel é Lan-min, Long? mi-ni (Loumbini), Lan-pi-ni (Lan-

K'o-нам°, le Khan (des Turcs), 1, 32.

hini), et ailleurs Lin-wei ni (Limbini). Le Lalita vistára, p. 83, donne Lombini. LA-FO ¹⁷ (Lava). LAN-MO ¹⁸ (Räungrama). LAN-FI Ni (Lambini), II, 321, Vov.

LA-PA-NI.

LANDO T (Lampa),
LANDO TO LO T (Lampa), nom de
montagne, II, in Voyez Landon,
III, 315.
LANDERE-LO T (Langala).
LITOTO TO (Revata).
LITOTO TO (Revata).
LITOTO TO I (Langala).
LITOTO TO I (Langala).

Lix-wei-si ⁴⁵ (Limbini). Voyez La-FA-Ni. Lix-G-Kia ⁴⁶, même nom que le sur vant. Lix-G-Kia ²⁷ (Lanká).

程波,程波利。程波羅,程薩但那 程折羅。屈支?程陀尼。招雅迦。可汗 "可賀敦"珂咄羅"恭建冊補羅"恭 御"恭御陀"揭悉多。隨伐尼"臘縛 "藍摩"嵐咄尼。濫波"藍勃羅"浪 揭羅"釐波多"栗呫媻"林微尼。楞 伽"裝伽 LING-KIA-KING I (Lañkâvatêra soùtra).
"Lo" (NAN), le Lêrou Lêra du midi; nom que l'on donnait au royaume de Malva, III, 154.

LO-HEOU-LO 3 (Râhotila). Lo-Bou-Lo 4 (Lôhara).

Lo-nov-Lo (Rahoula).

Lo-in-ni-Lo (Rôbinilà?).

Lo-Lo 7 (Pe), le Lâra, Lâr du nord. Voyez Lâra et Vallabri.

LO-NO-IN-TOU *. M. Vivien de Saint-Martin identifie ce mot avec le Hel-

MAN-TCHOU-CHI-LI 14 (Mandjoueri).

Voyez ce nom.

MAN-TCHOU-CHI-LI 15 (Mandjoucri),

même nom que le précédent. Mei-TA-LI-YE 13 (Mâitréya).

MEN-TSE-KIA 17, nom d'une classe de mots dans Pāṇini. Ce mot, que je n'arais pu transcrire d'abord, et qui avait échappé à Burnouf inimême, me parait être évidemment mandaka, lecture qui a été apuroumend actuel. Voyez III, 4:5. Conf. III, 187, ligne 15, où il faut effacer Ramendou.

Lo-to-wei-tchi-seng-kia-lan (Raktaviți sanghârâma).

Lo-rsa 10 (Rakcha). Lo-rsa-Niu 11 (Rakchasi).

Long-MI-NI 12 (Loumbini). Voyez La-Fa-NI.

LOU-H1-TA-KIA-SOU-TOU-PO 13 (Lôhitaka stoûpa).

1

vée par l'habile indianiste M. Spiegel, d'Erlangen, I, 166.

royanme, I, 210; III, 173. M. de Saint-Martin propose Modiasthánípoura, III, 410.

Меои-тене ¹⁰ (Môteba). "М1-сна-se-роц²¹ (les Mabicàsakas). М1-м0-но ²² (Mimaha).

'驗伽經'南羅'羅睺羅'洛諺羅'羅 怙羅'洛殷膩羅'羅羅'羅摩印度'絡 多未知僧伽藍'羅刹'羅刹女''龍彌 休''」盧醯呾迦窣都波''曼殊室利''養 殊口利''梅怛麗刑''門擇迦''。年呼 多''茂羅三部盧'''茂邁'''彌沙塞部 ''明秋賀 Mo-но-кта-спе-го * (Mahārācyapa). Mo-но-ка-тела. * (Mahārāchyra). Mo-но-мо-yr !* (Mahāmāyā). Mo-но-ма. * (Mahāmāna). Mo-но-ка. * (Mahāmāna). Mo-но-раз--о-кіко * (Mahāpradjīā pāramītā soūtra).

Mo-но-гі-но-ко-тснос-гос ¹⁵ (les Mahávihāravāsinas). Мо-но-го-ко-сис-го-ті ¹⁰ (Mahāpradjāpati). En chinois *Tu-seng*tchou et *Tu-ai-tao*, nom de la tan'e du Bouddha. On écrit, on ahrégé. Po-che-po-ti (Pradjápati); en chinois Seng-tchon et Tchong-tchon, 1, 124; 11, 230, 294, 320; 111, 7. "Mo-no-pou-ti-sse." (Mahábódhi sangháráma).

Мо-но-sa-то ¹⁸ (Mahāsattva). *Мо-но-sa-то-wang-тseu ¹⁹ (Mahā-

sattva koumāra rādjā), titre qu'on donnait au tils de Çouddhödana avant qu'il fat devenu Bouddha, 1,89,1H, 164.

* Mo-no-seng-r-1-pou 20 (Les Mahásañghikas),

Mo-no-so-Lo 31 (Mahàsàra).

MO-но-та-со ²² (Mahātāraka). Се mot parait signifier - un guide, un conducteur officiel », Táruka signifie, d'après Wilson, sone who «сашеs or enables to pass », I, 2 fio. Мо-но-теснем-ро ²³ (Mahātchāmpā). Мо-но-тесн-яа ²⁴ (Mahātchāna).

Mo-во-ті-ро * (Mahādēva), Мо-во-те-ма-ті-ро * (Mahāyānadēva).

MO-RO-YEN *, aujourd'hui le désert de Makhaï, I, 17, 28; lfI, 428. MO-RIA-CHI-LO * (Mârgaçiras). MO-RIE * (Magha).

Mo-KIE-LO (Makara). Mo-KIE-LO (Makara). Mo-KIE-TO (Magadba).

Mo-La-Po (Malava), aujourd'hui Malva.

Mo-Lo * (les Malles). Mo-Lo-Kiu-Tch'a ¹⁰ (Malakoúṭa?).

Mo-Lo-so¹¹ (Malasa?), valiće montagueuse du haut Pendjah, p. 331, 334; conf. II, 204; appelée aussi San-po-ho. Voyer TCHAMPÄRA. 'Mo-Lo-TE-CHAN 19 (Malayagiri).

Mo-na-po 13 (Manava). Mo-nt 16 (Mani). Mo-ноп-но-ы-та ¹⁸ (Manorhita). Мо-ноп-но-ы-та ¹⁸ (Manodjiiaghocha).

Mo-son-lo-kia-lan 17 (Masoura sañghàráma).

Mo-T'A-P'o 16* (Mådhava), nom d'homme, H, 442.

Mo-тен'a-кто-то 10 (Mökchagoupta). Mo-тен'a-тт-ро 20 (Mökchadeva).

*Mo-TE-KIA-LO-TSEU ⁸² (Moudgala pouttra).

Mo-т-Pou-Lo ^{ee} (Matipeura). Mo-т-IEN-ті-кіа ²³ (Madhyāntika). Mo-т-ou-кіа ^{ee} (Madhouka).

MO-TOU-LO ** (Mathoura): MO-YE ** (Maya). MO-YU-LO ** (Mayoura).

MOUTCHI-LIN-TO 28 (Moutchilinda).
MOUNG-KIE-LI 59 (Möngali).
MOUNG-KIEN 39 (Mounkan).

'摩訶提婺'摩訶邢耼提媻。莫賀延 木加始羅'磨祛。摩竭羅·摩揭陀。摩 環婆。末羅"。殊羅矩吒",殊羅娑"摩 羅耶山。。 綠如若瞿沙"摩條羅伽藍。。摩沓媻 "林双若瞿沙"摩條羅伽藍。。摩沓媻 "木叉狍多"。木叉提媻"沒特伽羅子 "林底補羅"。摩田底迦 "末杜迦"。 及羅。。 「摩耶"摩格羅。。 目支鄰陀"。 提 揭養。。 曾 Na-Fo-Po 1 (Navapa). .

Na-PO-SANG-KIA-LAN ² (Nava sangharama).

NA-FO-TI-PO-KID-LO³ (Navadéva koula).

Na-KIA-LO-TO-Na * (Nagaradhana). Na-KIA-Yo-La-CHOU-Na * (Nagardjouna).

Na-KIE-LO-HO-LO 6 (Nagarahàra). Na-Lau-To 7 (Nàhanda), I, 149;

III., 41.
"Na-Lan-to-ts-un ^a (Nálandagráma).
Na-La-Ri-Lo ^a (Nárikéla).

No. LO-EI-LO-TEREO 16, III., 146, L'auteur écrit plusieurs fois No-lo-kii-lo, un lieu de No. Ib-lo-lo (Nártkela) co-colier s., II., 92. Je crois qu'il faut adopter cette dernière leçon; etre Nártkelabra e Tile des coctier s., sens justifié par ce fait que les habitants ne se nourrissent que de nois de cesse, [fish], time 2.3.

En conséquence, aux lignes 23, 29, il faut mettre entre parenthèses Nárthéla despa, au heu de Narakira,

Na-Lo-seng-no 11 (Narasiñha).

*Na-LO-YEN-TIEN 12 (Nărăyana dêva). Na-Mi 13, nom de rivière, la même que Sou-che-choni, suivant Kiaproth, I, 55; II, 12.

Nai-MO-TO 14 (Narmmadā). Nai-ti-kia-che-po 15 (Nadikācyapa),

Nan-ro 16 (Nanda).

Nang-go-lo-ho-lo ¹⁷ (Nagarabāra). Ni-pa-san-na ¹⁸ (Nivāsana). Ni-po-sie-na ¹⁹ (Nivāsana).

Ni-Jang M (Ninya?), ville de l'Asie centrale, I., 289; III., 246, 428. Je propose Ninya, parceque le groupe phonétique du signe jang se prononce nya dans Pan-jang-che-lo, pour Pounyaçalá.

NI-KEOU-LIU-T'O 91 (Nyagrôdha).

'納轉波'納轉僧仰藍'納縛提髮矩羅 '冊伽羅馱冊' 冊伽關刺樹冊 '冊 揭羅喝羅' 冊爛陀 "冊欄陀村。冊 創羅 "冊羅稽羅洲" 冊羅僧訶" 冊羅 延天 " 研密 " 耐秣陀" 捺地迎葉波 "難陀" 優哦囉寶囉 "泥伐散冊" 。泥 縛些冊 "泥壞" 尼拘律陀 NI-KIEN-TO 1 (les Nirgranthas).
NI-LI, leçon de Fa-bien, pour Nâla,
nom d'un bourg, III, 383.
NI-LIEN-CHEN-RA 1 (Năiraŭdjanā).

Ni-Lien-сием-ма 3 (Náirañdjaná). Ni-Lo-pi-ұсң-м 3 (Nilapiţa, ou plutôt Nilapiţaka).

NI-PO-LO 4 (Népâla). NI-MO 5 ou Tulie-Mo-To-Ma, pays de l'Asie centrale, III, 628.

"O-CHE-LI-RI-RIE "I (Âçâlinî dharmaçâlâ?), nom d'un couvent. Comme le mot sse « couvent» répond ordinairement à sañahdràma, qui est

masculin, je proposerais Dharmagalā, dont le genre peut s'accorder avec Âşālini, 1, 50; 11, 7. О-сне-то-сне-тос-ьос 12 (Adjātaçatrou).

'O-chi-P'O-chi ¹⁸ (Açvadjit).
'O-chi-Po-kiu-cha ¹⁴ (Açvaghôcha).
'O-chi-To-Fa-Ti ¹⁶ (Adjitavati),
'O-cui-To-Fo-Ti ¹⁶ (Adjitavati).

Nie-P'an (Nirvāņa).

NIE-P'AN-RING ? (Nirvāna soutra). NIE-TIE-PAN-RIA. Une note du texte (liv. VI, fol. 16) explique ce most par l'action de brûler, consamer (crematio). Il parait répondre au

mot sanscrit Nichtapana, II. 342. NI-TO-NA (les Nidánas). NOU-TOH'I-KIEN 10 (Noutchikan.)

0

'O-chou-kia ¹⁷ (Δçóka). 'O-pa-lo-chi-lo-seng-kia-lan ¹⁶ (Avaraçàila «añgháráma).

O-FAN-TCH'A 10 (Avanda)...
'O-FEOU-TA-MO 20 (Adhhoutadhar-mas).

'O-Fo-LOU-TCHI-TO-1-CHI-FA-LO-POU-SA 21 (Avalôkitêçvara Bôdhisativa).

'O-FOU-SSE-TS: LOUEN 38, la source du maître A-fou, l, 46, 47. 'O-III-TCHI-TA-LO 33, Voyez AHIECHÈ-TEA.

,尼乾陀,尼連禪那,尼羅蔽茶,尼波羅,望末。望聚,望樂經。望疊般那。尼陀冊,發來建,阿奢理兒寺,阿闍多酸贴路,阿壓婆侍,阿壓縛變沙。阿侍多伐底。阿侍多跋提,阿縣迦。阿传多伐底。阿侍多跋提,阿縣迦。阿香茶。阿浮達磨,阿屬盧根多伊壓伐羅菩薩,阿爾數但羅

'O -Jo - Klao - TCH'IN -JOU 1 (Âdjñāta kâuṇḍinya).

'O-ki-ni 2 (Agni?).

O-LAN-KIA-LAN³, transcription incomplète et fautive de Ârâda kâlâma, dont je ne trouve nulle part l'orthographe correcte, II, 368.

O-LI-NI * (Alni ou Arni).

O-LI-YE-FA-MO S (Âryavarma).
O-LI-YE-SSE-NA S (Âryasêna).

O-LI-YE-TO-50 7 (Âryadâsa). O-LIEN-10 8 (Aranya).

O-LIEN-10 * (Aranya).
O-LO-HAN * (Arban ou Arbat).

"O-LO-HAN-KO18, le fruit, c'est-à-dire la dignité d'Arbat, III, 53.

O-LOU-NAO 11 (Arouna).
O-MO-LO 12 (Amelà), II, 92. C'est
ainsi qu'il faut lire, au lieu de

'O-мо-Lo-кіл ¹³ (Âmalaka), 'О-мо-Lo-кіл-ко¹⁴. Conjecture singulière de l'éditeur chinois sur cette expression, qui doit signifier « le fruit d'Âmalaka »; II. 464, note 1. 'O-NA-P'O-TA-TO 15 (Anavatapta).

'O-nan-ro 16 (Ananda).

'O-NAN-TO-POU-LO 17 (Ânanda poura).
'O-NEOU 18 (Anou).

O-NI-LIU-TO 19 (Anirouddba).

(Abbidbarma vidjūšna kāya pāda

(Abbidbarma vidjūšna kāya pāda çāstra).

*'O-PI-TA-MO-FA-TCBI-LUN 22 (Abbi-

dharma djinana prasthana).

*O-PI-TA-MO-KIU-CHE-LUN²³ (Abbi-

diarma köcha çâstra).

*'O-pi-ta-mo-ming-tching-lun 28
(Abhidharma prakâça sâdhana çâs-

*O-PI-TA-MO-PI-P'O-CHA-LUN 25 (Abbidbarma vibbáchá çástra).

"O-Pf-7A-MO-TS'ANG | (Abbidharma pitaka).

'O-PI-TO-RIE-LA-NA-SENG-RIA-LAN '
(Aviddhakarna sanghārāma).

O-PO-KIEN * (Avakan).

O-PO-LO-LO 4 (Apalála).

'O-PO-TO-NA 6 (Avadána),
'O-PO-TE-E-I-EI-TCHOU-POU 6 (Abhayagirivásinas),

O-PO-TE-TENG-SE-TCHE-LO (Abhayadanchtra).

'O-seng-ria * (Asanga). En chinois Wou-tcho « qui n' a pas d'attachement». C'est ainsi qu'il faut écrire ce mot, an lieu d'Asangha, que j'avais adopté d'après Eug. Bur-

nouf.

'O-soc-Lo' (Asoura).

'O-sse-t-o-sex ** (Asita).

'O-ta-mo-ni ** (Âtmanépadam).

O-T'A-P'O-NA 12 (Atharvana ou Athar vaveda).

O-TCH'A-Li 13 (Ațali). O-TCHE-LO 14 (Âtchâra).

O-YE-MOU-K'IA 15 (Ayamoukha).
O-YEOU 16 (Âyourvêda).

O-1200 (Ayodhya).
Ou-cha 18 (Oucha).

Ou-che-ten-na 19 (Oudjdjayana).

OU-KI-YEN-NA ** (Oudjujayana?).
OU-KI-YEN-NA ** (Oudjujana?).
OU-LA-CHI ** (Oursei).

Ou-Lo 22 (Oulak).

Оџ-го-к10-то ¹³ (Oupagoupta). Ос-го-к10-то ¹⁴ (Oupagoupta).

OU-PO-50-KIA ⁹⁵ (Oupāsaka). OU-PO-58E-KIA ⁹⁶ (Oupāsikā).

'Ou-ро-ті-спо-ция¹⁷(Oupadêça çâstra). Оп-тенъа ¹⁸ (Ouda).

Ou-rich a (Oudyana), pays du

"阿毗達磨報"阿避陀羯刺拏僧伽藍。阿薄健"阿波邏羅"阿波陀珊。阿汝陀珊。阿汝陀珊。阿汝陀珊。阿汝陀珊。阿对僧伽"阿瑟斯羅。阿和陀仙"阿答末迢"阿思教"阿阳利"阿斯羅。阿明斯行明以下"烏緣"即謂行政。明問一"烏太"。烏太那次不過。"島汝第梁論"。烏茶。烏太那

OU-TI-TO 1 (Oudita).
OU-TO-KIA-HAN-TODA 2 (Oudakhân-da).
OU-TO-YEN-NA 2 (Oudayana).

OU-TO-YEN-NA ³ (Oudayana) OUO-NA-TI ⁴ (Ounādi). OUO-TA-LO ⁵ (Outtara). Ouo-ta-lo-an-cha-tcha (Ouitarăchâdha), Ouo-ta-lo-keou-lou (Ouitarakou-

OUO-TA-LO-REOU-LOU? (Outtarakourou). OUO-TA-LO-SI-NA * (Outtaraséna). 'O-TIEN-P'O-TCRI-LO * (Atyanyakèla?).

D

Pan-jo-kie-lo ¹⁰ (Pradjňákara).

Pan-jo-kio-to ¹¹ (Pradjňágoupta).

*Pan-jo-po-lo-mi-to-king ¹² (Pradjňá-

pāramitā soūtra).
PAN-10-P'O-TO-LO ³³ (Pradjūābhadra).
PAN-LO-SA-MI ¹⁴ (Parasmaipadam).
PAN-NA-SO ³³ (Panasa).
PAN-NE-PAN ³⁶ (Parinirvāna).
PAN-TO ³⁷ (Bandha).

Pao-сна 10 (Páucha). Pi-сна-мен 10 (Váigravana). Pi-сне-к-те 20 (Vigákhá). PI-CHOU-TO-SENG-BO 31 (Vicouddhasinha), I. 94.

PI-FO-LIO 33, les Văipoulyas ou Văipoulyasoûtras. PI-EI-LO-MO-YO-TIE-TO 23 (Vikramădi-

P1-К1-L0-м0-'0-Т16-т0 ²³ (Vikramåditya).

PI-KTEOU-NI 26 (Bhikchouni), PI-LE-TCHI-TI-KIA 25 (Pratyckahouddba),

PI-LI-YE-SI-NA ²⁶ (Viryasêna). PI-LIEOU-PO-TCH'A ²⁷ (Viroûpâkcha). PI-LO-CHAN-NA ²⁸ (Virasana).

'烏地多'烏鐸迦漢茶'劇陀行冊'媼明羅·溫明羅星冊,阿點婆超羅 "般若瘦」 若羯羅 "般若孢多"般若波羅蜜多 經過是一般若波陀羅 "般羅麼迷"般若波羅蜜多 經"般若跋陀羅 "般羅麼沙門"亞後 "般涅槃"樂陀"報沙"見沙門"亞 法 "毗戌陀僧詞"毗佛略"毗於羅摩 阿透多"比丘尼"畢勒支底迦"毘離 耶星冊"毘流波叉"毘羅刪擊

INDEX DES MOTS SANSCRITS

Pi-Lo-mo-Lo 1 (Pilamala?), III, 166.
Voyez Balmain.

°PI-LO-50-LÖ-СНАЯ ° (.Pilousara). PI-LOU-ТСНЕ-NA ° (Väirötchana).

PI-LOU-TSE-KIA 6 (Viroudhaka).
PI-mo 5 (Bhimā).
D. ... 6 (Phimā)

522

Рі-мо * (Bhīmā). Рі-мо-Lo-ків [†] (Vimalakirtti).

*Pi-MO-LO-RIE-RING (Vimalakirtti soutra).

PI-MO-LO-MI-TO-LO (Vimalamitra).

PI-NAI-YE 10 (Vinaya).

 PI-NAÏ-YE-PI-PO-CHA-LUN ¹¹ (Vinaya vihbāchā çāsīra).
 PI-NAÏ-YE-THSANG ¹³ (Vinayapiṭaka).

PI-NI-TO-PO-LA-PO 13 (Vinitaprabha), nom d'un religieux, I, 101. PI-PO-CHA 14 (Vibhāchā).

*Pi-ro-cha ¹⁴ (Vibhāchā). *Pi-ro-cha-lun ¹⁶ (Vibhāchā çāstra). Pi-ro-che ¹⁶ (Vipāçā). PI-PO-LO 17 (Pippala). PI-POU-LO 18 (Vipoula).

PI-50-KIA 19 (Väisäka). PI-TCHEN-PO-POU-LO 50 (Vitchava

poura?).

PI-TCHI-FO ²¹, transcription fautive de Pratyékabouddha.

PI-TI-BO " (Vidéba ou Poûrvavidêba), II, LXXIII.

PI-TO ** (les Védas).
PI-TO-CHI-LO ** (Pitâcilâ?).

PI-TO-K'IA ** (Våitraka?), II, 55. Cu-

Pi-to-e'ia-seng-kia-lan 24 (Våitraka sañghârâma?).

sangharama?). Pt-rs'ou ²⁷ (Bhikehou), I, 128; II, 356; III, 183.

PI-TS'OU-NI 28 (Bhikchouni). PI-YE-KIE-LA-NAM 28 (Vyākaraṇam). * PI-YE-50-SIEN-JIN 20 (Vyāsa Richi).

P'18-93-0-to 'l Bimbisim ou Vimbisăra), nom de roi. On écrit aussi P'in-po-so-to (Bimbasiar ou Vimbasăra), orthographe qu'une note da texte présente comme incorrecte. Le traducteur a du écrire tantôt Bimbisidra, tantôt Bimbasdra, suivant qu'il rescontrait la première

ou la seconde transcription.
P'IN-P'O-SO-LO ³ (Bimbasåra on Vimhasåra). Voyez P'IN-PI-SO-LO.

P'ing-r-1-10 3 (Viñgila 2).
Ping-ru 4, en turc Bin-gheul. Voyez
Ming-boulak.

Po-chi-po-seng-kia-Lan * (Vaçibha saŭghārāma?).

Po-снои-ро-то ⁴. J'avais d'abord écrit les Pácoapatas (Followers or Whorshippers of Çiva, Wilson), d'après le dictionnaire que je citerai plus bas. Plus tard, entraîné par l'autorité d'Eng. Burnouf, j'ai adopté la leçon Pamcoupatas; mais, quoique ces deux mots aient évidemment la même origine et ne disserent que par la nasalc, je suis obligé de reconnaître que la première orthographe n'avait pas besoin d'être corrigée. Voici, en effet, ce qu'on lit dans le dictionnaire I-trie-king-in-i (liv. XXII, fol. 20), rédigé par Hiouen-ing, qui fut l'un

des collaborateurs de Hiouenthsang: a Po-chou-po-to (Pâcoupatas) est le nom des Tou-koei-waitao, bérétiques qui se frottent de cendres. Ils s'en couvrent tout le corps, et fantôt rasent, fantôt conservent leurs cheveux. Ils portente des habits sales et usés, qui diffèrent seulement de ceux des autres en ce qu'ils ne sont pas ronges. Ces sectaires adorent le dicu Mo-hicheou-lo (Mahécyara), v Or, tout le monde sait que Mahécvara est précisément Civa. On pent rapprocher de cette note le passage snivant de notre voyageur, t. II, p. 124: « Au has de la montagne, on voit le temple du dieu Ta-tseu-tsai, ou Grand-Maitre (Mahêçvara). Les hérétiques qui se frottent de cendres (les Pâcoupatas) viennent avec respect y faire des saerifices a

La nécessité de conserver Páçoupataz se trouve, ce semble, parfaitement démontrée. I, 203; II, 41, 202, 235; III, 123.

PO-FA-TO? (Parvata), et plus correctement Po-lo-fa-to. Po-rou! (Váchpa). Po-keou-lo! (Vákoula).

Po-Kta-FAN 10 (Bhagavan).

"粗毗娑羅"類婆娑羅·瓶耆羅·屏律 。跋始變僧迦藍 "波輸鉢多"鉢伐多 "葵數"隨句羅"隨伽贊 Po-Ria-1¹ (Bhagai?).
Po-La-Na-888 ² (Vărăṇasi).
Po-La-Sac ² (Parsa).
Po-La-Sac ² (Parsa).
Po-La-² (Philgouna).
Po-La ² (Pali?), 1, 66; II, 32.
Po-La-cun-ro ² (Părçua ou Părçuka).
Po-La-no, ⁷, 1, 269; II, 28; III, 196, 423.

433.

Po-Li-ye-to-to-6 (Páryátra).
Po-Lo-сив-10 (Páláca).
Po-Lo-сив-Ро-ті 11 (Pradjápati).
Po-Lo-сив-Ро-ті 11 (Pradjápati).
Po-Lo-ш-wo-11 (Brahmá).
Po-Lo-ш-wo-rou-Lo-11 (Brahma-noura).

poura).
P'O-LO-HO-MO 15 (Brahmā).
PO-LO-KIE-LO-FA-TAN-NA 16 (Prabhā-karayarddhana).

PO-LO-KIR-POST-II* [Prigbodhi.]

PO-LO-MER-II [Brāhmana].

PO-LO-MER-II [Brāhmana poura].

PO-LO-MER-II [Brāhmana poura].

PO-LO-MER-II [Brāhmana poura].

PO-LO-MER-II [Brāhmana poura].

PO-LO-MER-II [II* [Brāhmana poura].

PO-LO-MER-II [II* [Brāhmana].

PO-LO-MO-LO-KI-II [II* [Paramala—giri.].

giri).

PO-LO-WO-POU-71 N (Paramabo-dis).

PO-LO-NI-SEE N (Váránaci).

PO-LO-O-TU-TO N (Bálddiya).

PO-LO-SE-NA-72 (Várašena?).

PO-LO-SE-NA-72 (Várašena?).

PO-LO-SE-NA-72 (Várašena?).

PO-LOU-CHA 20 (Varoucha?).

PO-LOU-KIA \$1 (Båloukā?).

'勃伽夷'波刺那斯"波刺斯·頗勒賽 等。波利。波栗屋縛、鉢利曷。波利斯 "波里夜多羅"。波羅奢"鉢邏閣鉢底 "鉢羅伐多"。婆羅吸摩"婆羅吸摩補 羅、婆羅賀磨。波羅羯邏伐彈冊",鉢 羅笈菩提。"婆羅門"婆羅門邑"。婆羅 門國"六波羅蜜多"。政邏末羅香養 "鉢羅摩菩提"。婆羅虎斯。"數羅阿楚 多。"溥羅鉢底",數程即 " 等。 等。 "數種即 " 等。 "數種即 " 等。 "數種即 " Po-LOU-KIE-TONE-PO 1 (Berouka-Po-TAN-MO-LO-KIA 17 (Padmaraga). tchêva). Po-TCH'A-L1 18 (Pățali). PO-LO-EUL 2 (Bolor). * Po-TCH'A-LI-TSEU-TCH'ING 10 (Patali-Po-Lou-Lo 3 (Bolor). pouttra). Po-MI-LO 4 (Pamira). P'o-TCHI 22 (Sphātika). P'o-Ni 5 (Bhani?). Po-TI-LI-KIA 22 (Bhadrika), Po-ro 25 (Bhadra), Po-N1-N1 6 (Pânini). P'o-P1-PEI-KIA 7 (Bhávavivěka). Po et Po-To-Lo 13 (Pátra). Po-to-Lo-LEOU-TCHI 24 (Bhadrar Po-Pt-YE 5 (Papiyan). Po-P'o-Lo-NA 2 (Prahhāratna). P'o-se-kie-lo-fa-mo 10 (Bhāskara-Po-to-tchoang-na 15 (Pådastbåua?). varma). Voyez III, 198. P'o-sou-MI-TO-LO 11 (Vasoumitra). Pou-no 22 (Boukbara). On écrit plus correctement Fa-POU-KIE 27 (Boukhara). sou-mi-to-la. Pou-Lawa 29 (Pourna). POE-LA-NA-FA-MO 22 (Pournavarma). P'O-SOU-P'AN-TEOU 12 (Vasoubandhou). *P'o-sou-TIEN 13 (Vasoudeva). POU-LA-NA-MEÎ-TA-LI-YEN-NI-FO-PO-TA-LO 14 (Bhadra). TA-LO 32 (Poûrnamáitráyaní pout-

P'o-TA-LO-PI-HO-LO 10 (Bhadravibara).

P'o-TA-LO-PO-TO 13 (Bhādfapada).

tra).

Pop-LO-KI-GHE 31 (Poulakéca).

POU-LOU-CHA-POU-LO 1 (Pouroucha poura).

*Pou-sa-T-same-king * (Bodhisattva piṭaka).

Pou-se-Kie-Lo-Fa-Ti 3 (Pouchkalavati). Pou-se-Fo-K'i-Li-seng-Kia-Lan 4

(Pouchpagiri sangharáma).

Pou-ta-Lo-Kin 5 (Pôtalaka).

POU-TA-LO-KIA * (Pôtelaka).
*P'OU-TI-CHOU * (Bôdhidrouma).
*POU-TI-CHOU-KIA-LAN * (Bôdhidrou-

ma sangháráma).

Pou-ri-Lieou-richi (Bódhiroutchi).

P'ou-ti-Mi-K'i-CHI-FA-Lo® (Bodhimeghecvara).

P'ou-ті-sa-то 18 (Bodhisattva). On

appelle ainsi l'être qui n'a plus qu'une existence humaine à parcourir avant de devenir Bouddha. (Burnouf, Introduction au Bouddhisme, p. 81.)

*Pou-71-35E 11 (Bôdhi sanghàràma), le couvent de l'intelligence. *Pou-71-740-7CB-85G 12 (Bôdhimanda).

*Pou-ti-tao-ten-ang 15 (Bôdhimanda) Pou-to 15 (les Bhoûtas).

POU-TSE-KIA-CHAN 14 (Poutchékagiri?).

POUAN-NOU-ISO 15 (Pounatcha).
PUN-JANG-CHE-LO 16 (Pounyaçalâ).
PUN-NA-FA-TAN-NA 17 (Poundra-varddhana).

S

SA-FO-TA ¹⁰ (Sarvada). SA-MO-KIEN ¹⁰ (Samakan). SA-PAO-CHA-TI-KIA-LAN ²⁰ (Sarpàuchadhi saùghārāma). SA-P-0-HO-LA-T'A-SI-TO ²¹ (Sarvārthasiddha). SA-P-0-TO-POU ²³ (les Sarvāstivādas). SA-T-A-SI-CHI-FA-LO ²² (Sthānēgvara).

'布路沙布羅'菩薩羅經'布色羯邏 伐底'補澀波祗釐僧伽藍'布咀洛迦 '菩提樹'菩提樹伽藍 "菩提流支。菩 提迷祗濕伐羅"菩提薩埵"菩提達守 '菩提道場"錦多"補磔迦山"半簽 嗟"奔壤舍羅"奔那伐彈那"薩縛達" "或秣建""藍褒殺地伽藍"薩婆曷刺 他悉陀"薩婆多部"薩他泥濕伐羅 SAN-PA-GHI ¹ (Samvadji).
SAN-MI-TI-POU² (les Sammatiyas).
SAN-MIAO-SAN-P'OU-TI ² (Samyak sambidbi).

San-mo-ta-tch'a 4 (Samatata). San-po-no s (Sampaha), canton du haut Pendjab, II, 205; III, 331, 334.

San-P'OU-KIA * (Sambhòga). Sr-P'O-TCHI-KIA * (Sphāṭika). SrsG-HO-POU-LO * (Siñhapoura). SrsG-KIA * (Siñha), nom d'homme.

III, 132. Saŭgha «Fassemblée des religieux», I, 104. SENG-KUE ¹⁰ (Sáñkhya). SENG-KIA-CHE ¹¹ (Sañkâçya). SENG-KIA-LAN ¹² (Sañgbârāma). SENG-KIA-LO ¹⁴ (Siñhhala).

SENG-KIA-PO-TO-LO 14 (Sañgbabbadra).
SENG-KIA-TCHI 15 (Sañgbāṭi).
SENG-KIO-KI 15, transcription fautive de Sañkakchikā.

SENG-EIO-TCH'A 17, synonyme de Sengkio-ki. Si-9-10-9-1-1-ass 11 (Sphilmarras).

'Si-ras-ramas (Sidhawston), none du premier chapitre de Fanckans, sorte de splitabaire en doute parties, attribué à Fano fin-ai-namo (Brahmā). Le mot Si-fan, ex-pliqué par Telòn-giutes par fairis, répond au mot sanserit Siddha, qui a le même sens. Il. 72. noté 3. Si-rom (Clal), rivite de l'Aist centrale, le Tarim-gool, suivant Kla-proth. E. Burnof (Introduction au Boudhimse, p. 540) l'identifie avec le Shola.

Sieou-ro-lo ²² (Songata). Sieou-ro-lo ²² (Songata). *Six-rou-koue ²² (Sindhou), royanme.

SIN-TOU-HO¹⁴ (Sindbou), fleuve.
SIU-TA-NA¹⁵ (Soudâua).
SO-HO-CHI-KIAI ²⁶ (Sahalôkadhâtou), le monde des êtres patients, II.

So-Kien-Ti-Lo ²⁷ (Skandhila).
So-Lo ²² (Skal), shorea robusta.

'三伐恃'三爾底部'三藐三菩提'三 摩咀吒 '三波訶 '三菩伽'塞頗胝迦 "僧訶補羅。僧伽 ''僧佳''僧迦舍''僧 伽藍 ''僧伽羅 ''僧伽跋陀羅 ''僧伽 眡 ''僧脚崎''僧脚差 ''靌蔽多伐刺祠 ''悉曇章""徙多"'修伽多"'修多羅''信 度國 ''信度河 ''須達拏 ''索訶世界 '"素娃地羅"。娑羅 So-Lo-LI-FO ¹ (Salaribhou?). So-mo ² (Sâmavêda).

So-no-jo-seng-nia-lax 3 (Samadjña sañgbáráma).

SO-TO-P'O-BO * (Sadvaha). SOU-PA-LA-NA-KIU-TA-LO * (Souvarna-

gôtra). Sou-Kia-To-Mi-To-Lo* (Sougatamitra).

Sou-la-sa-t'ang-na ? (Sourasthâna). Sou-la-toma ! (Sourâchţra). Sou-le ?, ancien nom du royanme de

Sou-Le *, ancien nom du royanme Kie-cha (Kachgar). Sou-Li ¹⁸ (Souri?).

Sou-Li-YE 11 (Sourya).

Sou-Li-TE-Ti-Po 18 (Souryadeva). Sou-Lou-E-IN-NA 13 (Sroughna).

SOU-MAN 14 (Souman). Voyez CHOU-MÂN.

*Sou-man-to-ching 15. J'avais lu d'abord, d'après M. Burnouf, Soupanta, nom d'une classe de mots dans Pàṇini. M. Max Müller préfère lire Soubanta, et cette lecture est confirmée par le Nan-hai-k'i-koncinci-fa-tch'ouen, liv. IV, fol, o.

*SOU-MI-LOU-CHAN ¹⁸ (Soumérou). *SOU-MO-CHE ¹⁷ (Soûma sarpa), 11, 138.

SOU-NEOU-LI-CHI-FA-LO 15 (Sounonricvara?).

* Sou-PO-PA-SOU-TOU-HO 14 (Coubbavastou).

Sou-ro-ro-Lo ** (Soubhadra), nom d'homme, II, 337. Sou-rou-ri ** (Soubboûti).

*Sou-ta-lan-theane ** (Soutrapitaka). Sou-ta-na ** (Soudâna).

Sou-та-то ^{за} (Soudatta), Sou-тou-li-se-на ^{за} (Sontrichna).

'娑羅梨弗'娑磨'娑摩若僧伽藍'娑 多婆訶。蘇伐刺拏瞿呾羅。蘇伽多蜜 多羅'蘇刺薩儻那。蘇刺吃。隨勒"。 利"蘇利耶"蘇利耶提婆。"率蘇動那 "候漫。"蘇邊多聲。蘇迷盧山"蘇摩 蛇"。牽竟黎濕伐羅。。蘇燮伐牽都河 "蘇跋陀羅"蘇部底。"素但覽藏"蘇 達拏,蘇達多。。牽都利瑟那 Ta-ta-aira ' (Taikao).
Ta-to-9-r-cma ' (Dràvida).
Ta-to-9-r-cma ' (Dràvida).
'Ta-to-9-r-cma ' (Dràvida).
'Ta-to-9-r-cma ' (Dràvida).
Ta-to-9-r-cma ' (Drama), nom d'un religieux, f. 19. Sens remarquable de Dharma, II, 150.

Dharma, 11, 139.

TA-MO-CHE-LO? (Dharmaçala).

TA-MO-LI-TI? (Timalipti, on écrit
aussi Tamralipti), nom de royau-

me, I, 183; III, 83.

Ta-mo-pi-Li ¹⁰ (Dharmapriya).

Ta-mo-po-Lo ¹¹ (Dharmapāla).

Ta-mo-seng-gia ¹² (Dharmasiñha).

Ta-mo-st-t-1g-tr 13 (Tamasthiti?).
Ta-mo-sou-pa-na-seng-sta-Lan 14 (Tá-masavana sañghārāma).

Ta-mo-ra-Lo-ro 19 (Dharmatràta). Ta-ra-kie-ro 16 (Tathàgata). Ta-ra-kie-ro-kio-ro 17 (Tathàgata-

goupta).
TA-TCR'A-CHI-LO 10 (Takchaçilā).
*TA-TO-SAN-TI-VO-LUN 10 (Tattvasatya çāstra).

Ta-TS a-Na 20 (Takchana).
Tan-mo-nio-To 21 (Dharmagoupta).
Tan-mo-li-Ti 22 (Tămalipti).

Tan-mo-nan-ri 22 (Dharmanandi).

'Tan-re-chan 24, faute pour Tan-to-lo-kia-chan (Dantalòkagiri).

Tan-ro-kia-se-tcha 22 (Dantakà-

Tan-to-Kia-SE-TCH'A 22 (Dantakáchtha). Tan-to-Lo-Kia 22 (Dantalóka). Tchao-Hog-Li 27.

Тсик-сы 10 (Tchadj).

TCHE-ME 20 (Les Tchakas?).

"咀刺健"達麗羅"達羅毗茶"咀剎斯城"咀重"達磨"達摩含羅"達摩羯羅" 建摩爾 "達摩 我羅" "達摩羅" "達摩羅" "達摩 我羅摩僧 你" "達摩 悉鐵帶 "答 我蘇伐那 " 也他 揭多 他也 揭多 他也 揭多 他也 揭多 他也 揭多 他也 揭多 " 也也 揭多 他也 揭多 他也 揭多 " 也也 揭多 他也 人," 也也 人," 也也 人," 也也 人," 也。 " 是摩 推 提 " 也 特山" " 即 家家 惡 於 " 運 多 落 迎" 昭 七 着 " 指 時 " 指 時 " 指 持

TCHE-LI-TA-LO 1 (Tcharitra). TCHE-MO-TO-NA 2 (Tchamadhana?). TCHEN-CHOU-NA 3 (Tchançouna?). Тснях-ро 4 (Tchampá). TCHEN-PO-EIA 5 (Tchampáka). TCHEN-POU 6 (Djambou). TCHEN-POU-LO? (Djambala). *TCHEN-POU-TCHEOU * (Djamboudvipa). L'île ou continent du sud (II, LXXIII); se prend souvent pour l'Inde entière.

TCHEN-TA-LO-FA-MO (Tchandra-

TCHEN-TA-LO-PO-KIA 16 (Tchandra-

hhāgā). TCHEN-TA-LO-PO-LA-P'0 11 (Tchandraprabha).

TCHEN-TA-LO-SENG-HO 12 (Tchandrasinha).

Tenen-Tan 13 (Tehandana).

TCHEN-TAN-NI-P'O 14 (Tchandanéva),

TCHEN-TCH'A-LO 15 (Tchandâla), homme d'une condition abjecte, qu'on charge quelquefois des actes les plus ignobles ou les plus barbares, II, 157.

TCHEN-TCHE 16 (Tchançtcha).

TCH'EN-TO-KIA 17 (Tch'andaka). TCHI-GO-YEN-NA 16 (Tchagayana). TCHI-KI-TO 16 (Tchikdha?), pays de

l'Inde centrale, III, 168. Voyez DJADJAHOUTI, III, 408.

TCHI-MO-LO 20 (Tchimala), Simour, suivant M. Reinaud.

TCHI-NA 21 (Tchina).

TCHI-NA-LO-CHE-FO-TA-LO 23 (Tchina râdja pouttra).

TCHI-NA-NI 33 (Tchināni); seus de ce nom, II, 200.

TCHI-NA-PO-TI 24 (Tchinapati), petit royaume du nord-onest.

TCHI-NA-TI-PO-KIU-TA-LO 36 (Tchina dėva gôtra). TCHI-TA-LO 16 (Tcháitra).

TCHIN-K'AN. Voyez Ta-mo-si-T'iE-TI. TCH'IN-NA 37 (Djina).

折利但羅 '折摩馱那 '占成堅' 瞻婆 羅伐摩 "旃達羅婆伽"戰達羅鉢刺 製 "旃陀羅僧詞 "旃檀 "旃檀体婆 15 旃茶羅 16 戰鴻 17闡鐸迦 18 赤鄂衍那 "鄉枳多"枳秣羅"支那"至那羅閣 弗坦羅 "至那体"至那僕底 "指那提 婆霍怛羅"制呾羅"陳那

TCHIN-NA-FO-TA-LO ¹ (Djina pouttra).
TCHIN-TOU-KIA ² (Tindouka).

TCHO-KEOU-KIA ² (Tchakouka).
TCHOU-LI-YE ⁴ (Tchoulya).

TCHOU-TCHING-KIA * (les Djoutingas ?). ТСНОU-TI-SE-KIA * (Djyōtichka). ТІ-GНІ-LO-TCH'A ? (Tiehyarakchità).

Ti-kia-Po-po-na-seng-kia-lan* (Dirghabhāvana saūghārāma?), Ti-lo-chi-kia² (Tilaçākya?).

11-to-CHEKIA* (116caya?).
T-to-Tsa-1a* (Tiladhàs), nom
d'un couvent, 1, 211. On lit aussi
Ti-lo-chi-kia, que j'ai transcrit par
Tilagdaya? (1, 39; II, 439; II, 439; Miss
peut-être que dans ce mot, où chi
(ça) a le méme groupe phonétique
que tse (dab.). Il faut reconnaître
la transcription fautire de Tila-

T1-NA-PO 11 (Dinabha?), nom d'an dieu, III, 179. T1-PO 12 (Déva). T1-PO-CHE-MO 12 (Dévacarma). Ti-P'O-POU-sa 14 (Déva Bodhisattva). Ti-P'O-SI-NA 15 (Dévaséna). Ti-P'O-TA-TO 16 (Dévadatta).

Ti-to-lo-tch'a 17 (Dhritarachtra). Ti-ten-to-ching 18, J'avais lu Tryanta

(I, 166). M. Max Müller voit dans cette expression la classe des mots appelée Tiñanta dans Pâṇini. Cette lecture est confirmée par les sons Ting-ar-to du Nan-hai-k'i-koucinei-fa-tek'ouen, liv. IV, (ol. 9.

T'o-che-sa-na-sse 10 (Douchasana?).

'T'o-kia-ti'en-chin 10 (Dourga).

To-Lo²¹ (Tala). * To-Lo-ро-ті²² (Dvårapati?). To-Lo-ро∪-sa²³ (Tala ou Tåra Bo-

dhisattva).
To-Lo-TE-TENG-LIN-CHE ²⁴ (Trayas triñcas).

To-na-rie-rse-ria ** (Dhanaka-tchèka).

T'0-TS'IN ** (Toksonn), ville de Mongolie, I, 45; III, 264.

'慎那弗呾羅'鎮杜迦'所勻迦'珠利耶'殊徵伽'殊底色加'帶失羅叉"地 迦媻縛那僧伽藍。低羅釋迦寺"低羅 擇迦"提那婆"提婆"提婆設摩"提 媻菩薩"提媻犀那"提婆達多"提多 羅咤"底彥多聲"突舍薩那寺"突迎 天神"多羅"墮羅鉢底"多羅菩薩 "多羅夜登陵舍"馱那羯磔迦"篇進 Tou-chi-ro 1 (les Touchitas). Tou-no-Lo 1 (Toukhara).

TOU-KIOUE 3, les Tures. T'OU-LOU - P'O - PO - TOU 4 (Dhrouvani

tou). TSA-NA 5 (Kchana).

TS'A-TI-LI 6 (Kchattriya). Тэ'ля-ті-sgag-но 7 (Kchāntisinba). Tsao-kit-tcira * (Tsaukoùta). Tse-kia ' (Tchéka). *T'seou-na 10 (Kebouna déva?).

T'SEOU-NA-HI-LO 11 (Kchouna hile?). *THESOU-NA-TIEN-CHIN 19 (Kchouna déva?).

Tsou-mo 13 (Kchauma).

WEI-CHI-SSE 14 (les Vâiçêchikas). WEI-TI-YA-MA-TI-LA-SI-TI 15 (Vidyāmåtrasiddhi).

WEI-TO 18, les Védas, Voici leurs noms chinois, d'après le dictionnaire I-tsie-king-in-i, liv. XVIII, fol. 8 : « 1º 'O-yeou (Ayourvêda); 2º Ye-tchou (Yadjourvéda); 3º Somo (Samavêda); 4° 'O-ta-p'o-na (Atharvana ou Atharvaveda), Ces quatre ouvrages out été exposés par Brahmā. A l'âge de sept ans, tout jeune Brâhmane va les étudier chez un maitre. Quand il a terminé ses études, il devient un maître du royaume, et il obtient les respects des hommes et des rois. On en attribue la rédaction au vénérable Blehi Pi-ye-so (Vyása), qui était neveu de Fan-fien (Brahmà).» I. 99; 11. 75.

WEN-LIN 17, faute pour Mou-tchi-lint'o (Moutchilinda).

WEN-TCHOU-SSE-LI 15, faute pour Mantchou-chi-li (Mandjoucri). WOU-POUAN 29, ville de la Mongolie,

I, 45; III, 264. WOU-TAN-PO-LO 20 (Oudoumbara).

"Wou-tche-ta-hoel 21 (Mökcha maháparichad).

'覩史多'都貨羅'突厥'杜魯婆政吒 5刹那6刹帶利7屋底僧訶8漕矩吒9磔 ·3 熱塵 "衞世師 ·5 尾底牙磨伎囉悉底 "韋陀"交都"文殊師利"無半"烏曇 战羅"無鴻大會

YANG-RUG-FA-NO (Añquovarma).
YANG-RUG-LI-NO-LO Y (Ics Āfigouli-milyas).
YE-CHE-TO Y (Yaqoda).
YE-CHE-TO (Yaqodharā).
YE-MEI-NI (Ics Yavanna?).
'YE-SE-CHI-LIN' (Yaqbihivana).
YE-THA ON YOUE-CHI, peuple du nord, III, 355.

YE-TCHOU T (Yadjourvéda).
YEN-MEGU-NA* (Yamounā).
YEN-MO-NA-TCHEOU-KOUE T (Yamana
dvipa poura?).
YEOU-CHEN-TO TO (Oudjdjanta). Voyez

Oudidiatanta.
Yeou-leou-p'in-lo-kia-che-po¹¹ (Ou-rouvilvākācyapa).

· YEOU-PO-KIOUE-TO 12 (Unpagoupta), faute pour Ou-po-kio-to. YEOU-PO-LI 12 (Oupăli). YEOU-PO-TI-CHE 14 (Oupadéça). *YEOU-PO-TI-CHE-LUN 15 (Oupadéça çâstra), nom d'un ouvrage. YEOU-TO-LO-SENG-KIA¹⁶ (Outlará-*sañga).

YEOU-TO-NA 19 (les Oudânas).

Yo-TCB'A 16 (Yakeha).

"Yo-To-Lo-No-TSEU 19 (Oudra Râma

pouttra). Voyes II, 367, note 1. Yours-cut 20 (lisez TCRI), I, 43; III, 285. Yu-CHEN-NA 21 (Yòdjana).

"YU-SIA-NIE 23, la pratique du Yóga. Voyez III, 116, note 1. "YU-SIA-LUN 23, abréviation de Ya-

kia-sse-ti-lun. Voyez ce mot.
'YU-KIA-KIOUE-CHI-LUN 14, nom d'un

ouvrage, I, 261.

YE-KIA-SSE-TI-LER ** (Yögátcháryya bhodmi çástra).

YE-KIA-SSE-TI-CHI-LUR ** (Yögátcháryya bhodmi çástra káriká).

'鷽輸伐摩'鴦窶利魔羅'刊舍陀'耶輸陀羅'野寐尼'洩瑟知林'夜殊"間牟那。閩摩那洲國"郁郁多"優嬰雜"優嬰独生舍"優波振多"優波雜"優婆提舍"優波提舍論"郁多羅僧伽"優應那"藥叉"。鬱陀羅摩子"月氏"踰籍那"瑜伽樂"。瑜伽論"瑜伽決釋論"。瑜伽師地議論

10.3461

INDEX

DES MOTS CHINOIS.

Cha-Bo¹, le Fleuve de Sable. Nom que les anciens livres chinois donuent au désert qui borde la froutière nord-ouest de la Chine, appelé plus tard Mo-kia-yen, III, 428.

CHA-TCHEOU 3, ville. Voy. TUN-HOANG, 1, 25, 288, 290.

CHA-TCHI. Voyer KIA-CHE.

CHEN-CHEN³, même pays que Leoulnn, le Na-fo-po (Navapa) de Hiouenthsang, I, 43, 285, 290; III, 247, 428.

go.

FA-HIEN 11, nom du voyageur bouddhiste, auteur du Fo-kone-ki, I, 13. FA-LIN 14, III, 3.

FAN-HIOUEN-LING 13, nom d'un mi-

Сы-косе 4 (Tchadj), I, 5g; II, 16; III, 276.

CHI-MI ⁸, sucre cristallisé (*Peï-wen-yun-fou*, liv. XCIII ⁸, fol. 13), I, 57.
CHIM-TCHEOU ⁶, l'arrondissement divin. Nom élégant de la capitale, I,

CHING?, mesure de capacité (1 litre,04, d'après M. Natalis Rondot), II, 168. CHING-KIAO-YAO-CHI-LUN®, nom d'ouvrage, I, 123.

CHOU-TSIAO *, I., 206. CHUN-PONG 10, II., 72.

F

nistre qui fut chargé de recevoir Hiouen-thsang au moment où il arrivait de l'Inde, Suivant l'inscription de Si-'an-fou, ce fut le

沙河'沙州'鄯善'石國'石蜜'神州 '升"聖教要實論'蜀椒"淳風"法顯 "法林'清玄齡 même personnage qui alla au-devant de O-lo-pen, chef des moines nestoriens qui entrèrent et s'établirent vers la même époque daos la capitale de l'ouest, I, 290. Fo-chouf ', II, 217. FO-LIN³, norn de royaume, III, 180. FO-LING³, III, 75. FO-PO⁴, III, 89. FO-SENG³, I, 285. FONG-FAN⁴, III, 117. FONG-FADU⁷, II, 278, note 1.

Н

HE-CHAN *. Voyer HE-LING, I, 71.
HE-LING*, synonyme de He-chan « les montagnes noires», au sud de Bamyán, III, 293, 298; à l'ouest et au sud de Kia-pi-che. Voyer le mot Stân-Kôn, qui signifie aussi «mootagne noire», III, 298.
HEOU-LONG *, III, 137; conf. II, 8,

note 1. Haou-tine 11, II, 9, note 1: Hi-sou 12, II, 26.

Hia 13, été, pris pour sonée, II, 65. Hien-yang-ching-kiao-lun 14, I, 115,

122, 164. Hisn-yourn 15, II, 253.

Hing-TAO 14, II, 326.
Hiouzn-ing 17, noor d'un religieux,
collaborateur de Hiouen-thsang,
auteur d'une compilation lexico-

graphique appelée I-trie-king-ineles sons et le sens de tous les livres sacrés», en 25 livres. Cet ouvrage est parveou jusqu'à nous, 1, 303.

HIGUEN-TOU 18, I, 44. HO-FAN-WANG 19, II, 301, 364. HO-KOUE 20, I, 60; II, 20. HO-TCHOU 21, II, 167.

Ho-wang, abréviation de IIo-panwang.

Hoel-Li ²⁸, nons du premier rédactenr de l'Histoire de Hionenthang, I, 303.

HOEI-TSONG-LUN 23, I, 219. HOANG-HO 24, I, 273. HOU-LOU 25, I, 17, 21; III, 262. HOU-TSIAO 26, I, 206; III, 161:

福水,拂林,伏苓,覆鉢,伏生。風範,河風飲。黑山。黑嶺。後宮,後庭,溪素, "夏,類湯聖教論,斯較,行道,文惠 "懸度。)斜飯王。"何國,"火珠"慧立 "虧寒論,"黃河,"如鷗。"胡椒 11, écran, II., p. 252, note 2; effacer le note où se trouve ce mot, et laissez i « médicaments», dans le texte. L'expression Tchi-i-yo signifie des « médicaments pour les maladies des yeux»; littéralement; des médicaments (yo) pour arrèter (tchi) les taies sur les yeux (i). I-MER ³, porte, II, 79. I-TGHI ³, II, 413. I-TER ⁴, II, 252. IN-MING-TCHOU-KIAI ³, I, 321. IN-YANG ⁶, II, 61. ING-NO⁷, la caverne de l'ombre (du

Bouddha), I, 80, 81, 82; II.

Је-наї в. I, 54, 286; III, 194.

Jin-7'1EN *, II, 200, note 3.

K

263.

KENETAD ¹¹, II, 75.

KENETAD ¹², II, 3.

KI-CHI ¹¹, II, 59.

KI-MOO ¹³, II, 59.

KI-MOO ¹³, II, 59.

KI-MOO ¹³, II, 59.

KI-MOO ¹³, II, 59.

KI-MOO ¹³, II, 59.

KIMO-KOUT-WARD ¹³, III, 198.

KIMO-CHI-UN ¹³, 1, 11.

KIMO-CHI-UN ¹³, 1, 11.

KIMO-CHI-UN ¹³, 1, 11.

VIII of TOUTAD. III, 364.

KAO-TCH'ANG 10, I, 48, 85, 285; III,

Kiso-Biso **, II, 198, 358. Kio-was-vai **, I, 32. Kio-was-vai **, I, 32. Ko **, freit. F-ko, Je freit de Bouddia (la dignité d'Arbai), II, 176. Thron-le, le freit initial, la dignité de S'oldipanos, II, 432; III, 52. Koo: **, III, 322. Koo: **, III, 323. Koo: **, I, I, 53, III, 101, III, 165. Koo: **, Viii de l'extrémité pord-ouest de la Chine, III, 262. Conf. I, 17.

'翳'義門³異志'義筵⁵因明注解⁶陰陽'影窩⁵熱海⁶人天''高昌''刻氷''硬稠''³繼室''繼母''³稽賴'⁶解脫''强國王'⁸教實論''⁹交河縣''²經行''麴文泰'''果'³果人''供大人米'⁵姑墨'⁶瓜州

La 1 (acception bouddhique du mot), II, 65.

LEOU-LAN 3, I, 290; III. 247, 428.
LIANG-TOHROU 2, VIIIe de l'estrémité
nord-ouest de la Chine, III., 261.
Rendez-rous de commerce pour
les marchands des contrées extérieures, III., 262. Conf. I, 15.

rieures, III, 262. Conf. I, 15. Lieou-Lr⁴; F, 145; II, 482. Lin-1⁵, III, 83.

Lin-TSE 4, II, 477, note 1. Line-Chan 7, I, 53, 54; II, 11, 95; III, 266.

III, 206.
Ling-kien *, II, 106.
Lo-yang *, I, 3, 25, 29c.
Long-kong ¹⁸, II, leihi, note 79.
Lou-che-beng-kia-lan ¹¹, III, 237.
Lou-chi ¹⁹, les six saisons, II, 62.

MAO-NIEOU 19 (le Yak), II. 407. MI-KOUE 20, II. 19. MO-YU 11, le poisson de bois. InstruLOU-P'AN 15, II, 54.

LOU-TOU 14, les six moyens de délivrance. Voyez Po-Lo-M1-TO (LOU), I, 57.

Lou-TFIU 15, les six conditions, les six états où peuvent passer les hommes par l'effet de la transmigration, III, 17.

Lou-rso-nu 16, la fille aux pieds de biche, mère de mille fils; légende, II, 3q3.

LUN-SIANG 17, la figure de deux rouea (sous la plante des pieds du Bouddha), II, 101. La coupole d'un Stoupa. On dit aussi Siang-lun, II, 363.

Lun-70 18, II, 363, synonyme de Lunsiang ou Siang-lun.

M

ment sonore ayant la forme d'un poissen; on le frappe avec un petit bâton . II. 48.

Nei-fa 22, II, 159.

'職'樓蘭'凉州'琉璃'林巳'鱳亥'冷山 '靈鑑' '洛陽 ''龍宮' '鹿射僧伽藍''六時''。露盤''六度'';六趣''原足女''翰相''輪鐸'' '犛牛''。米國''木魚''內法

OUANG-LO 1, III, 87. OU-PEN-FA-CHIN 3, II, 427. OU-HID 3, l'Oxus des Grecs, III, 283. OU-LUN 4, II. 86. OU-MING 5 et OU-MING-LUN, I. Q5.

Pa-KIAI-LUN . le Traité des huit limites (désinences), I, 166. PAI-CHEOU 7, II, 86. PAI-TORING 4, II. 10. Ре-сногі ⁹. II. 15. PE-CHOUI-TCH'ING 10, la ville de Pechouî, ou de l'Eau blanche. Voyez ISPIDJAB.

borateur de Hiouen-thsang. Ce fut lui qui, cu vertu d'un ordre impérial, fut chargé de la rédaction de ses Mémoires sur les contrées occidentales (Ta-thang-si-ya-ki), I, 303: II. xxIII. P'ING-HENG 16, II, 85.

P'ing-kone 16, II, 85. PE-Lt 11, I. 32: III. 264. Pr-cht 12 (Kaki), II, 92. PIEN-KI 13, nom d'un religieux, colla-

P'0-'0-KIEN-LUN 16, I. 226. Po-wang 17, I, 299.

S

SAN-CHIN 16, lea trois corps, ou les trois états sublimes du Bouddha. I. 231, note 2: II. 261.

SAN-KIAI 21, les trois mondes, II, 160. 320. SAN-TCH'ANG-TCHAĪ 22, II, 208.

SAN-HIO 19, les trois études ou sciences, savoir : la Vinaya (la discipline), la Dhyana (la méditation), et la Pradjad (l'intelligence), I, 11. SAN-HOANG 10, II, LXIX.

SI-CHE-HO 23, nom de fleuve, l'Inxartes des anciens, aujourd'hui appelé Sir-déria et Sihoun, I, 59. Voyez SIR-DÉBIA SI-PAN 24, I, 15.

'網羅'五分法身"烏滸水 "五輪 5五 明 6八界論 7拜手 8拜城 9白水 "白水 城 "白力 "樓柿 " 辯機 " 平衡 " 平拱 "破惡見論"博望"三身"三學"三 皇 "三界 "三長齋 "細葉河 "西番

SI-NIU-KOUE 1, le royaume des femmes d'Occident, I. 208.

d'Occident, 1, 208.

SI-TA-RIU-ROUE 2, le grand royaume occidental des femmes, III, 131.

SI-TPEN-NIU-KOUE 3, le royaume des femmes d'Occident, I, 198. SI-YU 4. Cette expression, qui désigne particulièrement les pays situés à

l'ouest de la Chine, s'applique aussi à ceux du nord-ouest, I, 20 et passim.

SIANG-RIAO 5, 1, 467.

Siang-Lun* on Lun-siang, II, 363.

Sian-kou-cui-chan*, nom de montagne. Localité citée dans le Fokoue-ki, III, 384.

SING-RIEN³, la position des astérismes, II, 61. Siouen-vao, tourner autour de quelqu'un ou d'un objet, eu signe de respect, II, 476, note :.

SOU-CHE-CHOUT - TOF ING 11, 12; III, 267, 271.

See-Che-Hou 12, See, ayant le titre de Che-hou. C'était le fils du khan des Tou-kioue (Tures), II, 30.

Sse-chi-eue-ychang-king 13, III, 59. Sse-ko 14, I, 65; II, 432.

SSE-KOTE 13, I, 61; II, 12, 22.

SSE-SENG 16, II, 170; III, 100.

SSE-SSE-KONG-YANG 17, les quatre offrandes, I, 152; II, 8.

SSE-WOD-1-PIEN 16 ON SSE-PLEN-WOD-1.

II, 159.

T

Ta-HIA 19, I, 188.
Ta-KOUAN 20, un officier d'un rang

élevé. En mandchou Wesikhoun khafan, I, 55, 260.

TA-TANG-51-YU-K1 21, Mémoires sur les contrées occidentales. Il semblerait, d'après Hoeï-li (I, 305), que le texte chinois a été composé par Hiouen-thsang; mais nous savons par le Catalogue de l'empereur Khien-long (II, xx111), et surtout par l'éloge de la relation placé à la fin du Si-ya-ži, qu'un décret impérial en confia la rédaction à

'西女國'西大女國'西天女國'西域 '泰教 《像教 6相輪'小孤石山 6星建 '旋繞' "素葉河 ''素葉水城 '肆葉護 '四十二章經 '四果' 5史國 '6四生' 7四 事供養 '6四無礙辯 '5大夏 "達官 "大 唐西域記 Pien-ki, religieux du couvent Tatsong-tchi.

TA-TE ', un homme d'une grande vertu, un religienx, III, 70.

Ta-Tae-en-ase 3, le couvent de la grande bonté, où demeura Hiouenthsang, ce qui la fit nommer Tatse-en-sse-fa-sse • le Maltre du couvent de la grande bonté », I,

312. Tang-li³, I, 206; III, 161. Tchal⁴, jeûne. Les trois longs jeûnes,

CCRAI 4, jeûne. Les trois longs jeûnes, II, 208, note 1. Les neuf jeûnes, II, 6, note 1.

TCHANG-AN 5, I, 6; II, 286. TCHANG-KIEN 4, II, 260. TCHANG-KOURI 7, II, 85.

TCHANG-LOUI ⁸, II, 419. TCH'E-SSE ⁹, I, 43. TCHEN-TCH'ING-TAO ¹⁰, riz de Tsiam-

pa, nom que les Chinois donnent au ris sec, II, 206. TCII-I-TO II, médicament pour les maladies des yeux. Voyex plus haut (p. 537) le mot I «écran», II, 252.

TCHI-KO 12, II, 357. TCHI-KOUANG 12, I, 222, 319. TCHO-MO 15, III, 85. TCHO-MO 15, III, 85. TCHOANG-TSEU 14, I, 8. TCHOANG-IN 17, II, 373.

TCHONG-KONG 11, II, 8, note 1.

TcBOU-LI 19, sortir et s'éloigner, pour dire « échapper aux vicissitudes de la vic et de le mort, échapper à la loi de la transmigration », II, 185.

Тснос-реі ²⁰, II, 94. Тснос-тснія ²¹, II, LXIX.

TCHOURS 23, valiée. Sens qui manque dans les dictionnaires, III, 207. TCHOUI-1 23, II, LXX.

Твоп-сиг¹⁴, II, 37, 189, 354.

Teou-chi-75 ING-CHE 26, un Vihâra en cuivre, (probablement) revêtu de cuivre, I, 220.

Tusing-retur 26, lac de le Mongolie, eppelé aussi Yen-tse, Je-haï, Temourton, Lop-noor et Issikoni, I, 54, 273; II, 11. Tr-wel 27, I, 65; II, 32.

TIAO-RIEOU 28, II, 75.

Tiao-rent 30 (Tadjiks), I. 272.

Tie-men 30, les Portes de fer. Description de cette passe célèbre

'大德'大盛恩寺'棠梨'齋'長安'常見'長跪'障累'車師''占城稱''止翳藥''至果''智光''證果''琢磨''莊子'''中陰'''中宮''出誰'''珠貝''出震''川''垂衣'''蝓石'''''塗石精含'''精池''''提調'''『影朽''''條支''''鐵門

dans l'histoire du Si-yu, I, 62; II, 23.

Tien-for 1, la capitale, II, EXXII.
Tien-jin 2, les Dévas; diffère de Jintien, II, 200, note 3.

T'IEN-TI 3, l'échelle du ciel, I, 44,

T'IEN-TSEU 4, le Fils du ciel, l'empereur, II, 256. Un fils des dieux, II, 331. Cf. Fo-tsou-tong-ki, l. XXXI,

fol. 23.

Tong-NIU-KOUE 5, le royaume des femmes d'Orient, II, 232.

Tong-топ 6, la capitale de l'est (Loyang), I, 3.

TOU-FAN 7, II, 232.
TOU-KIOUE 1, 1, 53; II, 5; III, 191.
TOU-SIE 9, II, 469.

TSAO-KOUE 10, II, 79.
TSE-CHE 11, les mansions (du soleil et

de la lune), II, 61.
TSE-HOAND ¹³, III, 206.
TSE-SOU ¹³, les noirs et les blancs,
c'est-à-dire les religieux et les

laïques, II, 11.
Tsi-Pao 14, les sept choses précieuses, II, 397.

Тыв-мо 18, 1, 288.

TSIEN-EIAO 16, la doctrine graduelle, I, 162; II, 3, note 1.

TSIEN-T-SIOUEN ¹⁷, ou les Mille sources, appelées aussi *P'ing-yu*. En mongol *Ming-boulak*, en ture *Bingheal*. Lieu de l'Asie centrale, III, 268. Il y a deux localités de ce nom qu'on a souvent confondes, 1, 58; II, 13; III, 172.

TSING-1¹⁸, II., 269, note 3.

TSIO-YANG-TCHI ¹⁹, branche d'osier que l'on mâche (Vátraka?aosiers).

Voyer II, 55, en note. A l'époque où j'ai traduit le passage précité,

je n'avais pas encore pn déconvrir Vaitraka? dans Pi-to-k'ia. TSIODE-HEOU ²⁶, II, 439, note 1. TSO-HIA ²¹, II, 65.

TSO-LA ³³, II , 64.
TSONG-LING ³⁸, chaîne de montagnes

de l'Asie centrale, I, 15; III, 194, 266, 427. TSOU-FO (FAN) 24, II, 7, 80.

Tun-Hoang 25, ancienne ville de l'extrémité nord-onest de la Chine, appelée plus tard Cha-tcheon, III, 262. Cf. I, 18, 288.

Wai-pa 1, II, 160. Wei-chi-kioue-chi-lun 3, I, 213,

WEN-TS13, faute pour 瘟疾 «maladie épidémique», II, 24. Effacez

la note 1.

Wen-kiai-tchou-king 4, II, 236.

Wen-yen 5, les lettres et les mots,

II, 127.
YA-CHING 11, III, Q6.

YA-CHING 11, III., 96. YEN-K: 13, I, 1; III., 264. YEN-TSE 19, I, 273. · YEOU-HIO-JH. 13, 174, en note. YEOU-HIO-JH. 1, 145. YU-LIN 27, II., 112. WOU-HIO-TCHI-KO * OU WOU-HIO-KO, la dignité d'Arhat, II, 386. Voyez II, 173, note 1, et 415, note 2. WOU-SENG-KO *, la dignité d'Arhat, III, 108.

Wov-rs *, les cinq empereurs de la haute antiquité, II, LXIX. Wov-rong *, I, 21.

Wou-wei 10, le non-agir, II, LXX.

YU-MEN-KOUAN 14. Littéralement : la barrière de la porte de jade. Suivant l'auteur, c'était la clef des Yrontières de l'ouest. Sous les Han postérieurs, elle se trouvait dans le district de Tur-boang, aujourd'hui Cha-tcheou. I, 17.

'外法'唯識決釋論'温疾'薀界住經 '文言'無學之果'無生果'五帶'梧桐 "無爲"亞聖"野合""湯香"鹽澤"。有 學人"。幽途"孫鱗"王門關



INDEX

DES MOTS FRANÇAIS.

A

ABLUTIONS avant et après le repas-II, 70. Administration, II, 90.

ADDRATECHS DU PRU. KÂÇYAPA Adorait le feu avant sa conversion, Il, 483. Le Si-ya-ki cite aussi, ibid. Ourouvilvākāçyapa et ses deux frèreš Gayākāçyapa et Nadīkāçyapa,

AGRICULTUBE, II, 91.
ALIMENTS PURS, I, 57; II, 24; aliments permis et défendus, II.

91. Annales (Recneil d'), II, 72. Antilopes (Le bois des), Mrigadáva, I, 132; II, 355. (Origine de ce

nom, 363.)
ABBRE DE L'INTELLIGENCE (L'), Bodhidrouma et Pippala', 1, 77, 139,
161, 217.

Anc (Dhanou), en chinois Kong, me sure de longueur, II, 60.

Armes de guerre, II, 81.

Assematée (La grande), Mahâsañgha, en chinois Ta-tchong, I, 158,

Assemblée Quinquennale (Pañtchavarchà et Pañtchavarchikà); ces deux mots significant senlement « la quinquennale », sons-entendu parichad « assemblée », II, 6.

Astérismes (Position des). Les Indiens en dérivent les noms de leurs mois, II, 61.

ASTRONOMIE, 11, 61.

Aumônes (La plaine des), II, 280. Aumônes (Distribution d'), appelée la grande distribution pour la délivrance, I, 265.

Austérités extraordinaires des Brâhmanes, II, 280.

В

Bactrians (Ta-bia), nom de pays, I, 188. Bains, II, 70. Balai De Bouddha (Le), conservé comme une relique à Balkh, I, 65. Biton (Le) D'UN RELIGIEUX (kbakkharam), en chinois Si-tchang, II, 33. Le bâton de Jou-lai conservé comme une relique, II, 103. Bénarès (Váránaci), nom de royanme,

II, 353. BICUE (La fille aux pieds de), lé-

gende, II, 392.

But (Grain de), nom de mesure. Voyez ME, II, 60. Bonner TRICORNE des femmes ma-

riées, III, 197. BRAHMANE (Po-lo-men - Brahma-

na), I, 148 et passim. BREUVAGES, II. 91.

C

CAMPRE (karpoùra), III, 123. CANNE à sucre (Jns de), boisson des

Brahmanes, II, 93. CARACTÈRES DE L'ÉCRITURE, II, 71. CARTES GÉOGRAPHIQUES. Voyez ce mot dans l'Index sanscrit-chinois.

p. 438. CASTES DE L'INDE, II. 80.

CASTRATION VOLONTAIRE du frère du roi de Kiu-tchi (Koutché), II, 8; il rachète un troupeau de taureaux pour les préserver de la castration. II, q. Résultat miraculeux de cette bonne action, II, 10.

CAURIS (sorte de coquilles), employés comme moyen d'échange, II. q4.

CAVALERIE (Açvakâya), II, 82. CAVERNE ou grotte de l'ombre du Bouddha, I, 80, 81, 82; II, 100. CERFS APPRIVOISÉS du Khan des

Tou-kioue (Turcs), II, 14. CEYLAN (Sinhala), I, 183, 194; II, 218; III, 124, 125 et suiv.

CHAMP DU BONHEUR (Cultiver le); sens de cette expression, II, qo.

CHANVRE (kchauma), 11, 68. CHARS DE GUERRE, l'une des quatre

divisions de l'armée indienne (Ra-

thakava), en chinois Tch'e-kinn,

CHAUVES-SOURIS qui renaissent dans la classe des hommes (légende), II, 129.

CIMETIÈRE (Çmaçânam). Les Indiens emploient dans le même sens le mot Citavana « forêt froide », en chinois Han-lin, I, 159.

Cinq agrégats (Les), Pantchaskandbas, II, 385, note a.

CINO ALIMBNTS PURS (Les), II, 2. Cinq dépenses (Les), en chinois Ou-

kiai, I, 118; II, 33. CINQ (Les) FACULTÉS DIVINES ON SUITnaturelles (Paūtchābhidjūās), en chinois Ou-chin-t'ong, I, 185; III, 3. CINQ ÉLÉMENTS (Les) qui constituent la personne du Bouddha, II, 427. CINQ MEMBRES (Les); jeter à terre ses cinq membres; sens de cette expression, II, 86; III, 48, 98. CINQ PARTIES ARRONDIES (Les); sens

de cette expression, II, 86. CINQ SCIENCES (Les traités des), I, 319; II, 71, 175.

CINQ VÉHICULES (Les), II, 74. Correge deshommes et des femmes,

II, 68.

CONCILE DE LA GRANDE ASSEMBLÉE, c'est-à-dire de l'école des Mahâsanghikas (Ta-tchong-pou), I, 159. - Concile présidé par Kâçyapa pour la rédaction des trois Recneils sacrés, I, 156. Lieu où se tint ce concile, III, 32. Concile semblable convoqué par le roi Kanichka, II, 72 et suiv.

Coppée (Hasta), en chinois Tcheou, nom d'une mesure, II, 60.

COUVENTS (Sangharamas); lenr construction, II, 66. - Couvent (VIhâra). Le directeur général s'appelle aujourd'hui, à Ceylan, Mahânâyaka, et le directeur-adjoint Anonnâyaka. (Journal des Savants, juillet 1858, p. 444.) - Couvent (Le nouveau), Navasengbarama, I, 65; 11, 30. - Le convent de l'Intelligence; lisez : le couvent de l'arbre de l'Intelligence (Bôdhidrouma sanghārāma), II, 159.

CRANE dn Bouddha, II, 102; os du . sommet dn crâne (onchnîcha); pieux moulage de cet os. Ibid.

CRISTAL (Lentille de), II, 94. -Cristal de roche (Sphāţika), II, 482.

CROCODILE (Koumbhira), II, 359. CURE-DENT (Dantakachtba), en chinois Tch'i-mo; forme et matière du cure-dent dont se servent les religieux, I, 123; II, 55.

D

DÉPENSES (Les cinq), Voyez OU-KIAI. DÉLIVRANCE (La grande assemblée de la), Môkcha mahāparichad. DEMEURES FIXES ('Gan-kiu); sens de

cette expression, II, 64. DENT du Bonddha, d'une longueur

et d'une largeur démesurées, I, 65; II, 31. DEUIL (Vêtements de), durée du

deuil, II, 88. DEUX ARBRES (Les), II, 3, note 1. DIX FACULTÉS VICTORIEUSES (Les),

I, 156; II, 174. DEUX INAGES (Les). Le soleil et la lune, I. 43.

DEUX ROUES (La figure de), sous la plante des pieds du Bouddha, II, 101, 345.

DEUX VÉRICULES (Les). La doctrine (Mahâyâna et Hînayâna), I, 11.

du grand et du petit Véhicule

DIAMANT (Le trône de), en sanscrit Vadjrásana; origine de ce nom, II, 460. Cité encore, I, 139, 140, 450, 458. Voyez le mot Vadjal-SANA.

DISCIPLINE (Le Recueil de la), Vinayapitaka, I, 157; II, 77. Dix ponces (Doué de) , Daçabala , II ,

300; la doctrine des dix forces. II. 3a8. DIX-HUIT ÉCOLES SCHISMATIQUES (Les).

Leur antegonisme, It, 77. DIX-HUIT TÊTES (Poisson à), légende,

II. 4o3. DIX VENTUS (Les), en chinois Chi-

chen, I, 57; II, 33. DOCTRINE GRADUELLE (La), 1, p. 50. - La doctrine de l'éléphant (lisez des images). Voyez I, 466.

DOULEUR (Marques de) dans les funérgilles, II, 87.

Douze causes de L'existence (Les), en chinois Chi-eul-in-youen (Voy. In-youen), II, 161.

Douze collections (Les) des livres dn Bouddha, II, 77.

Dragons (Någas). Dragons qui s'unissent à des juments, II, 5. — Dragons qui s'unissent à des femmes. Hommes de la race des dragons. Bid. — La grotte des dragons, 1, 193. La fille d'un dragon preud une forme homaine et épouse un descendant de Çâlya, II, 161.

Е

Eau (Épreuve judiciaire par l'), II, 84.

EAG BLANCHE (La rivière de l'), en chinois Pe-choul, II, 85.

ÉCHELLE DU CIEL (L'), I, 44, 261. ÉCOLA (L') des montagnes neigeuses (les Häimavatas), en chinois Sionechan-pou, II, 311. — L'école du président, Sthaviranikäya, ou l'école des Áryasthaviras, I, 58.

ÉCOLES SCHISMATIQUES (Les dix-buit).

Leur antagonisme, II, 77.

ÉDIFICES PUBLICS, II, 66.

ÉDITS DE LA LOI (84,000). Lisez quatre-vingt-quatre mille Stoùpas-Voyez II, 417, 418, une note importante sur la nécessité de faire cette correction.

ÉLÉPHANTS (Le corps des) dans l'armée indienne (Hastikaya), en chinois Siang-kian, II, 82.

nois Siang-kian, II, 82. Engen, lieu de supplices, construit par Açôka, II, 414.

ENSEIGNEMENT, II, 71. ÉPREUVES JUDICIAIRES, II, 83.

EPREUVES JUDICIAIRES, II, 83.
ESCALIERS PRÉCIEUX (Les trois), I,

ESTRADE DE L'INTELLIGENCE (L'),

II., 460, en sanscrit Bodhimanda et Vadjrásana. Voyez ces mots. Étang (L') des singes (Markatabra-

da), II, 387. M. Burnouf a écrit «l'étang du singe». Été(Le mot) pris pour année, II, 65.

ÉTOPPES (Matière des), II, 68. ÉTUDES (Durée des), II, 71. EXERCICE (Faire de l'), en chinois

Albeiter (Patro of 1), en camos Afaghiay, Vegal 1, 198, note 1. Pour marquer l'endroit où un Boudha sari fait de l'exercice, on crhansair le soil de qualques pielos sur une certaine étenduc. Par example, lir. Il, p. 353, l'auteur cite, è cette éccasion, de sa saises de pierres blenes, hautes de sept pieds et longues de dinquaste pas. Cetal 1, jercis ce qu'il fluit entendre lonquo di tânas une multitude de passages r « On vitu en endroit où le Bouddha passés noi les quatre Bouddha passés noi les quatre Bouddha passés con fait de l'arectices, Il, 1, 258.

où les quatre Bonddhas passés out fait de l'exercices, II, 358. Extase Du Diamant (L'), Vadjrasamédhi, I, 140. L'extase du monde du fen, Agnidhâtou samádhi, II, 457. 1

Famille Royale, II, 81. Femmes (Le royaume des), II, 239; III, 131.

FEU (Épreuve judiciaire par le), II, 84.

FILLES BOSSUES (La ville des), Kanyâkoubdja, II, 247, 256. FILS DU CIEL (Le), l'empereur (T'ien-

tseu), II, 256.
FORMULES MYSTIQUES (Le Recueil des).
Voyez RECUEIL, I, 159.

Fossede l'éléphant (La), Hastigarta, II, 314.

FOURMIS DE COULEUR D'OR (sic), II,

FROIT DE LA SAINTETÉ (Le), Lisez: le saint fruit du Bouddha (la dignité d'Arbal, II, 32, 113, 405. Obtenir, voir le fruit, en chinois Tching-ko; obtenir la dignité d'Arhat, ibid, Voir face à face le fruit, signific quelquefois devenir fonddha, obtenir la dignité de Bonddha (Bouddhatvam), II, 358. L'exipression voir face à face le fruit, qui répond à Tching-ko, est empruntée à Bornouf (Introduct. au

Bouddhisme, p. 264). Fusénanles (Diverses espèces de), II, 87.

G

GANGE (Gañgà), nom de flenve, II, 215. La porte du Gange (Gañgàdvāra), 230. GENÉRAGE, II. 81.

Généraux, II, 81. Grand roi (Mahârâdja), titre qu'on donne à un souverain, en chinois Ta-wang, II, 250.

GROTTE de l'ombre du Bouddha, I, 80, 81, 82; II, 100.

ſ

Hasirs des hérétiques et des religieux, des Kchattriyas et des Bråbmanes, II, 68.

HÉRÉTIQUES VÉTUS DE BLARC, II, 162; qui se frottent de cendres (Pàçoupatas), I, 203; II, 41. HONORABLE DU SIÈCLE (L'), Lékadjyéchtha, le Bouddha, I, 122. HUIT MOTERS (Les) de délivrance (Achtau vimókchas), en chinois Pa-kiai-to, II, 114, 168; III. 7.

ILE (L') des choses précieuses (Ratnadvipa), en chinois P'ao-tchou; l'un des noms de Ceylan (Siñbala), I, 194.

IMPÒTS (Taxes et), Il, 90.

Inde (Indou). Transcriptions différentes et incorrectes du mot Indou, II, 57; étendne et position de l'Inde; nature du climat et du sol, 58. Indiens (Mœurs et caractère des),
. II, 83.

INPANTERIE (Pattikâya); en chinois Pou-kina, II, 82.

INTELLIGENCE SANS SUPÉRIEURE (L'), Anontiara bodhi, I, 141. INTELLIGENCE ACCOMPLIE (L'), Sa-

INTELLIGENCE ACCOMPLIE (L'), Samyak sambédhi, en chinois Tchingk'io, II, 30g. Le Bouddha l'obtint à l'âge de trente ans, et, snivant

Jade, II. 94. Jeëre (Les nenf jours de), époques de ces jeunes, II, 6; les trois longs

jeûnes, II, 208.

Lair et beurre; défense d'en faire nsage, I, 181.

LANGAGE, II, 71.

LENTE (Likehå), en chinois Ki. Voyez
les divisions du Yôdjana, II, 60.

LENTILLES DE VERRE (Ho-tchon),

II, 167.
LETTRES DE L'ÉCRITURE INDIENNE;
leur nombre, leur propriété, II, 72.
LIÈVRE DANS LA LUNE. Origine de cette

croyance, II, 376. Lion (Le royaume du), en ebinois

MAISONS; différentes de celles des Chinois, II, 66; nae maison pure, un Vihàra, en eltinois Thing-che, II, 35g; une maison du boute, on, plus exactement, une maison de secours, de bienfaisance, I, 91; II, 190, 23; III, 174, 215. MALADIES (Traitement des), II, 87. quelques auteurs, à trente-cinq ans, 470.

INTELLIGENCE (L'arbre de l'). Voyez TAO-CHOU, P'OU-71-CHOU (Bòdhidrouma) et PIPPALA, I, 83, 141; II, 106, 458.

INTELLIGENCE (Le siège de l'); en sanscrit Bôdhimanda et Vadjrásana, I, 139, 140, 141; II, 460.

JOINTURE DE DOIGT (Aŭgouliparva), en chinois *Tchi-tsie*; nom dn 24° de la coudée (Hasta), II, 60.

Sse-tseu-koue et Tchi-sse-tseu-koue (Siñhala), l'île de Ceylan, I, 183, 201; II, 218; III, 124, 125 et

sniv.
LIQUEURS (Vins et), II, 93.
LITS DE CORDE, II, 67.

Livnes, II. 71; livres tradnits par Hiouen-thseng, I, 304, 311, 321, 340.

Loi (La), mot consacré ponr dire la doctrine du Bouddha, I, 65; lois, II, 83.

M

MANGER (Manière de), II, 91.

MANSIONS (T'sc-che) du soleil et de
la lune, II, 61.

MARIAGE DES INDIENS, II, 80.

MÉDICAMENTS, II, 87.

Mère des démons (La), en chinois Kouet-tseu-mon, II, 120, note 2. Mestraes de longueur, II, 59. MÉTAUX PRÉCIEUX, II, 94: MILLE PILS (Les) de la fille anx pieds

de biche, légende, II, 392.

MOIS INDIENS (Noms des), II, 61.
MONDE (Le) des yeux, le monde de

la pensée, le monde de la connaissance qui naît de la vue, le monde de la connaissance qui naît de l'esprit. I. 355.

prit. 1, 345.

Monnales d'on et d'angert, II, 94.

Men chadde, en chinois Jehaf, Yentse et Theing-tch'i. On l'appelle en
mongol Temortou, Issikoul, et Lopnoor on fac Lop, I, 286; III, 194.

Metaphysique (le Recueil de la).

l'Abhidharmapitaka, I, 86.

MIEL EN PIERRE (Chi-mi), sucre so-

lide ou cristallisé, II, 105.

MILLE SOURCES (Les), nom de pays,
en chinois Thsien-thsiouen; en mongol Ming-boulak, I, 59; II, 13;

III, 194.
Moi (L'orgueil dn), en sanscrit

Atmamada, I, 107.

Montagne de Glace (La), en mongol

Mousour-aola, en chinois Ling-

chan, II, 11.

MONTAGNE D'OR (La), le mont Soumerou, I, 81.

Montagnes notres (Les), en chinois He-ling, I, 71; II, 40, 95.

N

Neup sections des livres sacrés (Les), 1, 67. Nouretture habituelle des Indiens,

II. 91. Nouveaux-nés. Les habitants du royaume de Kin-tchi leur aplatissent la tête avec une planchette, II, 4.

Novice, jeune religieux (Crâmaņêra), I, 280.

v

OMBRE DU BOUDDEA. Caverne ou grotte de l'ombre; entrée de Hiouen-thsang dans cette grotte; apparition de l'ombre du Bouddhs, 1, 80, 81, 82; II, 100.

OREILLES NON PERCÉES (Le couvent des), c'est-à-dire des religieux qui n'ont pas les oreilles percées (Aviddhakarna sañghàrāma); origine de ce nom, II, 380.

Once (Grain d'), en sanscrit Yava;

les Chinois écrivent me « grain de hlé». C'est la 7° partie du tchitsie (Añgouliparva), II, 60.

OTAGES CHINOIS dans le royanme de Gândhâra, II, 42; dans le royaume de Tchinspati, 199.

OUVRAGES INDIENS rapportés par Hiouen-thsang, I, 295, 296. ONUS (L'), en sanscrit Vakchou; nom de fleuve, I, 61, 272; II, 22. Palais DES DRAGONS (Le), II, LXIII, note 79.

PALAIS INTÉRIEUR (Le), en chinois Tchong-kong et Heou-ting; défini, 11, q. note 1.

Paon (Mayoùra). La ville du Paon, 11, 230; le roi des Paons (Mayoùraràdja), en chinois Kong-tsio-wang,

Parc Des Antilopes (Le), Mrigadava, en chinois Louye et Louyouen, 1, 293.

Parsums, II, 70. Perduz du genre francolin (Kapiñ-

djala), 11, 335. Perces employées comme moyen

d'échange, II, 94. Pense (La) (Po-la-sse, Parsa), I, 198.

PESAGE (Épreuve judiciaire par le),

PLANTES et arbres indigènes et exotiques, II, 91.

PLUIES (Saison des), Varchas, pendant laquelle les religieux se retirent dans des demeures fixes ('Gan-kiu), 11, 64.

Poil DE VACHE (Nicou-mao), en sanscrit Gólóma, — Poil de mouton (Yang-mao), en sanscrit Avilóma.

— Poil de lièvre (Tou-hao), en sanscrit Çaçôrṇa. Voyez les divisions du Yôdjana, II, 60.

Poison (Épreuve judiciaire par le), 11, 84.

PORTE NOIRE (La), un couvent, I, 300.

PORTES DE FER (Les), passe célèbre,
située entre deux montagnes, en
chinois Tie-men, II, 23.

PORTES DES MAISONS, leur orientation, II, 67.

II, 67.
Pou (Yoûka), en chinois Se; fraction minime parmi les mesures de lon-

gueur, II, 6o.
Poussière fine passant par un petit trou (Hi-tch'in), en sanscrit Vatayanaradja. Voyes les divisions du Yòdjana, II, 6o; poussière fine (Anou); poussière extrêmement

fine (Paramāṇou). Ibid.

Prince royal (Koumārarādja), en chinois Wang-tseu et Tal-tseu, I,
127; II, 251.

Procédure griminelle, II, 83. Proprieté excessive des Indiens, II,

70.
PUITS DE JOU-LAÎ (Le), Tathâgata koûpa, II, 235.

Q

QUADRUPLE TALENT D'EXPLIQUER (Le); sens de cette expression, 11, 159, note 3,

QUATRE BOUDDHAS PASSÉS (Les), 1, 83; II, 233. Ce sont : 1° Krakoutchtchbanda Bouddha; 2° Kanakamouni Bonddha; 3° Kácyapa Bouddha; 4° Çákyamouni Bouddha.

QUATRE CHOSES RÉCESSAIRES (Les),

1. 152.

. Quatre glasses d'êtres vivants (Les), en chinois Sse-seng, II, 170. QUATRE CONTINENTS (Les). Voyez Ser-TCHEDU, 1, 282; II, LEXIII.

Quatre corps d'armée (Les), en sanscrit Tchatouranga bala káya, III. 128.

QUATRE PACULTÉS SURNATURELLES

(Les), II, 390. Quatre fruits (Les). Voyez Sse-ro, 1, 65: II, 32.

QUATRE MERS (Les), I, 239. QUATRE (Les) MULTITUDES, I, 218.

QUATRE NAISSANCES (Les), III, 101. QUATRE OFFRANCES (Les), I, 152; II, 8, 173.

Quatre nois du ciet (Les), savoir : Viroûdhaka, Viroûpakeha, Dhritarâchtra et Vâiçravana, II, 319, 482, note 1. QUATRE SOLBILS (Les), Tchatvárasoûryas; nom qu'on dounait à quatre religieux célèbres, I, 272; III, 214.

III., 214. Quatre vérités (Les). Voyez Ser-71, II. 366.

Quarma (Las) voies qui conduisent au Nivriaga, II, 433. Tune la noie, les mots premier rang ne siguifient point le may supérieur, mais cetair où l'on commence à cuteur, c'est le moindre des quatre. On devient d'abort Settipanns, en suite Sacridaghmin, puis Angalnius, cnfin fon arrive à la dignité d'Arbat, qui est la qualifé suprême ci indispensable pour obtenir la défivrance, on le Nirana.

R

RATS (Les) auxiliaires du roi de Koustana (Khotan), légende, III, 234. RECRUTEMENT MILITAIRE, II, 90. RECUELL (Le) des formules mystiques

(Vidyādhara piṭaka), I, 15g. Le Recueil des mélanges (Samyoukta sañtchaya piṭaka?), ibid. Les trois Recueils. Voyex San-rsane.

REPUGE (Çarana), II, 382. Les trois refuges, en chinois San-koueî. Voyez I, 468.

Voyez I, 468.
RELIQUES (Che-li — Cariras), II, 139.
Partage des reliques du Bouddha,
II, 348.

RESPECT (Manières de témoigner le), II, 85.

RETOUR (Le Stoûpa du), Niverttanastoûpa; sens de cette expression, II; 33o. REVENUS DES TERRES DE LA COURONNE. Emploi de ces revenus, II, 90. Riz sec qu'on récolte au bont de

soixante jours, II, 206. Rot (Le) de la loi, Dharmaradja, le Bouddha, I, 230.

Roi DES ESPRITS (Le), en sanscrit Mahákála, en chinois Chin-wang. Son rôle et sa figure sont décrits, t. II, p. 43, en note.

ROUE À MILLE RAIS (Empreiute d'une) sous la plante des pieds du Bonddha, II, 101, note 1, et 421; III, 23.

ROUE D'OR (Roi qui tourne la), Souvarnatchakravartti rådjå, en chinois Kin-lun-wang, 1, 70; II, LXXIII, 38.

ROUE DE LA LOI (Tourner la), c'est-

à-dire précher la doctrine du Bouddha, I, 132; II, 477. Rusis (Po-ta-mo-lo-kia — Padmaraga), I, 199.

S

SAINT (Le), le Bouddha, I, 41.
SAISONS (Nom des), II, 61.

Satoos (Nom des), II, 91.

Saturario e (accularia (Circumambulating salutation. — Wilson);
manière de témeigner du respect à quelqu'un, appelée en sanserit Pradakchiga, parce qu'on tourne autour de la personne en commençant par là droite (dakchina), II, 86, 476, note 1.

Santal (Tchandana), I, 193. — Santal blane (Tailaparnika), nom d'arbre, I, 193.

SEPT CHOSES PRÉCIEUSES (Les), II, 397.

SEPT CLARTÉS (Les), I, 230. SEPT PLARÈTES (Les), II, 320. SIÈGE DU LION (SIÑHASANA), nom du

trène du roi, II, 67. — Siéges et lits, ibid. Signes de Beauté (Les), en chinois Signg-kao, II, 99, 164; III, 82,

231. Six conditions (Les) ou états par où peuvent passer les hommes par l'effet de la transmigration, en ehinois Lou-tsia, III, 17, 100. Six faccutés surraturelles (Les), Chadabhidjñás, en chinois Louching-thong, I, 156, 168; III, 7.

Six moters de délivrande (Les), I, 57. Voyez Po-lo-mi-to (Lou). Six voies (Les). Voyez Les six con-

SIX VOIES (Les). Voyez Les SIX CON-DITIONS, III, 100. SOLDATS, II, 81. SOLEIL (Le dieu), Aditya; sa statue,

I, 210, 255; temple du soleil, ou du dieu Soleil, II, 264.

Source de la Flèche (Le), Çarakoûpa, II, 322. Statue nu Boudnha. Sens de l'ex-

pression e faire marcher la statue », II, 7. — Statues rapportées par Hiouen-Ussang, I, 393, 394. Statues colossales de Bamyan, II, 37. Sucae Cristallisé, I, 57. Voyez Chimi.

SUICIDE RELIGIEUX DES INDIENS PAI immersion, II, 87, 280.

.

Taxes et impôts, II, 90.
Temps (Divisions du), II, 60.
Traitements des ministres et des magistrats, II, 90.

TRAITÉS PHILOSOPHIQUES (Les), en sanscrit Cástras, en chinois lun, II, 77. Transmigration (Échepper à la loi de la), II, 361.

Transmigratiques d'un grand homme (Ma-

ristiques d'un grand homme (Mahapouroucha lakehaṇāni), II, 99. Taiple science (La), Trividyā, en chinois San-ming; sens de cette

U

expression d'après Eug. Burnouf et le dictionnaire San-thsang-fason, II, 160, 437.

TROIS ALIMENTS PURS (Les), I, 50; II, 2, note 2.

Trois clartés (Les), I, 240.

TROIS DÉTROITS (Les). Voici leurs noms : Kouang-khi-hia, On-hia, Si-ling-hia. Ils se trouvent dans le

voisinsge de Pa-ling, pays de Thsou, I, 10.

Trois escaliers précieux (Les), I, 110; II, 238.

TROIS ÉTATS SUBLIMES (Les), I, 231.
TROIS ÉTUDES (Les). Voyez SAN-HIO,
I, 11.

TROIS MONDES (Les). Voyer SAN-KIAI, I, 156. Le monde des désirs (Kámadhátou); le monde des formes (Roûpadhátou); le monde sans formes (Aroûpadhátou), II, 74, note 1.

TROIS PRÉCIEUX (Les), Triratna, en chinois Sun-p'ao, I, 119; II, 8, 152.

TROIS RECURILS (Les), en chinois San-thrang, I, 95. Concile présidé par Kâçyspa pour la composition des trois Recueils (Tripiţaka), I, 156; İI, 174; lieu où se tint ce concile, III, 32.

TROIS REFUGES (Les). Voyex SAN-KOUEÎ.

TROIS SCIENCES (Les), Trividya, en chinois San-ming, I, 156.

TROIS VÉHICULES (Les); sens de cette expression, II, 436. TROIS VOIES MALHEUREUSES (Les);

sens de cette expression, II, 142, 214. Trône du roi, II, 67.

TROUPES (Corps de), II, 81.

Traces (Tour shous). Le roi de Kiutchi (Koulché) les appelle à son secours, II, 5; adorateurs du feu, I, 56; réception de Hionen-thasag par le Khan des Turcs, I, 55; leur musique, I, 57; leur nonrriture, ibid. «

USTENSILES DE CUISINE, II, 93.

VAINQUEUR (Le bois ou la forêt du), Djétavana, I, 124; II, 238. VAIES EN ARGILE SÉCHÉE, II, 93; vases

Vases en argile séchée, II, 93; vases pour faire la cuisine, II, 91; pour manger, ibid.

VAUTOUR (Le pic du), Gridhrakoûța.
D'après une note du texte, il faut
lire le «Pic des vautonrs», I, 117,
154; II, 356.

VEDAS (Les), I, 151; II, 74; noms

chinois et indiens des Védas. Voyez Wal-r'o.

VÉHICULE, sens de ce mot, Il, 74, note 1.

Le grand Véhicule (Maháyana),
 I, 50 et passim.

Le petit Véhicule (Ilinayana), I,
 62 et passim.

- Le Véhicule du Bouddha, des Bôdhisattvas, des Youen-kio, ou

INDEX DES MOTS FRANÇAIS.

des Pratyékabouddhas, des Chingwen, ou des Çràvakas, des bommes purs, II, 74, note 1.

556

VÉHICULE (L'unique), III, 42. VERS à soie (Graines de) et de mûriers, introduites secrètement dans le royaume de Koustana (Khotan), HI, 238.

VETEMENTS, II. 68.

VILLE BOYALE (La petite), nom de Baktra (Balkh), I, 64; II, 29. -La ville de la maison du roi (Bàdjagriha). Voyez ce dernier nom. VILLES ET VILLAGES (Maisons des),

lear orientation, II, 66. VINS ET LEQUEURS, II. 93.

LISTE

DES MOTS ABRÉGÉS OU CORROMPUS.

(

CHA-MEN³, faute pour Che-lo-mona² (Gramana). CHA-MI³, faute pour Che-lo-mo-ni-lo

(Cramanera).

CHANG-NA-HO-SIEOU 6, faute pour Cheno-kia-fo-so (Çaṇakavâsa), CHANG-NO-FO-SO 6 (Çaṇavâsa), abré-

viation de Chang-no-kia-fo-so (Çanakavâsa). Chang-no-kia-fo-so °, fante pour Cheno-kia-fo-so (Çanakavâsa).

CHE-KIU-CHAN⁷, faute pour Ki-li-t'olo-kiu-t'cha (Gridhrakoùta). CHE-LI-FO⁸, faute pour Che-li-tseu

(Caripouttra).

CHE-LUN , abréviation de Che-taching-lun.

Che-wang 16, le roi Djå, abréviation de 'O-che-to-che-ton-lou (Adjàtaçatrou).

CHE-wei 11, faute pour Chi-lo-fa-si-ti (Çravasti).

CHI 13, transcript, abrégée de Çakra. CHI 13 (Dji), abréviation de Kieou-

mo-lo-chi (Koumâradjiva). Chi-kia-wen 14, fante pour Chi-kiameou-ni (Çâkyamonni).

Chi-Lai-na-PA-Ti 16, faute pour Hi-laina-fa-ti (Hiranyavati). Chin-tou 16, faute pour In-tou.

CHIN-TSEU 17, faute pour Che-li-tsen (Çâripouttra).

Свор-ті-кіл 18, fante pour Tchou-tise-kia (Djyôtichka).

'沙門'含羅摩拏'沙彌'商制和修 '商諾縛娑'商諾迦縛娑'閣崛山'含 利弗'攝論'閣王"含衡"釋"什"釋 迦文'戶賴拏伐底"身毒"身子"樹 提伽 F

Fan ¹, abréviation de Fau-lan-mo (Brahmå). On écrit aussi en abrégé Fan-mo.

Fo 3, faute pour Fo-t'o (Bouddha).

Fo-P'0-Ti 3, faute pour Pi-ti-ho (Vidéha). Fo-YU-TAI 4, faute pour Pi-ti-ho (Vi-

о-ти-таї °, faute pour Рі-із-із déha).

Н

"Неме-но 5, faute pour King-kia (Gañgā).

HENG-KIA*, même faute que ci-dessus.

*HI-LIEN-FO-17, faute pour Po-tch'a-litseu-tch'ing (Pâțalipouttra poura).

HI-LIEN-CHEN *, fante pour Ni-lienchen-na (Năirañdjană).

*HI-LIEN-BO *, faute pour Ni-lien-

chen-na-ho (Năirañdjană). Hien-si-ro 16, faute pour K'ouo-si-to (Khousta). HIEN-TEOU 11, Sante pour In-tou

(Inde). Ho-siu-mi-70 15, faute pour Fa-sou-

mi-ta-lo (Vasoumitra). Ho-tan 13, faute pour Kin-sa-tau-na

(Koustana).

"Ho-warg^{1 è}, II, 301. Abréviation de Ho-fan-wang (Drònòdanaràdja).

Houan-Na 18, faute pour Kiu-sa-tanna (Koustana).

I

I-rul 16, faute ponr Wen-eul-pe-i (Grontaviñçatikōţi). I-lan-na 17, abréviation de I-lan-na-

po-fa-to (Hiranyaparvata).

I-por-se 10, faute pour Ou-po-see-kia (Oupásiká). I-TI-MO-TO 10, faute pour I-ti-youe-to-

kia (Itivrittakam).

Jou-CHEOU 20, faute pour Man-tchou-chi-li (Mandjougri).

"梵·佛·弗黎提·弗于港·恒河·恒伽 "熙連弗邑。希連禪。希連河 "閩悉多 "賢豆"和須蜜多"。路旦"射王"海那 "億耳"伊爛拏"。伊蒲塞"。伊帝目多 "濡首

K

Keou-chi ¹, abréviation de Keou-china-kie-lo (Kouçinagara). Keou-chi-na ², abréviation de Keou-

Keou-chi-na ³, abréviation de Keouchi-na-kie-lo (Kouçinagara). Ki-che-kioue ³, faute pour Ki-li-t'o-

lo-kiu-tch'a (Gridhrakoûţa).

*K'1-csou 4, mot hybride, formé de
K'i pour Chi-to (Djêtâ), et de Chou
«arbre». K'i-chou répond à Djêta-

vana.

Ki-HOCAN 5, faute pour Chi-to-fa-na
(Djėtavana).

K'1-TO ⁶, faute pour Chi-to (Djétà). K1-YU ⁹, faute pour Chi-fo-kia (Djivaka).

Kia-che s, abréviation de Kia-che-po (Kāçyapa).

KIA-CHE-1-POU ⁹, faute pour Kia-chepi-ye-pou (Kāçyspanikāya). KIA-1 ¹⁸, faute pour Kie-pi-lo-fa-soutou (Kapilavastou).

Kia-Lan ¹¹, abréviation de Seug-kialan (Saŭghârâma).

tan (Saughārāma). Kia-lo-kia-tch'un-to 12, faute pour Kia-lo-kieou-tch'uu-t'o (Krakoutchtchbanda).

KIA-PI-LO-WEĪ 13, faute pour Kie-pi lo-fa-sou-tou (Kapilavastou).

Kia-tcren-ten 14, faute pour Kia-toyen-ua (Kâtyâyaua).

Kia-wel 16, faute pour Kie-pi-lo-fasou-tou (Kapilavastou). Kia-wel-wel 18, faute pour Kie-pi-lo-

fa-sou-tou (Kapilavastou). Kia-yen 17, faute pour Kia-to-yen-na-

(Kātyāyana). Kia-ven-kiu-che ¹⁸, faute pour Kia-

to-yeu-na-kiu-che (Kâtyâyanakôcha). Kie ¹⁸, faute pour Kia-t'o (Gâthâ).

Kie-ni 26, faute pour Kie-ni-kia 21 (Kanaka). Kien-ro-wei 25, faute pour Kieu-t'o-

lo (Gândhâra). Kibou-tse 33, faute pour Kiu-tchi

(Koutché). KIU-CHEN-MI ²⁴, faute pour Kiaochang-mi (Kàuçàmbi).

'拘尸'拘尸朋'看闍嘱'祗樹'祗祖' 『祗陀'香域'迦葉'迦葉遺部'迦夷 "伽藍'迎羅迦村默'。迦點羅衛'迎 旃延'。迦羅'。如維衛',"迦延*。 迎與食 "揭尼","遠陀衛'。 後 "傷 " 獨尼 " 獨尼 迦 " 乾陀衛 " 龜 茲 "俱 股 彌 K'IU-KIA-NI 1, faute pour K'iu-t'o-ni (Godhanya).

Kiu-sse-Lo 2, faute pour Kiu-chi-lo (Ghôchira).

K'1U-TAN 3, faute pour Kiu-sa-tau-na (Koustaua). KIU-TCH'A-'O-LAN-NO 4, faute pour

Kiu-tch'a-'o-lau-mo *, faute pour Kiu-kiu-tch'a-'o-lau-mo (Koukkouțărâma).

K'1U-YE-NI 5, faute pour K'iu-t'o-ni (Gôdhanya), . Kun-teni 6, faute pour Kinn-tchi-

Kun-тсні , faute pour Kiun-tchikia (Kouudika).

Ko-Li 7, faute pour Kie-li (Kali).

Kouan-chi-in*, faute pour Kouantseu-tsai (Avalôkitéçvara).

KOUAN-CHI-IN-TSEU-TSAI 3, faute pour KOUAN-CHI-TSEU-TSAI 19, faute pour Kouan-tseu-tsai (Avalôkitêçvara).
KOUAN-CHI-TSEU-TSAI 19, faute pour Kouan-tseu-tsai (Avalôkitêçvara).
KOUAN-ju 11 et KOUAN-JU 13, fautes

DUAN-ÎN ¹¹ et KOUAN-ÎN ¹³, faules pour Kouan-tacu-tsaî (Avalôkitêçvara).

Kouang-chi-in ¹⁰, faute pour Kouantseu-tsai (Avalôkitéçvara). Kouo-koue ¹⁴ (voyez p. 508, n° 9), faute pour Houo (Ghoûr).

ь

Liex-jo 18, abréviation de 'O-lieu-jo (Aranya). Lieou-rom 18, abréviation de Pou-ti-

lieou-tchi (Bödhiroutchi). Li-men-lun 17, shrévistiou de Iumiug-ji-tching-li-men-luu.

Lo-cm 16 (Radji), ahréviation de Kicou-mo-lo-chi (Koumăradjîva). Lo-нап 12, abréviation de 'O-lo-han (Arhân — Arhat). Lo-voue-тентие 20, faute pour Ho-lo-

che-ki-li*hi (Rådjagrība). Lo-von 31, faute pour Lo-hou-lo (Rå-

boula). Lun-мin ²², transcriptiou fautive du mot Loumhinf.

M

Mei-ta-li-yen-ni-po-ta-lo 23, abré-

viation de Pou-la-na-mei-ta-li-

'劬伽尼'劬師羅'風丹'屈吒阿濫摩 "瞿邢尼'軍持'歌利。觀世音"觀世音 自在"觀世自在"觀尹"觀音"3光世 音"括國"練若"流支"理門論"羅 十"羅漢"羅閱城"羅云"論民"為 四麗衍尼弗坦羅

N

yeu-ni-fo-ta-lo (Poùrṇamāitrāyaṇā pouttra).

M1-LE¹, faute pour Meî-ta-li-ye (Măitréya). M1-T1-POU¹, ahréviation de San-mi-

ti-pou.

Mi-TO-LO-NI-TSEU 3, faute pour Pou-

la-na-meī-ta-li-yeu-ni-fo-ta-lo (Poūrņamāitrāyaņī pouttra).

MI-TO-SSE-NA 4, faute pour Mi-to-losse-na (Mitraséna).

MO-HO-PO-CHE-PO-71 5, faute pour

NI-KEOU-LIU 11, faute pour Ni-keou-

liu-t'o (Nyagrôdha).

'O-che-chi 13, faute pour 'O-che-toche-tou-lou (Adjâtaçatrou).
'O-chove-chi 14, faute pour 'O-chip'o-chi-to (Açvadjit), en chiuois

Ma-ching.

О-снооте сит-то 16, faute pour 'O-chip'o-chi-to (Açvadjit).

'O-L1-L0-F0-T1 14, faute pour 'O-chito-fa-ti (Adiitavati). Mo-ho-po-lo-che-po-ti (Mahāpradjāpati).

MO-KIE (11, 475), faute pour Mokie-lo (Makara).

MO-KIE-TI 7, faute pour Mo-kie-t'o (Magadha).

MO-KIEN-LIEN⁶, faute pour Mo-te-kialo-tseu (Moudgalapouttra).

Mo-LIEN*, faute pour Mo-te-kia-lotseu (Moudgalapouttra).

Mo-TIEN-TI 10, abréviation de Mot'ien-ti-kia (Madbyāntika).

NI-KIEN 19, faute pour Ni-kien-t'o (Nirgrantha).

'O-LI-PO-TI 17, faute pour 'O-chi-to-fati (Adjitavati).

'O-NA-LIU 15, faute pour 'O-ni-liu-t'o.
'O-NAN 19, ahréviation de 'O-nan-to (Ânanda).

'O-NEOU 25 et 'O-NEOU-TA 21, fautes pour 'O-na-po-ta-to (Anavatapta). 'O-P1-TAN 25, faute pour 'O-pi-ta-mo (Ahhidharma).

·彌勒·彌底部。彌多羅尼子·蜜多斯 冊·摩訶波閣波模。摩竭·摩竭提。目 乾連。目連。宋田地 "尼拘律"尼乾 "阿閣世"阿說亓 "阿說亓多"阿利 羅政提 "阿利政提"阿那律 "阿難 "阿縣"阿縣達"阿耳曇 'O-ateou-Lo ', faute pour 'O-sou-lo (Asoura).

'O-siu-lun', faute pour 'O-sou-lo (Asoura).

'O-του 3, faute pour 'O-chou-kia (Açôka). Ou-тсиля в, abréviatiou de Outchang-na (Oudyāna).

Ouen-na-ti *, faute pour Ouo-na-ti (Ounâdi); uom d'une classe de mots dans la grammaire indienne.

D

PA-LIEN-FO®, faute pour Po-tch'a-li (Pățalipouttra).

Pan-JO-KING , abréviation de Pan-jopo-lo-mi-to-king.

PI-CHE-LI*, faute pour Feï-che-li (Vâiçăli).

PI-KIA-LO , faute pour Pi-ye-kie-la-

nan (Vyākaraṇam). Pi-Lieov-Li 16, faute pour Pi-lou-tse-

kia (Viroûdhaka). Pi-T'AN ¹¹, abréviation de 'O-pi-t'a-mo

(Abhidharma).

P'ine-cha ¹⁸, faute pour P'in-pi-so-lo
ou P'in-p'o-so-lo (Vimbisara ou
Vimbasara).

P'o-cha 13, abréviation de Pi-p'o-cha (Vihhāchā). PO-CHE-PO-TI 16, faute pour Po-loche-po-ti (Pradjāpati). PO-LO-NAI 16, faute pour Po-lo-ni-sse

(Váránaçi). P'o-10-700-10 18, faute pour Ço-lo-

tou-lo (Çâlâtoura). Po-se-nı ¹⁷, faute pour Po-lo-si-ua-

chi-to (Praseuadjit).
Po-siun 18, fante pour Po-pi-ye (Pá-

piyán).
Po-τι 10, faute pour Po-ti-li-kia (Bha-drika).

Po-Ti-HO²⁵, faute pour 'O-chi-to-poti (Adjitavati).

P'ou-sa 21, ahréviation de P'ou-ti-sato (Bódhisattva).

'阿脩羅'阿須倫'阿育'烏長'温那地。巴連弗'般若經。毗舍離。毗伽羅 "毘流離"毘曇''瓶沙''婆沙"彼闍 波提''波羅柰"。黎羅觀邏"波斯匿 "波旬""跋提"。 "数提河"菩薩

0

SA-P'0-51-70 1 (Sarvasiddha), abréviation de Sa-p'o-ho-la-t'a-si-t'o (Sarvarthasiddha).

San-Pou-ti, abréviation de San-miaosan-p'ou-ti 2 (Samyak sambédhi). Sane-k-1 2, faute pour Seng-k'io-k'i-

kia (Sañkakchikâ), II, 33. — Abréviation de Asañkhyêya (1, 76) et de Mahâsañghikas (1, 94).

SENG-K'I-TCHI 6, fante ponr Seng-k'iok'i-kia (Sañkakchikà). SENG-KIA-LI 8, faute pour Seng-kia-

tchi (Sañghāṭi).

Seng-so*, faute pour Seng-kiatchi (Sañghāṭi).

Seng-so-kia-lan 7, faute pour Kengso-kia-lan (Haŭsasaŭghârâma). Si-ta 8 (Siddha), abréviation de Sar-

vårthasiddha).

Ta-mo-to-10 18, faute pour Ta-mo-ta-

lo-to (Dharmatrâta).

"Там-сне 19, mot hybride, expliqué,
II, 252, note 3.

Там- wou-те 28, faute pour Та-mokio-to (les Dharmagouptas).

*Sin-но *, abréviation de Sin-tou-ho (Sindhou).
Sin-теоu ¹⁰, fante pour Sin-tou (Sin-

dhou).

Siv-Fov-71 11, faute pour Sou-p'on-ti

(Soubhoûti). Siu-mi 12, faute pour Sou-mi-le (Sou-

mėrou). Siu-роu-ті ¹³, faute pour Son-p'ou-ti

(Soubhoûti). Sic-7a 14, faute pour Sou-ta-to (Soudatta).

"So-Po-chi-Kiai 15, faute pour So-hochi-kiai (Sabalôkadhátou).

Sou-P'o-SA-TOU 16, faute pour Sou-p'ofa-sou-tou (Coubhavastou), SSE-TO 17, faute pour Si-to (Cità).

T

Tan-youri 11, mot hybride qui répond à Dânapati « un bienfaiteur ». Tan est l'abréviation fantive de fo-na (dâna « un don »). Youei veut dire « traverser ». « Lorsqu'on a pratiqué l'aumône, dit le dictionnaire boud-

· 薩婆悉多 "三菩提 ³僧祗 "僧祗支 5僧仰梨 ⁶僧娑 7僧娑 仰藍 ⁸悉達 ⁹信 河 "辛頭 "須扶提" 須彌 "須菩提 "須達" "娑燮世界" 蘇婆薩都 "和陀 "達磨多羅" ⁹檀捨 "曇無德" 檀越 dhique Fan-i-ming-i-tsi (liv. III, fol. 20), on traverse la mer de la pauvreté et de la misère.» TAO-LI¹, abréviation incorrecte de

Tao-Li¹, abréviation incorrecte de To-lo-ye-teng-ling-che (Trayastrifiças).

TCH'E-NI 3, faute pour Tch'en-to-kia (Tch'aṇḍaka).

Tchren-chi-кia ², faute pour Tch'ento-kia (Tch'andaka). Тсым-тснои ⁴, abréviation de Tch'itchin-tchou (Padmarága).

TEOU-CHOU-TO , faute pour Tou-chito (les Touchitas). TEOU-so-ro *, faute pour Tou-chi-to (les Touchitas).

T'tao-та 7, faute pour Ti-p'o-ta-to (Dévadatta).

TIEN-TCHOU *, transcription incorrecte de Indou (FInde).

Tou-Lo*, abréviation de Cho-lo-tou-lo (Çâlâtoura). Hiouen -thsang écrit incorrectement So-lo-tou-lo.

Tou-rens 10, transcription fantive de Crouti.

Ts'A-Li 11, faute pour T'sa-ti-li-ye (Kchattriya).

u

WEI-KIA-CHI-LO ¹³, faute du texte pour Mo-kia-chi-lo (Mărgaçiras).WEI-NA ¹³, mot hybride pour Kie-moto-na (Karmadâna). Wei est chinois, et signifie la corde principale d'un filet; na est l'abréviation de dana. (Dictionnaire Fan-i-ming-itsi, liv. IV, fol. 7.)

Wzī-YE-Lī 14, faute pour Fei-che-li (Vāiçālī).

YANG-K-10-MO-LO 16, faute pour Yangkiu-li-nio-lo (les Aŭgoulimâlyas). YE-TCH'A 16, faute pour Yo-tch'a (Yakcha). YEN-FEOU 17, faute pour Tchen-pou (Djambou), dans Djamboudvipa. YEN-FEOU-TI 18, faute pour Tchenpou-ti-p'o (Djambondvipa). YEOU-PO-SE 18, faute pour Ou-po-sokia (Oupāsaka).

 YEOU-FO-SE 1 et YEOU-FO-13, fautes pour Ou-po-sse-kia (Oupāsikā). YEOU-SUN 3, faute pour Yu-chen-na (Yòdjana).

YEOU-TIEN 4, faute pour Ou-to-yenna (Oudéyana).

Yo-TAN-YOUR! *, transcription fautive de Outtarakourou, le Kourou du nord. YO-TEOU-LAN-TSEU⁶, transcription fautive de Oudra Râma pouttra.
YO-TO-LO-SENG-KIA⁷, faute pour Yeouto-lo-seng-kia (Outtarâsañga).

YU-TIEN * et YU-TUN *, corruptions du mot Kiu-sa-tan-na (Koustana). YU-YEN-NA 1*, faute pour Yu-chen-na (Yôdjana).

'優<mark>藝斯</mark>'優媝塞'由旬'優填'鬱單 越"<mark>聽頭</mark>藍子'鬱多羅僧伽 "于閩"于 遊"<mark>瑜延</mark>棚



ERRATA ALPHABÉTIQUE.

Amila, II, 71, lisez Âmla. Amitôdana, dans le Foe-koue-ki, p. 78,

et l'Introduction au Bouddhisme,

Acalini vihara, I, 50, lisez Acalini

dbarmaçâlâ. Adhhoûtâçma, I, 87, lisez Adbhou-

p. 157, faute pour Amritôdana, Adhyavakêla et Adhyavakila, lisez uom de roi, II, 364. Atyanvakêla ? I, 207; III, 175, Åmra, II, 91, ligne 19, lisez Amalâ. 'An-chi-po-yu-che, lisez 'An-chi-foyu-che, II, 63, 472. A-fan-tch'a, lisez 'O-fan-tch'a (quod vide). Andra, I, 187, lises Andbra. Amelaka ('An-mo-lo-ko), lisez Âmra Asamgha (orthographe empruntée (An-mo-lo). La syllahe ko « fruit » d'abord à Eug. Burnonf) doit être n'appartient pas au nom indien de lu Asanga; en chinois Wou-tcho. l'arbre, qui est un manguier, II, Avada, I, 209, lisez Avanda. 91, 187, 207. B Bien venu (Sougata), II, 271, lises Bouddhôçnicha poura, I, 77, lises Bien venu (Svagata). Bouddhôchnicha poura. C Çabdavidyâ soûtra, I, 50, lisez Çab-Che-sang-kia, lisez Che-chang-kia davidyā çāstra. (Çaçâñka). Cammouka, II, 120, lisez Chau-Che-to, lisez Chi-to (Djeta). moûka? Che-to-lin, liser Chi-to-lin. Çanirādjā, lisez Sauirādjā, II, 137. Chi-po-kia, lisez Chi-fo-kia (Djivaka). Chi-yeou (Vasoubandhou), II, 176, Chatmonkhi, etc. lisez Chanmoukhi, 1, 304. ligne 11, et 177, ligne 11, lises Che-li-kio-to, lises Chi-li, etc. Chi-yeou (Vasoumitra). Çrikchatra , lisez Çrikchêtra , I , 182 ; Che-lo-fa-si-ti, lisez Chi-lo-fa-si-ti (Crávasti). III, 82, 3gg.

Çrôtāpanna, II, 432; III, 52, lisez Srôtápanna. Cuvette, lisez pot à eau (Tsao-kouan).

En sanscrit Koundikd, t. II, p. 31. Çvêtavâras, lisez Sphitavaras?

D

Damamoûrkha, II, 200, lisez Damamoûka.

Dârapati, lisez Dvârapati? Dhamastiti? lise: Tamasthiti. Dhoùçâsana, lisez Doùchasana? Divaspati (l'empereur du ciel), II, 238, lises le maître des dieux (Dévêndra).

Djalandhara, I, 102, lises Djálan-Djambira, I, 148, lisez Djambalā.

E

Éléphant (La doctrinc de l'), lisez la doctrine des images. Voy. 1, 467.

G

Filles d'Occident (Le royaume des), I, 198, lisez le royaume des femmes d'Occident.

Fo-ho, lisez Fo-ho-lo. Fo-ko-lo, lises Fo-ho-lo.

Ghanti, I, 143, lisez Ghanta. Gòcha, lisez Ghòcha, II, 160.

Gôkālī, nom d'homme, lisez Koukālī. Gôminda, II, 215, lisez Gôkantha? Gourdjara, I, 207, lisez Gourdjdjara.

н

Habikchetra, I, 110, lises Ahikche-

Gòçira, lisez Ghòchira.

Heng-cha, III, 60, lisez Keng-so (Hañsa) «oie». Hérissé de dangers, lisez plein de

dangers, II, 203, ligne 12.

Hikkala, liser Khakkharam. Ho « colombe », III, 61, lises Ko. Houchkara, I, 90. Peut-être faut-il lire Ouchâkala (le couvent du Coq). Hou-fan-wang, II, 365, note 1, lises Ho-fan-wang.

Indracilà, I, 161; II, 58, lises Indracáila.

In-ming-lun (Hétouvidyá çástra), III,

I-na-po-ta-lo, lisez I-lo-po-ta-lo (Elà-

patra). Indoukouch, lises Hindou-kousch).

106, lig. 22, lises In-ming-tchingli-men-lun (Nyàyadvāra tāraka çāstra). Cette correction est tirée du

dictionnaire Fan-i-ming-i-tsi, 1. 11, foi. 22. La note 1 doit être supprimée.

K

Kaça, II, 31, lisez Kaça. Kaki (Pi-chi), III, 449. Ce mot devait être placé dans le premier îndex, où se tronvent beancoup de noms étrangers au sanscrit. Kala, II. 61, lisez Kala.

Kalantavênouvana, lisez Karandavê-

Kalpa parfait (Le), I, 165, lisez le Kaipa complet. Kâmalangka, III, 82, lisez Kâma-

lanka. Kamalanka, I, 182, lisez Kamalanka. Kantchipoura, III, 119, lisez Kañ-

tchipoura. Kapôta, I, 171, lisez Kapôtika.

Khachgar, lises Kachgar. Kharisma, Kharism. J'avaia d'abord donné cette correspondance à Kili-se-mo, d'après M. Vivien de

Saint-Martin. Voyez, au mot Ischkeschm, l'opinion nouvelle de ce savant, III, 419.

Kho-kia-tun, liser Kho-ho-tun, I, 62. Ki-tch'a (Kiţa), I, 206, lisez K'ietch'a (Katcha).

Kia-ye, liser Kia-che-po. Kia-ye-fo, lisez Kia-che-fo.

Kia-ye-i-pou, lisez Kia-che-pi-ye-pou (l'école des Kâçyapiyas).

Kia-ye-kia-ye-po, lisez Kia-ye-kia-chepo, II, 457.

Kia-ye-po, lisez Kia-che-po (Kâçyapa). Kien-tchi, lisez Kien-ti (Ghantà).

K'io-pou-ta-na, lisez Kie-pou-ta-na. Kiu-che-lun, I, 261, lisez le Kin-che (Abbidbarma kôcha) et le Chélun (Mahāyāna samparigraha cāstra). Effacez Abbidbarma kôcha samparigraha çâstra.

Kiu-che-pao-lun, I, 108, lisez Kiuche-po-lun. Cf. II, 223.

Kiu-kin-t'o-'o-lan-mo, lisez Kiu-kiutch'a-'o-lan-mo. Kin-min-tch'a-kia-lan (Gôminda sañ-

ghārāma), lisez Kiu-hoen-tch'akia-lan (Gôkantha sanghàràma?). Effacez la note 1.

Ko-li-cha-fa-t'an-na, lisez Ho-licha, etc.

Ko-lo-che-fa-t'an-na, lisez Ho-lo, etc. Ko-lo-che-pon-lo, lisez Ho-lo-chepon-lo.

Ko-lo-chi-ki-li-hi, lisez Ho-lo-che-kiliabí.

Kong-g'an-koue, I, Lx1x, lisez Kong-'an-koue.

Kong-tch'ing (la ville), I, 160, ligne 21. Au lieu de dans l'intérieur, jusqu'à Stoupa, lisez à l'angle aud-est du palsis du roi, il y a un Stoupa. Kongyodha, lisez Konyodha?

Ko-p'an-t'o, lisez K'ie-pan-t'o. Ko-pou-to-chi-sou-ton-po, lise: Hopou-to, ctc.

Kou-choang-ni-kia, I, 60, lisez Kin ... Kouang-wei, II, 408, note 1, lises Kouang-tcheou.

Koumāradatta, III., 106, note 2, lisez Koumāralabdha.

Kriyavidyā, le Traité des sciences occultes et de l'arithmétique (Samkhyāna), I, 152, 212. Au lieu des mots qui précèdent, lisez seulement le Traité des arts (Çilpasthâna vidyâ); en chinois Kong-kiao-ming. Je dois cette importante correction à l'ouvrage intitulé Kiao-ching-fasou, liv. V. fol. 10.

L

La-po, lisez La-fo, II, 61.

Lipata (Li-pa-to), II, 397, lisez Révata.

м

Mådhyånta vibhañga çåstra, I, 115, lisez Madhyånta vibhåga çåstra.

Mahábódhi vihára, I, 319, lise: Mahábódhi sangháráma. Cf. II, 487.

Mahahrahma, I, 110, lisez Mahabrahma.

Mahāsālā, II, 381, ligne 4. Effacez ce mot. Maladies tièdes, sens littéral d'une

leçou fautive, II, 24. Effacez la note 1. Voyez Wen-tsi « maladies épidémiques ».

Mimakha, II, 19, lignes 16, 18, 19, lisez Mimaha, Mi-mo-kia, II, 19, lignes 15, 16, 18, lisez Mi-mo-ho (Mimaha?).

cex ce mot.

Mo-ho-la-t'o, I, 202, lise: Mo-ho-latch'a.

Mo-ho-kia-ye-po, III, 7, 32, lisez Mo-ho-kia-che-po. Mo-kia-yen, I, 17, 28; III, 428, li-

sez Mo-ho-yen. Mo-lo-p'o, III, 331, ligne 12. Effa-

Montagnes noires (les monts Hindoukousch), lisez le mont Sish-kôh, 11, 40; 111, 398.

Mrīgaçiras, II, 63, lisez Mārgaçiras.

N

Na-po-po, lisez Na-fo-po (Navapa), I, 290; III. 428. Na-po-seng-kia-lan, lisez Na-fo-seng-

kia-lan , I , 65. Na-po-ti-po-kiu-lo , lisez Na-fo-ti-p'o-

kiu-lo (Navadévakoula). Narakira, lisez Nârikêla. Nărasiūha, I, 97; III, 330, *lisez* Narasiñha. Ngo-pou-to-chi-sou-tou-po, *lisez* Ho-

pon-to, etc. II, 140. Ni-po-sie-na, lisez Ni-fo-sie-na (Nivasana).

U

Officiers conducteurs, I, 260, lises officiers de haut rang.

Officiers introducteurs, 1, 55, l. 28, lisez officiers de haut rang.

ERRATA ALPHABÉTIQUE.

P

'O-mo-lo (Âmra), II, 91, ligne 29. Lisez Amalâ, nom d'arbre.

'O-po-len-tchi-to-i-chi-fa-lo, lisez 'Ofo-lou, etc.

Ouçnicha, I, 77, lisez Ouchnicha. Ouel-kia-chi-lo, II, 63, lisez Mo-kia-

chi-lo (Mărgaçiras, au lieu de Mrigaçiras), et effacez la seconde ligne de la note 2.

Oupali, I, 103, lisez Oupali. Ou-ta-lo, III, 117, lisez Ouo-ta-lo

571

(Outtara).

Pa-ki-so, etc. I, 180, lisez le couvent appelé Po-chi-p'o (Vaçihha sañghārāma?). Cf. III, 75.

Pa-lou-kia, II, 10, lisez Po-lou-kia.

Pa-tch'a, lisez Po-ton, abréviation de
T'ou-lou-p'o-po-tou (Dhrouvapatou).

Ping-k'i-lo (Viñkila), III, 105, lisez Viñgila?

Pi-to-khiu, II, 55, lisez Pi-to-khia (Vāitraka?). Pogai? (Po-kia-ī), lisez Bhagai?

Po-ho, lises Fo-ho, et plus correctement Fo-ho-lo. Po-ho-lo, lises Fo-ho-lo.

Po-ho-io, lisez Fo-ho-io. Po-kia-lung, II, 28, lisez Fo-kia-lang. Po-sai-ke-lo-fa-mo, III, 77, lisez Pose, etc. Po-tchou (Vatch — Oxus), lisez partout Fo-ts'ou (Vakchou — Oxus). Po-t'o-li, lisez Po-tch'a-li (Pățali). Po-to-li-tseu-t'ching, I, 137, lisez

Po-tch'a-li-tsen-t'ching. Po-to-thsang-na, liser Po-to-tchoang-

Po-t'sou, III, 195, lisez partout Fot'sou (Vakehon — Oxus).

Pou-cha, II, 75, note 1, liser Ponchya.

Pouan-nou-tsie I, 96, lisez Pouannou-tso. Pou-kho, I, 61, lisez Pon-ho.

Poundarikavarnă, II, 240, lisez Padmavati. Priha, II, 28; effacez ce mot.

Quatre degréa de la sainteté (Les), lisez les quatre fruits du Bouddha, 11, 32.

S

Ramendou (Lo-mo-in-ton), III, 187, ligne 15; effacez le premier mot. M. de Saint-Martin croit reconpaitre, dans Lo-mo-in-ton, le Helmend actuel, III, 415.

Saï-sien, I, 7, lisez Ki-sien.
Sálaribhon, II, 397, lisez Salaribhon.
Sámkhyána, I, 152, 212. Effacez ce mot. Voyez KRIYAVIDYÅ.

Sammitiyas, I, 123, 204, lisez Sammatiyas, Cf. II, 234, note 2. Sankhyā, lisez Sankhya, nom d'un système de philosophie, II, 442. San-mo-ta-to, I, 182-183, lisez Sanmo-ta-tch'a.

Seng-so-kia-lan, I, 162, faute ponr Keug-so-kia-lan.

Signak et Siknam, lisez Chaghnâu. Siüharasmi, I, 218, lisez Siüharaçmi.

Siéges (Les) des quatre Bonddhas passés, etc. II, 43g. En cet endroit et partout où se rencontre cette expression, lisez: On y voit des endroits où les quatre Bonddhas passés se sont assis et out.

des endroits où les quatre Bonddhas passés se sont assis et ont laissé, eu faisaut de l'exercice, les traces de leurs pas.

Sitâ, rivière, lisez Çitâ. Cette orthographe est déterminée par le mot chinois ling « froid ». (Dict. I-tsieking-in-i, liv. XXIV, fol. 6.)

Sitavana, lisez Çitavana. Siu-to-lo, III, 170, lisez Chon-t'o-lo. Si-yo-ho, lisez Si-che-ho. Soubhavastou, II, 133, lisez Coubha-

vaston.

Tâla, III, 148, lisez Tala.

Ta-li-yen-ni-fo-ta-lo, I, 103, faute
d'Hoei-li, ponr Pou-la-na-mei-ta-liyen-ni-fo-ta-lo.

Tchañtcha, I, 125, lisez Tchañçtcha. Tchhaçouna (Tchen-chon-na), lisez Tchañçouna? (Supprimez la note.)

II, 403. Tch'a-ti-li, I, 185, lisez T'sa-ti-li.

Tchatváradvípas, 1, 182, lisez Tchatourdvípas. Tcheli-to, lisez et voyez Tche-li-ta lo.

Tche-li-to, fisez et voyez Tche-li-ta lo. Tchi-chin-tso-luu, II, 123, lisez Chichin, etc. Sougata, II, 271 et 272, eu note, lisez Svågata (bien-venu).

Son-lat'o, lisez Sou-la-tch'a, I, 212. Son-na-hi-lo, II, 47, lisez T'seon-nahi-lo (Kchounahila?)

Sou-na-t'ien-chin, II, 47, lisez Tseon-na-t'ien-chin, le dieu Kchouna?

Sou-ye (Rivière de), lises Sou-che, II, 12.

Soui-fa-tchi-lun, I, 109, lisez Tonifa-tchi-lun.

Statue du dieu (La.), 1., 7a., lize:

«An-dessus du pied (droit) de la
staine du grand roi des esprits (Tachin-wang).» A l'époque où j'ai
traduit le volume I, je ne possédais
pas l'ouvrage où j'ai puisé la curieuse note du tome II, p. 43.
(Stan. Juljen.)

Sthitakalpa? I, 165, lisez Sthåvarakalpa?

Světapoura, lises Çvětapoura, II, 399.

T

Tche-lo-lin, I, 124, lisez Chi-to-lin. Tche-tou-na, III, 366, lisez Tchenchon-na.

Tchi-chiu-lun, II. 291, lisez Chichin-lun, ahréviation de 'O-pi-tamo-chi-chin-tso-lun. Tchikitās vidyā, lisez Tchikitsavidyā,

I, 212. Thalila, I, 88; II, 149; lisez Talila. Tha-li-lo, II, 149, lisez Ta-li-lo.

Ti-kia-p'o-po-na, etc. lisez Ti-kia-p'ofo-na, etc. III, 230.

Toukharā, II, 23; III, 179, etc. lisez partout Toukhāra.

Y

Tou-see-to-kong, 1, 190, liser Touchi-to-kong.

Traités lumineux (Les cinq), 1, 95, lisez les traités des cinq sciences. En chinois San-ming-lun,

Trois lumières (Les), lierz les trois

connaissances ou la triple science (Trividyå).

Tsen-thsai, II, 123, lisez Tseu-tsai. T'sien-ti-seng-ho, I, 174, lisez T'santi-seng-ho (Kchântisiiha).

Tsiu-mo, lisez Tsie-mo, I, 288.

Vatch, lisez Vakchou — Ozus. Vidyāhhadra, I, 245, lisez Samadjūa. Cf. III, 235.

Vimhasāra (On dit aussi) "II. 410, note 2, ligne 29. Au lieu de cette note, qui est la répétition de la uote 2 de la page 414. lisez: C'està-dire la fille de l'arbre Pàtali (Bienonia sauvolen).

Vingt millions d'Arhàn, I, 202, ligue 12. Lises: Elle fut exécutée par l'Arhat Wen-eul-pe-i (Croutaviñçatikôti). Les mots chinois culpe-i lo-han significut bien «vingt milliona d'Arhàn»; mais Hoel-li

Wei-chi-i-linn, lisez I-li-lun, nom d'un ouvrage, I, 213.

Wei-tchi-kioue-chi-lun, lise: Weichi, etc.

Wei-tchi-lnn, lisez Wei-chi-lun.

Yeho, lise: Che-ho. Ye-ye-ho, lise: Che-che-ho, et plus correctement, Che-ho. Yeou-t'eou-lan, Il, 367, lignes 15,

11

avait supprimé la légende de cet Arbat, dont le nom signific littéralement vingt millions (viñaçitikoj), et ce n'est qu'après avoir lu le fragment du Sir-ya li (I. II.), e fosode la traduction) où elle est racoutée en désii, qu'il m'a été possible de réparer cette flacheus erreq qu'explique et justific l'omission mentionnée c'dessus.

Virachana, I, 110, et Viraçaua, II, 235 (Pi-lo-chan-na), liser Virasana? Le sou chan de la troisième syllabe représente san dans le mot Sañdjaya.

Wei-tchi-san-chi-lun-chi, lisez Weichi, etc.

Wen-kiai, pour Wen-kiai-king, nom d'un livre houddhique, II, 101.

20, et 111, 3, liser Yo-t'eou-lan (quod ride).

Yeou-waug, lisez Yeou-ji-wang, 1, 148.



NOTE

SUR

LA CARTE DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'INDE,

PUBLIÉE AU JAPON EN 1710.

Tous ceux qui se sont occupés de géographie orientale apprécieront la valeur du cadeau que leur fait M. Stanislas Julien, en joignant à sa traduction des Mémoires de Hiouenthsang une copie réduite, mais scrupuleusement exacte, de cette belle carte japonaise. Nous disons carte japonaise, parce que c'est au Japon qu'elle a été publiée; mais, par le fait, c'est une chose purement chinoise, chinoise d'origine et de rédaction. Lors même que le titre ne le dirait pas d'une manière expresse, il serait aisé de voir qu'elle a été principalement, sinon exclusivement composée sur les Mémoires des pèlerins bouddhistes, et particulièrement sur ceux de Hiouenthsang, dont elle reproduit toute la nomenclature. C'est une représentation graphique des notions que les voyageurs chinois fournissaient sur les pays occidentaux, telles que les géographes du Céleste Empire les comprenaient et savaient les figurer. Mieux qu'aucune autre carte chinoise connue jusqu'à présent en Europe, celle-ci nous peut donner la mesure exacte de la science géographique des lettrés et de leur habileté manuelle; c'est, en un mot, un parfait spécimen de la cartographie chinoise antérieure à tout enseignement curopéen. C'est là ce qui lui donne un intérêt particulier, en deliors de son rapport direct avec l'itinéraire de Hiouen-thsang. On y voit figurés la Mongolie et le Tibet tels que les Chinois

se représentaient ces deux grandes régions, avant que les relevés et les observations astronomiques de plusieurs de nos missionaires, depuis la fin du xvn' siècle jusqu'au milieu du xvn', en cussent fourni un cancvas général qui a servi de base aux travaux de d'Anville sur ces parties de l'Asie, et plus tard à ceux de Klaproth. On peut remarquer dans notre carte l'agencement que l'auteur y a voulu faire entre ses notions directes sur les régions centrales et celles que les relations bouddhistes fournissaient pour la géographie de l'Inde, non-seulement sur le cours des rivières, la situation des villes et les limites des États, mais aussi sur certaines notions tout indicnnes de géographie mythique, telles, par exemple, que la source commune des quatre grandes rivières du monde.

Klaproth avait eu entre les mains la copie réduite de notre carte qui se trouve dans l'Encyclopédie japonaise; mais la lithographie qu'il en fit faire pour le Foe-koue-ki est trop grossièrement exécutée pour qu'on puisse y prendre une juste idée de l'original. Nous ferons sur cette carte sinojaponaise une dernière remarque : c'est que le tracé général de l'Inde, tout grossier qu'il est, n'y est pas plus défiguré que sur les cartes de Ptolémée, et que même la disposition triangulaire de la Péninsule, depuis les bouches de l'Indus jusqu'au delta du Gange, y est beaucoup mieux accusée que sur l'ébauche infornc du géographe alexandrin.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.











